L'ÎLE MYSTÉRIEUSE

CHAPITRE I

«Remontons-nous?

-- Non! Au contraire! Nous descendons!

-- Pis que cela, monsieur Cyrus! Nous tombons!

-- Pour Dieu! Jetez du lest!

-- Voilà le dernier sac vidé!

-- Le ballon se relève-t-il?

-- Non!

-- J'entends comme un clapotement de vagues!

-- La mer est sous la nacelle!

-- Elle ne doit pas être à cinq cents pieds de nous!»

Alors une voix puissante déchira l'air, et ces mots retentirent:

«Dehors tout ce qui pèse!... tout! et à la grâce de Dieu!»

Telles sont les paroles qui éclataient en l'air, au-dessus de ce

vaste désert d'eau du Pacifique, vers quatre heures du soir, dans

la journée du 23 mars 1865.

Personne n'a sans doute oublié le terrible coup de vent de nord-

est qui se déchaîna au milieu de l'équinoxe de cette année, et

pendant lequel le baromètre tomba à sept cent dix millimètres. Ce

fut un ouragan, sans intermittence, qui dura du 18 au 26 mars. Les

ravages qu'il produisit furent immenses en Amérique, en Europe, en

Asie, sur une zone large de dix-huit cents milles, qui se

dessinait obliquement à l'équateur, depuis le trente-cinquième

parallèle nord jusqu'au quarantième parallèle sud!

Villes renversées, forêts déracinées, rivages dévastés par des

montagnes d'eau qui se précipitaient comme des mascarets, navires

jetés à la côte, que les relevés du Bureau-Veritas chiffrèrent par

centaines, territoires entiers nivelés par des trombes qui

broyaient tout sur leur passage, plusieurs milliers de personnes

écrasées sur terre ou englouties en mer: tels furent les

témoignages de sa fureur, qui furent laissés après lui par ce

formidable ouragan. Il dépassait en désastres ceux qui ravagèrent

si épouvantablement la Havane et la Guadeloupe, l'un le 25 octobre

1810, l'autre le 26 juillet 1825.

Or, au moment même où tant de catastrophes s'accomplissaient sur

terre et sur mer, un drame, non moins saisissant, se jouait dans

les airs bouleversés. En effet, un ballon, porté comme une boule

au sommet d'une trombe, et pris dans le mouvement giratoire de la

colonne d'air, parcourait l'espace avec une vitesse de quatre-

vingt-dix milles à l'heure, en tournant sur lui-même, comme s'il

eût été saisi par quelque maelström aérien. Au-dessous de

l'appendice inférieur de ce ballon oscillait une nacelle, qui

contenait cinq passagers, à peine visibles au milieu de ces

épaisses vapeurs, mêlées d'eau pulvérisée, qui traînaient jusqu'à

la surface de l'Océan.

D'où venait cet aérostat, véritable jouet de l'effroyable tempête?

De quel point du monde s'était-il élancé? Il n'avait évidemment

pas pu partir pendant l'ouragan. Or, l'ouragan durait depuis cinq

jours déjà, et ses premiers symptômes s'étaient manifestés le 18.

On eût donc été fondé à croire que ce ballon venait de très loin,

car il n'avait pas dû franchir moins de deux mille milles par

vingt-quatre heures? en tout cas, les passagers n'avaient pu avoir

à leur disposition aucun moyen d'estimer la route parcourue depuis

leur départ, car tout point de repère leur manquait. Il devait

même se produire ce fait curieux, qu'emportés au milieu des

violences de la tempête, ils ne les subissaient pas. Ils se

déplaçaient, ils tournaient sur eux-mêmes sans rien ressentir de

cette rotation, ni de leur déplacement dans le sens horizontal.

Leurs yeux ne pouvaient percer l'épais brouillard qui s'amoncelait

sous la nacelle. Autour d'eux, tout était brume. Telle était même

l'opacité des nuages, qu'ils n'auraient pu dire s'il faisait jour

ou nuit. Aucun reflet de lumière, aucun bruit des terres habitées,

aucun mugissement de l'Océan n'avaient dû parvenir jusqu'à eux

dans cette immensité obscure, tant qu'ils s'étaient tenus dans les

hautes zones. Leur rapide descente avait seule pu leur donner

connaissance des dangers qu'ils couraient au-dessus des flots.

Cependant, le ballon, délesté de lourds objets, tels que

munitions, armes, provisions, s'était relevé dans les couches

supérieures de l'atmosphère, à une hauteur de quatre mille cinq

cents pieds. Les passagers, après avoir reconnu que la mer était

sous la nacelle, trouvant les dangers moins redoutables en haut

qu'en bas, n'avaient pas hésité à jeter par-dessus le bord les

objets même les plus utiles, et ils cherchaient à ne plus rien

perdre de ce fluide, de cette âme de leur appareil, qui les

soutenait au-dessus de l'abîme.

La nuit se passa au milieu d'inquiétudes qui auraient été

mortelles pour des âmes moins énergiques. Puis le jour reparut,

et, avec le jour, l'ouragan marqua une tendance à se modérer. Dès

le début de cette journée du 24 mars, il y eut quelques symptômes

d'apaisement. À l'aube, les nuages, plus vésiculaires, étaient

remontés dans les hauteurs du ciel. En quelques heures, la trombe

s'évasa et se rompit. Le vent, de l'état d'ouragan, passa au

«grand frais», c'est-à-dire que la vitesse de translation des

couches atmosphériques diminua de moitié. C'était encore ce que

les marins appellent «une brise à trois ris», mais l'amélioration

dans le trouble des éléments n'en fut pas moins considérable.

Vers onze heures, la partie inférieure de l'air s'était

sensiblement nettoyée. L'atmosphère dégageait cette limpidité

humide qui se voit, qui se sent même, après le passage des grands

météores. Il ne semblait pas que l'ouragan fût allé plus loin dans

l'ouest. Il paraissait s'être tué lui-même. Peut-être s'était-il

écoulé en nappes électriques, après la rupture de la trombe, ainsi

qu'il arrive quelquefois aux typhons de l'océan Indien.

Mais, vers cette heure-là aussi, on eût pu constater, de nouveau,

que le ballon s'abaissait lentement, par un mouvement continu,

dans les couches inférieures de l'air. Il semblait même qu'il se

dégonflait peu à peu, et que son enveloppe s'allongeait en se

distendant, passant de la forme sphérique à la forme ovoïde.

Vers midi, l'aérostat ne planait plus qu'à une hauteur de deux

mille pieds au-dessus de la mer. Il jaugeait cinquante mille pieds

cubes, et, grâce à sa capacité, il avait évidemment pu se

maintenir longtemps dans l'air, soit qu'il eût atteint de grandes

altitudes, soit qu'il se fût déplacé suivant une direction

horizontale. En ce moment, les passagers jetèrent les derniers

objets qui alourdissaient encore, la nacelle, les quelques vivres

qu'ils avaient conservés, tout, jusqu'aux menus ustensiles qui

garnissaient leurs poches, et l'un d'eux, s'étant hissé sur le

cercle auquel se réunissaient les cordes du filet, chercha à lier

solidement l'appendice inférieur de l'aérostat.

Il était évident que les passagers ne pouvaient plus maintenir le

ballon dans les zones élevées, et que le gaz leur manquait!

Ils étaient donc perdus! en effet, ce n'était ni un continent, ni

même une île, qui s'étendait au-dessous d'eux. L'espace n'offrait

pas un seul point d'atterrissement, pas une surface solide sur

laquelle leur ancre pût mordre.

C'était l'immense mer, dont les flots se heurtaient encore avec

une incomparable violence! C'était l'Océan sans limites visibles,

même pour eux, qui le dominaient de haut et dont les regards

s'étendaient alors sur un rayon de quarante milles! C'était cette

plaine liquide, battue sans merci, fouettée par l'ouragan, qui

devait leur apparaître comme une chevauchée de lames échevelées,

sur lesquelles eût été jeté un vaste réseau de crêtes blanches!

Pas une terre en vue, pas un navire!

Il fallait donc, à tout prix, arrêter le mouvement descensionnel,

pour empêcher que l'aérostat ne vînt s'engloutir au milieu des

flots. Et c'était évidemment à cette urgente opération que

s'employaient les passagers de la nacelle. Mais, malgré leurs

efforts, le ballon s'abaissait toujours, en même temps qu'il se

déplaçait avec une extrême vitesse, suivant la direction du vent,

c'est-à-dire du nord-est au sud-ouest.

Situation terrible, que celle de ces infortunés! Ils n'étaient

évidemment plus maîtres de l'aérostat. Leurs tentatives ne

pouvaient aboutir. L'enveloppe du ballon se dégonflait de plus en

plus. Le fluide s'échappait sans qu'il fût aucunement possible de

le retenir. La descente s'accélérait visiblement, et, à une heure

après midi, la nacelle n'était pas suspendue à plus de six cents

pieds au-dessus de l'Océan.

C'est que, en effet, il était impossible d'empêcher la fuite du

gaz, qui s'échappait librement par une déchirure de l'appareil. En

allégeant la nacelle de tous les objets qu'elle contenait, les

passagers avaient pu prolonger, pendant quelques heures, leur

suspension dans l'air.

Mais l'inévitable catastrophe ne pouvait qu'être retardée, et, si

quelque terre ne se montrait pas avant la nuit, passagers, nacelle

et ballon auraient définitivement disparu dans les flots.

La seule manoeuvre qu'il y eût à faire encore fut faite à ce

moment. Les passagers de l'aérostat étaient évidemment des gens

énergiques, et qui savaient regarder la mort en face. On n'eût pas

entendu un seul murmure s'échapper de leurs lèvres.

Ils étaient décidés à lutter jusqu'à la dernière seconde, à tout

faire pour retarder leur chute. La nacelle n'était qu'une sorte de

caisse d'osier, impropre à flotter, et il n'y avait aucune

possibilité de la maintenir à la surface de la mer, si elle y

tombait.

À deux heures, l'aérostat était à peine à quatre cents pieds au-

dessus des flots. En ce moment, une voix mâle -- la voix d'un

homme dont le coeur était inaccessible à la crainte -- se fit

entendre. À cette voix répondirent des voix non moins énergiques.

«Tout est-il jeté?

-- Non! Il y a encore dix mille francs d'or!»

Un sac pesant tomba aussitôt à la mer.

«Le ballon se relève-t-il?

-- Un peu, mais il ne tardera pas à retomber!

-- Que reste-t-il à jeter au dehors?

-- Rien!

-- Si!... La nacelle!

-- Accrochons-nous au filet! et à la mer la nacelle!»

C'était, en effet, le seul et dernier moyen d'alléger l'aérostat.

Les cordes qui rattachaient la nacelle au cercle furent coupées,

et l'aérostat, après sa chute, remonta de deux mille pieds.

Les cinq passagers s'étaient hissés dans le filet, au-dessus du

cercle, et se tenaient dans le réseau des mailles, regardant

l'abîme.

On sait de quelle sensibilité statique sont doués les aérostats.

Il suffit de jeter l'objet le plus léger pour provoquer un

déplacement dans le sens vertical. L'appareil, flottant dans

l'air, se comporte comme une balance d'une justesse mathématique.

On comprend donc que, lorsqu'il est délesté d'un poids

relativement considérable, son déplacement soit important et

brusque. C'est ce qui arriva dans cette occasion.

Mais, après s'être un instant équilibré dans les zones

supérieures, l'aérostat commença à redescendre.

Le gaz fuyait par la déchirure, qu'il était impossible de réparer.

Les passagers avaient fait tout ce qu'ils pouvaient faire. Aucun

moyen humain ne pouvait les sauver désormais. Ils n'avaient plus à

compter que sur l'aide de Dieu.

À quatre heures, le ballon n'était plus qu'à cinq cents pieds de

la surface des eaux. Un aboiement sonore se fit entendre. Un chien

accompagnait les passagers et se tenait accroché près de son

maître dans les mailles du filet.

«Top a vu quelque chose!» s'écria l'un des passagers.

Puis, aussitôt, une voix forte se fit entendre:

«Terre! terre!»

Le ballon, que le vent ne cessait d'entraîner vers le sud-ouest,

avait, depuis l'aube, franchi une distance considérable, qui se

chiffrait par centaines de milles, et une terre assez élevée

venait, en effet, d'apparaître dans cette direction.

Mais cette terre se trouvait encore à trente milles sous le vent.

Il ne fallait pas moins d'une grande heure pour l'atteindre, et

encore à la condition de ne pas dériver. Une heure! Le ballon ne

se serait-il pas auparavant vidé de tout ce qu'il avait gardé de

son fluide?

Telle était la terrible question! Les passagers voyaient

distinctement ce point solide, qu'il fallait atteindre à tout

prix. Ils ignoraient ce qu'il était, île ou continent, car c'est à

peine s'ils savaient vers quelle partie du monde l'ouragan les

avait entraînés! Mais cette terre, qu'elle fût habitée ou qu'elle

ne le fût pas, qu'elle dût être hospitalière ou non, il fallait y

arriver!

Or, à quatre heures, il était visible que le ballon ne pouvait

plus se soutenir.

CHAPITRE II

Il rasait la surface de la mer. Déjà la crête des énormes lames

avait plusieurs fois léché le bas du filet, l'alourdissant encore,

et l'aérostat ne se soulevait plus qu'à demi, comme un oiseau qui

a du plomb dans l'aile. Une demi-heure plus tard, la terre n'était

plus qu'à un mille, mais le ballon, épuisé, flasque, distendu,

chiffonné en gros plis, ne conservait plus de gaz que dans sa

partie supérieure. Les passagers, accrochés au filet, pesaient

encore trop pour lui, et bientôt, à demi plongés dans la mer, ils

furent battus par les lames furieuses. L'enveloppe de l'aérostat

fit poche alors, et le vent s'y engouffrant, le poussa comme un

navire vent arrière.

Peut-être accosterait-il ainsi la côte!

Or, il n'en était qu'à deux encablures, quand des cris terribles,

sortis de quatre poitrines à la fois, retentirent. Le ballon, qui

semblait ne plus devoir se relever, venait de refaire encore un

bond inattendu, après avoir été frappé d'un formidable coup de

mer. Comme s'il eût été délesté subitement d'une nouvelle partie

de son poids, il remonta à une hauteur de quinze cents pieds, et

là il rencontra une sorte de remous du vent, qui, au lieu de le

porter directement à la côte, lui fit suivre une direction presque

parallèle. Enfin, deux minutes plus tard, il s'en rapprochait

obliquement, et il retombait définitivement sur le sable du

rivage, hors de la portée des lames.

Les passagers, s'aidant les uns les autres, parvinrent à se

dégager des mailles du filet. Le ballon, délesté de leur poids,

fut repris par le vent, et comme un oiseau blessé qui retrouve un

instant de vie, il disparut dans l'espace.

La nacelle avait contenu cinq passagers, plus un chien, et le

ballon n'en jetait que quatre sur le rivage.

Le passager manquant avait évidemment été enlevé par le coup de

mer qui venait de frapper le filet, et c'est ce qui avait permis à

l'aérostat allégé, de remonter une dernière fois, puis, quelques

instants après, d'atteindre la terre.

À peine les quatre naufragés -- on peut leur donner ce nom --

avaient-ils pris pied sur le sol, que tous, songeant à l'absent,

s'écriaient: «Il essaye peut-être d'aborder à la nage! Sauvons-le!

sauvons-le!»

Ce n'étaient ni des aéronautes de profession, ni des amateurs

d'expéditions aériennes, que l'ouragan venait de jeter sur cette

côte. C'étaient des prisonniers de guerre, que leur audace avait

poussés à s'enfuir dans des circonstances extraordinaires.

Cent fois, ils auraient dû périr! Cent fois, leur ballon déchiré

aurait dû les précipiter dans l'abîme! Mais le ciel les réservait

à une étrange destinée, et le 20 mars, après avoir fui Richmond,

assiégée par les troupes du général Ulysse Grant, ils se

trouvaient à sept mille milles de cette capitale de la Virginie,

la principale place forte des séparatistes, pendant la terrible

guerre de Sécession. Leur navigation aérienne avait duré cinq

jours.

Voici, d'ailleurs, dans quelles circonstances curieuses s'était

produite l'évasion des prisonniers, -- évasion qui devait aboutir

à la catastrophe que l'on connaît.

Cette année même, au mois de février 1865, dans un de ces coups de

main que tenta, mais inutilement, le général Grant pour s'emparer

de Richmond, plusieurs de ses officiers tombèrent au pouvoir de

l'ennemi et furent internés dans la ville. L'un des plus

distingués de ceux qui furent pris appartenait à l'état-major

fédéral, et se nommait Cyrus Smith.

Cyrus Smith, originaire du Massachussets, était un ingénieur, un

savant de premier ordre, auquel le gouvernement de l'Union avait

confié, pendant la guerre, la direction des chemins de fer, dont

le rôle stratégique fut si considérable. Véritable Américain du

nord, maigre, osseux, efflanqué, âgé de quarante-cinq ans environ,

il grisonnait déjà par ses cheveux ras et par sa barbe, dont il ne

conservait qu'une épaisse moustache. Il avait une de ces belles

têtes «numismatiques», qui semblent faites pour être frappées en

médailles, les yeux ardents, la bouche sérieuse, la physionomie

d'un savant de l'école militante. C'était un de ces ingénieurs qui

ont voulu commencer par manier le marteau et le pic, comme ces

généraux qui ont voulu débuter simples soldats. Aussi, en même

temps que l'ingéniosité de l'esprit, possédait-il la suprême

habileté de main. Ses muscles présentaient de remarquables

symptômes de tonicité. Véritablement homme d'action en même temps

qu'homme de pensée, il agissait sans effort, sous l'influence

d'une large expansion vitale, ayant cette persistance vivace qui

défie toute mauvaise chance.

Très instruit, très pratique, très débrouillard», pour employer

un mot de la langue militaire française, c'était un tempérament

superbe, car, tout en restant maître de lui, quelles que fussent

les circonstances, il remplissait au plus haut degré ces trois

conditions dont l'ensemble détermine l'énergie humaine: activité

d'esprit et de corps, impétuosité des désirs, puissance de la

volonté. Et sa devise aurait pu être celle de Guillaume d'Orange

au XVIIe siècle: «Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre,

ni de réussir pour persévérer.» En même temps, Cyrus Smith était

le courage personnifié. Il avait été de toutes les batailles

pendant cette guerre de Sécession. Après avoir commencé sous

Ulysse Grant dans les volontaires de l'Illinois, il s'était battu

à Paducah, à Belmont, à Pittsburg-Landing, au siège de Corinth, à

Port-Gibson, à la Rivière-Noire, à Chattanoga, à Wilderness, sur

le Potomak, partout et vaillamment, en soldat digne du général qui

répondait: «Je ne compte jamais mes morts!» Et, cent fois, Cyrus

Smith aurait dû être au nombre de ceux-là que ne comptait pas le

terrible Grant, mais dans ces combats, où il ne s'épargnait guère,

la chance le favorisa toujours, jusqu'au moment où il fut blessé

et pris sur le champ de bataille de Richmond. En même temps que

Cyrus Smith, et le même jour, un autre personnage important

tombait au pouvoir des sudistes. Ce n'était rien moins que

l'honorable Gédéon Spilett, reporter» du New-York Herald, qui

avait été chargé de suivre les péripéties de la guerre au milieu

des armées du Nord.

Gédéon Spilett était de la race de ces étonnants chroniqueurs

anglais ou américains, des Stanley et autres, qui ne reculent

devant rien pour obtenir une information exacte et pour la

transmettre à leur journal dans les plus brefs délais. Les

journaux de l'Union, tels que le New-York Herald, forment de

véritables puissances, et leurs délégués sont des représentants

avec lesquels on compte. Gédéon Spilett marquait au premier rang

de ces délégués.

Homme de grand mérite, énergique, prompt et prêt à tout, plein

d'idées, ayant couru le monde entier, soldat et artiste, bouillant

dans le conseil, résolu dans l'action, ne comptant ni peines, ni

fatigues, ni dangers, quand il s'agissait de tout savoir, pour lui

d'abord, et pour son journal ensuite, véritable héros de la

curiosité, de l'information, de l'inédit, de l'inconnu, de

l'impossible, c'était un de ces intrépides observateurs qui

écrivent sous les balles, chroniquent» sous les boulets, et pour

lesquels tous les périls sont des bonnes fortunes.

Lui aussi avait été de toutes les batailles, au premier rang,

revolver d'une main, carnet de l'autre, et la mitraille ne faisait

pas trembler son crayon.

Il ne fatiguait pas les fils de télégrammes incessants, comme ceux

qui parlent alors qu'ils n'ont rien à dire, mais chacune de ses

notes, courtes, nettes, claires, portait la lumière sur un point

important. D'ailleurs», l'humour» ne lui manquait pas. Ce fut lui

qui, après l'affaire de la Rivière-Noire, voulant à tout prix

conserver sa place au guichet du bureau télégraphique, afin

d'annoncer à son journal le résultat de la bataille, télégraphia

pendant deux heures les premiers chapitres de la Bible. Il en

coûta deux mille dollars au New-York Herald, mais le New-York

Herald fut le premier informé.

Gédéon Spilett était de haute taille. Il avait quarante ans au

plus. Des favoris blonds tirant sur le rouge encadraient sa

figure. Son oeil était calme, vif, rapide dans ses déplacements.

C'était l'oeil d'un homme qui a l'habitude de percevoir vite tous

les détails d'un horizon. Solidement bâti, il s'était trempé dans

tous les climats comme une barre d'acier dans l'eau froide. Depuis

dix ans, Gédéon Spilett était le reporter attitré du New-York

Herald, qu'il enrichissait de ses chroniques et de ses dessins,

car il maniait aussi bien le crayon que la plume.

Lorsqu'il fut pris, il était en train de faire la description et

le croquis de la bataille. Les derniers mots relevés sur son

carnet furent ceux-ci: «Un sudiste me couche en joue et...» Et

Gédéon Spilett fut manqué, car, suivant son invariable habitude,

il se tira de cette affaire sans une égratignure.

Cyrus Smith et Gédéon Spilett, qui ne se connaissaient pas, si ce

n'est de réputation, avaient été tous les deux transportés à

Richmond.

L'ingénieur guérit rapidement de sa blessure, et ce fut pendant sa

convalescence qu'il fit connaissance du reporter. Ces deux hommes

se plurent et apprirent à s'apprécier. Bientôt, leur vie commune

n'eut plus qu'un but, s'enfuir, rejoindre l'armée de Grant et

combattre encore dans ses rangs pour l'unité fédérale.

Les deux Américains étaient donc décidés à profiter de toute

occasion; mais bien qu'ils eussent été laissés libres dans la

ville, Richmond était si sévèrement gardée, qu'une évasion devait

être regardée comme impossible. Sur ces entre faits, Cyrus Smith

fut rejoint par un serviteur, qui lui était dévoué à la vie, à la

mort.

Cet intrépide était un nègre, né sur le domaine de l'ingénieur,

d'un père et d'une mère esclaves, mais que, depuis longtemps,

Cyrus Smith, abolitionniste de raison et de coeur, avait

affranchi. L'esclave, devenu libre, n'avait pas voulu quitter son

maître.

Il l'aimait à mourir pour lui. C'était un garçon de trente ans,

vigoureux, agile, adroit, intelligent, doux et calme, parfois

naïf, toujours souriant, serviable et bon. Il se nommait

Nabuchodonosor, mais il ne répondait qu'à l'appellation

abréviative et familière de Nab.

Quand Nab apprit que son maître avait été fait prisonnier, il

quitta le Massachussets sans hésiter, arriva devant Richmond, et,

à force de ruse et d'adresse, après avoir risqué vingt fois sa

vie, il parvint à pénétrer dans la ville assiégée. Ce que furent

le plaisir de Cyrus Smith, en revoyant son serviteur, et la joie

de Nab à retrouver son maître, cela ne peut s'exprimer.

Mais si Nab avait pu pénétrer dans Richmond, il était bien

autrement difficile d'en sortir, car on surveillait de très près

les prisonniers fédéraux.

Il fallait une occasion extraordinaire pour pouvoir tenter une

évasion avec quelques chances de succès, et cette occasion non

seulement ne se présentait pas, mais il était malaisé de la faire

naître.

Cependant, Grant continuait ses énergiques opérations. La victoire

de Petersburg lui avait été très chèrement disputée. Ses forces,

réunies à celles de Butler, n'obtenaient encore aucun résultat

devant Richmond, et rien ne faisait présager que la délivrance des

prisonniers dût être prochaine. Le reporter, auquel sa captivité

fastidieuse ne fournissait plus un détail intéressant à noter, ne

pouvait plus y tenir. Il n'avait qu'une idée: sortir de Richmond

et à tout prix. Plusieurs fois, même, il tenta l'aventure et fut

arrêté par des obstacles infranchissables.

Cependant, le siège continuait, et si les prisonniers avaient hâte

de s'échapper pour rejoindre l'armée de Grant, certains assiégés

avaient non moins hâte de s'enfuir, afin de rejoindre l'armée

séparatiste, et, parmi eux, un certain Jonathan Forster, sudiste

enragé. C'est qu'en effet, si les prisonniers fédéraux ne

pouvaient quitter la ville, les fédérés ne le pouvaient pas non

plus, car l'armée du Nord les investissait. Le gouverneur de

Richmond, depuis longtemps déjà, ne pouvait plus communiquer avec

le général Lee, et il était du plus haut intérêt de faire

connaître la situation de la ville, afin de hâter la marche de

l'armée de secours. Ce Jonathan Forster eut alors l'idée de

s'enlever en ballon, afin de traverser les lignes assiégeantes et

d'arriver ainsi au camp des séparatistes.

Le gouverneur autorisa la tentative. Un aérostat fut fabriqué et

mis à la disposition de Jonathan Forster, que cinq de ses

compagnons devaient suivre dans les airs. Ils étaient munis

d'armes, pour le cas où ils auraient à se défendre en

atterrissant, et de vivres, pour le cas où leur voyage aérien se

prolongerait.

Le départ du ballon avait été fixé au 18 mars. Il devait

s'effectuer pendant la nuit, et, avec un vent de nord-ouest de

moyenne force, les aéronautes comptaient en quelques heures

arriver au quartier général de Lee.

Mais ce vent du nord-ouest ne fut point une simple brise. Dès le

18, on put voir qu'il tournait à l'ouragan. Bientôt, la tempête

devint telle, que le départ de Forster dut être différé, car il

était impossible de risquer l'aérostat et ceux qu'il emporterait

au milieu des éléments déchaînés.

Le ballon, gonflé sur la grande place de Richmond, était donc là,

prêt à partir à la première accalmie du vent, et, dans la ville,

l'impatience était grande à voir que l'état de l'atmosphère ne se

modifiait pas.

Le 18, le 19 mars se passèrent sans qu'aucun changement se

produisît dans la tourmente. On éprouvait même de grandes

difficultés pour préserver le ballon, attaché au sol, que les

rafales couchaient jusqu'à terre.

La nuit du 19 au 20 s'écoula, mais, au matin, l'ouragan se

développait encore avec plus d'impétuosité. Le départ était

impossible.

Ce jour-là, l'ingénieur Cyrus Smith fut accosté dans une des rues

de Richmond par un homme qu'il ne connaissait point. C'était un

marin nommé Pencroff, âgé de trente-cinq à quarante ans,

vigoureusement bâti, très hâlé, les yeux vifs et clignotants, mais

avec une bonne figure. Ce Pencroff était un Américain du nord, qui

avait couru toutes les mers du globe, et auquel, en fait

d'aventures, tout ce qui peut survenir d'extraordinaire à un être

à deux pieds sans plumes était arrivé. Inutile de dire que c'était

une nature entreprenante, prête à tout oser, et qui ne pouvait

s'étonner de rien. Pencroff, au commencement de cette année,

s'était rendu pour affaires à Richmond avec un jeune garçon de

quinze ans, Harbert Brown, du New-Jersey, fils de son capitaine,

un orphelin qu'il aimait comme si c'eût été son propre enfant.

N'ayant pu quitter la ville avant les premières opérations du

siège, il s'y trouva donc bloqué, à son grand déplaisir, et il

n'eut plus aussi, lui, qu'une idée: s'enfuir par tous les moyens

possibles. Il connaissait de réputation l'ingénieur Cyrus Smith.

Il savait avec quelle impatience cet homme déterminé rongeait son

frein. Ce jour-là, il n'hésita donc pas à l'aborder en lui disant

sans plus de préparation:

«Monsieur Smith, en avez-vous assez de Richmond?»

L'ingénieur regarda fixement l'homme qui lui parlait ainsi, et qui

ajouta à voix basse:

«Monsieur Smith, voulez-vous fuir?

-- Quand cela?...» répondit vivement l'ingénieur, et on peut

affirmer que cette réponse lui échappa, car il n'avait pas encore

examiné l'inconnu qui lui adressait la parole.

Mais après avoir, d'un oeil pénétrant, observé la loyale figure du

marin, il ne put douter qu'il n'eût devant lui un honnête homme.

«Qui êtes-vous?» demanda-t-il d'une voix brève.

Pencroff se fit connaître.

«Bien, répondit Cyrus Smith. Et par quel moyen me proposez-vous de

fuir?

-- Par ce fainéant de ballon qu'on laisse là à rien faire, et qui

me fait l'effet de nous attendre tout exprès!...»

Le marin n'avait pas eu besoin d'achever sa phrase.

L'ingénieur avait compris d'un mot. Il saisit Pencroff par le bras

et l'entraîna chez lui.

Là, le marin développa son projet, très simple en vérité. On ne

risquait que sa vie à l'exécuter.

L'ouragan était dans toute sa violence, il est vrai, mais un

ingénieur adroit et audacieux, tel que Cyrus Smith, saurait bien

conduire un aérostat.

S'il eût connu la manoeuvre, lui, Pencroff, il n'aurait pas hésité

à partir, -- avec Harbert, s'entend. Il en avait vu bien d'autres,

et n'en était plus à compter avec une tempête!

Cyrus Smith avait écouté le marin sans mot dire, mais son regard

brillait. L'occasion était là. Il n'était pas homme à la laisser

échapper. Le projet n'était que très dangereux, donc il était

exécutable.

La nuit, malgré la surveillance, on pouvait aborder le ballon, se

glisser dans la nacelle, puis couper les liens qui le retenaient!

Certes, on risquait d'être tué, mais, par contre, on pouvait

réussir, et sans cette tempête... Mais sans cette tempête, le

ballon fût déjà parti, et l'occasion, tant cherchée, ne se

présenterait pas en ce moment!

«Je ne suis pas seul!... dit en terminant Cyrus Smith.

-- Combien de personnes voulez-vous donc emmener? demanda le

marin.

-- Deux: mon ami Spilett et mon serviteur Nab.

-- Cela fait donc trois, répondit Pencroff, et, avec Harbert et

moi, cinq. Or, le ballon devait enlever six...

-- Cela suffit. Nous partirons!» dit Cyrus Smith.

Ce «nous» engageait le reporter, mais le reporter n'était pas

homme à reculer, et quand le projet lui fut communiqué, il

l'approuva sans réserve. Ce dont il s'étonnait, c'était qu'une

idée aussi simple ne lui fût pas déjà venue. Quant à Nab, il

suivait son maître partout où son maître voulait aller.

«À ce soir alors, dit Pencroff. Nous flânerons tous les cinq, par

là, en curieux!

-- À ce soir, dix heures, répondit Cyrus Smith, et fasse le ciel

que cette tempête ne s'apaise pas avant notre départ!»

Pencroff prit congé de l'ingénieur, et retourna à son logis, où

était resté jeune Harbert Brown. Ce courageux enfant connaissait

le plan du marin, et ce n'était pas sans une certaine anxiété

qu'il attendait le résultat de la démarche faite auprès de

l'ingénieur. On le voit, c'étaient cinq hommes déterminés qui

allaient ainsi se lancer dans la tourmente, en plein ouragan!

Non! L'ouragan ne se calma pas, et ni Jonathan Forster, ni ses

compagnons ne pouvaient songer à l'affronter dans cette frêle

nacelle! La journée fut terrible. L'ingénieur ne craignait qu'une

chose: c'était que l'aérostat, retenu au sol et couché sous le

vent, ne se déchirât en mille pièces. Pendant plusieurs heures, il

rôda sur la place presque déserte, surveillant l'appareil.

Pencroff en faisait autant de son côté, les mains dans les poches,

et bâillant au besoin, comme un homme qui ne sait à quoi tuer le

temps, mais redoutant aussi que le ballon ne vînt à se déchirer ou

même à rompre ses liens et à s'enfuir dans les airs.

Le soir arriva. La nuit se fit très sombre. D'épaisses brumes

passaient comme des nuages au ras du sol. Une pluie mêlée de neige

tombait. Le temps était froid. Une sorte de brouillard pesait sur

Richmond. Il semblait que la violente tempête eût fait comme une

trêve entre les assiégeants et les assiégés, et que le canon eût

voulu se taire devant les formidables détonations de l'ouragan.

Les rues de la ville étaient désertes. Il n'avait pas même paru

nécessaire, par cet horrible temps, de garder la place au milieu

de laquelle se débattait l'aérostat.

Tout favorisait le départ des prisonniers, évidemment; mais ce

voyage, au milieu des rafales déchaînées!...

«Vilaine marée! se disait Pencroff, en fixant d'un coup de poing

son chapeau que le vent disputait à sa tête. Mais bah! on en

viendra à bout tout de même!»

À neuf heures et demie, Cyrus Smith et ses compagnons se

glissaient par divers côtés sur la place, que les lanternes de

gaz, éteintes par le vent, laissaient dans une obscurité profonde.

On ne voyait même pas l'énorme aérostat, presque entièrement

rabattu sur le sol.

Indépendamment des sacs de lest qui maintenaient les cordes du

filet, la nacelle était retenue par un fort câble passé dans un

anneau scellé dans le pavé, et dont le double remontait à bord.

Les cinq prisonniers se rencontrèrent près de la nacelle. Ils

n'avaient point été aperçus, et telle était l'obscurité, qu'ils ne

pouvaient se voir eux-mêmes.

Sans prononcer une parole, Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Nab et

Harbert prirent place dans la nacelle, pendant que Pencroff, sur

l'ordre de l'ingénieur, détachait successivement les paquets de

lest. Ce fut l'affaire de quelques instants, et le marin rejoignit

ses compagnons.

L'aérostat n'était alors retenu que par le double du câble, et

Cyrus Smith n'avait plus qu'à donner l'ordre du départ. En ce

moment, un chien escalada d'un bond la nacelle.

C'était Top, le chien de l'ingénieur, qui, ayant brisé sa chaîne,

avait suivi son maître. Cyrus Smith craignant un excès de poids,

voulait renvoyer le pauvre animal.

«Bah! un de plus!» dit Pencroff, en délestant la nacelle de deux

sacs de sable.

Puis, il largua le double du câble, et le ballon, partant par une

direction oblique, disparut, après avoir heurté sa nacelle contre

deux cheminées qu'il abattit dans la furie de son départ.

L'ouragan se déchaînait alors avec une épouvantable violence.

L'ingénieur, pendant la nuit, ne put songer à descendre, et quand

le jour vint, toute vue de la terre lui était interceptée par les

brumes. Ce fut cinq jours après seulement, qu'une éclaircie laissa

voir l'immense mer au-dessous de cet aérostat, que le vent

entraînait avec une vitesse effroyable!

On sait comment, de ces cinq hommes, partis le 20 mars, quatre

étaient jetés, le 24 mars, sur une côte déserte, à plus de six

mille milles de leur pays!

Et celui qui manquait, celui au secours duquel les quatre

survivants du ballon couraient tout d'abord, c'était leur chef

naturel, c'était l'ingénieur Cyrus Smith!

CHAPITRE III

L'ingénieur, à travers les mailles du filet qui avaient cédé,

avait été enlevé par un coup de mer.

Son chien avait également disparu. Le fidèle animal s'était

volontairement précipité au secours de son maître.

«En avant!» s'écria le reporter.

Et tous quatre, Gédéon Spilett, Harbert, Pencroff et Nab, oubliant

épuisement et fatigues, commencèrent leurs recherches.

Le pauvre Nab pleurait de rage et de désespoir à la fois, à la

pensée d'avoir perdu tout ce qu'il aimait au monde.

Il ne s'était pas écoulé deux minutes entre le moment où Cyrus

Smith avait disparu et l'instant où ses compagnons avaient pris

terre. Ceux-ci pouvaient donc espérer d'arriver à temps pour le

sauver.

«Cherchons! cherchons! cria Nab.

-- Oui, Nab, répondit Gédéon Spilett, et nous le retrouverons!

-- Vivant?

-- Vivant!

-- Sait-il nager? demanda Pencroff.

-- Oui! répondit Nab! Et, d'ailleurs, Top est là!...»

Le marin, entendant la mer mugir, secoua la tête!

C'était dans le nord de la côte, et environ à un demi-mille de

l'endroit où les naufragés venaient d'atterrir, que l'ingénieur

avait disparu. S'il avait pu atteindre le point le plus rapproché

du littoral, c'était donc à un demi-mille au plus que devait être

situé ce point.

Il était près de six heures alors. La brume venait de se lever et

rendait la nuit très obscure. Les naufragés marchaient en suivant

vers le nord la côte est de cette terre sur laquelle le hasard les

avait jetés, -- terre inconnue, dont ils ne pouvaient même

soupçonner la situation géographique. Ils foulaient du pied un sol

sablonneux, mêlé de pierres, qui paraissait dépourvu de toute

espèce de végétation.

Ce sol, fort inégal, très raboteux, semblait en de certains

endroits criblé de petites fondrières, qui rendaient la marche

très pénible. De ces trous s'échappaient à chaque instant de gros

oiseaux au vol lourd, fuyant en toutes directions, que l'obscurité

empêchait de voir. D'autres, plus agiles, se levaient par bandes

et passaient comme des nuées.

Le marin croyait reconnaître des goélands et des mouettes, dont

les sifflements aigus luttaient avec les rugissements de la mer.

De temps en temps, les naufragés s'arrêtaient, appelaient à grands

cris, et écoutaient si quelque appel ne se ferait pas entendre du

côté de l'Océan.

Ils devaient penser, en effet, que s'ils eussent été à proximité

du lieu où l'ingénieur avait pu atterrir, les aboiements du chien

Top, au cas où Cyrus Smith eût été hors d'état de donner signe

d'existence, seraient arrivés jusqu'à eux. Mais aucun cri ne se

détachait sur le grondement des lames et le cliquetis du ressac.

Alors, la petite troupe reprenait sa marche en avant, et fouillait

les moindres anfractuosités du littoral.

Après une course de vingt minutes, les quatre naufragés furent

subitement arrêtés par une lisière écumante de lames. Le terrain

solide manquait. Ils se trouvaient à l'extrémité d'une pointe

aiguë, sur laquelle la mer brisait avec fureur.

«C'est un promontoire, dit le marin. Il faut revenir sur nos pas

en tenant notre droite, et nous gagnerons ainsi la franche terre.

-- Mais s'il est là! répondit Nab, en montrant l'Océan, dont les

énormes lames blanchissaient dans l'ombre.

-- Eh bien, appelons-le!»

Et tous, unissant leurs voix, lancèrent un appel vigoureux, mais

rien ne répondit. Ils attendirent une accalmie. Ils

recommencèrent. Rien encore.

Les naufragés revinrent alors, en suivant le revers opposé du

promontoire, sur un sol également sablonneux et rocailleux.

Toutefois, Pencroff observa que le littoral était plus accore, que

le terrain montait, et il supposa qu'il devait rejoindre, par une

rampe assez allongée, une haute côte dont le massif se profilait

confusément dans l'ombre. Les oiseaux étaient moins nombreux sur

cette partie du rivage. La mer aussi s'y montrait moins houleuse,

moins bruyante, et il était même remarquable que l'agitation des

lames diminuait sensiblement. On entendait à peine le bruit du

ressac. Sans doute, ce côté du promontoire formait une anse semi-

circulaire, que sa pointe aiguë protégeait contre les ondulations

du large.

Mais, à suivre cette direction, on marchait vers le sud, et

c'était aller à l'opposé de cette portion de la côte sur laquelle

Cyrus Smith avait pu prendre pied. Après un parcours d'un mille et

demi, le littoral ne présentait encore aucune courbure qui permît

de revenir vers le nord. Il fallait pourtant bien que ce

promontoire, dont on avait tourné la pointe, se rattachât à la

franche terre.

Les naufragés, bien que leurs forces fussent épuisées, marchaient

toujours avec courage, espérant trouver à chaque moment quelque

angle brusque qui les remît dans la direction première. Quel fut

donc leur désappointement, quand, après avoir parcouru deux milles

environ, ils se virent encore une fois arrêtés par la mer sur une

pointe assez élevée, faite de roches glissantes.

«Nous sommes sur un îlot! dit Pencroff, et nous l'avons arpenté

d'une extrémité à l'autre!»

L'observation du marin était juste. Les naufragés avaient été

jetés, non sur un continent, pas même sur une île, mais sur un

îlot qui ne mesurait pas plus de deux mille en longueur, et dont

la largeur était évidemment peu considérable.

Cet îlot aride, semé de pierres, sans végétation, refuge désolé de

quelques oiseaux de mer, se rattachait-il à un archipel plus

important? On ne pouvait l'affirmer. Les passagers du ballon,

lorsque, de leur nacelle, ils entrevirent la terre à travers les

brumes, n'avaient pu suffisamment reconnaître son importance.

Cependant, Pencroff, avec ses yeux de marin habitués à percer

l'ombre, croyait bien, en ce moment, distinguer dans l'ouest des

masses confuses, qui annonçaient une côte élevée.

Mais, alors, on ne pouvait, par cette obscurité, déterminer à quel

système, simple ou complexe, appartenait l'îlot. On ne pouvait non

plus en sortir, puisque la mer l'entourait. Il fallait donc

remettre au lendemain la recherche de l'ingénieur, qui n'avait,

hélas! signalé sa présence par aucun cri.

«Le silence de Cyrus ne prouve rien, dit le reporter. Il peut être

évanoui, blessé, hors d'état de répondre momentanément, mais ne

désespérons pas.»

Le reporter émit alors l'idée d'allumer sur un point de l'îlot

quelque feu qui pourrait servir de signal à l'ingénieur. Mais on

chercha vainement du bois ou des broussailles sèches. Sable et

pierres, il n'y avait pas autre chose.

On comprend ce que durent être la douleur de Nab et celle de ses

compagnons, qui s'étaient vivement attachés à cet intrépide Cyrus

Smith. Il était trop évident qu'ils étaient impuissants alors à le

secourir. Il fallait attendre le jour. Ou l'ingénieur avait pu se

sauver seul, et déjà il avait trouvé refuge sur un point de la

côte, ou il était perdu à jamais!

Ce furent de longues et pénibles heures à passer. Le froid était

vif. Les naufragés souffrirent cruellement, mais ils s'en

apercevaient à peine. Ils ne songèrent même pas à prendre un

instant de repos.

S'oubliant pour leur chef, espérant, voulant espérer toujours, ils

allaient et venaient sur cet îlot aride, retournant incessamment à

sa pointe nord, là où ils devaient être plus rapprochés du lieu de

la catastrophe. Ils écoutaient, ils criaient, ils cherchaient à

surprendre quelque appel suprême, et leurs voix devaient se

transmettre au loin, car un certain calme régnait alors dans

l'atmosphère, et les bruits de la mer commençaient à tomber avec

la houle. Un des cris de Nab sembla même, à un certain moment, se

reproduire en écho. Harbert le fit observer à Pencroff, en

ajoutant:

«Cela prouverait qu'il existe dans l'ouest une côte assez

rapprochée.»

Le marin fit un signe affirmatif. D'ailleurs ses yeux ne pouvaient

le tromper. S'il avait, si peu que ce fût, distingué une terre,

c'est qu'une terre était là.

Mais cet écho lointain fut la seule réponse provoquée par les cris

de Nab, et l'immensité, sur toute la partie est de l'îlot, demeura

silencieuse.

Cependant le ciel se dégageait peu à peu. Vers minuit, quelques

étoiles brillèrent, et si l'ingénieur eût été là, près de ses

compagnons, il aurait pu remarquer que ces étoiles n'étaient plus

celles de l'hémisphère boréal. En effet, la polaire n'apparaissait

pas sur ce nouvel horizon, les constellations zénithales n'étaient

plus celles qu'il avait l'habitude d'observer dans la partie nord

du nouveau continent, et la Croix du Sud resplendissait alors au

pôle austral du monde.

La nuit s'écoula. Vers cinq heures du matin, le 25 mars, les

hauteurs du ciel se nuancèrent légèrement. L'horizon restait

sombre encore, mais, avec les premières lueurs du jour, une opaque

brume se leva de la mer, de telle sorte que le rayon visuel ne

pouvait s'étendre à plus d'une vingtaine de pas. Le brouillard se

déroulait en grosses volutes qui se déplaçaient lourdement.

C'était un contre-temps. Les naufragés ne pouvaient rien

distinguer autour d'eux. Tandis que les regards de Nab et du

reporter se projetaient sur l'Océan, le marin et Harbert

cherchaient la côte dans l'ouest. Mais pas un bout de terre

n'était visible.

«N'importe, dit Pencroff, si je ne vois pas la côte, je la sens...

elle est là... là... aussi sûr que nous ne sommes plus à

Richmond!»

Mais le brouillard ne devait pas tarder à se lever.

Ce n'était qu'une brumaille de beau temps. Un bon soleil en

chauffait les couches supérieures, et cette chaleur se tamisait

jusqu'à la surface de l'îlot. En effet, vers six heures et demie,

trois quarts d'heure après le lever du soleil, la brume devenait

plus transparente. Elle s'épaississait en haut, mais se dissipait

en bas. Bientôt tout l'îlot apparut, comme s'il fût descendu d'un

nuage; puis, la mer se montra suivant un plan circulaire, infinie

dans l'est, mais bornée dans l'ouest par une côte élevée et

abrupte.

Oui! la terre était là. Là, le salut, provisoirement assuré, du

moins. Entre l'îlot et la côte, séparés par un canal large d'un

demi-mille, un courant extrêmement rapide se propageait avec

bruit.

Cependant, un des naufragés, ne consultant que son coeur, se

précipita aussitôt dans le courant, sans prendre l'avis de ses

compagnons, sans même dire un seul mot. C'était Nab. Il avait hâte

d'être sur cette côte et de la remonter au nord. Personne n'eût pu

le retenir. Pencroff le rappela, mais en vain.

Le reporter se disposait à suivre Nab.

Pencroff, allant alors à lui:

«Vous voulez traverser ce canal? demanda-t-il.

-- Oui, répondit Gédéon Spilett.

-- Eh bien, attendez, croyez-moi, dit le marin. Nab suffira à

porter secours à son maître. Si nous nous engagions dans ce canal,

nous risquerions d'être entraînés au large par le courant, qui est

d'une violence extrême. Or, si je ne me trompe, c'est un courant

de jusant. Voyez, la marée baisse sur le sable. Prenons donc

patience, et, à mer basse, il est possible que nous trouvions un

passage guéable...

-- Vous avez raison, répondit le reporter. Séparons-nous le moins

que nous pourrons...»

Pendant ce temps, Nab luttait avec vigueur contre le courant. Il

le traversait suivant une direction oblique. On voyait ses noires

épaules émerger à chaque coupe. Il dérivait avec une extrême

vitesse, mais il gagnait aussi vers la côte. Ce demi-mille qui

séparait l'îlot de la terre, il employa plus d'une demi-heure à le

franchir, et il n'accosta le rivage qu'à plusieurs milliers de

pieds de l'endroit qui faisait face au point d'où il était parti.

Nab prit pied au bas d'une haute muraille de granit et se secoua

vigoureusement; puis, tout courant, il disparut bientôt derrière

une pointe de roches, qui se projetait en mer, à peu près à la

hauteur de l'extrémité septentrionale de l'îlot.

Les compagnons de Nab avaient suivi avec angoisse son audacieuse

tentative, et, quand il fut hors de vue, ils reportèrent leurs

regards sur cette terre à laquelle ils allaient demander refuge,

tout en mangeant quelques coquillages dont le sable était semé.

C'était un maigre repas, mais, enfin, c'en était un.

La côte opposée formait une vaste baie, terminée, au sud, par une

pointe très aiguë, dépourvue de toute végétation et d'un aspect

très sauvage. Cette pointe venait se souder au littoral par un

dessin assez capricieux et s'arc-boutait à de hautes roches

granitiques. Vers le nord, au contraire, la baie, s'évasant,

formait une côte plus arrondie, qui courait du sud-ouest au nord-

est et finissait par un cap effilé. Entre ces deux points

extrêmes, sur lesquels s'appuyait l'arc de la baie, la distance

pouvait être de huit milles. À un demi-mille du rivage, l'îlot

occupait une étroite bande de mer, et ressemblait à un énorme

cétacé, dont il représentait la carcasse très agrandie. Son

extrême largeur ne dépassait pas un quart de mille. Devant l'îlot,

le littoral se composait, en premier plan, d'une grève de sable,

semée de roches noirâtres, qui, en ce moment, réapparaissaient peu

à peu sous la marée descendante. Au deuxième plan, se détachait

une sorte de courtine granitique, taillée à pic, couronnée par une

capricieuse arête à une hauteur de trois cents pieds au moins.

Elle se profilait ainsi sur une longueur de trois milles, et se

terminait brusquement à droite par un pan coupé qu'on eût cru

taillé de main d'homme. Sur la gauche, au contraire, au-dessus du

promontoire, cette espèce de falaise irrégulière, s'égrenant en

éclats prismatiques, et faite de roches agglomérées et d'éboulis,

s'abaissait par une rampe allongée qui se confondait peu à peu

avec les roches de la pointe méridionale. Sur le plateau supérieur

de la côte, aucun arbre.

C'était une table nette, comme celle qui domine Cape-Town, au cap

de Bonne-Espérance, mais avec des proportions plus réduites. Du

moins, elle apparaissait telle, vue de l'îlot. Toutefois, la

verdure ne manquait pas à droite, en arrière du pan coupé. On

distinguait facilement la masse confuse de grands arbres, dont

l'agglomération se prolongeait au delà des limites du regard.

Cette verdure réjouissait l'oeil, vivement attristé par les âpres

lignes du parement de granit. Enfin, tout en arrière-plan et au-

dessus du plateau, dans la direction du nord-ouest et à une

distance de sept milles au moins, resplendissait un sommet blanc,

que frappaient les rayons solaires. C'était un chapeau de neiges,

coiffant quelque mont éloigné.

On ne pouvait donc se prononcer sur la question de savoir si cette

terre formait une île ou si elle appartenait à un continent. Mais,

à la vue de ces roches convulsionnées qui s'entassaient sur la

gauche, un géologue n'eût pas hésité à leur donner une origine

volcanique, car elles étaient incontestablement le produit d'un

travail plutonien.

Gédéon Spilett, Pencroff et Harbert observaient attentivement

cette terre, sur laquelle ils allaient peut-être vivre de longues

années, sur laquelle ils mourraient même, si elle ne se trouvait

pas sur la route des navires!

«Eh bien! demanda Harbert, que dis-tu, Pencroff?

-- Eh bien, répondit le marin, il y a du bon et du mauvais, comme

dans tout. Nous verrons. Mais voici le jusant qui se fait sentir.

Dans trois heures, nous tenterons le passage, et, une fois là, on

tâchera de se tirer d'affaire et de retrouver M Smith!»

Pencroff ne s'était pas trompé dans ses prévisions.

Trois heures plus tard, à mer basse, la plus grande partie des

sables, formant le lit du canal, avait découvert. Il ne restait

entre l'îlot et la côte qu'un chenal étroit qu'il serait aisé sans

doute de franchir. En effet, vers dix heures, Gédéon Spilett et

ses deux compagnons se dépouillèrent de leurs vêtements, ils les

mirent en paquet sur leur tête, et ils s'aventurèrent dans le

chenal, dont la profondeur ne dépassait pas cinq pieds. Harbert,

pour qui l'eau eût été trop haute, nageait comme un poisson, et il

s'en tira à merveille. Tous trois arrivèrent sans difficulté sur

le littoral opposé. Là, le soleil les ayant séchés rapidement, ils

remirent leurs habits, qu'ils avaient préservés du contact de

l'eau, et ils tinrent conseil.

CHAPITRE IV

Tout d'abord, le reporter dit au marin de l'attendre en cet

endroit même, où il le rejoindrait, et, sans perdre un instant, il

remonta le littoral, dans la direction qu'avait suivie, quelques

heures auparavant, le nègre Nab. Puis il disparut rapidement

derrière un angle de la côte, tant il lui tardait d'avoir des

nouvelles de l'ingénieur.

Harbert avait voulu l'accompagner.

«Restez, mon garçon, lui avait dit le marin. Nous avons à préparer

un campement et à voir s'il est possible de trouver à se mettre

sous la dent quelque chose de plus solide que des coquillages. Nos

amis auront besoin de se refaire à leur retour. À chacun sa tâche.

-- Je suis prêt, Pencroff, répondit Harbert.

-- Bon! reprit le marin, cela ira. Procédons avec méthode. Nous

sommes fatigués, nous avons froid, nous avons faim. Il s'agit donc

de trouver abri, feu et nourriture. La forêt a du bois, les nids

ont des oeufs: il reste à chercher la maison.

-- Eh bien, répondit Harbert, je chercherai une grotte dans ces

roches, et je finirai bien par découvrir quelque trou dans lequel

nous pourrons nous fourrer!

-- C'est cela, répondit Pencroff. En route, mon garçon.»

Et les voilà marchant tous deux au pied de l'énorme muraille, sur

cette grève que le flot descendant avait largement découverte.

Mais, au lieu de remonter vers le nord, ils descendirent au sud.

Pencroff avait remarqué, à quelques centaines de pas au-dessous de

l'endroit où ils étaient débarqués, que la côte offrait une

étroite coupée qui, suivant lui, devait servir de débouché à une

rivière ou à un ruisseau.

Or, d'une part, il était important de s'établir dans le voisinage

d'un cours d'eau potable, et, de l'autre, il n'était pas

impossible que le courant eût poussé Cyrus Smith de ce côté.

La haute muraille, on l'a dit, se dressait à une hauteur de trois

cents pieds, mais le bloc était plein partout, et, même à sa base,

à peine léchée par la mer, elle ne présentait pas la moindre

fissure qui pût servir de demeure provisoire. C'était un mur

d'aplomb, fait d'un granit très dur, que le flot n'avait jamais

rongé. Vers le sommet voltigeait tout un monde d'oiseaux

aquatiques, et particulièrement diverses espèces de l'ordre des

palmipèdes, à bec allongé, comprimé et pointu, -- volatiles très

criards, peu effrayés de la présence de l'homme, qui, pour la

première fois, sans doute, troublait ainsi leur solitude. Parmi

ces palmipèdes, Pencroff reconnut plusieurs labbes, sortes de

goélands auxquels on donne quelquefois le nom de stercoraires, et

aussi de petites mouettes voraces qui nichaient dans les

anfractuosités du granit. Un coup de fusil, tiré au milieu de ce

fourmillement d'oiseaux, en eût abattu un grand nombre; mais, pour

tirer un coup de fusil, il faut un fusil, et ni Pencroff, ni

Harbert n'en avaient.

D'ailleurs, ces mouettes et ces labbes sont à peine mangeables, et

leurs oeufs même ont un détestable goût.

Cependant, Harbert, qui s'était porté un peu plus sur la gauche,

signala bientôt quelques rochers tapissés d'algues, que la haute

mer devait recouvrir quelques heures plus tard. Sur ces roches, au

milieu des varechs glissants, pullulaient des coquillages à double

valve, que ne pouvaient dédaigner des gens affamés. Harbert appela

donc Pencroff, qui se hâta d'accourir.

«Eh! ce sont des moules! s'écria le marin. Voilà de quoi remplacer

les oeufs qui nous manquent!

-- Ce ne sont point des moules, répondit le jeune Harbert, qui

examinait avec attention les mollusques attachés aux roches, ce

sont des lithodomes.

-- Et cela se mange? demanda Pencroff.

-- Parfaitement.

-- Alors, mangeons des lithodomes.»

Le marin pouvait s'en rapporter à Harbert. Le jeune garçon était

très fort en histoire naturelle et avait toujours eu une véritable

passion pour cette science. Son père l'avait poussé dans cette

voie, en lui faisant suivre les cours des meilleurs professeurs de

Boston, qui affectionnaient cet enfant, intelligent et

travailleur. Aussi ses instincts de naturaliste devaient-ils être

plus d'une fois utilisés par la suite, et, pour son début, il ne

se trompa pas.

Ces lithodomes étaient des coquillages oblongs, attachés par

grappes et très adhérents aux roches.

Ils appartenaient à cette espèce de mollusques perforateurs qui

creusent des trous dans les pierres les plus dures, et leur

coquille s'arrondissait à ses deux bouts, disposition qui ne se

remarque pas dans la moule ordinaire.

Pencroff et Harbert firent une bonne consommation de ces

lithodomes, qui s'entre-bâillaient alors au soleil. Ils les

mangèrent comme des huîtres, et ils leur trouvèrent une saveur

fortement poivrée, ce qui leur ôta tout regret de n'avoir ni

poivre, ni condiments d'aucune sorte.

Leur faim fut donc momentanément apaisée, mais non leur soif, qui

s'accrut après l'absorption de ces mollusques naturellement

épicés. Il s'agissait donc de trouver de l'eau douce, et il

n'était pas vraisemblable qu'elle manquât dans une région si

capricieusement accidentée. Pencroff et Harbert, après avoir pris

la précaution de faire une ample provision de lithodomes, dont ils

remplirent leurs poches et leurs mouchoirs, regagnèrent le pied de

la haute terre. Deux cents pas plus loin, ils arrivaient à cette

coupée par laquelle, suivant le pressentiment de Pencroff, une

petite rivière devait couler à pleins bords. En cet endroit, la

muraille semblait avoir été séparée par quelque violent effort

plutonien. À sa base s'échancrait une petite anse, dont le fond

formait un angle assez aigu. Le cours d'eau mesurait là cent pieds

de largeur, et ses deux berges, de chaque côté, n'en comptaient

que vingt pieds à peine.

La rivière s'enfonçait presque directement entre les deux murs de

granit qui tendaient à s'abaisser en amont de l'embouchure; puis,

elle tournait brusquement et disparaissait sous un taillis à un

demi-mille.

«Ici, l'eau! Là-bas, le bois! dit Pencroff. Eh bien, Harbert, il

ne manque plus que la maison!»

L'eau de la rivière était limpide. Le marin reconnut qu'à ce

moment de la marée, c'est-à-dire à basse mer, quand le flot

montant n'y portait pas, elle était douce. Ce point important

établi, Harbert chercha quelque cavité qui pût servir de retraite,

mais ce fut inutilement. Partout la muraille était lisse, plane et

d'aplomb.

Toutefois, à l'embouchure même du cours d'eau, et au-dessus des

relais de la haute mer, les éboulis avaient formé, non point une

grotte, mais un entassement d'énormes rochers, tels qu'il s'en

rencontre souvent dans les pays granitiques, et qui portent le nom

de «Cheminées.»

Pencroff et Harbert s'engagèrent assez profondément entre les

roches, dans ces couloirs sablés, auxquels la lumière ne manquait

pas, car elle pénétrait par les vides que laissaient entre eux ces

granits, dont quelques-uns ne se maintenaient que par un miracle

d'équilibre. Mais avec la lumière entrait aussi le vent, -- une

vraie bise de corridors, -- et, avec le vent, le froid aigu de

l'extérieur. Cependant, le marin pensa qu'en obstruant certaines

portions de ces couloirs, en bouchant quelques ouvertures avec un

mélange de pierres et de sable, on pourrait rendre les «Cheminées»

habitables. Leur plan géométrique représentait ce signe

typographique (...), qui signifie et cætera en abrégé. Or, en

isolant la boucle supérieure du signe, par laquelle s'engouffrait

le vent du sud et de l'ouest, on parviendrait sans doute à

utiliser sa disposition inférieure.

«Voilà notre affaire, dit Pencroff, et, si jamais nous revoyions M

Smith, il saurait tirer parti de ce labyrinthe.

-- Nous le reverrons, Pencroff, s'écria Harbert, et quand il

reviendra, il faut qu'il trouve ici une demeure à peu près

supportable. Elle le sera si nous pouvons établir un foyer dans le

couloir de gauche et y conserver une ouverture pour la fumée.

-- Nous le pourrons, mon garçon, répondit le marin, et ces

Cheminées -- ce fut le nom que Pencroff conserva à cette demeure

provisoire -- feront notre affaire. Mais d'abord, allons faire

provision de combustible. J'imagine que le bois ne nous sera pas

inutile pour boucher ces ouvertures à travers lesquelles le diable

joue de sa trompette!»

Harbert et Pencroff quittèrent les Cheminées, et, doublant

l'angle, ils commencèrent à remonter la rive gauche de la rivière.

Le courant en était assez rapide et charriait quelques bois morts.

Le flot montant -- et il se faisait déjà sentir en ce moment --

devait le refouler avec force jusqu'à une distance assez

considérable. Le marin pensa donc que l'on pourrait utiliser ce

flux et ce reflux pour le transport des objets pesants.

Après avoir marché pendant un quart d'heure, le marin et le jeune

garçon arrivèrent au brusque coude que faisait la rivière en

s'enfonçant vers la gauche. À partir de ce point, son cours se

poursuivait à travers une forêt d'arbres magnifiques. Ces arbres

avaient conservé leur verdure, malgré la saison avancée, car ils

appartenaient à cette famille des conifères qui se propage sur

toutes les régions du globe, depuis les climats septentrionaux

jusqu'aux contrées tropicales.

Le jeune naturaliste reconnut plus particulièrement des «déodars»,

essences très nombreuses dans la zone himalayenne, et qui

répandaient un agréable arôme. Entre ces beaux arbres poussaient

des bouquets de pins, dont l'opaque parasol s'ouvrait largement.

Au milieu des hautes herbes, Pencroff sentit que son pied écrasait

des branches sèches, qui crépitaient comme des pièces d'artifice.

«Bon, mon garçon, dit-il à Harbert, si moi j'ignore le nom de ces

arbres, je sais du moins les ranger dans la catégorie du «bois à

brûler», et, pour le moment, c'est la seule qui nous convienne!

-- Faisons notre provision!» répondit Harbert, qui se mit aussitôt

à l'ouvrage.

La récolte fut facile. Il n'était pas même nécessaire d'ébrancher

les arbres, car d'énormes quantités de bois mort gisaient à leurs

pieds. Mais si le combustible ne manquait pas, les moyens de

transport laissaient à désirer. Ce bois étant très sec, devait

rapidement brûler. De là, nécessité d'en rapporter aux Cheminées

une quantité considérable, et la charge de deux hommes n'aurait

pas suffi. C'est ce que fit observer Harbert.

«Eh! mon garçon, répondit le marin, il doit y avoir un moyen de

transporter ce bois. Il y a toujours moyen de tout faire! Si nous

avions une charrette ou un bateau, ce serait trop facile.

-- Mais nous avons la rivière! dit Harbert.

-- Juste, répondit Pencroff. La rivière sera pour nous un chemin

qui marche tout seul, et les trains de bois n'ont pas été inventés

pour rien.

-- Seulement, fit observer Harbert, notre chemin marche en ce

moment dans une direction contraire à la nôtre, puisque la mer

monte!

-- Nous en serons quittes pour attendre qu'elle baisse, répondit

le marin, et c'est elle qui se chargera de transporter notre

combustible aux Cheminées. Préparons toujours notre train.»

Le marin, suivi d'Harbert, se dirigea vers l'angle que la lisière

de la forêt faisait avec la rivière.

Tous deux portaient, chacun en proportion de ses forces, une

charge de bois, liée en fagots. Sur la berge se trouvait aussi une

grande quantité de branches mortes, au milieu de ces herbes entre

lesquelles le pied d'un homme ne s'était, probablement, jamais

hasardé. Pencroff commença aussitôt à confectionner son train.

Dans une sorte de remous produit par une pointe de la rive et qui

brisait le courant, le marin et le jeune garçon placèrent des

morceaux de bois assez gros qu'ils avaient attachés ensemble avec

des lianes sèches. Il se forma ainsi une sorte de radeau sur

lequel fut empilée successivement toute la récolte, soit la charge

de vingt hommes au moins. En une heure, le travail fut fini, et le

train, amarré à la berge, dut attendre le renversement de la

marée.

Il y avait alors quelques heures à occuper, et, d'un commun

accord, Pencroff et Harbert résolurent de gagner le plateau

supérieur, afin d'examiner la contrée sur un rayon plus étendu.

Précisément, à deux cents pas en arrière de l'angle formé par la

rivière, la muraille, terminée par un éboulement de roches, venait

mourir en pente douce sur la lisière de la forêt. C'était comme un

escalier naturel. Harbert et le marin commencèrent donc leur

ascension. Grâce à la vigueur de leurs jarrets, ils atteignirent

la crête en peu d'instants, et vinrent se poster à l'angle qu'elle

faisait sur l'embouchure de la rivière. En arrivant, leur premier

regard fut pour cet Océan qu'ils venaient de traverser dans de si

terribles conditions! Ils observèrent avec émotion toute cette

partie du nord de la côte, sur laquelle la catastrophe s'était

produite. C'était là que Cyrus Smith avait disparu. Ils

cherchèrent des yeux si quelque épave de leur ballon, à laquelle

un homme aurait pu s'accrocher, ne surnagerait pas encore. Rien!

La mer n'était qu'un vaste désert d'eau. Quant à la côte, déserte

aussi. Ni le reporter, ni Nab ne s'y montraient. Mais il était

possible qu'en ce moment, tous deux fussent à une telle distance,

qu'on ne pût les apercevoir.

«Quelque chose me dit, s'écria Harbert, qu'un homme aussi

énergique que M Cyrus n'a pas pu se laisser noyer comme le premier

venu. Il doit avoir atteint quelque point du rivage. N'est-ce pas,

Pencroff?»

Le marin secoua tristement la tête. Lui n'espérait guère plus

revoir Cyrus Smith; mais, voulant laisser quelque espoir à

Harbert:

«Sans doute, sans doute, dit-il, notre ingénieur est homme à se

tirer d'affaire là où tout autre succomberait!...»

Cependant, il observait la côte avec une extrême attention. Sous

ses yeux se développait la grève de sable, bornée, sur la droite

de l'embouchure, par des lignes de brisants. Ces roches, encore

émergées, ressemblaient à des groupes d'amphibies couchés dans le

ressac. Au delà de la bande d'écueils, la mer étincelait sous les

rayons du soleil. Dans le sud, une pointe aiguë fermait l'horizon,

et l'on ne pouvait reconnaître si la terre se prolongeait dans

cette direction, ou si elle s'orientait sud-est et sud-ouest, ce

qui eût fait de cette côte une sorte de presqu'île très allongée.

À l'extrémité septentrionale de la baie, le dessin du littoral se

poursuivait à une grande distance, suivant une ligne plus

arrondie. Là, le rivage était bas, plat, sans falaise, avec de

larges bancs de sable, que le reflux laissait à découvert.

Pencroff et Harbert se retournèrent alors vers l'ouest. Leur

regard fut tout d'abord arrêté par la montagne à cime neigeuse,

qui se dressait à une distance de six ou sept milles. Depuis ses

premières rampes jusqu'à deux milles de la côte, s'étendaient de

vastes masses boisées, relevées de grandes plaques vertes dues à

la présence d'arbres à feuillage persistant. Puis, de la lisière

de cette forêt jusqu'à la côte même, verdoyait un large plateau

semé de bouquets d'arbres capricieusement distribués. Sur la

gauche, on voyait par instants étinceler les eaux de la petite

rivière, à travers quelques éclaircies, et il semblait que son

cours assez sinueux la ramenait vers les contre-forts de la

montagne, entre lesquels elle devait prendre sa source. Au point

où le marin avait laissé son train de bois, elle commençait à

couler entre les deux hautes murailles de granit; mais si, sur sa

rive gauche, les parois demeuraient nettes et abruptes, sur la

rive droite, au contraire, elles s'abaissaient peu à peu, les

massifs se changeant en rocs isolés, les rocs en cailloux, les

cailloux en galets jusqu'à l'extrémité de la pointe.

«Sommes-nous sur une île? murmura le marin.

-- En tout cas, elle semblerait être assez vaste! répondit le

jeune garçon.

-- Une île, si vaste qu'elle fût, ne serait toujours qu'une île!»

dit Pencroff.

Mais cette importante question ne pouvait encore être résolue. Il

fallait en remettre la solution à un autre moment. Quant à la

terre elle-même, île ou continent, elle paraissait fertile,

agréable dans ses aspects, variée dans ses productions.

«Cela est heureux, fit observer Pencroff, et, dans notre malheur,

il faut en remercier la Providence.

-- Dieu soit donc loué!» répondit Harbert, dont le coeur pieux

était plein de reconnaissance pour l'Auteur de toutes choses.

Pendant longtemps, Pencroff et Harbert examinèrent cette contrée

sur laquelle les avait jetés leur destinée, mais il était

difficile d'imaginer, après une si sommaire inspection, ce que

leur réservait l'avenir.

Puis ils revinrent, en suivant la crête méridionale du plateau de

granit, dessinée par un long feston de roches capricieuses, qui

affectaient les formes les plus bizarres. Là vivaient quelques

centaines d'oiseaux nichés dans les trous de la pierre. Harbert,

en sautant sur les roches, fit partir toute une troupe de ces

volatiles.

«Ah! s'écria-t-il, ceux-là ne sont ni des goélands, ni des

mouettes!

-- Quels sont donc ces oiseaux? demanda Pencroff.

On dirait, ma foi, des pigeons!

-- En effet, mais ce sont des pigeons sauvages, ou pigeons de

roche, répondit Harbert. Je les reconnais à la double bande noire

de leur aile, à leur croupion blanc, à leur plumage bleu-cendré.

Or, si le pigeon de roche est bon à manger, ses oeufs doivent être

excellents, et, pour peu que ceux-ci en aient laissé dans leurs

nids!...

-- Nous ne leur donnerons pas le temps d'éclore, si ce n'est sous

forme d'omelette! répondit gaîment Pencroff.

-- Mais dans quoi feras-tu ton omelette? demanda Harbert. Dans ton

chapeau?

-- Bon! répondit le marin, je ne suis pas assez sorcier pour cela.

Nous nous rabattrons donc sur les oeufs à la coque, mon garçon, et

je me charge d'expédier les plus durs!»

Pencroff et le jeune garçon examinèrent avec attention les

anfractuosités du granit, et ils trouvèrent, en effet, des oeufs

dans certaines cavités! Quelques douzaines furent recueillies,

puis placées dans le mouchoir du marin, et, le moment approchant

où la mer devait être pleine, Harbert et Pencroff commencèrent à

redescendre vers le cours d'eau.

Quand ils arrivèrent au coude de la rivière, il était une heure

après midi.

Le courant se renversait déjà. Il fallait donc profiter du reflux

pour amener le train de bois à l'embouchure. Pencroff n'avait pas

l'intention de laisser ce train s'en aller, au courant, sans

direction, et il n'entendait pas, non plus, s'y embarquer pour le

diriger. Mais un marin n'est jamais embarrassé, quand il s'agit de

câbles ou de cordages, et Pencroff tressa rapidement une corde

longue de plusieurs brasses au moyen de lianes sèches. Ce câble

végétal fut attaché à l'arrière du radeau, et le marin le tint à

la main, tandis que Harbert, repoussant le train avec une longue

perche, le maintenait dans le courant.

Le procédé réussit à souhait. L'énorme charge de bois, que le

marin retenait en marchant sur la rive, suivit le fil de l'eau. La

berge était très accore, il n'y avait pas à craindre que le train

ne s'échouât, et, avant deux heures, il arrivait à l'embouchure, à

quelques pas des Cheminées.

CHAPITRE V

Le premier soin de Pencroff, dès que le train de bois eut été

déchargé, fut de rendre les Cheminées habitables, en obstruant

ceux des couloirs à travers lesquels s'établissait le courant

d'air. Du sable, des pierres, des branches entrelacées, de la

terre mouillée bouchèrent hermétiquement les galeries de l'(...),

ouvertes aux vents du sud, et en isolèrent la boucle supérieure.

Un seul boyau, étroit et sinueux, qui s'ouvrait sur la partie

latérale, fut ménagé, afin de conduire la fumée au dehors et de

provoquer le tirage du foyer. Les Cheminées se trouvaient ainsi

divisées en trois ou quatre chambres, si toutefois on peut donner

ce nom à autant de tanières sombres, dont un fauve se fût à peine

contenté. Mais on y était au sec, et l'on pouvait s'y tenir

debout, du moins dans la principale de ces chambres, qui occupait

le centre. Un sable fin en couvrait le sol, et, tout compte fait,

on pouvait s'en arranger, en attendant mieux.

Tout en travaillant, Harbert et Pencroff causaient.

«Peut-être, disait Harbert, nos compagnons auront-ils trouvé une

meilleure installation que la nôtre?

-- C'est possible, répondait le marin, mais, dans le doute, ne

t'abstiens pas! Mieux vaut une corde de trop à son arc que pas du

tout de corde!

-- Ah! répétait Harbert, qu'ils ramènent M Smith, qu'ils le

retrouvent, et nous n'aurons plus qu'à remercier le ciel!

-- Oui! murmurait Pencroff. C'était un homme celui-là, et un vrai!

-- C'était... dit Harbert. Est-ce que tu désespères de le revoir

jamais?

-- Dieu m'en garde!» répondit le marin.

Le travail d'appropriation fut rapidement exécuté, et Pencroff

s'en déclara très satisfait.

«Maintenant, dit-il, nos amis peuvent revenir. Ils trouveront un

abri suffisant.»

Restait à établir le foyer et à préparer le repas.

Besogne simple et facile, en vérité. De larges pierres plates

furent disposées au fond du premier couloir de gauche, à l'orifice

de l'étroit boyau qui avait été réservé. Ce que la fumée

n'entraînerait pas de chaleur au dehors suffirait évidemment à

maintenir une température convenable au dedans. La provision de

bois fut emmagasinée dans l'une des chambres, et le marin plaça

sur les pierres du foyer quelques bûches, entremêlées de menu

bois.

Le marin s'occupait de ce travail, quand Harbert lui demanda s'il

avait des allumettes.

«Certainement, répondit Pencroff, et j'ajouterai: Heureusement,

car, sans allumettes ou sans amadou, nous serions fort

embarrassés!

-- Nous pourrions toujours faire du feu comme les sauvages,

répondit Harbert, en frottant deux morceaux de bois secs l'un

contre l'autre?

-- Eh bien! essayez, mon garçon, et nous verrons si vous arriverez

à autre chose qu'à vous rompre les bras!

-- Cependant, c'est un procédé très simple et très usité dans les

îles du Pacifique.

-- Je ne dis pas non, répondit Pencroff, mais il faut croire que

les sauvages connaissent la manière de s'y prendre, ou qu'ils

emploient un bois particulier, car, plus d'une fois déjà, j'ai

voulu me procurer du feu de cette façon, et je n'ai jamais pu y

parvenir! J'avoue donc que je préfère les allumettes! Où sont mes

allumettes?»

Pencroff chercha dans sa veste la boîte qui ne le quittait jamais,

car il était un fumeur acharné. Il ne la trouva pas. Il fouilla

les poches de son pantalon, et, à sa stupéfaction profonde, il ne

trouva point davantage la boîte en question.

«Voilà qui est bête, et plus que bête! dit-il en regardant

Harbert. Cette boîte sera tombée de ma poche, et je l'ai perdue!

Mais, vous, Harbert, est-ce que vous n'avez rien, ni briquet, ni

quoi que ce soit qui puisse servir à faire du feu?

-- Non, Pencroff!»

Le marin sortit, suivi du jeune garçon, et se grattant le front

avec vivacité. Sur le sable, dans les roches, près de la berge de

la rivière, tous deux cherchèrent avec le plus grand soin, mais

inutilement. La boîte était en cuivre et n'eût point échappé à

leurs yeux.

«Pencroff, demanda Harbert, n'as-tu pas jeté cette boîte hors de

la nacelle?

-- Je m'en suis bien gardé, répondit le marin. Mais, quand on a

été secoués comme nous venons de l'être, un si mince objet peut

avoir disparu. Ma pipe, elle-même, m'a bien quitté! Satanée boîte!

Où peut-elle être?

-- Eh bien, la mer se retire, dit Harbert, courons à l'endroit où

nous avons pris terre.»

Il était peu probable qu'on retrouvât cette boîte que les lames

avaient dû rouler au milieu des galets, à marée haute, mais il

était bon de tenir compte de cette circonstance. Harbert et

Pencroff se dirigèrent rapidement vers le point où ils avaient

atterri la veille, à deux cents pas environ des Cheminées.

Là, au milieu des galets, dans le creux des roches, les recherches

furent faites minutieusement. Résultat nul. Si la boîte était

tombée en cet endroit, elle avait dû être entraînée par les flots.

À mesure que la mer se retirait, le marin fouillait tous les

interstices des roches, sans rien trouver. C'était une perte grave

dans la circonstance, et, pour le moment, irréparable.

Pencroff ne cacha point son désappointement très vif. Son front

s'était fortement plissé. Il ne prononçait pas une seule parole.

Harbert voulut le consoler en faisant observer que, très

probablement, les allumettes auraient été mouillées par l'eau de

mer, et qu'il eût été impossible de s'en servir.

«Mais non, mon garçon, répondit le marin. Elles étaient dans une

boîte en cuivre qui fermait bien! Et maintenant, comment faire?

-- Nous trouverons certainement moyen de nous procurer du feu, dit

Harbert. M Smith ou M Spilett ne seront pas à court comme nous!

-- Oui, répondit Pencroff, mais, en attendant, nous sommes sans

feu, et nos compagnons ne trouveront qu'un triste repas à leur

retour!

-- Mais, dit vivement Harbert, il n'est pas possible qu'ils

n'aient ni amadou, ni allumettes!

-- J'en doute, répondit le marin en secouant la tête. D'abord Nab

et M Smith ne fument pas, et je crains bien que M Spilett n'ait

plutôt conservé son carnet que sa boîte d'allumettes!»

Harbert ne répondit pas. La perte de la boîte était évidemment un

fait regrettable. Toutefois, le jeune garçon comptait bien que

l'on se procurerait du feu d'une manière ou d'une autre. Pencroff,

plus expérimenté, et bien qu'il ne fût point homme à s'embarrasser

de peu, ni de beaucoup, n'en jugeait pas ainsi. En tout cas, il

n'y avait qu'un parti à prendre: attendre le retour de Nab et du

reporter. Mais il fallait renoncer au repas d'oeufs durcis qu'il

voulait leur préparer, et le régime de chair crue ne lui semblait,

ni pour eux, ni pour lui-même, une perspective agréable.

Avant de retourner aux Cheminées, le marin et Harbert, dans le cas

où le feu leur manquerait définitivement, firent une nouvelle

récolte de lithodomes, et ils reprirent silencieusement le chemin

de leur demeure.

Pencroff, les yeux fixés à terre, cherchait toujours son

introuvable boîte. Il remonta même la rive gauche de la rivière

depuis son embouchure jusqu'à l'angle où le train de bois avait

été amarré.

Il revint sur le plateau supérieur, il le parcourut en tous sens,

il chercha dans les hautes herbes sur la lisière de la forêt, --

le tout vainement.

Il était cinq heures du soir, quand Harbert et lui rentrèrent aux

Cheminées. Inutile de dire que les couloirs furent fouillés jusque

dans leurs plus sombres coins, et qu'il fallut y renoncer

décidément.

Vers six heures, au moment où le soleil disparaissait derrière les

hautes terres de l'ouest, Harbert, qui allait et venait sur la

grève, signala le retour de Nab et de Gédéon Spilett.

Ils revenaient seuls!... Le jeune garçon éprouva un inexprimable

serrement de coeur. Le marin ne s'était point trompé dans ses

pressentiments.

L'ingénieur Cyrus Smith n'avait pu être retrouvé!

Le reporter, en arrivant, s'assit sur une roche, sans mot dire.

Épuisé de fatigue, mourant de faim, il n'avait pas la force de

prononcer une parole!

Quant à Nab, ses yeux rougis prouvaient combien il avait pleuré,

et de nouvelles larmes qu'il ne put retenir dirent trop clairement

qu'il avait perdu tout espoir!

Le reporter fit le récit des recherches tentées pour retrouver

Cyrus Smith. Nab et lui avaient parcouru la côte sur un espace de

plus de huit milles, et, par conséquent, bien au delà du point où

s'était effectuée l'avant-dernière chute du ballon, chute qui

avait été suivie de la disparition de l'ingénieur et du chien Top.

La grève était déserte. Nulle trace, nulle empreinte. Pas un

caillou fraîchement retourné, pas un indice sur le sable, pas une

marque d'un pied humain sur toute cette partie du littoral. Il

était évident qu'aucun habitant ne fréquentait cette portion de la

côte. La mer était aussi déserte que le rivage, et c'était là, à

quelques centaines de pieds de la côte, que l'ingénieur avait

trouvé son tombeau.

En ce moment, Nab se leva, et d'une voix qui dénotait combien les

sentiments d'espoir résistaient en lui:

«Non! s'écria-t-il, non! Il n'est pas mort! Non! cela n'est pas!

Lui! allons donc! Moi! n'importe quel autre, possible! mais lui!

jamais. C'est un homme à revenir de tout!...»

Puis, la force l'abandonnant:

«Ah! je n'en puis plus!» murmura-t-il.

Harbert courut à lui.

«Nab, dit le jeune garçon, nous le retrouverons! Dieu nous le

rendra! Mais en attendant, vous avez faim! Mangez, mangez un peu,

je vous en prie!»

Et, ce disant, il offrait au pauvre nègre quelques poignées de

coquillages, maigre et insuffisante nourriture!

Nab n'avait pas mangé depuis bien des heures, mais il refusa.

Privé de son maître, Nab ne pouvait ou ne voulait plus vivre!

Quant à Gédéon Spilett, il dévora ces mollusques; puis, il se

coucha sur le sable au pied d'une roche.

Il était exténué, mais calme.

Alors, Harbert s'approcha de lui, et, lui prenant la main:

«Monsieur, dit-il, nous avons découvert un abri où vous serez

mieux qu'ici. Voici la nuit qui vient. Venez vous reposer! Demain,

nous verrons...»

Le reporter se leva, et, guidé par le jeune garçon, il se dirigea

vers les Cheminées. En ce moment, Pencroff s'approcha de lui, et,

du ton le plus naturel, il lui demanda si, par hasard, il n'aurait

pas sur lui une allumette.

Le reporter s'arrêta, chercha dans ses poches, n'y trouva rien et

dit:

«J'en avais, mais j'ai dû tout jeter...»

Le marin appela Nab alors, lui fit la même demande, et reçut la

même réponse.

«Malédiction!» s'écria le marin, qui ne put retenir ce mot.

Le reporter l'entendit, et, allant à Pencroff:

«Pas une allumette? dit-il.

-- Pas une, et par conséquent pas de feu!

-- Ah! s'écria Nab, s'il était là, mon maître, il saurait bien

vous en faire!»

Les quatre naufragés restèrent immobiles et se regardèrent, non

sans inquiétude. Ce fut Harbert qui le premier rompit le silence,

en disant:

«Monsieur Spilett, vous êtes fumeur, vous avez toujours des

allumettes sur vous! Peut-être n'avez-vous pas bien cherché?

Cherchez encore! Une seule allumette nous suffirait!»

Le reporter fouilla de nouveau ses poches de pantalon, de gilet,

de paletot, et enfin, à la grande joie de Pencroff, non moins qu'à

son extrême surprise, il sentit un petit morceau de bois engagé

dans la doublure de son gilet. Ses doigts avaient saisi ce petit

morceau de bois à travers l'étoffe, mais ils ne pouvaient le

retirer. Comme ce devait être une allumette, et une seule, il

s'agissait de ne point en érailler le phosphore.

«Voulez-vous me laisser faire?» lui dit le jeune garçon.

Et fort adroitement, sans le casser, il parvint à retirer ce petit

morceau de bois, ce misérable et précieux fétu, qui, pour ces

pauvres gens, avait une si grande importance! Il était intact.

«Une allumette! s'écria Pencroff. Ah! c'est comme si nous en

avions une cargaison tout entière!»

Il prit l'allumette, et, suivi de ses compagnons, il regagna les

Cheminées.

Ce petit morceau de bois, que dans les pays habités on prodigue

avec tant d'indifférence, et dont la valeur est nulle, il fallait

ici s'en servir avec une extrême précaution. Le marin s'assura

qu'il était bien sec. Puis, cela fait:

«Il faudrait du papier, dit-il.

-- En voici», répondit Gédéon Spilett, qui, après quelque

hésitation, déchira une feuille de son carnet.

Pencroff prit le morceau de papier que lui tendait le reporter, et

il s'accroupit devant le foyer. Là, quelques poignées d'herbes, de

feuilles et de mousses sèches furent placées sous les fagots et

disposées de manière que l'air pût circuler aisément et enflammer

rapidement le bois mort.

Alors, Pencroff plia le morceau de papier en forme de cornet,

ainsi que font les fumeurs de pipe par les grands vents, puis, il

l'introduisit entre les mousses.

Prenant ensuite un galet légèrement raboteux, il l'essuya avec

soin, et, non sans que le coeur lui battît, il frotta doucement

l'allumette, en retenant sa respiration.

Le premier frottement ne produisit aucun effet.

Pencroff n'avait pas appuyé assez vivement, craignant d'érailler

le phosphore.

«Non, je ne pourrai pas, dit-il, ma main tremble... L'allumette

raterait... Je ne peux pas... je ne veux pas!...»

Et se relevant, il chargea Harbert de le remplacer.

Certes, le jeune garçon n'avait de sa vie été aussi impressionné.

Le coeur lui battait fort. Prométhée allant dérober le feu du ciel

ne devait pas être plus ému! Il n'hésita pas, cependant, et frotta

rapidement le galet. Un petit grésillement se fit entendre et une

légère flamme bleuâtre jaillit en produisant une fumée âcre.

Harbert retourna doucement l'allumette, de manière à alimenter la

flamme, puis, il la glissa dans le cornet de papier.

Le papier prit feu en quelques secondes, et les mousses brûlèrent

aussitôt. Quelques instants plus tard, le bois sec craquait, et

une joyeuse flamme, activée par le vigoureux souffle du marin, se

développait au milieu de l'obscurité.

«Enfin, s'écria Pencroff en se relevant, je n'ai jamais été si ému

de ma vie!»

Il est certain que ce feu faisait bien sur le foyer de pierres

plates. La fumée s'en allait facilement par l'étroit conduit, la

cheminée tirait, et une agréable chaleur ne tarda pas à se

répandre.

Quant à ce feu, il fallait prendre garde de ne plus le laisser

éteindre, et conserver toujours quelque braise sous la cendre.

Mais ce n'était qu'une affaire de soin et d'attention, puisque le

bois ne manquait pas, et que la provision pourrait toujours être

renouvelée en temps utile.

Pencroff songea tout d'abord à utiliser le foyer, en préparant un

souper plus nourrissant qu'un plat de lithodomes. Deux douzaines

d'oeufs furent apportées par Harbert. Le reporter, accoté dans un

coin, regardait ces apprêts sans rien dire. Une triple pensée

tendait son esprit. Cyrus vit-il encore?

S'il vit, où peut-il être? S'il a survécu à sa chute, comment

expliquer qu'il n'ait pas trouvé le moyen de faire connaître son

existence? Quant à Nab, il rôdait sur la grève. Ce n'était plus

qu'un corps sans âme.

Pencroff, qui connaissait cinquante-deux manières d'accommoder les

oeufs, n'avait pas le choix en ce moment. Il dut se contenter de

les introduire dans les cendres chaudes, et de les laisser durcir

à petit feu. En quelques minutes, la cuisson fut opérée, et le

marin invita le reporter à prendre sa part du souper.

Tel fut le premier repas des naufragés sur cette côte inconnue.

Ces oeufs durcis étaient excellents, et, comme l'oeuf contient

tous les éléments indispensables à la nourriture de l'homme, ces

pauvres gens s'en trouvèrent fort bien et se sentirent

réconfortés.

Ah! si l'un d'eux n'eût pas manqué à ce repas! Si les cinq

prisonniers échappés de Richmond eussent été tous là, sous ces

roches amoncelées, devant ce feu pétillant et clair, sur ce sable

sec, peut-être n'auraient-ils eu que des actions de grâces à

rendre au ciel! Mais le plus ingénieux, le plus savant aussi,

celui qui était leur chef incontesté, Cyrus Smith, manquait,

hélas! et son corps n'avait pu même obtenir une sépulture!

Ainsi se passa cette journée du 25 mars. La nuit était venue. On

entendait au dehors le vent siffler et le ressac monotone battre

la côte. Les galets, poussés et ramenés par les lames, roulaient

avec un fracas assourdissant.

Le reporter s'était retiré au fond d'un obscur couloir, après

avoir sommairement noté les incidents de ce jour: la première

apparition de cette terre nouvelle, la disparition de l'ingénieur,

l'exploration de la côte, l'incident des allumettes, etc.; et, la

fatigue aidant, il parvint à trouver quelque repos dans le

sommeil.

Harbert, lui, s'endormit bientôt. Quant au marin, veillant d'un

oeil, il passa la nuit près du foyer, auquel il n'épargna pas le

combustible. Un seul des naufragés ne reposa pas dans les

Cheminées. Ce fut l'inconsolable, le désespéré Nab, qui, cette

nuit tout entière, et malgré ce que lui dirent ses compagnons pour

l'engager à prendre du repos, erra sur la grève en appelant son

maître!

CHAPITRE VI

L'inventaire des objets possédés par ces naufragés de l'air, jetés

sur une côte qui paraissait être inhabitée, sera promptement

établi.

Ils n'avaient rien, sauf les habits qu'ils portaient au moment de

la catastrophe. Il faut cependant mentionner un carnet et une

montre que Gédéon Spilett avait conservée par mégarde sans doute,

mais pas une arme, pas un outil, pas même un couteau de poche. Les

passagers de la nacelle avaient tout jeté au dehors pour alléger

l'aérostat.

Les héros imaginaires de Daniel de Foe ou de Wyss, aussi bien que

les Selkirk et les Raynal, naufragés à Juan-Fernandez ou à

l'archipel des Auckland, ne furent jamais dans un dénuement aussi

absolu. Ou ils tiraient des ressources abondantes de leur navire

échoué, soit en graines, en bestiaux, en outils, en munitions, ou

bien quelque épave arrivait à la côte qui leur permettait de

subvenir aux premiers besoins de la vie. Ils ne se trouvaient pas

tout d'abord absolument désarmés en face de la nature. Mais ici,

pas un instrument quelconque, pas un ustensile. De rien, il leur

faudrait arriver à tout!

Et si encore Cyrus Smith eût été avec eux, si l'ingénieur eût pu

mettre sa science pratique, son esprit inventif, au service de

cette situation, peut-être tout espoir n'eût-il pas été perdu!

Hélas!

Il ne fallait plus compter revoir Cyrus Smith.

Les naufragés ne devaient rien attendre que d'eux-mêmes, et de

cette Providence qui n'abandonne jamais ceux dont la foi est

sincère.

Mais, avant tout, devaient-ils s'installer sur cette partie de la

côte, sans chercher à savoir à quel continent elle appartenait, si

elle était habitée, ou si ce littoral n'était que le rivage d'une

île déserte?

C'était une question importante à résoudre et dans le plus bref

délai. De sa solution sortiraient les mesures à prendre.

Toutefois, suivant l'avis de Pencroff, il parut convenable

d'attendre quelques jours avant d'entreprendre une exploration. Il

fallait, en effet, préparer des vivres et se procurer une

alimentation plus fortifiante que celle uniquement due à des oeufs

ou des mollusques. Les explorateurs, exposés à supporter de

longues fatigues, sans un abri pour y reposer leur tête, devaient,

avant tout, refaire leurs forces.

Les Cheminées offraient une retraite suffisante provisoirement. Le

feu était allumé, et il serait facile de conserver des braises.

Pour le moment, les coquillages et les oeufs ne manquaient pas

dans les rochers et sur la grève. On trouverait bien le moyen de

tuer quelques-uns de ces pigeons qui volaient par centaines à la

crête du plateau, fût-ce à coups de bâton ou à coups de pierre.

Peut-être les arbres de la forêt voisine donneraient-ils des

fruits comestibles? Enfin, l'eau douce était là. Il fut donc

convenu que, pendant quelques jours, on resterait aux Cheminées,

afin de s'y préparer pour une exploration, soit sur le littoral,

soit à l'intérieur du pays.

Ce projet convenait particulièrement à Nab. Entêté dans ses idées

comme dans ses pressentiments, il n'avait aucune hâte d'abandonner

cette portion de la côte, théâtre de la catastrophe. Il ne croyait

pas, il ne voulait pas croire à la perte de Cyrus Smith.

Non, il ne lui semblait pas possible qu'un tel homme eût fini de

cette vulgaire façon, emporté par un coup de mer, noyé dans les

flots, à quelques centaines de pas d'un rivage! Tant que les lames

n'auraient pas rejeté le corps de l'ingénieur, tant que lui, Nab,

n'aurait pas vu de ses yeux, touché de ses mains, le cadavre de

son maître, il ne croirait pas à sa mort!

Et cette idée s'enracina plus que jamais dans son coeur obstiné.

Illusion peut-être, illusion respectable toutefois, que le marin

ne voulut pas détruire! Pour lui, il n'était plus d'espoir, et

l'ingénieur avait bien réellement péri dans les flots, mais avec

Nab, il n'y avait pas à discuter.

C'était comme le chien qui ne peut quitter la place où est tombé

son maître, et sa douleur était telle que, probablement, il ne lui

survivrait pas.

Ce matin-là, 26 mars, dès l'aube, Nab avait repris sur la côte la

direction du nord, et il était retourné là où la mer, sans doute,

s'était refermée sur l'infortuné Smith.

Le déjeuner de ce jour fut uniquement composé d'oeufs de pigeon et

de lithodomes. Harbert avait trouvé du sel déposé dans le creux

des roches par évaporation, et cette substance minérale vint fort

à propos.

Ce repas terminé, Pencroff demanda au reporter si celui-ci voulait

les accompagner dans la forêt, où Harbert et lui allaient essayer

de chasser! Mais, toute réflexion faite, il était nécessaire que

quelqu'un restât, afin d'entretenir le feu, et pour le cas, fort

improbable, où Nab aurait eu besoin d'aide. Le reporter resta

donc.

«En chasse, Harbert, dit le marin. Nous trouverons des munitions

sur notre route, et nous couperons notre fusil dans la forêt.»

Mais, au moment de partir, Harbert fit observer que, puisque

l'amadou manquait, il serait peut-être prudent de le remplacer par

une autre substance.

«Laquelle? demanda Pencroff.

-- Le linge brûlé, répondit le jeune garçon. Cela peut, au besoin,

servir d'amadou.»

Le marin trouva l'avis fort sensé. Seulement, il avait

l'inconvénient de nécessiter le sacrifice d'un morceau de

mouchoir. Néanmoins, la chose en valait la peine, et le mouchoir à

grands carreaux de Pencroff fut bientôt réduit, pour une partie, à

l'état de chiffon à demi brûlé. Cette matière inflammable fut

déposée dans la chambre centrale, au fond d'une petite cavité du

roc, à l'abri de tout vent et de toute humidité.

Il était alors neuf heures du matin. Le temps menaçait, et la

brise soufflait du sud-est. Harbert et Pencroff tournèrent l'angle

des Cheminées, non sans avoir jeté un regard sur la fumée qui se

tordait à une pointe de roc; puis, ils remontèrent la rive gauche

de la rivière.

Arrivé à la forêt, Pencroff cassa au premier arbre deux solides

branches qu'il transforma en gourdins, et dont Harbert usa la

pointe sur une roche. Ah! que n'eût-il donné pour avoir un

couteau! Puis, les deux chasseurs s'avancèrent dans les hautes

herbes, en suivant la berge. À partir du coude qui reportait son

cours dans le sud-ouest, la rivière se rétrécissait peu à peu, et

ses rives formaient un lit très encaissé recouvert par le double

arceau des arbres. Pencroff, afin de ne pas s'égarer, résolut de

suivre le cours d'eau qui le ramènerait toujours à son point de

départ. Mais la berge n'était pas sans présenter quelques

obstacles, ici des arbres dont les branches flexibles se

courbaient jusqu'au niveau du courant, là des lianes ou des épines

qu'il fallait briser à coups de bâton. Souvent, Harbert se

glissait entre les souches brisées avec la prestesse d'un jeune

chat, et il disparaissait dans le taillis. Mais Pencroff le

rappelait aussitôt en le priant de ne point s'éloigner.

Cependant, le marin observait avec attention la disposition et la

nature des lieux. Sur cette rive gauche, le sol était plat et

remontait insensiblement vers l'intérieur. Quelquefois humide, il

prenait alors une apparence marécageuse.

On y sentait tout un réseau sous-jacent de filets liquides qui,

par quelque faille souterraine, devaient s'épancher vers la

rivière. Quelquefois aussi, un ruisseau coulait à travers le

taillis, que l'on traversait sans peine. La rive opposée

paraissait être plus accidentée, et la vallée, dont la rivière

occupait le thalweg, s'y dessinait plus nettement. La colline,

couverte d'arbres disposés par étages, formait un rideau qui

masquait le regard. Sur cette rive droite, la marche eût été

difficile, car les déclivités s'y abaissaient brusquement, et les

arbres, courbés sur l'eau, ne se maintenaient que par la puissance

de leurs racines.

Inutile d'ajouter que cette forêt, aussi bien que la côte déjà

parcourue, était vierge de toute empreinte humaine. Pencroff n'y

remarqua que des traces de quadrupèdes, des passées fraîches

d'animaux, dont il ne pouvait reconnaître l'espèce. Très

certainement, -- et ce fut aussi l'opinion d'Harbert, -- quelques-

unes avaient été laissées par des fauves formidables avec lesquels

il y aurait à compter sans doute; mais nulle part la marque d'une

hache sur un tronc d'arbre, ni les restes d'un feu éteint, ni

l'empreinte d'un pas; ce dont on devait se féliciter peut-être,

car sur cette terre, en plein Pacifique, la présence de l'homme

eût été peut-être plus à craindre qu'à désirer.

Harbert et Pencroff, causant à peine, car les difficultés de la

route étaient grandes, n'avançaient que fort lentement, et, après

une heure de marche, ils avaient à peine franchis un mille.

Jusqu'alors, la chasse n'avait pas été fructueuse. Cependant,

quelques oiseaux chantaient et voletaient sous la ramure, et se

montraient très farouches, comme si l'homme leur eût

instinctivement inspiré une juste crainte. Entre autres volatiles,

Harbert signala, dans une partie marécageuse de la forêt, un

oiseau à bec aigu et allongé, qui ressemblait anatomiquement à un

martin-pêcheur. Toutefois, il se distinguait de ce dernier par son

plumage assez rude, revêtu d'un éclat métallique.

«Ce doit être un «jacamar», dit Harbert, en essayant d'approcher

l'animal à bonne portée.

-- Ce serait bien l'occasion de goûter du jacamar, répondit le

marin, si cet oiseau-là était d'humeur à se laisser rôtir!»

En ce moment, une pierre, adroitement et vigoureusement lancée par

le jeune garçon, vint frapper le volatile à la naissance de

l'aile; mais le coup ne fut pas suffisant, car le jacamar s'enfuit

de toute la vitesse de ses jambes et disparut en un instant.

«Maladroit que je suis! s'écria Harbert.

-- Eh non, mon garçon! répondit le marin. Le coup était bien

porté, et plus d'un aurait manqué l'oiseau. Allons! ne vous

dépitez pas! Nous le rattraperons un autre jour!»

L'exploration continua. À mesure que les chasseurs s'avançaient,

les arbres, plus espacés, devenaient magnifiques, mais aucun ne

produisait de fruits comestibles. Pencroff cherchait vainement

quelques-uns de ces précieux palmiers qui se prêtent à tant

d'usages de la vie domestique, et dont la présence a été signalée

jusqu'au quarantième parallèle dans l'hémisphère boréal et

jusqu'au trente-cinquième seulement dans l'hémisphère austral.

Mais cette forêt ne se composait que de conifères, tels que les

déodars, déjà reconnus par Harbert, des «douglas», semblables à

ceux qui poussent sur la côte nord-ouest de l'Amérique, et des

sapins admirables, mesurant cent cinquante pieds de hauteur. En ce

moment, une volée d'oiseaux de petite taille et d'un joli plumage,

à queue longue et chatoyante, s'éparpillèrent entre les branches,

semant leurs plumes, faiblement attachées, qui couvrirent le sol

d'un fin duvet. Harbert ramassa quelques-unes de ces plumes, et,

après les avoir examinées:

«Ce sont des «couroucous», dit-il.

-- Je leur préférerais une pintade ou un coq de bruyère, répondit

Pencroff; mais enfin, s'ils sont bons à manger?...

-- Ils sont bons à manger, et même leur chair est très délicate,

reprit Harbert. D'ailleurs, si je ne me trompe, il est facile de

les approcher et de les tuer à coups de bâton.»

Le marin et le jeune garçon, se glissant entre les herbes,

arrivèrent au pied d'un arbre dont les basses branches étaient

couvertes de petits oiseaux. Ces couroucous attendaient au passage

les insectes qui leur servent de nourriture. On voyait leurs

pattes emplumées serrer fortement les pousses moyennes qui leur

servaient d'appui.

Les chasseurs se redressèrent alors, et, avec leurs bâtons

manoeuvrés comme une faux, ils rasèrent des files entières de ces

couroucous, qui ne songeaient point à s'envoler et se laissèrent

stupidement abattre. Une centaine jonchait déjà le sol, quand les

autres se décidèrent à fuir.

«Bien, dit Pencroff, voilà un gibier tout à fait à la portée de

chasseurs tels que nous! On le prendrait à la main!»

Le marin enfila les couroucous, comme des mauviettes, au moyen

d'une baguette flexible, et l'exploration continua. On put

observer que le cours d'eau s'arrondissait légèrement, de manière

à former un crochet vers le sud, mais ce détour ne se prolongeait

vraisemblablement pas, car la rivière devait prendre sa source

dans la montagne et s'alimenter de la fonte des neiges qui

tapissaient les flancs du cône central.

L'objet particulier de cette excursion était, on le sait, de

procurer aux hôtes des Cheminées la plus grande quantité possible

de gibier. On ne pouvait dire que le but jusqu'ici eût été

atteint. Aussi le marin poursuivait-il activement ses recherches,

et maugréait-il quand quelque animal, qu'il n'avait pas même le

temps de reconnaître, s'enfuyait entre les hautes herbes. Si

encore il avait eu le chien Top!

Mais Top avait disparu en même temps que son maître et

probablement péri avec lui!

Vers trois heures après midi, de nouvelles bandes d'oiseaux furent

entrevues à travers certains arbres, dont ils becquetaient les

baies aromatiques, entre autres des genévriers. Soudain, un

véritable appel de trompette résonna dans la forêt. Ces étranges

et sonores fanfares étaient produites par ces gallinacés que l'on

nomme «tétras» aux États-Unis.

Bientôt on en vit quelques couples, au plumage varié de fauve et

de brun, et à la queue brune. Harbert reconnut les mâles aux deux

ailerons pointus, formés par les pennes relevées de leur cou.

Pencroff jugea indispensable de s'emparer de l'un de ces

gallinacés, gros comme une poule, et dont la chair vaut celle de

la gélinotte. Mais c'était difficile, car ils ne se laissaient

point approcher. Après plusieurs tentatives infructueuses, qui

n'eurent d'autre résultat que d'effrayer les tétras, le marin dit

au jeune garçon:

«Décidément, puisqu'on ne peut les tuer au vol, il faut essayer de

les prendre à la ligne.

-- Comme une carpe? s'écria Harbert, très surpris de la

proposition.

-- Comme une carpe», répondit sérieusement le marin.

Pencroff avait trouvé dans les herbes une demi-douzaine de nids de

tétras, ayant chacun de deux à trois oeufs. Il eut grand soin de

ne pas toucher à ces nids, auxquels leurs propriétaires ne

pouvaient manquer de revenir. Ce fut autour d'eux qu'il imagina de

tendre ses lignes, -- non des lignes à collets, mais de véritables

lignes à hameçon. Il emmena Harbert à quelque distance des nids,

et là il prépara ses engins singuliers avec le soin qu'eût apporté

un disciple d'Isaac Walton. Harbert suivait ce travail avec un

intérêt facile à comprendre, tout en doutant de la réussite. Les

lignes furent faites de minces lianes, rattachées l'une à l'autre

et longues de quinze à vingt pieds. De grosses épines très fortes,

à pointes recourbées, que fournit un buisson d'acacias nains,

furent liées aux extrémités des lianes en guise d'hameçon. Quant à

l'appât, de gros vers rouges qui rampaient sur le sol en tinrent

lieu.

Cela fait, Pencroff, passant entre les herbes et se dissimulant

avec adresse, alla placer le bout de ses lignes armées d'hameçons

près des nids de tétras; puis il revint prendre l'autre bout et se

cacha avec Harbert derrière un gros arbre. Tous deux alors

attendirent patiemment. Harbert, il faut le dire, ne comptait pas

beaucoup sur le succès de l'inventif Pencroff. Une grande demi-

heure s'écoula, mais, ainsi que l'avait prévu le marin, plusieurs

couples de tétras revinrent à leurs nids. Ils sautillaient,

becquetant le sol, et ne pressentant en aucune façon la présence

des chasseurs, qui, d'ailleurs, avaient eu soin de se placer sous

le vent des gallinacés.

Certes, le jeune garçon, à ce moment, se sentit intéressé très

vivement. Il retenait son souffle, et Pencroff, les yeux

écarquillés, la bouche ouverte, les lèvres avancées comme s'il

allait goûter un morceau de tétras, respirait à peine.

Cependant, les gallinacés se promenaient entre les hameçons, sans

trop s'en préoccuper. Pencroff alors donna de petites secousses

qui agitèrent les appâts, comme si les vers eussent été encore

vivants.

À coup sûr, le marin, en ce moment, éprouvait une émotion bien

autrement forte que celle du pêcheur à la ligne, qui, lui, ne voit

pas venir sa proie à travers les eaux.

Les secousses éveillèrent bientôt l'attention des gallinacés, et

les hameçons furent attaqués à coups de bec. Trois tétras, très

voraces sans doute, avalèrent à la fois l'appât et l'hameçon.

Soudain, d'un coup sec, Pencroff «ferra» son engin, et des

battements d'aile lui indiquèrent que les oiseaux étaient pris.

«Hurrah!» s'écria-t-il en se précipitant vers ce gibier, dont il

se rendit maître en un instant.

Harbert avait battu des mains. C'était la première fois qu'il

voyait prendre des oiseaux à la ligne, mais le marin, très

modeste, lui affirma qu'il n'en était pas à son coup d'essai, et

que, d'ailleurs, il n'avait pas le mérite de l'invention.

«Et en tout cas, ajouta-t-il, dans la situation où nous sommes, il

faut nous attendre à en voir bien d'autres!»

Les tétras furent attachés par les pattes, et Pencroff, heureux de

ne point revenir les mains vides et voyant que le jour commençait

à baisser, jugea convenable de retourner à sa demeure.

La direction à suivre était tout indiquée par celle de la rivière,

dont il ne s'agissait que de redescendre le cours, et, vers six

heures, assez fatigués de leur excursion, Harbert et Pencroff

rentraient aux Cheminées.

CHAPITRE VII

Gédéon Spilett, immobile, les bras croisés, était alors sur la

grève, regardant la mer, dont l'horizon se confondait dans l'est

avec un gros nuage noir qui montait rapidement vers le zénith. Le

vent était déjà fort, et il fraîchissait avec le déclin du jour.

Tout le ciel avait un mauvais aspect, et les premiers symptômes

d'un coup de vent se manifestaient visiblement.

Harbert entra dans les Cheminées, et Pencroff se dirigea vers le

reporter. Celui-ci, très absorbé, ne le vit pas venir.

«Nous allons avoir une mauvaise nuit, Monsieur Spilett! dit le

marin. De la pluie et du vent à faire la joie des pétrels!»

Le reporter, se retournant alors, aperçut Pencroff, et ses

premières paroles furent celles-ci:

«À quelle distance de la côte la nacelle a-t-elle, selon vous,

reçu ce coup de mer qui a emporté notre compagnon?»

Le marin ne s'attendait pas à cette question. Il réfléchit un

instant et répondit:

«À deux encablures, au plus.

-- Mais qu'est-ce qu'une encablure? demanda Gédéon Spilett.

-- Cent vingt brasses environ ou six cents pieds.

-- Ainsi, dit le reporter, Cyrus Smith aurait disparu à douze

cents pieds au plus du rivage?

-- Environ, répondit Pencroff.

-- Et son chien aussi?

-- Aussi.

-- Ce qui m'étonne, ajouta le reporter, en admettant que notre

compagnon ait péri, c'est que Top ait également trouvé la mort, et

que ni le corps du chien, ni celui de son maître n'aient été

rejetés au rivage!

-- Ce n'est pas étonnant, avec une mer aussi forte, répondit le

marin. D'ailleurs, il se peut que les courants les aient portés

plus loin sur la côte.

-- Ainsi, c'est bien votre avis que notre compagnon a péri dans

les flots? demanda encore une fois le reporter.

-- C'est mon avis.

-- Mon avis, à moi, dit Gédéon Spilett, sauf ce que je dois à

votre expérience, Pencroff, c'est que le double fait de la

disparition absolue de Cyrus et de Top, vivants ou morts, a

quelque chose d'inexplicable et d'invraisemblable.

-- Je voudrais penser comme vous, Monsieur Spilett, répondit

Pencroff. Malheureusement, ma conviction est faite!»

Cela dit, le marin revint vers les Cheminées. Un bon feu pétillait

sur le foyer. Harbert venait d'y jeter une brassée de bois sec, et

la flamme projetait de grandes clartés dans les parties sombres du

couloir.

Pencroff s'occupa aussitôt de préparer le dîner. Il lui parut

convenable d'introduire dans le menu quelque pièce de résistance,

car tous avaient besoin de réparer leurs forces. Les chapelets de

couroucous furent conservés pour le lendemain, mais on pluma deux

tétras, et bientôt, embrochés dans une baguette, les gallinacés

rôtissaient devant un feu flambant.

À sept heures du soir, Nab n'était pas encore de retour. Cette

absence prolongée ne pouvait qu'inquiéter Pencroff au sujet du

nègre. Il devait craindre ou qu'il lui fût arrivé quelque accident

sur cette terre inconnue, ou que le malheureux eût fait quelque

coup de désespoir. Mais Harbert tira de cette absence des

conséquences toutes différentes. Pour lui, si Nab ne revenait pas,

c'est qu'il s'était produit une circonstance nouvelle, qui l'avait

engagé à prolonger ses recherches. Or, tout ce qui était nouveau

ne pouvait l'être qu'à l'avantage de Cyrus Smith.

Pourquoi Nab n'était-il pas rentré, si un espoir quelconque ne le

retenait pas? Peut-être avait-il trouvé quelque indice, une

empreinte de pas, un reste d'épave qui l'avait mis sur la voie?

Peut-être suivait-il en ce moment une piste certaine? Peut-être

était-il près de son maître?...

Ainsi raisonnait le jeune garçon. Ainsi parla-t-il.

Ses compagnons le laissèrent dire. Seul, le reporter l'approuvait

du geste. Mais, pour Pencroff, ce qui était probable, c'est que

Nab avait poussé plus loin que la veille ses recherches sur le

littoral, et qu'il ne pouvait encore être de retour.

Cependant, Harbert, très agité par de vagues pressentiments,

manifesta plusieurs fois l'intention d'aller au-devant de Nab.

Mais Pencroff lui fit comprendre que ce serait là une course

inutile, que, dans cette obscurité et par ce déplorable temps, il

ne pourrait retrouver les traces de Nab, et que mieux valait

attendre. Si le lendemain Nab n'avait pas reparu, Pencroff

n'hésiterait pas à se joindre à Harbert pour aller à la recherche

de Nab.

Gédéon Spilett approuva l'opinion du marin sur ce point qu'il ne

fallait pas se diviser, et Harbert dut renoncer à son projet; mais

deux grosses larmes tombèrent de ses yeux.

Le reporter ne put se retenir d'embrasser le généreux enfant.

Le mauvais temps s'était absolument déclaré. Un coup de vent de

sud-est passait sur la côte avec une violence sans égale. On

entendait la mer, qui baissait alors, mugir contre la lisière des

premières roches, au large du littoral. La pluie, pulvérisée par

l'ouragan, s'enlevait comme un brouillard liquide.

On eût dit des haillons de vapeurs qui traînaient sur la côte,

dont les galets bruissaient violemment, comme des tombereaux de

cailloux qui se vident. Le sable, soulevé par le vent, se mêlait

aux averses et en rendait l'assaut insoutenable. Il y avait dans

l'air autant de poussière minérale que de poussière aqueuse. Entre

l'embouchure de la rivière et le pan de la muraille, de grands

remous tourbillonnaient, et les couches d'air qui s'échappaient de

ce maelström, ne trouvant d'autre issue que l'étroite vallée au

fond de laquelle se soulevait le cours d'eau, s'y engouffraient

avec une irrésistible violence. Aussi la fumée du foyer, repoussée

par l'étroit boyau, se rabattait-elle fréquemment, emplissant les

couloirs et les rendant inhabitables.

C'est pourquoi, dès que les tétras furent cuits, Pencroff laissa

tomber le feu, et ne conserva plus que des braises enfouies sous

les cendres.

À huit heures, Nab n'avait pas encore reparu; mais on pouvait

admettre maintenant que cet effroyable temps l'avait seul empêché

de revenir, et qu'il avait dû chercher refuge dans quelque cavité,

pour attendre la fin de la tourmente ou tout au moins le retour du

jour. Quant à aller au-devant de lui, à tenter de le retrouver

dans ces conditions, c'était impossible.

Le gibier forma l'unique plat du souper. On mangea volontiers de

cette viande, qui était excellente.

Pencroff et Harbert, dont une longue excursion avait surexcité

l'appétit, dévorèrent.

Puis, chacun se retira dans le coin où il avait déjà reposé la

nuit précédente, et Harbert ne tarda pas à s'endormir près du

marin, qui s'était étendu le long du foyer. Au dehors, avec la

nuit qui s'avançait, la tempête prenait des proportions

formidables. C'était un coup de vent comparable à celui qui avait

emporté les prisonniers depuis Richmond jusqu'à cette terre du

Pacifique. Tempêtes fréquentes pendant ces temps d'équinoxe,

fécondes en catastrophes, terribles surtout sur ce large champ,

qui n'oppose aucun obstacle à leur fureur! On comprend donc qu'une

côte ainsi exposée à l'est, c'est-à-dire directement aux coups de

l'ouragan, et frappée de plein fouet, fût battue avec une force

dont aucune description ne peut donner l'idée.

Très heureusement, l'entassement de roches qui formait les

Cheminées était solide. C'étaient d'énormes quartiers de granit,

dont quelques-uns pourtant, insuffisamment équilibrés, semblaient

trembler sur leur base. Pencroff sentait cela, et sous sa main,

appuyée aux parois, couraient de rapides frémissements. Mais enfin

il se répétait, et avec raison, qu'il n'y avait rien à craindre,

et que sa retraite improvisée ne s'effondrerait pas.

Toutefois, il entendait le bruit des pierres, détachées du sommet

du plateau et arrachées par les remous du vent, qui tombaient sur

la grève. Quelques-unes roulaient même à la partie supérieure des

Cheminées, ou y volaient en éclats, quand elles étaient projetées

perpendiculairement. Deux fois, le marin se releva et vint en

rampant à l'orifice du couloir, afin d'observer au dehors. Mais

ces éboulements, peu considérables, ne constituaient aucun danger,

et il reprit sa place devant le foyer, dont les braises

crépitaient sous la cendre.

Malgré les fureurs de l'ouragan, le fracas de la tempête, le

tonnerre de la tourmente, Harbert dormait profondément. Le sommeil

finit même par s'emparer de Pencroff, que sa vie de marin avait

habitué à toutes ces violences. Seul, Gédéon Spilett était tenu

éveillé par l'inquiétude. Il se reprochait de ne pas avoir

accompagné Nab. On a vu que tout espoir ne l'avait pas abandonné.

Les pressentiments qui avaient agité Harbert n'avaient pas cessé

de l'agiter aussi. Sa pensée était concentrée sur Nab. Pourquoi

Nab n'était-il pas revenu? Il se retournait sur sa couche de

sable, donnant à peine une vague attention à cette lutte des

éléments.

Parfois, ses yeux, appesantis par la fatigue, se fermaient un

instant, mais quelque rapide pensée les rouvrait presque aussitôt.

Cependant, la nuit s'avançait, et il pouvait être deux heures du

matin, quand Pencroff, profondément endormi alors, fut secoué

vigoureusement.

«Qu'est-ce?» s'écria-t-il, en s'éveillant et en reprenant ses

idées avec cette promptitude particulière aux gens de mer.

Le reporter était penché sur lui, et lui disait:

«Écoutez, Pencroff, écoutez!»

Le marin prêta l'oreille et ne distingua aucun bruit étranger à

celui des rafales.

«C'est le vent, dit-il.

-- Non, répondit Gédéon Spilett, en écoutant de nouveau, j'ai cru

entendre...

-- Quoi?

-- Les aboiements d'un chien!

-- Un chien! s'écria Pencroff, qui se releva d'un bond.

-- Oui... des aboiements...

-- Ce n'est pas possible! répondit le marin. Et, d'ailleurs,

comment, avec les mugissements de la tempête...

-- Tenez... écoutez...» dit le reporter.

Pencroff écouta plus attentivement, et il crut, en effet, dans un

instant d'accalmie, entendre des aboiements éloignés.

«Eh bien!... dit le reporter, en serrant la main du marin.

-- Oui... oui!... répondit Pencroff.

-- C'est Top! C'est Top!...» s'écria Harbert, qui venait de

s'éveiller, et tous trois s'élancèrent vers l'orifice des

Cheminées.

Ils eurent une peine extrême à sortir. Le vent les repoussait.

Mais enfin, ils y parvinrent, et ne purent se tenir debout qu'en

s'accotant contre les roches.

Ils regardèrent, ils ne pouvaient parler.

L'obscurité était absolue. La mer, le ciel, la terre, se

confondaient dans une égale intensité des ténèbres. Il semblait

qu'il n'y eût pas un atome de lumière diffuse dans l'atmosphère.

Pendant quelques minutes, le reporter et ses deux compagnons

demeurèrent ainsi, comme écrasés par la rafale, trempés par la

pluie, aveuglés par le sable.

Puis, ils entendirent encore une fois ces aboiements dans un répit

de la tourmente, et ils reconnurent qu'ils devaient être assez

éloignés.

Ce ne pouvait être que Top qui aboyait ainsi!

Mais était-il seul ou accompagné? Il est plus probable qu'il était

seul, car, en admettant que Nab fût avec lui, Nab se serait dirigé

en toute hâte vers les Cheminées.

Le marin pressa la main du reporter, dont il ne pouvait se faire

entendre, et d'une façon qui signifiait: «Attendez!» puis, il

rentra dans le couloir. Un instant après, il ressortait avec un

fagot allumé, il le projetait dans les ténèbres, et il poussait

des sifflements aigus.

À ce signal, qui était comme attendu, on eût pu le croire, des

aboiements plus rapprochés répondirent, et bientôt un chien se

précipita dans le couloir.

Pencroff, Harbert et Gédéon Spilett y rentrèrent à sa suite. Une

brassée de bois sec fut jetée sur les charbons. Le couloir

s'éclaira d'une vive flamme.

«C'est Top!» s'écria Harbert.

C'était Top, en effet, un magnifique anglo-normand, qui tenait de

ces deux races croisées la vitesse des jambes et la finesse de

l'odorat, les deux qualités par excellence du chien courant.

C'était le chien de l'ingénieur Cyrus Smith.

Mais il était seul! Ni son maître, ni Nab ne l'accompagnaient!

Cependant, comment son instinct avait-il pu le conduire jusqu'aux

Cheminées, qu'il ne connaissait pas? Cela paraissait inexplicable,

surtout au milieu de cette nuit noire, et par une telle tempête!

Mais, détail plus inexplicable encore, Top n'était ni fatigué, ni

épuisé, ni même souillé de vase ou de sable!...

Harbert l'avait attiré vers lui et lui pressait la tête entre ses

mains. Le chien se laissait faire et frottait son cou sur les

mains du jeune garçon.

«Si le chien est retrouvé, le maître se retrouvera aussi! dit le

reporter.

-- Dieu le veuille! répondit Harbert. Partons! Top nous guidera!»

Pencroff ne fit pas une objection. Il sentait bien que l'arrivée

de Top pouvait donner un démenti à ses conjectures.

«En route!» dit-il.

Pencroff recouvrit avec soin les charbons du foyer.

Il plaça quelques morceaux de bois sous les cendres, de manière à

retrouver du feu au retour. Puis, précédé du chien, qui semblait

l'inviter à venir par de petits aboiements, et suivi du reporter

et du jeune garçon, il s'élança au dehors, après avoir pris les

restes du souper.

La tempête était alors dans toute sa violence, et peut-être même à

son maximum d'intensité. La lune, nouvelle alors, et, par

conséquent, en conjonction avec le soleil, ne laissait pas filtrer

la moindre lueur à travers les nuages. Suivre une route rectiligne

devenait difficile. Le mieux était de s'en rapporter à l'instinct

de Top. Ce qui fut fait. Le reporter et le jeune garçon marchaient

derrière le chien, et le marin fermait la marche. Aucun échange de

paroles n'eût été possible. La pluie ne tombait pas très

abondamment, car elle se pulvérisait au souffle de l'ouragan, mais

l'ouragan était terrible.

Toutefois, une circonstance favorisa très heureusement le marin et

ses deux compagnons. En effet, le vent chassait du sud-est, et,

par conséquent, il les poussait de dos. Ce sable qu'il projetait

avec violence, et qui n'eût pas été supportable, ils le recevaient

par derrière, et, à la condition de ne point se retourner, ils ne

pouvaient en être incommodés de façon à gêner leur marche. En

somme, ils allaient souvent plus vite qu'ils ne le voulaient, et

précipitaient leurs pas afin de ne point être renversés, mais un

immense espoir doublait leurs forces, et ce n'était plus à

l'aventure, cette fois, qu'ils remontaient le rivage. Ils ne

mettaient pas en doute que Nab n'eût retrouvé son maître, et qu'il

ne leur eût envoyé le fidèle chien. Mais l'ingénieur était-il

vivant, ou Nab ne mandait-il ses compagnons que pour rendre les

derniers devoirs au cadavre de l'infortuné Smith?

Après avoir dépassé le pan coupé de la haute terre dont ils

s'étaient prudemment écartés, Harbert, le reporter et Pencroff

s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Le retour du rocher les

abritait contre le vent, et ils respiraient après cette marche

d'un quart d'heure, qui avait été plutôt une course.

À ce moment, ils pouvaient s'entendre, se répondre, et le jeune

garçon ayant prononcé le nom de Cyrus Smith, Top aboya à petits

coups, comme s'il eût voulu dire que son maître était sauvé.

«Sauvé, n'est-ce pas? répétait Harbert, sauvé, Top?»

Et le chien aboyait comme pour répondre.

La marche fut reprise. Il était environ deux heures et demie du

matin. La mer commençait à monter, et, poussée par le vent, cette

marée, qui était une marée de syzygie, menaçait d'être très forte.

Les grandes lames tonnaient contre la lisière d'écueils, et elles

l'assaillaient avec une telle violence, que, très probablement,

elles devaient passer par-dessus l'îlot, absolument invisible

alors. Cette longue digue ne couvrait donc plus la côte, qui était

directement exposée aux chocs du large.

Dès que le marin et ses compagnons se furent détachés du pan

coupé, le vent les frappa de nouveau avec une extrême fureur.

Courbés, tendant le dos à la rafale, ils marchaient très vite,

suivant Top, qui n'hésitait pas sur la direction à prendre. Ils

remontaient au nord, ayant sur leur droite une interminable crête

de lames, qui déferlait avec un assourdissant fracas, et sur leur

gauche une obscure contrée dont il était impossible de saisir

l'aspect.

Mais ils sentaient bien qu'elle devait être relativement plate,

car l'ouragan passait maintenant au-dessus d'eux sans les prendre

en retour, effet qui se produisait quand il frappait la muraille

de granit.

À quatre heures du matin, on pouvait estimer qu'une distance de

cinq milles avait été franchie. Les nuages s'étaient légèrement

relevés et ne traînaient plus sur le sol. La rafale, moins humide,

se propageait en courants d'air très vifs, plus secs et plus

froids. Insuffisamment protégés par leurs vêtements, Pencroff,

Harbert et Gédéon Spilett devaient souffrir cruellement, mais pas

une plainte ne s'échappait de leurs lèvres. Ils étaient décidés à

suivre Top jusqu'où l'intelligent animal voudrait les conduire.

Vers cinq heures, le jour commença à se faire. Au zénith d'abord,

où les vapeurs étaient moins épaisses, quelques nuances grisâtres

découpèrent le bord des nuages, et bientôt, sous une bande opaque,

un trait plus lumineux dessina nettement l'horizon de mer. La

crête des lames se piqua légèrement de lueurs fauves, et l'écume

se refit blanche. En même temps, sur la gauche, les parties

accidentées du littoral commençaient à s'estomper confusément,

mais ce n'était encore que du gris sur du noir.

À six heures du matin, le jour était fait. Les nuages couraient

avec une extrême rapidité dans une zone relativement haute. Le

marin et ses compagnons étaient alors à six milles environ des

Cheminées. Ils suivaient une grève très plate, bordée au large par

une lisière de roches dont les têtes seulement émergeaient alors,

car on était au plein de la mer. Sur la gauche, la contrée,

qu'accidentaient quelques dunes hérissées de chardons, offrait

l'aspect assez sauvage d'une vaste région sablonneuse. Le littoral

était peu découpé, et n'offrait d'autre barrière à l'Océan qu'une

chaîne assez irrégulière de monticules. Çà et là, un ou deux

arbres grimaçaient, couchés vers l'ouest, les branches projetées

dans cette direction. Bien en arrière, dans le sud-ouest,

s'arrondissait la lisière de la dernière forêt. En ce moment, Top

donna des signes non équivoques d'agitation. Il allait en avant,

revenait au marin, et semblait l'engager à hâter le pas. Le chien

avait alors quitté la grève, et, poussé par son admirable

instinct, sans montrer une seule hésitation, il s'était engagé

entre les dunes.

On le suivit. Le pays paraissait être absolument désert. Pas un

être vivant ne l'animait.

La lisière des dunes, fort large, était composée de monticules, et

même de collines très capricieusement distribuées. C'était comme

une petite Suisse de sable, et il ne fallait rien moins qu'un

instinct prodigieux pour s'y reconnaître.

Cinq minutes après avoir quitté la grève, le reporter et ses

compagnons arrivaient devant une sorte d'excavation creusée au

revers d'une haute dune. Là, Top s'arrêta et jeta un aboiement

clair. Spilett, Harbert et Pencroff pénétrèrent dans cette grotte.

Nab était là, agenouillé près d'un corps étendu sur un lit

d'herbes...

Ce corps était celui de l'ingénieur Cyrus Smith.

CHAPITRE VIII

Nab ne bougea pas. Le marin ne lui jeta qu'un mot.

«Vivant!» s'écria-t-il.

Nab ne répondit pas. Gédéon Pilett et Pencroff devinrent pâles.

Harbert joignit les mains et demeura immobile. Mais il était

évident que le pauvre nègre, absorbé dans sa douleur, n'avait ni

vu ses compagnons ni entendu les paroles du marin.

Le reporter s'agenouilla près de ce corps sans mouvement, et posa

son oreille sur la poitrine de l'ingénieur, dont il entr'ouvrit

les vêtements. Une minute -- un siècle! -- s'écoula, pendant qu'il

cherchait à surprendre quelque battement du coeur.

Nab s'était redressé un peu et regardait sans voir.

Le désespoir n'eût pu altérer davantage un visage d'homme. Nab

était méconnaissable, épuisé par la fatigue, brisé par la douleur.

Il croyait son maître mort.

Gédéon Spilett, après une longue et attentive observation, se

releva.

«Il vit!» dit-il.

Pencroff, à son tour, se mit à genoux près de Cyrus Smith; son

oreille saisit aussi quelques battements, et ses lèvres, quelque

souffle qui s'échappait des lèvres de l'ingénieur.

Harbert, sur un mot du reporter, s'élança au dehors pour chercher

de l'eau. Il trouva à cent pas de là un ruisseau limpide,

évidemment très grossi par les pluies de la veille, et qui

filtrait à travers le sable. Mais rien pour mettre cette eau, pas

une coquille dans ces dunes! Le jeune garçon dut se contenter de

tremper son mouchoir dans le ruisseau, et il revint en courant

vers la grotte.

Heureusement, ce mouchoir imbibé suffit à Gédéon Spilett, qui ne

voulait qu'humecter les lèvres de l'ingénieur. Ces molécules d'eau

fraîche produisirent un effet presque immédiat. Un soupir

s'échappa de la poitrine de Cyrus Smith, et il sembla même qu'il

essayait de prononcer quelques paroles.

«Nous le sauverons!» dit le reporter.

Nab avait repris espoir à ces paroles. Il déshabilla son maître,

afin de voir si le corps ne présenterait pas quelque blessure. Ni

la tête, ni le torse, ni les membres n'avaient de contusions, pas

même d'écorchures, chose surprenante, puisque le corps de Cyrus

Smith avait dû être roulé au milieu des roches; les mains elles-

mêmes étaient intactes, et il était difficile d'expliquer comment

l'ingénieur ne portait aucune trace des efforts qu'il avait dû

faire pour franchir la ligne d'écueils.

Mais l'explication de cette circonstance viendrait plus tard.

Quand Cyrus Smith pourrait parler, il dirait ce qui s'était passé.

Pour le moment, il s'agissait de le rappeler à la vie, et il était

probable que des frictions amèneraient ce résultat.

C'est ce qui fut fait avec la vareuse du marin.

L'ingénieur, réchauffé par ce rude massage, remua légèrement le

bras, et sa respiration commença à se rétablir d'une façon plus

régulière. Il mourait d'épuisement, et certes, sans l'arrivée du

reporter et de ses compagnons, c'en était fait de Cyrus Smith.

«Vous l'avez donc cru mort, votre maître? demanda le marin à Nab.

-- Oui! mort! répondit Nab, et si Top ne vous eût pas trouvés, si

vous n'étiez pas venus, j'aurais enterré mon maître et je serais

mort près de lui!»

On voit à quoi avait tenu la vie de Cyrus Smith!

Nab raconta alors ce qui s'était passé. La veille, après avoir

quitté les Cheminées dès l'aube, il avait remonté la côte dans la

direction du nord-nord et atteint la partie du littoral qu'il

avait déjà visitée.

Là, sans aucun espoir, il l'avouait, Nab avait cherché sur le

rivage, au milieu des roches, sur le sable, les plus légers

indices qui pussent le guider.

Il avait examiné surtout la partie de la grève que la haute mer ne

recouvrait pas, car, sur sa lisière, le flux et le reflux devaient

avoir effacé tout indice. Nab n'espérait plus retrouver son maître

vivant. C'était à la découverte d'un cadavre qu'il allait ainsi,

un cadavre qu'il voulait ensevelir de ses propres mains!

Nab avait cherché longtemps. Ses efforts demeurèrent infructueux.

Il ne semblait pas que cette côte déserte eût jamais été

fréquentée par un être humain. Les coquillages, ceux que la mer ne

pouvait atteindre, -- et qui se rencontraient par millions au delà

du relais des marées, -- étaient intacts. Pas une coquille

écrasée. Sur un espace de deux à trois cents yards, il n'existait

pas trace d'un atterrissage, ni ancien, ni récent.

Nab s'était donc décidé à remonter la côte pendant quelques

milles. Il se pouvait que les courants eussent porté un corps sur

quelque point plus éloigné.

Lorsqu'un cadavre flotte à peu de distance d'un rivage plat, il

est bien rare que le flot ne l'y rejette pas tôt ou tard. Nab le

savait, et il voulait revoir son maître une dernière fois.

«Je longeai la côte pendant deux milles encore, je visitai toute

la ligne des écueils à mer basse, toute la grève à mer haute, et

je désespérais de rien trouver, quand hier, vers cinq heures du

soir, je remarquai sur le sable des empreintes de pas.

-- Des empreintes de pas? s'écria Pencroff.

-- Oui! répondit Nab.

-- Et ces empreintes commençaient aux écueils même? demanda le

reporter.

-- Non, répondit Nab, au relais de marée, seulement, car entre les

relais et les récifs, les autres avaient dû être effacées.

-- Continue, Nab, dit Gédéon Spilett.

-- Quand je vis ces empreintes, je devins comme fou. Elles étaient

très reconnaissables, et se dirigeaient vers les dunes. Je les

suivis pendant un quart de mille, courant, mais prenant garde de

les effacer. Cinq minutes après, comme la nuit se faisait,

j'entendis les aboiements d'un chien. C'était Top, et Top me

conduisit ici même, près de mon maître!»

Nab acheva son récit en disant quelle avait été sa douleur en

retrouvant ce corps inanimé. Il avait essayé de surprendre en lui

quelque reste de vie!

Maintenant qu'il l'avait retrouvé mort, il le voulait vivant! Tous

ses efforts avaient été inutiles! Il n'avait plus qu'à rendre les

derniers devoirs à celui qu'il aimait tant!

Nab avait alors songé à ses compagnons. Ceux-ci voudraient, sans

doute, revoir une dernière fois l'infortuné! Top était là. Ne

pouvait-il s'en rapporter à la sagacité de ce fidèle animal? Nab

prononça à plusieurs reprises le nom du reporter, celui des

compagnons de l'ingénieur que Top connaissait le plus. Puis, il

lui montra le sud de la côte, et le chien s'élança dans la

direction qui lui était indiquée.

On sait comment, guidé par un instinct que l'on peut regarder

presque comme surnaturel, car l'animal n'avait jamais été aux

Cheminées, Top y arriva cependant.

Les compagnons de Nab avaient écouté ce récit avec une extrême

attention.

Il y avait pour eux quelque chose d'inexplicable à ce que Cyrus

Smith, après les efforts qu'il avait dû faire pour échapper aux

flots, en traversant les récifs, n'eût pas trace d'une

égratignure. Et ce qui ne s'expliquait pas davantage, c'était que

l'ingénieur eût pu gagner, à plus d'un mille de la côte, cette

grotte perdue au milieu des dunes.

«Ainsi, Nab, dit le reporter, ce n'est pas toi qui as transporté

ton maître jusqu'à cette place?

-- Non, ce n'est pas moi, répondit Nab.

-- Il est bien évident que M Smith y est venu seul, dit Pencroff.

-- C'est évident, en effet, fit observer Gédéon Spilett, mais ce

n'est pas croyable!»

On ne pourrait avoir l'explication de ce fait que de la bouche de

l'ingénieur. Il fallait pour cela attendre que la parole lui fût

revenue. Heureusement, la vie reprenait déjà son cours. Les

frictions avaient rétabli la circulation du sang. Cyrus Smith

remua de nouveau les bras, puis la tête, et quelques mots

incompréhensibles s'échappèrent encore une fois de ses lèvres.

Nab, penché sur lui, l'appelait, mais l'ingénieur ne semblait pas

entendre, et ses yeux étaient toujours fermés. La vie ne se

révélait en lui que par le mouvement. Les sens n'y avaient encore

aucune part.

Pencroff regretta bien de n'avoir pas de feu, ni de quoi s'en

procurer, car il avait malheureusement oublié d'emporter le linge

brûlé, qu'il eût facilement enflammé au choc de deux cailloux.

Quant aux poches de l'ingénieur, elles étaient absolument vides,

sauf celle de son gilet, qui contenait sa montre. Il fallait donc

transporter Cyrus Smith aux Cheminées, et le plus tôt possible. Ce

fut l'avis de tous.

Cependant, les soins qui furent prodigués à l'ingénieur devaient

lui rendre la connaissance plus vite qu'on ne pouvait l'espérer.

L'eau dont on humectait ses lèvres le ranimait peu à peu. Pencroff

eut aussi l'idée de mêler à cette eau du jus de cette chair de

tétras qu'il avait apportée. Harbert, ayant couru jusqu'au rivage,

en revint avec deux grandes coquilles de bivalves. Le marin

composa une sorte de mixture, et l'introduisit entre les lèvres de

l'ingénieur, qui parut humer avidement ce mélange.

Ses yeux s'ouvrirent alors. Nab et le reporter s'étaient penchés

sur lui.

«Mon maître! mon maître!» s'écria Nab.

L'ingénieur l'entendit. Il reconnut Nab et Spilett, puis ses deux

autres compagnons, Harbert et le marin, et sa main pressa

légèrement les leurs. Quelques mots s'échappèrent encore de sa

bouche, -- mots qu'il avait déjà prononcés, sans doute, et qui

indiquaient quelles pensées tourmentaient, même alors, son esprit.

Ces mots furent compris, cette fois.

«Île ou continent? murmura-t-il.

-- Ah! s'écria Pencroff, qui ne put retenir cette exclamation. De

par tous les diables, nous nous en moquons bien, pourvu que vous

viviez, monsieur Cyrus! Île ou continent? On verra plus tard.»

L'ingénieur fit un léger signe affirmatif, et parut s'endormir.

On respecta ce sommeil, et le reporter prit immédiatement ses

dispositions pour que l'ingénieur fût transporté dans les

meilleures conditions. Nab, Harbert et Pencroff quittèrent la

grotte et se dirigèrent vers une haute dune couronnée de quelques

arbres rachitiques. Et, chemin faisant, le marin ne pouvait se

retenir de répéter:

«Île ou continent! Songer à cela quand on n'a plus que le souffle!

quel homme!»

Arrivés au sommet de la dune, Pencroff et ses deux compagnons,

sans autres outils que leurs bras, dépouillèrent de ses

principales branches un arbre assez malingre, sorte de pin

maritime émacié par les vents; puis, de ces branches, on fit une

litière qui, une fois recouverte de feuilles et d'herbes,

permettrait de transporter l'ingénieur.

Ce fut l'affaire de quarante minutes environ, et il était dix

heures quand le marin, Nab et Harbert revinrent auprès de Cyrus

Smith, que Gédéon Spilett n'avait pas quitté.

L'ingénieur se réveillait alors de ce sommeil, ou plutôt de cet

assoupissement dans lequel on l'avait trouvé. La coloration

revenait à ses joues, qui avaient eu jusqu'ici la pâleur de la

mort. Il se releva un peu, regarda autour de lui, et sembla

demander où il se trouvait.

«Pouvez-vous m'entendre sans vous fatiguer, Cyrus? dit le

reporter.

-- Oui, répondit l'ingénieur.

-- M'est avis, dit alors le marin, que M Smith vous entendra

encore mieux, s'il revient à cette gelée de tétras, -- car c'est

du tétras, monsieur Cyrus», ajouta-t-il, en lui présentant quelque

peu de cette gelée, à laquelle il mêla, cette fois, des parcelles

de chair.

Cyrus Smith mâcha ces morceaux du tétras, dont les restes furent

partagés entre ses trois compagnons, qui souffraient de la faim,

et trouvèrent le déjeuner assez maigre.

«Bon! fit le marin, les victuailles nous attendent aux Cheminées,

car il est bon que vous le sachiez, monsieur Cyrus, nous avons là-

bas, dans le sud, une maison avec chambres, lits et foyer, et,

dans l'office, quelques douzaines d'oiseaux que notre Harbert

appelle des couroucous. Votre litière est prête, et, dès que vous

vous en sentirez la force, nous vous transporterons à notre

demeure.

-- Merci, mon ami, répondit l'ingénieur, encore une heure ou deux,

et nous pourrons partir... Et maintenant, parlez, Spilett.»

Le reporter fit alors le récit de ce qui s'était passé. Il raconta

ces événements que devait ignorer Cyrus Smith, la dernière chute

du ballon, l'atterrissage sur cette terre inconnue, qui semblait

déserte, quelle qu'elle fût, soit une île, soit un continent, la

découverte des Cheminées, les recherches entreprises pour

retrouver l'ingénieur, le dévouement de Nab, tout ce qu'on devait

à l'intelligence du fidèle Top, etc.

«Mais, demanda Cyrus Smith d'une voix encore affaiblie, vous ne

m'avez donc pas ramassé sur la grève?

-- Non, répondit le reporter.

-- Et ce n'est pas vous qui m'avez rapporté dans cette grotte?

-- Non.

-- À quelle distance cette grotte est-elle donc des récifs?

-- À un demi-mille environ, répondit Pencroff, et si vous êtes

étonné, monsieur Cyrus, nous ne sommes pas moins surpris nous-

mêmes de vous voir en cet endroit!

-- En effet, répondit l'ingénieur, qui se ranimait peu à peu et

prenait intérêt à ces détails, en effet, voilà qui est singulier!

-- Mais, reprit le marin, pouvez-vous nous dire ce qui s'est passé

après que vous avez été emporté par le coup de mer?»

Cyrus Smith rappela ses souvenirs. Il savait peu de chose. Le coup

de mer l'avait arraché du filet de l'aérostat. Il s'enfonça

d'abord à quelques brasses de profondeur. Revenu à la surface de

la mer, dans cette demi-obscurité, il sentit un être vivant

s'agiter près de lui. C'était Top, qui s'était précipité à son

secours. En levant les yeux, il n'aperçut plus le ballon, qui,

délesté de son poids et de celui du chien, était reparti comme une

flèche. Il se vit, au milieu de ces flots courroucés, à une

distance de la côte qui ne devait pas être inférieure à un demi-

mille. Il tenta de lutter contre les lames en nageant avec

vigueur. Top le soutenait par ses vêtements; mais un courant de

foudre le saisit, le poussa vers le nord, et, après une demi-heure

d'efforts, il coula, entraînant Top avec lui dans l'abîme. Depuis

ce moment jusqu'au moment où il venait de se retrouver dans les

bras de ses amis, il n'avait plus souvenir de rien.

«Cependant, reprit Pencroff, il faut que vous ayez été lancé sur

le rivage, et que vous ayez eu la force de marcher jusqu'ici,

puisque Nab a retrouvé les empreintes de vos pas!

-- Oui... il le faut... répondit l'ingénieur en réfléchissant. Et

vous n'avez pas vu trace d'êtres humains sur cette côte?

-- Pas trace, répondit le reporter. D'ailleurs, si par hasard

quelque sauveur se fût rencontré là, juste à point, pourquoi vous

aurait-il abandonné après vous avoir arraché aux flots?

-- Vous avez raison, mon cher Spilett. -- Dis-moi, Nab, ajouta

l'ingénieur en se tournant vers son serviteur, ce n'est pas toi

qui... tu n'aurais pas eu un moment d'absence... pendant lequel...

Non, c'est absurde... Est-ce qu'il existe encore quelques-unes de

ces empreintes? demanda Cyrus Smith.

-- Oui, mon maître, répondit Nab, tenez, à l'entrée, sur le revers

même de cette dune, dans un endroit abrité du vent et de la pluie.

Les autres ont été effacées par la tempête.

-- Pencroff, répondit Cyrus Smith, voulez-vous prendre mes

souliers, et voir s'ils s'appliquent absolument à ces empreintes!»

Le marin fit ce que demandait l'ingénieur. Harbert et lui, guidés

par Nab, allèrent à l'endroit où se trouvaient les empreintes,

pendant que Cyrus Smith disait au reporter:

«Il s'est passé là des choses inexplicables!

-- Inexplicables, en effet! répondit Gédéon Spilett.

-- Mais n'y insistons pas en ce moment, mon cher Spilett, nous en

causerons plus tard.»

Un instant après, le marin, Nab et Harbert rentraient.

Il n'y avait pas de doute possible. Les souliers de l'ingénieur

s'appliquaient exactement aux empreintes conservées. Donc, c'était

Cyrus Smith qui les avait laissées sur le sable.

«Allons, dit-il, c'est moi qui aurai éprouvé cette hallucination,

cette absence que je mettais au compte de Nab! J'aurai marché

comme un somnambule, sans avoir conscience de mes pas, et c'est

Top qui, dans son instinct, m'aura conduit ici, après m'avoir

arraché des flots... Viens, Top! Viens, mon chien!»

Le magnifique animal bondit jusqu'à son maître, en aboyant, et les

caresses ne lui furent pas épargnées.

On conviendra qu'il n'y avait pas d'autre explication à donner aux

faits qui avaient amené le sauvetage de Cyrus Smith, et qu'à Top

revenait tout l'honneur de l'affaire.

Vers midi, Pencroff ayant demandé à Cyrus Smith si l'on pouvait le

transporter, Cyrus Smith, pour toute réponse, et par un effort qui

attestait la volonté la plus énergique, se leva.

Mais il dut s'appuyer sur le marin, car il serait tombé.

«Bon! bon! fit Pencroff! -- La litière de monsieur l'ingénieur.»

La litière fut apportée. Les branches transversales avaient été

recouvertes de mousses et de longues herbes. On y étendit Cyrus

Smith, et l'on se dirigea vers la côte, Pencroff à une extrémité

des brancards, Nab à l'autre.

C'étaient huit milles à franchir, mais comme on ne pourrait aller

vite, et qu'il faudrait peut-être s'arrêter fréquemment, il

fallait compter sur un laps de six heures au moins, avant d'avoir

atteint les Cheminées.

Le vent était toujours violent, mais heureusement il ne pleuvait

plus. Tout couché qu'il fut, l'ingénieur, accoudé sur son bras,

observait la côte, surtout dans la partie opposée à la mer. Il ne

parlait pas, mais il regardait, et certainement le dessin de cette

contrée avec ses accidents de terrain, ses forêts, ses productions

diverses, se grava dans son esprit.

Cependant, après deux heures de route, la fatigue l'emporta, et il

s'endormit sur la litière.

À cinq heures et demie, la petite troupe arrivait au pan coupé,

et, un peu après, devant les Cheminées.

Tous s'arrêtèrent, et la litière fut déposée sur le sable. Cyrus

Smith dormait profondément et ne se réveilla pas.

Pencroff, à son extrême surprise, put alors constater que

l'effroyable tempête de la veille avait modifié l'aspect des

lieux. Des éboulements assez importants s'étaient produits. De

gros quartiers de roche gisaient sur la grève, et un épais tapis

d'herbes marines, varechs et algues, couvrait tout le rivage. Il

était évident que la mer, passant par-dessus l'îlot, s'était

portée jusqu'au pied de l'énorme courtine de granit. Devant

l'orifice des Cheminées, le sol, profondément raviné, avait subi

un violent assaut des lames.

Pencroff eut comme un pressentiment qui lui traversa l'esprit. Il

se précipita dans le couloir.

Presque aussitôt, il en sortait, et demeurait immobile, regardant

ses compagnons...

Le feu était éteint. Les cendres noyées n'étaient plus que vase.

Le linge brûlé, qui devait servir d'amadou, avait disparu. La mer

avait pénétré jusqu'au fond des couloirs, et tout bouleversé, tout

détruit à l'intérieur des Cheminées!

CHAPITRE IX

En quelques mots, Gédéon Spilett, Harbert et Nab furent mis au

courant de la situation. Cet accident, qui pouvait avoir des

conséquences fort graves, -- du moins Pencroff l'envisageait

ainsi, -- produisit des effets divers sur les compagnons de

l'honnête marin.

Nab, tout à la joie d'avoir retrouvé son maître, n'écouta pas, ou

plutôt ne voulut pas même se préoccuper de ce que disait Pencroff.

Harbert, lui, parut partager dans une certaine mesure les

appréhensions du marin.

Quant au reporter, aux paroles de Pencroff, il répondit

simplement:

«Sur ma foi, Pencroff, voilà qui m'est bien égal!

-- Mais, je vous répète que nous n'avons plus de feu!

-- Peuh!

-- Ni aucun moyen de le rallumer.

-- Baste!

-- Pourtant, Monsieur Spilett...

-- Est-ce que Cyrus n'est pas là? répondit le reporter. Est-ce

qu'il n'est pas vivant, notre ingénieur? Il trouvera bien le moyen

de nous faire du feu, lui!

-- Et avec quoi?

-- Avec rien.»

Qu'eût répondu Pencroff? Il n'eût pas répondu, car, au fond, il

partageait la confiance que ses compagnons avaient en Cyrus Smith.

L'ingénieur était pour eux un microcosme, un composé de toute la

science et de toute l'intelligence humaine! Autant valait se

trouver avec Cyrus dans une île déserte que sans Cyrus dans la

plus industrieuse villa de l'Union. Avec lui, on ne pouvait

manquer de rien.

Avec lui, on ne pouvait désespérer. On serait venu dire à ces

braves gens qu'une éruption volcanique allait anéantir cette

terre, que cette terre allait s'enfoncer dans les abîmes du

Pacifique, qu'ils eussent imperturbablement répondu: «Cyrus est

là! Voyez Cyrus!»

En attendant, toutefois, l'ingénieur était encore plongé dans une

nouvelle prostration que le transport avait déterminée, et on ne

pouvait faire appel à son ingéniosité en ce moment. Le souper

devait nécessairement être fort maigre. En effet, toute la chair

de tétras avait été consommée, et il n'existait aucun moyen de

faire cuire un gibier quelconque.

D'ailleurs, les couroucous qui servaient de réserve avaient

disparu. Il fallait donc aviser.

Avant tout, Cyrus Smith fut transporté dans le couloir central.

Là, on parvint à lui arranger une couche d'algues et de varechs

restés à peu près secs.

Le profond sommeil qui s'était emparé de lui ne pouvait que

réparer rapidement ses forces, et mieux, sans doute, que ne l'eût

fait une nourriture abondante.

La nuit était venue, et, avec elle, la température, modifiée par

une saute du vent dans le nord-est, se refroidit sérieusement. Or,

comme la mer avait détruit les cloisons établies par Pencroff en

certains points des couloirs, des courants d'air s'établirent, qui

rendirent les Cheminées peu habitables. L'ingénieur se fût donc

trouvé dans des conditions assez mauvaises, si ses compagnons, se

dépouillant de leur veste ou de leur vareuse, ne l'eussent

soigneusement couvert.

Le souper, ce soir-là, ne se composa que de ces inévitables

lithodomes, dont Harbert et Nab firent une ample récolte sur la

grève. Cependant, à ces mollusques, le jeune garçon joignit une

certaine quantité d'algues comestibles, qu'il ramassa sur de

hautes roches dont la mer ne devait mouiller les parois qu'à

l'époque des grandes marées. Ces algues, appartenant à la famille

des fucacées, étaient des espèces de sargasse qui, sèches,

fournissent une matière gélatineuse assez riche en éléments

nutritifs. Le reporter et ses compagnons, après avoir absorbé une

quantité considérable de lithodomes, sucèrent donc ces sargasses,

auxquelles ils trouvèrent un goût très supportable, et il faut

dire que, sur les rivages asiatiques, elles entrent pour une

notable proportion dans l'alimentation des indigènes.

«N'importe! dit le marin, il est temps que M Cyrus nous vienne en

aide.»

Cependant le froid devint très vif et, par malheur, il n'y avait

aucun moyen de le combattre.

Le marin, véritablement vexé, chercha par tous les moyens

possibles à se procurer du feu. Nab l'aida même dans cette

opération. Il avait trouvé quelques mousses sèches, et, en

frappant deux galets, il obtint des étincelles; mais la mousse,

n'étant pas assez inflammable, ne prit pas, et, d'ailleurs, ces

étincelles, qui n'étaient que du silex incandescent, n'avaient pas

la consistance de celles qui s'échappent du morceau d'acier dans

le briquet usuel. L'opération ne réussit donc pas.

Pencroff, bien qu'il n'eût aucune confiance dans le procédé,

essaya ensuite de frotter deux morceaux de bois sec l'un contre

l'autre, à la manière des sauvages. Certes, le mouvement que Nab

et lui se donnèrent, s'il se fût transformé en chaleur, suivant

les théories nouvelles, aurait suffi à faire bouillir une

chaudière de steamer! Le résultat fut nul. Les morceaux de bois

s'échauffèrent, voilà tout, et encore beaucoup moins que les

opérateurs eux-mêmes.

Après une heure de travail, Pencroff était en nage, et il jeta les

morceaux de bois avec dépit.

«Quand on me fera croire que les sauvages allument du feu de cette

façon, dit-il, il fera chaud, même en hiver! J'allumerais plutôt

mes bras en les frottant l'un contre l'autre!»

Le marin avait tort de nier le procédé. Il est constant que les

sauvages enflamment le bois au moyen d'un frottement rapide. Mais

toute espèce de bois n'est pas propre à cette opération, et puis,

il y a «le coup», suivant l'expression consacrée, et il est

probable que Pencroff n'avait pas «le coup.»

La mauvaise humeur de Pencroff ne fut pas de longue durée. Ces

deux morceaux de bois rejetés par lui avaient été repris par

Harbert, qui s'évertuait à les frotter de plus belle. Le robuste

marin ne put retenir un éclat de rire, en voyant les efforts de

l'adolescent pour réussir là où, lui, il avait échoué.

«Frottez, mon garçon, frottez! dit-il.

-- Je frotte, répondit Harbert en riant, mais je n'ai pas d'autre

prétention que de m'échauffer à mon tour au lieu de grelotter, et

bientôt j'aurai aussi chaud que toi, Pencroff!»

Ce qui arriva. Quoi qu'il en fût, il fallut renoncer, pour cette

nuit, à se procurer du feu.

Gédéon Spilett répéta une vingtième fois que Cyrus Smith ne serait

pas embarrassé pour si peu.

Et, en attendant, il s'étendit dans un des couloirs, sur la couche

de sable. Harbert, Nab et Pencroff l'imitèrent, tandis que Top

dormait aux pieds de son maître.

Le lendemain, 28 mars, quand l'ingénieur se réveilla, vers huit

heures du matin, il vit ses compagnons près de lui, qui guettaient

son réveil, et, comme la veille, ses premières paroles furent:

«Île ou continent?»

On le voit, c'était son idée fixe.

«Bon! répondit Pencroff, nous n'en savons rien, monsieur Smith!

-- Vous ne savez pas encore?...

-- Mais nous le saurons, ajouta Pencroff, quand vous nous aurez

piloté dans ce pays.

-- Je crois être en état de l'essayer, répondit l'ingénieur, qui,

sans trop d'efforts, se leva et se tint debout.

-- Voilà qui est bon! s'écria le marin.

-- Je mourais surtout d'épuisement, répondit Cyrus Smith. Mes

amis, un peu de nourriture, et il n'y paraîtra plus. -- Vous avez

du feu, n'est-ce pas?»

Cette demande n'obtint pas une réponse immédiate.

Mais, après quelques instants:

«Hélas! nous n'avons pas de feu, dit Pencroff, ou plutôt, monsieur

Cyrus, nous n'en avons plus!»

Et le marin fit le récit de ce qui s'était passé la veille. Il

égaya l'ingénieur en lui racontant l'histoire de leur unique

allumette, puis sa tentative avortée pour se procurer du feu à la

façon des sauvages.

«Nous aviserons, répondit l'ingénieur, et si nous ne trouvons pas

une substance analogue à l'amadou...

-- Eh bien? demanda le marin.

-- Eh bien, nous ferons des allumettes.

-- Chimiques?

-- Chimiques!

-- Ce n'est pas plus difficile que cela», s'écria le reporter, en

frappant sur l'épaule du marin.

Celui-ci ne trouvait pas la chose si simple, mais il ne protesta

pas. Tous sortirent. Le temps était redevenu beau. Un vif soleil

se levait sur l'horizon de la mer, et piquait de paillettes d'or

les rugosités prismatiques de l'énorme muraille.

Après avoir jeté un rapide coup d'oeil autour de lui, l'ingénieur

s'assit sur un quartier de roche. Harbert lui offrit quelques

poignées de moules et de sargasses, en disant:

«C'est tout ce que nous avons, monsieur Cyrus.

-- Merci, mon garçon, répondit Cyrus Smith, cela suffira, -- pour

ce matin, du moins.»

Et il mangea avec appétit cette maigre nourriture, qu'il arrosa

d'un peu d'eau fraîche, puisée à la rivière dans une vaste

coquille.

Ses compagnons le regardaient sans parler. Puis, après s'être

rassasié tant bien que mal, Cyrus Smith, croisant ses bras, dit:

«Ainsi, mes amis, vous ne savez pas encore si le sort nous a jetés

sur un continent ou sur une île?

-- Non, monsieur Cyrus, répondit le jeune garçon.

-- Nous le saurons demain, reprit l'ingénieur. Jusque-là, il n'y a

rien à faire.

-- Si, répliqua Pencroff.

-- Quoi donc?

-- Du feu, dit le marin, qui, lui aussi, avait son idée fixe.

-- Nous en ferons, Pencroff, répondit Cyrus Smith. -- Pendant que

vous me transportiez, hier, n'ai-je pas aperçu, dans l'ouest, une

montagne qui domine cette contrée?

-- Oui, répondit Gédéon Spilett, une montagne qui doit être assez

élevée...

-- Bien, reprit l'ingénieur. Demain, nous monterons à son sommet,

et nous verrons si cette terre est une île ou un continent.

Jusque-là, je le répète, rien à faire.

-- Si, du feu! dit encore l'entêté marin.

-- Mais on en fera, du feu! répliqua Gédéon Spilett. Un peu de

patience, Pencroff!»

Le marin regarda Gédéon Spilett d'un air qui semblait dire: «S'il

n'y a que vous pour en faire, nous ne tâterons pas du rôti de

sitôt!» Mais il se tut.

Cependant Cyrus Smith n'avait point répondu. Il semblait fort peu

préoccupé de cette question du feu. Pendant quelques instants, il

demeura absorbé dans ses réflexions. Puis, reprenant la parole:

«Mes amis, dit-il, notre situation est peut-être déplorable, mais,

en tout cas, elle est fort simple.

Ou nous sommes sur un continent, et alors, au prix de fatigues

plus ou moins grandes, nous gagnerons quelque point habité, ou

bien nous sommes sur une île. Dans ce dernier cas, de deux choses

l'une: si l'île est habitée, nous verrons à nous tirer d'affaire

avec ses habitants; si elle est déserte, nous verrons à nous tirer

d'affaire tout seuls.

-- Il est certain que rien n'est plus simple, répondit Pencroff.

-- Mais, que ce soit un continent ou une île, demanda Gédéon

Spilett, où pensez-vous, Cyrus, que cet ouragan nous ait jetés?

-- Au juste, je ne puis le savoir, répondit l'ingénieur, mais les

présomptions sont pour une terre du Pacifique. En effet, quand

nous avons quitté Richmond, le vent soufflait du nord-est, et sa

violence même prouve que sa direction n'a pas dû varier. Si cette

direction s'est maintenue du nord-est au sud-ouest, nous avons

traversé les états de la Caroline du Nord, de la Caroline du Sud,

de la Géorgie, le golfe du Mexique, le Mexique lui-même, dans sa

partie étroite, puis une portion de l'océan Pacifique. Je n'estime

pas à moins de six à sept mille milles la distance parcourue par

le ballon, et, pour peu que le vent ait varié d'un demi-quart, il

a dû nous porter soit sur l'archipel de Mendana, soit sur les

Pomotou, soit même, s'il avait une vitesse plus grande que je ne

le suppose, jusqu'aux terres de la Nouvelle-Zélande. Si cette

dernière hypothèse s'est réalisée, notre rapatriement sera facile.

Anglais ou Maoris, nous trouverons toujours à qui parler. Si, au

contraire, cette côte appartient à quelque île déserte d'un

archipel micronésien, peut-être pourrons-nous le reconnaître du

haut de ce cône qui domine la contrée, et alors nous aviserons à

nous établir ici, comme si nous ne devions jamais en sortir!

-- Jamais! s'écria le reporter. Vous dites: jamais! mon cher

Cyrus?

-- Mieux vaut mettre les choses au pis tout de suite, répondit

l'ingénieur, et ne se réserver que la surprise du mieux.

-- Bien dit! répliqua Pencroff. Et il faut espérer aussi que cette

île, si c'en est une, ne sera pas précisément située en dehors de

la route des navires! Ce serait là véritablement jouer de malheur!

-- Nous ne saurons à quoi nous en tenir qu'après avoir fait, et

avant tout, l'ascension de la montagne, répondit l'ingénieur.

-- Mais demain, monsieur Cyrus, demanda Harbert, serez-vous en

état de supporter les fatigues de cette ascension?

-- Je l'espère, répondit l'ingénieur, mais à la condition que

maître Pencroff et toi, mon enfant, vous vous montriez chasseurs

intelligents et adroits.

-- Monsieur Cyrus, répondit le marin, puisque vous parlez de

gibier, si, à mon retour, j'étais aussi certain de pouvoir le

faire rôtir que je suis certain de le rapporter...

-- Rapportez toujours, Pencroff», répondit Cyrus Smith.

Il fut donc convenu que l'ingénieur et le reporter passeraient la

journée aux Cheminées, afin d'examiner le littoral et le plateau

supérieur. Pendant ce temps, Nab, Harbert et le marin

retourneraient à la forêt, y renouvelleraient la provision de

bois, et feraient main-basse sur toute bête de plume ou de poil

qui passerait à leur portée.

Ils partirent donc, vers dix heures du matin, Harbert confiant,

Nab joyeux, Pencroff murmurant à part lui:

«Si, à mon retour, je trouve du feu à la maison, c'est que le

tonnerre en personne sera venu l'allumer!»

Tous trois remontèrent la berge, et, arrivés au coude que formait

la rivière, le marin, s'arrêtant, dit à ses deux compagnons:

«Commençons-nous par être chasseurs ou bûcherons?

-- Chasseurs, répondit Harbert. Voilà déjà Top qui est en quête.

-- Chassons donc, reprit le marin; puis, nous reviendrons ici

faire notre provision de bois.»

Cela dit, Harbert, Nab et Pencroff, après avoir arraché trois

bâtons au tronc d'un jeune sapin, suivirent Top, qui bondissait

dans les grandes herbes.

Cette fois, les chasseurs, au lieu de longer le cours de la

rivière, s'enfoncèrent plus directement au coeur même de la forêt.

C'étaient toujours les mêmes arbres, appartenant pour la plupart à

la famille des pins. En de certains endroits, moins pressés,

isolés par bouquets, ces pins présentaient des dimensions

considérables, et semblaient indiquer, par leur développement, que

cette contrée se trouvait plus élevée en latitude que ne le

supposait l'ingénieur. Quelques clairières, hérissées de souches

rongées par le temps, étaient couvertes de bois mort, et formaient

ainsi d'inépuisables réserves de combustible. Puis, la clairière

passée, le taillis se resserrait et devenait presque impénétrable.

Se guider au milieu de ces massifs d'arbres, sans aucun chemin

frayé, était chose assez difficile. Aussi, le marin, de temps en

temps, jalonnait-il sa route en faisant quelques brisées qui

devaient être aisément reconnaissables. Mais peut-être avait-il eu

tort de ne pas remonter le cours d'eau, ainsi qu'Harbert et lui

avaient fait pendant leur première excursion, car, après une heure

de marche, pas un gibier ne s'était encore montré. Top, en courant

sous les basses ramures, ne donnait l'éveil qu'à des oiseaux qu'on

ne pouvait approcher. Les couroucous eux-mêmes étaient absolument

invisibles, et il était probable que le marin serait forcé de

revenir à cette partie marécageuse de la forêt, dans laquelle il

avait si heureusement opéré sa pêche aux tétras.

«Eh! Pencroff, dit Nab d'un ton un peu sarcastique, si c'est là

tout le gibier que vous avez promis de rapporter à mon maître, il

ne faudra pas grand feu pour le faire rôtir!

-- Patience, Nab, répondit le marin, ce n'est pas le gibier qui

manquera au retour!

-- Vous n'avez donc pas confiance en M Smith?

-- Si.

-- Mais vous ne croyez pas qu'il fera du feu?

-- Je le croirai quand le bois flambera dans le foyer.

-- Il flambera, puisque mon maître l'a dit!

-- Nous verrons!»

Cependant, le soleil n'avait pas encore atteint le plus haut point

de sa course au-dessus de l'horizon.

L'exploration continua donc, et fut utilement marquée par la

découverte qu'Harbert fit d'un arbre dont les fruits étaient

comestibles. C'était le pin pigeon, qui produit une amande

excellente, très estimée dans les régions tempérées de l'Amérique

et de l'Europe. Ces amandes étaient dans un parfait état de

maturité, et Harbert les signala à ses deux compagnons, qui s'en

régalèrent.

«Allons, dit Pencroff, des algues en guise de pain, des moules

crues en guise de chair, et des amandes pour dessert, voilà bien

le dîner de gens qui n'ont plus une seule allumette dans leur

poche!

-- Il ne faut pas se plaindre, répondit Harbert.

-- Je ne me plains pas, mon garçon, répondit Pencroff. Seulement,

je répète que la viande est un peu trop économisée dans ce genre

de repas!

-- Top a vu quelque chose!...» s'écria Nab, qui courut vers un

fourré au milieu duquel le chien avait disparu en aboyant.

Aux aboiements de Top se mêlaient des grognements singuliers.

Le marin et Harbert avaient suivi Nab. S'il y avait là quelque

gibier, ce n'était pas le moment de discuter comment on pourrait

le faire cuire, mais bien comment on pourrait s'en emparer.

Les chasseurs, à peine entrés dans le taillis, virent Top aux

prises avec un animal qu'il tenait par une oreille. Ce quadrupède

était une espèce de porc long de deux pieds et demi environ, d'un

brun noirâtre mais moins foncé au ventre, ayant un poil dur et peu

épais, et dont les doigts, alors fortement appliqués sur le sol,

semblaient réunis par des membranes.

Harbert crut reconnaître en cet animal un cabiai, c'est-à-dire un

des plus grands échantillons de l'ordre des rongeurs.

Cependant, le cabiai ne se débattait pas contre le chien. Il

roulait bêtement ses gros yeux profondément engagés dans une

épaisse couche de graisse. Peut-être voyait-il des hommes pour la

première fois.

Cependant, Nab, ayant assuré son bâton dans sa main, allait

assommer le rongeur, quand celui-ci, s'arrachant aux dents de Top,

qui ne garda qu'un bout de son oreille, poussa un vigoureux

grognement, se précipita sur Harbert, le renversa à demi, et

disparut à travers bois.

«Ah! le gueux!» s'écria Pencroff.

Aussitôt tous trois s'étaient lancés sur les traces de Top, et au

moment où ils allaient le rejoindre, l'animal disparaissait sous

les eaux d'une vaste mare, ombragée par de grands pins séculaires.

Nab, Harbert, Pencroff s'étaient arrêtés, immobiles. Top s'était

jeté à l'eau, mais le cabiai, caché au fond de la mare, ne

paraissait plus.

«Attendons, dit le jeune garçon, car il viendra bientôt respirer à

la surface.

-- Ne se noiera-t-il pas? demanda Nab.

-- Non, répondit Harbert, puisqu'il a les pieds palmés, et c'est

presque un amphibie. Mais guettons-le.»

Top était resté à la nage. Pencroff et ses deux compagnons

allèrent occuper chacun un point de la berge, afin de couper toute

retraite au cabiai, que le chien cherchait en nageant à la surface

de la mare.

Harbert ne se trompait pas. Après quelques minutes, l'animal

remonta au-dessus des eaux. Top d'un bond fut sur lui, et

l'empêcha de plonger à nouveau. Un instant plus tard, le cabiai,

traîné jusqu'à la berge, était assommé d'un coup du bâton de Nab.

«Hurrah! s'écria Pencroff, qui employait volontiers ce cri de

triomphe. Rien qu'un charbon ardent, et ce rongeur sera rongé

jusqu'aux os!»

Pencroff chargea le cabiai sur son épaule, et, jugeant à la

hauteur du soleil qu'il devait être environ deux heures, il donna

le signal du retour.

L'instinct de Top ne fut pas inutile aux chasseurs, qui, grâce à

l'intelligent animal, purent retrouver le chemin déjà parcouru.

Une demi-heure après, ils arrivaient au coude de la rivière.

Ainsi qu'il l'avait fait la première fois, Pencroff établit

rapidement un train de bois, bien que, faute de feu, cela lui

semblât une besogne inutile, et, le train suivant le fil de l'eau,

on revint vers les Cheminées.

Mais, le marin n'en était pas à cinquante pas qu'il s'arrêtait,

poussait de nouveau un hurrah formidable, et, tendant la main vers

l'angle de la falaise:

«Harbert! Nab! Voyez!» s'écriait-il.

Une fumée s'échappait et tourbillonnait au-dessus des roches!

CHAPITRE X

Quelques instants après, les trois chasseurs se trouvaient devant

un foyer pétillant. Cyrus Smith et le reporter étaient là.

Pencroff les regardait l'un et l'autre, sans mot dire, son cabiai

à la main.

«Eh bien, oui, mon brave, s'écria le reporter. Du feu, du vrai

feu, qui rôtira parfaitement ce magnifique gibier dont nous nous

régalerons tout à l'heure!

-- Mais qui a allumé?... demanda Pencroff.

-- Le soleil!»

La réponse de Gédéon Spilett était exacte. C'était le soleil qui

avait fourni cette chaleur dont s'émerveillait Pencroff. Le marin

ne voulait pas en croire ses yeux, et il était tellement ébahi,

qu'il ne pensait pas à interroger l'ingénieur.

«Vous aviez donc une lentille, monsieur? demanda Harbert à Cyrus

Smith.

-- Non, mon enfant, répondit celui-ci, mais j'en ai fait une.»

Et il montra l'appareil qui lui avait servi de lentille. C'étaient

tout simplement les deux verres qu'il avait enlevés à la montre du

reporter et à la sienne. Après les avoir remplis d'eau et rendu

leurs bords adhérents au moyen d'un peu de glaise, il s'était

ainsi fabriqué une véritable lentille, qui, concentrant les rayons

solaires sur une mousse bien sèche, en avait déterminé la

combustion.

Le marin considéra l'appareil, puis il regarda l'ingénieur sans

prononcer un mot. Seulement, son regard en disait long! Si, pour

lui, Cyrus SMith n'était pas un dieu, c'était assurément plus

qu'un homme. Enfin la parole lui revint, et il s'écria:

«Notez cela, Monsieur Spilett, notez cela sur votre papier!

-- C'est noté», répondit le reporter.

Puis, Nab aidant, le marin disposa la broche, et le cabiai,

convenablement vidé, grilla bientôt, comme un simple cochon de

lait, devant une flamme claire et pétillante.

Les Cheminées étaient redevenues plus habitables, non seulement

parce que les couloirs s'échauffaient au feu du foyer, mais parce

que les cloisons de pierres et de sable avaient été rétablies.

On le voit, l'ingénieur et son compagnon avaient bien employé la

journée. Cyrus Smith avait presque entièrement recouvré ses

forces, et s'était essayé en montant sur le plateau supérieur. De

ce point, son oeil, accoutumé à évaluer les hauteurs et les

distances, s'était longtemps fixé sur ce cône dont il voulait le

lendemain atteindre la cime. Le mont, situé à six milles environ

dans le nord-ouest, lui parut mesurer trois mille cinq cents pieds

au-dessus du niveau de la mer. Par conséquent, le regard d'un

observateur posté à son sommet pourrait parcourir l'horizon dans

un rayon de cinquante milles au moins.

Il était donc probable que Cyrus Smith résoudrait aisément cette

question «de continent ou d'île», à laquelle il donnait, non sans

raison, le pas sur toutes les autres.

On soupa convenablement. La chair du cabiai fut déclarée

excellente. Les sargasses et les amandes de pin pignon

complétèrent ce repas, pendant lequel l'ingénieur parla peu. Il

était préoccupé des projets du lendemain. Une ou deux fois,

Pencroff émit quelques idées sur ce qu'il conviendrait de faire,

mais Cyrus Smith, qui était évidemment un esprit méthodique, se

contenta de secouer la tête.

«Demain, répétait-il, nous saurons à quoi nous en tenir, et nous

agirons en conséquence.»

Le repas terminé, de nouvelles brassées de bois furent jetées sur

le foyer, et les hôtes des Cheminées, y compris le fidèle Top,

s'endormirent d'un profond sommeil. Aucun incident ne troubla

cette nuit paisible, et le lendemain, -- 29 mars, -- frais et

dispos, ils se réveillaient, prêts à entreprendre cette excursion

qui devait fixer leur sort.

Tout était prêt pour le départ. Les restes du cabiai pouvaient

nourrir pendant vingt-quatre heures encore Cyrus Smith et ses

compagnons. D'ailleurs, ils espéraient bien se ravitailler en

route. Comme les verres avaient été remis aux montres de

l'ingénieur et du reporter, Pencroff brûla un peu de ce linge qui

devait servir d'amadou. Quant au silex, il ne devait pas manquer

dans ces terrains d'origine plutonienne.

Il était sept heures et demie du matin, quand les explorateurs,

armés de bâtons, quittèrent les Cheminées. Suivant l'avis de

Pencroff, il parut bon de prendre le chemin déjà parcouru à

travers la forêt, quitte à revenir par une autre route. C'était

aussi la voie la plus directe pour atteindre la montagne. On

tourna donc l'angle sud, et on suivit la rive gauche de la

rivière, qui fut abandonnée au point où elle se coudait vers le

sud-ouest. Le sentier, déjà frayé sous les arbres verts, fut

retrouvé, et, à neuf heures, Cyrus Smith et ses compagnons

atteignaient la lisière occidentale de la forêt.

Le sol, jusqu'alors peu accidenté, marécageux d'abord, sec et

sablonneux ensuite, accusait une légère pente, qui remontait du

littoral vers l'intérieur de la contrée. Quelques animaux, très

fuyards, avaient été entrevus sous les futaies. Top les faisait

lever lestement, mais son maître le rappelait aussitôt, car le

moment n'était pas venu de les poursuivre. Plus tard, on verrait.

L'ingénieur n'était point homme à se laisser distraire de son idée

fixe. On ne se serait même pas trompé en affirmant qu'il

n'observait le pays, ni dans sa configuration, ni dans ses

productions naturelles. Son seul objectif, c'était ce mont qu'il

prétendait gravir, et il y allait tout droit.

À dix heures, on fit une halte de quelques minutes. Au sortir de

la forêt, le système orographique de la contrée avait apparu aux

regards. Le mont se composait de deux cônes. Le premier, tronqué à

une hauteur de deux mille cinq cents pieds environ, était soutenu

par de capricieux contreforts, qui semblaient se ramifier comme

les griffes d'une immense serre appliquée sur le sol. Entre ces

contreforts se creusaient autant de vallées étroites, hérissées

d'arbres, dont les derniers bouquets s'élevaient jusqu'à la

troncature du premier cône. Toutefois, la végétation paraissait

être moins fournie dans la partie de la montagne exposée au nord-

est, et on y apercevait des zébrures assez profondes, qui devaient

être des coulées laviques. Sur le premier cône reposait un second

cône, légèrement arrondi à sa cime, et qui se tenait un peu de

travers. On eût dit un vaste chapeau rond placé sur l'oreille. Il

semblait formé d'une terre dénudée, que perçaient en maint endroit

des roches rougeâtres.

C'était le sommet de ce second cône qu'il convenait d'atteindre,

et l'arête des contreforts devait offrir la meilleure route pour y

arriver.

«Nous sommes sur un terrain volcanique», avait dit Cyrus Smith, et

ses compagnons, le suivant, commencèrent à s'élever peu à peu sur

le dos d'un contrefort, qui, par une ligne sinueuse et par

conséquent plus aisément franchissable, aboutissait au premier

plateau.

Les intumescences étaient nombreuses sur ce sol, que les forces

plutoniennes avaient évidemment convulsionné. Çà et là, blocs

erratiques, débris nombreux de basalte, pierres ponces,

obsidiennes. Par bouquets isolés, s'élevaient de ces conifères,

qui, quelques centaines de pieds plus bas, au fond des étroites

gorges, formaient d'épais massifs, presque impénétrables aux

rayons du soleil.

Pendant cette première partie de l'ascension sur les rampes

inférieures, Harbert fit remarquer des empreintes qui indiquaient

le passage récent de grands animaux, fauves ou autres.

«Ces bêtes-là ne nous céderont peut-être pas volontiers leur

domaine? dit Pencroff.

-- Eh bien, répondit le reporter, qui avait déjà chassé le tigre

aux Indes et le lion en Afrique, nous verrons à nous en

débarrasser. Mais, en attendant, tenons-nous sur nos gardes!»

Cependant, on s'élevait peu à peu. La route, accrue par des

détours et des obstacles qui ne pouvaient être franchis

directement, était longue. Quelquefois aussi, le sol manquait

subitement, et l'on se trouvait sur le bord de profondes crevasses

qu'il fallait tourner. À revenir ainsi sur ses pas, afin de suivre

quelque sentier praticable, c'était du temps employé et des

fatigues subies. À midi, quand la petite troupe fit halte pour

déjeuner au pied d'un large bouquet de sapins, près d'un petit

ruisseau qui s'en allait en cascade, elle se trouvait encore à mi-

chemin du premier plateau, qui, dès lors, ne serait

vraisemblablement atteint qu'à la nuit tombante. De ce point,

l'horizon de mer se développait plus largement; mais, sur la

droite, le regard, arrêté par le promontoire aigu du sud-est, ne

pouvait déterminer si la côte se rattachait par un brusque retour

à quelque terre d'arrière plan. À gauche, le rayon de vue gagnait

bien quelques milles au nord; toutefois, dès le nord-ouest, au

point qu'occupaient les explorateurs, il était coupé net par

l'arête d'un contrefort bizarrement taillé, qui formait comme la

puissante culée du cône central. On ne pouvait donc rien

pressentir encore de la question que voulait résoudre Cyrus Smith.

À une heure, l'ascension fut reprise. Il fallut biaiser vers le

sud-ouest et s'engager de nouveau dans des taillis assez épais.

Là, sous le couvert des arbres, voletaient plusieurs couples de

gallinacés de la famille des faisans. C'étaient des «tragopans»,

ornés d'un fanon charnu qui pendait sur leurs gorges, et de deux

minces cornes cylindriques, plantées en arrière de leurs yeux.

Parmi ces couples, de la taille d'un coq, la femelle était

uniformément brune, tandis que le mâle resplendissait sous son

plumage rouge, semé de petites larmes blanches.

Gédéon Spilett, d'un coup de pierre, adroitement et vigoureusement

lancé, tua un de ces tragopans, que Pencroff, affamé par le grand

air, ne regarda pas sans quelque convoitise.

Après avoir quitté ce taillis, les ascensionnistes, se faisant la

courte échelle, gravirent sur un espace de cent pieds un talus

très raide, et atteignirent un étage supérieur, peu fourni

d'arbres, dont le sol prenait une apparence volcanique. Il

s'agissait alors de revenir vers l'est, en décrivant des lacets

qui rendaient les pentes plus praticables, car elles étaient alors

fort raides, et chacun devait choisir avec soin l'endroit où se

posait son pied. Nab et Harbert tenaient la tête, Pencroff la

queue; entre eux, Cyrus et le reporter. Les animaux qui

fréquentaient ces hauteurs -- et les traces ne manquaient pas --

devaient nécessairement appartenir à ces races, au pied sûr et à

l'échine souple, des chamois ou des isards. On en vit quelques-

uns, mais ce ne fut pas le nom que leur donna Pencroff, car, à un

certain moment:

«Des moutons!» s'écria-t-il.

Tous s'étaient arrêtés à cinquante pas d'une demi-douzaine

d'animaux de grande taille, aux fortes cornes courbées en arrière

et aplaties vers la pointe, à la toison laineuse, cachée sous de

longs poils soyeux de couleur fauve.

Ce n'étaient point des moutons ordinaires, mais une espèce

communément répandue dans les régions montagneuses des zones

tempérées, à laquelle Harbert donna le nom de mouflons.

«Ont-ils des gigots et des côtelettes? demanda le marin.

-- Oui, répondit Harbert.

-- Eh bien, ce sont des moutons!» dit Pencroff.

Ces animaux, immobiles entre les débris de basalte, regardaient

d'un oeil étonné, comme s'ils voyaient pour la première fois des

bipèdes humains. Puis, leur crainte subitement éveillée, ils

disparurent en bondissant sur les roches.

«Au revoir!» leur cria Pencroff d'un ton si comique, que Cyrus

Smith, Gédéon Spilett, Harbert et Nab ne purent s'empêcher de

rire.

L'ascension continua. On pouvait fréquemment observer, sur

certaines déclivités, des traces de laves, très capricieusement

striées. De petites solfatares coupaient parfois la route suivie

par les ascensionnistes, et il fallait en prolonger les bords. En

quelques points, le soufre avait déposé sous la forme de

concrétions cristallines, au milieu de ces matières qui précèdent

généralement les épanchements laviques, pouzzolanes à grains

irréguliers et fortement torréfiés, cendres blanchâtres faites

d'une infinité de petits cristaux feldspathiques. Aux approches du

premier plateau, formé par la troncature du cône inférieur, les

difficultés de l'ascension furent très prononcées. Vers quatre

heures, l'extrême zone des arbres avait été dépassée. Il ne

restait plus, çà et là, que quelques pins grimaçants et décharnés,

qui devaient avoir la vie dure pour résister, à cette hauteur, aux

grands vents du large.

Heureusement pour l'ingénieur et ses compagnons, le temps était

beau, l'atmosphère tranquille, car une violente brise, à une

altitude de trois mille pieds, eût gêné leurs évolutions. La

pureté du ciel au zénith se sentait à travers la transparence de

l'air. Un calme parfait régnait autour d'eux. Ils ne voyaient plus

le soleil, alors caché par le vaste écran du cône supérieur, qui

masquait le demi-horizon de l'ouest, et dont l'ombre énorme,

s'allongeant jusqu'au littoral, croissait à mesure que l'astre

radieux s'abaissait dans sa course diurne. Quelques vapeurs,

brumes plutôt que nuages, commençaient à se montrer dans l'est, et

se coloraient de toutes les couleurs spectrales sous l'action des

rayons solaires.

Cinq cents pieds seulement séparaient alors les explorateurs du

plateau qu'ils voulaient atteindre, afin d'y établir un campement

pour la nuit, mais ces cinq cents pieds s'accrurent de plus de

deux milles par les zigzags qu'il fallut décrire. Le sol, pour

ainsi dire, manquait sous le pied. Les pentes présentaient souvent

un angle tellement ouvert, que l'on glissait sur les coulées de

laves, quand les stries, usées par l'air, n'offraient pas un point

d'appui suffisant. Enfin, le soir se faisait peu à peu, et il

était presque nuit, quand Cyrus Smith et ses compagnons, très

fatigués par une ascension de sept heures, arrivèrent au plateau

du premier cône.

Il fut alors question d'organiser le campement, et de réparer ses

forces, en soupant d'abord, en dormant ensuite. Ce second étage de

la montagne s'élevait sur une base de roches, au milieu desquelles

on trouva facilement une retraite. Le combustible n'était pas

abondant. Cependant, on pouvait obtenir du feu au moyen des

mousses et des broussailles sèches qui hérissaient certaines

portions du plateau. Pendant que le marin préparait son foyer sur

des pierres qu'il disposa à cet usage, Nab et Harbert s'occupèrent

de l'approvisionner en combustible.

Ils revinrent bientôt avec leur charge de broussailles.

Le briquet fut battu, le linge brûlé recueillit les étincelles du

silex, et, sous le souffle de Nab, un feu pétillant se développa,

en quelques instants, à l'abri des roches.

Ce feu n'était destiné qu'à combattre la température un peu froide

de la nuit, et il ne fut pas employé à la cuisson du faisan, que

Nab réservait pour le lendemain. Les restes du cabiai et quelques

douzaines d'amandes de pin pignon formèrent les éléments du

souper. Il n'était pas encore six heures et demie que tout était

terminé.

Cyrus Smith eut alors la pensée d'explorer, dans la demi-

obscurité, cette large assise circulaire qui supportait le cône

supérieur de la montagne. Avant de prendre quelque repos, il

voulait savoir si ce cône pourrait être tourné à sa base, pour le

cas où ses flancs, trop déclives, le rendraient inaccessible

jusqu'à son sommet. Cette question ne laissait pas de le

préoccuper, car il était possible que, du côté où le chapeau

s'inclinait, c'est-à-dire vers le nord, le plateau ne fût pas

praticable. Or, si la cime de la montagne ne pouvait être

atteinte, d'une part, et si, de l'autre, on ne pouvait contourner

la base du cône, il serait impossible d'examiner la portion

occidentale de la contrée, et le but de l'ascension serait en

partie manqué.

Donc, l'ingénieur, sans tenir compte de ses fatigues, laissant

Pencroff et Nab organiser la couchée, et Gédéon Spilett noter les

incidents du jour, commença à suivre la lisière circulaire du

plateau, en se dirigeant vers le nord. Harbert l'accompagnait.

La nuit était belle et tranquille, l'obscurité peu profonde

encore. Cyrus Smith et le jeune garçon marchaient l'un près de

l'autre, sans parler. En de certains endroits, le plateau

s'ouvrait largement devant eux, et ils passaient sans encombre. En

d'autres, obstrué par les éboulis, il n'offrait qu'une étroite

sente, sur laquelle deux personnes ne pouvaient marcher de front.

Il arriva même qu'après une marche de vingt minutes, Cyrus Smith

et Harbert durent s'arrêter. À partir de ce point, le talus des

deux cônes affleurait. Plus d'épaulement qui séparât les deux

parties de la montagne. La contourner sur des pentes inclinées à

près de soixante-dix degrés devenait impraticable.

Mais, si l'ingénieur et le jeune garçon durent renoncer à suivre

une direction circulaire, en revanche, la possibilité leur fut

alors donnée de reprendre directement l'ascension du cône. En

effet, devant eux s'ouvrait un éventrement profond du massif.

C'était l'égueulement du cratère supérieur, le goulot, si l'on

veut, par lequel s'échappaient les matières éruptives liquides, à

l'époque où le volcan était encore en activité. Les laves durcies,

les scories encroûtées formaient une sorte d'escalier naturel, aux

marches largement dessinées, qui devaient faciliter l'accès du

sommet de la montagne. Un coup d'oeil suffit à Cyrus Smith pour

reconnaître cette disposition, et, sans hésiter, suivi du jeune

garçon, il s'engagea dans l'énorme crevasse, au milieu d'une

obscurité croissante.

C'était encore une hauteur de mille pieds à franchir.

Les déclivités intérieures du cratère seraient-elles praticables?

On le verrait bien. L'ingénieur continuerait sa marche

ascensionnelle, tant qu'il ne serait pas arrêté. Heureusement, ces

déclivités, très allongées et très sinueuses, décrivaient un large

pas de vis à l'intérieur du volcan, et favorisaient la marche en

hauteur.

Quant au volcan lui-même, on ne pouvait douter qu'il ne fût

complètement éteint. Pas une fumée ne s'échappait de ses flancs.

Pas une flamme ne se décelait dans les cavités profondes. Pas un

grondement, pas un murmure, pas un tressaillement ne sortait de ce

puits obscur, qui se creusait peut-être jusqu'aux entrailles du

globe. L'atmosphère même, au dedans de ce cratère, n'était saturée

d'aucune vapeur sulfureuse. C'était plus que le sommeil d'un

volcan, c'était sa complète extinction.

La tentative de Cyrus Smith devait réussir. Peu à peu, Harbert et

lui, en remontant sur les parois internes, virent le cratère

s'élargir au-dessus de leur tête. Le rayon de cette portion

circulaire du ciel, encadrée par les bords du cône, s'accrut

sensiblement. À chaque pas, pour ainsi dire, que firent Cyrus

Smith et Harbert, de nouvelles étoiles entrèrent dans le champ de

leur vision. Les magnifiques constellations de ce ciel austral

resplendissaient. Au zénith, brillaient d'un pur éclat la

splendide Antarès du Scorpion, et, non loin, cette B du Centaure

que l'on croit être l'étoile la plus rapprochée du globe

terrestre. Puis, à mesure que s'évasait le cratère, apparurent

Fomalhaut du Poisson, le Triangle austral, et enfin, presque au

pôle antarctique du monde, cette étincelante Croix du Sud, qui

remplace la Polaire de l'hémisphère boréal.

Il était près de huit heures, quand Cyrus Smith et Harbert mirent

le pied sur la crête supérieure du mont, au sommet du cône.

L'obscurité était complète alors, et ne permettait pas au regard

de s'étendre sur un rayon de deux milles. La mer entourait-elle

cette terre inconnue, ou cette terre se rattachait-elle, dans

l'ouest, à quelque continent du Pacifique? On ne pouvait encore le

reconnaître. Vers l'ouest, une bande nuageuse, nettement dessinée

à l'horizon, accroissait les ténèbres, et l'oeil ne savait

découvrir si le ciel et l'eau s'y confondaient sur une même ligne

circulaire.

Mais, en un point de cet horizon, une vague lueur parut soudain,

qui descendait lentement, à mesure que le nuage montait vers le

zénith.

C'était le croissant délié de la lune, déjà près de disparaître.

Mais sa lumière suffit à dessiner nettement la ligne horizontale,

alors détachée du nuage, et l'ingénieur put voir son image

tremblotante se refléter un instant sur une surface liquide.

Cyrus Smith saisit la main du jeune garçon, et, d'une voix grave:

«Une île!» dit-il, au moment où le croissant lunaire s'éteignait

dans les flots.

CHAPITRE XI

Une demi-heure plus tard, Cyrus Smith et Harbert étaient de retour

au campement. L'ingénieur se bornait à dire à ses compagnons que

la terre sur laquelle le hasard les avait jetés était une île, et

que, le lendemain, on aviserait. Puis, chacun s'arrangea de son

mieux pour dormir, et, dans ce trou de basalte, à une hauteur de

deux mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer, par une

nuit paisible, «les insulaires» goûtèrent un repos profond.

Le lendemain, 30 mars, après un déjeuner sommaire, dont le

tragopan rôti fit tous les frais, l'ingénieur voulut remonter au

sommet du volcan, afin d'observer avec attention l'île dans

laquelle lui et les siens étaient emprisonnés pour la vie, peut-

être, si cette île était située à une grande distance de toute

terre, ou si elle ne se trouvait pas sur le chemin des navires qui

visitent les archipels de l'océan Pacifique. Cette fois, ses

compagnons le suivirent dans cette nouvelle exploration. Eux

aussi, ils voulaient voir cette île à laquelle ils allaient

demander de subvenir à tous leurs besoins.

Il devait être sept heures du matin environ, quand Cyrus Smith,

Harbert, Pencroff, Gédéon Spilett et Nab quittèrent le campement.

Aucun ne paraissait inquiet de la situation qui lui était faite.

Ils avaient foi en eux, sans doute, mais il faut observer que le

point d'appui de cette foi n'était pas le même chez Cyrus Smith

que chez ses compagnons.

L'ingénieur avait confiance, parce qu'il se sentait capable

d'arracher à cette nature sauvage tout ce qui serait nécessaire à

la vie de ses compagnons et à la sienne, et ceux-ci ne redoutaient

rien, précisément parce que Cyrus Smith était avec eux. Cette

nuance se comprendra. Pencroff surtout, depuis l'incident du feu

rallumé, n'aurait pas désespéré un instant, quand bien même il se

fût trouvé sur un roc nu, si l'ingénieur eût été avec lui sur ce

roc.

«Bah! dit-il, nous sommes sortis de Richmond, sans la permission

des autorités! Ce serait bien le diable si nous ne parvenions pas

un jour ou l'autre à partir d'un lieu où personne ne nous

retiendra certainement!»

Cyrus Smith suivit le même chemin que la veille. On contourna le

cône par le plateau qui formait épaulement, jusqu'à la gueule de

l'énorme crevasse.

Le temps était magnifique. Le soleil montait sur un ciel pur et

couvrait de ses rayons tout le flanc oriental de la montagne.

Le cratère fut abordé. Il était bien tel que l'ingénieur l'avait

reconnu dans l'ombre, c'est-à-dire un vaste entonnoir qui allait

en s'évasant jusqu'à une hauteur de mille pieds au-dessus du

plateau. Au bas de la crevasse, de larges et épaisses coulées de

laves serpentaient sur les flancs du mont et jalonnaient ainsi la

route des matières éruptives jusqu'aux vallées inférieures qui

sillonnaient la portion septentrionale de l'île.

L'intérieur du cratère, dont l'inclinaison ne dépassait pas

trente-cinq à quarante degrés, ne présentait ni difficultés ni

obstacles à l'ascension.

On y remarquait les traces de laves très anciennes, qui

probablement s'épanchaient par le sommet du cône, avant que cette

crevasse latérale leur eût ouvert une voie nouvelle.

Quant à la cheminée volcanique qui établissait la communication

entre les couches souterraines et le cratère, on ne pouvait en

estimer la profondeur par le regard, car elle se perdait dans

l'obscurité. Mais, quant à l'extinction complète du volcan, elle

n'était pas douteuse.

Avant huit heures, Cyrus Smith et ses compagnons étaient réunis au

sommet du cratère, sur une intumescence conique qui en

boursouflait le bord septentrional.

«La mer! la mer partout!» s'écrièrent-ils, comme si leurs lèvres

n'eussent pu retenir ce mot qui faisait d'eux des insulaires.

La mer, en effet, l'immense nappe d'eau circulaire autour d'eux!

Peut-être, en remontant au sommet du cône, Cyrus Smith avait-il eu

l'espoir de découvrir quelque côte, quelque île rapprochée, qu'il

n'avait pu apercevoir la veille pendant l'obscurité. Mais rien

n'apparut jusqu'aux limites de l'horizon, c'est-à-dire sur un

rayon de plus de cinquante milles. Aucune terre en vue. Pas une

voile. Toute cette immensité était déserte, et l'île occupait le

centre d'une circonférence qui semblait être infinie.

L'ingénieur et ses compagnons, muets, immobiles, parcoururent du

regard, pendant quelques minutes, tous les points de l'Océan. Cet

Océan, leurs yeux le fouillèrent jusqu'à ses plus extrêmes

limites. Mais Pencroff, qui possédait une si merveilleuse

puissance de vision, ne vit rien, et certainement, si une terre se

fût relevée à l'horizon, quand bien même elle n'eût apparu que

sous l'apparence d'une insaisissable vapeur, le marin l'aurait

indubitablement reconnue, car c'étaient deux véritables télescopes

que la nature avait fixés sous son arcade sourcilière! De l'Océan,

les regards se reportèrent sur l'île qu'ils dominaient tout

entière, et la première question qui fut posée le fut par Gédéon

Spilett, en ces termes: «Quelle peut être la grandeur de cette

île?»

Véritablement, elle ne paraissait pas considérable au milieu de

cet immense Océan.

Cyrus Smith réfléchit pendant quelques instants; il observa

attentivement le périmètre de l'île, en tenant compte de la

hauteur à laquelle il se trouvait placé; puis:

«Mes amis, dit-il, je ne crois pas me tromper en donnant au

littoral de l'île un développement de plus de cent milles.

-- Et conséquemment, sa superficie?...

-- Il est difficile de l'apprécier, répondit l'ingénieur, car elle

est trop capricieusement découpée.»

Si Cyrus Smith ne se trompait pas dans son évaluation, l'île

avait, à peu de chose près, l'étendue de Malte ou Zante, dans la

Méditerranée; mais elle était, à la fois, beaucoup plus

irrégulière, et moins riche en caps, promontoires, pointes, baies,

anses ou criques. Sa forme, véritablement étrange, surprenait le

regard, et quand Gédéon Spilett, sur le conseil de l'ingénieur, en

eut dessiné les contours, on trouva qu'elle ressemblait à quelque

fantastique animal, une sorte de ptéropode monstrueux, qui eût été

endormi à la surface du Pacifique.

Voici, en effet, la configuration exacte de cette île, qu'il

importe de faire connaître, et dont la carte fut immédiatement

dressée par le reporter avec une précision suffisante.

La portion est du littoral, c'est-à-dire celle sur laquelle les

naufragés avaient atterri, s'échancrait largement et bordait une

vaste baie terminée au sud-est par un cap aigu, qu'une pointe

avait caché à Pencroff, lors de sa première exploration. Au nord-

est, deux autres caps fermaient la baie, et entre eux se creusait

un étroit golfe qui ressemblait à la mâchoire entr'ouverte de

quelque formidable squale.

Du nord-est au nord-ouest, la côte s'arrondissait comme le crâne

aplati d'un fauve, pour se relever en formant une sorte de

gibbosité qui n'assignait pas un dessin très déterminé à cette

partie de l'île, dont le centre était occupé par la montagne

volcanique. De ce point, le littoral courait assez régulièrement

nord et sud, creusé, aux deux tiers de son périmètre, par une

étroite crique, à partir de laquelle il finissait en une longue

queue, semblable à l'appendice caudal d'un gigantesque alligator.

Cette queue formait une véritable presqu'île qui s'allongeait de

plus de trente milles en mer, à compter du cap sud-est de l'île,

déjà mentionné, et elle s'arrondissait en décrivant une rade

foraine, largement ouverte, que dessinait le littoral inférieur de

cette terre si étrangement découpée.

Dans sa plus petite largeur, c'est-à-dire entre les Cheminées et

la crique observée sur la côte occidentale qui lui correspondait

en latitude, l'île mesurait dix milles seulement; mais sa plus

grande longueur, de la mâchoire du nord-est à l'extrémité de la

queue du sud-ouest, ne comptait pas moins de trente milles.

Quant à l'intérieur de l'île, son aspect général était celui-ci:

très boisée dans toute sa portion méridionale depuis la montagne

jusqu'au littoral, elle était aride et sablonneuse dans sa partie

septentrionale. Entre le volcan et la côte est, Cyrus Smith et ses

compagnons furent assez surpris de voir un lac, encadré dans sa

bordure d'arbres verts, dont ils ne soupçonnaient pas l'existence.

Vu de cette hauteur, le lac semblait être au même niveau que la

mer, mais, réflexion faite, l'ingénieur expliqua à ses compagnons

que l'altitude de cette petite nappe d'eau devait être de trois

cents pieds, car le plateau qui lui servait de bassin n'était que

le prolongement de celui de la côte.

«C'est donc un lac d'eau douce? demanda Pencroff.

-- Nécessairement, répondit l'ingénieur, car il doit être alimenté

par les eaux qui s'écoulent de la montagne.

-- J'aperçois une petite rivière qui s'y jette, dit Harbert, en

montrant un étroit ruisseau, dont la source devait s'épancher dans

les contreforts de l'ouest.

-- En effet, répondit Cyrus Smith, et puisque ce ruisseau alimente

le lac il est probable que du côté de la mer il existe un

déversoir par lequel s'échappe le trop-plein des eaux. Nous

verrons cela à notre retour.»

Ce petit cours d'eau, assez sinueux, et la rivière déjà reconnue,

tel était le système hydrographique, du moins tel il se

développait aux yeux des explorateurs. Cependant, il était

possible que, sous ces masses d'arbres qui faisaient des deux

tiers de l'île une forêt immense, d'autres rios s'écoulassent vers

la mer. On devait même le supposer, tant cette région se montrait

fertile et riche des plus magnifiques échantillons de la flore des

zones tempérées. Quant à la partie septentrionale, nul indice

d'eaux courantes; peut-être des eaux stagnantes dans la portion

marécageuse du nord-est, mais voilà tout; en somme, des dunes, des

sables, une aridité très prononcée qui contrastait vivement avec

l'opulence du sol dans sa plus grande étendue.

Le volcan n'occupait pas la partie centrale de l'île. Il se

dressait, au contraire, dans la région du nord-ouest, et semblait

marquer la limite des deux zones. Au sud-ouest, au sud et au sud-

est, les premiers étages des contreforts disparaissaient sous des

masses de verdure. Au nord, au contraire, on pouvait suivre leurs

ramifications, qui allaient mourir sur les plaines de sable.

C'était aussi de ce côté qu'au temps des éruptions, les

épanchements s'étaient frayés un passage, et une large chaussée de

laves se prolongeait jusqu'à cette étroite mâchoire qui formait

golfe au nord-est.

Cyrus Smith et les siens demeurèrent une heure ainsi au sommet de

la montagne. L'île se développait sous leurs regards comme un plan

en relief avec ses teintes diverses, vertes pour les forêts,

jaunes pour les sables, bleues pour les eaux. Ils la saisissaient

dans tout son ensemble, et ce sol caché sous l'immense verdure, le

thalweg des vallées ombreuses, l'intérieur des gorges étroites,

creusées au pied du volcan, échappaient seuls à leurs

investigations.

Restait une question grave à résoudre, et qui devait

singulièrement influer sur l'avenir des naufragés.

L'île était-elle habitée?

Ce fut le reporter qui posa cette question, à laquelle il semblait

que l'on pût déjà répondre négativement, après le minutieux examen

qui venait d'être fait des diverses régions de l'île.

Nulle part on n'apercevait l'oeuvre de la main humaine. Pas une

agglomération de cases, pas une cabane isolée, pas une pêcherie

sur le littoral. Aucune fumée ne s'élevait dans l'air et ne

trahissait la présence de l'homme. Il est vrai, une distance de

trente milles environ séparait les observateurs des points

extrêmes, c'est-à-dire de cette queue qui se projetait au sud-

ouest, et il eût été difficile, même aux yeux de Pencroff, d'y

découvrir une habitation. On ne pouvait, non plus, soulever ce

rideau de verdure qui couvrait les trois quarts de l'île, et voir

s'il abritait ou non quelque bourgade.

Mais, généralement, les insulaires, dans ces étroits espaces

émergés des flots du Pacifique, habitent plutôt le littoral, et le

littoral paraissait être absolument désert.

Jusqu'à plus complète exploration, on pouvait donc admettre que

l'île était inhabitée.

Mais était-elle fréquentée, au moins temporairement, par les

indigènes des îles voisines? À cette question, il était difficile

de répondre. Aucune terre n'apparaissait dans un rayon d'environ

cinquante milles. Mais cinquante milles peuvent être facilement

franchis, soit par des praos malais, soit par de grandes pirogues

polynésiennes. Tout dépendait donc de la situation de l'île, de

son isolement sur le Pacifique, ou de sa proximité des archipels.

Cyrus Smith parviendrait-il sans instruments à relever plus tard

sa position en latitude et en longitude? Ce serait difficile. Dans

le doute, il était donc convenable de prendre certaines

précautions contre une descente possible des indigènes voisins.

L'exploration de l'île était achevée, sa configuration déterminée,

son relief coté, son étendue calculée, son hydrographie et son

orographie reconnues. La disposition des forêts et des plaines

avait été relevée d'une manière générale sur le plan du reporter.

Il n'y avait plus qu'à redescendre les pentes de la montagne, et à

explorer le sol au triple point de vue de ses ressources

minérales, végétales et animales.

Mais, avant de donner à ses compagnons le signal du départ, Cyrus

Smith leur dit de sa voix calme et grave:

«Voici, mes amis, l'étroit coin de terre sur lequel la main du

Tout-Puissant nous a jetés. C'est ici que nous allons vivre,

longtemps peut-être. Peut-être aussi, un secours inattendu nous

arrivera-t-il, si quelque navire passe par hasard... Je dis par

hasard, car cette île est peu importante; elle n'offre même pas un

port qui puisse servir de relâche aux bâtiments, et il est à

craindre qu'elle ne soit située en dehors des routes ordinairement

suivies, c'est-à-dire trop au sud pour les navires qui fréquentent

les archipels du Pacifique, trop au nord pour ceux qui se rendent

à l'Australie en doublant le cap Horn. Je ne veux rien vous

dissimuler de la situation...

-- Et vous avez raison, mon cher Cyrus, répondit vivement le

reporter. Vous avez affaire à des hommes. Ils ont confiance en

vous, et vous pouvez compter sur eux. -- N'est-ce pas, mes amis?

-- Je vous obéirai en tout, monsieur Cyrus, dit Harbert, qui

saisit la main de l'ingénieur.

-- Mon maître, toujours et partout! s'écria Nab.

-- Quant à moi, dit le marin, que je perde mon nom si je boude à

la besogne, et si vous le voulez bien, monsieur Smith, nous ferons

de cette île une petite Amérique! Nous y bâtirons des villes, nous

y établirons des chemins de fer, nous y installerons des

télégraphes, et un beau jour, quand elle sera bien transformée,

bien aménagée, bien civilisée, nous irons l'offrir au gouvernement

de l'Union! Seulement, je demande une chose.

-- Laquelle? répondit le reporter.

-- C'est de ne plus nous considérer comme des naufragés, mais bien

comme des colons qui sont venus ici pour coloniser!»

Cyrus Smith ne put s'empêcher de sourire, et la motion du marin

fut adoptée. Puis, il remercia ses compagnons, et ajouta qu'il

comptait sur leur énergie et sur l'aide du ciel.

«Eh bien! en route pour les Cheminées! s'écria Pencroff.

-- Un instant, mes amis, répondit l'ingénieur, il me paraît bon de

donner un nom à cette île, ainsi qu'aux caps, aux promontoires,

aux cours d'eau que nous avons sous les yeux.

-- Très bon, dit le reporter. Cela simplifiera à l'avenir les

instructions que nous pourrons avoir à donner ou à suivre.

-- En effet, reprit le marin, c'est déjà quelque chose de pouvoir

dire où l'on va et d'où l'on vient. Au moins, on a l'air d'être

quelque part.

-- Les Cheminées, par exemple, dit Harbert.

-- Juste! répondit Pencroff. Ce nom-là, c'était déjà plus commode,

et cela m'est venu tout seul. Garderons-nous à notre premier

campement ce nom de Cheminées, monsieur Cyrus?

-- Oui, Pencroff, puisque vous l'avez baptisé ainsi.

-- Bon, quant aux autres, ce sera facile, reprit le marin, qui

était en verve. Donnons-leur des noms comme faisaient les

Robinsons dont Harbert m'a lu plus d'une fois l'histoire: «la baie

Providence», la «pointe des Cachalots», le «cap de l'Espoir

trompé»!...

-- Ou plutôt les noms de M Smith, répondit Harbert, de M Spilett,

de Nab!...

-- Mon nom! s'écria Nab, en montrant ses dents étincelantes de

blancheur.

-- Pourquoi pas? répliqua Pencroff. Le «port Nab», cela ferait

très bien! Et le «cap Gédéon...»

-- Je préférerais des noms empruntés à notre pays, répondit le

reporter, et qui nous rappelleraient l'Amérique.

-- Oui, pour les principaux, dit alors Cyrus Smith, pour ceux des

baies ou des mers, je l'admets volontiers. Que nous donnions à

cette vaste baie de l'est le nom de baie de l'Union, par exemple,

à cette large échancrure du sud, celui de baie Washington, au mont

qui nous porte en ce moment, celui de mont Franklin, à ce lac qui

s'étend sous nos regards, celui de lac Grant, rien de mieux, mes

amis. Ces noms nous rappelleront notre pays et ceux des grands

citoyens qui l'ont honoré; mais pour les rivières, les golfes, les

caps, les promontoires, que nous apercevons du haut de cette

montagne, choisissons des dénominations que rappellent plutôt leur

configuration particulière. Elles se graveront mieux dans notre

esprit, et seront en même temps plus pratiques. La forme de l'île

est assez étrange pour que nous ne soyons pas embarrassés

d'imaginer des noms qui fassent figure. Quant aux cours d'eau que

nous ne connaissons pas, aux diverses parties de la forêt que nous

explorerons plus tard, aux criques qui seront découvertes dans la

suite, nous les baptiserons à mesure qu'ils se présenteront à

nous. Qu'en pensez-vous, mes amis?»

La proposition de l'ingénieur fut unanimement admise par ses

compagnons. L'île était là sous leurs yeux comme une carte

déployée, et il n'y avait qu'un nom à mettre à tous ses angles

rentrants ou sortants, comme à tous ses reliefs. Gédéon Spilett

les inscrirait à mesure, et la nomenclature géographique de l'île

serait définitivement adoptée.

Tout d'abord, on nomma baie de l'Union, baie Washington et mont

Franklin, les deux baies et la montagne, ainsi que l'avait fait

l'ingénieur.

«Maintenant, dit le reporter, à cette presqu'île qui se projette

au sud-ouest de l'île, je proposerai de donner le nom de

presqu'île Serpentine, et celui de promontoire du Reptile

(Reptile-end) à la queue recourbée qui la termine, car c'est

véritablement une queue de reptile.

-- Adopté, dit l'ingénieur.

-- À présent, dit Harbert, cette autre extrémité de l'île, ce

golfe qui ressemble si singulièrement à une mâchoire ouverte,

appelons-le golfe du Requin (Shark-gulf).

-- Bien trouvé! s'écria Pencroff, et nous compléterons l'image en

nommant cap Mandibule (Mandible-cape) les deux parties de la

mâchoire.

-- Mais il y a deux caps, fit observer le reporter.

-- Eh bien! répondit Pencroff, nous aurons le cap Mandibule-Nord

et le cap Mandibule-Sud.

-- Ils sont inscrits, répondit Gédéon Spilett.

-- Reste à nommer la pointe à l'extrémité sud-est de l'île, dit

Pencroff.

-- C'est-à-dire l'extrémité de la baie de l'Union? répondit

Harbert.

-- Cap de la Griffe (Claw-cape)», s'écria aussitôt Nab, qui

voulait aussi, lui, être parrain d'un morceau quelconque de son

domaine.

Et, en vérité, Nab avait trouvé une dénomination excellente, car

ce cap représentait bien la puissante griffe de l'animal

fantastique que figurait cette île si singulièrement dessinée.

Pencroff était enchanté de la tournure que prenaient les choses,

et les imaginations, un peu surexcitées, eurent bientôt donné:

À la rivière qui fournissait l'eau potable aux colons, et près de

laquelle le ballon les avait jetés, le nom de la Mercy, -- un

véritable remerciement à la Providence; à l'îlot sur lequel les

naufragés avaient pris pied tout d'abord, le nom de l'îlot du

Salut (Safety-island); au plateau qui couronnait la haute muraille

de granit, au-dessus des Cheminées, et d'où le regard pouvait

embrasser toute la vaste baie, le nom de plateau de Grande-vue;

enfin à tout ce massif d'impénétrables bois qui couvraient la

presqu'île Serpentine, le nom de forêts du Far-West.

La nomenclature des parties visibles et connues de l'île était

ainsi terminée, et, plus tard, on la compléterait au fur et à

mesure des nouvelles découvertes.

Quant à l'orientation de l'île, l'ingénieur l'avait déterminée

approximativement par la hauteur et la position du soleil, ce qui

mettait à l'est la baie de l'Union et tout le plateau de Grande-

vue. Mais le lendemain, en prenant l'heure exacte du lever et du

coucher du soleil, et en relevant sa position au demi-temps écoulé

entre ce lever et ce coucher, il comptait fixer exactement le nord

de l'île, car, par suite de sa situation dans l'hémisphère

austral, le soleil, au moment précis de sa culmination, passait au

nord, et non pas au midi, comme, en son mouvement apparent, il

semble le faire pour les lieux situés dans l'hémisphère boréal.

Tout était donc terminé, et les colons n'avaient plus qu'à

redescendre le mont Franklin pour revenir aux Cheminées, lorsque

Pencroff de s'écrier:

«Eh bien! nous sommes de fameux étourdis!

-- Pourquoi cela? demanda Gédéon Spilett, qui avait fermé son

carnet, et se levait pour partir.

-- Et notre île? Comment! Nous avons oublié de la baptiser?»

Harbert allait proposer de lui donner le nom de l'ingénieur, et

tous ses compagnons y eussent applaudi, quand Cyrus Smith dit

simplement:

«Appelons-la du nom d'un grand citoyen, mes amis, de celui qui

lutte maintenant pour défendre l'unité de la république

américaine! Appelons-la l'île Lincoln!»

Trois hurrahs furent la réponse faite à la proposition de

l'ingénieur.

Et ce soir-là, avant de s'endormir, les nouveaux colons causèrent

de leur pays absent; ils parlèrent de cette terrible guerre qui

l'ensanglantait; ils ne pouvaient douter que le Sud ne fût bientôt

réduit, et que la cause du Nord, la cause de la justice, ne

triomphât, grâce à Grant, grâce à Lincoln!

Or, ceci se passait le 30 mars 1865, et ils ne savaient guère que,

seize jours après, un crime effroyable serait commis à Washington,

et que, le vendredi saint, Abraham Lincoln tomberait sous la balle

d'un fanatique.

CHAPITRE XII

Les colons de l'île Lincoln jetèrent un dernier regard autour

d'eux, ils firent le tour du cratère par son étroite arête, et,

une demi-heure après, ils étaient redescendus sur le premier

plateau, à leur campement de la nuit.

Pencroff pensa qu'il était l'heure de déjeuner, et, à ce propos,

il fut question de régler les deux montres de Cyrus Smith et du

reporter.

On sait que celle de Gédéon Spilett avait été respectée par l'eau

de mer, puisque le reporter avait été jeté tout d'abord sur le

sable, hors de l'atteinte des lames. C'était un instrument établi

dans des conditions excellentes, un véritable chronomètre de

poche, que Gédéon Spilett n'avait jamais oublié de remonter

soigneusement chaque jour.

Quant à la montre de l'ingénieur, elle s'était nécessairement

arrêtée pendant le temps que Cyrus Smith avait passé dans les

dunes.

L'ingénieur la remonta donc, et, estimant approximativement par la

hauteur du soleil qu'il devait être environ neuf heures du matin,

il mit sa montre à cette heure.

Gédéon Spilett allait l'imiter, quand l'ingénieur, l'arrêtant de

la main, lui dit:

«Non, mon cher Spilett, attendez. Vous avez conservé l'heure de

Richmond, n'est-ce pas?

-- Oui, Cyrus.

-- Par conséquent, votre montre est réglée sur le méridien de

cette ville, méridien qui est à peu près celui de Washington?

-- Sans doute.

-- Eh bien, conservez-la ainsi. Contentez-vous de la remonter très

exactement, mais ne touchez pas aux aiguilles. Cela pourra nous

servir.

-- À quoi bon?» pensa le marin.

On mangea, et si bien, que la réserve de gibier et d'amandes fut

totalement épuisée. Mais Pencroff ne fut nullement inquiet. On se

réapprovisionnerait en route. Top, dont la portion avait été fort

congrue, saurait bien trouver quelque nouveau gibier sous le

couvert des taillis. En outre, le marin songeait à demander tout

simplement à l'ingénieur de fabriquer de la poudre, un ou deux

fusils de chasse, et il pensait que cela ne souffrirait aucune

difficulté. En quittant le plateau, Cyrus Smith proposa à ses

compagnons de prendre un nouveau chemin pour revenir aux

Cheminées. Il désirait reconnaître ce lac Grant si magnifiquement

encadré dans sa bordure d'arbres. On suivit donc la crête de l'un

des contreforts, entre lesquels le creek qui l'alimentait, prenait

probablement sa source. En causant, les colons n'employaient plus

déjà que les noms propres qu'ils venaient de choisir, et cela

facilitait singulièrement l'échange de leurs idées. Harbert et

Pencroff -- l'un jeune et l'autre un peu enfant -- étaient

enchantés, et, tout en marchant, le marin disait:

«Hein! Harbert! comme cela va! Pas possible de nous perdre, mon

garçon, puisque, soit que nous suivions la route du lac Grant,

soit que nous rejoignions la Mercy à travers les bois du Far-West,

nous arriverons nécessairement au plateau de Grande-vue, et, par

conséquent, à la baie de l'Union!»

Il avait été convenu que, sans former une troupe compacte, les

colons ne s'écarteraient pas trop les uns des autres. Très

certainement, quelques animaux dangereux habitaient ces épaisses

forêts de l'île, et il était prudent de se tenir sur ses gardes.

Le plus généralement, Pencroff, Harbert et Nab marchaient en tête,

précédés de Top, qui fouillait les moindres coins. Le reporter et

l'ingénieur allaient de compagnie, Gédéon Spilett, prêt à noter

tout incident, l'ingénieur, silencieux la plupart du temps, et ne

s'écartant de sa route que pour ramasser, tantôt une chose, tantôt

une autre, substance minérale ou végétale, qu'il mettait dans sa

poche sans faire aucune réflexion.

«Que diable ramasse-t-il donc ainsi? murmurait Pencroff. J'ai beau

regarder, je ne vois rien qui vaille la peine de se baisser!»

Vers dix heures, la petite troupe descendait les dernières rampes

du mont Franklin. Le sol n'était encore semé que de buissons et de

rares arbres. On marchait sur une terre jaunâtre et calcinée,

formant une plaine longue d'un mille environ, qui précédait la

lisière des bois. De gros quartiers de ce basalte qui, suivant les

expériences de Bischof, a exigé, pour se refroidir, trois cent

cinquante millions d'années, jonchaient la plaine, très tourmentée

par endroits. Cependant, il n'y avait pas trace des laves, qui

s'étaient plus particulièrement épanchées par les pentes

septentrionales.

Cyrus Smith croyait donc atteindre, sans incident, le cours du

creek, qui, suivant lui, devait se dérouler sous les arbres, à la

lisière de la plaine, quand il vit revenir précipitamment Harbert,

tandis que Nab et le marin se dissimulaient derrière les roches.

«Qu'y a-t-il, mon garçon? demanda Gédéon Spilett.

-- Une fumée, répondit Harbert. Nous avons vu une fumée monter

entre les roches, à cent pas de nous.

-- Des hommes en cet endroit? s'écria le reporter.

-- Évitons de nous montrer avant de savoir à qui nous avons

affaire, répondit Cyrus Smith. Je redoute plutôt les indigènes,

s'il y en a sur cette île, que je ne les désire. Où est Top?

-- Top est en avant.

-- Et il n'aboie pas?

-- Non.

-- C'est bizarre. Néanmoins, essayons de le rappeler.»

En quelques instants, l'ingénieur, Gédéon Spilett et Harbert

avaient rejoint leurs deux compagnons, et, comme eux, ils

s'effacèrent derrière des débris de basalte. De là, ils

aperçurent, très visiblement, une fumée qui tourbillonnait en

s'élevant dans l'air, fumée dont la couleur jaunâtre était très

caractérisée.

Top, rappelé par un léger sifflement de son maître, revint, et

celui-ci, faisant signe à ses compagnons de l'attendre, se glissa

entre les roches.

Les colons, immobiles, attendaient avec une certaine anxiété le

résultat de cette exploration, quand un appel de Cyrus Smith les

fit accourir. Ils le rejoignirent aussitôt, et furent tout d'abord

frappés de l'odeur désagréable qui imprégnait l'atmosphère.

Cette odeur, aisément reconnaissable, avait suffi à l'ingénieur

pour deviner ce qu'était cette fumée qui, tout d'abord, avait dû

l'inquiéter, et non sans raison.

«Ce feu, dit-il, ou plutôt cette fumée, c'est la nature seule qui

en fait les frais. Il n'y a là qu'une source sulfureuse, qui nous

permettra de traiter efficacement nos laryngites.

-- Bon! s'écria Pencroff. Quel malheur que je ne sois pas

enrhumé!»

Les colons se dirigèrent alors vers l'endroit d'où s'échappait la

fumée. Là, ils virent une source sulfurée sodique, qui coulait

assez abondamment entre les roches, et dont les eaux dégageaient

une vive odeur d'acide sulfhydrique, après avoir absorbé l'oxygène

de l'air.

Cyrus Smith, y trempant la main, trouva ces eaux onctueuses au

toucher. Il les goûta, et reconnut que leur saveur était un peu

douceâtre. Quant à leur température, il l'estima à quatre-vingt-

quinze degrés Fahrenheit (35 degrés centigrades au-dessus de

zéro). Et Harbert lui ayant demandé sur quoi il basait cette

évaluation:

«Tout simplement, mon enfant, dit-il, parce que, en plongeant ma

main dans cette eau, je n'ai éprouvé aucune sensation de froid ni

de chaud. Donc, elle est à la même température que le corps

humain, qui est environ de quatre-vingt-quinze degrés.»

Puis, la source sulfurée n'offrant aucune utilisation actuelle,

les colons se dirigèrent vers l'épaisse lisière de la forêt, qui

se développait à quelques centaines de pas.

Là, ainsi qu'on l'avait présumé, le ruisseau promenait ses eaux

vives et limpides entre de hautes berges de terre rouge, dont la

couleur décelait la présence de l'oxyde de fer. Cette couleur fit

immédiatement donner à ce cours d'eau le nom de Creek-Rouge.

Ce n'était qu'un large ruisseau, profond et clair, formé des eaux

de la montagne, qui, moitié rio, moitié torrent, ici coulant

paisiblement sur le sable, là grondant sur des têtes de roche ou

se précipitant en cascade, courait ainsi vers le lac sur une

longueur d'un mille et demi et une largeur variable de trente à

quarante pieds. Ses eaux étaient douces, ce qui devait faire

supposer que celles du lac l'étaient aussi. Circonstance heureuse,

pour le cas où l'on trouverait sur ses bords une demeure plus

convenable que les Cheminées.

Quant aux arbres qui, quelques centaines de pieds en aval,

ombrageaient les rives du creek, ils appartenaient pour la plupart

aux espèces qui abondent dans la zone modérée de l'Australie ou de

la Tasmanie, et non plus à celles de ces conifères qui hérissaient

la portion de l'île déjà explorée à quelques milles du plateau de

Grande-vue. À cette époque de l'année, au commencement de ce mois

d'avril, qui représente dans cet hémisphère le mois d'octobre,

c'est-à-dire au début de l'automne, le feuillage ne leur manquait

pas encore. C'étaient plus particulièrement des casuarinas et des

eucalyptus, dont quelques-uns devaient fournir au printemps

prochain une manne sucrée tout à fait analogue à la manne

d'Orient. Des bouquets de cèdres australiens s'élevaient aussi

dans les clairières, revêtues de ce haut gazon que l'on appelle

«tussac» dans la Nouvelle-Hollande; mais le cocotier, si abondant

sur les archipels du Pacifique, semblait manquer à l'île, dont la

latitude était sans doute trop basse.

«Quel malheur! dit Harbert, un arbre si utile et qui a de si

belles noix!»

Quant aux oiseaux, ils pullulaient entre ces ramures un peu

maigres des eucalyptus et des casuarinas, qui ne gênaient pas le

déploiement de leurs ailes. Kakatoès noirs, blancs ou gris,

perroquets et perruches, au plumage nuancé de toutes les couleurs,

«rois», d'un vert éclatant et couronnés de rouge, loris bleus,

«blues-mountains», semblaient ne se laisser voir qu'à travers un

prisme, et voletaient au milieu d'un caquetage assourdissant.

Tout à coup, un bizarre concert de voix discordantes retentit au

milieu d'un fourré. Les colons entendirent successivement le chant

des oiseaux, le cri des quadrupèdes, et une sorte de clappement

qu'ils auraient pu croire échappé aux lèvres d'un indigène. Nab et

Harbert s'étaient élancés vers ce buisson, oubliant les principes

de la prudence la plus élémentaire. Très heureusement, il n'y

avait là ni fauve redoutable, ni indigène dangereux, mais tout

simplement une demi-douzaine de ces oiseaux moqueurs et chanteurs,

que l'on reconnut être des «faisans de montagne.» Quelques coups

de bâton, adroitement portés, terminèrent la scène d'imitation, ce

qui procura un excellent gibier pour le dîner du soir.

Harbert signala aussi de magnifiques pigeons, aux ailes bronzées,

les uns surmontés d'une crête superbe, les autres drapés de vert,

comme leurs congénères de Port-Macquarie; mais il fut impossible

de les atteindre, non plus que des corbeaux et des pies, qui

s'enfuyaient par bandes. Un coup de fusil à petit plomb eût

fait une hécatombe de ces volatiles, mais les chasseurs en étaient

encore réduits, comme armes de jet, à la pierre, comme armes de

hast, au bâton, et ces engins primitifs ne laissaient pas d'être

très insuffisants.

Leur insuffisance fut démontrée plus clairement encore, quand une

troupe de quadrupèdes, sautillant, bondissant, faisant des sauts

de trente pieds, véritables mammifères volants, s'enfuirent par-

dessus les fourrés, si prestement et à de telles hauteurs, qu'on

aurait pu croire qu'ils passaient d'un arbre à l'autre, comme des

écureuils.

«Des kangourous! s'écria Harbert.

-- Et cela se mange? répliqua Pencroff.

-- Préparé à l'étuvée, répondit le reporter, cela vaut la

meilleure venaison!...»

Gédéon Spilett n'avait pas achevé cette phrase excitante, que le

marin, suivi de Nab et d'Harbert, s'était lancé sur les traces des

kangourous. Cyrus Smith les rappela, vainement. Mais ce devait

être vainement aussi que les chasseurs allaient poursuivre ce

gibier élastique, qui rebondissait comme une balle. Après cinq

minutes de course, ils étaient essoufflés, et la bande

disparaissait dans le taillis.

Top n'avait pas eu plus de succès que ses maîtres.

«Monsieur Cyrus, dit Pencroff, lorsque l'ingénieur et le reporter

l'eurent rejoint, Monsieur Cyrus, vous voyez bien qu'il est

indispensable de fabriquer des fusils. Est-ce que cela sera

possible?

-- Peut-être, répondit l'ingénieur, mais nous commencerons d'abord

par fabriquer des arcs et des flèches, et je ne doute pas que vous

ne deveniez aussi adroits à les manier que des chasseurs

australiens.

-- Des flèches, des arcs! dit Pencroff avec une moue dédaigneuse.

C'est bon pour des enfants!

-- Ne faites pas le fier, ami Pencroff, répondit le reporter. Les

arcs et les flèches ont suffi, pendant des siècles, à ensanglanter

le monde. La poudre n'est que d'hier, et la guerre est aussi

vieille que la race humaine, -- malheureusement!

-- C'est ma foi vrai, Monsieur Spilett, répliqua le marin, et je

parle toujours trop vite. Faut m'excuser!»

Cependant, Harbert, tout à sa science favorite, l'histoire

naturelle, fit un retour sur les kangourous, en disant:

«Du reste, nous avons eu affaire là à l'espèce la plus difficile à

prendre. C'étaient des géants à longue fourrure grise; mais, si je

ne me trompe, il existe des kangourous noirs et rouges, des

kangourous de rochers, des kangourous-rats, dont il est plus aisé

de s'emparer. On en compte une douzaine d'espèces...

-- Harbert, répliqua sentencieusement le marin, il n'y a pour moi

qu'une seule espèce de kangourou, le «kangourou à la broche», et

c'est précisément celle qui nous manquera ce soir!»

On ne put s'empêcher de rire en entendant la nouvelle

classification de maître Pencroff. Le brave marin ne cacha point

son regret d'en être réduit pour dîner aux faisans-chanteurs; mais

la fortune devait se montrer encore une fois complaisante pour

lui. En effet, Top, qui sentait bien que son intérêt était en jeu,

allait et furetait partout avec un instinct doublé d'un appétit

féroce. Il était même probable que si quelque pièce de gibier lui

tombait sous la dent, il n'en resterait guère aux chasseurs, et

que Top chassait alors pour son propre compte; mais Nab le

surveillait, et il fit bien.

Vers trois heures, le chien disparut dans les broussailles, et de

sourds grognements indiquèrent bientôt qu'il était aux prises avec

quelque animal.

Nab s'élança, et, effectivement, il aperçut Top dévorant avec

avidité un quadrupède, et que, dix secondes plus tard, il eût été

impossible de reconnaître dans l'estomac de Top. Mais, très

heureusement, le chien était tombé sur une nichée; il avait fait

coup triple, et deux autres rongeurs -- les animaux en question

appartenaient à cet ordre -- gisaient étranglés sur le sol.

Nab reparut donc triomphalement, tenant de chaque main un de ces

rongeurs, dont la taille dépassait celle d'un lièvre. Leur pelage

jaune était mélangé de taches verdâtres, et leur queue n'existait

qu'à l'état rudimentaire. Des citoyens de l'Union ne pouvaient

hésiter à donner à ces rongeurs le nom qui leur convenait.

C'étaient des «maras», sorte d'agoutis, un peu plus grands que

leurs congénères des contrées tropicales, véritables lapins

d'Amérique, aux longues oreilles, aux mâchoires armées sur chaque

côté de cinq molaires, ce qui les distingue précisément des

agoutis.

«Hurrah! s'écria Pencroff. Le rôti est arrivé! Et, maintenant,

nous pouvons rentrer à la maison!»

La marche, un instant interrompue, fut reprise. Le Creek-Rouge

roulait toujours ses eaux limpides sous la voûte des casuarinas,

des banksias et des gommiers gigantesques. Des liliacées superbes

s'élevaient jusqu'à une hauteur de vingt pieds.

D'autres espèces arborescentes, inconnues au jeune naturaliste, se

penchaient sur le ruisseau, que l'on entendait murmurer sous ces

berceaux de verdure.

Cependant, le cours d'eau s'élargissait sensiblement, et Cyrus

Smith était porté à croire qu'il aurait bientôt atteint son

embouchure. En effet, au sortir d'un épais massif de beaux arbres,

elle apparut tout à coup.

Les explorateurs étaient arrivés sur la rive occidentale du lac

Grant. L'endroit valait la peine d'être regardé. Cette étendue

d'eau, d'une circonférence de sept milles environ et d'une

superficie de deux cent cinquante acres, reposait dans une bordure

d'arbres variés. Vers l'est, à travers un rideau de verdure

pittoresquement relevé en certains endroits, apparaissait un

étincelant horizon de mer. Au nord, le lac traçait une courbure

légèrement concave, qui contrastait avec le dessin aigu de sa

pointe inférieure. De nombreux oiseaux aquatiques fréquentaient

les rives de ce petit Ontario, dont les «mille îles» de son

homonyme américain étaient représentées par un rocher qui

émergeait de sa surface, à quelques centaines de pieds de la rive

méridionale. Là, vivaient en commun plusieurs couples de martins-

pêcheurs, perchés sur quelque pierre, graves, immobiles, guettant

les poissons au passage, puis, s'élançant, plongeant en faisant

entendre un cri aigu, et reparaissant, la proie au bec. Ailleurs,

sur les rives et sur l'îlot, se pavanaient des canards sauvages,

des pélicans, des poules d'eau, des becs-rouges, des philédons,

munis d'une langue en forme de pinceau, et un ou deux échantillons

de ces menures splendides, dont la queue se développe comme les

montants gracieux d'une lyre.

Quant aux eaux du lac, elles étaient douces, limpides, un peu

noires, et à certains bouillonnements, aux cercles concentriques

qui s'entre-croisaient à leur surface, on ne pouvait douter

qu'elles ne fussent très poissonneuses.

«Il est vraiment beau! ce lac, dit Gédéon Spilett. On vivrait sur

ses bords!

-- On y vivra!» répondit Cyrus Smith.

Les colons, voulant alors revenir par le plus court aux Cheminées,

descendirent jusqu'à l'angle formé au sud par la jonction des

rives du lac. Ils se frayèrent, non sans peine, un chemin à

travers ces fourrés et ces broussailles, que la main de l'homme

n'avait jamais encore écartés, et ils se dirigèrent ainsi vers le

littoral, de manière à arriver au nord du plateau de Grande-vue.

Deux milles furent franchis dans cette direction, puis, après le

dernier rideau d'arbres, apparut le plateau, tapissé d'un épais

gazon, et, au delà, la mer infinie.

Pour revenir aux cheminées, il suffisait de traverser obliquement

le plateau sur un espace d'un mille et de redescendre jusqu'au

coude formé par le premier détour de la Mercy. Mais l'ingénieur

désirait reconnaître comment et par où s'échappait le trop-plein

des eaux du lac, et l'exploration fut prolongée sous les arbres

pendant un mille et demi vers le nord. Il était probable, en

effet, qu'un déversoir existait quelque part, et sans doute à

travers une coupée du granit. Ce lac n'était, en somme, qu'une

immense vasque, qui s'était remplie peu à peu par le débit du

creek, et il fallait bien que son trop-plein s'écoulât à la mer

par quelque chute. S'il en était ainsi, l'ingénieur pensait qu'il

serait peut-être possible d'utiliser cette chute et de lui

emprunter sa force, actuellement perdue sans profit pour personne.

On continua donc à suivre les rives du lac Grant, en remontant le

plateau; mais, après avoir fait encore un mille dans cette

direction, Cyrus Smith n'avait pu découvrir le déversoir, qui

devait exister cependant.

Il était quatre heures et demie alors. Les préparatifs du dîner

exigeaient que les colons rentrassent à leur demeure. La petite

troupe revint donc sur ses pas, et, par la rive gauche de la

Mercy, Cyrus Smith et ses compagnons arrivèrent aux Cheminées.

Là, le feu fut allumé, et Nab et Pencroff, auxquels étaient

naturellement dévolues les fonctions de cuisiniers, l'un en sa

qualité de nègre, l'autre en sa qualité de marin, préparèrent

lestement des grillades d'agoutis, auxquelles on fit largement

honneur.

Le repas terminé, au moment où chacun allait se livrer au sommeil,

Cyrus Smith tira de sa poche de petits échantillons de minéraux

d'espèces différentes, et se borna à dire:

«Mes amis, ceci est du minerai de fer, ceci une pyrite, ceci de

l'argile, ceci de la chaux, ceci du charbon. Voilà ce que nous

donne la nature, et voilà sa part dans le travail commun! -- à

demain la nôtre!»

CHAPITRE XIII

«Eh bien, monsieur Cyrus, par où allons-nous commencer? demanda le

lendemain matin Pencroff à l'ingénieur.

-- Par le commencement», répondit Cyrus Smith.

Et en effet, c'était bien par le «commencement» que ces colons

allaient être forcés de débuter. Ils ne possédaient même pas les

outils nécessaires à faire les outils, et ils ne se trouvaient

même pas dans les conditions de la nature, qui, «ayant le temps,

économise l'effort.» Le temps leur manquait, puisqu'ils devaient

immédiatement subvenir aux besoins de leur existence, et si,

profitant de l'expérience acquise, ils n'avaient rien à inventer,

du moins avaient-ils tout à fabriquer.

Leur fer, leur acier n'étaient encore qu'à l'état de minerai, leur

poterie à l'état d'argile, leur linge et leurs habits à l'état de

matières textiles.

Il faut dire, d'ailleurs, que ces colons étaient des «hommes» dans

la belle et puissante acception du mot. L'ingénieur Smith ne

pouvait être secondé par de plus intelligents compagnons, ni avec

plus de dévouement et de zèle. Il les avait interrogés. Il

connaissait leurs aptitudes.

Gédéon Spilett, reporter de grand talent, ayant tout appris pour

pouvoir parler de tout, devait contribuer largement de la tête et

de la main à la colonisation de l'île. Il ne reculerait devant

aucune tâche, et, chasseur passionné, il ferait un métier de ce

qui, jusqu'alors, n'avait été pour lui qu'un plaisir.

Harbert, brave enfant, remarquablement instruit déjà dans les

sciences naturelles, allait fournir un appoint sérieux à la cause

commune.

Nab, c'était le dévouement personnifié. Adroit, intelligent,

infatigable, robuste, d'une santé de fer, il s'entendait quelque

peu au travail de la forge et ne pouvait qu'être très utile à la

colonie.

Quant à Pencroff, il avait été marin sur tous les océans,

charpentier dans les chantiers de construction de Brooklyn, aide-

tailleur sur les bâtiments de l'état, jardinier, cultivateur,

pendant ses congés, etc., et comme les gens de mer, propre à tout,

il savait tout faire.

Il eût été véritablement difficile de réunir cinq hommes plus

propres à lutter contre le sort, plus assurés d'en triompher.

«Par le commencement», avait dit Cyrus Smith. Or, ce commencement

dont parlait l'ingénieur, c'était la construction d'un appareil

qui pût servir à transformer les substances naturelles. On sait le

rôle que joue la chaleur dans ces transformations. Or, le

combustible, bois ou charbon de terre, était immédiatement

utilisable. Il s'agissait donc de bâtir un four pour l'utiliser.

«À quoi servira ce four? demanda Pencroff.

-- À fabriquer la poterie dont nous avons besoin, répondit Cyrus

Smith.

-- Et avec quoi ferons-nous le four?

-- Avec des briques.

-- Et les briques?

-- Avec de l'argile. En route, mes amis. Pour éviter les

transports, nous établirons notre atelier au lieu même de

production. Nab apportera des provisions, et le feu ne manquera

pas pour la cuisson des aliments.

-- Non, répondit le reporter, mais si les aliments viennent à

manquer, faute d'instruments de chasse!

-- Ah! si nous avions seulement un couteau! s'écria le marin.

-- Eh bien? demanda Cyrus Smith.

-- Eh bien! j'aurais vite fait de fabriquer un arc et des flèches,

et le gibier abonderait à l'office!

-- Oui, un couteau, une lame tranchante...» dit l'ingénieur, comme

s'il se fût parlé à lui-même.

En ce moment, ses regards se portèrent vers Top, qui allait et

venait sur le rivage.

Soudain, le regard de Cyrus Smith s'anima.

«Top, ici!» dit-il.

Le chien accourut à l'appel de son maître. Celui-ci prit la tête

de Top entre ses mains, et, détachant le collier que l'animal

portait au cou, il le rompit en deux parties, en disant: «Voilà

deux couteaux, Pencroff!» Deux hurrahs du marin lui répondirent.

Le collier de Top était fait d'une mince lame d'acier trempé. Il

suffisait donc de l'affûter d'abord sur une pierre de grès, de

manière à mettre au vif l'angle du tranchant, puis d'enlever le

morfil sur un grès plus fin. Or, ce genre de roche arénacée se

rencontrait abondamment sur la grève, et, deux heures après,

l'outillage de la colonie se composait de deux lames tranchantes

qu'il avait été facile d'emmancher dans une poignée solide.

La conquête de ce premier outil fut saluée comme un triomphe.

Conquête précieuse, en effet, et qui venait à propos.

On partit. L'intention de Cyrus Smith était de retourner à la rive

occidentale du lac, là où il avait remarqué la veille cette terre

argileuse dont il possédait un échantillon. On prit donc par la

berge de la Mercy, on traversa le plateau de Grande-vue, et, après

une marche de cinq milles au plus, on arrivait à une clairière

située à deux cents pas du lac Grant.

Chemin faisant, Harbert avait découvert un arbre dont les Indiens

de l'Amérique méridionale emploient les branches à fabriquer leurs

arcs. C'était le «crejimba», de la famille des palmiers, qui ne

porte pas de fruits comestibles. Des branches longues et droites

furent coupées, effeuillées, taillées, plus fortes en leur milieu,

plus faibles à leurs extrémités, et il n'y avait plus qu'à trouver

une plante propre à former la corde de l'arc. Ce fut une espèce

appartenant à la famille des malvacées, un «hibiscus

heterophyllus», qui fournit des fibres d'une ténacité remarquable,

qu'on eût pu comparer à des tendons d'animaux.

Pencroff obtint ainsi des arcs d'une assez grande puissance,

auxquels il ne manquait plus que les flèches. Celles-ci étaient

faciles à faire avec des branches droites et rigides, sans

nodosités, mais la pointe qui devait les armer, c'est-à-dire une

substance propre à remplacer le fer, ne devait pas se rencontrer

si aisément. Mais Pencroff se dit qu'ayant fourni, lui, sa part

dans le travail, le hasard ferait le reste.

Les colons étaient arrivés sur le terrain reconnu la veille. Il se

composait de cette argile figuline qui sert à confectionner les

briques et les tuiles, argile, par conséquent, très convenable

pour l'opération qu'il s'agissait de mener à bien. La main-

d'oeuvre ne présentait aucune difficulté. Il suffisait de

dégraisser cette figuline avec du sable, de mouler les briques et

de les cuire à la chaleur d'un feu de bois.

Ordinairement, les briques sont tassées dans des moules, mais

l'ingénieur se contenta de les fabriquer à la main. Toute la

journée et la suivante furent employées à ce travail. L'argile,

imbibée d'eau, corroyée ensuite avec les pieds et les poignets des

manipulateurs, fut divisée en prismes d'égale grandeur. Un ouvrier

exercé peut confectionner, sans machine, jusqu'à dix mille briques

par douze heures; mais dans leurs deux journées de travail, les

cinq briquetiers de l'île Lincoln n'en fabriquèrent pas plus de

trois mille, qui furent rangées les unes près des autres, jusqu'au

moment où leur complète dessiccation permettrait d'en opérer la

cuisson, c'est-à-dire dans trois ou quatre jours.

Ce fut dans la journée du 2 avril que Cyrus Smith s'occupa de

fixer l'orientation de l'île.

La veille, il avait noté exactement l'heure à laquelle le soleil

avait disparu sous l'horizon, en tenant compte de la réfraction.

Ce matin-là, il releva non moins exactement l'heure à laquelle il

reparut. Entre ce coucher et ce lever, douze heures vingt-quatre

minutes s'étaient écoulées. Donc, six heures douze minutes après

son lever, le soleil, ce jour-là, passerait exactement au

méridien, et le point du ciel qu'il occuperait à ce moment serait

le nord.

À l'heure dite, Cyrus releva ce point, et, en mettant l'un par

l'autre avec le soleil deux arbres qui devaient lui servir de

repères, il obtint ainsi une méridienne invariable pour ses

opérations ultérieures.

Pendant les deux jours qui précédèrent la cuisson des briques, on

s'occupa de s'approvisionner de combustible. Des branches furent

coupées autour de la clairière, et l'on ramassa tout le bois tombé

sous les arbres. Cela ne se fit pas sans que l'on chassât un peu

dans les environs, d'autant mieux que Pencroff possédait

maintenant quelques douzaines de flèches armées de pointes très

acérées. C'était Top qui avait fourni ces pointes, en rapportant

un porc-épic, assez médiocre comme gibier, mais d'une

incontestable valeur, grâce aux piquants dont il était hérissé.

Ces piquants furent ajustés solidement à l'extrémité des flèches,

dont la direction fut assurée par un empennage de plumes de

kakatoès. Le reporter et Harbert devinrent promptement de très

adroits tireurs d'arc. Aussi, le gibier de poil et de plume

abonda-t-il aux Cheminées, cabiais, pigeons, agoutis, coqs de

bruyère, etc. La plupart de ces animaux furent tués dans la partie

de la forêt située sur la rive gauche de la Mercy, et à laquelle

on donna le nom de bois du Jacamar, en souvenir du volatile que

Pencroff et Harbert avaient poursuivi lors de leur première

exploration.

Ce gibier fut mangé frais, mais on conserva les jambons de cabiai,

en les fumant au-dessus d'un feu de bois vert, après les avoir

aromatisés avec des feuilles odorantes. Cependant, cette

nourriture très fortifiante, c'était toujours rôtis sur rôtis, et

les convives eussent été heureux d'entendre chanter dans l'âtre un

simple pot-au-feu; mais il fallait attendre que le pot fût

fabriqué, et, par conséquent, que le four fût bâti.

Pendant ces excursions, qui ne se firent que dans un rayon très

restreint autour de la briqueterie, les chasseurs purent constater

le passage récent d'animaux de grande taille, armés de griffes

puissantes, dont ils ne purent reconnaître l'espèce.

Cyrus Smith leur recommanda donc une extrême prudence, car il

était probable que la forêt renfermait quelques fauves dangereux.

Et il fit bien. En effet, Gédéon Spilett et Harbert aperçurent un

jour un animal qui ressemblait à un jaguar. Ce fauve,

heureusement, ne les attaqua pas, car ils ne s'en seraient peut-

être pas tirés sans quelque grave blessure. Mais dès qu'il aurait

une arme sérieuse, c'est-à-dire un de ces fusils que réclamait

Pencroff, Gédéon Spilett se promettait bien de faire aux bêtes

féroces une guerre acharnée et d'en purger l'île.

Les Cheminées, pendant ces quelques jours, ne furent pas aménagées

plus confortablement, car l'ingénieur comptait découvrir ou bâtir,

s'il le fallait, une demeure plus convenable. On se contenta

d'étendre sur le sable des couloirs une fraîche litière de mousses

et de feuilles sèches, et, sur ces couchettes un peu primitives,

les travailleurs, harassés, dormaient d'un parfait sommeil.

On fit aussi le relevé des jours écoulés dans l'île Lincoln,

depuis que les colons y avaient atterri, et l'on en tint depuis

lors un compte régulier. Le 5 avril, qui était un mercredi, il y

avait douze jours que le vent avait jeté les naufragés sur ce

littoral.

Le 6 avril, dès l'aube, l'ingénieur et ses compagnons étaient

réunis sur la clairière, à l'endroit où allait s'opérer la cuisson

des briques.

Naturellement, cette opération devait se faire en plein air, et

non dans des fours, ou plutôt, l'agglomération des briques ne

serait qu'un énorme four qui se cuirait lui-même. Le combustible,

fait de fascines bien préparées, fut disposé sur le sol, et on

l'entoura de plusieurs rangs de briques séchées, qui formèrent

bientôt un gros cube, à l'extérieur duquel des évents furent

ménagés. Ce travail dura toute la journée, et, le soir seulement,

on mit le feu aux fascines.

Cette nuit-là, personne ne se coucha, et on veilla avec soin à ce

que le feu ne se ralentît pas.

L'opération dura quarante-huit heures et réussit parfaitement. Il

fallut alors laisser refroidir la masse fumante, et, pendant ce

temps, Nab et Pencroff, guidés par Cyrus Smith, charrièrent, sur

une claie faite de branchages entrelacés, plusieurs charges de

carbonate de chaux, pierres très communes, qui se trouvaient

abondamment au nord du lac. Ces pierres, décomposées par la

chaleur, donnèrent une chaux vive, très grasse, foisonnant

beaucoup par l'extinction, aussi pure enfin que si elle eût été

produite par la calcination de la craie ou du marbre. Mélangée

avec du sable, dont l'effet est d'atténuer le retrait de la pâte

quand elle se solidifie, cette chaux fournit un mortier excellent.

De ces divers travaux, il résulta que, le 9 avril, l'ingénieur

avait à sa disposition une certaine quantité de chaux toute

préparée, et quelques milliers de briques.

On commença donc, sans perdre un instant, la construction d'un

four, qui devait servir à la cuisson des diverses poteries

indispensables pour les usages domestiques. On y réussit sans trop

de difficulté. Cinq jours après, le four fut chargé de cette

houille dont l'ingénieur avait découvert un gisement à ciel ouvert

vers l'embouchure du Creek-Rouge, et les premières fumées

s'échappaient d'une cheminée haute d'une vingtaine de pieds. La

clairière était transformée en usine, et Pencroff n'était pas

éloigné de croire que de ce four allaient sortir tous les produits

de l'industrie moderne. En attendant, ce que les colons

fabriquèrent tout d'abord, ce fut une poterie commune, mais très

propre à la cuisson des aliments. La matière première était cette

argile même du sol, à laquelle Cyrus Smith fit ajouter un peu de

chaux et du quartz. En réalité, cette pâte constituait ainsi la

véritable «terre de pipe», avec laquelle on fit des pots, des

tasses qui avaient été moulées sur des galets de formes

convenables, des assiettes, de grandes jarres et des cuves pour

contenir l'eau, etc.

La forme de ces objets était gauche, défectueuse; mais, après

qu'ils eurent été cuits à une haute température, la cuisine des

Cheminées se trouva pourvue d'un certain nombre d'ustensiles aussi

précieux que si le plus beau kaolin fût entré dans leur

composition.

Il faut mentionner ici que Pencroff, désireux de savoir si cette

argile, ainsi préparée, justifiait son nom de «terre de pipe», se

fabriqua quelques pipes assez grossières, qu'il trouva charmantes,

mais auxquelles le tabac manquait, hélas! Et, il faut le dire,

c'était une grosse privation pour Pencroff.

«Mais le tabac viendra, comme toutes choses!» répétait-il dans ses

élans de confiance absolue.

Ces travaux durèrent jusqu'au 15 avril, et on comprend que ce

temps fut consciencieusement employé.

Les colons, devenus potiers, ne firent pas autre chose que de la

poterie. Quand il conviendrait à Cyrus Smith de les changer en

forgerons, ils seraient forgerons. Mais, le lendemain étant un

dimanche, et même le dimanche de Pâques, tous convinrent de

sanctifier ce jour par le repos. Ces Américains étaient des hommes

religieux, scrupuleux observateurs des préceptes de la Bible, et

la situation qui leur était faite ne pouvait que développer leurs

sentiments de confiance envers l'Auteur de toutes choses.

Le soir du 15 avril, on revint donc définitivement aux Cheminées.

Le reste des poteries fut emporté, et le four s'éteignit en

attendant une destination nouvelle. Le retour fut marqué par un

incident heureux, la découverte que fit l'ingénieur d'une

substance propre à remplacer l'amadou. On sait que cette chair

spongieuse et veloutée provient d'un certain champignon du genre

polypore. Convenablement préparée, elle est extrêmement

inflammable, surtout quand elle a été préalablement saturée de

poudre à canon ou bouillie dans une dissolution de nitrate ou de

chlorate de potasse. Mais, jusqu'alors, on n'avait trouvé aucun de

ces polypores, ni même aucune de ces morilles qui peuvent les

remplacer. Ce jour-là, l'ingénieur, ayant reconnu une certaine

plante appartenant au genre armoise, qui compte parmi ses

principales espèces l'absinthe, la citronnelle, l'estragon, le

gépi, etc., en arracha plusieurs touffes, et, les présentant au

marin:

«Tenez, Pencroff, dit-il, voilà qui vous fera plaisir.»

Pencroff regarda attentivement la plante, revêtue de poils soyeux

et longs, dont les feuilles étaient recouvertes d'un duvet

cotonneux.

«Eh! qu'est-ce cela, monsieur Cyrus? demanda Pencroff. Bonté du

ciel! Est-ce du tabac?

-- Non, répondit Cyrus Smith, c'est l'artémise, l'armoise chinoise

pour les savants, et pour nous autres, ce sera de l'amadou.»

Et, en effet, cette armoise, convenablement desséchée, fournit une

substance très inflammable, surtout lorsque plus tard l'ingénieur

l'eut imprégnée de ce nitrate de potasse dont l'île possédait

plusieurs couches, et qui n'est autre chose que du salpêtre.

Ce soir-là, tous les colons, réunis dans la chambre centrale,

soupèrent convenablement. Nab avait préparé un pot-au-feu

d'agouti, un jambon de cabiai aromatisé, auquel on joignit les

tubercules bouillis du «caladium macrorhizum», sorte de plante

herbacée de la famille des aracées, et qui, sous la zone

tropicale, eût affecté une forme arborescente. Ces rhizomes

étaient d'un excellent goût, très nutritifs, à peu près semblables

à cette substance qui se débite en Angleterre sous le nom de

«sagou de Portland», et ils pouvaient, dans une certaine mesure,

remplacer le pain, qui manquait encore aux colons de l'île

Lincoln.

Le souper achevé, avant de se livrer au sommeil, Cyrus Smith et

ses compagnons vinrent prendre l'air sur la grève. Il était huit

heures du soir. La nuit s'annonçait magnifiquement. La lune, qui

avait été pleine cinq jours auparavant, n'était pas encore levée,

mais l'horizon s'argentait déjà de ces nuances douces et pâles que

l'on pourrait appeler l'aube lunaire. Au zénith austral, les

constellations circumpolaires resplendissaient, et, parmi toutes,

cette Croix du Sud que l'ingénieur, quelques jours auparavant,

saluait à la cime du mont Franklin.

Cyrus Smith observa pendant quelque temps cette splendide

constellation, qui porte à son sommet et à sa base deux étoiles de

première grandeur, au bras gauche une étoile de seconde, au bras

droit une étoile de troisième grandeur.

Puis, après avoir réfléchi:

«Harbert, demanda-t-il au jeune garçon, ne sommes-nous pas au 15

avril?

-- Oui, monsieur Cyrus, répondit Harbert.

-- Eh bien, si je ne me trompe, demain sera un des quatre jours de

l'année pour lequel le temps vrai se confond avec le temps moyen,

c'est-à-dire, mon enfant, que demain, à quelques secondes près, le

soleil passera au méridien juste au midi des horloges. Si donc le

temps est beau, je pense que je pourrai obtenir la longitude de

l'île avec une approximation de quelques degrés.

-- Sans instruments, sans sextant? demanda Gédéon Spilett.

-- Oui, reprit l'ingénieur. Aussi, puisque la nuit est pure, je

vais essayer, ce soir même, d'obtenir notre latitude en calculant

la hauteur de la Croix du Sud, c'est-à-dire du pôle austral, au-

dessus de l'horizon. Vous comprenez bien, mes amis, qu'avant

d'entreprendre des travaux sérieux d'installation, il ne suffit

pas d'avoir constaté que cette terre est une île, il faut, autant

que possible, reconnaître à quelle distance elle est située, soit

du continent américain, soit du continent australien, soit des

principaux archipels du Pacifique.

-- En effet, dit le reporter, au lieu de construire une maison,

nous pouvons avoir intérêt à construire un bateau, si par hasard

nous ne sommes qu'à une centaine de milles d'une côte habitée.

-- Voilà pourquoi, reprit Cyrus Smith, je vais essayer, ce soir,

d'obtenir la latitude de l'île Lincoln, et demain, à midi,

j'essayerai d'en calculer la longitude.»

Si l'ingénieur eût possédé un sextant, appareil qui permet de

mesurer avec une grande précision la distance angulaire des objets

par réflexion, l'opération n'eût offert aucune difficulté. Ce

soir-là, par la hauteur du pôle, le lendemain, par le passage du

soleil au méridien, il aurait obtenu les coordonnées de l'île.

Mais, l'appareil manquant, il fallait le suppléer.

Cyrus Smith rentra donc aux Cheminées. À la lueur du foyer, il

tailla deux petites règles plates qu'il réunit l'une à l'autre par

une de leurs extrémités, de manière à former une sorte de compas

dont les branches pouvaient s'écarter ou se rapprocher. Le point

d'attache était fixé au moyen d'une forte épine d'acacia, que

fournit le bois mort du bûcher.

Cet instrument terminé, l'ingénieur revint sur la grève; mais

comme il fallait qu'il prît la hauteur du pôle au-dessus d'un

horizon nettement dessiné, c'est-à-dire un horizon de mer, et que

le cap Griffe lui cachait l'horizon du sud, il dut aller chercher

une station plus convenable. La meilleure aurait évidemment été le

littoral exposé directement au sud, mais il eût fallu traverser la

Mercy, alors profonde, et c'était une difficulté.

Cyrus Smith résolut, en conséquence, d'aller faire son observation

sur le plateau de Grande-vue, en se réservant de tenir compte de

sa hauteur au-dessus du niveau de la mer, -- hauteur qu'il

comptait calculer le lendemain par un simple procédé de géométrie

élémentaire.

Les colons se transportèrent donc sur le plateau, en remontant la

rive gauche de la Mercy, et ils vinrent se placer sur la lisière

qui s'orientait nord-ouest et sud-est, c'est-à-dire sur cette

ligne de roches capricieusement découpées qui bordait la rivière.

Cette partie du plateau dominait d'une cinquantaine de pieds les

hauteurs de la rive droite, qui descendaient, par une double

pente, jusqu'à l'extrémité du cap Griffe et jusqu'à la côte

méridionale de l'île. Aucun obstacle n'arrêtait donc le regard,

qui embrassait l'horizon sur une demi-circonférence, depuis le cap

jusqu'au promontoire du Reptile. Au sud, cet horizon, éclairé par

en dessous des premières clartés de la lune, tranchait vivement

sur le ciel et pouvait être visé avec une certaine précision.

À ce moment, la Croix du Sud se présentait à l'observateur dans

une position renversée, l'étoile alpha marquant sa base, qui est

plus rapprochée du pôle austral.

Cette constellation n'est pas située aussi près du pôle

antarctique que l'étoile polaire l'est du pôle arctique. L'étoile

alpha en est à vingt-sept degrés environ, mais Cyrus Smith le

savait et devait tenir compte de cette distance dans son calcul.

Il eut soin aussi de l'observer au moment où elle passait au

méridien au-dessous du pôle, et qui devait simplifier son

opération.

Cyrus Smith dirigea donc une branche de son compas de bois sur

l'horizon de mer, l'autre sur alpha, comme il eût fait des

lunettes d'un cercle répétiteur, et l'ouverture des deux branches

lui donna la distance angulaire qui séparait alpha de l'horizon.

Afin de fixer l'angle obtenu d'une manière immutable, il piqua, au

moyen d'épines, les deux planchettes de son appareil sur une

troisième placée transversalement, de telle sorte que leur

écartement fût solidement maintenu.

Cela fait, il ne restait plus qu'à calculer l'angle obtenu, en

ramenant l'observation au niveau de la mer, de manière à tenir

compte de la dépression de l'horizon, ce qui nécessitait de

mesurer la hauteur du plateau. La valeur de cet angle donnerait

ainsi la hauteur d'alpha, et conséquemment celle du pôle au-dessus

de l'horizon, c'est-à-dire la latitude de l'île, puisque la

latitude d'un point du globe est toujours égale à la hauteur du

pôle au-dessus de l'horizon de ce point.

Ces calculs furent remis au lendemain, et, à dix heures, tout le

monde dormait profondément.

CHAPITRE XIV

Le lendemain, 16 avril, -- dimanche de Pâques, -- les colons

sortaient des Cheminées au jour naissant, et procédaient au lavage

de leur linge et au nettoyage de leurs vêtements. L'ingénieur

comptait fabriquer du savon dès qu'il se serait procuré les

matières premières nécessaires à la saponification, soude ou

potasse, graisse ou huile. La question si importante du

renouvellement de la garde-robe serait également traitée en temps

et lieu. En tout cas, les habits dureraient bien six mois encore,

car ils étaient solides et pouvaient résister aux fatigues des

travaux manuels. Mais tout dépendrait de la situation de l'île par

rapport aux terres habitées. C'est ce qui serait déterminé ce jour

même, si le temps le permettait.

Or, le soleil, se levant sur un horizon pur, annonçait une journée

magnifique, une de ces belles journées d'automne qui sont comme

les derniers adieux de la saison chaude.

Il s'agissait donc de compléter les éléments des observations de

la veille, en mesurant la hauteur du plateau de Grande-vue au-

dessus du niveau de la mer.

«Ne vous faut-il pas un instrument analogue à celui qui vous a

servi hier? demanda Harbert à l'ingénieur.

-- Non, mon enfant, répondit celui-ci, nous allons procéder

autrement, et d'une manière à peu près aussi précise.»

Harbert, aimant à s'instruire de toutes choses, suivit

l'ingénieur, qui s'écarta du pied de la muraille de granit, en

descendant jusqu'au bord de la grève. Pendant ce temps, Pencroff,

Nab et le reporter s'occupaient de divers travaux.

Cyrus Smith s'était muni d'une sorte de perche droite, longue

d'une douzaine de pieds, qu'il avait mesurée aussi exactement que

possible, en la comparant à sa propre taille, dont il connaissait

la hauteur à une ligne près. Harbert portait un fil à plomb que

lui avait remis Cyrus Smith, c'est-à-dire une simple pierre fixée

au bout d'une fibre flexible.

Arrivé à une vingtaine de pieds de la lisière de la grève, et à

cinq cents pieds environ de la muraille de granit, qui se dressait

perpendiculairement, Cyrus Smith enfonça la perche de deux pieds

dans le sable, et, en la calant avec soin, il parvint, au moyen du

fil à plomb, à la dresser perpendiculairement au plan de

l'horizon.

Cela fait, il se recula de la distance nécessaire pour que, étant

couché sur le sable, le rayon visuel, parti de son oeil, effleurât

à la fois et l'extrémité de la perche et la crête de la muraille.

Puis il marqua soigneusement ce point avec un piquet.

Alors, s'adressant à Harbert:

«Tu connais les premiers principes de la géométrie? lui demanda-t-

il.

-- Un peu, monsieur Cyrus, répondit Harbert, qui ne voulait pas

trop s'avancer.

-- Tu te rappelles bien quelles sont les propriétés de deux

triangles semblables?

-- Oui, répondit Harbert. Leurs côtés homologues sont

proportionnels.

-- Eh bien, mon enfant, je viens de construire deux triangles

semblables, tous deux rectangles: le premier, le plus petit, a

pour côtés la perche perpendiculaire, la distance qui sépare le

piquet du bas de la perche, et mon rayon visuel pour hypoténuse;

le second a pour côtés la muraille perpendiculaire, dont il s'agit

de mesurer la hauteur, la distance qui sépare le piquet du bas de

cette muraille, et mon rayon visuel formant également son

hypoténuse, -- qui se trouve être la prolongation de celle du

premier triangle.

-- Ah! monsieur Cyrus, j'ai compris! s'écria Harbert. De même que

la distance du piquet à la perche est proportionnelle à la

distance du piquet à la base de la muraille, de même la hauteur de

la perche est proportionnelle à la hauteur de cette muraille.

-- C'est cela même, Harbert, répondit l'ingénieur, et quand nous

aurons mesuré les deux premières distances, connaissant la hauteur

de la perche, nous n'aurons plus qu'un calcul de proportion à

faire, ce qui nous donnera la hauteur de la muraille et nous

évitera la peine de la mesurer directement.»

Les deux distances horizontales furent relevées, au moyen même de

la perche, dont la longueur au-dessus du sable était exactement de

dix pieds.

La première distance était de quinze pieds entre le piquet et le

point où la perche était enfoncée dans le sable.

La deuxième distance, entre le piquet et la base de la muraille,

était de cinq cents pieds.

Ces mesures terminées, Cyrus Smith et le jeune garçon revinrent

aux Cheminées.

Là, l'ingénieur prit une pierre plate qu'il avait rapportée de ses

précédentes excursions, sorte de schiste ardoisier, sur lequel il

était facile de tracer des chiffres au moyen d'une coquille aiguë.

Il établit donc la proportion suivante:

15: 500:: 10: x

500 fois 10 = 5000

5000 sur 15 = 333, 33.

D'où il fut établi que la muraille de granit mesurait trois cent

trente-trois pieds de hauteur.

Cyrus Smith reprit alors l'instrument qu'il avait fabriqué la

veille et dont les deux planchettes, par leur écartement, lui

donnaient la distance angulaire de l'étoile alpha à l'horizon. Il

mesura très exactement l'ouverture de cet angle sur une

circonférence qu'il divisa en trois cent soixante parties égales.

Or, cet angle, en y ajoutant les vingt-sept degrés qui séparent

alpha du pôle antarctique, et en réduisant au niveau de la mer la

hauteur du plateau sur lequel l'observation avait été faite, se

trouva être de cinquante-trois degrés. Ces cinquante-trois degrés

étant retranchés des quatre-vingt-dix degrés, -- distance du pôle

à l'équateur, -- il restait trente-sept degrés. Cyrus Smith en

conclut donc que l'île Lincoln était située sur le trente-septième

degré de latitude australe, ou en tenant compte, vu l'imperfection

de ses opérations, d'un écart de cinq degrés, qu'elle devait être

située entre le trente-cinquième et le quarantième parallèle.

Restait à obtenir la longitude, pour compléter les coordonnées de

l'île. C'est ce que l'ingénieur tenterait de déterminer le jour

même, à midi, c'est-à-dire au moment où le soleil passerait au

méridien.

Il fut décidé que ce dimanche serait employé à une promenade, ou

plutôt à une exploration de cette partie de l'île située entre le

nord du lac et le golfe du Requin, et si le temps le permettait,

on pousserait cette reconnaissance jusqu'au revers septentrional

du cap Mandibule-Sud. On devait déjeuner aux dunes et ne revenir

que le soir.

À huit heures et demie du matin, la petite troupe suivait la

lisière du canal. De l'autre côté, sur l'îlot du Salut, de

nombreux oiseaux se promenaient gravement. C'étaient des

plongeurs, de l'espèce des manchots, très reconnaissables à leur

cri désagréable, qui rappelle le braiment de l'âne.

Pencroff ne les considéra qu'au point de vue comestible, et

n'apprit pas sans une certaine satisfaction que leur chair,

quoique noirâtre, est fort mangeable.

On pouvait voir aussi ramper sur le sable de gros amphibies, des

phoques, sans doute, qui semblaient avoir choisi l'îlot pour

refuge. Il n'était guère possible d'examiner ces animaux au point

de vue alimentaire, car leur chair huileuse est détestable;

cependant, Cyrus Smith les observa avec attention, et, sans faire

connaître son idée, il annonça à ses compagnons que très

prochainement on ferait une visite à l'îlot.

Le rivage, suivi par les colons, était semé d'innombrables

coquillages, dont quelques-uns eussent fait la joie d'un amateur

de malacologie. C'étaient, entre autres, des phasianelles, des

térébratules, des trigonies, etc. Mais ce qui devait être plus

utile, ce fut une vaste huîtrière, découverte à mer basse, que Nab

signala parmi les roches, à quatre milles environ des Cheminées.

«Nab n'aura pas perdu sa journée, s'écria Pencroff, en observant

le banc d'ostracées qui s'étendait au large.

-- C'est une heureuse découverte, en effet, dit le reporter, et

pour peu, comme on le prétend, que chaque huître produise par

année de cinquante à soixante mille oeufs, nous aurons là une

réserve inépuisable.

-- Seulement, je crois que l'huître n'est pas très nourrissante,

dit Harbert.

-- Non, répondit Cyrus Smith. L'huître ne contient que très peu de

matière azotée, et, à un homme qui s'en nourrirait exclusivement,

il n'en faudrait pas moins de quinze à seize douzaines par jour.

-- Bon! répondit Pencroff. Nous pourrons en avaler des douzaines

de douzaines, avant d'avoir épuisé le banc. Si nous en prenions

quelques-unes pour notre déjeuner?»

Et sans attendre de réponse à sa proposition, sachant bien qu'elle

était approuvée d'avance, le marin et Nab détachèrent une certaine

quantité de ces mollusques. On les mit dans une sorte de filet en

fibres d'hibiscus, que Nab avait confectionné, et qui contenait

déjà le menu du repas; puis, l'on continua de remonter la côte

entre les dunes et la mer. De temps en temps, Cyrus Smith

consultait sa montre, afin de se préparer à temps pour

l'observation solaire, qui devait être faite à midi précis.

Toute cette portion de l'île était fort aride jusqu'à cette pointe

qui fermait la baie de l'Union, et qui avait reçu le nom de cap

Mandibule-Sud.

On n'y voyait que sable et coquilles, mélangés de débris de laves.

Quelques oiseaux de mer fréquentaient cette côte désolée, des

goélands, de grands albatros, ainsi que des canards sauvages, qui

excitèrent à bon droit la convoitise de Pencroff.

Il essaya bien de les abattre à coups de flèche, mais sans

résultat, car ils ne se posaient guère, et il eût fallu les

atteindre au vol.

Ce qui amena le marin à répéter à l'ingénieur:

«Voyez-vous, monsieur Cyrus, tant que nous n'aurons pas un ou deux

fusils de chasse, notre matériel laissera à désirer!

-- Sans doute, Pencroff, répondit le reporter, mais il ne tient

qu'à vous! Procurez-nous du fer pour les canons, de l'acier pour

les batteries, du salpêtre, du charbon et du soufre pour la

poudre, du mercure et de l'acide azotique pour le fulminate, enfin

du plomb pour les balles, et Cyrus nous fera des fusils de premier

choix.

-- Oh! répondit l'ingénieur, toutes ces substances, nous pourrons

sans doute les trouver dans l'île, mais une arme à feu est un

instrument délicat et qui nécessite des outils d'une grande

précision. Enfin, nous verrons plus tard.

-- Pourquoi faut-il, s'écria Pencroff, pourquoi faut-il que nous

ayons jeté par-dessus le bord toutes ces armes que la nacelle

emportait avec nous, et nos ustensiles, et jusqu'à nos couteaux de

poche!

-- Mais, si nous ne les avions pas jetés, Pencroff, c'est nous que

le ballon aurait jetés au fond de la mer! dit Harbert.

-- C'est pourtant vrai ce que vous dites là, mon garçon!» répondit

le marin.

Puis, passant à une autre idée:

«Mais, j'y songe, ajouta-t-il, quel a dû être l'ahurissement de

Jonathan Forster et de ses compagnons, quand, le lendemain matin,

ils auront trouvé la place nette et la machine envolée!

-- Le dernier de mes soucis est de savoir ce qu'ils ont pu penser!

dit le reporter.

-- C'est pourtant moi qui ai eu cette idée-là! dit Pencroff d'un

air satisfait.

-- Une belle idée, Pencroff, répondit Gédéon Spilett en riant, et

qui nous a mis où nous sommes!

-- J'aime mieux être ici qu'aux mains des sudistes! s'écria le

marin, surtout depuis que M Cyrus a eu la bonté de venir nous

rejoindre!

-- Et moi aussi, en vérité! répliqua le reporter. D'ailleurs, que

nous manque-t-il? Rien!

-- Si ce n'est... tout! répondit Pencroff, qui éclata de rire, en

remuant ses larges épaules. Mais, un jour ou l'autre, nous

trouverons le moyen de nous en aller!

-- Et plus tôt peut-être que vous ne l'imaginez, mes amis, dit

alors l'ingénieur, si l'île Lincoln n'est qu'à une moyenne

distance d'un archipel habité ou d'un continent. Avant une heure,

nous le saurons. Je n'ai pas de carte du Pacifique, mais ma

mémoire a conservé un souvenir très net de sa portion méridionale.

La latitude que j'ai obtenue hier met l'île Lincoln par le travers

de la Nouvelle-Zélande à l'ouest, et de la côte du Chili à l'est.

Mais entre ces deux terres, la distance est au moins de six mille

milles. Reste donc à déterminer quel point l'île occupe sur ce

large espace de mer, et c'est ce que la longitude nous donnera

tout à l'heure avec une approximation suffisante, je l'espère.

-- N'est-ce pas, demanda Harbert, l'archipel des Pomotou qui est

le plus rapproché de nous en latitude?

-- Oui, répondit l'ingénieur, mais la distance qui nous en sépare

est de plus de douze cents milles.

-- Et par là? dit Nab, qui suivait la conversation avec un extrême

intérêt, et dont la main indiqua la direction du sud.

-- Par là, rien, répondit Pencroff.

-- Rien, en effet, ajouta l'ingénieur.

-- Eh bien, Cyrus, demanda le reporter, si l'île Lincoln ne se

trouve qu'à deux ou trois cents milles de la Nouvelle-Zélande ou

du Chili?...

-- Eh bien, répondit l'ingénieur, au lieu de faire une maison,

nous ferons un bateau, et maître Pencroff se chargera de le

manoeuvrer...

-- Comment donc, monsieur Cyrus, s'écria le marin, je suis tout

prêt à passer capitaine... dès que vous aurez trouvé le moyen de

construire une embarcation suffisante pour tenir la mer!

-- Nous le ferons, si cela est nécessaire!» répondit Cyrus Smith.

Mais tandis que causaient ces hommes, qui véritablement ne

doutaient de rien, l'heure approchait à laquelle l'observation

devait avoir lieu. Comment s'y prendrait Cyrus Smith pour

constater le passage du soleil au méridien de l'île, sans aucun

instrument? C'est ce que Harbert ne pouvait deviner.

Les observateurs se trouvaient alors à une distance de six milles

des Cheminées, non loin de cette partie des dunes dans laquelle

l'ingénieur avait été retrouvé, après son énigmatique sauvetage.

On fit halte en cet endroit, et tout fut préparé pour le déjeuner,

car il était onze heures et demie. Harbert alla chercher de l'eau

douce au ruisseau qui coulait près de là, et il la rapporta dans

une cruche dont Nab s'était muni.

Pendant ces préparatifs, Cyrus Smith disposa tout pour son

observation astronomique. Il choisit sur la grève une place bien

nette, que la mer en se retirant avait nivelée parfaitement. Cette

couche de sable très fin était dressée comme une glace, sans qu'un

grain dépassât l'autre. Peu importait, d'ailleurs, que cette

couche fût horizontale ou non, et il n'importait pas davantage que

la baguette, haute de six pieds, qui y fut plantée, se dressât

perpendiculairement. Au contraire, même, l'ingénieur l'inclina

vers le sud, c'est-à-dire du côté opposé au soleil, car il ne faut

pas oublier que les colons de l'île Lincoln, par cela même que

l'île était située dans l'hémisphère austral, voyaient l'astre

radieux décrire son arc diurne au-dessus de l'horizon du nord, et

non au-dessus de l'horizon du sud.

Harbert comprit alors comment l'ingénieur allait procéder pour

constater la culmination du soleil, c'est-à-dire son passage au

méridien de l'île, ou, en d'autres termes, le midi du lieu.

C'était au moyen de l'ombre projetée sur le sable par la baguette,

moyen qui, à défaut d'instrument, lui donnerait une approximation

convenable pour le résultat qu'il voulait obtenir. En effet, le

moment où cette ombre atteindrait son minimum de longueur serait

le midi précis, et il suffirait de suivre l'extrémité de cette

ombre, afin de reconnaître l'instant où, après avoir

successivement diminué, elle recommencerait à s'allonger. En

inclinant sa baguette du côté opposé au soleil, Cyrus Smith

rendait l'ombre plus longue, et, par conséquent, ses modifications

seraient plus faciles à constater. En effet, plus l'aiguille d'un

cadran est grande, plus on peut suivre aisément le déplacement de

sa pointe. L'ombre de la baguette n'était pas autre chose que

l'aiguille d'un cadran.

Lorsqu'il pensa que le moment était arrivé, Cyrus Smith

s'agenouilla sur le sable, et, au moyen de petits jalons de bois

qu'il fichait dans le sable, il commença à pointer les

décroissances successives de l'ombre de la baguette. Ses

compagnons, penchés au-dessus de lui, suivaient l'opération avec

un intérêt extrême.

Le reporter tenait son chronomètre à la main, prêt à relever

l'heure qu'il marquerait, quand l'ombre serait à son plus court.

En outre, comme Cyrus Smith opérait le 16 avril, jour auquel le

temps vrai et le temps moyen se confondent, l'heure donnée par

Gédéon Spilett serait l'heure vraie qu'il serait alors à

Washington, ce qui simplifierait le calcul.

Cependant le soleil s'avançait lentement; l'ombre de la baguette

diminuait peu à peu, et quand il parut à Cyrus Smith qu'elle

recommençait à grandir:

«Quelle heure? dit-il.

-- Cinq heures et une minute», répondit aussitôt Gédéon Spilett.

Il n'y avait plus qu'à chiffrer l'opération. Rien n'était plus

facile. Il existait, on le voit, en chiffres ronds, cinq heures de

différence entre le méridien de Washington et celui de l'île

Lincoln, c'est-à-dire qu'il était midi à l'île Lincoln, quand il

était déjà cinq heures du soir à Washington. Or, le soleil, dans

son mouvement apparent autour de la terre, parcourt un degré par

quatre minutes, soit quinze degrés par heure. Quinze degrés

multipliés par cinq heures donnaient soixante-quinze degrés.

Donc, puisque Washington est par 77°3'11, autant dire soixante-

dix-sept degrés comptés du méridien de Greenwich, -- que les

Américains prennent pour point de départ des longitudes,

concurremment avec les Anglais, -- il s'ensuivait que l'île était

située par soixante-dix-sept degrés plus soixante-quinze degrés à

l'ouest du méridien de Greenwich, c'est-à-dire par le vent

cinquante-deuxième degré de longitude ouest.

Cyrus Smith annonça ce résultat à ses compagnons, et tenant compte

des erreurs d'observation, ainsi qu'il l'avait fait pour la

latitude, il crut pouvoir affirmer que le gisement de l'île

Lincoln était entre le trente-cinquième et le trente-septième

parallèle, et entre le cent cinquantième et le cent cinquante-

cinquième méridien à l'ouest du méridien de Greenwich.

L'écart possible qu'il attribuait aux erreurs d'observation était,

on le voit, de cinq degrés dans les deux sens, ce qui, à soixante

milles par degré, pouvait donner une erreur de trois cents milles

en latitude ou en longitude pour le relèvement exact.

Mais cette erreur ne devait pas influer sur le parti qu'il

conviendrait de prendre. Il était bien évident que l'île Lincoln

était à une telle distance de toute terre ou archipel, qu'on ne

pourrait se hasarder à franchir cette distance sur un simple et

fragile canot. En effet, son relèvement la plaçait au moins à

douze cents milles de Taïti et des îles de l'archipel des Pomotou,

à plus de dix-huit cents milles de la Nouvelle-Zélande, à plus de

quatre mille cinq cents milles de la côte américaine!

Et quand Cyrus Smith consultait ses souvenirs, il ne se rappelait

en aucune façon qu'une île quelconque occupât, dans cette partie

du Pacifique, la situation assignée à l'île Lincoln.

CHAPITRE XV

Le lendemain, 17 avril, la première parole du marin fut pour

Gédéon Spilett.

«Eh bien, monsieur, lui demanda-t-il, que serons-nous aujourd'hui?

-- Ce qu'il plaira à Cyrus», répondit le reporter.

Or, de briquetiers et de potiers qu'ils avaient été jusqu'alors,

les compagnons de l'ingénieur allaient devenir métallurgistes.

La veille, après le déjeuner, l'exploration avait été portée

jusqu'à la pointe du cap Mandibule, distante de près de sept

milles des Cheminées. Là finissait la longue série des dunes, et

le sol prenait une apparence volcanique. Ce n'étaient plus de

hautes murailles, comme au plateau de Grande-vue, mais une bizarre

et capricieuse bordure qui encadrait cet étroit golfe compris

entre les deux caps, formés des matières minérales vomies par le

volcan. Arrivés à cette pointe, les colons étaient revenus sur

leurs pas, et, à la nuit tombante, ils rentraient aux Cheminées,

mais ils ne s'endormirent pas avant que la question de savoir s'il

fallait songer à quitter ou non l'île Lincoln eût été

définitivement résolue.

C'était une distance considérable que celle de ces douze cents

milles qui séparaient l'île de l'archipel des Pomotou. Un canot

n'eût pas suffi à la franchir, surtout à l'approche de la mauvaise

saison.

Pencroff l'avait formellement déclaré. Or, construire un simple

canot, même en ayant les outils nécessaires, était un ouvrage

difficile, et, les colons n'ayant pas d'outils, il fallait

commencer par fabriquer marteaux, haches, herminettes, scies,

tarières, rabots, etc., ce qui exigerait un certain temps. Il fut

donc décidé que l'on hivernerait à l'île Lincoln, et que l'on

chercherait une demeure plus confortable que les Cheminées pour y

passer les mois d'hiver.

Avant toutes choses, il s'agissait d'utiliser le minerai de fer,

dont l'ingénieur avait observé quelques gisements dans la partie

nord-ouest de l'île, et de changer ce minerai soit en fer, soit en

acier.

Le sol ne renferme généralement pas les métaux à l'état de pureté.

Pour la plupart, on les trouve combinés avec l'oxygène ou avec le

soufre.

Précisément, les deux échantillons rapportés par Cyrus Smith

étaient, l'un du fer magnétique, non carbonaté, l'autre de la

pyrite, autrement dit du sulfure de fer. C'était donc le premier,

l'oxyde de fer, qu'il fallait réduire par le charbon, c'est-à-dire

débarrasser de l'oxygène, pour l'obtenir à l'état de pureté. Cette

réduction se fait en soumettant le minerai en présence du charbon

à une haute température, soit par la rapide et facile «méthode

catalane», qui a l'avantage de transformer directement le minerai

en fer dans une seule opération, soit par la méthode des hauts

fourneaux, qui change d'abord le minerai en fonte, puis la fonte

en fer, en lui enlevant les trois à quatre pour cent de charbon

qui sont combinés avec elle.

Or, de quoi avait besoin Cyrus Smith? De fer et non de fonte, et

il devait rechercher la plus rapide méthode de réduction.

D'ailleurs, le minerai qu'il avait recueilli était par lui-même

très pur et très riche. C'était ce minerai oxydulé qui, se

rencontrant en masses confuses d'un gris foncé, donne une

poussière noire, cristallise en octaèdres réguliers, fournit les

aimants naturels, et sert à fabriquer en Europe ces fers de

première qualité, dont la Suède et la Norvège sont si abondamment

pourvues. Non loin de ce gisement se trouvaient les gisements de

charbon de terre déjà exploités par les colons. De là, grande

facilité pour le traitement du minerai, puisque les éléments de la

fabrication se trouvaient rapprochés.

C'est même ce qui fait la prodigieuse richesse des exploitations

du Royaume-Uni, où la houille sert à fabriquer le métal extrait du

même sol et en même temps qu'elle.

«Alors, monsieur Cyrus, lui dit Pencroff, nous allons travailler

le minerai de fer?

-- Oui, mon ami, répondit l'ingénieur, et, pour cela, -- ce qui ne

vous déplaira pas, -- nous commencerons par faire sur l'îlot la

chasse aux phoques.

-- La chasse aux phoques! s'écria le marin en se retournant vers

Gédéon Spilett. Il faut donc du phoque pour fabriquer du fer?

-- Puisque Cyrus le dit!» répondit le reporter.

Mais l'ingénieur avait déjà quitté les Cheminées, et Pencroff se

prépara à la chasse aux phoques, sans avoir obtenu d'autre

explication.

Bientôt Cyrus Smith, Harbert, Gédéon Spilett, Nab et le marin

étaient réunis sur la grève, en un point où le canal laissait une

sorte de passage guéable à mer basse. La marée était au plus bas

du reflux, et les chasseurs purent traverser le canal sans se

mouiller plus haut que le genou.

Cyrus Smith mettait donc pour la première fois le pied sur l'îlot,

et ses compagnons pour la seconde fois, puisque c'était là que le

ballon les avait jetés tout d'abord.

À leur débarquement, quelques centaines de pingouins les

regardèrent d'un oeil candide. Les colons, armés de bâtons,

auraient pu facilement les tuer, mais ils ne songèrent pas à se

livrer à ce massacre deux fois inutile, car il importait de ne

point effrayer les amphibies, qui étaient couchés sur le sable, à

quelques encablures. Ils respectèrent aussi certains manchots très

innocents, dont les ailes, réduites à l'état de moignons,

s'aplatissaient en forme de nageoires, garnies de plumes

d'apparence squammeuse.

Les colons s'avancèrent donc prudemment vers la pointe nord, en

marchant sur un sol criblé de petites fondrières, qui formaient

autant de nids d'oiseaux aquatiques. Vers l'extrémité de l'îlot

apparaissaient de gros points noirs qui nageaient à fleur d'eau.

On eût dit des têtes d'écueils en mouvement.

C'étaient les amphibies qu'il s'agissait de capturer.

Il fallait les laisser prendre terre, car, avec leur bassin

étroit, leur poil ras et serré, leur conformation fusiforme, ces

phoques, excellents nageurs, sont difficiles à saisir dans la mer,

tandis que, sur le sol, leurs pieds courts et palmés ne leur

permettent qu'un mouvement de reptation peu rapide.

Pencroff connaissait les habitudes de ces amphibies, et il

conseilla d'attendre qu'ils fussent étendus sur le sable, aux

rayons de ce soleil qui ne tarderait pas à les plonger dans un

profond sommeil.

On manoeuvrerait alors de manière à leur couper la retraite et à

les frapper aux naseaux.

Les chasseurs se dissimulèrent donc derrière les roches du

littoral, et ils attendirent silencieusement. Une heure se passa,

avant que les phoques fussent venus s'ébattre sur le sable. On en

comptait une demi-douzaine. Pencroff et Harbert se détachèrent

alors, afin de tourner la pointe de l'îlot, de manière à les

prendre à revers et à leur couper la retraite. Pendant ce temps,

Cyrus Smith, Gédéon Spilett et Nab, rampant le long des roches, se

glissaient vers le futur théâtre du combat.

Tout à coup, la haute taille du marin se développa.

Pencroff poussa un cri. L'ingénieur et ses deux compagnons se

jetèrent en toute hâte entre la mer et les phoques. Deux de ces

animaux, vigoureusement frappés, restèrent morts sur le sable,

mais les autres purent regagner la mer et prendre le large.

«Les phoques demandés, monsieur Cyrus! dit le marin en s'avançant

vers l'ingénieur.

-- Bien, répondit Cyrus Smith. Nous en ferons des soufflets de

forge!

-- Des soufflets de forge! s'écria Pencroff. Eh bien! voilà des

phoques qui ont de la chance!»

C'était, en effet, une machine soufflante, nécessaire pour le

traitement du minerai, que l'ingénieur comptait fabriquer avec la

peau de ces amphibies. Ils étaient de moyenne taille, car leur

longueur ne dépassait pas six pieds, et, par la tête, ils

ressemblaient à des chiens.

Comme il était inutile de se charger d'un poids aussi considérable

que celui de ces deux animaux, Nab et Pencroff résolurent de les

dépouiller sur place, tandis que Cyrus Smith et le reporter

achèveraient d'explorer l'îlot.

Le marin et le nègre se tirèrent adroitement de leur opération,

et, trois heures après, Cyrus Smith avait à sa disposition deux

peaux de phoque, qu'il comptait utiliser dans cet état, et sans

leur faire subir aucun tannage.

Les colons durent attendre que la mer eût rebaissé, et, traversant

le canal, ils rentrèrent aux Cheminées.

Ce ne fut pas un petit travail que celui de tendre ces peaux sur

des cadres de bois destinés à maintenir leur écartement, et de les

coudre au moyen de fibres, de manière à pouvoir y emmagasiner

l'air sans laisser trop de fuites. Il fallut s'y reprendre à

plusieurs fois. Cyrus Smith n'avait à sa disposition que les deux

lames d'acier provenant du collier de Top, et, cependant, il fut

si adroit, ses compagnons l'aidèrent avec tant d'intelligence,

que, trois jours après, l'outillage de la petite colonie s'était

augmenté d'une machine soufflante, destinée à injecter l'air au

milieu du minerai lorsqu'il serait traité par la chaleur, --

condition indispensable pour la réussite de l'opération.

Ce fut le 20 avril, dès le matin, que commença «la période

métallurgique», ainsi que l'appela le reporter dans ses notes.

L'ingénieur était décidé, on le sait, à opérer sur le gisement

même de houille et de minerai. Or, d'après ses observations, ces

gisements étaient situés au bas des contreforts nord-est du mont

Franklin, c'est-à-dire à une distance de six milles. Il ne fallait

donc pas songer à revenir chaque jour aux Cheminées, et il fut

convenu que la petite colonie camperait sous une hutte de

branchages, de manière que l'importante opération fût suivie nuit

et jour.

Ce projet arrêté, on partit dès le matin. Nab et Pencroff

traînaient sur une claie la machine soufflante, et une certaine

quantité de provisions végétales et animales, que, d'ailleurs, on

renouvellerait en route.

Le chemin suivi fut celui des bois du Jacamar, que l'on traversa

obliquement du sud-est au nord-ouest, et dans leur partie la plus

épaisse. Il fallut se frayer une route, qui devait former, par la

suite, l'artère la plus directe entre le plateau de Grande-vue et

le mont Franklin. Les arbres, appartenant aux espèces déjà

reconnues, étaient magnifiques. Harbert en signala de nouveaux,

entre autres, des dragonniers, que Pencroff traita de «poireaux

prétentieux», -- car, en dépit de leur taille, ils étaient de

cette même famille des liliacées que l'oignon, la civette,

l'échalote ou l'asperge. Ces dragonniers pouvaient fournir des

racines ligneuses, qui, cuites, sont excellentes, et qui, soumises

à une certaine fermentation, donnent une très agréable liqueur. On

en fit provision.

Ce cheminement à travers le bois fut long. Il dura la journée

entière, mais cela permit d'observer la faune et la flore. Top,

plus spécialement chargé de la faune, courait à travers les herbes

et les broussailles, faisant lever indistinctement toute espèce de

gibier. Harbert et Gédéon Spilett tuèrent deux kangourous à coups

de flèche, et de plus un animal qui ressemblait fort à un hérisson

et à un fourmilier: au premier, parce qu'il se roulait en boule et

se hérissait de piquants; au second, parce qu'il avait des ongles

fouisseurs, un museau long et grêle que terminait un bec d'oiseau,

et une langue extensible, garnie de petites épines qui lui

servaient à retenir les insectes.

«Et quand il sera dans le pot-au-feu, fit naturellement observer

Pencroff, à quoi ressemblera-t-il?

-- À un excellent morceau de boeuf, répondit Harbert.

-- Nous ne lui en demanderons pas davantage», répondit le marin.

Pendant cette excursion, on aperçut quelques sangliers sauvages,

qui ne cherchèrent point à attaquer la petite troupe, et il ne

semblait pas que l'on dût rencontrer de fauves redoutables, quand,

dans un épais fourré, le reporter crut voir, à quelques pas de

lui, entre les premières branches d'un arbre, un animal qu'il prit

pour un ours, et qu'il se mit à dessiner tranquillement. Très

heureusement pour Gédéon Spilett, l'animal en question

n'appartenait point à cette redoutable famille des plantigrades.

Ce n'était qu'un «koula», plus connu sous le nom de «paresseux»,

qui avait la taille d'un grand chien, le poil hérissé et de

couleur sale, les pattes armées de fortes griffes, ce qui lui

permettait de grimper aux arbres et de se nourrir de feuilles.

Vérification faite de l'identité dudit animal, qu'on ne dérangea

point de ses occupations, Gédéon Spilett effaça «ours» de la

légende de son croquis, mit «koula» à la place, et la route fut

reprise.

À cinq heures du soir, Cyrus Smith donnait le signal de halte. Il

se trouvait en dehors de la forêt, à la naissance de ces puissants

contreforts qui étançonnaient le mont Franklin vers l'est. À

quelques centaines de pas coulait le Creek-Rouge, et, par

conséquent, l'eau potable n'était pas loin.

Le campement fut aussitôt organisé. En moins d'une heure, sur la

lisière de la forêt, entre les arbres, une hutte de branchages

entremêlés de lianes et empâtés de terre glaise, offrit une

retraite suffisante. On remit au lendemain les recherches

géologiques. Le souper fut préparé, un bon feu flamba devant la

hutte, la broche tourna, et à huit heures, tandis que l'un des

colons veillait pour entretenir le foyer, au cas où quelque bête

dangereuse aurait rôdé aux alentours, les autres dormaient d'un

bon sommeil.

Le lendemain, 21 avril, Cyrus Smith, accompagné d'Harbert, alla

rechercher ces terrains de formation ancienne sur lesquels il

avait déjà trouvé un échantillon de minerai. Il rencontra le

gisement à fleur de terre, presque aux sources même du creek, au

pied de la base latérale de l'un de ces contreforts du nord-est.

Ce minerai, très riche en fer, enfermé dans sa gangue fusible,

convenait parfaitement au mode de réduction que l'ingénieur

comptait employer, c'est-à-dire la méthode catalane, mais

simplifiée, ainsi qu'on l'emploie en Corse. En effet, la méthode

catalane proprement dite exige la construction de fours et de

creusets, dans lesquels le minerai et le charbon, placés par

couches alternatives, se transforment et se réduisent. Mais Cyrus

Smith prétendait économiser ces constructions, et voulait former

tout simplement, avec le minerai et le charbon, une masse cubique

au centre de laquelle il dirigerait le vent de son soufflet.

C'était le procédé employé, sans doute, par Tubal-Caïn et les

premiers métallurgistes du monde habité. Or, ce qui avait réussi

avec les petits-fils d'Adam, ce qui donnait encore de bons

résultats dans les contrées riches en minerai et en combustible,

ne pouvait que réussir dans les circonstances où se trouvaient les

colons de l'île Lincoln.

Ainsi que le minerai, la houille fut récoltée, sans peine et non

loin, à la surface du sol. On cassa préalablement le minerai en

petits morceaux, et on le débarrassa à la main des impuretés qui

souillaient sa surface. Puis, charbon et minerai furent disposés

en tas et par couches successives, -- ainsi que fait le

charbonnier du bois qu'il veut carboniser. De cette façon, sous

l'influence de l'air projeté par la machine soufflante, le charbon

devait se transformer en acide carbonique, puis en oxyde de

carbone, chargé de réduire l'oxyde de fer, c'est-à-dire d'en

dégager l'oxygène.

Ainsi l'ingénieur procéda-t-il. Le soufflet de peaux de phoque,

muni à son extrémité d'un tuyau en terre réfractaire, qui avait

été préalablement fabriqué au four à poteries, fut établi près du

tas de minerai. Mû par un mécanisme dont les organes consistaient

en châssis, cordes de fibres et contre-poids, il lança dans la

masse une provision d'air qui, tout en élevant la température,

concourut aussi à la transformation chimique qui devait donner du

fer pur.

L'opération fut difficile. Il fallut toute la patience, toute

l'ingéniosité des colons pour la mener à bien; mais enfin elle

réussit, et le résultat définitif fut une loupe de fer, réduite à

l'état d'éponge, qu'il fallut cingler et corroyer, c'est-à-dire

forger, pour en chasser la gangue liquéfiée. Il était évident que

le premier marteau manquait à ces forgerons improvisés; mais, en

fin de compte, ils se trouvaient dans les mêmes conditions où

avait été le premier métallurgiste, et ils firent ce que dut faire

celui-ci.

La première loupe, emmanchée d'un bâton, servit de marteau pour

forger la seconde sur une enclume de granit, et on arriva à

obtenir un métal grossier, mais utilisable. Enfin, après bien des

efforts, bien des fatigues, le 25 avril, plusieurs barres de fer

étaient forgées, et se transformaient en outils, pinces,

tenailles, pics, pioches, etc...., que Pencroff et Nab déclaraient

être de vrais bijoux.

Mais ce métal, ce n'était pas à l'état de fer pur qu'il pouvait

rendre de grands services, c'était surtout à l'état d'acier. Or,

l'acier est une combinaison de fer et de charbon que l'on tire,

soit de la fonte, en enlevant à celle-ci l'excès de charbon, soit

du fer, en ajoutant à celui-ci le charbon qui lui manque. Le

premier, obtenu par la décarburation de la fonte, donne l'acier

naturel ou puddlé; le second, produit par la carburation du fer,

donne l'acier de cémentation.

C'était donc ce dernier que Cyrus Smith devait chercher à

fabriquer de préférence, puisqu'il possédait le fer à l'état pur.

Il y réussit en chauffant le métal avec du charbon en poudre dans

un creuset fait en terre réfractaire.

Puis, cet acier, qui est malléable à chaud et à froid, il le

travailla au marteau. Nab et Pencroff, habilement dirigés, firent

des fers de hache, lesquels, chauffés au rouge, et plongés

brusquement dans l'eau froide, acquirent une trempe excellente.

D'autres instruments, façonnés grossièrement, il va sans dire,

furent ainsi fabriqués, lames de rabot, haches, hachettes, bandes

d'acier qui devaient être transformées en scies, ciseaux de

charpentier, puis, des fers de pioche, de pelle, de pic, des

marteaux, des clous, etc. Enfin, le 5 mai, la première période

métallurgique était achevée, les forgerons rentraient aux

Cheminées, et de nouveaux travaux allaient les autoriser bientôt à

prendre une qualification nouvelle.

CHAPITRE XVI

On était au 6 mai, jour qui correspond au 6 novembre des contrées

de l'hémisphère boréal. Le ciel s'embrumait depuis quelques jours,

et il importait de prendre certaines dispositions en vue d'un

hivernage. Toutefois, la température ne s'était pas encore

abaissée sensiblement, et un thermomètre centigrade, transporté à

l'île Lincoln, eût encore marqué une moyenne de dix à douze degrés

au-dessus de zéro. Cette moyenne ne saurait surprendre, puisque

l'île Lincoln, située très vraisemblablement entre le trente-

cinquième et le quarantième parallèle, devait se trouver soumise,

dans l'hémisphère sud, aux mêmes conditions climatériques que la

Sicile ou la Grèce dans l'hémisphère nord. Mais, de même que la

Grèce ou la Sicile éprouvent des froids violents, qui produisent

neige et glace, de même l'île Lincoln subirait sans doute, dans la

période la plus accentuée de l'hiver, certains abaissements de

température contre lesquels il convenait de se prémunir. En tout

cas, si le froid ne menaçait pas encore, la saison des pluies

était prochaine, et sur cette île isolée, exposée à toutes les

intempéries du large, en plein océan Pacifique, les mauvais temps

devaient être fréquents, et probablement terribles.

La question d'une habitation plus confortable que les Cheminées

dut donc être sérieusement méditée et promptement résolue.

Pencroff, naturellement, avait quelque prédilection pour cette

retraite qu'il avait découverte; mais il comprit bien qu'il

fallait en chercher une autre.

Déjà les Cheminées avaient été visitées par la mer, dans des

circonstances dont on se souvient, et on ne pouvait s'exposer de

nouveau à pareil accident.

«D'ailleurs, ajouta Cyrus Smith, qui, ce jour-là, causait de ces

choses avec ses compagnons, nous avons quelques précautions à

prendre.

-- Pourquoi? L'île n'est point habitée, dit le reporter.

-- Cela est probable, répondit l'ingénieur, bien que nous ne

l'ayons pas explorée encore dans son entier; mais si aucun être

humain ne s'y trouve, je crains que les animaux dangereux n'y

abondent. Il convient donc de se mettre à l'abri d'une agression

possible, et de ne pas obliger l'un de nous à veiller chaque nuit

pour entretenir un foyer allumé. Et puis, mes amis, il faut tout

prévoir. Nous sommes ici dans une partie du Pacifique souvent

fréquentée par les pirates malais...

-- Quoi, dit Harbert, à une telle distance de toute terre?

-- Oui, mon enfant, répondit l'ingénieur. Ces pirates sont de

hardis marins aussi bien que des malfaiteurs redoutables, et nous

devons prendre nos mesures en conséquence.

-- Eh bien, répondit Pencroff, nous nous fortifierons contre les

sauvages à deux et à quatre pattes. Mais, monsieur Cyrus, ne

serait-il pas à propos d'explorer l'île dans toutes ses parties

avant de rien entreprendre?

-- Cela vaudrait mieux, ajouta Gédéon Spilett. Qui sait si nous ne

trouverons pas sur la côte opposée une de ces cavernes que nous

avons inutilement cherchées sur celle-ci?

-- Cela est vrai, répondit l'ingénieur, mais vous oubliez, mes

amis, qu'il convient de nous établir dans le voisinage d'un cours

d'eau, et que, du sommet du mont Franklin, nous n'avons aperçu

vers l'ouest ni ruisseau ni rivière. Ici, au contraire, nous

sommes placés entre la Mercy et le lac Grant, avantage

considérable qu'il ne faut pas négliger. Et, de plus, cette côte,

orientée à l'est, n'est pas exposée comme l'autre aux vents

alizés, qui soufflent du nord-ouest dans cet hémisphère.

-- Alors, monsieur Cyrus, répondit le marin, construisons une

maison sur les bords du lac. Ni les briques, ni les outils ne nous

manquent maintenant.

Après avoir été briquetiers, potiers, fondeurs, forgerons, nous

saurons bien être maçons, que diable!

-- Oui, mon ami, mais avant de prendre une décision, il faut

chercher. Une demeure dont la nature aurait fait tous les frais

nous épargnerait bien du travail, et elle nous offrirait sans

doute une retraite plus sûre encore, car elle serait aussi bien

défendue contre les ennemis du dedans que contre ceux du dehors.

-- En effet, Cyrus, répondit le reporter, mais nous avons déjà

examiné tout ce massif granitique de la côte, et pas un trou, pas

même une fente!

-- Non, pas une! ajouta Pencroff. Ah! si nous avions pu creuser

une demeure dans ce mur, à une certaine hauteur, de manière à la

mettre hors d'atteinte, voilà qui eût été convenable! Je vois cela

d'ici, sur la façade qui regarde la mer, cinq ou six chambres...

-- Avec des fenêtres pour les éclairer! dit Harbert en riant.

-- Et un escalier pour y monter! ajouta Nab.

-- Vous riez, s'écria le marin, et pourquoi donc? Qu'y a-t-il

d'impossible à ce que je propose? Est-ce que nous n'avons pas des

pics et des pioches? Est-ce que M Cyrus ne saura pas fabriquer de

la poudre pour faire sauter la mine? N'est-il pas vrai, monsieur

Cyrus, que vous ferez de la poudre le jour où il nous en faudra?»

Cyrus Smith avait écouté l'enthousiaste Pencroff, développant ses

projets un peu fantaisistes.

Attaquer cette masse de granit, même à coups de mine, c'était un

travail herculéen, et il était vraiment fâcheux que la nature

n'eût pas fait le plus dur de la besogne. Mais l'ingénieur ne

répondit au marin qu'en proposant d'examiner plus attentivement la

muraille, depuis l'embouchure de la rivière jusqu'à l'angle qui la

terminait au nord.

On sortit donc, et l'exploration fut faite, sur une étendue de

deux milles environ, avec un soin extrême. Mais, en aucun endroit,

la paroi, unie et droite, ne laissa voir une cavité quelconque.

Les nids des pigeons de roche qui voletaient à sa cime n'étaient,

en réalité, que des trous forés à la crête même et sur la lisière

irrégulièrement découpée du granit.

C'était une circonstance fâcheuse, et, quant à attaquer ce massif,

soit avec le pic, soit avec la poudre, pour y pratiquer une

excavation suffisante, il n'y fallait point songer. Le hasard

avait fait que, sur toute cette partie du littoral, Pencroff avait

découvert le seul abri provisoirement habitable, c'est-à-dire ces

Cheminées qu'il s'agissait pourtant d'abandonner.

L'exploration achevée, les colons se trouvaient alors à l'angle

nord de la muraille, où elle se terminait par ces pentes allongées

qui venaient mourir sur la grève. Depuis cet endroit jusqu'à son

extrême limite à l'ouest, elle ne formait plus qu'une sorte de

talus, épaisse agglomération de pierres, de terres et de sable,

reliés par des plantes, des arbrisseaux et des herbes, incliné

sous un angle de quarante-cinq degrés seulement. Çà et là, le

granit perçait encore, et sortait par pointes aiguës de cette

sorte de falaise. Des bouquets d'arbres s'étageaient sur ses

pentes, et une herbe assez épaisse la tapissait. Mais l'effort

végétatif n'allait pas plus loin, et une longue plaine de sables,

qui commençait au pied du talus, s'étendait jusqu'au littoral.

Cyrus Smith pensa, non sans raison, que ce devait être de ce côté

que le trop-plein du lac s'épanchait sous forme de cascade. En

effet, il fallait nécessairement que l'excès d'eau fourni par le

Creek-Rouge se perdît en un point quelconque. Or, ce point,

l'ingénieur ne l'avait encore trouvé sur aucune portion des rives

déjà explorées, c'est-à-dire depuis l'embouchure du ruisseau, à

l'ouest, jusqu'au plateau de Grande-vue.

L'ingénieur proposa donc à ses compagnons de gravir le talus

qu'ils observaient alors, et de revenir aux Cheminées par les

hauteurs, en explorant les rives septentrionales et orientales du

lac.

La proposition fut acceptée, et, en quelques minutes, Harbert et

Nab étaient arrivés au plateau supérieur. Cyrus Smith, Gédéon

Spilett et Pencroff les suivirent d'un pas plus posé.

À deux cents pieds, à travers le feuillage, la belle nappe d'eau

resplendissait sous les rayons solaires.

Le paysage était charmant en cet endroit. Les arbres, aux tons

jaunis, se groupaient merveilleusement pour le régal des yeux.

Quelques vieux troncs énormes, abattus par l'âge, tranchaient, par

leur écorce noirâtre, sur le tapis verdoyant qui recouvrait le

sol. Là caquetait tout un monde de kakatoès bruyants, véritables

prismes mobiles, qui sautaient d'une branche à l'autre. On eût dit

que la lumière n'arrivait plus que décomposée à travers cette

singulière ramure.

Les colons, au lieu de gagner directement la rive nord du lac,

contournèrent la lisière du plateau, de manière à rejoindre

l'embouchure du creek sur sa rive gauche. C'était un détour d'un

mille et demi au plus. La promenade était facile, car les arbres,

largement espacés, laissaient entre eux un libre passage. On

sentait bien que, sur cette limite, s'arrêtait la zone fertile, et

la végétation s'y montrait moins vigoureuse que dans toute la

partie comprise entre les cours du creek et de la Mercy.

Cyrus Smith et ses compagnons ne marchaient pas sans une certaine

circonspection sur ce sol nouveau pour eux. Arcs, flèches, bâtons

emmanchés d'un fer aigu, c'étaient là leurs seules armes.

Cependant, aucun fauve ne se montra, et il était probable que ces

animaux fréquentaient plutôt les épaisses forêts du sud; mais les

colons eurent la désagréable surprise d'apercevoir Top s'arrêter

devant un serpent de grande taille, qui mesurait quatorze à quinze

pieds de longueur. Nab l'assomma d'un coup de bâton. Cyrus Smith

examina ce reptile, et déclara qu'il n'était pas venimeux, car il

appartenait à l'espèce des serpents-diamants dont les indigènes se

nourrissent dans la Nouvelle-Galle du Sud. Mais il était possible

qu'il en existât d'autres dont la morsure est mortelle, tels que

ces vipères-sourdes, à queue fourchue, qui se redressent sous le

pied, ou ces serpents ailés, munis de deux oreillettes qui leur

permettent de s'élancer avec une rapidité extrême.

Top, le premier moment de surprise passé, donnait la chasse aux

reptiles avec un acharnement qui faisait craindre pour lui. Aussi

son maître le rappelait-il constamment.

L'embouchure du Creek-Rouge, à l'endroit où il se jetait dans le

lac, fut bientôt atteinte. Les explorateurs reconnurent sur la

rive opposée le point qu'ils avaient déjà visité en descendant du

mont Franklin. Cyrus Smith constata que le débit d'eau du creek

était assez considérable; il était donc nécessaire qu'en un

endroit quelconque, la nature eût offert un déversoir au trop-

plein du lac. C'était ce déversoir qu'il s'agissait de découvrir,

car, sans doute, il formait une chute dont il serait possible

d'utiliser la puissance mécanique.

Les colons, marchant à volonté, mais sans trop s'écarter les uns

des autres, commencèrent donc à contourner la rive du lac, qui

était très accore.

Les eaux semblaient extrêmement poissonneuses, et Pencroff se

promit bien de fabriquer quelques engins de pêche afin de les

exploiter.

Il fallut d'abord doubler la pointe aiguë du nord-est. On eût pu

supposer que la décharge des eaux s'opérait en cet endroit, car

l'extrémité du lac venait presque affleurer la lisière du plateau.

Mais il n'en était rien, et les colons continuèrent d'explorer la

rive, qui, après une légère courbure, redescendait parallèlement

au littoral. De ce côté, la berge était moins boisée, mais

quelques bouquets d'arbres, semés çà et là, ajoutaient au

pittoresque du paysage. Le lac Grant apparaissait alors dans toute

son étendue, et aucun souffle ne ridait la surface de ses eaux.

Top, en battant les broussailles, fit lever des bandes d'oiseaux

divers, que Gédéon Spilett et Harbert saluèrent de leurs flèches.

Un de ces volatiles fut même adroitement atteint par le jeune

garçon, et tomba au milieu d'herbes marécageuses. Top se précipita

vers lui, et rapporta un bel oiseau nageur, couleur d'ardoise, à

bec court, à plaque frontale très développée, aux doigts élargis

par une bordure festonnée, aux ailes bordées d'un liséré blanc.

C'était un «foulque», de la taille d'une grosse perdrix,

appartenant à ce groupe des macrodactyles qui forme la transition

entre l'ordre des échassiers et celui des palmipèdes. Triste

gibier, en somme, et d'un goût qui devait laisser à désirer. Mais

Top se montrerait sans doute moins difficile que ses maîtres, et

il fut convenu que le foulque servirait à son souper.

Les colons suivaient alors la rive orientale du lac, et ils ne

devaient pas tarder à atteindre la portion déjà reconnue.

L'ingénieur était fort surpris, car il ne voyait aucun indice

d'écoulement du trop-plein des eaux. Le reporter et le marin

causaient avec lui, et il ne leur dissimulait point son

étonnement. En ce moment, Top, qui avait été fort calme

jusqu'alors, donna des signes d'agitation.

L'intelligent animal allait et venait sur la berge, s'arrêtait

soudain, et regardait les eaux, une patte levée, comme s'il eût

été en arrêt sur quelque gibier invisible; puis, il aboyait avec

fureur, en quêtant, pour ainsi dire, et se taisait subitement.

Ni Cyrus Smith, ni ses compagnons n'avaient d'abord fait attention

à ce manège de Top; mais les aboiements du chien devinrent bientôt

si fréquents, que l'ingénieur s'en préoccupa.

«Qu'est-ce qu'il y a, Top?» demanda-t-il.

Le chien fit plusieurs bonds vers son maître, en laissant voir une

inquiétude véritable, et il s'élança de nouveau vers la berge.

Puis, tout à coup, il se précipita dans le lac.

«Ici, Top! cria Cyrus Smith, qui ne voulait pas laisser son chien

s'aventurer sur ces eaux suspectes.

-- Qu'est-ce qui se passe donc là-dessous? demanda Pencroff en

examinant la surface du lac.

-- Top aura senti quelque amphibie, répondit Harbert.

-- Un alligator, sans doute? dit le reporter.

-- Je ne le pense pas, répondit Cyrus Smith. Les alligators ne se

rencontrent que dans les régions moins élevées en latitude.»

Cependant, Top était revenu à l'appel de son maître, et avait

regagné la berge; mais il ne pouvait rester en repos; il sautait

au milieu des grandes herbes, et, son instinct le guidant, il

semblait suivre quelque être invisible qui se serait glissé sous

les eaux du lac, en en rasant les bords. Cependant, les eaux

étaient calmes, et pas une ride n'en troublait la surface.

Plusieurs fois, les colons s'arrêtèrent sur la berge, et ils

observèrent avec attention. Rien n'apparut. Il y avait là quelque

mystère.

L'ingénieur était fort intrigué.

«Poursuivons jusqu'au bout cette exploration», dit-il.

Une demi-heure après, ils étaient tous arrivés à l'angle sud-est

du lac et se retrouvaient sur le plateau même de Grande-vue. À ce

point, l'examen des rives du lac devait être considéré comme

terminé, et, cependant, l'ingénieur n'avait pu découvrir par où et

comment s'opérait la décharge des eaux.

«Pourtant, ce déversoir existe, répétait-il, et puisqu'il n'est

pas extérieur, il faut qu'il soit creusé à l'intérieur du massif

granitique de la côte!

-- Mais quelle importance attachez-vous à savoir cela, mon cher

Cyrus? demanda Gédéon Spilett.

-- Une assez grande, répondit l'ingénieur, car si l'épanchement se

fait à travers le massif, il est possible qu'il s'y trouve quelque

cavité, qu'il eût été facile de rendre habitable après avoir

détourné les eaux.

-- Mais n'est-il pas possible, monsieur Cyrus, que les eaux

s'écoulent par le fond même du lac, dit Harbert, et qu'elles

aillent à la mer par un conduit souterrain?

-- Cela peut être, en effet, répondit l'ingénieur, et, si cela

est, nous serons obligés de bâtir notre maison nous-mêmes, puisque

la nature n'a pas fait les premiers frais de construction.»

Les colons se disposaient donc à traverser le plateau pour

regagner les Cheminées, car il était cinq heures du soir, quand

Top donna de nouveaux signes d'agitation. Il aboyait avec rage,

et, avant que son maître eût pu le retenir, il se précipita une

seconde fois dans le lac.

Tous coururent vers la berge. Le chien en était déjà à plus de

vingt pieds, et Cyrus Smith le rappelait vivement, quand une tête

énorme émergea de la surface des eaux, qui ne paraissaient pas

être profondes en cet endroit.

Harbert reconnut aussitôt l'espèce d'amphibie auquel appartenait

cette tête conique à gros yeux, que décoraient des moustaches à

longs poils soyeux.

«Un lamantin!» s'écria-t-il.

Ce n'était pas un lamantin, mais un spécimen de cette espèce,

comprise dans l'ordre des cétacés, qui porte le nom de «dugong»,

car ses narines étaient ouvertes à la partie supérieure de son

museau.

L'énorme animal s'était précipité sur le chien, qui voulut

vainement l'éviter en revenant vers la berge. Son maître ne

pouvait rien pour le sauver, et avant même qu'il fût venu à la

pensée de Gédéon Spilett ou d'Harbert d'armer leurs arcs, Top,

saisi par le dugong, disparaissait sous les eaux.

Nab, son épieu ferré à la main, voulut se jeter au secours du

chien, décidé à s'attaquer au formidable animal jusque dans son

élément.

«Non, Nab», dit l'ingénieur, en retenant son courageux serviteur.

Cependant, une lutte se passait sous les eaux, lutte inexplicable,

car, dans ces conditions, Top ne pouvait évidemment pas résister,

lutte qui devait être terrible, on le voyait aux bouillonnements

de la surface, lutte, enfin, qui ne pouvait se terminer que par la

mort du chien! Mais soudain, au milieu d'un cercle d'écume, on vit

reparaître Top. Lancé en l'air par quelque force inconnue, il

s'éleva à dix pieds au-dessus de la surface du lac, retomba au

milieu des eaux profondément troublées, et eût bientôt regagné la

berge sans blessures graves, miraculeusement sauvé.

Cyrus Smith et ses compagnons regardaient sans comprendre.

Circonstance non moins inexplicable encore! On eût dit que la

lutte continuait encore sous les eaux. Sans doute le dugong,

attaqué par quelque puissant animal, après avoir lâché le chien,

se battait pour son propre compte.

Mais cela ne dura pas longtemps. Les eaux se rougirent de sang, et

le corps du dugong, émergeant d'une nappe écarlate qui se propagea

largement, vint bientôt s'échouer sur une petite grève à l'angle

sud du lac.

Les colons coururent vers cet endroit. Le dugong était mort.

C'était un énorme animal, long de quinze à seize pieds, qui devait

peser de trois à quatre mille livres. À son cou s'ouvrait une

blessure qui semblait avoir été faite avec une lame tranchante.

Quel était donc l'amphibie qui avait pu, par ce coup terrible,

détruire le formidable dugong? Personne n'eût pu le dire, et,

assez préoccupés de cet incident, Cyrus Smith et ses compagnons

rentrèrent aux Cheminées.

CHAPITRE XVII

Le lendemain, 7 mai, Cyrus Smith et Gédéon Spilett, laissant Nab

préparer le déjeuner, gravirent le plateau de Grande-vue, tandis

que Harbert et Pencroff remontaient la rivière, afin de renouveler

la provision de bois.

L'ingénieur et le reporter arrivèrent bientôt à cette petite

grève, située à la pointe sud du lac, et sur laquelle l'amphibie

était resté échoué. Déjà des bandes d'oiseaux s'étaient abattus

sur cette masse charnue, et il fallut les chasser à coups de

pierres, car Cyrus Smith désirait conserver la graisse du dugong

et l'utiliser pour les besoins de la colonie.

Quant à la chair de l'animal, elle ne pouvait manquer de fournir

une nourriture excellente, puisque, dans certaines régions de la

Malaisie, elle est spécialement réservée à la table des princes

indigènes. Mais cela, c'était l'affaire de Nab. En ce moment,

Cyrus Smith avait en tête d'autres pensées. L'incident de la

veille ne s'était point effacé de son esprit et ne laissait pas de

le préoccuper. Il aurait voulu percer le mystère de ce combat

sous-marin, et savoir quel congénère des mastodontes ou autres

monstres marins avait fait au dugong une si étrange blessure.

Il était donc là, sur le bord du lac, regardant, observant, mais

rien n'apparaissait sous les eaux tranquilles, qui étincelaient

aux premiers rayons du soleil. Sur cette petite grève qui

supportait le corps du dugong, les eaux étaient peu profondes;

mais, à partir de ce point, le fond du lac s'abaissait peu à peu,

et il était probable qu'au centre, la profondeur devait être

considérable. Le lac pouvait être considéré comme une large

vasque, qui avait été remplie par les eaux du Creek-Rouge.

«Eh bien, Cyrus, demanda le reporter, il me semble que ces eaux

n'offrent rien de suspect?

-- Non, mon cher Spilett, répondit l'ingénieur, et je ne sais

vraiment comment expliquer l'incident d'hier!

-- J'avoue, reprit Gédéon Spilett, que la blessure faite à cet

amphibie est au moins étrange, et je ne saurais expliquer

davantage comment il a pu se faire que Top ait été si

vigoureusement rejeté hors des eaux? On croirait vraiment que

c'est un bras puissant qui l'a lancé ainsi, et que ce même bras,

armé d'un poignard, a ensuite donné la mort au dugong!

-- Oui, répondit l'ingénieur, qui était devenu pensif. Il y a là

quelque chose que je ne puis comprendre. Mais comprenez-vous

davantage, mon cher Spilett, de quelle manière j'ai été sauvé moi-

même, comment j'ai pu être arraché des flots et transporté dans

les dunes? Non, n'est-il pas vrai? Aussi je pressens là quelque

mystère que nous découvrirons sans doute un jour. Observons donc,

mais n'insistons pas devant nos compagnons sur ces singuliers

incidents. Gardons nos remarques pour nous et continuons notre

besogne.»

On le sait, l'ingénieur n'avait encore pu découvrir par où

s'échappait le trop-plein du lac, mais comme il n'avait vu nul

indice qu'il débordât jamais, il fallait nécessairement qu'un

déversoir existât quelque part. Or, précisément, Cyrus Smith fut

assez surpris de distinguer un courant assez prononcé qui se

faisait sentir en cet endroit. Il jeta quelques petits morceaux de

bois, et vit qu'ils se dirigeaient vers l'angle sud. Il suivit ce

courant, en marchant sur la berge, et il arriva à la pointe

méridionale du lac.

Là se produisait une sorte de dépression des eaux, comme si elles

se fussent brusquement perdues dans quelque fissure du sol.

Cyrus Smith écouta, en mettant son oreille au niveau du lac, et il

entendit très distinctement le bruit d'une chute souterraine.

«C'est là, dit-il en se relevant, là que s'opère la décharge des

eaux, là, sans doute, que par un conduit creusé dans le massif de

granit elles s'en vont rejoindre la mer, à travers quelques

cavités que nous saurions utiliser à notre profit! Eh bien! je le

saurai!»

L'ingénieur coupa une longue branche, il la dépouilla de ses

feuilles, et, en la plongeant à l'angle des deux rives, il

reconnut qu'il existait un large trou ouvert à un pied seulement

au-dessous de la surface des eaux. Ce trou, c'était l'orifice du

déversoir vainement cherché jusqu'alors, et la force du courant y

était telle, que la branche fut arrachée des mains de l'ingénieur

et disparut.

«Il n'y a plus à douter maintenant, répéta Cyrus Smith. Là est

l'orifice du déversoir, et cet orifice, je le mettrai à découvert.

-- Comment? demanda Gédéon Spilett.

-- En abaissant de trois pieds le niveau des eaux du lac.

-- Et comment abaisser leur niveau?

-- En leur ouvrant une autre issue plus vaste que celle-ci.

-- En quel endroit, Cyrus?

-- Sur la partie de la rive qui se rapproche le plus près de la

côte.

-- Mais c'est une rive de granit! fit observer le reporter.

-- Eh bien, répondit Cyrus Smith, je le ferai sauter, ce granit,

et les eaux, en s'échappant, baisseront de manière à découvrir cet

orifice...

-- Et formeront une chute en tombant sur la grève, ajouta le

reporter.

-- Une chute que nous utiliserons! répondit Cyrus. Venez, venez!»

L'ingénieur entraîna son compagnon, dont la confiance en Cyrus

Smith était telle qu'il ne doutait pas que l'entreprise ne

réussît. Et pourtant, cette rive de granit, comment l'ouvrir,

comment, sans poudre et avec des instruments imparfaits,

désagréger ces roches? N'était-ce pas un travail au-dessus de ses

forces, auquel l'ingénieur allait s'acharner?

Quand Cyrus Smith et le reporter rentrèrent aux Cheminées, ils y

trouvèrent Harbert et Pencroff occupés à décharger leur train de

bois.

«Les bûcherons vont avoir fini, monsieur Cyrus, dit le marin en

riant, et quand vous aurez besoin de maçons...

-- De maçons, non, mais de chimistes, répondit l'ingénieur.

-- Oui, ajouta le reporter, nous allons faire sauter l'île...

-- Sauter l'île! s'écria Pencroff.

-- En partie, du moins! répliqua Gédéon Spilett.

-- Écoutez-moi, mes amis», dit l'ingénieur.

Et il leur fit connaître le résultat de ses observations. Suivant

lui, une cavité plus ou moins considérable devait exister dans la

masse de granit qui supportait le plateau de Grande-vue, et il

prétendait pénétrer jusqu'à elle.

Pour ce faire, il fallait tout d'abord dégager l'ouverture par

laquelle se précipitaient les eaux, et, par conséquent, abaisser

leur niveau en leur procurant une plus large issue. De là,

nécessité de fabriquer une substance explosive qui pût pratiquer

une forte saignée en un autre point de la rive. C'est ce qu'allait

tenter Cyrus Smith au moyen des minéraux que la nature mettait à

sa disposition.

Inutile de dire avec quel enthousiasme tous, et plus

particulièrement Pencroff, accueillirent ce projet.

Employer les grands moyens, éventrer ce granit, créer une cascade,

cela allait au marin! Et il serait aussi bien chimiste que maçon

ou bottier, puisque l'ingénieur avait besoin de chimistes. Il

serait tout ce qu'on voudrait, «même professeur de danse et de

maintien», dit-il à Nab, si cela était jamais nécessaire.

Nab et Pencroff furent tout d'abord chargés d'extraire la graisse

du dugong, et d'en conserver la chair, qui était destinée à

l'alimentation. Ils partirent aussitôt, sans même demander plus

d'explication. La confiance qu'ils avaient en l'ingénieur était

absolue. Quelques instants après eux, Cyrus Smith, Harbert et

Gédéon Spilett, traînant la claie et remontant la rivière, se

dirigeaient vers le gisement de houille où abondaient ces pyrites

schisteuses qui se rencontrent, en effet, dans les terrains de

transition les plus récents, et dont Cyrus Smith avait déjà

rapporté un échantillon.

Toute la journée fut employée à charrier une certaine quantité de

ces pyrites aux Cheminées. Le soir, il y en avait plusieurs

tonnes.

Le lendemain, 8 mai, l'ingénieur commença ses manipulations. Ces

pyrites schisteuses étant composées principalement de charbon, de

silice, d'alumine et de sulfure de fer, -- celui-ci en excès, --

il s'agissait d'isoler le sulfure de fer et de le transformer en

sulfate le plus rapidement possible. Le sulfate obtenu, on en

extrairait l'acide sulfurique.

C'était en effet le but à atteindre. L'acide sulfurique est un des

agents les plus employés, et l'importance industrielle d'une

nation peut se mesurer à la consommation qui en est faite. Cet

acide serait plus tard d'une utilité extrême aux colons pour la

fabrication des bougies, le tannage des peaux, etc., mais en ce

moment, l'ingénieur le réservait à un autre emploi.

Cyrus Smith choisit, derrière les Cheminées, un emplacement dont

le sol fût soigneusement égalisé. Sur ce sol, il plaça un tas de

branchages et de bois haché, sur lequel furent placés des morceaux

de schistes pyriteux, arc-boutés les uns contre les autres; puis,

le tout fut recouvert d'une mince couche de pyrites, préalablement

réduites à la grosseur d'une noix.

Ceci fait, on mit le feu au bois, dont la chaleur se communiqua

aux schistes, lesquels s'enflammèrent, puisqu'ils contenaient du

charbon et du soufre.

Alors, de nouvelles couches de pyrites concassées furent disposées

de manière à former un énorme tas, qui fut extérieurement tapissé

de terre et d'herbes, après qu'on y eut ménagé quelques évents,

comme s'il se fût agi de carboniser une meule de bois pour faire

du charbon.

Puis, on laissa la transformation s'accomplir, et il ne fallait

pas moins de dix à douze jours pour que le sulfure de fer fût

changé en sulfate de fer et l'alumine en sulfate d'alumine, deux

substances également solubles, les autres, silice, charbon brûlé

et cendres, ne l'étant pas.

Pendant que s'accomplissait ce travail chimique, Cyrus Smith fit

procéder à d'autres opérations. On y mettait plus que du zèle.

C'était de l'acharnement.

Nab et Pencroff avaient enlevé la graisse du dugong, qui avait été

recueillie dans de grandes jarres de terre. Cette graisse, il

s'agissait d'en isoler un de ses éléments, la glycérine, en la

saponifiant. Or, pour obtenir ce résultat, il suffisait de la

traiter par la soude ou la chaux. En effet, l'une ou l'autre de

ces substances, après avoir attaqué la graisse, formerait un savon

en isolant la glycérine, et c'était cette glycérine que

l'ingénieur voulait précisément obtenir. La chaux ne lui manquait

pas, on le sait; seulement le traitement par la chaux ne devait

donner que des savons calcaires, insolubles et par conséquent

inutiles, tandis que le traitement par la soude fournirait, au

contraire, un savon soluble, qui trouverait son emploi dans les

nettoyages domestiques.

Or, en homme pratique, Cyrus Smith devait plutôt chercher à

obtenir de la soude. Était-ce difficile?

Non, car les plantes marines abondaient sur le rivage, salicornes,

ficoïdes, et toutes ces fucacées qui forment les varechs et les

goémons. On recueillit donc une grande quantité de ces plantes, on

les fit d'abord sécher, puis ensuite brûler dans des fosses en

plein air. La combustion de ces plantes fut entretenue pendant

plusieurs jours, de manière que la chaleur s'élevât au point d'en

fondre les cendres, et le résultat de l'incinération fut une masse

compacte, grisâtre, qui est depuis longtemps connue sous le nom de

«soude naturelle.»

Ce résultat obtenu, l'ingénieur traita la graisse par la soude, ce

qui donna, d'une part, un savon soluble, et, de l'autre, cette

substance neutre, la glycérine.

Mais ce n'était pas tout. Il fallait encore à Cyrus Smith, en vue

de sa préparation future, une autre substance, l'azotate de

potasse, qui est plus connu sous le nom de sel de nitrite ou de

salpêtre.

Cyrus Smith aurait pu fabriquer cette substance, en traitant le

carbonate de potasse, qui s'extrait facilement des cendres des

végétaux, par de l'acide azotique. Mais l'acide azotique lui

manquait, et c'était précisément cet acide qu'il voulait obtenir,

en fin de compte. Il y avait donc là un cercle vicieux, dont il ne

fût jamais sorti.

Très heureusement, cette fois, la nature allait lui fournir le

salpêtre, sans qu'il eût d'autre peine que de le ramasser. Harbert

en découvrit un gisement dans le nord de l'île, au pied du mont

Franklin, et il n'y eut plus qu'à purifier ce sel.

Ces divers travaux durèrent une huitaine de jours. Ils étaient

donc achevés, avant que la transformation du sulfure en sulfate de

fer eût été accomplie. Pendant les jours qui suivirent, les colons

eurent le temps de fabriquer de la poterie réfractaire en argile

plastique et de construire un fourneau de briques d'une

disposition particulière qui devait servir à la distillation du

sulfate de fer, lorsque celui-ci serait obtenu. Tout cela fut

achevé vers le 18 mai, à peu près au moment où la transformation

chimique se terminait. Gédéon Spilett, Harbert, Nab et Pencroff,

habilement guidés par l'ingénieur, étaient devenus les plus

adroits ouvriers du monde. La nécessité est, d'ailleurs, de tous

les maîtres, celui qu'on écoute le plus et qui enseigne le mieux.

Lorsque le tas de pyrites eut été entièrement réduit par le feu,

le résultat de l'opération, consistant en sulfate de fer, sulfate

d'alumine, silice, résidu de charbon et cendres, fut déposé dans

un bassin rempli d'eau. On agita ce mélange, on le laissa reposer,

puis on le décanta, et on obtint un liquide clair, contenant en

dissolution du sulfate de fer et du sulfate d'alumine, les autres

matières étant restées solides, puisqu'elles étaient insolubles.

Enfin, ce liquide s'étant vaporisé en partie, des cristaux de

sulfate de fer se déposèrent, et les eaux-mères, c'est-à-dire le

liquide non vaporisé, qui contenait du sulfate d'alumine, furent

abandonnées.

Cyrus Smith avait donc à sa disposition une assez grande quantité

de ces cristaux de sulfate de fer, dont il s'agissait d'extraire

l'acide sulfurique.

Dans la pratique industrielle, c'est une coûteuse installation que

celle qu'exige la fabrication de l'acide sulfurique. Il faut, en

effet, des usines considérables, un outillage spécial, des

appareils de platine, des chambres de plomb, inattaquables à

l'acide, et dans lesquelles s'opère la transformation, etc.

L'ingénieur n'avait point cet outillage à sa disposition, mais il

savait qu'en Bohême particulièrement, on fabrique l'acide

sulfurique par des moyens plus simples, qui ont même l'avantage de

le produire à un degré supérieur de concentration.

C'est ainsi que se fait l'acide connu sous le nom d'acide de

Nordhausen.

Pour obtenir l'acide sulfurique, Cyrus Smith n'avait plus qu'une

seule opération à faire: calciner en vase clos les cristaux de

sulfate de fer, de manière que l'acide sulfurique se distillât en

vapeurs, lesquelles vapeurs produiraient ensuite l'acide par

condensation.

C'est à cette manipulation que servirent les poteries

réfractaires, dans lesquelles furent placés les cristaux, et le

four, dont la chaleur devait distiller l'acide sulfurique.

L'opération fut parfaitement conduite, et le 20 mai, douze jours

après avoir commencé, l'ingénieur était possesseur de l'agent

qu'il comptait utiliser plus tard de tant de façons différentes.

Or, pourquoi voulait-il donc avoir cet agent? Tout simplement pour

produire l'acide azotique, et cela fut aisé, puisque le salpêtre,

attaqué par l'acide sulfurique, lui donna précisément cet acide

par distillation.

Mais, en fin de compte, à quoi allait-il employer cet acide

azotique? C'est ce que ses compagnons ignoraient encore, car il

n'avait pas dit le dernier mot de son travail.

Cependant, l'ingénieur touchait à son but, et une dernière

opération lui procura la substance qui avait exigé tant de

manipulations.

Après avoir pris de l'acide azotique, il le mit en présence de la

glycérine, qui avait été préalablement concentrée par évaporation

au bain-marie, et il obtint, même sans employer de mélange

réfrigérant, plusieurs pintes d'un liquide huileux et jaunâtre.

Cette dernière opération, Cyrus Smith l'avait faite seul, à

l'écart, loin des Cheminées, car elle présentait des dangers

d'explosion, et, quand il rapporta un flacon de ce liquide à ses

amis, il se contenta de leur dire: «Voilà de la nitro-glycérine!»

C'était, en effet, ce terrible produit, dont la puissance

explosible est peut-être décuple de celle de la poudre ordinaire,

et qui a déjà causé tant d'accidents! Toutefois, depuis qu'on a

trouvé le moyen de le transformer en dynamite, c'est-à-dire de le

mélanger avec une substance solide, argile ou sucre, assez poreuse

pour le retenir, le dangereux liquide a pu être utilisé avec plus

de sécurité. Mais la dynamite n'était pas encore connue à l'époque

où les colons opéraient dans l'île Lincoln.

«Et c'est cette liqueur-là qui va faire sauter nos rochers? dit

Pencroff d'un air assez incrédule.

-- Oui, mon ami, répondit l'ingénieur, et cette nitro-glycérine

produira d'autant plus d'effet, que ce granit est extrêmement dur

et qu'il opposera une résistance plus grande à l'éclatement.

-- Et quand verrons-nous cela, monsieur Cyrus?

-- Demain, dès que nous aurons creusé un trou de mine», répondit

l'ingénieur.

Le lendemain, -- 21 mai, -- dès l'aube, les mineurs se rendirent à

une pointe qui formait la rive est du lac Grant, et à cinq cents

pas seulement de la côte. En cet endroit, le plateau était en

contre-bas des eaux, qui n'étaient retenues que par leur cadre de

granit. Il était donc évident que si l'on brisait ce cadre, les

eaux s'échapperaient par cette issue, et formeraient un ruisseau

qui, après avoir coulé à la surface inclinée du plateau, irait se

précipiter sur la grève. Par suite, il y aurait abaissement

général du niveau du lac, et mise à découvert de l'orifice du

déversoir, -- ce qui était le but final.

C'était donc le cadre qu'il s'agissait de briser.

Sous la direction de l'ingénieur, Pencroff, armé d'un pic qu'il

maniait adroitement et vigoureusement, attaqua le granit sur le

revêtement extérieur. Le trou qu'il s'agissait de percer prenait

naissance sur une arête horizontale de la rive, et il devait

s'enfoncer obliquement, de manière à rencontrer un niveau

sensiblement inférieur à celui des eaux du lac. De cette façon, la

force explosive, en écartant les roches, permettrait aux eaux de

s'épancher largement au dehors et, par suite, de s'abaisser

suffisamment.

Le travail fut long, car l'ingénieur, voulant produire un effet

formidable, ne comptait pas consacrer moins de dix litres de

nitro-glycérine à l'opération. Mais Pencroff, relayé par Nab, fit

si bien que, vers quatre heures du soir, le trou de mine était

achevé.

Restait la question d'inflammation de la substance explosive.

Ordinairement, la nitro-glycérine s'enflamme au moyen d'amorces de

fulminate qui, en éclatant, déterminent l'explosion. Il faut, en

effet, un choc pour provoquer l'explosion, et, allumée simplement,

cette substance brûlerait sans éclater.

Cyrus Smith aurait certainement pu fabriquer une amorce. À défaut

de fulminate, il pouvait facilement obtenir une substance analogue

au coton-poudre, puisqu'il avait de l'acide azotique à sa

disposition.

Cette substance, pressée dans une cartouche, et introduite dans la

nitro-glycérine, aurait éclaté au moyen d'une mèche et déterminé

l'explosion.

Mais Cyrus Smith savait que la nitro-glycérine a la propriété de

détonner au choc. Il résolut donc d'utiliser cette propriété,

quitte à employer un autre moyen, si celui-là ne réussissait pas.

En effet, le choc d'un marteau sur quelques gouttes de nitro-

glycérine, répandues à la surface d'une pierre dure, suffit à

provoquer l'explosion. Mais l'opérateur ne pouvait être là, à

donner le coup de marteau, sans être victime de l'opération.

Cyrus Smith imagina donc de suspendre à un montant, au-dessus du

trou de mine, et au moyen d'une fibre végétale, une masse de fer

pesant plusieurs livres. Une autre longue fibre, préalablement

soufrée, était attachée au milieu de la première par une de ses

extrémités, tandis que l'autre extrémité traînait sur le sol

jusqu'à une distance de plusieurs pieds du trou de mine. Le feu

étant mis à cette seconde fibre, elle brûlerait jusqu'à ce qu'elle

eût atteint la première. Celle-ci, prenant feu à son tour, se

romprait, et la masse de fer serait précipitée sur la nitro-

glycérine.

Cet appareil fut donc installé; puis l'ingénieur, après avoir fait

éloigner ses compagnons, remplit le trou de mine de manière que la

nitro-glycérine vînt en affleurer l'ouverture, et il en jeta

quelques gouttes à la surface de la roche, au-dessous de la masse

de fer déjà suspendue.

Ceci fait, Cyrus Smith prit l'extrémité de la fibre soufrée, il

l'alluma, et, quittant la place, il revint retrouver ses

compagnons aux Cheminées.

La fibre devait brûler pendant vingt-cinq minutes, et, en effet,

vingt-cinq minutes après, une explosion, dont on ne saurait donner

l'idée, retentit. Il sembla que toute l'île tremblait sur sa base.

Une gerbe de pierres se projeta dans les airs comme si elle eût

été vomie par un volcan. La secousse produite par l'air déplacé

fut telle, que les roches des Cheminées oscillèrent. Les colons,

bien qu'ils fussent à plus de deux milles de la mine, furent

renversés sur le sol.

Ils se relevèrent, ils remontèrent sur le plateau, et ils

coururent vers l'endroit où la berge du lac devait avoir été

éventrée par l'explosion... Un triple hurrah s'échappa de leurs

poitrines! Le cadre de granit était fendu sur une large place! Un

cours rapide d'eau s'en échappait, courait en écumant à travers le

plateau, en atteignait la crête, et se précipitait d'une hauteur

de trois cents pieds sur la grève!

CHAPITRE XVIII

Le projet de Cyrus Smith avait réussi; mais, suivant son habitude,

sans témoigner aucune satisfaction, les lèvres serrées, le regard

fixe, il restait immobile. Harbert était enthousiasmé; Nab

bondissait de joie; Pencroff balançait sa grosse tête et murmurait

ces mots: «Allons, il va bien notre ingénieur!»

En effet, la nitro-glycérine avait puissamment agi. La saignée,

faite au lac, était si importante, que le volume des eaux qui

s'échappaient alors par ce nouveau déversoir était au moins triple

de celui qui passait auparavant par l'ancien. Il devait donc en

résulter que, peu de temps après l'opération, le niveau du lac

aurait baissé de deux pieds, au moins.

Les colons revinrent aux Cheminées, afin d'y prendre des pics, des

épieux ferrés, des cordes de fibres, un briquet et de l'amadou;

puis, ils retournèrent au plateau. Top les accompagnait.

Chemin faisant, le marin ne put s'empêcher de dire à l'ingénieur:

«Mais savez-vous bien, monsieur Cyrus, qu'au moyen de cette

charmante liqueur que vous avez fabriquée, on ferait sauter notre

île tout entière?

-- Sans aucun doute, l'île, les continents, et la terre elle-même,

répondit Cyrus Smith. Ce n'est qu'une question de quantité.

-- Ne pourriez-vous donc employer cette nitro-glycérine au

chargement des armes à feu? demanda le marin.

-- Non, Pencroff, car c'est une substance trop brisante. Mais il

serait aisé de fabriquer de la poudre-coton, ou même de la poudre

ordinaire, puisque nous avons l'acide azotique, le salpêtre, le

soufre et le charbon. Malheureusement, ce sont les armes que nous

n'avons pas.

-- Oh! monsieur Cyrus, répondit le marin, avec un peu de bonne

volonté!...»

Décidément, Pencroff avait rayé le mot «impossible» du

dictionnaire de l'île Lincoln.

Les colons, arrivés au plateau de Grande-vue, se dirigèrent

immédiatement vers la pointe du lac, près de laquelle s'ouvrait

l'orifice de l'ancien déversoir, qui, maintenant, devait être à

découvert.

Le déversoir serait donc devenu praticable, puisque les eaux ne

s'y précipiteraient plus, et il serait facile sans doute d'en

reconnaître la disposition intérieure. En quelques instants, les

colons avaient atteint l'angle inférieur du lac, et un coup d'oeil

leur suffit pour constater que le résultat avait été obtenu. En

effet, dans la paroi granitique du lac, et maintenant au-dessus du

niveau des eaux, apparaissait l'orifice tant cherché. Un étroit

épaulement, laissé à nu par le retrait des eaux, permettait d'y

arriver. Cet orifice mesurait vingt pieds de largeur environ, mais

il n'en avait que deux de hauteur. C'était comme une bouche

d'égout à la bordure d'un trottoir. Cet orifice n'aurait donc pu

livrer un passage facile aux colons; mais Nab et Pencroff prirent

leur pic, et, en moins d'une heure, ils lui eurent donné une

hauteur suffisante.

L'ingénieur s'approcha alors et reconnut que les parois du

déversoir, dans sa partie supérieure, n'accusaient pas une pente

de plus de trente à trente-cinq degrés. Elles étaient donc

praticables, et, pourvu que leur déclivité ne s'accrût pas, il

serait facile de les descendre jusqu'au niveau même de la mer. Si

donc, ce qui était fort probable, quelque vaste cavité existait à

l'intérieur du massif granitique, on trouverait peut-être moyen de

l'utiliser.

«Eh bien, monsieur Cyrus, qu'est-ce qui nous arrête? demanda le

marin, impatient de s'aventurer dans l'étroit couloir? Vous voyez

que Top nous a précédés!

-- Bien, répondit l'ingénieur. Mais il faut y voir clair. -- Nab,

va couper quelques branches résineuses.»

Nab et Harbert coururent vers les rives du lac, ombragées de pins

et autres arbres verts, et ils revinrent bientôt avec des branches

qu'ils disposèrent en forme de torches. Ces torches furent

allumées au feu du briquet, et, Cyrus Smith en tête, les colons

s'engagèrent dans le sombre boyau que le trop-plein des eaux

emplissait naguère.

Contrairement à ce qu'on eût pu supposer, le diamètre de ce boyau

allait en s'élargissant, de telle sorte que les explorateurs,

presque aussitôt, purent se tenir droit en descendant. Les parois

de granit, usées par les eaux depuis un temps infini, étaient

glissantes, et il fallait se garder des chutes. Aussi, les colons

s'étaient-ils liés les uns aux autres au moyen d'une corde, ainsi

que font les ascensionnistes dans les montagnes. Heureusement,

quelques saillies du granit, formant de véritables marches,

rendaient la descente moins périlleuse. Des gouttelettes, encore

suspendues aux rocs, s'irisaient çà et là sous le feu des torches,

et on eût pu croire que les parois étaient revêtues d'innombrables

stalactites.

L'ingénieur observa ce granit noir. Il n'y vit pas une strate, pas

une faille. La masse était compacte et d'un grain extrêmement

serré. Ce boyau datait donc de l'origine même de l'île. Ce

n'étaient point les eaux qui l'avaient creusé peu à peu. Pluton,

et non pas Neptune, l'avait foré de sa propre main, et l'on

pouvait distinguer sur la muraille les traces d'un travail éruptif

que le lavage des eaux n'avait pu totalement effacer.

Les colons ne descendaient que fort lentement. Ils n'étaient pas

sans éprouver une certaine émotion, à s'aventurer ainsi dans les

profondeurs de ce massif, que des êtres humains visitaient

évidemment pour la première fois. Ils ne parlaient pas, mais ils

réfléchissaient, et cette réflexion dut venir à plus d'un, que

quelque poulpe ou autre gigantesque céphalopode pouvait occuper

les cavités intérieures, qui se trouvaient en communication avec

la mer. Il fallait donc ne s'aventurer qu'avec une certaine

prudence.

Du reste, Top tenait la tête de la petite troupe, et l'on pouvait

s'en rapporter à la sagacité du chien, qui ne manquerait point de

donner l'alarme, le cas échéant.

Après avoir descendu une centaine de pieds, en suivant une route

assez sinueuse, Cyrus Smith, qui marchait en avant, s'arrêta, et

ses compagnons le rejoignirent. L'endroit où ils firent halte

était évidé, de manière à former une caverne de médiocre

dimension. Des gouttes d'eau tombaient de sa voûte, mais elles ne

provenaient pas d'un suintement à travers le massif. C'étaient

simplement les dernières traces laissées par le torrent qui avait

si longtemps grondé dans cette cavité, et l'air, légèrement

humide, n'émettait aucune émanation méphitique.

«Eh bien, mon cher Cyrus? dit alors Gédéon Spilett. Voici une

retraite bien ignorée, bien cachée dans ces profondeurs, mais, en

somme, elle est inhabitable.

-- Pourquoi inhabitable? demanda le marin.

-- Parce qu'elle est trop petite et trop obscure.

-- Ne pouvons-nous l'agrandir, la creuser, y pratiquer des

ouvertures pour le jour et l'air? répondit Pencroff, qui ne

doutait plus de rien.

-- Continuons, répondit Cyrus Smith, continuons notre exploration.

Peut-être, plus bas, la nature nous aura-t-elle épargné ce

travail.

-- Nous ne sommes encore qu'au tiers de la hauteur, fit observer

Harbert.

-- Au tiers environ, répondit Cyrus Smith, car nous avons descendu

une centaine de pieds depuis l'orifice, et il n'est pas impossible

qu'à cent pieds plus bas...

-- Où est donc Top?...» demanda Nab en interrompant son maître.

On chercha dans la caverne. Le chien n'y était pas.

«Il aura probablement continué sa route, dit Pencroff.

-- Rejoignons-le», répondit Cyrus Smith.

La descente fut reprise. L'ingénieur observait avec soin les

déviations que le déversoir subissait, et, malgré tant de détours,

il se rendait assez facilement compte de sa direction générale,

qui allait vers la mer.

Les colons s'étaient encore abaissés d'une cinquantaine de pieds

suivant la perpendiculaire, quand leur attention fut attirée par

des sons éloignés qui venaient des profondeurs du massif. Ils

s'arrêtèrent et écoutèrent. Ces sons, portés à travers le couloir,

comme la voix à travers un tuyau acoustique, arrivaient nettement

à l'oreille.

«Ce sont les aboiements de Top! s'écria Harbert.

-- Oui, répondit Pencroff, et notre brave chien aboie même avec

fureur!

-- Nous avons nos épieux ferrés, dit Cyrus Smith. Tenons-nous sur

nos gardes, et en avant!

-- Cela est de plus en plus intéressant», murmura Gédéon Spilett à

l'oreille du marin, qui fit un signe affirmatif.

Cyrus Smith et ses compagnons se précipitèrent pour se porter au

secours du chien. Les aboiements de Top devenaient de plus en plus

perceptibles. On sentait dans sa voix saccadée une rage étrange.

Était-il donc aux prises avec quelque animal dont il avait troublé

la retraite? On peut dire que, sans songer au danger auquel ils

s'exposaient, les colons se sentaient maintenant pris d'une

irrésistible curiosité. Ils ne descendaient plus le couloir, ils

se laissaient pour ainsi dire glisser sur sa paroi, et, en

quelques minutes, soixante pieds plus bas, ils eurent rejoint Top.

Là, le couloir aboutissait à une vaste et magnifique caverne. Là,

Top, allant et venant, aboyait avec fureur. Pencroff et Nab,

secouant leurs torches, jetèrent de grands éclats de lumière à

toutes les aspérités du granit, et, en même temps, Cyrus Smith,

Gédéon Spilett, Harbert, l'épieu dressé, se tinrent prêts à tout

événement.

L'énorme caverne était vide. Les colons la parcoururent en tous

sens. Il n'y avait rien, pas un animal, pas un être vivant! Et,

cependant, Top continuait d'aboyer. Ni les caresses, ni les

menaces ne purent le faire taire.

«Il doit y avoir quelque part une issue par laquelle les eaux du

lac s'en allaient à la mer, dit l'ingénieur.

-- En effet, répondit Pencroff, et prenons garde de tomber dans un

trou.

-- Va, Top, va!» cria Cyrus Smith.

Le chien, excité par les paroles de son maître, courut vers

l'extrémité de la caverne, et, là, ses aboiements redoublèrent.

On le suivit, et, à la lumière des torches, apparut l'orifice d'un

véritable puits qui s'ouvrait dans le granit. C'était bien par là

que s'opérait la sortie des eaux autrefois engagées dans le

massif, et, cette fois, ce n'était plus un couloir oblique et

praticable, mais un puits perpendiculaire, dans lequel il eût été

impossible de s'aventurer.

Les torches furent penchées au-dessus de l'orifice.

On ne vit rien. Cyrus Smith détacha une branche enflammée et la

jeta dans cet abîme. La résine éclatante, dont le pouvoir

éclairant s'accrut encore par la rapidité de sa chute, illumina

l'intérieur du puits, mais rien n'apparut encore. Puis, la flamme

s'éteignit avec un léger frémissement indiquant qu'elle avait

atteint la couche d'eau, c'est-à-dire le niveau de la mer.

L'ingénieur, calculant le temps employé à la chute, put en estimer

la profondeur du puits, qui se trouva être de quatre-vingt-dix

pieds environ.

Le sol de la caverne était donc situé à quatre-vingt-dix pieds au-

dessus du niveau de la mer.

«Voici notre demeure, dit Cyrus Smith.

-- Mais elle était occupée par un être quelconque, répondit Gédéon

Spilett, qui ne trouvait pas sa curiosité satisfaite.

-- Eh bien, l'être quelconque, amphibie ou autre, s'est enfui par

cette issue, répondit l'ingénieur, et il nous a cédé la place.

-- N'importe, ajouta le marin, j'aurais bien voulu être Top, il y

a un quart d'heure, car enfin ce n'est pas sans raison qu'il a

aboyé!»

Cyrus Smith regardait son chien, et celui de ses compagnons qui se

fût approché de lui l'eût entendu murmurer ces paroles:

«Oui, je crois bien que Top en sait plus long que nous sur bien

des choses!»

Cependant, les désirs des colons se trouvaient en grande partie

réalisés. Le hasard, aidé par la merveilleuse sagacité de leur

chef, les avait heureusement servis. Ils avaient là, à leur

disposition, une vaste caverne, dont ils ne pouvaient encore

estimer la capacité à la lueur insuffisante des torches, mais

qu'il serait certainement aisé de diviser en chambres, au moyen de

cloisons de briques, et d'approprier, sinon comme une maison, du

moins comme un spacieux appartement. Les eaux l'avaient abandonnée

et n'y pouvaient plus revenir.

La place était libre.

Restaient deux difficultés: premièrement, la possibilité

d'éclairer cette excavation creusée dans un bloc plein;

deuxièmement, la nécessité d'en rendre l'accès plus facile. Pour

l'éclairage, il ne fallait point songer à l'établir par le haut,

puisqu'une énorme épaisseur de granit plafonnait au-dessus d'elle;

mais peut-être pourrait-on percer la paroi antérieure, qui faisait

face à la mer. Cyrus Smith, qui, pendant la descente, avait

apprécié assez approximativement l'obliquité, et par conséquent la

longueur du déversoir, était fondé à croire que la partie

antérieure de la muraille devait n'être que peu épaisse. Si

l'éclairage était ainsi obtenu, l'accès le serait aussi, car il

était aussi facile de percer une porte que des fenêtres, et

d'établir une échelle extérieure.

Cyrus Smith fit part de ses idées à ses compagnons.

«Alors, monsieur Cyrus, à l'ouvrage! répondit Pencroff. J'ai mon

pic, et je saurai bien me faire jour à travers ce mur. Où faut-il

frapper?

-- Ici», répondit l'ingénieur, en indiquant au vigoureux marin un

renfoncement assez considérable de la paroi, et qui devait en

diminuer l'épaisseur.

Pencroff attaqua le granit, et pendant une demi-heure, à la lueur

des torches, il en fit voler les éclats autour de lui. La roche

étincelait sous son pic. Nab le relaya, puis Gédéon Spilett après

Nab.

Ce travail durait depuis deux heures déjà, et l'on pouvait donc

craindre qu'en cet endroit, la muraille n'excédât la longueur du

pic, quand, à un dernier coup porté par Gédéon Spilett,

l'instrument, passant au travers du mur, tomba au dehors.

«Hurrah! toujours hurrah!» s'écria Pencroff.

La muraille ne mesurait là que trois pieds d'épaisseur.

Cyrus Smith vint appliquer son oeil à l'ouverture, qui dominait le

sol de quatre-vingts pieds. Devant lui s'étendait la lisière du

rivage, l'îlot, et, au delà, l'immense mer.

Mais par ce trou assez large, car la roche s'était désagrégée

notablement, la lumière entra à flots et produisit un effet

magique en inondant cette splendide caverne! Si, dans sa partie

gauche, elle ne mesurait pas plus de trente pieds de haut et de

large sur une longueur de cent pieds, au contraire, à sa partie

droite, elle était énorme, et sa voûte s'arrondissait à plus de

quatre-vingts pieds de hauteur. En quelques endroits, des piliers

de granit, irrégulièrement disposés, en supportaient les retombées

comme celles d'une nef de cathédrale.

Appuyée sur des espèces de pieds-droits latéraux, ici se

surbaissant en cintres, là s'élevant sur des nervures ogivales, se

perdant sur des travées obscures dont on entrevoyait les

capricieux arceaux dans l'ombre, ornée à profusion de saillies qui

formaient comme autant de pendentifs, cette voûte offrait un

mélange pittoresque de tout ce que les architectures byzantine,

romane et gothique ont produit sous la main de l'homme. Et ici,

pourtant, ce n'était que l'oeuvre de la nature! Elle seule avait

creusé ce féerique Alhambra dans un massif de granit!

Les colons étaient stupéfaits d'admiration. Où ils ne croyaient

trouver qu'une étroite cavité, ils trouvaient une sorte de palais

merveilleux, et Nab s'était découvert, comme s'il eût été

transporté dans un temple! Des cris d'admiration étaient partis de

toutes les bouches. Les hurrahs retentissaient et allaient se

perdre d'écho en écho jusqu'au fond des sombres nefs.

«Ah! mes amis, s'écria Cyrus Smith, quand nous aurons largement

éclairé l'intérieur de ce massif, quand nous aurons disposé nos

chambres, nos magasins, nos offices dans sa partie gauche, il nous

restera encore cette splendide caverne, dont nous ferons notre

salle d'étude et notre musée!

-- Et nous l'appellerons?... demanda Harbert.

-- Granite-House», répondit Cyrus Smith, nom que ses compagnons

saluèrent encore de leurs hurrahs.

En ce moment, les torches étaient presque entièrement consumées,

et comme, pour revenir, il fallait regagner le sommet du plateau

en remontant le couloir, il fut décidé que l'on remettrait au

lendemain les travaux relatifs à l'aménagement de la nouvelle

demeure.

Avant de partir, Cyrus Smith vint se pencher encore une fois au-

dessus du puits sombre, qui s'enfonçait perpendiculairement

jusqu'au niveau de la mer. Il écouta avec attention. Aucun bruit

ne se produisit, pas même celui des eaux, que les ondulations de

la houle devaient quelquefois agiter dans ces profondeurs. Une

résine enflammée fut encore jetée. Les parois du puits

s'éclairèrent un instant mais, pas plus cette fois que la

première, il ne se révéla rien de suspect.

Si quelque monstre marin avait été inopinément surpris par le

retrait des eaux, il avait maintenant regagné le large par le

conduit souterrain qui se prolongeait sous la grève, et que

suivait le trop-plein du lac, avant qu'une nouvelle issue lui eût

été offerte.

Cependant, l'ingénieur, immobile, l'oreille attentive, le regard

plongé dans le gouffre, ne prononçait pas une seule parole.

Le marin s'approcha de lui, alors, et, le touchant au bras:

«Monsieur Smith? dit-il.

-- Que voulez-vous, mon ami? répondit l'ingénieur, comme s'il fût

revenu du pays des rêves.

-- Les torches vont bientôt s'éteindre.

-- En route!» répondit Cyrus Smith.

La petite troupe quitta la caverne et commença son ascension à

travers le sombre déversoir. Top fermait la marche, et faisait

encore entendre de singuliers grognements. L'ascension fut assez

pénible. Les colons s'arrêtèrent quelques instants à la grotte

supérieure, qui formait comme une sorte de palier, à mi-hauteur de

ce long escalier de granit. Puis ils recommencèrent à monter.

Bientôt un air plus frais se fit sentir. Les gouttelettes, séchées

par l'évaporation, ne scintillaient plus sur les parois. La clarté

fuligineuse des torches pâlissait. Celle que portait Nab

s'éteignit, et, pour ne pas s'aventurer au milieu d'une obscurité

profonde, il fallait se hâter.

C'est ce qui fut fait, et, un peu avant quatre heures, au moment

où la torche du marin s'éteignait à son tour, Cyrus Smith et ses

compagnons débouchaient par l'orifice du déversoir.

CHAPITRE XIX

Le lendemain, 22 mai, furent commencés les travaux destinés à

l'appropriation spéciale de la nouvelle demeure. Il tardait aux

colons, en effet, d'échanger, pour cette vaste et saine retraite,

creusée en plein roc, à l'abri des eaux de la mer et du ciel, leur

insuffisant abri des Cheminées. Celles-ci ne devaient pas être

entièrement abandonnées, cependant, et le projet de l'ingénieur

était d'en faire un atelier pour les gros ouvrages.

Le premier soin de Cyrus Smith fut de reconnaître sur quel point

précis se développait la façade de Granite-House. Il se rendit sur

la grève, au pied de l'énorme muraille, et, comme le pic, échappé

des mains du reporter, avait dû tomber perpendiculairement, il

suffisait de retrouver ce pic pour reconnaître l'endroit où le

trou avait été percé dans le granit.

Le pic fut facilement retrouvé, et, en effet, un trou s'ouvrait en

ligne perpendiculaire au-dessus du point où il s'était fiché dans

le sable, à quatre-vingts pieds environ au-dessus de la grève.

Quelques pigeons de roche entraient et sortaient déjà par cette

étroite ouverture. Il semblait vraiment que ce fût pour eux que

l'on eût découvert Granite-House!

L'intention de l'ingénieur était de diviser la portion droite de

la caverne en plusieurs chambres précédées d'un couloir d'entrée,

et de l'éclairer au moyen de cinq fenêtres et d'une porte percées

sur la façade.

Pencroff admettait bien les cinq fenêtres, mais il ne comprenait

pas l'utilité de la porte, puisque l'ancien déversoir offrait un

escalier naturel, par lequel il serait toujours facile d'avoir

accès dans Granite-House.

«Mon ami, lui répondit Cyrus Smith, s'il nous est facile d'arriver

à notre demeure par le déversoir, cela sera également facile à

d'autres que nous. Je compte, au contraire, obstruer ce déversoir

à son orifice, le boucher hermétiquement.

-- Et comment entrerons-nous? demanda le marin.

-- Par une échelle extérieure, répondit Cyrus Smith, une échelle

de corde, qui, une fois retirée, rendra impossible l'accès de

notre demeure.

-- Mais pourquoi tant de précautions? dit Pencroff. Jusqu'ici les

animaux ne nous ont pas semblé être bien redoutables. Quant à être

habitée par des indigènes, notre île ne l'est pas!

-- En êtes-vous bien sûr, Pencroff? demanda l'ingénieur, en

regardant le marin.

-- Nous n'en serons sûrs, évidemment, que lorsque nous l'aurons

explorée dans toutes ses parties, répondit Pencroff.

-- Oui, dit Cyrus Smith, car nous n'en connaissons encore qu'une

petite portion. Mais, en tout cas, si nous n'avons pas d'ennemis

au dedans, ils peuvent venir du dehors, car ce sont de mauvais

parages que ces parages du Pacifique. Prenons donc nos précautions

contre toute éventualité.»

Cyrus Smith parlait sagement, et, sans faire aucune autre

objection, Pencroff se prépara à exécuter ses ordres.

La façade de Granite-House allait donc être éclairée au moyen de

cinq fenêtres et d'une porte, desservant ce qui constituait

«l'appartement» proprement dit, et au moyen d'une large baie et

d'oeils-de-boeuf qui permettraient à la lumière d'entrer à

profusion dans cette merveilleuse nef qui devait servir de grande

salle. Cette façade, située à une hauteur de quatre-vingts pieds

au-dessus du sol, était exposée à l'est, et le soleil levant la

saluait de ses premiers rayons. Elle se développait sur cette

portion de la courtine comprise entre le saillant faisant angle

sur l'embouchure de la Mercy, et une ligne perpendiculairement

tracée au-dessus de l'entassement de roches qui formaient les

Cheminées.

Ainsi les mauvais vents, c'est-à-dire ceux du nord-est, ne la

frappaient que d'écharpe, car elle était protégée par

l'orientation même du saillant.

D'ailleurs, et en attendant que les châssis des fenêtres fussent

faits, l'ingénieur avait l'intention de clore les ouvertures avec

des volets épais, qui ne laisseraient passer ni le vent, ni la

pluie, et qu'il pourrait dissimuler au besoin.

Le premier travail consista donc à éviter ces ouvertures. La

manoeuvre du pic sur cette roche dure eût été trop lente, et on

sait que Cyrus Smith était l'homme des grands moyens. Il avait

encore une certaine quantité de nitro-glycérine à sa disposition,

et il l'employa utilement. L'effet de la substance explosive fut

convenablement localisé, et, sous son effort, le granit se défonça

aux places mêmes choisies par l'ingénieur. Puis, le pic et la

pioche achevèrent le dessin ogival des cinq fenêtres, de la vaste

baie, des oeils-de-boeuf et de la porte, ils en dégauchirent les

encadrements, dont les profils furent assez capricieusement

arrêtés, et, quelques jours après le commencement des travaux,

Granite-House était largement éclairé par cette lumière du levant,

qui pénétrait jusque dans ses plus secrètes profondeurs.

Suivant le plan arrêté par Cyrus Smith, l'appartement devait être

divisé en cinq compartiments prenant vue sur la mer: à droite, une

entrée desservie par une porte à laquelle aboutirait l'échelle,

puis une première chambre-cuisine, large de trente pieds, une

salle à manger, mesurant quarante pieds, une chambre-dortoir,

d'égale largeur, et enfin une «chambre d'amis», réclamée par

Pencroff, et qui confinait à la grande salle.

Ces chambres, ou plutôt cette suite de chambres, qui formaient

l'appartement de Granite-House, ne devaient pas occuper toute la

profondeur de la cavité. Elles devaient être desservies par un

corridor ménagé entre elles et un long magasin, dans lequel les

ustensiles, les provisions, les réserves, trouveraient largement

place. Tous les produits recueillis dans l'île, ceux de la flore

comme ceux de la faune, seraient là dans des conditions

excellentes de conservation, et complètement à l'abri de

l'humidité. L'espace ne manquait pas, et chaque objet pourrait

être méthodiquement disposé. En outre, les colons avaient encore à

leur disposition la petite grotte située au-dessus de la grande

caverne, et qui serait comme le grenier de la nouvelle demeure.

Ce plan arrêté, il ne restait plus qu'à le mettre à exécution. Les

mineurs redevinrent donc briquetiers; puis, les briques furent

apportées et déposées au pied de Granite-House.

Jusqu'alors Cyrus Smith et ses compagnons n'avaient eu accès dans

la caverne que par l'ancien déversoir. Ce mode de communication

les obligeait d'abord à monter sur le plateau de Grande-vue en

faisant un détour par la berge de la rivière, à descendre deux

cents pieds par le couloir, puis à remonter d'autant quand ils

voulaient revenir au plateau. De là, perte de temps et fatigues

considérables. Cyrus Smith résolut donc de procéder sans retard à

la fabrication d'une solide échelle de corde, qui, une fois

relevée, rendrait l'entrée de Granite-House absolument

inaccessible.

Cette échelle fut confectionnée avec un soin extrême, et ses

montants, formés des fibres du «curry-jonc» tressées au moyen d'un

moulinet, avaient la solidité d'un gros câble. Quant aux échelons,

ce fut une sorte de cèdre rouge, aux branches légères et

résistantes, qui les fournit, et l'appareil fut travaillé de main

de maître par Pencroff.

D'autres cordes furent également fabriquées avec des fibres

végétales, et une sorte de mouffle grossière fut installée à la

porte. De cette façon, les briques purent être facilement enlevées

jusqu'au niveau de Granite-House. Le transport des matériaux se

trouvait ainsi très simplifié, et l'aménagement intérieur

proprement dit commença aussitôt. La chaux ne manquait pas, et

quelques milliers de briques étaient là, prêtes à être utilisées.

On dressa aisément la charpente des cloisons, très rudimentaire

d'ailleurs, et, en un temps très court, l'appartement fut divisé

en chambres et en magasin, suivant le plan convenu.

Ces divers travaux se faisaient rapidement, sous la direction de

l'ingénieur, qui maniait lui-même le marteau et la truelle. Aucune

main-d'oeuvre n'était étrangère à Cyrus Smith, qui donnait ainsi

l'exemple à des compagnons intelligents et zélés. On travaillait

avec confiance, gaiement même, Pencroff ayant toujours le mot pour

rire, tantôt charpentier, tantôt cordier, tantôt maçon, et

communiquant sa bonne humeur à tout ce petit monde. Sa foi dans

l'ingénieur était absolue. Rien n'eût pu la troubler.

Il le croyait capable de tout entreprendre et de réussir à tout.

La question des vêtements et des chaussures, -- question grave

assurément, -- celle de l'éclairage pendant les nuits d'hiver, la

mise en valeur des portions fertiles de l'île, la transformation

de cette flore sauvage en une flore civilisée, tout lui paraissait

facile, Cyrus Smith aidant, et tout se ferait en son temps. Il

rêvait de rivières canalisées, facilitant le transport des

richesses du sol, d'exploitations de carrières et de mines à

entreprendre, de machines propres à toutes pratiques

industrielles, de chemins de fer, oui, de chemins de fer! dont le

réseau couvrirait certainement un jour l'île Lincoln.

L'ingénieur laissait dire Pencroff. Il ne rabattait rien des

exagérations de ce brave coeur. Il savait combien la confiance est

communicative, il souriait même à l'entendre parler, et ne disait

rien des inquiétudes que lui inspirait quelquefois l'avenir. En

effet, dans cette partie du Pacifique, en dehors du passage des

navires, il pouvait craindre de n'être jamais secouru. C'était

donc sur eux-mêmes, sur eux seuls, que les colons devaient

compter, car la distance de l'île Lincoln à toute autre terre

était telle, que se hasarder sur un bateau, de construction

nécessairement médiocre, serait chose grave et périlleuse.

«Mais, comme disait le marin, ils dépassaient de cent coudées les

Robinsons d'autrefois, pour qui tout était miracle à faire.»

Et en effet, ils «savaient», et l'homme qui «sait» réussit là où

d'autres végéteraient et périraient inévitablement.

Pendant ces travaux, Harbert se distingua. Il était intelligent et

actif, il comprenait vite, exécutait bien, et Cyrus Smith

s'attachait de plus en plus à cet enfant. Harbert sentait pour

l'ingénieur une vive et respectueuse amitié. Pencroff voyait bien

l'étroite sympathie qui se formait entre ces deux êtres, mais il

n'en était point jaloux.

Nab était Nab. Il était ce qu'il serait toujours, le courage, le

zèle, le dévouement, l'abnégation personnifiée. Il avait en son

maître la même foi que Pencroff, mais il la manifestait moins

bruyamment. Quand le marin s'enthousiasmait, Nab avait toujours

l'air de lui répondre: «Mais rien n'est plus naturel.» Pencroff et

lui s'aimaient beaucoup, et n'avaient pas tardé à se tutoyer.

Quant à Gédéon Spilett, il prenait sa part du travail commun, et

n'était pas le plus maladroit, -- ce dont s'étonnait toujours un

peu le marin. Un «journaliste» habile, non pas seulement à tout

comprendre, mais à tout exécuter!

L'échelle fut définitivement installée le 28 mai.

On n'y comptait pas moins de cent échelons sur cette hauteur

perpendiculaire de quatre-vingts pieds qu'elle mesurait. Cyrus

Smith avait pu, heureusement, la diviser en deux parties, en

profitant d'un surplomb de la muraille qui faisait saillie à une

quarantaine de pieds au-dessus du sol. Cette saillie,

soigneusement nivelée par le pic, devint une sorte de palier

auquel on fixa la première échelle, dont le ballant fut ainsi

diminué de moitié, et qu'une corde permettait de relever jusqu'au

niveau de Granite-House. Quant à la seconde échelle, on l'arrêta

aussi bien à son extrémité inférieure, qui reposait sur la

saillie, qu'à son extrémité supérieure, rattachée à la porte même.

De la sorte, l'ascension devint notablement plus facile.

D'ailleurs, Cyrus Smith comptait installer plus tard un ascenseur

hydraulique qui éviterait toute fatigue et toute perte de temps

aux habitants de Granite-House.

Les colons s'habituèrent promptement à se servir de cette échelle.

Ils étaient lestes et adroits, et Pencroff, en sa qualité de

marin, habitué à courir sur les enfléchures des haubans, put leur

donner des leçons. Mais il fallut qu'il en donnât aussi à Top. Le

pauvre chien, avec ses quatre pattes, n'était pas bâti pour cet

exercice. Mais Pencroff était un maître si zélé, que Top finit par

exécuter convenablement ses ascensions, et monta bientôt à

l'échelle comme font couramment ses congénères dans les cirques.

Si le marin fut fier de son élève, cela ne peut se dire. Mais

pourtant, et plus d'une fois, Pencroff le monta sur son dos, ce

dont Top ne se plaignit jamais.

On fera observer ici que pendant ces travaux, qui furent cependant

activement conduits, car la mauvaise saison approchait, la

question alimentaire n'avait point été négligée. Tous les jours,

le reporter et Harbert, devenus décidément les pourvoyeurs de la

colonie, employaient quelques heures à la chasse. Ils

n'exploitaient encore que les bois du Jacamar, sur la gauche de la

rivière, car, faute de pont et de canot, la Mercy n'avait pas

encore été franchie. Toutes ces immenses forêts auxquelles on

avait donné le nom de forêts du Far-West n'étaient donc point

explorées. On réservait cette importante excursion pour les

premiers beaux jours du printemps prochain. Mais les bois du

Jacamar étaient suffisamment giboyeux; kangourous et sangliers y

abondaient, et les épieux ferrés, l'arc et les flèches des

chasseurs faisaient merveille. De plus, Harbert découvrit, vers

l'angle sud-ouest du lagon, une garenne naturelle, sorte de

prairie légèrement humide, recouverte de saules et d'herbes

aromatiques qui parfumaient l'air, telles que thym, serpolet,

basilic, sarriette, toutes espèces odorantes de la famille des

labiées, dont les lapins se montrent si friands. Sur l'observation

du reporter, que, puisque la table était servie pour des lapins,

il serait étonnant que les lapins fissent défaut, les deux

chasseurs explorèrent attentivement cette garenne. En tout cas,

elle produisait en abondance des plantes utiles, et un naturaliste

aurait eu là l'occasion d'étudier bien des spécimens du règne

végétal. Harbert recueillit ainsi une certaine quantité de pousses

de basilic, de romarin, de mélisse, de bétoine, etc.... qui

possèdent des propriétés thérapeutiques diverses, les unes

pectorales, astringentes, fébrifuges, les autres anti-spasmodiques

ou anti-rhumatismales. Et quand, plus tard, Pencroff demanda à

quoi servirait toute cette récolte d'herbes:

«À nous soigner, répondit le jeune garçon, à nous traiter quand

nous serons malades.

-- Pourquoi serions-nous malades, puisqu'il n'y a pas de médecins

dans l'île?» répondit très sérieusement Pencroff.

À cela il n'y avait rien à répliquer, mais le jeune garçon n'en

fit pas moins sa récolte, qui fut très bien accueillie à Granite-

House. D'autant plus qu'à ces plantes médicinales, il put joindre

une notable quantité de monardes didymes, qui sont connues dans

l'Amérique septentrionale, sous le nom de «thé d'Oswego», et

produisent une boisson excellente. Enfin, ce jour-là, en cherchant

bien, les deux chasseurs arrivèrent sur le véritable emplacement

de la garenne. Le sol y était perforé comme une écumoire.

«Des terriers! s'écria Harbert.

-- Oui, répondit le reporter, je les vois bien.

-- Mais sont-ils habités?

-- C'est la question.»

La question ne tarda pas à être résolue. Presque aussitôt, des

centaines de petits animaux, semblables à des lapins, s'enfuirent

dans toutes les directions, et avec une telle rapidité, que Top

lui-même n'aurait pu les gagner de vitesse. Chasseurs et chien

eurent beau courir, ces rongeurs leur échappèrent facilement. Mais

le reporter était bien résolu à ne pas quitter la place avant

d'avoir capturé au moins une demi-douzaine de ces quadrupèdes. Il

voulait en garnir l'office tout d'abord, quitte à domestiquer ceux

que l'on prendrait plus tard. Avec quelques collets tendus à

l'orifice des terriers, l'opération ne pouvait manquer de réussir.

Mais en ce moment, pas de collets, ni de quoi en fabriquer. Il

fallut donc se résigner à visiter chaque gîte, à le fouiller du

bâton, à faire, à force de patience, ce qu'on ne pouvait faire

autrement. Enfin, après une heure de fouilles, quatre rongeurs

furent pris au gîte. C'étaient des lapins assez semblables à leurs

congénères d'Europe, et qui sont vulgairement connus sous le nom

de «lapins d'Amérique.»

Le produit de la chasse fut donc rapporté à Granite-House, et il

figura au repas du soir. Les hôtes de cette garenne n'étaient

point à dédaigner, car ils étaient délicieux. Ce fut là une

précieuse ressource pour la colonie, et qui semblait devoir être

inépuisable.

Le 31 mai, les cloisons étaient achevées. Il ne restait plus qu'à

meubler les chambres, ce qui serait l'ouvrage des longs jours

d'hiver. Une cheminée fut établie dans la première chambre, qui

servait de cuisine. Le tuyau destiné à conduire la fumée au dehors

donna quelque travail aux fumistes improvisés. Il parut plus

simple à Cyrus Smith de le fabriquer en terre de brique; comme il

ne fallait pas songer à lui donner issue par le plateau supérieur,

on perça un trou dans le granit au-dessus de la fenêtre de ladite

cuisine, et c'est à ce trou que le tuyau, obliquement dirigé,

aboutit comme celui d'un poêle en tôle. Peut-être, sans doute

même, par les grands vents d'est qui battaient directement la

façade, la cheminée fumerait, mais ces vents étaient rares, et,

d'ailleurs, maître Nab, le cuisinier, n'y regardait pas de si

près.

Quand ces aménagements intérieurs eurent été achevés, l'ingénieur

s'occupa d'obstruer l'orifice de l'ancien déversoir qui

aboutissait au lac, de manière à interdire tout accès par cette

voie. Des quartiers de roches furent roulés à l'ouverture et

cimentés fortement. Cyrus Smith ne réalisa pas encore le projet

qu'il avait formé de noyer cet orifice sous les eaux du lac en les

ramenant à leur premier niveau par un barrage. Il se contenta de

dissimuler l'obstruction au moyen d'herbes, arbustes ou

broussailles, qui furent plantés dans les interstices des roches,

et que le printemps prochain devait développer avec exubérance.

Toutefois, il utilisa le déversoir de manière à amener jusqu'à la

nouvelle demeure un filet des eaux douces du lac. Une petite

saignée, faite au-dessous de leur niveau, produisit ce résultat,

et cette dérivation d'une source pure et intarissable donna un

rendement de vingt-cinq à trente gallons par jour.

L'eau ne devait donc jamais manquer à Granite-House. Enfin, tout

fut terminé, et il était temps, car la mauvaise saison arrivait.

D'épais volets permettaient de fermer les fenêtres de la façade,

en attendant que l'ingénieur eût eu le temps de fabriquer du verre

à vitre.

Gédéon Spilett avait très artistement disposé, dans les saillies

du roc, autour des fenêtres, des plantes d'espèces variées, ainsi

que de longues herbes flottantes, et, de cette façon, les

ouvertures étaient encadrées d'une pittoresque verdure d'un effet

charmant.

Les habitants de la solide, saine et sûre demeure, ne pouvaient

donc être qu'enchantés de leur ouvrage.

Les fenêtres permettaient à leur regard de s'étendre sur un

horizon sans limite, que les deux caps Mandibule fermaient au nord

et le cap Griffe au sud.

Toute la baie de l'Union se développait magnifiquement devant eux.

Oui, ces braves colons avaient lieu d'être satisfaits, et Pencroff

ne marchandait pas les éloges à ce qu'il appelait humoristiquement

«son appartement au cinquième au-dessus de l'entresol!»

CHAPITRE XX

La saison d'hiver commença véritablement avec ce mois de juin, qui

correspond au mois de décembre de l'hémisphère boréal. Il débuta

par des averses et des rafales qui se succédèrent sans relâche.

Les hôtes de Granite-House purent apprécier les avantages d'une

demeure que les intempéries ne sauraient atteindre.

L'abri des Cheminées eût été vraiment insuffisant contre les

rigueurs d'un hivernage, et il était à craindre que les grandes

marées, poussées par les vents du large, n'y fissent encore

irruption. Cyrus Smith prit même quelques précautions, en

prévision de cette éventualité, afin de préserver, autant que

possible, la forge et les fourneaux qui y étaient installés.

Pendant tout ce mois de juin, le temps fut employé à des travaux

divers, qui n'excluaient ni la chasse, ni la pêche, et les

réserves de l'office purent être abondamment entretenues.

Pencroff, dès qu'il en aurait le loisir, se proposait d'établir

des trappes dont il attendait le plus grand bien. Il avait

fabriqué des collets de fibres ligneuses, et il n'était pas de

jour que la garenne ne fournît son contingent de rongeurs. Nab

employait presque tout son temps à saler ou à fumer des viandes,

ce qui lui assurait des conserves excellentes.

La question des vêtements fut alors très sérieusement discutée.

Les colons n'avaient d'autres habits que ceux qu'ils portaient,

quand le ballon les jeta sur l'île. Ces habits étaient chauds et

solides, ils en avaient pris un soin extrême ainsi que de leur

linge, et ils les tenaient en parfait état de propreté, mais tout

cela demanderait bientôt à être remplacé. En outre, si l'hiver

était rigoureux, les colons auraient fort à souffrir du froid.

À ce sujet, l'ingéniosité de Cyrus Smith fut en défaut. Il avait

dû parer au plus pressé, créer la demeure, assurer l'alimentation,

et le froid pouvait le surprendre avant que la question des

vêtements eût été résolue. Il fallait donc se résigner à passer ce

premier hiver sans trop se plaindre.

La belle saison venue, on ferait une chasse sérieuse à ces

mouflons, dont la présence avait été signalée, lors de

l'exploration au mont Franklin, et, une fois la laine récoltée,

l'ingénieur saurait bien fabriquer de chaudes et solides

étoffes... Comment? il y songerait.

«Eh bien, nous en serons quittes pour nous griller les mollets à

Granite-House! dit Pencroff. Le combustible abonde, et il n'y a

aucune raison de l'épargner.

-- D'ailleurs, répondit Gédéon Spilett, l'île Lincoln n'est pas

située sous une latitude très élevée, et il est probable que les

hivers n'y sont pas rudes. Ne nous avez-vous pas dit, Cyrus, que

ce trente-cinquième parallèle correspondait à celui de l'Espagne

dans l'autre hémisphère?

-- Sans doute, répondit l'ingénieur, mais certains hivers sont

très froids en Espagne! Neige et glace, rien n'y manque, et l'île

Lincoln peut être aussi rigoureusement éprouvée. Toutefois, c'est

une île, et, comme telle, j'espère que la température y sera plus

modérée.

-- Et pourquoi, monsieur Cyrus? demanda Harbert.

-- Parce que la mer, mon enfant, peut être considérée comme un

immense réservoir, dans lequel s'emmagasinent les chaleurs de

l'été. L'hiver venu, elle restitue ces chaleurs, ce qui assure aux

régions voisines des océans une température moyenne, moins élevée

en été, mais moins basse en hiver.

-- Nous le verrons bien, répondit Pencroff. Je demande à ne point

m'inquiéter autrement du froid qu'il fera ou qu'il ne fera pas. Ce

qui est certain, c'est que les jours sont déjà courts et les

soirées longues. Si nous traitions un peu la question de

l'éclairage.

-- Rien n'est plus facile, répondit Cyrus Smith.

-- À traiter? demanda le marin.

-- À résoudre.

-- Et quand commencerons-nous?

-- Demain, en organisant une chasse aux phoques.

-- Pour fabriquer de la chandelle?

-- Fi donc! Pencroff, de la bougie.»

Tel était, en effet, le projet de l'ingénieur; projet réalisable,

puisqu'il avait de la chaux et de l'acide sulfurique, et que les

amphibies de l'îlot lui fourniraient la graisse nécessaire à sa

fabrication.

On était au 4 juin. C'était le dimanche de la Pentecôte, et il y

eut accord unanime pour observer cette fête. Tous travaux furent

suspendus, et des prières s'élevèrent vers le ciel. Mais ces

prières étaient maintenant des actions de grâces. Les colons de

l'île Lincoln n'étaient plus les misérables naufragés jetés sur

l'îlot. Ils ne demandaient plus, ils remerciaient.

Le lendemain, 5 juin, par un temps assez incertain, on partit pour

l'îlot. Il fallut encore profiter de la marée basse pour franchir

à gué le canal, et, à ce propos, il fut convenu que l'on

construirait, tant bien que mal, un canot qui rendrait les

communications plus faciles, et permettrait aussi de remonter la

Mercy, lors de la grande exploration du sud-ouest de l'île, qui

était remise aux premiers beaux jours.

Les phoques étaient nombreux, et les chasseurs, armés de leurs

épieux ferrés, en tuèrent aisément une demi-douzaine. Nab et

Pencroff les dépouillèrent, et ne rapportèrent à Granite-House que

leur graisse et leur peau, cette peau devant servir à la

fabrication de solides chaussures.

Le résultat de cette chasse fut celui-ci: environ trois cents

livres de graisse qui devaient être entièrement employées à la

fabrication des bougies.

L'opération fut extrêmement simple, et, si elle ne donna pas des

produits absolument parfaits, du moins étaient-ils utilisables.

Cyrus Smith n'aurait eu à sa disposition que de l'acide

sulfurique, qu'en chauffant cet acide avec les corps gras neutres,

-- dans l'espèce la graisse de phoque, -- il pouvait isoler la

glycérine; puis, de la combinaison nouvelle, il eût facilement

séparé l'oléine, la margarine et la stéarine, en employant l'eau

bouillante. Mais, afin de simplifier l'opération, il préféra

saponifier la graisse au moyen de la chaux.

Il obtint de la sorte un savon calcaire, facile à décomposer par

l'acide sulfurique, qui précipita la chaux à l'état de sulfate et

rendit libres les acides gras. De ces trois acides, oléique,

margarique et stéarique, le premier, étant liquide, fut chassé par

une pression suffisante. Quant aux deux autres, ils formaient la

substance même qui allait servir au moulage des bougies.

L'opération ne dura pas plus de vingt-quatre heures.

Les mèches, après plusieurs essais, furent faites de fibres

végétales, et, trempées dans la substance liquéfiée, elles

formèrent de véritables bougies stéariques, moulées à la main,

auxquelles il ne manqua que le blanchiment et le polissage. Elles

n'offraient pas, sans doute, cet avantage que les mèches,

imprégnées d'acide borique, ont de se vitrifier au fur et à mesure

de leur combustion, et de se consumer entièrement; mais Cyrus

Smith ayant fabriqué une belle paire de mouchettes, ces bougies

furent grandement appréciées pendant les veillées de Granite-

House.

Pendant tout ce mois, le travail ne manqua pas à l'intérieur de la

nouvelle demeure. Les menuisiers eurent de l'ouvrage. On

perfectionna les outils, qui étaient fort rudimentaires. On les

compléta aussi. Des ciseaux, entre autres, furent fabriqués, et

les colons purent enfin couper leurs cheveux, et sinon se faire la

barbe, du moins la tailler à leur fantaisie.

Harbert n'en avait pas, Nab n'en avait guère, mais leurs

compagnons en étaient hérissés de manière à justifier la

confection desdits ciseaux.

La fabrication d'une scie à main, du genre de celles qu'on appelle

égoïnes, coûta des peines infinies, mais enfin on obtint un

instrument qui, vigoureusement manié, put diviser les fibres

ligneuses du bois.

On fit donc des tables, des sièges, des armoires, qui meublèrent

les principales chambres, des cadres de lit, dont toute la literie

consista en matelas de zostère. La cuisine, avec ses planches, sur

lesquelles reposaient les ustensiles en terre cuite, son fourneau

de briques, sa pierre à relaver, avait très bon air, et Nab y

fonctionnait gravement, comme s'il eût été dans un laboratoire de

chimiste.

Mais les menuisiers durent être bientôt remplacés par les

charpentiers. En effet, le nouveau déversoir, créé à coups de

mine, rendait nécessaire la construction de deux ponceaux, l'un

sur le plateau de Grande-vue, l'autre sur la grève même.

Maintenant, en effet, le plateau et la grève étaient

transversalement coupés par un cours d'eau qu'il fallait

nécessairement franchir, quand on voulait gagner le nord de l'île.

Pour l'éviter, les colons eussent été obligés à faire un détour

considérable et à remonter dans l'ouest jusqu'au delà des sources

du Creek-Rouge. Le plus simple était donc d'établir, sur le

plateau et sur la grève, deux ponceaux, longs de vingt à vingt-

cinq pieds, et dont quelques arbres, seulement équarris à la

hache, formèrent toute la charpente. Ce fut l'affaire de quelques

jours. Les ponts établis, Nab et Pencroff en profitèrent alors

pour aller jusqu'à l'huîtrière qui avait été découverte au large

des dunes. Ils avaient traîné avec eux une sorte de grossier

chariot, qui remplaçait l'ancienne claie vraiment trop incommode,

et ils rapportèrent quelques milliers d'huîtres, dont

l'acclimatation se fit rapidement au milieu de ces rochers, qui

formaient autant de parcs naturels à l'embouchure de la Mercy. Ces

mollusques étaient de qualité excellente, et les colons en firent

une consommation presque quotidienne.

On le voit, l'île Lincoln, bien que ses habitants n'en eussent

exploré qu'une très petite portion, fournissait déjà à presque

tous leurs besoins. Et il était probable que, fouillée jusque dans

ses plus secrets réduits, sur toute cette partie boisée qui

s'étendait depuis la Mercy jusqu'au promontoire du Reptile, elle

prodiguerait de nouveaux trésors. Une seule privation coûtait

encore aux colons de l'île Lincoln. La nourriture azotée ne leur

manquait pas, ni les produits végétaux qui devaient en tempérer

l'usage; les racines ligneuses des dragonniers, soumises à la

fermentation, leur donnaient une boisson acidulée, sorte de bière

bien préférable à l'eau pure; ils avaient même fabriqué du sucre,

sans cannes ni betteraves, en recueillant cette liqueur que

distille l' «acer saccharinum», sorte d'érable de la famille des

acérinées, qui prospère sous toutes les zones moyennes, et dont

l'île possédait un grand nombre; ils faisaient un thé très

agréable en employant les monardes rapportées de la garenne;

enfin, ils avaient en abondance le sel, le seul des produits

minéraux qui entre dans l'alimentation..., mais le pain faisait

défaut.

Peut-être, par la suite, les colons pourraient-ils remplacer cet

aliment par quelque équivalent, farine de sagoutier ou fécule de

l'arbre à pain, et il était possible, en effet, que les forêts du

sud comptassent parmi leurs essences ces précieux arbres, mais

jusqu'alors on ne les avait pas rencontrés.

Cependant la Providence devait, en cette circonstance, venir

directement en aide aux colons, dans une proportion

infinitésimale, il est vrai, mais enfin Cyrus Smith, avec toute

son intelligence, toute son ingéniosité, n'aurait jamais pu

produire ce que, par le plus grand hasard, Harbert trouva un jour

dans la doublure de sa veste, qu'il s'occupait de raccommoder.

Ce jour-là, -- il pleuvait à torrents, -- les colons étaient

rassemblés dans la grande salle de Granite-House, quand le jeune

garçon s'écria tout d'un coup:

«Tiens, monsieur Cyrus. Un grain de blé!»

Et il montra à ses compagnons un grain, un unique grain qui, de sa

poche trouée, s'était introduit dans la doublure de sa veste.

La présence de ce grain s'expliquait par l'habitude qu'avait

Harbert, étant à Richmond, de nourrir quelques ramiers dont

Pencroff lui avait fait présent.

«Un grain de blé? répondit vivement l'ingénieur.

-- Oui, monsieur Cyrus, mais un seul, rien qu'un seul!

-- Eh! mon garçon, s'écria Pencroff en souriant, nous voilà bien

avancés, ma foi! Qu'est-ce que nous pourrions bien faire d'un seul

grain de blé?

-- Nous en ferons du pain, répondit Cyrus Smith.

-- Du pain, des gâteaux, des tartes! répliqua le marin. Allons! Le

pain que fournira ce grain de blé ne nous étouffera pas de sitôt!»

Harbert, n'attachant que peu d'importance à sa découverte, se

disposait à jeter le grain en question, mais Cyrus Smith le prit,

l'examina, reconnut qu'il était en bon état, et, regardant le

marin bien en face:

«Pencroff, lui demanda-t-il tranquillement, savez-vous combien un

grain de blé peut produire d'épis?

-- Un, je suppose! répondit le marin, surpris de la question.

-- Dix, Pencroff. Et savez-vous combien un épi porte de grains?

-- Ma foi, non.

-- Quatre-vingts en moyenne, dit Cyrus Smith. Donc, si nous

plantons ce grain, à la première récolte, nous récolterons huit

cents grains, lesquels en produiront à la seconde six cent

quarante mille, à la troisième cinq cent douze millions, à la

quatrième plus de quatre cents milliards de grains. Voilà la

proportion.»

Les compagnons de Cyrus Smith l'écoutaient sans répondre. Ces

chiffres les stupéfiaient. Ils étaient exacts, cependant.

«Oui, mes amis, reprit l'ingénieur. Telles sont les progressions

arithmétiques de la féconde nature. Et encore, qu'est-ce que cette

multiplication du grain de blé, dont l'épi ne porte que huit cents

grains, comparée à ces pieds de pavots qui portent trente-deux

mille graines, à ces pieds de tabac qui en produisent trois cent

soixante mille? En quelques années, sans les nombreuses causes de

destruction qui en arrêtent la fécondité, ces plantes envahiraient

toute la terre.»

Mais l'ingénieur n'avait pas terminé son petit interrogatoire.

«Et maintenant, Pencroff, reprit-il, savez-vous combien quatre

cents milliards de grains représentent de boisseaux?

-- Non, répondit le marin, mais ce que je sais, c'est que je ne

suis qu'une bête!

-- Eh bien, cela ferait plus de trois millions, à cent trente

mille par boisseau, Pencroff.

-- Trois millions! s'écria Pencroff.

-- Trois millions.

-- Dans quatre ans?

-- Dans quatre ans, répondit Cyrus Smith, et même dans deux ans,

si, comme je l'espère, nous pouvons, sous cette latitude, obtenir

deux récoltes par année.»

À cela, suivant son habitude, Pencroff ne crut pas pouvoir

répliquer autrement que par un hurrah formidable.

«Ainsi, Harbert, ajouta l'ingénieur, tu as fait là une découverte

d'une importance extrême pour nous. Tout, mes amis, tout peut nous

servir dans les conditions où nous sommes. Je vous en prie, ne

l'oubliez pas.

-- Non, monsieur Cyrus, non, nous ne l'oublierons pas, répondit

Pencroff, et si jamais je trouve une de ces graines de tabac, qui

se multiplient par trois cent soixante mille, je vous assure que

je ne la jetterai pas au vent! Et maintenant, savez-vous ce qui

nous reste à faire?

-- Il nous reste à planter ce grain, répondit Harbert.

-- Oui, ajouta Gédéon Spilett, et avec tous les égards qui lui

sont dus, car il porte en lui nos moissons à venir.

-- Pourvu qu'il pousse! s'écria le marin.

-- Il poussera», répondit Cyrus Smith.

On était au 20 juin. Le moment était donc propice pour semer cet

unique et précieux grain de blé. Il fut d'abord question de le

planter dans un pot; mais, après réflexion, on résolut de s'en

rapporter plus franchement à la nature, et de le confier à la

terre. C'est ce qui fut fait le jour même, et il est inutile

d'ajouter que toutes les précautions furent prises pour que

l'opération réussît.

Le temps s'étant légèrement éclairci, les colons gravirent les

hauteurs de Granite-House. Là, sur le plateau, ils choisirent un

endroit bien abrité du vent, et auquel le soleil de midi devait

verser toute sa chaleur. L'endroit fut nettoyé, sarclé avec soin,

fouillé même, pour en chasser les insectes ou les vers; on y mit

une couche de bonne terre amendée d'un peu de chaux; on l'entoura

d'une palissade; puis, le grain fut enfoncé dans la couche humide.

Ne semblait-il pas que ces colons posaient la première pierre d'un

édifice? Cela rappela à Pencroff le jour où il avait allumé son

unique allumette, et tous les soins qu'il apporta à cette

opération. Mais cette fois, la chose était plus grave. En effet,

les naufragés seraient toujours parvenus à se procurer du feu,

soit par un procédé, soit par un autre, mais nulle puissance

humaine ne leur referait ce grain de blé, si, par malheur, il

venait à périr!

CHAPITRE XXI

Depuis ce moment, il ne se passa plus un seul jour sans que

Pencroff allât visiter ce qu'il appelait sérieusement son «champ

de blé.» Et malheur aux insectes qui s'y aventuraient! Ils

n'avaient aucune grâce à attendre.

Vers la fin du mois de juin, après d'interminables pluies, le

temps se mit décidément au froid, et, le 29, un thermomètre

Fahrenheit eût certainement annoncé vingt degrés seulement au-

dessus de zéro (6, 67 degrés centigrades au-dessous de glace).

Le lendemain, 30 juin, jour qui correspond au 31

décembre de l'année boréale, était un vendredi. Nab fit observer

que l'année finissait par un mauvais jour; mais Pencroff lui

répondit que, naturellement, l'autre commençait par un bon, -- ce

qui valait mieux. En tout cas, elle débuta par un froid très vif.

Des glaçons s'entassèrent à l'embouchure de la Mercy, et le lac ne

tarda pas à se prendre sur toute son étendue.

On dut, à plusieurs reprises, renouveler la provision de

combustible. Pencroff n'avait pas attendu que la rivière fût

glacée pour conduire d'énormes trains de bois à leur destination.

Le courant était un moteur infatigable, et il fut employé à

charrier du bois flotté jusqu'au moment où le froid vint

l'enchaîner. Au combustible fourni si abondamment par la forêt, on

joignit aussi plusieurs charretées de houille, qu'il fallut aller

chercher au pied des contreforts du mont Franklin. Cette puissante

chaleur du charbon de terre fut vivement appréciée par une basse

température, qui, le 4 juillet, tomba à huit degrés Fahrenheit (13

degrés centigrades au-dessous de zéro). Une seconde cheminée avait

été établie dans la salle à manger, et, là, on travaillait en

commun.

Pendant cette période de froid, Cyrus Smith n'eut qu'à s'applaudir

d'avoir dérivé jusqu'à Granite-House un petit filet des eaux du

lac Grant. Prises au-dessous de la surface glacée, puis, conduites

par l'ancien déversoir, elles conservaient leur liquidité et

arrivaient à un réservoir intérieur, qui avait été creusé à

l'angle de l'arrière-magasin, et dont le trop-plein s'enfuyait par

le puits jusqu'à la mer.

Vers cette époque, le temps étant extrêmement sec, les colons,

aussi bien vêtus que possible, résolurent de consacrer une journée

à l'exploration de la partie de l'île comprise au sud-est entre la

Mercy et le cap Griffe. C'était un vaste terrain marécageux, et il

pouvait se présenter quelque bonne chasse à faire, car les oiseaux

aquatiques devaient y pulluler.

Il fallait compter de huit à neuf milles à l'aller, autant au

retour, et, par conséquent, la journée serait bien employée. Comme

il s'agissait aussi de l'exploration d'une portion inconnue de

l'île, toute la colonie dut y prendre part. C'est pourquoi, le 5

juillet, dès six heures du matin, l'aube se levant à peine, Cyrus

Smith, Gédéon Spilett, Harbert, Nab, Pencroff, armés d'épieux, de

collets, d'arcs et de flèches, et munis de provisions suffisantes,

quittèrent Granite-House, précédés de Top, qui gambadait devant

eux.

On prit par le plus court, et le plus court fut de traverser la

Mercy sur les glaçons qui l'encombraient alors.

«Mais, fit observer justement le reporter, cela ne peut remplacer

un pont sérieux!» aussi, la construction d'un pont «sérieux»

était-elle notée dans la série des travaux à venir.

C'était la première fois que les colons mettaient pied sur la rive

droite de la Mercy, et s'aventuraient au milieu de ces grands et

superbes conifères, alors couverts de neige.

Mais ils n'avaient pas fait un demi-mille, que, d'un épais fourré,

s'échappait toute une famille de quadrupèdes, qui y avaient élu

domicile, et dont les aboiements de Top provoquèrent la fuite.

«Ah! on dirait des renards!» s'écria Harbert, quand il vit toute

la bande décamper au plus vite.

C'étaient des renards, en effet, mais des renards de très grande

taille, qui faisaient entendre une sorte d'aboiement, dont Top

parut lui-même fort étonné, car il s'arrêta dans sa poursuite, et

donna à ces rapides animaux le temps de disparaître.

Le chien avait le droit d'être surpris, puisqu'il ne savait pas

l'histoire naturelle. Mais, par leurs aboiements, ces renards,

gris roussâtres de pelage, à queues noires que terminait une

bouffette blanche, avaient décelé leur origine. Aussi, Harbert

leur donna-t-il, sans hésiter, leur véritable nom de «culpeux.»

Ces culpeux se rencontrent fréquemment au Chili, aux Malouines, et

sur tous ces parages américains traversés par les trentième et

quarantième parallèles. Harbert regretta beaucoup que Top n'eût pu

s'emparer de l'un de ces carnivores.

«Est-ce que cela se mange? demanda Pencroff, qui ne considérait

jamais les représentants de la faune de l'île qu'à un point de vue

spécial.

-- Non, répondit Harbert, mais les zoologistes n'ont pas encore

reconnu si la pupille de ces renards est diurne ou nocturne, et

s'il ne convient pas de les ranger dans le genre chien proprement

dit.»

Cyrus Smith ne put s'empêcher de sourire en entendant la réflexion

du jeune garçon, qui attestait un esprit sérieux. Quant au marin,

du moment que ces renards ne pouvaient être classés dans le genre

comestible, peu lui importait. Toutefois, lorsqu'une basse-cour

serait établie à Granite-House, il fit observer qu'il serait bon

de prendre quelques précautions contre la visite probable de ces

pillards à quatre pattes. Ce que personne ne contesta.

Après avoir tourné la pointe de l'épave, les colons trouvèrent une

longue plage que baignait la vaste mer. Il était alors huit heures

du matin. Le ciel était très pur, ainsi qu'il arrive par les

grands froids prolongés; mais, échauffés par leur course, Cyrus

Smith et ses compagnons ne ressentaient pas trop vivement les

piqûres de l'atmosphère.

D'ailleurs, il ne faisait pas de vent, circonstance qui rend

infiniment plus supportables les forts abaissements de la

température. Un soleil brillant, mais sans action calorifique,

sortait alors de l'Océan, et son énorme disque se balançait à

l'horizon. La mer formait une nappe tranquille et bleue comme

celle d'un golfe méditerranéen, quand le ciel est pur. Le cap

Griffe, recourbé en forme de yatagan, s'effilait nettement à

quatre milles environ vers le sud-est. À gauche, la lisière du

marais était brusquement arrêtée par une petite pointe que les

rayons solaires dessinaient alors d'un trait de feu.

Certes, en cette partie de la baie de l'Union, que rien ne

couvrait du large, pas même un banc de sable, les navires, battus

des vents d'est, n'eussent trouvé aucun abri. On sentait à la

tranquillité de la mer, dont nul haut-fond ne troublait les eaux,

à sa couleur uniforme que ne tachait aucune nuance jaunâtre, à

l'absence de tout récif enfin, que cette côte était accore, et que

l'Océan recouvrait là de profonds abîmes. En arrière, dans

l'ouest, se développaient, mais à une distance de quatre milles,

les premières lignes d'arbres des forêts du Far-West. On se serait

cru, pour ainsi dire, sur la côte désolée de quelque île des

régions antarctiques que les glaçons eussent envahie. Les colons

firent halte en cet endroit pour déjeuner. Un feu de broussailles

et de varechs desséchés fut allumé, et Nab prépara le déjeuner de

viande froide, auquel il joignit quelques tasses de thé d'Oswego.

Tout en mangeant, on regardait. Cette partie de l'île Lincoln

était réellement stérile et contrastait avec toute la région

occidentale. Ce qui amena le reporter à faire cette réflexion, que

si le hasard eût tout d'abord jeté les naufragés sur cette plage,

ils auraient pris de leur futur domaine une idée déplorable.

«Je crois même que nous n'aurions pas pu l'atteindre, répondit

l'ingénieur, car la mer est profonde, et elle ne nous offrait pas

un rocher pour nous y réfugier. Devant Granite-House, au moins, il

y avait des bancs, un îlot, qui multipliaient les chances de

salut. Ici, rien que l'abîme!

-- Il est assez singulier, fit observer Gédéon Spilett, que cette

île, relativement petite, présente un sol aussi varié. Cette

diversité d'aspect n'appartient logiquement qu'aux continents

d'une certaine étendue. On dirait vraiment que la partie

occidentale de l'île Lincoln, si riche et si fertile, est baignée

par les eaux chaudes du golfe Mexicain, et que ses rivages du nord

et du sud-est s'étendent sur une sorte de mer Arctique.

-- Vous avez raison, mon cher Spilett, répondit Cyrus Smith, c'est

une observation que j'ai faite aussi. Cette île, dans sa forme

comme dans sa nature, je la trouve étrange. On dirait un résumé de

tous les aspects que présente un continent, et je ne serais pas

surpris qu'elle eût été continent autrefois.

-- Quoi! un continent au milieu du Pacifique? s'écria Pencroff.

-- Pourquoi pas? répondit Cyrus Smith. Pourquoi l'Australie, la

Nouvelle-Irlande, tout ce que les géographes anglais appellent

l'Australasie, réunies aux archipels du Pacifique, n'auraient-ils

formé autrefois une sixième partie du monde, aussi importante que

l'Europe ou l'Asie, que l'Afrique ou les deux Amériques? Mon

esprit ne se refuse point à admettre que toutes les îles, émergées

de ce vaste Océan, ne sont que des sommets d'un continent

maintenant englouti, mais qui dominait les eaux aux époques

antéhistoriques.

-- Comme fut autrefois l'Atlantide, répondit Harbert.

-- Oui, mon enfant... si elle a existé toutefois.

-- Et l'île Lincoln aurait fait partie de ce continent-là? demanda

Pencroff.

-- C'est probable, répondit Cyrus Smith, et cela expliquerait

assez cette diversité de productions qui se voit à sa surface.

-- Et le nombre considérable d'animaux qui l'habitent encore,

ajouta Harbert.

-- Oui, mon enfant, répondit l'ingénieur, et tu me fournis là un

nouvel argument à l'appui de ma thèse. Il est certain, d'après ce

que nous avons vu, que les animaux sont nombreux dans l'île, et,

ce qui est plus bizarre, que les espèces y sont extrêmement

variées. Il y a une raison à cela, et pour moi, c'est que l'île

Lincoln a pu faire autrefois partie de quelque vaste continent qui

s'est peu à peu abaissé au-dessous du Pacifique.

-- Alors, un beau jour, répliqua Pencroff, qui ne semblait pas

être absolument convaincu, ce qui reste de cet ancien continent

pourra disparaître à son tour, et il n'y aura plus rien entre

l'Amérique et l'Asie?

-- Si, répondit Cyrus Smith, il y aura les nouveaux continents,

que des milliards de milliards d'animalcules travaillent à bâtir

en ce moment.

-- Et quels sont ces maçons-là? demanda Pencroff.

-- Les infusoires du corail, répondit Cyrus Smith. Ce sont eux qui

ont fabriqué, par un travail continu, l'île Clermont-Tonnerre, les

atolls, et autres nombreuses îles à coraux que compte l'océan

Pacifique. Il faut quarante-sept millions de ces infusoires pour

peser un grain, et pourtant, avec les sels marins qu'ils

absorbent, avec les éléments solides de l'eau qu'ils s'assimilent,

ces animalcules produisent le calcaire, et ce calcaire forme

d'énormes substructions sous-marines, dont la dureté et la

solidité égalent celles du granit. Autrefois, aux premières

époques de la création, la nature, employant le feu, a produit les

terres par soulèvement; mais maintenant elle charge des animaux

microscopiques de remplacer cet agent, dont la puissance

dynamique, à l'intérieur du globe, a évidemment diminué, -- ce que

prouve le grand nombre de volcans actuellement éteints à la

surface de la terre. Et je crois bien que, les siècles succédant

aux siècles et les infusoires aux infusoires, ce Pacifique pourra

se changer un jour en un vaste continent, que des générations

nouvelles habiteront et civiliseront à leur tour.

-- Ce sera long! dit Pencroff.

-- La nature a le temps pour elle, répondit l'ingénieur.

-- Mais à quoi bon de nouveaux continents? demanda Harbert. Il me

semble que l'étendue actuelle des contrées habitables est

suffisante à l'humanité. Or, la nature ne fait rien d'inutile.

-- Rien d'inutile, en effet, reprit l'ingénieur, mais voici

comment on pourrait expliquer dans l'avenir la nécessité de

continents nouveaux, et précisément sur cette zone tropicale

occupée par les îles coralligènes. Du moins, cette explication me

paraît plausible.

-- Nous vous écoutons, monsieur Cyrus, répondit Harbert.

-- Voici ma pensée: les savants admettent généralement qu'un jour

notre globe finira, ou plutôt que la vie animale et végétale n'y

sera plus possible, par suite du refroidissement intense qu'il

subira. Ce sur quoi ils ne sont pas d'accord, c'est sur la cause

de ce refroidissement. Les uns pensent qu'il proviendra de

l'abaissement de température que le soleil éprouvera après des

millions d'années; les autres, de l'extinction graduelle des feux

intérieurs de notre globe, qui ont sur lui une influence plus

prononcée qu'on ne le suppose généralement. Je tiens, moi, pour

cette dernière hypothèse, en me fondant sur ce fait que la lune

est bien véritablement un astre refroidi, lequel n'est plus

habitable, quoique le soleil continue toujours de verser à sa

surface la même somme de chaleur. Si donc la lune s'est refroidie,

c'est parce que ces feux intérieurs auxquels, ainsi que tous les

astres du monde stellaire, elle a dû son origine, se sont

complètement éteints. Enfin, quelle qu'en soit la cause, notre

globe se refroidira un jour, mais ce refroidissement ne s'opérera

que peu à peu. Qu'arrivera-t-il alors? C'est que les zones

tempérées, dans une époque plus ou moins éloignée, ne seront pas

plus habitables que ne le sont actuellement les régions polaires.

Donc, les populations d'hommes, comme les agrégations d'animaux,

reflueront vers les latitudes plus directement soumises à

l'influence solaire. Une immense émigration s'accomplira.

L'Europe, l'Asie centrale, l'Amérique du Nord seront peu à peu

abandonnées, tout comme l'Australasie ou les parties basses de

l'Amérique du Sud. La végétation suivra l'émigration humaine. La

flore reculera vers l'équateur en même temps que la faune. Les

parties centrales de l'Amérique méridionale et de l'Afrique

deviendront les continents habités par excellence. Les Lapons et

les Samoyèdes retrouveront les conditions climatériques de la mer

polaire sur les rivages de la Méditerranée. Qui nous dit, qu'à

cette époque, les régions équatoriales ne seront pas trop petites

pour contenir l'humanité terrestre et la nourrir? Or, pourquoi la

prévoyante nature, afin de donner refuge à toute l'émigration

végétale et animale, ne jetterait-elle pas, dès à présent, sous

l'équateur, les bases d'un continent nouveau, et n'aurait-elle pas

chargé les infusoires de le construire? J'ai souvent réfléchi à

toutes ces choses, mes amis, et je crois sérieusement que l'aspect

de notre globe sera un jour complètement transformé, que, par

suite de l'exhaussement de nouveaux continents, les mers

couvriront les anciens, et que, dans les siècles futurs, des

Colombs iront découvrir les îles du Chimboraço, de l'Himalaya ou

du mont Blanc, restes d'une Amérique, d'une Asie et d'une Europe

englouties. Puis enfin, ces nouveaux continents, à leur tour,

deviendront eux-mêmes inhabitables; la chaleur s'éteindra comme la

chaleur d'un corps que l'âme vient d'abandonner, et la vie

disparaîtra, sinon définitivement du globe, au moins

momentanément. Peut-être, alors, notre sphéroïde se reposera-t-il,

se refera-t-il dans la mort pour ressusciter un jour dans des

conditions supérieures! Mais tout cela, mes amis, c'est le secret

de l'Auteur de toutes choses, et, à propos du travail des

infusoires, je me suis laissé entraîner un peu loin peut-être à

scruter les secrets de l'avenir.

-- Mon cher Cyrus, répondit Gédéon Spilett, ces théories sont pour

moi des prophéties, et elles s'accompliront un jour.

-- C'est le secret de Dieu, dit l'ingénieur.

-- Tout cela est bel et bien, dit alors Pencroff, qui avait écouté

de toutes ses oreilles, mais m'apprendrez-vous, monsieur Cyrus, si

l'île Lincoln a été construite par vos infusoires?

-- Non, répondit Cyrus Smith, elle est purement d'origine

volcanique.

-- Alors, elle disparaîtra un jour?

-- C'est probable.

-- J'espère bien que nous n'y serons plus.

-- Non, rassurez-vous, Pencroff, nous n'y serons plus, puisque

nous n'avons aucune envie d'y mourir et que nous finirons peut-

être par nous en tirer.

-- En attendant, répondit Gédéon Spilett, installons-nous comme

pour l'éternité. Il ne faut jamais rien faire à demi.»

Ceci finit la conversation. Le déjeuner était terminé.

L'exploration fut reprise, et les colons arrivèrent à la limite où

commençait la région marécageuse.

C'était bien un marais, dont l'étendue, jusqu'à cette côte

arrondie qui terminait l'île au sud-est, pouvait mesurer vingt

milles carrés. Le sol était formé d'un limon argilo-siliceux, mêlé

de nombreux débris de végétaux. Des conferves, des joncs, des

carex, des scirpes, çà et là quelques couches d'herbages, épais

comme une grosse moquette, le recouvraient. Quelques mares glacées

scintillaient en maint endroit sous les rayons solaires. Ni les

pluies, ni aucune rivière, gonflée par une crue subite, n'avaient

pu former ces réserves d'eau. On en devait naturellement conclure

que ce marécage était alimenté par les infiltrations du sol, et

cela était en effet. Il était même à craindre que l'air ne s'y

chargeât, pendant les chaleurs, de ces miasmes qui engendrent les

fièvres paludéennes. Au-dessus des herbes aquatiques, à la surface

des eaux stagnantes, voltigeait un monde d'oiseaux.

Chasseurs au marais et huttiers de profession n'auraient pu y

perdre un seul coup de fusil.

Canards sauvages, pilets, sarcelles, bécassines y vivaient par

bandes, et ces volatiles peu craintifs se laissaient facilement

approcher. Un coup de fusil à plomb eût certainement atteint

quelques douzaines de ces oiseaux, tant leurs rangs étaient

pressés. Il fallut se contenter de les frapper à coups de flèche.

Le résultat fut moindre, mais la flèche silencieuse eut l'avantage

de ne point effrayer ces volatiles, que la détonation d'une arme à

feu aurait dissipés à tous les coins du marécage. Les chasseurs se

contentèrent donc, pour cette fois, d'une douzaine de canards,

blancs de corps avec ceinture cannelle, tête verte, aile noire,

blanche et rousse, bec aplati, qu'Harbert reconnut pour des

«tadornes.»

Top concourut adroitement à la capture de ces volatiles, dont le

nom fut donné à cette partie marécageuse de l'île. Les colons

avaient donc là une abondante réserve de gibier aquatique. Le

temps venu, il ne s'agirait plus que de l'exploiter

convenablement, et il était probable que plusieurs espèces de ces

oiseaux pourraient être, sinon domestiqués, du moins acclimatés

aux environs du lac, ce qui les mettrait plus directement sous la

main des consommateurs.

Vers cinq heures du soir, Cyrus Smith et ses compagnons reprirent

le chemin de leur demeure, en traversant le marais des Tadornes

(Tadorn's-fens), et ils repassèrent la Mercy sur le pont de

glaces.

À huit heures du soir, tous étaient rentrés à Granite-House.

CHAPITRE XXII

Ces froids intenses durèrent jusqu'au 15 août, sans dépasser

toutefois ce maximum de degrés Fahrenheit observé jusqu'alors.

Quand l'atmosphère était calme, cette basse température se

supportait facilement; mais quand la bise soufflait, cela semblait

dur à des gens insuffisamment vêtus. Pencroff en était à regretter

que l'île Lincoln ne donnât pas asile à quelques familles d'ours,

plutôt qu'à ces renards ou à ces phoques, dont la fourrure

laissait à désirer.

«Les ours, disait-il, sont généralement bien habillés, et je ne

demanderais pas mieux que de leur emprunter pour l'hiver la chaude

capote qu'ils ont sur le corps.

-- Mais, répondait Nab en riant, peut-être ces ours ne

consentiraient-ils pas, Pencroff, à te donner leur capote. Ce ne

sont point des Saint-Martin, ces bêtes-là!

-- On les y obligerait, Nab, on les y obligerait», répliquait

Pencroff d'un ton tout à fait autoritaire. Mais ces formidables

carnassiers n'existaient point dans l'île, ou, du moins, ils ne

s'étaient pas montrés jusqu'alors.

Toutefois, Harbert, Pencroff et le reporter s'occupèrent d'établir

des trappes sur le plateau de Grande-vue et aux abords de la

forêt. Suivant l'opinion du marin, tout animal, quel qu'il fût,

serait de bonne prise, et rongeurs ou carnassiers qui

étrenneraient les nouveaux pièges seraient bien reçus à Granite-

House.

Ces trappes furent, d'ailleurs, extrêmement simples: des fosses

creusées dans le sol, au-dessus un plafonnage de branches et

d'herbes, qui en dissimulait l'orifice, au fond quelque appât dont

l'odeur pouvait attirer les animaux, et ce fut tout. Il faut dire

aussi qu'elles n'avaient point été creusées au hasard, mais à

certains endroits où des empreintes plus nombreuses indiquaient de

fréquentes passées de quadrupèdes. Tous les jours, elles étaient

visitées, et, à trois reprises, pendant les premiers jours, on y

trouva des échantillons de ces culpeux qui avaient été vus déjà

sur la rive droite de la Mercy.

«Ah çà! il n'y a donc que des renards dans ce pays-ci! s'écria

Pencroff, la troisième fois qu'il retira un de ces animaux de la

fosse où il se tenait fort penaud. Des bêtes qui ne sont bonnes à

rien!

-- Mais si, dit Gédéon Spilett. Elles sont bonnes à quelque chose!

-- Et à quoi donc?

-- À faire des appâts pour en attirer d'autres!»

Le reporter avait raison, et les trappes furent dès lors amorcées

avec ces cadavres de renards.

Le marin avait également fabriqué des collets en employant les

fibres du curry-jonc, et les collets donnèrent plus de profit que

les trappes. Il était rare qu'un jour se passât sans que quelque

lapin de la garenne se laissât prendre. C'était toujours du lapin,

mais Nab savait varier ses sauces, et les convives ne songeaient

pas à se plaindre.

Cependant, une ou deux fois, dans la seconde semaine d'août, les

trappes livrèrent aux chasseurs des animaux autres que des

culpeux, et plus utiles. Ce furent quelques-uns de ces sangliers

qui avaient été déjà signalés au nord du lac. Pencroff n'eut pas

besoin de demander si ces bêtes-là étaient comestibles. Cela se

voyait bien, à leur ressemblance avec le cochon d'Amérique ou

d'Europe.

«Mais ce ne sont point des cochons, lui dit Harbert, je t'en

préviens, Pencroff.

-- Mon garçon, répondit le marin, en se penchant sur la trappe, et

en retirant par le petit appendice qui lui servait de queue un de

ces représentants de la famille des suilliens, laissez-moi croire

que ce sont des cochons!

-- Et pourquoi?

-- Parce que cela me fait plaisir!

-- Tu aimes donc bien le cochon, Pencroff?

-- J'aime beaucoup le cochon, répondit le marin, surtout pour ses

pieds, et s'il en avait huit au lieu de quatre, je l'aimerais deux

fois davantage!»

Quant aux animaux en question, c'étaient des pécaris appartenant à

l'un des quatre genres que compte la famille, et ils étaient même

de l'espèce des «tajassous», reconnaissables à leur couleur foncée

et dépourvus de ces longues canines qui arment la bouche de leurs

congénères. Ces pécaris vivent ordinairement par troupes, et il

était probable qu'ils abondaient dans les parties boisées de

l'île. En tout cas, ils étaient mangeables de la tête aux pieds,

et Pencroff ne leur en demandait pas plus.

Vers le 15 août, l'état atmosphérique se modifia subitement par

une saute de vent dans le nord-ouest.

La température remonta de quelques degrés, et les vapeurs

accumulées dans l'air ne tardèrent pas à se résoudre en neige.

Toute l'île se couvrit d'une couche blanche, et se montra à ses

habitants sous un aspect nouveau. Cette neige tomba abondamment

pendant plusieurs jours, et son épaisseur atteignit bientôt deux

pieds.

Le vent fraîchit bientôt avec une extrême violence, et, du haut de

Granite-House, on entendait la mer gronder sur les récifs. À

certains angles, il se faisait de rapides remous d'air, et la

neige, s'y formant en hautes colonnes tournantes, ressemblait à

ces trombes liquides qui pirouettent sur leur base, et que les

bâtiments attaquent à coups de canon.

Toutefois, l'ouragan, venant du nord-ouest, prenait l'île à

revers, et l'orientation de Granite-House la préservait d'un

assaut direct. Mais, au milieu de ce chasse-neige, aussi terrible

que s'il se fût produit sur quelque contrée polaire, ni Cyrus

Smith, ni ses compagnons ne purent, malgré leur envie, s'aventurer

au dehors, et ils restèrent renfermés pendant cinq jours, du 20 au

25 août. On entendait la tempête rugir dans les bois du Jacamar,

qui devaient en pâtir. Bien des arbres seraient déracinés, sans

doute, mais Pencroff s'en consolait en songeant qu'il n'aurait pas

la peine de les abattre.

«Le vent se fait bûcheron, laissons-le faire», répétait-il.

Et, d'ailleurs, il n'y aurait eu aucun moyen de l'en empêcher.

Combien les hôtes de Granite-House durent alors remercier le ciel

de leur avoir ménagé cette solide et inébranlable retraite! Cyrus

Smith avait bien sa légitime part dans les remerciements, mais

enfin, c'était la nature qui avait creusé cette vaste caverne, et

il n'avait fait que la découvrir. Là, tous étaient en sûreté, et

les coups de la tempête ne pouvaient les atteindre. S'ils eussent

construit sur le plateau de Grande-vue une maison de briques et de

bois, elle n'aurait certainement pas résisté aux fureurs de cet

ouragan. Quant aux Cheminées, rien qu'au fracas des lames qui se

faisait entendre avec tant de force, on devait croire qu'elles

étaient absolument inhabitables, car la mer, passant par-dessus

l'îlot, devait les battre avec rage. Mais ici, à Granite-House, au

milieu de ce massif, contre lequel n'avaient prise ni l'eau ni

l'air, rien à craindre.

Pendant ces quelques jours de séquestration, les colons ne

restèrent pas inactifs. Le bois, débité en planches, ne manquait

pas dans le magasin, et, peu à peu, on compléta le mobilier, en

tables et en chaises, solides à coup sûr, car la matière n'y fut

pas épargnée. Ces meubles, un peu lourds, justifiaient mal leur

nom, qui fait de leur mobilité une condition essentielle, mais ils

firent l'orgueil de Nab et de Pencroff, qui ne les auraient pas

changés contre des meubles de Boule.

Puis, les menuisiers devinrent vanniers, et ils ne réussirent pas

mal dans cette nouvelle fabrication. On avait découvert, vers

cette pointe que le lac projetait au nord, une féconde oseraie, où

poussaient en grand nombre des osiers-pourpres. Avant la saison

des pluies, Pencroff et Harbert avaient moissonné ces utiles

arbustes, et leurs branches, bien séparées alors, pouvaient être

efficacement employées. Les premiers essais furent informes, mais,

grâce à l'adresse et à l'intelligence des ouvriers, se consultant,

se rappelant les modèles qu'ils avaient vus, rivalisant entre eux,

des paniers et des corbeilles de diverses grandeurs accrurent

bientôt le matériel de la colonie. Le magasin en fut pourvu, et

Nab enferma dans des corbeilles spéciales ses récoltes de

rhizomes, d'amandes de pin-pignon et de racines de dragonnier.

Pendant la dernière semaine de ce mois d'août, le temps se modifia

encore une fois. La température baissa un peu, et la tempête se

calma. Les colons s'élancèrent au dehors. Il y avait certainement

deux pieds de neige sur la grève, mais, à la surface de cette

neige durcie, on pouvait marcher sans trop de peine. Cyrus Smith

et ses compagnons montèrent sur le plateau de Grande-vue. Quel

changement! Ces bois, qu'ils avaient laissés verdoyants, surtout

dans la partie voisine où dominaient les conifères,

disparaissaient alors sous une couleur uniforme. Tout était blanc,

depuis le sommet du mont Franklin jusqu'au littoral, les forêts,

la prairie, le lac, la rivière, les grèves.

L'eau de la Mercy courait sous une voûte de glace qui, à chaque

flux et reflux, faisait débâcle et se brisait avec fracas. De

nombreux oiseaux voletaient à la surface solide du lac, canards et

bécassines, pilets et guillemots. Il y en avait des milliers. Les

rocs entre lesquels se déversait la cascade à la lisière du

plateau étaient hérissés de glaces. On eût dit que l'eau

s'échappait d'une monstrueuse gargouille fouillée avec toute la

fantaisie d'un artiste de la Renaissance. Quant à juger des

dommages causés à la forêt par l'ouragan, on ne le pouvait encore,

et il fallait attendre que l'immense couche blanche se fût

dissipée.

Gédéon Spilett, Pencroff et Harbert ne manquèrent pas cette

occasion d'aller visiter leurs trappes.

Ils ne les retrouvèrent pas aisément, sous la neige qui les

recouvrait. Ils durent même prendre garde de ne point se laisser

choir dans l'une ou l'autre, ce qui eût été dangereux et humiliant

à la fois: se prendre à son propre piège! Mais enfin ils évitèrent

ce désagrément, et retrouvèrent les trappes parfaitement intactes.

Aucun animal n'y était tombé, et, cependant, les empreintes

étaient nombreuses aux alentours, entre autres certaines marques

de griffes très nettement accusées. Harbert n'hésita pas à

affirmer que quelque carnassier du genre des félins avait passé

là, ce qui justifiait l'opinion de l'ingénieur sur la présence de

fauves dangereux à l'île Lincoln. Sans doute, ces fauves

habitaient ordinairement les épaisses forêts du Far-West, mais,

pressés par la faim, ils s'étaient aventurés jusqu'au plateau de

Grande-vue. Peut-être sentaient-ils les hôtes de Granite-House?

«En somme, qu'est-ce que c'est que ces félins? demanda Pencroff.

-- Ce sont des tigres, répondit Harbert.

-- Je croyais que ces bêtes-là ne se trouvaient que dans les pays

chauds?

-- Sur le nouveau continent, répondit le jeune garçon, on les

observe depuis le Mexique jusqu'aux Pampas de Buenos-Aires. Or,

comme l'île Lincoln est à peu près sous la même latitude que les

provinces de la Plata, il n'est pas étonnant que quelques tigres

s'y rencontrent.

-- Bon, on veillera», répondit Pencroff.

Cependant, la neige finit par se dissiper sous l'influence de la

température, qui se releva. La pluie vint à tomber, et, grâce à

son action dissolvante, la couche blanche s'effaça. Malgré le

mauvais temps, les colons renouvelèrent leur réserve en toutes

choses, amandes de pin-pignon, racines de dragonnier, rhizomes,

liqueur d'érable, pour la partie végétale; lapins de garenne,

agoutis et kangourous, pour la partie animale. Cela nécessita

quelques excursions dans la forêt, et l'on constata qu'une

certaine quantité d'arbres avaient été abattus par le dernier

ouragan. Le marin et Nab poussèrent même, avec le chariot,

jusqu'au gisement de houille, afin de rapporter quelques tonnes de

combustible. Ils virent en passant que la cheminée du four à

poteries avait été très endommagée par le vent et découronnée de

six bons pieds au moins. En même temps que le charbon, la

provision de bois fut également renouvelée à Granite-House, et on

profita du courant de la Mercy, qui était redevenu libre, pour en

amener plusieurs trains. Il pouvait se faire que la période des

grands froids ne fût pas achevée. Une visite avait été faite

également aux Cheminées, et les colons ne purent que s'applaudir

de ne pas y avoir demeuré pendant la tempête. La mer avait laissé

là des marques incontestables de ses ravages.

Soulevée par les vents du large, et sautant par-dessus l'îlot,

elle avait violemment assailli les couloirs, qui étaient à demi

ensablés, et d'épaisses couches de varech recouvraient les roches.

Pendant que Nab, Harbert et Pencroff chassaient ou renouvelaient

les provisions de combustible, Cyrus Smith et Gédéon Spilett

s'occupèrent à déblayer les Cheminées, et ils retrouvèrent la

forge et les fourneaux à peu près intacts, protégés qu'ils avaient

été tout d'abord par l'entassement des sables.

Ce ne fut pas inutilement que la réserve de combustible avait été

refaite. Les colons n'en avaient pas fini avec les froids

rigoureux. On sait que, dans l'hémisphère boréal, le mois de

février se signale principalement par de grands abaissements de la

température. Il devait en être de même dans l'hémisphère austral,

et la fin du mois d'août, qui est le février de l'Amérique du

Nord, n'échappa pas à cette loi climatique.

Vers le 25, après une nouvelle alternative de neige et de pluie,

le vent sauta au sud-est, et, subitement, le froid devint

extrêmement vif. Suivant l'estime de l'ingénieur, la colonne

mercurielle d'un thermomètre Fahrenheit n'eût pas marqué moins de

huit degrés au-dessous de zéro (22 degrés centigrades au-dessous

de glace), et cette intensité du froid, rendue plus douloureuse

encore par une bise aiguë, se maintint pendant plusieurs jours.

Les colons durent de nouveau se caserner dans Granite-House, et,

comme il fallut obstruer hermétiquement toutes les ouvertures de

la façade, en ne laissant que le strict passage au renouvellement

de l'air, la consommation de bougies fut considérable.

Afin de les économiser, les colons ne s'éclairèrent souvent

qu'avec la flamme des foyers, où l'on n'épargnait pas le

combustible. Plusieurs fois, les uns ou les autres descendirent

sur la grève, au milieu des glaçons que le flux y entassait à

chaque marée, mais ils remontaient bientôt à Granite-House, et ce

n'était pas sans peine et sans douleur que leurs mains se

retenaient aux bâtons de l'échelle. Par ce froid intense, les

échelons leur brûlaient les doigts.

Il fallut encore occuper ces loisirs que la séquestration faisait

aux hôtes de Granite-House.

Cyrus Smith entreprit alors une opération qui pouvait se pratiquer

à huis clos.

On sait que les colons n'avaient à leur disposition d'autre sucre

que cette substance liquide qu'ils tiraient de l'érable, en

faisant à cet arbre des incisions profondes. Il leur suffisait

donc de recueillir cette liqueur dans des vases, et ils

l'employaient en cet état à divers usages culinaires, et d'autant

mieux, qu'en vieillissant, la liqueur tendait à blanchir et à

prendre une consistance sirupeuse.

Mais il y avait mieux à faire, et un jour Cyrus Smith annonça à

ses compagnons qu'ils allaient se transformer en raffineurs.

«Raffineurs! répondit Pencroff. C'est un métier un peu chaud, je

crois?

-- Très chaud! répondit l'ingénieur.

-- Alors, il sera de saison!» répliqua le marin.

Que ce mot de raffinage n'éveille pas dans l'esprit le souvenir de

ces usines compliquées en outillage et en ouvriers. Non! pour

cristalliser cette liqueur, il suffisait de l'épurer par une

opération qui était extrêmement facile. Placée sur le feu dans de

grands vases de terre, elle fut simplement soumise à une certaine

évaporation, et bientôt une écume monta à sa surface. Dès qu'elle

commença à s'épaissir, Nab eut soin de la remuer avec une spatule

de bois, -- ce qui devait accélérer son évaporation et l'empêcher

en même temps de contracter un goût empyreumatique.

Après quelques heures d'ébullition sur un bon feu, qui faisait

autant de bien aux opérateurs qu'à la substance opérée, celle-ci

s'était transformée en un sirop épais. Ce sirop fut versé dans des

moules d'argile, préalablement fabriqués dans le fourneau même de

la cuisine, et auxquels on avait donné des formes variées. Le

lendemain, ce sirop, refroidi, formait des pains et des tablettes.

C'était du sucre, de couleur un peu rousse, mais presque

transparent et d'un goût parfait.

Le froid continua jusqu'à la mi-septembre, et les prisonniers de

Granite-House commençaient à trouver leur captivité bien longue.

Presque tous les jours, ils tentaient quelques sorties qui ne

pouvaient se prolonger. On travaillait donc constamment à

l'aménagement de la demeure. On causait en travaillant.

Cyrus Smith instruisait ses compagnons en toutes choses, et il

leur expliquait principalement les applications pratiques de la

science. Les colons n'avaient point de bibliothèque à leur

disposition; mais l'ingénieur était un livre toujours prêt,

toujours ouvert à la page dont chacun avait besoin, un livre qui

leur résolvait toutes les questions et qu'ils feuilletaient

souvent. Le temps passait ainsi, et ces braves gens ne semblaient

point redouter l'avenir.

Cependant, il était temps que cette séquestration se terminât.

Tous avaient hâte de revoir, sinon la belle saison, du moins la

cessation de ce froid insupportable. Si seulement ils eussent été

vêtus de manière à pouvoir le braver, que d'excursions ils

auraient tentées, soit aux dunes, soit au marais des Tadornes! Le

gibier devait être facile à approcher, et la chasse eût été

fructueuse, assurément. Mais Cyrus Smith tenait à ce que personne

ne compromît sa santé, car il avait besoin de tous les bras, et

ses conseils furent suivis.

Mais, il faut le dire, le plus impatient de cet emprisonnement,

après Pencroff toutefois, c'était Top. Le fidèle chien se trouvait

fort à l'étroit dans Granite-House. Il allait et venait d'une

chambre à l'autre, et témoignait à sa manière son ennui d'être

caserné.

Cyrus Smith remarqua souvent que, lorsqu'il s'approchait de ce

puits sombre, qui était en communication avec la mer, et dont

l'orifice s'ouvrait au fond du magasin, Top faisait entendre des

grognements singuliers. Top tournait autour de ce trou, qui avait

été recouvert d'un panneau en bois. Quelquefois même, il cherchait

à glisser ses pattes sous ce panneau, comme s'il eût voulu le

soulever.

Il jappait alors d'une façon particulière, qui indiquait à la fois

colère et inquiétude.

L'ingénieur observa plusieurs fois ce manège. Qu'y avait-il donc

dans cet abîme qui pût impressionner à ce point l'intelligent

animal? Le puits aboutissait à la mer, cela était certain. Se

ramifiait-il donc en étroits boyaux à travers la charpente de

l'île?

Était-il en communication avec quelques autres cavités

intérieures? Quelque monstre marin ne venait-il pas, de temps en

temps, respirer au fond de ce puits? L'ingénieur ne savait que

penser, et ne pouvait se retenir de rêver de complications

bizarres. Habitué à aller loin dans le domaine des réalités

scientifiques, il ne se pardonnait pas de se laisser entraîner

dans le domaine de l'étrange et presque du surnaturel; mais

comment s'expliquer que Top, un de ces chiens sensés qui n'ont

jamais perdu leur temps à aboyer à la lune, s'obstinât à sonder du

flair et de l'ouïe cet abîme, si rien ne s'y passait qui dût

éveiller son inquiétude? La conduite de Top intriguait Cyrus Smith

plus qu'il ne lui paraissait raisonnable de se l'avouer à lui-

même. En tout cas, l'ingénieur ne communiqua ses impressions qu'à

Gédéon Spilett, trouvant inutile d'initier ses compagnons aux

réflexions involontaires que faisait naître en lui ce qui n'était

peut-être qu'une lubie de Top. Enfin, les froids cessèrent. Il y

eut des pluies, des rafales mêlées de neige, des giboulées, des

coups de vent, mais ces intempéries ne duraient pas. La glace

s'était dissoute, la neige s'était fondue; la grève, le plateau,

les berges de la Mercy, la forêt, étaient redevenus praticables.

Ce retour du printemps ravit les hôtes de Granite-House, et,

bientôt, ils n'y passèrent plus que les heures du sommeil et des

repas.

On chassa beaucoup dans la seconde moitié de septembre, ce qui

amena Pencroff à réclamer avec une nouvelle insistance les armes à

feu qu'il affirmait avoir été promises par Cyrus Smith.

Celui-ci, sachant bien que, sans un outillage spécial, il lui

serait presque impossible de fabriquer un fusil qui pût rendre

quelque service, reculait toujours et remettait l'opération à plus

tard. Il faisait, d'ailleurs, observer qu'Harbert et Gédéon

Spilett étaient devenus des archers habiles, que toutes sortes

d'animaux excellents, agoutis, kangourous, cabiais, pigeons,

outardes, canards sauvages, bécassines, enfin gibier de poil ou de

plume, tombaient sous leurs flèches, et que, par conséquent, on

pouvait attendre. Mais l'entêté marin n'entendait point de cette

oreille, et il ne laisserait pas de cesse à l'ingénieur que celui-

ci n'eût satisfait son désir. Gédéon Spilett appuyait, du reste,

Pencroff.

«Si l'île, comme on en peut douter, disait-il, renferme des

animaux féroces, il faut penser à les combattre et à les

exterminer. Un moment peut venir où ce soit notre premier devoir.»

Mais, à cette époque, ce ne fut point cette question des armes à

feu qui préoccupa Cyrus Smith, mais bien celle des vêtements. Ceux

que portaient les colons avaient passé l'hiver, mais ils ne

pourraient pas durer jusqu'à l'hiver prochain. Peaux de

carnassiers ou laine de ruminants, c'était ce qu'il fallait se

procurer à tout prix, et, puisque les mouflons ne manquaient pas,

il convenait d'aviser aux moyens d'en former un troupeau qui

serait élevé pour les besoins de la colonie. Un enclos destiné aux

animaux domestiques, une basse-cour aménagée pour les volatiles,

en un mot, une sorte de ferme à fonder en quelque point de l'île,

tels seraient les deux projets importants à exécuter pendant la

belle saison. En conséquence, et en vue de ces établissements

futurs, il devenait donc urgent de pousser une reconnaissance dans

toute la partie ignorée de l'île Lincoln, c'est-à-dire sous ces

hautes forêts qui s'étendaient sur la droite de la Mercy, depuis

son embouchure jusqu'à l'extrémité de la presqu'île Serpentine,

ainsi que sur toute la côte occidentale.

Mais il fallait un temps sûr, et un mois devait s'écouler encore

avant que cette exploration pût être entreprise utilement.

On attendait donc avec une certaine impatience, quand un incident

se produisit, qui vint surexciter encore ce désir qu'avaient les

colons de visiter en entier leur domaine.

On était au 24 octobre. Ce jour-là, Pencroff était allé visiter

les trappes, qu'il tenait toujours convenablement amorcées. Dans

l'une d'elles, il trouva trois animaux qui devaient être bienvenus

à l'office. C'était une femelle de pécari et ses deux petits.

Pencroff revint donc à Granite-House, enchanté de sa capture, et,

comme toujours, le marin fit grand étalage de sa chasse.

«Allons! nous ferons un bon repas, monsieur Cyrus! s'écria-t-il.

Et vous aussi, Monsieur Spilett, vous en mangerez!

-- Je veux bien en manger, répondit le reporter, mais qu'est-ce

que je mangerai?

-- Du cochon de lait.

-- Ah! vraiment, du cochon de lait, Pencroff? À vous entendre, je

croyais que vous rapportiez un perdreau truffé!

-- Comment? s'écria Pencroff. Est-ce que vous feriez fi du cochon

de lait, par hasard?

-- Non, répondit Gédéon Spilett, sans montrer aucun enthousiasme,

et pourvu qu'on n'en abuse pas...

-- C'est bon, c'est bon, monsieur le journaliste, riposta le

marin, qui n'aimait pas à entendre déprécier sa chasse, vous

faites le difficile? Et il y a sept mois, quand nous avons

débarqué dans l'île, vous auriez été trop heureux de rencontrer un

pareil gibier!...

-- Voilà, voilà, répondit le reporter. L'homme n'est jamais ni

parfait, ni content.

-- Enfin, reprit Pencroff, j'espère que Nab se distinguera. Voyez!

Ces deux petits pécaris n'ont pas seulement trois mois! Ils seront

tendres comme des cailles! Allons, Nab, viens! J'en surveillerai

moi-même la cuisson.»

Et le marin, suivi de Nab, gagna la cuisine et s'absorba dans ses

travaux culinaires.

On le laissa faire à sa façon. Nab et lui préparèrent donc un

repas magnifique, les deux petits pécaris, un potage de kangourou,

un jambon fumé, des amandes de pignon, de la boisson de

dragonnier, du thé d'Oswego, -- enfin, tout ce qu'il y avait de

meilleur; mais entre tous les plats devaient figurer au premier

rang les savoureux pécaris, accommodés à l'étuvée.

À cinq heures, le dîner fut servi dans la salle de Granite-House.

Le potage de kangourou fumait sur la table. On le trouva

excellent. Au potage succédèrent les pécaris, que Pencroff voulut

découper lui-même, et dont il servit des portions monstrueuses à

chacun des convives.

Ces cochons de lait étaient vraiment délicieux, et Pencroff

dévorait sa part avec un entrain superbe, quand tout à coup un cri

et un juron lui échappèrent.

«Qu'y a-t-il? demanda Cyrus Smith.

-- Il y a... il y a... que je viens de me casser une dent!

répondit le marin.

-- Ah çà! il y a donc des cailloux dans vos pécaris? dit Gédéon

Spilett.

-- Il faut croire», répondit Pencroff, en retirant de ses lèvres

l'objet qui lui coûtait une mâchelière!...

Ce n'était point un caillou... C'était un grain de plomb.

PARTIE 2

L'ABANDONNÉ

CHAPITRE I

Il y avait sept mois, jour pour jour, que les passagers du ballon

avaient été jetés sur l'île Lincoln. Depuis cette époque, quelque

recherche qu'ils eussent faite, aucun être humain ne s'était

montré à eux. Jamais une fumée n'avait trahi la présence de

l'homme à la surface de l'île.

Jamais un travail manuel n'y avait attesté son passage, ni à une

époque ancienne, ni à une époque récente. Non seulement elle ne

semblait pas être habitée, mais on devait croire qu'elle n'avait

jamais dû l'être. Et, maintenant, voilà que tout cet échafaudage

de déductions tombait devant un simple grain de métal, trouvé dans

le corps d'un inoffensif rongeur!

C'est qu'en effet, ce plomb était sorti d'une arme à feu, et quel

autre qu'un être humain avait pu s'être servi de cette arme?

Lorsque Pencroff eut posé le grain de plomb sur la table, ses

compagnons le regardèrent avec un étonnement profond. Toutes les

conséquences de cet incident, considérable malgré son apparente

insignifiance, avaient subitement saisi leur esprit.

L'apparition subite d'un être surnaturel ne les eût pas

impressionnés plus vivement.

Cyrus Smith n'hésita pas à formuler tout d'abord les hypothèses

que ce fait, aussi surprenant qu'inattendu, devait provoquer. Il

prit le grain de plomb, le tourna, le retourna, le palpa entre

l'index et le pouce. Puis:

«Vous êtes en mesure d'affirmer, demanda-t-il à Pencroff, que le

pécari, blessé par ce grain de plomb, était à peine âgé de trois

mois?

-- À peine, Monsieur Cyrus, répondit Pencroff. Il tétait encore sa

mère quand je l'ai trouvé dans la fosse.

-- Eh bien, dit l'ingénieur, il est par cela même prouvé que,

depuis trois mois au plus, un coup de fusil a été tiré dans l'île

Lincoln.

-- Et qu'un grain de plomb, ajouta Gédéon Spilett, a atteint, mais

non mortellement, ce petit animal.

-- Cela est indubitable, reprit Cyrus Smith, et voici quelles

conséquences il convient de déduire de cet incident: ou l'île

était habitée avant notre arrivée, ou des hommes y ont débarqué

depuis trois mois au plus. Ces hommes sont-ils arrivés

volontairement ou involontairement, par le fait d'un atterrissage

ou d'un naufrage? Ce point ne pourra être élucidé que plus tard.

Quant à ce qu'ils sont, européens ou malais, ennemis ou amis de

notre race, rien ne peut nous permettre de le deviner, et s'ils

habitent encore l'île, ou s'ils l'ont quittée, nous ne le savons

pas davantage. Mais ces questions nous intéressent trop

directement pour que nous restions plus longtemps dans

l'incertitude.

-- Non! Cent fois non! Mille fois non! s'écria le marin en se

levant de table. Il n'y a pas d'autres hommes que nous sur l'île

Lincoln! Que diable!

L'île n'est pas grande, et, si elle eût été habitée, nous aurions

bien aperçu déjà quelques-uns de ses habitants!

-- Le contraire, en effet, serait bien étonnant, dit Harbert.

-- Mais il serait bien plus étonnant, je suppose, fit observer le

reporter, que ce pécari fût né avec un grain de plomb dans le

corps!

-- À moins, dit sérieusement Nab, que Pencroff n'ait eu...

-- Voyez-vous cela, Nab, riposta Pencroff. J'aurais, sans m'en

être aperçu, depuis tantôt cinq ou six mois, un grain de plomb

dans la mâchoire! Mais où se serait-il caché? Ajouta le marin, en

ouvrant la bouche de façon à montrer les magnifiques trente-deux

dents qui la garnissaient. Regarde bien, Nab, et si tu trouves une

dent creuse dans ce râtelier-là, je te permets de lui en arracher

une demi-douzaine!

-- L'hypothèse de Nab est inadmissible, en effet, répondit Cyrus

Smith, qui, malgré la gravité de ses pensées, ne put retenir un

sourire. Il est certain qu'un coup de fusil a été tiré dans l'île,

depuis trois mois au plus. Mais je serais porté à admettre que les

êtres quelconques qui ont atterri sur cette côte n'y sont que

depuis très peu de temps ou qu'ils n'ont fait qu'y passer, car si,

à l'époque à laquelle nous explorions l'île du haut du mont

Franklin, elle eût été habitée, nous l'aurions vu ou nous aurions

été vus. Il est donc probable que, depuis quelques semaines

seulement, des naufragés ont été jetés par une tempête sur un

point de la côte. Quoi qu'il en soit, il nous importe d'être fixés

sur ce point.

-- Je pense que nous devrons agir prudemment, dit le reporter.

-- C'est mon avis, répondit Cyrus Smith, car il est

malheureusement à craindre que ce ne soient des pirates malais qui

aient débarqué sur l'île!

-- Monsieur Cyrus, demanda le marin, ne serait-il pas convenable,

avant d'aller à la découverte, de construire un canot qui nous

permît, soit de remonter la rivière, soit au besoin de contourner

la côte? Il ne faut pas se laisser prendre au dépourvu.

-- Votre idée est bonne, Pencroff, répondit l'ingénieur, mais nous

ne pouvons attendre. Or, il faudrait au moins un mois pour

construire un canot...

-- Un vrai canot, oui, répondit le marin, mais nous n'avons pas

besoin d'une embarcation destinée à tenir la mer, et, en cinq

jours au plus, je me fais fort de construire une pirogue

suffisante pour naviguer sur la Mercy.

-- En cinq jours, s'écria Nab, fabriquer un bateau?

-- Oui, Nab, un bateau à la mode indienne.

-- En bois? demanda le nègre d'un air peu convaincu.

-- En bois, répondit Pencroff, ou plutôt en écorce. Je vous

répète, Monsieur Cyrus, qu'en cinq jours l'affaire peut être

enlevée!

-- En cinq jours, soit! répondit l'ingénieur.

-- Mais d'ici là, nous ferons bien de nous garder sévèrement! dit

Harbert.

-- Très sévèrement, mes amis, répondit Cyrus Smith, et je vous

prierai de borner vos excursions de chasse aux environs de

Granite-House.»

Le dîner finit moins gaiement que n'avait espéré Pencroff.

Ainsi donc, l'île était ou avait été habitée par d'autres que par

les colons. Depuis l'incident du grain de plomb, c'était un fait

désormais incontestable, et une pareille révélation ne pouvait que

provoquer de vives inquiétudes chez les colons.

Cyrus Smith et Gédéon Spilett, avant de se livrer au repos,

s'entretinrent longuement de ces choses.

Ils se demandèrent si, par hasard, cet incident n'aurait pas

quelque connexité avec les circonstances inexplicables du

sauvetage de l'ingénieur et autres particularités étranges qui les

avaient déjà frappés à plusieurs reprises. Cependant, Cyrus Smith,

après avoir discuté le pour et le contre de la question, finit par

dire:

«En somme, voulez-vous connaître mon opinion, mon cher Spilett?

-- Oui, Cyrus.

-- Eh bien, la voici: si minutieusement que nous explorions l'île,

nous ne trouverons rien!»

Dès le lendemain, Pencroff se mit à l'ouvrage. Il ne s'agissait

pas d'établir un canot avec membrure et bordage, mais tout

simplement un appareil flottant, à fond plat, qui serait excellent

pour la navigation de la Mercy, surtout aux approches de ses

sources, où l'eau présenterait peu de profondeur. Des morceaux

d'écorce, cousus l'un à l'autre, devaient suffire à former la

légère embarcation, et au cas où, par suite d'obstacles naturels,

un portage deviendrait nécessaire, elle ne serait ni lourde, ni

encombrante.

Pencroff comptait former la suture des bandes d'écorce au moyen de

clous rivés, et assurer, avec leur adhérence, le parfait

étanchement de l'appareil.

Il s'agissait donc de choisir des arbres dont l'écorce, souple et

tenace, se prêtât à ce travail.

Or, précisément, le dernier ouragan avait abattu une certaine

quantité de douglas, qui convenaient parfaitement à ce genre de

construction. Quelques-uns de ces sapins gisaient à terre, et il

n'y avait plus qu'à les écorcer, mais ce fut là le plus difficile,

vu l'imperfection des outils que possédaient les colons. En somme,

on en vint à bout.

Pendant que le marin, secondé par l'ingénieur, s'occupait ainsi,

sans perdre une heure, Gédéon Spilett et Harbert ne restèrent pas

oisifs. Ils s'étaient faits les pourvoyeurs de la colonie. Le

reporter ne pouvait se lasser d'admirer le jeune garçon, qui avait

acquis une adresse remarquable dans le maniement de l'arc ou de

l'épieu.

Harbert montrait aussi une grande hardiesse, avec beaucoup de ce

sang-froid que l'on pourrait justement appeler «le raisonnement de

la bravoure.» Les deux compagnons de chasse, tenant compte,

d'ailleurs, des recommandations de Cyrus Smith, ne sortaient plus

d'un rayon de deux milles autour de Granite-House, mais les

premières rampes de la forêt fournissaient un tribut suffisant

d'agoutis, de cabiais, de kangourous, de pécaris, etc., et si le

rendement des trappes était peu important depuis que le froid

avait cessé, du moins la garenne donnait-elle son contingent

accoutumé, qui eût pu nourrir toute la colonie de l'île Lincoln.

Souvent, pendant ces chasses, Harbert causait avec Gédéon Spilett

de cet incident du grain de plomb, et des conséquences qu'en avait

tirées l'ingénieur, et un jour -- c'était le 26 octobre-il lui

dit:

«Mais, Monsieur Spilett, ne trouvez-vous pas très extraordinaire

que si quelques naufragés ont débarqué sur cette île, ils ne se

soient pas encore montrés du côté de Granite-House?

-- Très étonnant, s'ils y sont encore, répondit le reporter, mais

pas étonnant du tout, s'ils n'y sont plus!

-- Ainsi, vous pensez que ces gens-là ont déjà quitté l'île?

Reprit Harbert.

-- C'est plus que probable, mon garçon, car si leur séjour s'y fût

prolongé, et surtout s'ils y étaient encore, quelque incident eût

fini par trahir leur présence.

-- Mais s'ils ont pu repartir, fit observer le jeune garçon, ce

n'étaient pas des naufragés?

-- Non, Harbert, ou, tout au moins, ils étaient ce que

j'appellerai des naufragés provisoires. Il est très possible, en

effet, qu'un coup de vent les ait jetés sur l'île, sans avoir

désemparé leur embarcation, et que, le coup de vent passé, ils

aient repris la mer.

-- Il faut avouer une chose, dit Harbert, c'est que M Smith a

toujours paru plutôt redouter que désirer la présence d'êtres

humains sur notre île.

-- En effet, répondit le reporter, il ne voit guère que des malais

qui puissent fréquenter ces mers, et ces gentlemen-là sont de

mauvais chenapans qu'il est bon d'éviter.

-- Il n'est pas impossible, Monsieur Spilett, reprit Harbert, que

nous retrouvions, un jour ou l'autre, des traces de leur

débarquement, et peut-être serons-nous fixés à cet égard?

-- Je ne dis pas non, mon garçon. Un campement abandonné, un feu

éteint, peuvent nous mettre sur la voie, et c'est ce que nous

chercherons dans notre exploration prochaine.»

Le jour où les deux chasseurs causaient ainsi, ils se trouvaient

dans une portion de la forêt voisine de la Mercy, remarquable par

des arbres de toute beauté. Là, entre autres, s'élevaient, à une

hauteur de près de deux cents pieds au-dessus du sol, quelques-uns

de ces superbes conifères auxquels les indigènes donnent le nom de

«kauris» dans la Nouvelle-Zélande.

«Une idée, Monsieur Spilett, dit Harbert. Si je montais à la cime

de l'un de ces kauris, je pourrais peut-être observer le pays dans

un rayon assez étendu?

-- L'idée est bonne, répondit le reporter, mais pourras-tu grimper

jusqu'au sommet de ces géants-là?

-- Je vais toujours essayer», répondit Harbert.

Le jeune garçon, agile et adroit, s'élança sur les premières

branches, dont la disposition rendait assez facile l'escalade du

kauri, et, en quelques minutes, il était arrivé à sa cime, qui

émergeait de cette immense plaine de verdure que formaient les

ramures arrondies de la forêt. De ce point élevé, le regard

pouvait s'étendre sur toute la portion méridionale de l'île,

depuis le cap Griffe, au sud-est, jusqu'au promontoire du Reptile,

au sud-ouest. Dans le nord-ouest se dressait le mont Franklin, qui

masquait un grand quart de l'horizon.

Mais Harbert, du haut de son observatoire, pouvait précisément

observer toute cette portion encore inconnue de l'île, qui avait

pu donner ou donnait refuge aux étrangers dont on soupçonnait la

présence.

Le jeune garçon regarda avec une attention extrême. Sur la mer

d'abord, rien en vue. Pas une voile, ni à l'horizon, ni sur les

atterrages de l'île.

Toutefois, comme le massif des arbres cachait le littoral, il

était possible qu'un bâtiment, surtout un bâtiment désemparé de sa

mâture, eût accosté la terre de très près, et, par conséquent, fût

invisible pour Harbert. Au milieu des bois du Far-West, rien non

plus. La forêt formait un impénétrable dôme, mesurant plusieurs

milles carrés, sans une clairière, sans une éclaircie. Il était

même impossible de suivre le cours de la Mercy et de reconnaître

le point de la montagne dans lequel elle prenait sa source.

Peut-être d'autres creeks couraient-ils vers l'ouest, mais rien ne

permettait de le constater.

Mais, du moins, si tout indice de campement échappait à Harbert,

ne pouvait-il surprendre dans l'air quelque fumée qui décelât la

présence de l'homme? L'atmosphère était pure, et la moindre vapeur

s'y fût nettement détachée sur le fond du ciel.

Pendant un instant, Harbert crut voir une légère fumée monter dans

l'ouest, mais une observation plus attentive lui démontra qu'il se

trompait. Il regarda avec un soin extrême, et sa vue était

excellente... non, décidément, il n'y avait rien.

Harbert redescendit au pied du kauri, et les deux chasseurs

revinrent à Granite-House. Là, Cyrus Smith écouta le récit du

jeune garçon, secoua la tête et ne dit rien. Il était bien évident

qu'on ne pourrait se prononcer sur cette question qu'après une

exploration complète de l'île.

Le surlendemain, -- 28 octobre, -- un autre incident se produisit,

dont l'explication devait encore laisser à désirer. En rôdant sur

la grève, à deux milles de Granite-House, Harbert et Nab furent

assez heureux pour capturer un magnifique échantillon de l'ordre

des chélonées. C'était une tortue franche du genre mydase, dont la

carapace offrait d'admirables reflets verts.

Harbert aperçut cette tortue qui se glissait entre les roches pour

gagner la mer.

«À moi, Nab, à moi!» cria-t-il.

Nab accourut.

«Le bel animal! dit Nab, mais comment nous en emparer?

-- Rien n'est plus aisé, Nab, répondit Harbert. Nous allons

retourner cette tortue sur le dos, et elle ne pourra plus

s'enfouir. Prenez votre épieu et imitez-moi.»

Le reptile, sentant le danger, s'était retiré entre sa carapace et

son plastron. On ne voyait plus ni sa tête, ni ses pattes, et il

était immobile comme un roc.

Harbert et Nab engagèrent alors leurs bâtons sous le sternum de

l'animal, et, unissant leurs efforts, ils parvinrent, non sans

peine, à le retourner sur le dos. Cette tortue, qui mesurait trois

pieds de longueur, devait peser au moins quatre cents livres.

«Bon! s'écria Nab, voilà qui réjouira l'ami Pencroff!» en effet,

l'ami Pencroff ne pouvait manquer d'être réjoui, car la chair de

ces tortues, qui se nourrissent de zostères, est extrêmement

savoureuse. En ce moment, celle-ci ne laissait plus entrevoir que

sa tête petite, aplatie, mais très élargie postérieurement par de

grandes fosses temporales, cachées sous une voûte osseuse.

«Et maintenant, que ferons-nous de notre gibier? dit Nab. Nous ne

pouvons pas le traîner à Granite-House!

-- Laissons-le ici, puisqu'il ne peut se retourner, répondit

Harbert, et nous reviendrons le reprendre avec le chariot.

-- C'est entendu.»

Toutefois, pour plus de précaution, Harbert prit le soin, que Nab

jugeait superflu, de caler l'animal avec de gros galets. Après

quoi, les deux chasseurs revinrent à Granite-House, en suivant la

grève que la marée, basse alors, découvrait largement.

Harbert, voulant faire une surprise à Pencroff, ne lui dit rien du

«superbe échantillon des chélonées»

Qu'il avait retourné sur le sable; mais deux heures après, Nab et

lui étaient de retour, avec le chariot, à l'endroit où ils

l'avaient laissé. Le «superbe échantillon des chélonées» n'y était

plus.

Nab et Harbert se regardèrent d'abord, puis ils regardèrent autour

d'eux. C'était pourtant bien à cette place que la tortue avait été

laissée. Le jeune garçon retrouva même les galets dont il s'était

servi, et, par conséquent, il était sûr de ne pas se tromper.

«Ah çà! dit Nab, ça se retourne donc, ces bêtes-là?

-- Il paraît, répondit Harbert, qui n'y pouvait rien comprendre et

regardait les galets épars sur le sable.

-- Eh bien, c'est Pencroff qui ne sera pas content!

-- Et c'est M Smith qui sera peut-être bien embarrassé pour

expliquer cette disparition! pensa Harbert.

-- Bon, fit Nab, qui voulait cacher sa mésaventure, nous n'en

parlerons pas.

-- Au contraire, Nab, il faut en parler», répondit Harbert.

Et tous deux, reprenant le chariot, qu'ils avaient inutilement

amené, revinrent à Granite-House.

Arrivé au chantier, où l'ingénieur et le marin travaillaient

ensemble, Harbert raconta ce qui s'était passé.

«Ah! Les maladroits! s'écria le marin. Avoir laissé échapper

cinquante potages au moins!

-- Mais, Pencroff, répliqua Nab, ce n'est pas notre faute si la

bête s'est enfuie, puisque je te dis que nous l'avions retournée!

-- Alors, vous ne l'aviez pas assez retournée! riposta plaisamment

l'intraitable marin.

-- Pas assez!» s'écria Harbert.

Et il raconta qu'il avait pris soin de caler la tortue avec des

galets.

«C'est donc un miracle! répliqua Pencroff.

-- Je croyais, Monsieur Cyrus, dit Harbert, que les tortues, une

fois placées sur le dos, ne pouvaient se remettre sur leurs

pattes, surtout quand elles étaient de grande taille?

-- Cela est vrai, mon enfant, répondit Cyrus Smith.

-- Alors, comment a-t-il pu se faire...?

-- À quelle distance de la mer aviez-vous laissé cette tortue?

demanda l'ingénieur, qui, ayant suspendu son travail,

réfléchissait à cet incident.

-- À une quinzaine de pieds, au plus, répondit Harbert.

-- Et la marée était basse, à ce moment?

-- Oui, Monsieur Cyrus.

-- Eh bien, répondit l'ingénieur, ce que la tortue ne pouvait

faire sur le sable, il se peut qu'elle l'ait fait dans l'eau. Elle

se sera retournée quand le flux l'a reprise, et elle aura

tranquillement regagné la haute mer.

-- Ah! Maladroits que nous sommes! s'écria Nab.

-- C'est précisément ce que j'avais eu l'honneur de vous dire!»

répondit Pencroff.

Cyrus Smith avait donné cette explication, qui était admissible

sans doute. Mais était-il bien convaincu de la justesse de cette

explication? On n'oserait l'affirmer.

CHAPITRE II

Le 29 octobre, le canot d'écorce était entièrement achevé.

Pencroff avait tenu sa promesse, et une sorte de pirogue, dont la

coque était membrée au moyen de baguettes flexibles de crejimba,

avait été construite en cinq jours. Un banc à l'arrière, un second

banc au milieu, pour maintenir l'écartement, un troisième banc à

l'avant, un plat-bord pour soutenir les tolets de deux avirons,

une godille pour gouverner, complétaient cette embarcation, longue

de douze pieds, et qui ne pesait pas deux cents livres. Quant à

l'opération du lancement, elle fut extrêmement simple. La légère

pirogue fut portée sur le sable, à la lisière du littoral, devant

Granite-House, et le flot montant la souleva.

Pencroff, qui sauta aussitôt dedans, la manoeuvra à la godille, et

put constater qu'elle était très convenable pour l'usage qu'on en

voulait faire.

«Hurrah! s'écria le marin, qui ne dédaigna pas de célébrer ainsi

son propre triomphe. Avec cela, on ferait le tour...

-- Du monde? demanda Gédéon Spilett.

-- Non, de l'île. Quelques cailloux pour lest, un mât sur l'avant,

et un bout de voile que M Smith nous fabriquera un jour, et on ira

loin! Eh bien! Monsieur Cyrus, et vous, Monsieur Spilett, et vous,

Harbert, et toi, Nab, est-ce que vous ne venez pas essayer notre

nouveau bâtiment? Que diable! Il faut pourtant voir s'il peut nous

porter tous les cinq!»

En effet, c'était une expérience à faire. Pencroff, d'un coup de

godille, ramena l'embarcation près de la grève par un étroit

passage que les roches laissaient entre elles, et il fut convenu

qu'on ferait, ce jour même, l'essai de la pirogue, en suivant le

rivage jusqu'à la première pointe où finissaient les rochers du

sud. Au moment d'embarquer, Nab s'écria:

«Mais il fait pas mal d'eau, ton bâtiment, Pencroff!

-- Ce n'est rien, Nab, répondit le marin. Il faut que le bois

s'étanche! Dans deux jours il n'y paraîtra plus, et notre pirogue

n'aura pas plus d'eau dans le ventre qu'il n'y en a dans l'estomac

d'un ivrogne. Embarquez!»

On s'embarqua donc, et Pencroff poussa au large.

Le temps était magnifique, la mer calme comme si ses eaux eussent

été contenues dans les rives étroites d'un lac, et la pirogue

pouvait l'affronter avec autant de sécurité que si elle eût

remonté le tranquille courant de la Mercy. Des deux avirons, Nab

prit l'un, Harbert l'autre, et Pencroff resta à l'arrière de

l'embarcation, afin de la diriger à la godille.

Le marin traversa d'abord le canal et alla raser la pointe sud de

l'îlot. Une légère brise soufflait du sud. Point de houle, ni dans

le canal, ni au large. Quelques longues ondulations que la pirogue

sentait à peine, car elle était lourdement chargée, gonflaient

régulièrement la surface de la mer. On s'éloigna environ d'un

demi-mille de la côte, de manière à apercevoir tout le

développement du mont Franklin.

Puis, Pencroff, virant de bord, revint vers l'embouchure de la

rivière. La pirogue suivit alors le rivage, qui, s'arrondissant

jusqu'à la pointe extrême, cachait toute la plaine marécageuse des

Tadornes.

Cette pointe, dont la distance se trouvait accrue par la courbure

de la côte, était environ à trois milles de la Mercy. Les colons

résolurent d'aller à son extrémité et de ne la dépasser que du peu

qu'il faudrait pour prendre un aperçu rapide de la côte jusqu'au

cap Griffe.

Le canot suivit donc le littoral à une distance de deux encablures

au plus, en évitant les écueils dont ces atterrages étaient semés

et que la marée montante commençait à couvrir. La muraille allait

en s'abaissant depuis l'embouchure de la rivière jusqu'à la

pointe. C'était un amoncellement de granits, capricieusement

distribués, très différents de la courtine, qui formaient le

plateau de Grande-vue, et d'un aspect extrêmement sauvage.

On eût dit qu'un énorme tombereau de roches avait été vidé là.

Point de végétation sur ce saillant très aigu qui se prolongeait à

deux milles en avant de la forêt, et cette pointe figurait assez

bien le bras d'un géant qui serait sorti d'une manche de verdure.

Le canot, poussé par les deux avirons, avançait sans peine. Gédéon

Spilett, le crayon d'une main, le carnet de l'autre, dessinait la

côte à grands traits.

Nab, Pencroff et Harbert causaient en examinant cette partie de

leur domaine, nouvelle à leurs yeux, et, à mesure que la pirogue

descendait vers le sud, les deux caps Mandibule paraissaient se

déplacer et fermer plus étroitement la baie de l'Union.

Quant à Cyrus Smith, il ne parlait pas, il regardait, et, à la

défiance qu'exprimait son regard, il semblait toujours qu'il

observât quelque contrée étrange.

Cependant, après trois quarts d'heure de navigation, la pirogue

était arrivée presque à l'extrémité de la pointe, et Pencroff se

préparait à la doubler, quand Harbert, se levant, montra une tache

noire, en disant:

«Qu'est-ce que je vois donc là-bas sur la grève?»

Tous les regards se portèrent vers le point indiqué.

«En effet, dit le reporter, il y a quelque chose. On dirait une

épave à demi enfoncée dans le sable.

-- Ah! s'écria Pencroff, je vois ce que c'est!

-- Quoi donc? demanda Nab.

-- Des barils, des barils, qui peuvent être pleins! répondit le

marin.

-- Au rivage, Pencroff!» dit Cyrus Smith.

En quelques coups d'aviron, la pirogue atterrissait au fond d'une

petite anse, et ses passagers sautaient sur la grève.

Pencroff ne s'était pas trompé. Deux barils étaient là, à demi

enfoncés dans le sable, mais encore solidement attachés à une

large caisse qui, soutenue par eux, avait ainsi flotté jusqu'au

moment où elle était venue s'échouer sur le rivage.

«Il y a donc eu un naufrage dans les parages de l'île? demanda

Harbert.

-- Évidemment, répondit Gédéon Spilett.

-- Mais qu'y a-t-il dans cette caisse? s'écria Pencroff avec une

impatience bien naturelle. Qu'y a-t-il dans cette caisse? Elle est

fermée, et rien pour en briser le couvercle! Eh bien, à coups de

pierre alors...»

Et le marin, soulevant un bloc pesant, allait enfoncer une des

parois de la caisse, quand l'ingénieur, l'arrêtant:

«Pencroff, lui dit-il, pouvez-vous modérer votre impatience

pendant une heure seulement?

-- Mais, Monsieur Cyrus, songez donc! Il y a peut-être là-dedans

tout ce qui nous manque!

-- Nous le saurons, Pencroff, répondit l'ingénieur, mais croyez-

moi, ne brisez pas cette caisse, qui peut nous être utile.

Transportons-la à Granite-House, où nous l'ouvrirons plus

facilement et sans la briser. Elle est toute préparée pour le

voyage, et, puisqu'elle a flotté jusqu'ici, elle flottera bien

encore jusqu'à l'embouchure de la rivière.

-- Vous avez raison, Monsieur Cyrus, et j'avais tort, répondit le

marin, mais on n'est pas toujours maître de soi!»

L'avis de l'ingénieur était sage. En effet, la pirogue n'aurait pu

contenir les objets probablement renfermés dans cette caisse, qui

devait être pesante, puisqu'il avait fallu la «soulager» au moyen

de deux barils vides. Donc, mieux valait la remorquer ainsi

jusqu'au rivage de Granite-House.

Et maintenant, d'où venait cette épave? C'était là une importante

question. Cyrus Smith et ses compagnons regardèrent attentivement

autour d'eux et parcoururent le rivage sur un espace de plusieurs

centaines de pas. Nul autre débris ne leur apparut.

La mer fut observée également. Harbert et Nab montèrent sur un roc

élevé, mais l'horizon était désert. Rien en vue, ni un bâtiment

désemparé, ni un navire à la voile.

Cependant, il y avait eu naufrage, ce n'était pas douteux. Peut-

être même cet incident se rattachait-il à l'incident du grain de

plomb? Peut-être des étrangers avaient-ils atterri sur un autre

point de l'île? Peut-être y étaient-ils encore? Mais la réflexion

que firent naturellement les colons, c'est que ces étrangers ne

pouvaient être des pirates malais, car l'épave avait évidemment

une provenance soit américaine, soit européenne.

Tous revinrent auprès de la caisse, qui mesurait cinq pieds de

long sur trois de large. Elle était en bois de chêne, très

soigneusement fermée, et recouverte d'une peau épaisse que

maintenaient des clous de cuivre. Les deux grosses barriques,

hermétiquement bouchées, mais qu'on sentait vides au choc,

adhéraient à ses flancs au moyen de fortes cordes, nouées de

noeuds que Pencroff reconnut aisément pour des «noeuds marins.»

Elle paraissait être dans un parfait état de conservation, ce qui

s'expliquait par ce fait, qu'elle s'était échouée sur une grève de

sable et non sur des récifs. On pouvait même affirmer, en

l'examinant bien, que son séjour dans la mer n'avait pas été long,

et aussi que son arrivée sur ce rivage était récente. L'eau ne

semblait point avoir pénétré au dedans, et les objets qu'elle

contenait devaient être intacts.

Il était évident que cette caisse avait été jetée par-dessus le

bord d'un navire désemparé, courant vers l'île, et que, dans

l'espérance qu'elle arriverait à la côte, où ils la retrouveraient

plus tard, des passagers avaient pris la précaution de l'alléger

au moyen d'un appareil flottant.

«Nous allons remorquer cette épave jusqu'à Granite-House, dit

l'ingénieur, et nous en ferons l'inventaire; puis, si nous

découvrons sur l'île quelques survivants de ce naufrage présumé,

nous la remettrons à ceux auxquels elle appartient. Si nous ne

retrouvons personne...

-- Nous la garderons pour nous! s'écria Pencroff. Mais, pour dieu,

qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là dedans!»

La marée commençait déjà à atteindre l'épave, qui devait

évidemment flotter au plein de la mer. Une des cordes qui

attachaient les barils fut en partie déroulée et servit d'amarre

pour lier l'appareil flottant au canot. Puis, Pencroff et Nab

creusèrent le sable avec leurs avirons, afin de faciliter le

déplacement de la caisse, et bientôt l'embarcation, remorquant la

caisse, commença à doubler la pointe, à laquelle fut donné le nom

de pointe de l'épave (flotson-point). La remorque était lourde, et

les barils suffisaient à peine à soutenir la caisse hors de l'eau.

Aussi le marin craignait-il à chaque instant qu'elle ne se

détachât et ne coulât par le fond. Mais, heureusement, ses

craintes ne se réalisèrent pas, et une heure et demie après son

départ-il avait fallu tout ce temps pour franchir cette distance

de trois milles-la pirogue accostait le rivage devant Granite-

House.

Canot et épave furent alors halés sur le sable, et, comme la mer

se retirait déjà, ils ne tardèrent pas à demeurer à sec. Nab avait

été prendre des outils pour forcer la caisse, de manière à ne la

détériorer que le moins possible, et on procéda à son inventaire.

Pencroff ne chercha point à cacher qu'il était extrêmement ému.

Le marin commença par détacher les deux barils, qui, étant en fort

bon état, pourraient être utilisés, cela va sans dire. Puis, les

serrures furent forcées au moyen d'une pince, et le couvercle se

rabattit aussitôt. Une seconde enveloppe en zinc doublait

l'intérieur de la caisse, qui avait été évidemment disposée pour

que les objets qu'elle renfermait fussent, en toutes

circonstances, à l'abri de l'humidité.

«Ah! s'écria Nab, est-ce que ce seraient des conserves qu'il y a

là dedans!

-- J'espère bien que non, répondit le reporter.

-- Si seulement il y avait... dit le marin à mi-voix.

-- Quoi donc? Lui demanda Nab, qui l'entendit.

-- Rien!»

La chape de zinc fut fendue dans toute sa largeur, puis rabattue

sur les côtés de la caisse, et, peu à peu, divers objets de nature

très différente furent extraits et déposés sur le sable. À chaque

nouvel objet, Pencroff poussait de nouveaux hurrahs, Harbert

battait des mains, et Nab dansait... comme un nègre. Il y avait là

des livres qui auraient rendu Harbert fou de joie, et des

ustensiles de cuisine que Nab eût couverts de baisers!

Du reste, les colons eurent lieu d'être extrêmement satisfaits,

car cette caisse contenait des outils, des armes, des instruments,

des vêtements, des livres, et en voici la nomenclature exacte,

telle qu'elle fut portée sur le carnet de Gédéon Spilett:

Outils: 3 couteaux à plusieurs lames.

2 haches de bûcheron.

2 haches de charpentier.

Outils: 3 rabots.

2 herminettes.

1 besaiguë.

6 ciseaux à froid.

2 limes.

3 marteaux.

3 vrilles.

2 tarières.

10 sacs de clous et de vis.

3 scies de diverses grandeurs.

Outils: 2 boîtes d'aiguilles.

Armes: 2 fusils à pierre.

2 fusils à capsule.

2 carabines à inflammation centrale.

5 coutelas.

4 sabres d'abordage.

2 barils de poudre pouvant contenir chacun vingt-cinq livres.

12 boîtes d'amorces fulminantes.

Instruments: 1 sextant 1 jumelle.

Instruments: 1 longue-vue.

1 boîte de compas.

1 boussole de poche.

1 thermomètre de fahrenheit 1 baromètre anéroïde.

1 boîte renfermant tout un appareil photographique, objectif,

plaques, produits chimiques, etc.

Vêtements: 2 douzaines de chemises d'un tissu particulier qui

ressemblait à de la laine, mais dont l'origine était évidemment

végétale.

3 douzaines de bas de même tissu.

Ustensiles: 1 coquemar en fer.

6 casseroles de cuivre étamé.

3 plats de fer.

10 couverts d'aluminium.

2 bouilloires.

1 petit fourneau portatif.

6 couteaux de table.

Livres: 1 bible contenant l'ancien et le nouveau testament.

1 atlas.

1 dictionnaire des divers idiomes polynésiens.

1 dictionnaire des sciences naturelles, en six volumes.

3 rames de papier blanc.

2 registres à pages blanches.

«Il faut avouer, dit le reporter, après que l'inventaire eut été

achevé, que le propriétaire de cette caisse était un homme

pratique! Outils, armes, instruments, habits, ustensiles, livres,

rien n'y manque! On dirait vraiment qu'il s'attendait à faire

naufrage et qu'il s'y était préparé d'avance!

-- Rien n'y manque, en effet, murmura Cyrus Smith d'un air pensif.

-- Et à coup sûr, ajouta Harbert, le bâtiment qui portait cette

caisse et son propriétaire n'était pas un pirate malais!

-- À moins, dit Pencroff, que ce propriétaire n'eût été fait

prisonnier par des pirates...

-- Ce n'est pas admissible, répondit le reporter. Il est plus

probable qu'un bâtiment américain ou européen a été entraîné dans

ces parages, et que des passagers, voulant sauver, au moins, le

nécessaire, ont préparé ainsi cette caisse et l'ont jetée à la

mer.

-- Est-ce votre avis, Monsieur Cyrus? demanda Harbert.

-- Oui, mon enfant, répondit l'ingénieur, cela a pu se passer

ainsi. Il est possible qu'au moment, ou en prévision d'un

naufrage, on ait réuni dans cette caisse divers objets de première

utilité, pour les retrouver en quelque point de la côte...

-- Même la boîte à photographie! fit observer le marin d'un air

assez incrédule.

-- Quant à cet appareil, répondit Cyrus Smith, je n'en comprends

pas bien l'utilité, et mieux eût valu pour nous, comme pour tous

autres naufragés, un assortiment de vêtements plus complet ou des

munitions plus abondantes!

-- Mais n'y a-t-il sur ces instruments, sur ces outils, sur ces

livres, aucune marque, aucune adresse, qui puisse nous en faire

reconnaître la provenance?» demanda Gédéon Spilett.

C'était à voir. Chaque objet fut donc attentivement examiné,

principalement les livres, les instruments et les armes. Ni les

armes, ni les instruments, contrairement à ce qui se fait

d'habitude, ne portaient la marque du fabricant; ils étaient,

d'ailleurs, en parfait état et ne semblaient pas avoir servi. Même

particularité pour les outils et les ustensiles; tout était neuf,

ce qui prouvait, en somme, que l'on n'avait pas pris ces objets,

au hasard, pour les jeter dans cette caisse, mais, au contraire,

que le choix de ces objets avait été médité et leur classement

fait avec soin. C'était aussi ce qu'indiquait cette seconde

enveloppe de métal qui les avait préservés de toute humidité et

qui n'aurait pu être soudée dans un moment de hâte.

Quant aux dictionnaires des sciences naturelles et des idiomes

polynésiens, tous deux étaient anglais, mais ils ne portaient

aucun nom d'éditeur, ni aucune date de publication. De même pour

la bible, imprimée en langue anglaise, in-quarto remarquable au

point de vue typographique, et qui paraissait avoir été souvent

feuilleté.

Quant à l'atlas, c'était un magnifique ouvrage, comprenant les

cartes du monde entier et plusieurs planisphères dressés suivant

la projection de Mercator, et dont la nomenclature était en

français, -- mais qui ne portait non plus ni date de publication,

ni nom d'éditeur.

Il n'y avait donc, sur ces divers objets, aucun indice qui pût en

indiquer la provenance, et rien, par conséquent, de nature à faire

soupçonner la nationalité du navire qui avait dû récemment passer

sur ces parages. Mais d'où que vînt cette caisse, elle faisait

riches les colons de l'île Lincoln.

Jusqu'alors, en transformant les produits de la nature, ils

avaient tout créé par eux-mêmes, et grâce à leur intelligence, ils

s'étaient tirés d'affaire.

Mais ne semblait-il pas que la providence eût voulu les

récompenser, en leur envoyant alors ces divers produits de

l'industrie humaine? Leurs remerciements s'élevèrent donc

unanimement vers le ciel.

Toutefois, l'un d'eux n'était pas absolument satisfait.

C'était Pencroff. Il paraît que la caisse ne renfermait pas une

chose à laquelle il semblait tenir énormément, et, à mesure que

les objets en étaient retirés, ses hurrahs diminuaient

d'intensité, et, l'inventaire fini, on l'entendit murmurer ces

paroles:

«Tout cela, c'est bel et bon, mais vous verrez qu'il n'y aura rien

pour moi dans cette boîte!»

Ce qui amena Nab à lui dire:

«Ah çà! Ami Pencroff, qu'attendais-tu donc?

-- Une demi-livre de tabac! répondit sérieusement Pencroff, et

rien n'aurait manqué à mon bonheur!»

On ne put s'empêcher de rire à l'observation du marin.

Mais il résultait de cette découverte de l'épave que, maintenant

et plus que jamais, il était nécessaire de faire une exploration

sérieuse de l'île. Il fut donc convenu que le lendemain, dès le

point du jour, on se mettrait en route, en remontant la Mercy, de

manière à atteindre la côte occidentale.

Si quelques naufragés avaient débarqué sur un point de cette côte,

il était à craindre qu'ils fussent sans ressource, et il fallait

leur porter secours sans tarder.

Pendant cette journée, les divers objets furent transportés à

Granite-House et disposés méthodiquement dans la grande salle.

Ce jour-là -- 29 octobre -- était précisément un dimanche, et,

avant de se coucher, Harbert demanda à l'ingénieur s'il ne

voudrait pas leur lire quelque passage de l'évangile.

«Volontiers», répondit Cyrus Smith.

Il prit le livre sacré, et allait l'ouvrir, quand Pencroff,

l'arrêtant, lui dit:

«Monsieur Cyrus, je suis superstitieux. Ouvrez au hasard, et

lisez-nous le premier verset qui tombera sous vos yeux. Nous

verrons s'il s'applique à notre situation.»

Cyrus Smith sourit à la réflexion du marin, et, se rendant à son

désir, il ouvrit l'évangile précisément à un endroit où un signet

en séparait les pages.

Soudain, ses regards furent arrêtés par une croix rouge, qui,

faite au crayon, était placée devant le verset 8 du chapitre VII

de l'évangile de saint Mathieu.

Et il lut ce verset, ainsi conçu: Quiconque demande reçoit, et qui

cherche trouve.

CHAPITRE III

Le lendemain, -- 30 octobre, -- tout était prêt pour l'exploration

projetée, que les derniers événements rendaient si urgente. En

effet, les choses avaient tourné ainsi, que les colons de l'île

Lincoln pouvaient s'imaginer n'en être plus à demander des

secours, mais bien à pouvoir en porter.

Il fut donc convenu que l'on remonterait la Mercy, aussi loin que

le courant de la rivière serait praticable. Une grande partie de

la route se ferait ainsi sans fatigues, et les explorateurs

pourraient transporter leurs provisions et leurs armes jusqu'à un

point avancé dans l'ouest de l'île.

Il avait fallu, en effet, songer non seulement aux objets que l'on

emportait, mais aussi à ceux que le hasard permettrait peut-être

de ramener à Granite-House. S'il y avait eu un naufrage sur la

côte, comme tout le faisait présumer, les épaves ne manqueraient

pas et seraient de bonne prise. Dans cette prévision, le chariot

eût, sans doute, mieux convenu que la fragile pirogue; mais ce

chariot, lourd et grossier, il fallait le traîner, ce qui en

rendait l'emploi moins facile, et ce qui amena Pencroff à exprimer

le regret que la caisse n'eût pas contenu, en même temps que «sa

demi-livre de tabac», une paire de ces vigoureux chevaux du New-

Jersey, qui eussent été fort utiles à la colonie!

Les provisions, déjà embarquées par Nab, se composaient de

conserves de viande et de quelques gallons de bière et de liqueur

fermentée, c'est-à-dire de quoi se sustenter pendant trois jours,

-- laps de temps le plus long que Cyrus Smith assignât à

l'exploration. D'ailleurs, on comptait, au besoin, se

réapprovisionner en route, et Nab n'eut garde d'oublier le petit

fourneau portatif. En fait d'outils, les colons prirent les deux

haches de bûcheron, qui devaient servir à frayer une route dans

l'épaisse forêt, et, en fait d'instruments, la lunette et la

boussole de poche.

Pour armes, on choisit les deux fusils à pierre, plus utiles dans

cette île que n'eussent été des fusils à système, les premiers

n'employant que des silex, faciles à remplacer, et les seconds

exigeant des amorces fulminantes, qu'un fréquent usage eût

promptement épuisées. Cependant, on prit aussi une des carabines

et quelques cartouches. Quant à la poudre, dont les barils

renfermaient environ cinquante livres, il fallut bien en emporter

une certaine provision, mais l'ingénieur comptait fabriquer une

substance explosive qui permettrait de la ménager. Aux armes à

feu, on joignit les cinq coutelas bien engaînés de cuir, et, dans

ces conditions, les colons pouvaient s'aventurer dans cette vaste

forêt avec quelque chance de se tirer d'affaire.

Inutile d'ajouter que Pencroff, Harbert et Nab, ainsi armés,

étaient au comble de leurs voeux, bien que Cyrus Smith leur eût

fait promettre de ne pas tirer un coup de fusil sans nécessité.

À six heures du matin, la pirogue était poussée à la mer. Tous

s'embarquaient, y compris Top, et se dirigeaient vers l'embouchure

de la Mercy.

La marée ne montait que depuis une demi-heure. Il y avait donc

encore quelques heures de flot dont il convenait de profiter, car,

plus tard, le jusant rendrait difficile le remontage de la

rivière. Le flux était déjà fort, car la lune devait être pleine

trois jours après, et la pirogue, qu'il suffisait de maintenir

dans le courant, marcha rapidement entre les deux hautes rives,

sans qu'il fût nécessaire d'accroître sa vitesse avec l'aide des

avirons. En quelques minutes, les explorateurs étaient arrivés au

coude que formait la Mercy, et précisément à l'angle où, sept mois

auparavant, Pencroff avait formé son premier train de bois.

Après cet angle assez aigu, la rivière, en s'arrondissant,

obliquait vers le sud-ouest, et son cours se développait sous

l'ombrage de grands conifères à verdure permanente.

L'aspect des rives de la Mercy était magnifique.

Cyrus Smith et ses compagnons ne pouvaient qu'admirer sans réserve

ces beaux effets qu'obtient si facilement la nature avec de l'eau

et des arbres.

À mesure qu'ils s'avançaient, les essences forestières se

modifiaient. Sur la rive droite de la rivière s'étageaient de

magnifiques échantillons des ulmacées, ces précieux francs-ormes,

si recherchés des constructeurs, et qui ont la propriété de se

conserver longtemps dans l'eau. Puis, c'étaient de nombreux

groupes appartenant à la même famille, entre autres des

micocouliers, dont l'amande produit une huile fort utile. Plus

loin, Harbert remarqua quelques lardizabalées, dont les rameaux

flexibles, macérés dans l'eau, fournissent d'excellents cordages,

et deux ou trois troncs d'ébénacées, qui présentaient une belle

couleur noire coupée de capricieuses veines. De temps en temps, à

certains endroits, où l'atterrissage était facile, le canot

s'arrêtait.

Alors Gédéon Spilett, Harbert, Pencroff, le fusil à la main et

précédés de Top, battaient la rive. Sans compter le gibier, il

pouvait se rencontrer quelque utile plante qu'il ne fallait point

dédaigner, et le jeune naturaliste fut servi à souhait, car il

découvrit une sorte d'épinards sauvages de la famille des

chénopodées et de nombreux échantillons de crucifères, appartenant

au genre chou, qu'il serait certainement possible de «civiliser»

par la transplantation; c'étaient du cresson, du raifort, des

raves et enfin de petites tiges rameuses, légèrement velues,

hautes d'un mètre, qui produisaient des graines presque brunes.

«Sais-tu ce que c'est que cette plante-là? demanda Harbert au

marin.

-- Du tabac! s'écria Pencroff, qui, évidemment, n'avait jamais vu

sa plante de prédilection que dans le fourneau de sa pipe.

-- Non! Pencroff! répondit Harbert, ce n'est pas du tabac, c'est

de la moutarde.

-- Va pour la moutarde! répondit le marin, mais si, par hasard, un

plant de tabac se présentait, mon garçon, veuillez ne point le

dédaigner.

-- Nous en trouverons un jour! dit Gédéon Spilett.

-- Vrai! s'écria Pencroff. Eh bien, ce jour-là, je ne sais

vraiment plus ce qui manquera à notre île!»

Ces diverses plantes, qui avaient été déracinées avec soin, furent

transportées dans la pirogue, que ne quittait pas Cyrus Smith,

toujours absorbé dans ses réflexions.

Le reporter, Harbert et Pencroff débarquèrent ainsi plusieurs

fois, tantôt sur la rive droite de la Mercy, tantôt sur sa rive

gauche. Celle-ci était moins abrupte, mais celle-là plus boisée.

L'ingénieur put reconnaître, en consultant sa boussole de poche,

que la direction de la rivière depuis le premier coude était

sensiblement sud-ouest et nord-est, et presque rectiligne sur une

longueur de trois milles environ. Mais il était supposable que

cette direction se modifiait plus loin et que la Mercy remontait

au nord-ouest, vers les contreforts du mont Franklin, qui devaient

l'alimenter de leurs eaux.

Pendant une de ces excursions, Gédéon Spilett parvint à s'emparer

de deux couples de gallinacés vivants. C'étaient des volatiles à

becs longs et grêles, à cous allongés, courts d'ailes et sans

apparence de queue. Harbert leur donna, avec raison, le nom de

«tinamous», et il fut résolu qu'on en ferait les premiers hôtes de

la future basse-cour.

Mais jusqu'alors les fusils n'avaient point parlé, et la première

détonation qui retentit dans cette forêt du Far-West fut provoquée

par l'apparition d'un bel oiseau qui ressemblait anatomiquement à

un martin-pêcheur.

«Je le reconnais!» s'écria Pencroff, et on peut dire que son coup

partit malgré lui.

«Que reconnaissez-vous? demanda le reporter.

-- Le volatile qui nous a échappé à notre première excursion et

dont nous avons donné le nom à cette partie de la forêt.

-- Un jacamar!» s'écria Harbert.

C'était un jacamar, en effet, bel oiseau dont le plumage assez

rude est revêtu d'un éclat métallique. Quelques grains de plomb

l'avaient jeté à terre, et Top le rapporta au canot, en même temps

qu'une douzaine de «touracos-loris», sortes de grimpeurs de la

grosseur d'un pigeon, tout peinturlurés de vert, avec une partie

des ailes de couleur cramoisie et une huppe droite festonnée d'un

liseré blanc. Au jeune garçon revint l'honneur de ce beau coup de

fusil, et il s'en montra assez fier. Les loris faisaient un gibier

meilleur que le jacamar, dont la chair est un peu coriace, mais on

eût difficilement persuadé à Pencroff qu'il n'avait point tué le

roi des volatiles comestibles.

Il était dix heures du matin, quand la pirogue atteignit un second

coude de la Mercy, environ à cinq milles de son embouchure. On fit

halte en cet endroit pour déjeuner, et cette halte, à l'abri de

grands et beaux arbres, se prolongea pendant une demi-heure.

La rivière mesurait encore soixante à soixante-dix pieds de large,

et son lit cinq à six pieds de profondeur. L'ingénieur avait

observé que de nombreux affluents en grossissaient le cours, mais

ce n'étaient que de simples rios innavigables. Quant à la forêt,

aussi bien sous le nom de bois du Jacamar que sous celui de forêts

du Far-West, elle s'étendait à perte de vue. Nulle part, ni sous

les hautes futaies, ni sous les arbres des berges de la Mercy, ne

se décelait la présence de l'homme. Les explorateurs ne purent

trouver une trace suspecte, et il était évident que jamais la

hache du bûcheron n'avait entaillé ces arbres, que jamais le

couteau du pionnier n'avait tranché ces lianes tendues d'un tronc

à l'autre, au milieu des broussailles touffues et des longues

herbes. Si quelques naufragés avaient atterri sur l'île, ils n'en

avaient point encore quitté le littoral, et ce n'était pas sous

cet épais couvert qu'il fallait chercher les survivants du

naufrage présumé.

L'ingénieur manifestait donc une certaine hâte d'atteindre la côte

occidentale de l'île Lincoln, distante, suivant son estime, de

cinq milles au moins.

La navigation fut reprise, et bien que, par sa direction actuelle,

la Mercy parût courir, non vers le littoral, mais plutôt vers le

mont Franklin, il fut décidé que l'on se servirait de la pirogue,

tant qu'elle trouverait assez d'eau sous sa quille pour flotter.

C'était à la fois bien des fatigues épargnées, c'était aussi du

temps gagné, car il aurait fallu se frayer un chemin à la hache à

travers les épais fourrés.

Mais bientôt le flux manqua tout à fait, soit que la marée

baissât, -- et en effet elle devait baisser à cette heure, -- soit

qu'elle ne se fît plus sentir à cette distance de l'embouchure de

la Mercy. Il fallut donc armer les avirons. Nab et Harbert se

placèrent sur leur banc, Pencroff à la godille, et le remontage de

la rivière fut continué.

Il semblait alors que la forêt tendait à s'éclaircir du côté du

Far-West. Les arbres y étaient moins pressés et se montraient

souvent isolés. Mais, précisément parce qu'ils étaient plus

espacés, ils profitaient plus largement de cet air libre et pur

qui circulait autour d'eux, et ils étaient magnifiques. Quels

splendides échantillons de la flore de cette latitude! Certes,

leur présence eût suffi à un botaniste pour qu'il nommât sans

hésitation le parallèle que traversait l'île Lincoln!

«Des eucalyptus!» s'était écrié Harbert.

C'étaient, en effet, ces superbes végétaux, les derniers géants de

la zone extra-tropicale, les congénères de ces eucalyptus de

l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, toutes deux situées sur la

même latitude que l'île Lincoln. Quelques-uns s'élevaient à une

hauteur de deux cents pieds. Leur tronc mesurait vingt pieds de

tour à sa base, et leur écorce, sillonnée par les réseaux d'une

résine parfumée, comptait jusqu'à cinq pouces d'épaisseur. Rien de

plus merveilleux, mais aussi de plus singulier, que ces énormes

échantillons de la famille des myrtacées, dont le feuillage se

présentait de profil à la lumière et laissait arriver jusqu'au sol

les rayons du soleil! Au pied de ces eucalyptus, une herbe fraîche

tapissait le sol, et du milieu des touffes s'échappaient des

volées de petits oiseaux, qui resplendissaient dans les jets

lumineux comme des escarboucles ailées.

«Voilà des arbres! s'écria Nab, mais sont-ils bons à quelque

chose?

-- Peuh! répondit Pencroff. Il en doit être des végétaux-géants

comme des géants humains. Cela ne sert guère qu'à se montrer dans

les foires!

-- Je crois que vous faites erreur, Pencroff, répondit Gédéon

Spilett, et que le bois d'eucalyptus commence à être employé très

avantageusement dans l'ébénisterie.

-- Et j'ajouterai, dit le jeune garçon, que ces eucalyptus

appartiennent à une famille qui comprend bien des membres utiles:

le goyavier, qui donne les goyaves; le giroflier, qui produit les

clous de girofle; le grenadier, qui porte les grenades; l'

«eugenia cauliflora», dont les fruits servent à la fabrication

d'un vin passable; le myrte «ugni», qui contient une excellente

liqueur alcoolique; le myrte «caryophyllus», dont l'écorce forme

une cannelle estimée; l' «eugenia pimenta», d'où vient le piment

de la Jamaïque; le myrte commun, dont les baies peuvent remplacer

le poivre; l' «eucalyptus robusta», qui produit une sorte de manne

excellente; l' «eucalyptus gunei», dont la sève se transforme en

bière par la fermentation; enfin tous ces arbres connus sous le

nom «d'arbres de vie» ou «bois de fer», qui appartiennent à cette

famille des myrtacées, dont on compte quarante-six genres et

treize cents espèces!»

On laissait aller le jeune garçon, qui débitait avec beaucoup

d'entrain sa petite leçon de botanique.

Cyrus Smith l'écoutait en souriant, et Pencroff avec un sentiment

de fierté impossible à rendre.

«Bien, Harbert, répondit Pencroff, mais j'oserais jurer que tous

ces échantillons utiles que vous venez de citer ne sont point des

géants comme ceux-ci!

-- En effet, Pencroff.

-- Cela vient donc à l'appui de ce que j'ai dit, répliqua le

marin, à savoir: que les géants ne sont bons à rien!

-- C'est ce qui vous trompe, Pencroff, dit alors l'ingénieur, et

précisément ces gigantesques eucalyptus qui nous abritent sont

bons à quelque chose.

-- Et à quoi donc?

-- À assainir le pays qu'ils habitent. -- savez-vous comment on

les appelle dans l'Australie et la Nouvelle-Zélande?

-- Non, Monsieur Cyrus.

-- On les appelle les «arbres à fièvre.»

-- Parce qu'ils la donnent?

-- Non, parce qu'ils l'empêchent!

-- Bien. Je vais noter cela, dit le reporter.

-- Notez donc, mon cher Spilett, car il paraît prouvé que la

présence des eucalyptus suffit à neutraliser les miasmes

paludéens. On a essayé de ce préservatif naturel dans certaines

contrées du midi de l'Europe et du nord de l'Afrique, dont le sol

était absolument malsain, et qui ont vu l'état sanitaire de leurs

habitants s'améliorer peu à peu. Plus de fièvres intermittentes

dans les régions que recouvrent les forêts de ces myrtacées. Ce

fait est maintenant hors de doute, et c'est une heureuse

circonstance pour nous autres, colons de l'île Lincoln.

-- Ah! Quelle île! Quelle île bénie! s'écria Pencroff! Je vous le

dis, il ne lui manque rien... Si ce n'est...

-- Cela viendra, Pencroff, cela se trouvera, répondit l'ingénieur;

mais reprenons notre navigation, et poussons aussi loin que la

rivière pourra porter notre pirogue!»

L'exploration continua donc, pendant deux milles au moins, au

milieu d'une contrée couverte d'eucalyptus, qui dominaient tous

les bois de cette portion de l'île. L'espace qu'ils couvraient

s'étendait hors des limites du regard de chaque côté de la Mercy,

dont le lit, assez sinueux, se creusait alors entre de hautes

berges verdoyantes. Ce lit était souvent obstrué de hautes herbes

et même de roches aiguës qui rendaient la navigation assez

pénible. L'action des rames en fut gênée, et Pencroff dut pousser

avec une perche. On sentait aussi que le fond montait peu à peu,

et que le moment n'était pas éloigné où le canot, faute d'eau,

serait obligé de s'arrêter. Déjà le soleil déclinait à l'horizon

et projetait sur le sol les ombres démesurées des arbres. Cyrus

Smith, voyant qu'il ne pourrait atteindre dans cette journée la

côte occidentale de l'île, résolut de camper à l'endroit même où,

faute d'eau, la navigation serait forcément arrêtée. Il estimait

qu'il devait être encore à cinq ou six milles de la côte, et cette

distance était trop grande pour qu'il tentât de la franchir

pendant la nuit au milieu de ces bois inconnus.

L'embarcation fut donc poussée sans relâche à travers la forêt,

qui peu à peu se refaisait plus épaisse et semblait plus habitée

aussi, car, si les yeux du marin ne le trompèrent pas, il crut

apercevoir des bandes de singes qui couraient sous les taillis.

Quelquefois même, deux ou trois de ces animaux s'arrêtèrent à

quelque distance du canot et regardèrent les colons sans

manifester aucune terreur, comme si, voyant des hommes pour la

première fois, ils n'avaient pas encore appris à les redouter. Il

eût été facile d'abattre ces quadrumanes à coups de fusil, mais

Cyrus Smith s'opposa à ce massacre inutile qui tentait un peu

l'enragé Pencroff. D'ailleurs, c'était prudent, car ces singes,

vigoureux, doués d'une extrême agilité, pouvaient être

redoutables, et mieux valait ne point les provoquer par une

agression parfaitement inopportune.

Il est vrai que le marin considérait le singe au point de vue

purement alimentaire, et, en effet, ces animaux, qui sont

uniquement herbivores, forment un gibier excellent; mais, puisque

les provisions abondaient, il était inutile de dépenser les

munitions en pure perte.

Vers quatre heures, la navigation de la Mercy devint très

difficile, car son cours était obstrué de plantes aquatiques et de

roches. Les berges s'élevaient de plus en plus, et déjà le lit de

la rivière se creusait entre les premiers contreforts du mont

Franklin. Ses sources ne pouvaient donc être éloignées,

puisqu'elles s'alimentaient de toutes les eaux des pentes

méridionales de la montagne.

«Avant un quart d'heure, dit le marin, nous serons forcés de nous

arrêter, Monsieur Cyrus.

-- Eh bien, nous nous arrêterons, Pencroff, et nous organiserons

un campement pour la nuit.

-- À quelle distance pouvons-nous être de Granite-House? demanda

Harbert.

-- À sept milles à peu près, répondit l'ingénieur, mais en tenant

compte, toutefois, des détours de la rivière, qui nous ont portés

dans le nord-ouest.

-- Continuons-nous à aller en avant? demanda le reporter.

-- Oui, et aussi longtemps que nous pourrons le faire, répondit

Cyrus Smith. Demain, au point du jour, nous abandonnerons le

canot, nous franchirons en deux heures, j'espère, la distance qui

nous sépare de la côte, et nous aurons la journée presque tout

entière pour explorer le littoral.

-- En avant!» répondit Pencroff.

Mais bientôt la pirogue racla le fond caillouteux de la rivière,

dont la largeur alors ne dépassait pas vingt pieds. Un épais

berceau de verdure s'arrondissait au-dessus de son lit et

l'enveloppait d'une demi-obscurité. On entendait aussi le bruit

assez accentué d'une chute d'eau, qui indiquait, à quelques cents

pas en amont, la présence d'un barrage naturel.

Et, en effet, à un dernier détour de la rivière, une cascade

apparut à travers les arbres. Le canot heurta le fond du lit, et,

quelques instants après, il était amarré à un tronc, près de la

rive droite.

Il était cinq heures environ. Les derniers rayons du soleil se

glissaient sous l'épaisse ramure et frappaient obliquement la

petite chute, dont l'humide poussière resplendissait des couleurs

du prisme. Au delà, le lit de la Mercy disparaissait sous les

taillis, où il s'alimentait à quelque source cachée. Les divers

rios qui affluaient sur son parcours en faisaient plus bas une

véritable rivière, mais alors ce n'était plus qu'un ruisseau

limpide et sans profondeur.

On campa en cet endroit même, qui était charmant. Les colons

débarquèrent, et un feu fut allumé sous un bouquet de larges

micocouliers, entre les branches desquels Cyrus Smith et ses

compagnons eussent, au besoin, trouvé un refuge pour la nuit.

Le souper fut bientôt dévoré, car on avait faim, et il ne fut plus

question que de dormir. Mais, quelques rugissements de nature

suspecte s'étant fait entendre avec la tombée du jour, le foyer

fut alimenté pour la nuit, de manière à protéger les dormeurs de

ses flammes pétillantes. Nab et Pencroff veillèrent même à tour de

rôle et n'épargnèrent pas le combustible. Peut-être ne se

trompèrent-ils pas, lorsqu'ils crurent voir quelques ombres

d'animaux errer autour du campement, soit sous le taillis, soit

entre les ramures; mais la nuit se passa sans accident, et le

lendemain, 31 octobre, à cinq heures du matin, tous étaient sur

pied, prêts à partir.

CHAPITRE IV

Ce fut à six heures du matin que les colons, après un premier

déjeuner, se remirent en route, avec l'intention de gagner par le

plus court la côte occidentale de l'île. En combien de temps

pourraient-ils l'atteindre? Cyrus Smith avait dit en deux heures,

mais cela dépendait évidemment de la nature des obstacles qui se

présenteraient. Cette partie du Far-West paraissait serrée de

bois, comme eût été un immense taillis composé d'essences

extrêmement variées. Il était donc probable qu'il faudrait se

frayer une voie à travers les herbes, les broussailles, les

lianes, et marcher la hache à la main, -- et le fusil aussi, sans

doute, si on s'en rapportait aux cris de fauves entendus dans la

nuit.

La position exacte du campement avait pu être déterminée par la

situation du mont Franklin, et, puisque le volcan se relevait dans

le nord à une distance de moins de trois milles, il ne s'agissait

que de prendre une direction rectiligne vers le sud-ouest pour

atteindre la côte occidentale.

On partit, après avoir soigneusement assuré l'amarrage de la

pirogue. Pencroff et Nab emportaient des provisions qui devaient

suffire à nourrir la petite troupe pendant deux jours au moins.

Il n'était plus question de chasser, et l'ingénieur recommanda

même à ses compagnons d'éviter toute détonation intempestive, afin

de ne point signaler leur présence aux environs du littoral.

Les premiers coups de hache furent donnés dans les broussailles,

au milieu de buissons de lentisques, un peu au-dessus de la

cascade, et, sa boussole à la main, Cyrus Smith indiqua la route à

suivre.

La forêt se composait alors d'arbres dont la plupart avaient été

déjà reconnus aux environs du lac et du plateau de Grande-vue.

C'étaient des déodars, des douglas, des casuarinas, des gommiers,

des eucalyptus, des dragonniers, des hibiscus, des cèdres et

autres essences, généralement de taille médiocre, car leur nombre

avait nui à leur développement. Les colons ne purent donc avancer

que lentement sur cette route qu'ils se frayaient en marchant, et

qui, dans la pensée de l'ingénieur, devrait être reliée plus tard

à celle du Creek-Rouge. Depuis leur départ, les colons

descendaient les basses rampes qui constituaient le système

orographique de l'île, et sur un terrain très sec, mais dont la

luxuriante végétation laissait pressentir soit la présence d'un

réseau hydrographique à l'intérieur du sol, soit le cours prochain

de quelque ruisseau.

Toutefois, Cyrus Smith ne se souvenait pas, lors de son excursion

au cratère, d'avoir reconnu d'autre cours d'eau que ceux du Creek-

Rouge et de la Mercy.

Pendant les premières heures de l'excursion, on revit des bandes

de singes qui semblaient marquer le plus vif étonnement à la vue

de ces hommes, dont l'aspect était nouveau pour eux. Gédéon

Spilett demandait plaisamment si ces agiles et robustes

quadrumanes ne les considéraient pas, ses compagnons et lui, comme

des frères dégénérés! Et franchement, de simples piétons, à chaque

pas gênés par les broussailles, empêchés par les lianes, barrés

par les troncs d'arbres, ne brillaient pas auprès de ces souples

animaux, qui bondissaient de branche en branche et que rien

n'arrêtait dans leur marche. Ces singes étaient nombreux, mais,

très heureusement, ils ne manifestèrent aucune disposition

hostile.

On vit aussi quelques sangliers, des agoutis, des kangourous et

autres rongeurs, et deux ou trois koulas, auxquels Pencroff eût

volontiers adressé quelques charges de plomb.

«Mais, disait-il, la chasse n'est pas ouverte. Gambadez donc, mes

amis, sautez et volez en paix! Nous vous dirons deux mots au

retour!»

À neuf heures et demie du matin, la route, qui portait directement

dans le sud-ouest, se trouva tout à coup barrée par un cours d'eau

inconnu, large de trente à quarante pieds, et dont le courant vif,

provoqué par la pente de son lit et brisé par des roches

nombreuses, se précipitait avec de rudes grondements.

Ce creek était profond et clair, mais il eût été absolument

innavigable.

«Nous voilà coupés! s'écria Nab.

-- Non, répondit Harbert, ce n'est qu'un ruisseau, et nous saurons

bien le passer à la nage.

-- À quoi bon, répondit Cyrus Smith. Il est évident que ce creek

court à la mer. Restons sur sa rive gauche, suivons sa berge, et

je serai bien étonné s'il ne nous mène pas très promptement à la

côte. En route!

-- Un instant, dit le reporter. Et le nom de ce creek, mes amis?

Ne laissons pas notre géographie incomplète.

-- Juste! dit Pencroff.

-- Nomme-le, mon enfant, dit l'ingénieur en s'adressant au jeune

garçon.

-- Ne vaut-il pas mieux attendre que nous l'ayons reconnu jusqu'à

son embouchure? fit observer Harbert.

-- Soit, répondit Cyrus Smith. Suivons-le donc sans nous arrêter.

-- Un instant encore! dit Pencroff.

-- Qu'y a-t-il? demanda le reporter.

-- Si la chasse est défendue, la pêche est permise, je suppose,

dit le marin.

-- Nous n'avons pas de temps à perdre, répondit l'ingénieur.

-- Oh! cinq minutes! répliqua Pencroff. Je ne vous demande que

cinq minutes dans l'intérêt de notre déjeuner!»

Et Pencroff, se couchant sur la berge, plongea ses bras dans les

eaux vives et fit bientôt sauter quelques douzaines de belles

écrevisses qui fourmillaient entre les roches.

«Voilà qui sera bon! s'écria Nab, en venant en aide au marin.

-- Quand je vous dis qu'excepté du tabac, il y a de tout dans

cette île!» murmura Pencroff avec un soupir.

Il ne fallut pas cinq minutes pour faire une pêche miraculeuse,

car les écrevisses pullulaient dans le creek. De ces crustacés,

dont le test présentait une couleur bleu cobalt, et qui portaient

un rostre armé d'une petite dent, on remplit un sac, et la route

fut reprise. Depuis qu'ils suivaient la berge de ce nouveau cours

d'eau, les colons marchaient plus facilement et plus rapidement.

D'ailleurs, les rives étaient vierges de toute empreinte humaine.

De temps en temps, on relevait quelques traces laissées par des

animaux de grande taille, qui venaient habituellement se

désaltérer à ce ruisseau, mais rien de plus, et ce n'était pas

encore dans cette partie du Far-West que le pécari avait reçu le

grain de plomb qui coûtait une mâchelière à Pencroff.

Cependant, en considérant ce rapide courant qui fuyait vers la

mer, Cyrus Smith fut amené à supposer que ses compagnons et lui

étaient beaucoup plus loin de la côte occidentale qu'ils ne le

croyaient. Et, en effet, à cette heure, la marée montait sur le

littoral et aurait dû rebrousser le cours du creek, si son

embouchure n'eût été qu'à quelques milles seulement.

Or, cet effet ne se produisait pas, et le fil de l'eau suivait la

pente naturelle du lit. L'ingénieur dut donc être très étonné, et

il consulta fréquemment sa boussole, afin de s'assurer que quelque

crochet de la rivière ne le ramenait pas à l'intérieur du Far-

West.

Cependant, le creek s'élargissait peu à peu, et ses eaux

devenaient moins tumultueuses. Les arbres de sa rive droite

étaient aussi pressés que ceux de sa rive gauche, et il était

impossible à la vue de s'étendre au delà; mais ces masses boisées

étaient certainement désertes, car Top n'aboyait pas, et

l'intelligent animal n'eût pas manqué de signaler la présence de

tout étranger dans le voisinage du cours d'eau.

À dix heures et demie, à la grande surprise de Cyrus Smith,

Harbert, qui s'était porté un peu en avant, s'arrêtait soudain et

s'écriait: «La mer!»

Et quelques instants après, les colons, arrêtés sur la lisière de

la forêt, voyaient le rivage occidental de l'île se développer

sous leurs yeux.

Mais quel contraste entre cette côte et la côte est, sur laquelle

le hasard les avait d'abord jetés! Plus de muraille de granit,

aucun écueil au large, pas même une grève de sable. La forêt

formait le littoral, et ses derniers arbres, battus par les lames,

se penchaient sur les eaux. Ce n'était point un littoral, tel que

le fait habituellement la nature, soit en étendant de vastes tapis

de sable, soit en groupant des roches, mais une admirable lisière

faite des plus beaux arbres du monde. La berge était surélevée de

manière à dominer le niveau des plus grandes mers, et sur tout ce

sol luxuriant, supporté par une base de granit, les splendides

essences forestières semblaient être aussi solidement implantées

que celles qui se massaient à l'intérieur de l'île.

Les colons se trouvaient alors à l'échancrure d'une petite crique

sans importance, qui n'eût même pas pu contenir deux ou trois

barques de pêche, et qui servait de goulot au nouveau creek; mais,

disposition curieuse, ses eaux, au lieu de se jeter à la mer par

une embouchure à pente douce, tombaient d'une hauteur de plus de

quarante pieds, -- ce qui expliquait pourquoi, à l'heure où le

flot montait, il ne s'était point fait sentir en amont du creek.

En effet, les marées du Pacifique, même à leur maximum

d'élévation, ne devaient jamais atteindre le niveau de la rivière,

dont le lit formait un bief supérieur, et des millions d'années,

sans doute, s'écouleraient encore avant que les eaux eussent rongé

ce radier de granit et creusé une embouchure praticable. Aussi,

d'un commun accord, donna-t-on à ce cours d'eau le nom de «rivière

de la chute» (falls-river). Au delà, vers le nord, la lisière,

formée par la forêt, se prolongeait sur un espace de deux milles

environ; puis les arbres se raréfiaient, et, au delà, des hauteurs

très pittoresques se dessinaient suivant une ligne presque droite,

qui courait nord et sud. Au contraire, dans toute la portion du

littoral comprise entre la rivière de la chute et le promontoire

du Reptile, ce n'était que masses boisées, arbres magnifiques, les

uns droits, les autres penchés, dont la longue ondulation de la

mer venait baigner les racines. Or, c'était vers ce côté, c'est-à-

dire sur toute la presqu'île Serpentine, que l'exploration devait

être continuée, car cette partie du littoral offrait des refuges

que l'autre, aride et sauvage, eût évidemment refusés à des

naufragés, quels qu'ils fussent.

Le temps était beau et clair, et du haut d'une falaise, sur

laquelle Nab et Pencroff disposèrent le déjeuner, le regard

pouvait s'étendre au loin.

L'horizon était parfaitement net, et il n'y avait pas une voile au

large. Sur tout le littoral, aussi loin que la vue pouvait

atteindre, pas un bâtiment, pas même une épave. Mais l'ingénieur

ne se croirait bien fixé à cet égard que lorsqu'il aurait exploré

la côte jusqu'à l'extrémité même de la presqu'île Serpentine.

Le déjeuner fut expédié rapidement, et, à onze heures et demie,

Cyrus Smith donna le signal du départ. Au lieu de parcourir, soit

l'arête d'une falaise, soit une grève de sable, les colons durent

suivre le couvert des arbres, de manière à longer le littoral.

La distance qui séparait l'embouchure de la rivière de la chute du

promontoire du Reptile était de douze milles environ. En quatre

heures, sur une grève praticable, et sans se presser, les colons

auraient pu franchir cette distance; mais il leur fallut le double

de ce temps pour atteindre leur but, car les arbres à tourner, les

broussailles à couper, les lianes à rompre, les arrêtaient sans

cesse, et des détours si multipliés allongeaient singulièrement

leur route.

Du reste, il n'y avait rien qui témoignât d'un naufrage récent sur

ce littoral. Il est vrai, ainsi que le fit observer Gédéon

Spilett, que la mer avait pu tout entraîner au large, et qu'il ne

fallait pas conclure, de ce qu'on n'en trouvait plus aucune trace,

qu'un navire n'eût pas été jeté à la côte sur cette partie de

l'île Lincoln.

Le raisonnement du reporter était juste, et, d'ailleurs,

l'incident du grain de plomb prouvait d'une façon irrécusable que,

depuis trois mois au plus, un coup de fusil avait été tiré dans

l'île.

Il était déjà cinq heures, et l'extrémité de la presqu'île

Serpentine se trouvait encore à deux milles de l'endroit alors

occupé par les colons. Il était évident qu'après avoir atteint le

promontoire du Reptile, Cyrus Smith et ses compagnons n'auraient

plus le temps de revenir, avant le coucher du soleil, au campement

qui avait été établi près des sources de la Mercy. De là,

nécessité de passer la nuit au promontoire même. Mais les

provisions ne manquaient pas, et ce fut heureux, car le gibier de

poil ne se montrait plus sur cette lisière, qui n'était qu'un

littoral, après tout. Au contraire, les oiseaux y fourmillaient,

jacamars, couroucous, tragopans, tétras, loris, perroquets,

kakatoès, faisans, pigeons et cent autres. Pas un arbre qui n'eût

un nid, pas un nid qui ne fût rempli de battements d'ailes!

Vers sept heures du soir, les colons, harassés de fatigue,

arrivèrent au promontoire du Reptile, sorte de volute étrangement

découpée sur la mer. Ici finissait la forêt riveraine de la

presqu'île, et le littoral, dans toute la partie sud, reprenait

l'aspect accoutumé d'une côte, avec ses rochers, ses récifs et ses

grèves. Il était donc possible qu'un navire désemparé se fût mis

au plein sur cette portion de l'île, mais la nuit venait, et il

fallut remettre l'exploration au lendemain.

Pencroff et Harbert se hâtèrent aussitôt de chercher un endroit

propice pour y établir un campement. Les derniers arbres de la

forêt du Far-West venaient mourir à cette pointe, et, parmi eux,

le jeune garçon reconnut d'épais bouquets de bambous.

«Bon! dit-il, voilà une précieuse découverte.

-- Précieuse? répondit Pencroff.

-- Sans doute, reprit Harbert. Je ne te dirai point, Pencroff, que

l'écorce de bambou, découpée en latte flexible, sert à faire des

paniers ou des corbeilles; que cette écorce, réduite en pâte et

macérée, sert à la fabrication du papier de Chine; que les tiges

fournissent, suivant leur grosseur, des cannes, des tuyaux de

pipe, des conduites pour les eaux; que les grands bambous forment

d'excellents matériaux de construction, légers et solides, et qui

ne sont jamais attaqués par les insectes. Je n'ajouterai même pas

qu'en sciant les entre-noeuds de bambous et en conservant pour le

fond une portion de la cloison transversale qui forme le noeud, on

obtient ainsi des vases solides et commodes qui sont fort en usage

chez les chinois! Non! Cela ne te satisferait point. Mais...

-- Mais?...

-- Mais je t'apprendrai, si tu l'ignores, que, dans l'Inde, on

mange ces bambous en guise d'asperges.

-- Des asperges de trente pieds! s'écria le marin. Et elles sont

bonnes?

-- Excellentes, répondit Harbert. Seulement, ce ne sont point des

tiges de trente pieds que l'on mange, mais bien de jeunes pousses

de bambous.

-- Parfait, mon garçon, parfait! répondit Pencroff.

-- J'ajouterai aussi que la moelle des tiges nouvelles, confite

dans du vinaigre, forme un condiment très apprécié.

-- De mieux en mieux, Harbert.

-- Et enfin que ces bambous exsudent entre leurs noeuds une

liqueur sucrée, dont on peut faire une très agréable boisson.

-- Est-ce tout? demanda le marin.

-- C'est tout!

-- Et ça ne se fume pas, par hasard?

-- Ça ne se fume pas, mon pauvre Pencroff!»

Harbert et le marin n'eurent pas à chercher longtemps un

emplacement favorable pour passer la nuit. Les rochers du rivage --

très divisés, car ils devaient être violemment battus par la mer

sous l'influence des vents du sud-ouest -- présentaient des

cavités qui devaient leur permettre de dormir à l'abri des

intempéries de l'air. Mais, au moment où ils se disposaient à

pénétrer dans une de ces excavations, de formidables rugissements

les arrêtèrent.

«En arrière! s'écria Pencroff. Nous n'avons que du petit plomb

dans nos fusils, et des bêtes qui rugissent si bien s'en

soucieraient comme d'un grain de sel!»

Et le marin, saisissant Harbert par le bras, l'entraîna à l'abri

des roches, au moment où un magnifique animal se montrait à

l'entrée de la caverne.

C'était un jaguar, d'une taille au moins égale à celle de ses

congénères d'Asie, c'est-à-dire qu'il mesurait plus de cinq pieds

de l'extrémité de la tête à la naissance de la queue. Son pelage

fauve était relevé par plusieurs rangées de taches noires

régulièrement ocellées et tranchait avec le poil blanc de son

ventre. Harbert reconnut là ce féroce rival du tigre, bien

autrement redoutable que le couguar, qui n'est que le rival du

loup!

Le jaguar s'avança et regarda autour de lui, le poil hérissé,

l'oeil en feu, comme s'il n'eût pas senti l'homme pour la première

fois. En ce moment, le reporter tournait les hautes roches, et

Harbert, s'imaginant qu'il n'avait pas aperçu le jaguar, allait

s'élancer vers lui; mais Gédéon Spilett lui fit un signe de la

main et continua de marcher. Il n'en était pas à son premier

tigre, et, s'avançant jusqu'à dix pas de l'animal, il demeura

immobile, la carabine à l'épaule, sans qu'un de ses muscles

tressaillît.

Le jaguar, ramassé sur lui-même, fondit sur le chasseur, mais, au

moment où il bondissait, une balle le frappait entre les deux

yeux, et il tombait mort.

Harbert et Pencroff se précipitèrent vers le jaguar. Nab et Cyrus

Smith accoururent de leur côté, et ils restèrent quelques instants

à contempler l'animal, étendu sur le sol, dont la magnifique

dépouille ferait l'ornement de la grande salle de Granite-House.

«Ah! Monsieur Spilett! Que je vous admire et que je vous envie!

s'écria Harbert dans un accès d'enthousiasme bien naturel.

-- Bon! mon garçon, répondit le reporter, tu en aurais fait

autant.

-- Moi! un pareil sang-froid! ...

-- Figure-toi, Harbert, qu'un jaguar est un lièvre, et tu le

tireras le plus tranquillement du monde.

-- Voilà! répondit Pencroff. Ce n'est pas plus malin que cela!

-- Et maintenant, dit Gédéon Spilett, puisque ce jaguar a quitté

son repaire, je ne vois pas, mes amis, pourquoi nous ne

l'occuperions pas pendant la nuit?

-- Mais d'autres peuvent revenir! dit Pencroff.

-- Il suffira d'allumer un feu à l'entrée de la caverne, dit le

reporter, et ils ne se hasarderont pas à en franchir le seuil.

-- À la maison des jaguars, alors!» répondit le marin en tirant

après lui le cadavre de l'animal.

Les colons se dirigèrent vers le repaire abandonné, et là, tandis

que Nab dépouillait le jaguar, ses compagnons entassèrent sur le

seuil une grande quantité de bois sec, que la forêt fournissait

abondamment.

Mais Cyrus Smith, ayant aperçu le bouquet de bambous, alla en

couper une certaine quantité, qu'il mêla au combustible du foyer.

Cela fait, on s'installa dans la grotte, dont le sable était

jonché d'ossements; les armes furent chargées à tout hasard, pour

le cas d'une agression subite; on soupa, et puis, le moment de

prendre du repos étant venu, le feu fut mis au tas de bois empilé

à l'entrée de la caverne. Aussitôt, une véritable pétarade

d'éclater dans l'air! C'étaient les bambous, atteints par la

flamme, qui détonaient comme des pièces d'artifice!

Rien que ce fracas eût suffi à épouvanter les fauves les plus

audacieux!

Et ce moyen de provoquer de vives détonations, ce n'était pas

l'ingénieur qui l'avait inventé, car, suivant Marco Polo, les

tartares, depuis bien des siècles, l'emploient avec succès pour

éloigner de leurs campements les fauves redoutables de l'Asie

centrale.

CHAPITRE V

Cyrus Smith et ses compagnons dormirent comme d'innocentes

marmottes dans la caverne que le jaguar avait si poliment laissée

à leur disposition. Au soleil levant, tous étaient sur le rivage,

à l'extrémité même du promontoire, et leurs regards se portaient

encore vers cet horizon, qui était visible sur les deux tiers de

sa circonférence. Une dernière fois, l'ingénieur put constater

qu'aucune voile, aucune carcasse de navire n'apparaissaient sur la

mer, et la longue-vue n'y put découvrir aucun point suspect.

Rien, non plus, sur le littoral, du moins dans la partie

rectiligne qui formait la côte sud du promontoire sur une longueur

de trois milles, car, au delà, une échancrure des terres

dissimulait le reste de la côte, et même, de l'extrémité de la

presqu'île Serpentine, on ne pouvait apercevoir le cap Griffe,

caché par de hautes roches.

Restait donc le rivage méridional de l'île à explorer. Or,

tenterait-on d'entreprendre immédiatement cette exploration et lui

consacrerait-on cette journée du 2 novembre?

Ceci ne rentrait pas dans le projet primitif. En effet, lorsque la

pirogue fut abandonnée aux sources de la Mercy, il avait été

convenu qu'après avoir observé la côte ouest, on reviendrait la

reprendre, et que l'on retournerait à Granite-House par la route

de la Mercy. Cyrus Smith croyait alors que le rivage occidental

pouvait offrir refuge, soit à un bâtiment en détresse, soit à un

navire en cours régulier de navigation; mais, du moment que ce

littoral ne présentait aucun atterrage, il fallait chercher sur

celui du sud de l'île ce qu'on n'avait pu trouver sur celui de

l'ouest.

Ce fut Gédéon Spilett qui proposa de continuer l'exploration, de

manière que la question du naufrage présumé fût complètement

résolue, et il demanda à quelle distance pouvait se trouver le cap

Griffe de l'extrémité de la presqu'île.

«À trente milles environ, répondit l'ingénieur, si nous tenons

compte des courbures de la côte.

-- Trente milles! Reprit Gédéon Spilett. Ce sera une forte journée

de marche. Néanmoins, je pense que nous devons revenir à Granite-

House en suivant le rivage du sud.

-- Mais, fit observer Harbert, du cap Griffe à Granite-House, il

faudra encore compter dix milles, au moins.

-- Mettons quarante milles en tout, répondit le reporter, et

n'hésitons pas à les faire. Au moins, nous observerons ce littoral

inconnu, et nous n'aurons pas à recommencer cette exploration.

-- Très juste, dit alors Pencroff. Mais la pirogue?

-- La pirogue est restée seule pendant un jour aux sources de la

Mercy, répondit Gédéon Spilett, elle peut bien y rester deux

jours! Jusqu'à présent, nous ne pouvons guère dire que l'île soit

infestée de voleurs!

-- Cependant, dit le marin, quand je me rappelle l'histoire de la

tortue, je n'ai pas plus de confiance qu'il ne faut.

-- La tortue! La tortue! répondit le reporter. Ne savez-vous pas

que c'est la mer qui l'a retournée?

-- Qui sait? Murmura l'ingénieur.

-- Mais...» dit Nab.

Nab avait quelque chose à dire, cela était évident, car il ouvrait

la bouche pour parler et ne parlait pas.

«Que veux-tu dire, Nab? Lui demanda l'ingénieur.

-- Si nous retournons par le rivage jusqu'au cap Griffe, répondit

Nab, après avoir doublé ce cap, nous serons barrés...

-- Par la Mercy! En effet, répondit Harbert, et nous n'aurons ni

pont, ni bateau pour la traverser!

-- Bon, Monsieur Cyrus, répondit Pencroff, avec quelques troncs

flottants, nous ne serons pas gênés de passer cette rivière!

-- N'importe, dit Gédéon Spilett, il sera utile de construire un

pont, si nous voulons avoir un accès facile dans le Far-West!

-- Un pont! s'écria Pencroff! Eh bien, est-ce que M Smith n'est

pas ingénieur de son état? Mais il nous fera un pont, quand nous

voudrons avoir un pont! Quant à vous transporter ce soir sur

l'autre rive de la Mercy, et cela sans mouiller un fil de vos

vêtements, je m'en charge. Nous avons encore un jour de vivres,

c'est tout ce qu'il nous faut, et, d'ailleurs, le gibier ne fera

peut-être pas défaut aujourd'hui comme hier. En route!»

La proposition du reporter, très vivement soutenue par le marin,

obtint l'approbation générale, car chacun tenait à en finir avec

ses doutes, et, à revenir par le cap Griffe, l'exploration serait

complète. Mais il n'y avait pas une heure à perdre, car une étape

de quarante milles était longue, et il ne fallait pas compter

atteindre Granite-House avant la nuit.

À six heures du matin, la petite troupe se mit donc en route. En

prévision de mauvaises rencontres, animaux à deux ou à quatre

pattes, les fusils furent chargés à balle, et Top, qui devait

ouvrir la marche, reçut ordre de battre la lisière de la forêt.

À partir de l'extrémité du promontoire qui formait la queue de la

presqu'île, la côte s'arrondissait sur une distance de cinq

milles, qui fut rapidement franchie, sans que les plus minutieuses

investigations eussent relevé la moindre trace d'un débarquement

ancien ou récent, ni une épave, ni un reste de campement, ni les

cendres d'un feu éteint, ni une empreinte de pas!

Les colons, arrivés à l'angle sur lequel la courbure finissait

pour suivre la direction nord-est en formant la baie Washington,

purent alors embrasser du regard le littoral sud de l'île dans

toute son étendue. À vingt-cinq milles, la côte se terminait par

le cap Griffe, qui s'estompait à peine dans la brume du matin, et

qu'un phénomène de mirage rehaussait, comme s'il eût été suspendu

entre la terre et l'eau. Entre la place occupée par les colons et

le fond de l'immense baie, le rivage se composait, d'abord, d'une

large grève très unie et très plate, bordée d'une lisière d'arbres

en arrière-plan; puis, ensuite, le littoral, devenu fort

irrégulier, projetait des pointes aiguës en mer, et enfin quelques

roches noirâtres s'accumulaient dans un pittoresque désordre pour

finir au cap Griffe.

Tel était le développement de cette partie de l'île, que les

explorateurs voyaient pour la première fois, et qu'ils

parcoururent d'un coup d'oeil, après s'être arrêtés un instant.

«Un navire qui se mettrait ici au plein, dit alors Pencroff,

serait inévitablement perdu. Des bancs de sable, qui se prolongent

au large, et plus loin, des écueils! Mauvais parages!

-- Mais au moins, il resterait quelque chose de ce navire, fit

observer le reporter.

-- Il en resterait des morceaux de bois sur les récifs, et rien

sur les sables, répondit le marin.

-- Pourquoi donc?

-- Parce que ces sables, plus dangereux encore que les roches,

engloutissent tout ce qui s'y jette, et que quelques jours

suffisent pour que la coque d'un navire de plusieurs centaines de

tonneaux y disparaisse entièrement!

-- Ainsi, Pencroff, demanda l'ingénieur, si un bâtiment s'était

perdu sur ces bancs, il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il n'y

en eût plus maintenant aucune trace?

-- Non, Monsieur Smith, avec l'aide du temps ou de la tempête.

Toutefois, il serait surprenant, même dans ce cas, que des débris

de mâture, des espars n'eussent pas été jetés sur le rivage, au

delà des atteintes de la mer.

-- Continuons donc nos recherches», répondit Cyrus Smith.

À une heure après midi, les colons étaient arrivés au fond de la

baie Washington, et, à ce moment, ils avaient franchi une distance

de vingt milles.

On fit halte pour déjeuner.

Là commençait une côte irrégulière, bizarrement déchiquetée et

couverte par une longue ligne de ces écueils qui succédaient aux

bancs de sable, et que la marée, étale en ce moment, ne devait pas

tarder à découvrir. On voyait les souples ondulations de la mer,

brisées aux têtes de rocs, s'y développer en longues franges

écumeuses. De ce point jusqu'au cap Griffe, la grève était peu

spacieuse et resserrée entre la lisière des récifs et celle de la

forêt.

La marche allait donc devenir plus difficile, car d'innombrables

roches éboulées encombraient le rivage.

La muraille de granit tendait aussi à s'exhausser de plus en plus,

et, des arbres qui la couronnaient en arrière, on ne pouvait voir

que les cimes verdoyantes, qu'aucun souffle n'animait.

Après une demi-heure de repos, les colons se remirent en route, et

leurs yeux ne laissèrent pas un point inobservé des récifs et de

la grève. Pencroff et Nab s'aventurèrent même au milieu des

écueils, toutes les fois qu'un objet attirait leur regard. Mais

d'épave, point, et ils étaient trompés par quelque conformation

bizarre des roches. Ils purent constater, toutefois, que les

coquillages comestibles abondaient sur cette plage, mais elle ne

pourrait être fructueusement exploitée que lorsqu'une

communication aurait été établie entre les deux rives de la Mercy,

et aussi quand les moyens de transport seraient perfectionnés.

Ainsi donc, rien de ce qui avait rapport au naufrage présumé

n'apparaissait sur ce littoral, et cependant un objet de quelque

importance, la coque d'un bâtiment par exemple, eût été visible

alors, ou ses débris eussent été portés au rivage, comme l'avait

été cette caisse, trouvée à moins de vingt milles de là. Mais il

n'y avait rien.

Vers trois heures, Cyrus Smith et ses compagnons arrivèrent à une

étroite crique bien fermée, à laquelle n'aboutissait aucun cours

d'eau. Elle formait un véritable petit port naturel, invisible du

large, auquel aboutissait une étroite passe, que les écueils

ménageaient entre eux. Au fond de cette crique, quelque violente

convulsion avait déchiré la lisière rocheuse, et une coupée,

évidée en pente douce, donnait accès au plateau supérieur, qui

pouvait être situé à moins de dix milles du cap Griffe, et, par

conséquent, à quatre milles en droite ligne du plateau de Grande-

vue.

Gédéon Spilett proposa à ses compagnons de faire halte en cet

endroit. On accepta, car la marche avait aiguisé l'appétit de

chacun, et, bien que ce ne fût pas l'heure du dîner, personne ne

refusa de se réconforter d'un morceau de venaison. Ce lunch devait

permettre d'attendre le souper à Granite-House. Quelques minutes

après, les colons, assis au pied d'un magnifique bouquet de pins

maritimes, dévoraient les provisions que Nab avait tirées de son

havre-sac.

L'endroit était élevé de cinquante à soixante pieds au-dessus du

niveau de la mer. Le rayon de vue était donc assez étendu, et,

passant par-dessus les dernières roches du cap, il allait se

perdre jusque dans la baie de l'Union. Mais ni l'îlot, ni le

plateau de Grande-vue n'étaient visibles et ne pouvaient l'être

alors, car le relief du sol et le rideau des grands arbres

masquaient brusquement l'horizon du nord.

Inutile d'ajouter que, malgré l'étendue de mer que les

explorateurs pouvaient embrasser, et bien que la lunette de

l'ingénieur eût parcouru point à point toute cette ligne

circulaire sur laquelle se confondaient le ciel et l'eau, aucun

navire ne fut aperçu. De même, sur toute cette partie du littoral

qui restait encore à explorer, la lunette fut promenée avec le

même soin depuis la grève jusqu'aux récifs, et aucune épave

n'apparut dans le champ de l'instrument.

«Allons, dit Gédéon Spilett, il faut en prendre son parti et se

consoler en pensant que nul ne viendra nous disputer la possession

de l'île Lincoln!

-- Mais enfin, ce grain de plomb! dit Harbert. Il n'est pourtant

pas imaginaire, je suppose!

-- Mille diables, non! s'écria Pencroff, en pensant à sa

mâchelière absente.

-- Alors que conclure? demanda le reporter.

-- Ceci, répondit l'ingénieur: c'est qu'il y a trois mois au plus,

un navire, volontairement ou non, a atterri...

-- Quoi! Vous admettriez, Cyrus, qu'il s'est englouti sans laisser

aucune trace? s'écria le reporter.

-- Non, mon cher Spilett, mais remarquez que s'il est certain

qu'un être humain a mis le pied sur cette île, il ne paraît pas

moins certain qu'il l'a quittée maintenant.

-- Alors, si je vous comprends bien, Monsieur Cyrus, dit Harbert,

le navire serait reparti?...

-- Évidemment.

-- Et nous aurions perdu sans retour une occasion de nous

rapatrier? dit Nab.

-- Sans retour, je le crains.

-- Eh bien! Puisque l'occasion est perdue, en route», dit

Pencroff, qui avait déjà la nostalgie de Granite-House.

Mais, à peine s'était-il levé, que les aboiements de Top

retentirent avec force, et le chien sortit du bois, en tenant dans

sa gueule un lambeau d'étoffe souillée de boue.

Nab arracha ce lambeau de la bouche du chien.

C'était un morceau de forte toile.

Top aboyait toujours, et, par ses allées et venues, il semblait

inviter son maître à le suivre dans la forêt.

«Il y a là quelque chose qui pourrait bien expliquer mon grain de

plomb! s'écria Pencroff.

-- Un naufragé! répondit Harbert.

-- Blessé, peut-être! dit Nab.

-- Ou mort!» répondit le reporter.

Et tous se précipitèrent sur les traces du chien, entre ces grands

pins qui formaient le premier rideau de la forêt. À tout hasard,

Cyrus Smith et ses compagnons avaient préparé leurs armes.

Ils durent s'avancer assez profondément sous bois; mais, à leur

grand désappointement, ils ne virent encore aucune empreinte de

pas. Broussailles et lianes étaient intactes, et il fallut même

les couper à la hache, comme on avait fait dans les épaisseurs les

plus profondes de la forêt. Il était donc difficile d'admettre

qu'une créature humaine eût déjà passé par là, et cependant Top

allait et venait, non comme un chien qui cherche au hasard, mais

comme un être doué de volonté qui suit une idée.

Après sept à huit minutes de marche, Top s'arrêta.

Les colons, arrivés à une sorte de clairière, bordée de grands

arbres, regardèrent autour d'eux et ne virent rien, ni sous les

broussailles, ni entre les troncs d'arbres.

«Mais qu'y a-t-il, Top?» dit Cyrus Smith.

Top aboya avec plus de force, en sautant au pied d'un gigantesque

pin.

Tout à coup, Pencroff de s'écrier:

«Ah! bon! Ah! parfait!

-- Qu'est-ce? demanda Gédéon Spilett.

-- Nous cherchons une épave sur mer ou sur terre!

-- Eh bien?

-- Eh bien, c'est en l'air qu'elle se trouve!»

Et le marin montra une sorte de grand haillon blanchâtre, accroché

à la cime du pin, et dont Top avait rapporté un morceau tombé sur

le sol.

«Mais ce n'est point là une épave! s'écria Gédéon Spilett.

-- Demande pardon! répondit Pencroff.

-- Comment? C'est?...

-- C'est tout ce qui reste de notre bateau aérien, de notre ballon

qui s'est échoué là-haut, au sommet de cet arbre!»

Pencroff ne se trompait pas, et il poussa un hurrah magnifique, en

ajoutant:

«En voilà de la bonne toile! Voilà de quoi nous fournir de linge

pendant des années! Voilà de quoi faire des mouchoirs et des

chemises! Hein! Monsieur Spilett, qu'est-ce que vous dites d'une

île où les chemises poussent sur les arbres?»

C'était vraiment une heureuse circonstance pour les colons de

l'île Lincoln, que l'aérostat, après avoir fait son dernier bond

dans les airs, fût retombé sur l'île et qu'ils eussent cette

chance de le retrouver.

Ou ils garderaient l'enveloppe sous cette forme, s'ils voulaient

tenter une nouvelle évasion par les airs, ou ils emploieraient

fructueusement ces quelques centaines d'aunes d'une toile de coton

de belle qualité, quand elle serait débarrassée de son vernis.

Comme on le pense bien, la joie de Pencroff fut unanimement et

vivement partagée.

Mais cette enveloppe, il fallait l'enlever de l'arbre sur lequel

elle pendait, pour la mettre en lieu sûr, et ce ne fut pas un

petit travail. Nab, Harbert et le marin, étant montés à la cime de

l'arbre, durent faire des prodiges d'adresse pour dégager l'énorme

aérostat dégonflé.

L'opération dura près de deux heures, et non seulement

l'enveloppe, avec sa soupape, ses ressorts, sa garniture de

cuivre, mais le filet, c'est-à-dire un lot considérable de

cordages et de cordes, le cercle de retenue et l'ancre du ballon

étaient sur le sol. L'enveloppe, sauf la fracture, était en bon

état, et, seul, son appendice inférieur avait été déchiré.

C'était une fortune qui était tombée du ciel.

«Tout de même, Monsieur Cyrus, dit le marin, si nous nous décidons

jamais à quitter l'île, ce ne sera pas en ballon, n'est-ce pas? Ça

ne va pas où on veut, les navires de l'air, et nous en savons

quelque chose! Voyez-vous, si vous m'en croyez, nous construirons

un bon bateau d'une vingtaine de tonneaux, et vous me laisserez

découper dans cette toile une misaine et un foc. Quant au reste,

il servira à nous habiller!

-- Nous verrons, Pencroff, répondit Cyrus Smith, nous verrons.

-- En attendant, il faut mettre tout cela en sûreté», dit Nab. En

effet, on ne pouvait songer à transporter à Granite-House cette

charge de toile, de cordes, de cordages, dont le poids était

considérable, et, en attendant un véhicule convenable pour les

charrier, il importait de ne pas laisser plus longtemps ces

richesses à la merci du premier ouragan. Les colons, réunissant

leurs efforts, parvinrent à traîner le tout jusqu'au rivage, où

ils découvrirent une assez vaste cavité rocheuse, que ni le vent,

ni la pluie, ni la mer ne pouvaient visiter, grâce à son

orientation.

«Il nous fallait une armoire, nous avons une armoire, dit

Pencroff; mais comme elle ne ferme pas à clef, il sera prudent

d'en dissimuler l'ouverture. Je ne dis pas cela pour les voleurs à

deux pieds, mais pour les voleurs à quatre pattes!»

À six heures du soir, tout était emmagasiné, et, après avoir donné

à la petite échancrure qui formait la crique le nom très justifié

de «port ballon», on reprit le chemin du cap Griffe. Pencroff et

l'ingénieur causaient de divers projets qu'il convenait de mettre

à exécution dans le plus bref délai. Il fallait avant tout jeter

un pont sur la Mercy, afin d'établir une communication facile avec

le sud de l'île; puis, le chariot reviendrait chercher l'aérostat,

car le canot n'eût pu suffire à le transporter; puis, on

construirait une chaloupe pontée; puis, Pencroff la gréerait en

cotre, et l'on pourrait entreprendre des voyages de

circumnavigation... autour de l'île; puis, etc.

Cependant, la nuit venait, et le ciel était déjà sombre, quand les

colons atteignirent la pointe de l'épave, à l'endroit même où ils

avaient découvert la précieuse caisse. Mais là, pas plus

qu'ailleurs, il n'y avait rien qui indiquât qu'un naufrage

quelconque se fût produit, et il fallut bien en revenir aux

conclusions précédemment formulées par Cyrus Smith. De la pointe

de l'épave à Granite-House, il restait encore quatre milles, et

ils furent vite franchis; mais il était plus de minuit, quand,

après avoir suivi le littoral jusqu'à l'embouchure de la Mercy,

les colons arrivèrent au premier coude formé par la rivière.

Là, le lit mesurait une largeur de quatre-vingts pieds, qu'il

était malaisé de franchir, mais Pencroff s'était chargé de vaincre

cette difficulté, et il fut mis en demeure de le faire.

Il faut en convenir, les colons étaient exténués.

L'étape avait été longue, et l'incident du ballon n'avait pas été

pour reposer leurs jambes et leurs bras. Ils avaient donc hâte

d'être rentrés à Granite-House pour souper et dormir, et si le

pont eût été construit, en un quart d'heure ils se fussent trouvés

à domicile.

La nuit était très obscure. Pencroff se prépara alors à tenir sa

promesse, en faisant une sorte de radeau qui permettrait d'opérer

le passage de la Mercy. Nab et lui, armés de haches, choisirent

deux arbres voisins de la rive, dont ils comptaient faire une

sorte de radeau, et ils commencèrent à les attaquer par leur base.

Cyrus Smith et Gédéon Spilett, assis sur la berge, attendaient que

le moment fût venu d'aider leurs compagnons, tandis que Harbert

allait et venait, sans trop s'écarter.

Tout à coup, le jeune garçon, qui avait remonté la rivière, revint

précipitamment, et, montrant la Mercy en amont:

«Qu'est-ce donc qui dérive là?» s'écria-t-il.

Pencroff interrompit son travail, et il aperçut un objet mobile

qui apparaissait confusément dans l'ombre.

«Un canot!» dit-il.

Tous s'approchèrent et virent, à leur extrême surprise, une

embarcation qui suivait le fil de l'eau.

«Oh! du canot!» cria le marin par un reste d'habitude

professionnelle, et sans penser que mieux peut-être eût valu

garder le silence.

Pas de réponse. L'embarcation dérivait toujours, et elle n'était

plus qu'à une dizaine de pas, quand le marin s'écria:

«Mais c'est notre pirogue! Elle a rompu son amarre et elle a suivi

le courant! Il faut avouer qu'elle arrivera à propos!

-- Notre pirogue?...» murmura l'ingénieur.

Pencroff avait raison. C'était bien le canot, dont l'amarre

s'était brisée, sans doute, et qui revenait tout seul des sources

de la Mercy! Il était donc important de le saisir au passage avant

qu'il fût entraîné par le rapide courant de la rivière, au delà de

son embouchure, et c'est ce que Nab et Pencroff firent adroitement

au moyen d'une longue perche.

Le canot accosta la rive. L'ingénieur, s'y embarquant le premier,

en saisit l'amarre et s'assura au toucher que cette amarre avait

été réellement usée par son frottement sur des roches.

«Voilà, lui dit à voix basse le reporter, voilà ce que l'on peut

appeler une circonstance...

-- Étrange!» répondit Cyrus Smith.

Étrange ou non, elle était heureuse! Harbert, le reporter, Nab et

Pencroff s'embarquèrent à leur tour. Eux ne mettaient pas en doute

que l'amarre ne se fût usée; mais le plus étonnant de l'affaire,

c'était véritablement que la pirogue fût arrivée juste au moment

où les colons se trouvaient là pour la saisir au passage, car, un

quart d'heure plus tard, elle eût été se perdre en mer.

Si on eût été au temps des génies, cet incident aurait donné le

droit de penser que l'île était hantée par un être surnaturel qui

mettait sa puissance au service des naufragés! En quelques coups

d'aviron, les colons arrivèrent à l'embouchure de la Mercy. Le

canot fut halé sur la grève jusqu'auprès des Cheminées, et tous se

dirigèrent vers l'échelle de Granite-House.

Mais, en ce moment, Top aboya avec colère, et Nab, qui cherchait

le premier échelon, poussa un cri... il n'y avait plus d'échelle.

CHAPITRE VI

Cyrus Smith s'était arrêté, sans dire mot. Ses compagnons

cherchèrent dans l'obscurité, aussi bien sur les parois de la

muraille, pour le cas où le vent eût déplacé l'échelle, qu'au ras

du sol, pour le cas où elle se fût détachée... mais l'échelle

avait absolument disparu. Quant à reconnaître si une bourrasque

l'avait relevée jusqu'au premier palier, à mi-paroi, cela était

impossible dans cette nuit profonde.

«Si c'est une plaisanterie, s'écria Pencroff, elle est mauvaise!

Arriver chez soi, et ne plus trouver d'escalier pour monter à sa

chambre, cela n'est pas pour faire rire des gens fatigués!

Nab, lui, se perdait en exclamations!

«Il n'a pas pourtant fait de vent! fit observer Harbert.

-- Je commence à trouver qu'il se passe des choses singulières

dans l'île Lincoln! dit Pencroff.

-- Singulières? répondit Gédéon Spilett, mais non, Pencroff, rien

n'est plus naturel. Quelqu'un est venu pendant notre absence, a

pris possession de la demeure et a retiré l'échelle!

-- Quelqu'un! s'écria le marin. Et qui donc?...

-- Mais le chasseur au grain de plomb, répondit le reporter. À

quoi servirait-il, si ce n'est à expliquer notre mésaventure?

-- Eh bien, s'il y a quelqu'un là-haut, répondit Pencroff en

jurant, car l'impatience commençait à le gagner, je vais le héler,

et il faudra bien qu'il réponde.»

Et d'une voix de tonnerre, le marin fit entendre un «ohé!»

prolongé, que les échos répercutèrent avec force.

Les colons prêtèrent l'oreille, et ils crurent entendre à la

hauteur de Granite-House une sorte de ricanement dont ils ne

purent reconnaître l'origine.

Mais aucune voix ne répondit à la voix de Pencroff, qui recommença

inutilement son vigoureux appel.

Il y avait là, véritablement, de quoi stupéfier les hommes les

plus indifférents du monde, et les colons ne pouvaient être ces

indifférents-là. Dans la situation où ils se trouvaient, tout

incident avait sa gravité, et certainement, depuis sept mois

qu'ils habitaient l'île, aucun ne s'était présenté avec un

caractère aussi surprenant.

Quoi qu'il en soit, oubliant leurs fatigues et dominés par la

singularité de l'événement, ils étaient au pied de Granite-House,

ne sachant que penser, ne sachant que faire, s'interrogeant sans

pouvoir se répondre, multipliant des hypothèses toutes plus

inadmissibles les unes que les autres. Nab se lamentait, très

désappointé de ne pouvoir rentrer dans sa cuisine, d'autant plus

que les provisions de voyage étaient épuisées et qu'il n'avait

aucun moyen de les renouveler en ce moment.

«Mes amis, dit alors Cyrus Smith, nous n'avons qu'une chose à

faire, attendre le jour, et agir alors suivant les circonstances.

Mais pour attendre, allons aux Cheminées. Là, nous serons à

l'abri, et, si nous ne pouvons souper, du moins, nous pourrons

dormir.

-- Mais quel est le sans-gêne qui nous a joué ce tour-là?» demanda

encore une fois Pencroff, incapable de prendre son parti de

l'aventure.

Quel que fût le «sans-gêne», la seule chose à faire était, comme

l'avait dit l'ingénieur, de regagner les Cheminées et d'y attendre

le jour. Toutefois, ordre fut donné à Top de demeurer sous les

fenêtres de Granite-House, et quand Top recevait un ordre, Top

l'exécutait sans faire d'observation. Le brave chien resta donc au

pied de la muraille, pendant que son maître et ses compagnons se

réfugiaient dans les roches. De dire que les colons, malgré leur

lassitude, dormirent bien sur le sable des Cheminées, cela serait

altérer la vérité. Non seulement ils ne pouvaient qu'être fort

anxieux de reconnaître l'importance de ce nouvel incident, soit

qu'il fût le résultat d'un hasard dont les causes naturelles leur

apparaîtraient au jour, soit, au contraire, qu'il fût l'oeuvre

d'un être humain, mais encore ils étaient fort mal couchés. Quoi

qu'il en soit, d'une façon ou d'une autre, leur demeure était

occupée en ce moment, et ils ne pouvaient la réintégrer.

Or, Granite-House, c'était plus que leur demeure, c'était leur

entrepôt. Là était tout le matériel de la colonie, armes,

instruments, outils, munitions, réserves de vivres, etc. Que tout

cela fût pillé, et les colons auraient à recommencer leur

aménagement, à refaire armes et outils. Chose grave! Aussi, cédant

à l'inquiétude, l'un ou l'autre sortait-il, à chaque instant, pour

voir si Top faisait bonne garde. Seul, Cyrus Smith attendait avec

sa patience habituelle, bien que sa raison tenace s'exaspérât de

se sentir en face d'un fait absolument inexplicable, et il

s'indignait en songeant qu'autour de lui, au-dessus de lui peut-

être, s'exerçait une influence à laquelle il ne pouvait donner un

nom. Gédéon Spilett partageait absolument son opinion à cet égard,

et tous deux s'entretinrent à plusieurs reprises, mais à mi-voix,

des circonstances inexplicables qui mettaient en défaut leur

perspicacité et leur expérience. Il y avait, à coup sûr, un

mystère dans cette île, et comment le pénétrer? Harbert, lui, ne

savait qu'imaginer et eût aimé à interroger Cyrus Smith.

Quant à Nab, il avait fini par se dire que tout cela ne le

regardait pas, que cela regardait son maître, et, s'il n'eût pas

craint de désobliger ses compagnons, le brave nègre aurait dormi

cette nuit-là tout aussi consciencieusement que s'il eût reposé

sur sa couchette de Granite-House! Enfin, plus que tous, Pencroff

enrageait, et il était, de bonne foi, fort en colère.

«C'est une farce, disait-il, c'est une farce qu'on nous a faite!

Eh bien, je n'aime pas les farces, moi, et malheur au farceur,

s'il tombe sous ma main!»

Dès que les premières lueurs du jour s'élevèrent dans l'est, les

colons, convenablement armés, se rendirent sur le rivage, à la

lisière des récifs.

Granite-House, frappée directement par le soleil levant, ne devait

pas tarder à s'éclairer des lumières de l'aube, et en effet, avant

cinq heures, les fenêtres, dont les volets étaient clos,

apparurent à travers leurs rideaux de feuillage. De ce côté, tout

était en ordre, mais un cri s'échappa de la poitrine des colons,

quand ils aperçurent toute grande ouverte la porte, qu'ils avaient

fermée cependant avant leur départ. Quelqu'un s'était introduit

dans Granite-House. Il n'y avait plus à en douter.

L'échelle supérieure, ordinairement tendue du palier à la porte,

était à sa place; mais l'échelle inférieure avait été retirée et

relevée jusqu'au seuil. Il était plus qu'évident que les intrus

avaient voulu se mettre à l'abri de toute surprise.

Quant à reconnaître leur espèce et leur nombre, ce n'était pas

possible encore, puisqu'aucun d'eux ne se montrait.

Pencroff héla de nouveau.

Pas de réponse.

«Les gueux! s'écria le marin. Voilà-t-il pas qu'ils dorment

tranquillement, comme s'ils étaient chez eux! Ohé! Pirates,

bandits, corsaires, fils de John Bull!»

Quand Pencroff, en sa qualité d'américain, avait traité quelqu'un

de «fils de John Bull», il s'était élevé jusqu'aux dernières

limites de l'insulte.

En ce moment, le jour se fit complètement, et la façade de

Granite-House s'illumina sous les rayons du soleil. Mais, à

l'intérieur comme à l'extérieur, tout était muet et calme.

Les colons en étaient à se demander si Granite-House était occupée

ou non, et, pourtant, la position de l'échelle le démontrait

suffisamment, et il était même certain que les occupants, quels

qu'ils fussent, n'avaient pu s'enfuir! Mais comment arriver

jusqu'à eux?

Harbert eut alors l'idée d'attacher une corde à une flèche, et de

lancer cette flèche de manière qu'elle vînt passer entre les

premiers barreaux de l'échelle, qui pendaient au seuil de la

porte. On pourrait alors, au moyen de la corde, dérouler l'échelle

jusqu'à terre et rétablir la communication entre le sol et

Granite-House.

Il n'y avait évidemment pas autre chose à faire, et, avec un peu

d'adresse, le moyen devait réussir.

Très heureusement, arcs et flèches avaient été déposés dans un

couloir des Cheminées, où se trouvaient aussi quelques vingtaines

de brasses d'une légère corde d'hibiscus. Pencroff déroula cette

corde, dont il fixa le bout à une flèche bien empennée. Puis,

Harbert, après avoir placé la flèche sur son arc, visa avec un

soin extrême l'extrémité pendante de l'échelle.

Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Pencroff et Nab s'étaient retirés en

arrière, de façon à observer ce qui se passerait aux fenêtres de

Granite-House. Le reporter, la carabine à l'épaule, ajustait la

porte.

L'arc se détendit, la flèche siffla, entraînant la corde, et vint

passer entre les deux derniers échelons.

L'opération avait réussi. Aussitôt, Harbert saisit l'extrémité de

la corde; mais, au moment où il donnait une secousse pour faire

retomber l'échelle, un bras, passant vivement entre le mur et la

porte, la saisit et la ramena au dedans de Granite-House.

«Triple gueux! s'écria le marin. Si une balle peut faire ton

bonheur, tu n'attendras pas longtemps!

-- Mais qui est-ce donc? demanda Nab.

-- Qui? Tu n'as pas reconnu?...

-- Non.

-- Mais c'est un singe, un macaque, un sapajou, une guenon, un

orang, un babouin, un gorille, un sagouin! Notre demeure a été

envahie par des singes, qui ont grimpé par l'échelle pendant notre

absence!»

Et, en ce moment, comme pour donner raison au marin, trois ou

quatre quadrumanes se montraient aux fenêtres, dont ils avaient

repoussé les volets, et saluaient les véritables propriétaires du

lieu de mille contorsions et grimaces.

«Je savais bien que ce n'était qu'une farce! s'écria Pencroff,

mais voilà un des farceurs qui payera pour les autres!»

Le marin, épaulant son fusil, ajusta rapidement un des singes, et

fit feu. Tous disparurent, sauf l'un d'eux, qui, mortellement

frappé, fut précipité sur la grève.

Ce singe, de haute taille, appartenait au premier ordre des

quadrumanes, on ne pouvait s'y tromper. Que ce fût un chimpanzé,

un orang, un gorille ou un gibbon, il prenait rang parmi ces

anthropomorphes, ainsi nommés à cause de leur ressemblance avec

les individus de race humaine. D'ailleurs, Harbert déclara que

c'était un orang-outang, et l'on sait que le jeune garçon se

connaissait en zoologie.

«La magnifique bête! s'écria Nab.

-- Magnifique, tant que tu voudras! répondit Pencroff, mais je ne

vois pas encore comment nous pourrons rentrer chez nous!

-- Harbert est bon tireur, dit le reporter, et son arc est là!

Qu'il recommence...

-- Bon! Ces singes-là sont malins! s'écria Pencroff, et ils ne se

remettront pas aux fenêtres, et nous ne pourrons pas les tuer, et

quand je pense aux dégâts qu'ils peuvent commettre dans les

chambres, dans le magasin...

-- De la patience, répondit Cyrus Smith. Ces animaux ne peuvent

nous tenir longtemps en échec!

-- Je n'en serai sûr que quand ils seront à terre, répondit le

marin. Et d'abord, savez-vous, Monsieur Smith, combien il y en a

de douzaines, là-haut, de ces farceurs-là?»

Il eût été difficile de répondre à Pencroff, et quant à

recommencer la tentative du jeune garçon, c'était peu aisé, car

l'extrémité inférieure de l'échelle avait été ramenée en dedans de

la porte, et, quand on hala de nouveau sur la corde, la corde

cassa et l'échelle ne retomba point.

Le cas était véritablement embarrassant. Pencroff rageait. La

situation avait un certain côté comique, qu'il ne trouvait pas

drôle du tout, pour sa part.

Il était évident que les colons finiraient par réintégrer leur

domicile et en chasser les intrus, mais quand et comment? Voilà ce

qu'ils n'auraient pu dire. Deux heures se passèrent, pendant

lesquelles les singes évitèrent de se montrer; mais ils étaient

toujours là, et trois ou quatre fois, un museau ou une patte se

glissèrent par la porte ou les fenêtres, qui furent salués de

coups de fusil.

«Dissimulons-nous, dit alors l'ingénieur. Peut-être les singes

nous croiront-ils partis et se laisseront-ils voir de nouveau.

Mais que Spilett et Harbert s'embusquent derrière les roches, et

feu sur tout ce qui apparaîtra.»

Les ordres de l'ingénieur furent exécutés, et, pendant que le

reporter et le jeune garçon, les deux plus adroits tireurs de la

colonie, se postaient à bonne portée, mais hors de la vue des

singes, Nab, Pencroff et Cyrus Smith gravissaient le plateau et

gagnaient la forêt pour tuer quelque gibier, car l'heure du

déjeuner était venue, et, en fait de vivres, il ne restait plus

rien. Au bout d'une demi-heure, les chasseurs revinrent avec

quelques pigeons de roche, que l'on fit rôtir tant bien que mal.

Pas un singe n'avait reparu.

Gédéon Spilett et Harbert allèrent prendre leur part du déjeuner,

pendant que Top veillait sous les fenêtres. Puis, après avoir

mangé, ils retournèrent à leur poste. Deux heures plus tard, la

situation ne s'était encore aucunement modifiée. Les quadrumanes

ne donnaient plus aucun signe d'existence, et c'était à croire

qu'ils avaient disparu; mais ce qui paraissait le plus probable,

c'est qu'effrayés par la mort de l'un d'eux, épouvantés par les

détonations des armes, ils se tenaient cois au fond des chambres

de Granite-House, ou même dans le magasin. Et quand on songeait

aux richesses que renfermait ce magasin, la patience, tant

recommandée par l'ingénieur, finissait par dégénérer en violente

irritation, et, franchement, il y avait de quoi.

«Décidément, c'est trop bête, dit enfin le reporter, et il n'y a

vraiment pas de raison pour que cela finisse!

-- Il faut pourtant faire déguerpir ces chenapans-là! s'écria

Pencroff. Nous en viendrions bien à bout, quand même ils seraient

une vingtaine, mais, pour cela, il faut les combattre corps à

corps! Ah çà! N'y a-t-il donc pas un moyen d'arriver jusqu'à eux?

-- Si, répondit alors l'ingénieur, dont une idée venait de

traverser l'esprit.

-- Un? dit Pencroff. Eh bien, c'est le bon, puisqu'il n'y en a pas

d'autres! Et quel est-il?

-- Essayons de redescendre à Granite-House par l'ancien déversoir

du lac, répondit l'ingénieur.

-- Ah! Mille et mille diables! s'écria le marin. Et je n'ai pas

pensé à cela!»

C'était, en effet, le seul moyen de pénétrer dans Granite-House,

afin d'y combattre la bande et de l'expulser. L'orifice du

déversoir était, il est vrai, fermé par un mur de pierres

cimentées, qu'il serait nécessaire de sacrifier, mais on en serait

quitte pour le refaire. Heureusement, Cyrus Smith n'avait pas

encore effectué son projet de dissimuler cet orifice en le noyant

sous les eaux du lac, car alors l'opération eût demandé un certain

temps.

Il était déjà plus de midi, quand les colons, bien armés et munis

de pics et de pioches, quittèrent les Cheminées, passèrent sous

les fenêtres de Granite-House, après avoir ordonné à Top de rester

à son poste, et se disposèrent à remonter la rive gauche de la

Mercy, afin de gagner le plateau de Grande-vue.

Mais ils n'avaient pas fait cinquante pas dans cette direction,

qu'ils entendirent les aboiements furieux du chien. C'était comme

un appel désespéré.

Ils s'arrêtèrent.

«Courons!» dit Pencroff.

Et tous de redescendre la berge à toutes jambes.

Arrivés au tournant, ils virent que la situation avait changé. En

effet, les singes, pris d'un effroi subit, provoqué par quelque

cause inconnue, cherchaient à s'enfuir. Deux ou trois couraient et

sautaient d'une fenêtre à l'autre avec une agilité de clowns. Ils

ne cherchaient même pas à replacer l'échelle, par laquelle il leur

eût été facile de descendre, et, dans leur épouvante, peut-être

avaient-ils oublié ce moyen de déguerpir. Bientôt, cinq ou six

furent en position d'être tirés, et les colons, les visant à

l'aise, firent feu. Les uns, blessés ou tués, retombèrent au

dedans des chambres, en poussant des cris aigus. Les autres,

précipités au dehors, se brisèrent dans leur chute, et, quelques

instants après, on pouvait supposer qu'il n'y avait plus un

quadrumane vivant dans Granite-House.

«Hurrah! s'écria Pencroff, hurrah! Hurrah!

-- Pas tant de hurrahs! dit Gédéon Spilett.

-- Pourquoi? Ils sont tous tués, répondit le marin.

-- D'accord, mais cela ne nous donne pas le moyen de rentrer chez

nous.

-- Allons au déversoir! répliqua Pencroff.

-- Sans doute, dit l'ingénieur. Cependant, il eût été

préférable...»

En ce moment, et comme une réponse faite à l'observation de Cyrus

Smith, on vit l'échelle glisser sur le seuil de la porte, puis se

dérouler et retomber jusqu'au sol.

«Ah! Mille pipes! Voilà qui est fort! s'écria le marin en

regardant Cyrus Smith.

-- Trop fort! murmura l'ingénieur, qui s'élança le premier sur

l'échelle.

-- Prenez garde, Monsieur Cyrus! s'écria Pencroff, s'il y a encore

quelques-uns de ces sagouins...

-- Nous verrons bien», répondit l'ingénieur sans s'arrêter.

Tous ses compagnons le suivirent, et, en une minute, ils étaient

arrivés au seuil de la porte.

On chercha partout. Personne dans les chambres, ni dans le magasin

qui avait été respecté par la bande des quadrumanes.

«Ah çà, et l'échelle? s'écria le marin. Quel est donc le gentleman

qui nous l'a renvoyée?»

Mais, en ce moment, un cri se fit entendre, et un grand singe, qui

s'était réfugié dans le couloir, se précipita dans la salle,

poursuivi par Nab.

«Ah! Le bandit!» s'écria Pencroff.

Et la hache à la main, il allait fendre la tête de l'animal,

lorsque Cyrus Smith l'arrêta et lui dit:

«Épargnez-le, Pencroff.

-- Que je fasse grâce à ce moricaud?

-- Oui! C'est lui qui nous a jeté l'échelle!»

Et l'ingénieur dit cela d'une voix si singulière, qu'il eût été

difficile de savoir s'il parlait sérieusement ou non.

Néanmoins, on se jeta sur le singe, qui, après s'être défendu

vaillamment, fut terrassé et garrotté.

«Ouf! s'écria Pencroff. Et qu'est-ce que nous en ferons

maintenant?

-- Un domestique!» répondit Harbert.

Et en parlant ainsi, le jeune garçon ne plaisantait pas tout à

fait, car il savait le parti que l'on peut tirer de cette race

intelligente des quadrumanes.

Les colons s'approchèrent alors du singe et le considérèrent

attentivement. Il appartenait bien à cette espèce des

anthropomorphes dont l'angle facial n'est pas sensiblement

inférieur à celui des australiens et des hottentots. C'était un

orang, et qui, comme tel, n'avait ni la férocité du babouin, ni

l'irréflexion du macaque, ni la malpropreté du sagouin, ni les

impatiences du magot, ni les mauvais instincts du cynocéphale.

C'est à cette famille des anthropomorphes que se rapportent tant

de traits qui indiquent chez ces animaux une intelligence quasi-

humaine. Employés dans les maisons, ils peuvent servir à table,

nettoyer les chambres, soigner les habits, cirer les souliers,

manier adroitement le couteau, la cuiller et la fourchette, et

même boire le vin... tout aussi bien que le meilleur domestique à

deux pieds sans plumes. On sait que Buffon posséda un de ces

singes, qui le servit longtemps comme un serviteur fidèle et zélé.

Celui qui était alors garrotté dans la salle de Granite-House

était un grand diable, haut de six pieds, corps admirablement

proportionné, poitrine large, tête de grosseur moyenne, angle

facial atteignant soixante-cinq degrés, crâne arrondi, nez

saillant, peau recouverte d'un poil poli, doux et luisant, --

enfin un type accompli des anthropomorphes. Ses yeux, un peu plus

petits que des yeux humains, brillaient d'une intelligente

vivacité; ses dents blanches resplendissaient sous sa moustache,

et il portait une petite barbe frisée de couleur noisette.

«Un beau gars! dit Pencroff. Si seulement on connaissait sa

langue, on pourrait lui parler!

-- Ainsi, dit Nab, c'est sérieux, mon maître? Nous allons le

prendre comme domestique?

-- Oui, Nab, répondit en souriant l'ingénieur. Mais ne sois pas

jaloux!

-- Et j'espère qu'il fera un excellent serviteur, ajouta Harbert.

Il paraît jeune, son éducation sera facile, et nous ne serons pas

obligés, pour le soumettre, d'employer la force, ni de lui

arracher les canines, comme on fait en pareille circonstance! Il

ne peut que s'attacher à des maîtres qui seront bons pour lui.

-- Et on le sera», répondit Pencroff, qui avait oublié toute sa

rancune contre «les farceurs.»

Puis, s'approchant de l'orang:

«Eh bien, mon garçon, lui demanda-t-il, comment cela va-t-il?»

L'orang répondit par un petit grognement qui ne dénotait pas trop

de mauvaise humeur.

«Nous voulons donc faire partie de la colonie? demanda le marin.

Nous allons donc entrer au service de M Cyrus Smith?»

Nouveau grognement approbateur du singe.

«Et nous nous contenterons de notre nourriture pour tout gage?»

Troisième grognement affirmatif.

«Sa conversation est un peu monotone, fit observer Gédéon Spilett.

-- Bon! répliqua Pencroff, les meilleurs domestiques sont ceux qui

parlent le moins. Et puis, pas de gages! -- entendez-vous, mon

garçon? Pour commencer, nous ne vous donnerons pas de gages, mais

nous les doublerons plus tard, si nous sommes contents de vous!»

C'est ainsi que la colonie s'accrut d'un nouveau membre, qui

devait lui rendre plus d'un service.

Quant au nom dont on l'appellerait, le marin demanda qu'en

souvenir d'un autre singe qu'il avait connu, il fût appelé

Jupiter, et Jup par abréviation.

Et voilà comme, sans plus de façons, maître Jup fut installé à

Granite-House.

CHAPITRE VII

Les colons de l'île Lincoln avaient donc reconquis leur domicile,

sans avoir été obligés de suivre l'ancien déversoir, ce qui leur

épargna des travaux de maçonnerie. Il était heureux, en vérité,

qu'au moment où ils se disposaient à le faire, la bande de singes

eût été prise d'une terreur, non moins subite qu'inexplicable, qui

les avait chassés de Granite-House. Ces animaux avaient-ils donc

pressenti qu'un assaut sérieux allait leur être donné par une

autre voie? C'était à peu près la seule façon d'interpréter leur

mouvement de retraite.

Pendant les dernières heures de cette journée, les cadavres des

singes furent transportés dans le bois, où on les enterra; puis,

les colons s'employèrent à réparer le désordre causé par les

intrus, -- désordre et non dégât, car s'ils avaient bouleversé le

mobilier des chambres, du moins n'avaient-ils rien brisé.

Nab ralluma ses fourneaux, et les réserves de l'office fournirent

un repas substantiel auquel tous firent largement honneur.

Jup ne fut point oublié, et il mangea avec appétit des amandes de

pignon et des racines de rhyomes, dont il se vit abondamment

approvisionné. Pencroff avait délié ses bras, mais il jugea

convenable de lui laisser les entraves aux jambes jusqu'au moment

où il pourrait compter sur sa résignation.

Puis, avant de se coucher, Cyrus Smith et ses compagnons, assis

autour de la table, discutèrent quelques projets dont l'exécution

était urgente.

Les plus importants et les plus pressés étaient l'établissement

d'un pont sur la Mercy, afin de mettre la partie sud de l'île en

communication avec Granite-House, puis la fondation d'un corral,

destiné au logement des mouflons ou autres animaux à laine qu'il

convenait de capturer.

On le voit, ces deux projets tendaient à résoudre la question des

vêtements, qui était alors la plus sérieuse. En effet, le pont

rendrait facile le transport de l'enveloppe du ballon, qui

donnerait le linge, et le corral devait fournir la récolte de

laine, qui donnerait les vêtements d'hiver.

Quant à ce corral, l'intention de Cyrus Smith était de l'établir

aux sources mêmes du Creek-Rouge, là où les ruminants trouveraient

des pâturages qui leur procureraient une nourriture fraîche et

abondante. Déjà la route entre le plateau de Grande-vue et les

sources était en partie frayée, et avec un chariot mieux

conditionné que le premier, les charrois seraient plus faciles,

surtout si l'on parvenait à capturer quelque animal de trait.

Mais, s'il n'y avait aucun inconvénient à ce que le corral fût

éloigné de Granite-House, il n'en eût pas été de même de la basse-

cour, sur laquelle Nab appela l'attention des colons. Il fallait,

en effet, que les volatiles fussent à la portée du chef de

cuisine, et aucun emplacement ne parut plus favorable à

l'établissement de ladite basse-cour que cette portion des rives

du lac qui confinait à l'ancien déversoir. Les oiseaux aquatiques

y sauraient prospérer aussi bien que les autres, et le couple de

tinamous, pris dans la dernière excursion, devait servir à un

premier essai de domestication.

Le lendemain, -- 3 novembre, -- les nouveaux travaux furent

commencés par la construction du pont, et tous les bras furent

requis pour cette importante besogne.

Scies, haches, ciseaux, marteaux furent chargés sur les épaules

des colons, qui, transformés en charpentiers, descendirent sur la

grève.

Là, Pencroff fit une réflexion:

«Et si, pendant notre absence, il allait prendre fantaisie à

maître Jup de retirer cette échelle qu'il nous a si galamment

renvoyée hier?

-- Assujettissons-la par son extrémité inférieure», répondit Cyrus

Smith.

Ce qui fut fait au moyen de deux pieux, solidement enfoncés dans

le sable. Puis, les colons, remontant la rive gauche de la Mercy,

arrivèrent bientôt au coude formé par la rivière.

Là, ils s'arrêtèrent, afin d'examiner si le pont ne devrait pas

être jeté en cet endroit. L'endroit parut convenable. En effet, de

ce point au port Ballon, découvert la veille sur la côte

méridionale, il n'y avait qu'une distance de trois milles et demi,

et, du pont au port, il serait aisé de frayer une route

carrossable, qui rendrait les communications faciles entre

Granite-House et le sud de l'île.

Cyrus Smith fit alors part à ses compagnons d'un projet à la fois

très simple à exécuter et très avantageux, qu'il méditait depuis

quelque temps.

C'était d'isoler complètement le plateau de Grande-vue, afin de le

mettre à l'abri de toute attaque de quadrupèdes ou de quadrumanes.

De cette façon, Granite-House, les Cheminées, la basse-cour et

toute la partie supérieure du plateau, destinée aux

ensemencements, seraient protégées contre les déprédations des

animaux.

Rien n'était plus facile à exécuter que ce projet, et voici

comment l'ingénieur comptait opérer.

Le plateau se trouvait déjà défendu sur trois côtés par des cours

d'eau, soit artificiels, soit naturels: au nord-ouest, par la rive

du lac Grant, depuis l'angle appuyé à l'orifice de l'ancien

déversoir jusqu'à la coupée faite à la rive est du lac pour

l'échappement des eaux; au nord, depuis cette coupée jusqu'à la

mer, par le nouveau cours d'eau qui s'était creusé un lit sur le

plateau et sur la grève, en amont et en aval de la chute, et il

suffisait, en effet, de creuser le lit de ce creek pour en rendre

le passage impraticable aux animaux; sur toute la lisière de

l'est, par la mer elle-même, depuis l'embouchure du susdit creek

jusqu'à l'embouchure de la Mercy; au sud, enfin, depuis cette

embouchure jusqu'au coude de la Mercy où devait être établi le

pont.

Restait donc la partie ouest du plateau, comprise entre le coude

de la rivière et l'angle sud du lac, sur une distance inférieure à

un mille, qui était ouverte à tout venant. Mais rien n'était plus

facile que de creuser un fossé, large et profond, qui serait

rempli par les eaux du lac, et dont le trop-plein irait se jeter

par une seconde chute dans le lit de la Mercy. Le niveau du lac

s'abaisserait un peu, sans doute, par suite de ce nouvel

épanchement de ses eaux, mais Cyrus Smith avait reconnu que le

débit du Creek-Rouge était assez considérable pour permettre

l'exécution de son projet.

«Ainsi donc, ajouta l'ingénieur, le plateau de Grande-vue sera une

île véritable, étant entouré d'eau de toutes parts, et il ne

communiquera avec le reste de notre domaine que par le pont que

nous allons jeter sur la Mercy, les deux ponceaux déjà établis en

amont et en aval de la chute, et enfin deux autres ponceaux à

construire, l'un sur le fossé que je vous propose de creuser, et

l'autre sur la rive gauche de la Mercy. Or, si ces pont et

ponceaux peuvent être levés à volonté, le plateau de Grande-vue

sera à l'abri de toute surprise.»

Cyrus Smith, afin de se faire mieux comprendre de ses compagnons,

avait dessiné une carte du plateau, et son projet fut

immédiatement saisi dans tout son ensemble. Aussi un avis unanime

l'approuva-t-il, et Pencroff, brandissant sa hache de charpentier,

de s'écrier:

«Au pont, d'abord!»

C'était le travail le plus urgent. Des arbres furent choisis,

abattus, ébranchés, débités en poutrelles, en madriers et en

planches. Ce pont, fixe dans la partie qui s'appuyait à la rive

droite de la Mercy, devait être mobile dans la partie qui se

relierait à la rive gauche, de manière à pouvoir se relever au

moyen de contre-poids, comme certains ponts d'écluse.

On le comprend, ce fut un travail considérable, et s'il fut

habilement conduit, du moins demanda-t-il un certain temps, car la

Mercy était large de quatre-vingts pieds environ. Il fallut donc

enfoncer des pieux dans le lit de la rivière, afin de soutenir le

tablier fixe du pont, et établir une sonnette pour agir sur les

têtes de pieux, qui devaient former ainsi deux arches et permettre

au pont de supporter de lourds fardeaux.

Très heureusement ne manquaient ni les outils pour travailler le

bois, ni les ferrures pour le consolider, ni l'ingéniosité d'un

homme qui s'entendait merveilleusement à ces travaux, ni enfin le

zèle de ses compagnons, qui, depuis sept mois, avaient

nécessairement acquis une grande habileté de main.

Et il faut le dire, Gédéon Spilett n'était pas le plus maladroit

et luttait d'adresse avec le marin lui-même, «qui n'aurait jamais

tant attendu d'un simple journaliste!»

La construction du pont de la Mercy dura trois semaines, qui

furent très sérieusement occupées. On déjeunait sur le lieu même

des travaux, et, le temps étant magnifique alors, on ne rentrait

que pour souper à Granite-House.

Pendant cette période, on put constater que maître Jup

s'acclimatait aisément et se familiarisait avec ses nouveaux

maîtres, qu'il regardait toujours d'un oeil extrêmement curieux.

Cependant, par mesure de précaution, Pencroff ne lui laissait pas

encore liberté complète de ses mouvements, voulant attendre, avec

raison, que les limites du plateau eussent été rendues

infranchissables par suite des travaux projetés. Top et Jup

étaient au mieux et jouaient volontiers ensemble, mais Jup faisait

tout gravement.

Le 20 novembre, le pont fut terminé. Sa partie mobile, équilibrée

par des contre-poids, basculait aisément, et il ne fallait qu'un

léger effort pour la relever; entre sa charnière et la dernière

traverse sur laquelle elle venait s'appuyer, quand on la

refermait, il existait un intervalle de vingt pieds, qui était

suffisamment large pour que les animaux ne pussent le franchir.

Il fut alors question d'aller chercher l'enveloppe de l'aérostat,

que les colons avaient hâte de mettre en complète sûreté; mais

pour la transporter, il y avait nécessité de conduire un chariot

jusqu'au port Ballon, et, par conséquent, nécessité de frayer une

route à travers les épais massifs du Far-West. Cela exigeait un

certain temps. Aussi Nab et Pencroff poussèrent-ils d'abord une

reconnaissance jusqu'au port, et comme ils constatèrent que le

«stock de toile «ne souffrait aucunement dans la grotte où il

avait été emmagasiné, il fut décidé que les travaux relatifs au

plateau de Grande-vue seraient poursuivis sans discontinuer.

«Cela, fit observer Pencroff, nous permettra d'établir notre

basse-cour dans des conditions meilleures, puisque nous n'aurons à

craindre ni la visite des renards, ni l'agression d'autres bêtes

nuisibles.

-- Sans compter, ajouta Nab, que nous pourrons défricher le

plateau, y transplanter les plantes sauvages...

-- Et préparer notre second champ de blé!» s'écria le marin d'un

air triomphant.

C'est qu'en effet le premier champ de blé, ensemencé uniquement

d'un seul grain, avait admirablement prospéré, grâce aux soins de

Pencroff. Il avait produit les dix épis annoncés par l'ingénieur,

et, chaque épi portant quatre-vingts grains, la colonie se

trouvait à la tête de huit cents grains, -- en six mois, -- ce qui

promettait une double récolte chaque année.

Ces huit cents grains, moins une cinquantaine, qui furent réservés

par prudence, devaient donc être semés dans un nouveau champ, et

avec non moins de soin que le grain unique.

Le champ fut préparé, puis entouré d'une forte palissade, haute et

aiguë, que les quadrupèdes eussent très difficilement franchie.

Quant aux oiseaux, des tourniquets criards et des mannequins

effrayants, dus à l'imagination fantasque de Pencroff, suffirent à

les écarter. Les sept cent cinquante grains furent alors déposés

dans de petits sillons bien réguliers, et la nature dut faire le

reste.

Le 21 novembre, Cyrus Smith commença à dessiner le fossé qui

devait fermer le plateau à l'ouest, depuis l'angle sud du lac

Grant jusqu'au coude de la Mercy. Il y avait là deux à trois pieds

de terre végétale, et, au-dessous, le granit. Il fallut donc

fabriquer à nouveau de la nitro-glycérine, et la nitro-glycérine

fit son effet accoutumé. En moins de quinze jours, un fossé large

de douze pieds, profond de six, fut creusé dans le dur sol du

plateau. Une nouvelle saignée fut, par le même moyen, pratiquée à

la lisière rocheuse du lac, et les eaux se précipitèrent dans ce

nouveau lit, en formant un petit cours d'eau auquel on donna le

nom de «Creek-Glycérine» et qui devint un affluent de la Mercy.

Ainsi que l'avait annoncé l'ingénieur, le niveau du lac baissa,

mais d'une façon presque insensible. Enfin, pour compléter la

clôture, le lit du ruisseau de la grève fut considérablement

élargi, et on maintint les sables au moyen d'une double palissade.

Avec la première quinzaine de décembre, ces travaux furent

définitivement achevés, et le plateau de Grande-vue, c'est-à-dire

une sorte de pentagone irrégulier ayant un périmètre de quatre

milles environ, entouré d'une ceinture liquide, fut absolument à

l'abri de toute agression.

Pendant ce mois de décembre, la chaleur fut très forte. Cependant

les colons ne voulurent point suspendre l'exécution de leurs

projets, et, comme il devenait urgent d'organiser la basse-cour,

on procéda à son organisation.

Inutile de dire que, depuis la fermeture complète du plateau,

maître Jup avait été mis en liberté. Il ne quittait plus ses

maîtres et ne manifestait aucune envie de s'échapper. C'était un

animal doux, très vigoureux pourtant, et d'une agilité

surprenante. Ah! quand il s'agissait d'escalader l'échelle de

Granite-House, nul n'eût pu rivaliser avec lui. On l'employait

déjà à quelques travaux: il traînait des charges de bois et

charriait les pierres qui avaient été extraites du lit du Creek-

Glycérine.

«Ce n'est pas encore un maçon, mais c'est déjà un singe!» disait

plaisamment Harbert, en faisant allusion à ce surnom de «singe»

que les maçons donnent à leurs apprentis. Et si jamais nom fut

justifié, c'était bien celui-là!

La basse-cour occupa une aire de deux cents yards carrés, qui fut

choisie sur la rive sud-est du lac.

On l'entoura d'une palissade, et on construisit différents abris

pour les animaux qui devaient la peupler. C'étaient des cahutes de

branchages, divisées en compartiments, qui n'attendirent bientôt

plus que leurs hôtes.

Les premiers furent le couple de tinamous, qui ne tardèrent pas à

donner de nombreux petits. Ils eurent pour compagnons une demi-

douzaine de canards, habitués des bords du lac. Quelques-uns

appartenaient à cette espèce chinoise, dont les ailes s'ouvrent en

éventail, et qui, par l'éclat et la vivacité de leur plumage,

rivalisent avec les faisans dorés. Quelques jours après, Harbert

s'empara d'un couple de gallinacés à queue arrondie et faite de

longues pennes, de magnifiques «alectors», qui ne tardèrent pas à

s'apprivoiser. Quant aux pélicans, aux martins-pêcheurs, aux

poules d'eau, ils vinrent d'eux-mêmes au rivage de la basse-cour,

et tout ce petit monde, après quelques disputes, roucoulant,

piaillant, gloussant, finit par s'entendre, et s'accrut dans une

proportion rassurante pour l'alimentation future de la colonie.

Cyrus Smith, voulant aussi compléter son oeuvre, établit un

pigeonnier dans un angle de la basse-cour.

On y logea une douzaine de ces pigeons qui fréquentaient les hauts

rocs du plateau. Ces oiseaux s'habituèrent aisément à rentrer

chaque soir à leur nouvelle demeure, et montrèrent plus de

propension à se domestiquer que les ramiers leurs congénères, qui,

d'ailleurs, ne se reproduisent qu'à l'état sauvage. Enfin, le

moment était venu d'utiliser, pour la confection du linge,

l'enveloppe de l'aérostat, car, quant à la garder sous cette forme

et à se risquer dans un ballon à air chaud pour quitter l'île, au-

dessus d'une mer pour ainsi dire sans limites, ce n'eût été

admissible que pour des gens qui auraient manqué de tout, et Cyrus

Smith, esprit pratique, n'y pouvait songer.

Il s'agissait donc de rapporter l'enveloppe à Granite-House, et

les colons s'occupèrent de rendre leur lourd chariot plus maniable

et plus léger. Mais si le véhicule ne manquait pas, le moteur

était encore à trouver! N'existait-il donc pas dans l'île quelque

ruminant d'espèce indigène qui pût remplacer cheval, âne, boeuf ou

vache? C'était la question.

«En vérité, disait Pencroff, une bête de trait nous serait fort

utile, en attendant que M Cyrus voulût bien construire un chariot

à vapeur, ou même une locomotive, car certainement, un jour, nous

aurons un chemin de fer de Granite-House au port Ballon, avec

embranchement sur le mont Franklin!»

Et l'honnête marin, en parlant ainsi, croyait ce qu'il disait! Oh!

Imagination, quand la foi s'en mêle!

Mais, pour ne rien exagérer, un simple quadrupède attelable eût

bien fait l'affaire de Pencroff, et comme la providence avait un

faible pour lui, elle ne le fit pas languir. Un jour, le 23

décembre, on entendit à la fois Nab crier et Top aboyer à qui

mieux mieux. Les colons, occupés aux Cheminées, accoururent

aussitôt, craignant quelque fâcheux incident. Que virent-ils? Deux

beaux animaux de grande taille, qui s'étaient imprudemment

aventurés sur le plateau, dont les ponceaux n'avaient pas été

fermés. On eût dit deux chevaux, ou tout au moins deux ânes, mâle

et femelle, formes fines, pelage isabelle, jambes et queue

blanches, zébrés de raies noires sur la tête, le cou et le tronc.

Ils s'avançaient tranquillement, sans marquer aucune inquiétude,

et ils regardaient d'un oeil vif ces hommes, dans lesquels ils ne

pouvaient encore reconnaître des maîtres.

«Ce sont des onaggas! s'écria Harbert, des quadrupèdes qui

tiennent le milieu entre le zèbre et le couagga!

-- Pourquoi pas des ânes? demanda Nab.

-- Parce qu'ils n'ont point les oreilles longues et que leurs

formes sont plus gracieuses!

-- Ânes ou chevaux, riposta Pencroff, ce sont des «moteurs», comme

dirait M Smith, et, comme tels, bons à capturer!»

Le marin, sans effrayer les deux animaux, se glissant entre les

herbes jusqu'au ponceau du Creek-Glycérine, le fit basculer, et

les onaggas furent prisonniers.

Maintenant, s'emparerait-on d'eux par la violence et les

soumettrait-on à une domestication forcée? Non.

Il fut décidé que, pendant quelques jours, on les laisserait aller

et venir librement sur le plateau, où l'herbe était abondante, et

immédiatement l'ingénieur fit construire près de la basse-cour une

écurie, dans laquelle les onaggas devaient trouver, avec une bonne

litière, un refuge pendant la nuit.

Ainsi donc, ce couple magnifique fut laissé entièrement libre de

ses mouvements, et les colons évitèrent même de l'effrayer en

s'approchant.

Plusieurs fois, cependant, les onaggas parurent éprouver le besoin

de quitter ce plateau, trop restreint pour eux, habitués aux

larges espaces et aux forêts profondes. On les voyait, alors,

suivre la ceinture d'eau qui leur opposait une infranchissable

barrière, jeter quelques braiments aigus, puis galoper à travers

les herbes, et, le calme revenu, ils restaient des heures entières

à considérer ces grands bois qui leur étaient fermés sans retour!

Cependant, des harnais et des traits en fibres végétales avaient

été confectionnés, et quelques jours après la capture des onaggas,

non seulement le chariot était prêt à être attelé, mais une route

droite, ou plutôt une coupée avait été faite à travers la forêt du

Far-West, depuis le coude de la Mercy jusqu'au port Ballon. On

pouvait donc y conduire le chariot, et ce fut vers la fin de

décembre qu'on essaya pour la première fois les onaggas.

Pencroff avait déjà assez amadoué ces animaux pour qu'ils vinssent

lui manger dans la main, et ils se laissaient approcher sans

difficulté, mais, une fois attelés, ils se cabrèrent, et on eut

grand'peine à les contenir. Cependant ils ne devaient pas tarder à

se plier à ce nouveau service, car l'onagga, moins rebelle que le

zèbre, s'attelle fréquemment dans les parties montagneuses de

l'Afrique australe, et on a même pu l'acclimater en Europe sous

des zones relativement froides.

Ce jour-là, toute la colonie, sauf Pencroff, qui marchait à la

tête de ses bêtes, monta dans le chariot et prit la route du port

Ballon. Si l'on fut cahoté sur cette route à peine ébauchée, cela

va sans dire; mais le véhicule arriva sans encombre, et, le jour

même, on put y charger l'enveloppe et les divers agrès de

l'aérostat.

À huit heures du soir, le chariot, après avoir repassé le pont de

la Mercy, redescendait la rive gauche de la rivière et s'arrêtait

sur la grève. Les onaggas étaient dételés, puis ramenés à leur

écurie, et Pencroff, avant de s'endormir, poussait un soupir de

satisfaction qui fit bruyamment retentir les échos de Granite-

House.

CHAPITRE VIII

La première semaine de janvier fut consacrée à la confection du

linge nécessaire à la colonie. Les aiguilles trouvées dans la

caisse fonctionnèrent entre des doigts vigoureux, sinon délicats,

et on peut affirmer que ce qui fut cousu le fut solidement.

Le fil ne manqua pas, grâce à l'idée qu'eut Cyrus Smith de

réemployer celui qui avait déjà servi à la couture des bandes de

l'aérostat. Ces longues bandes furent décousues avec une patience

admirable par Gédéon Spilett et Harbert, car Pencroff avait dû

renoncer à ce travail, qui l'agaçait outre mesure; mais quand il

se fut agi de coudre, il n'eut pas son égal. Personne n'ignore, en

effet, que les marins ont une aptitude remarquable pour le métier

de couturière.

Les toiles qui composaient l'enveloppe de l'aérostat furent

ensuite dégraissées au moyen de soude et de potasse obtenues par

incinération de plantes, de telle sorte que le coton, débarrassé

du vernis, reprit sa souplesse et son élasticité naturelles; puis,

soumis à l'action décolorante de l'atmosphère, il acquit une

blancheur parfaite. Quelques douzaines de chemises et de

chaussettes -- celles-ci non tricotées, bien entendu, mais faites

de toiles cousues -- furent ainsi préparées. Quelle jouissance ce

fut pour les colons de revêtir enfin du linge blanc -- linge très

rude sans doute, mais ils n'en étaient pas à s'inquiéter de si peu

-- et de se coucher entre des draps, qui firent des couchettes de

Granite-House des lits tout à fait sérieux.

Ce fut aussi vers cette époque que l'on confectionna des

chaussures en cuir de phoque, qui vinrent remplacer à propos les

souliers et les bottes apportés d'Amérique. On peut affirmer que

ces nouvelles chaussures furent larges et longues et ne gênèrent

jamais le pied des marcheurs!

Avec le début de l'année 1866, les chaleurs furent persistantes,

mais la chasse sous bois ne chôma point. Agoutis, pécaris,

cabiais, kangourous, gibiers de poil et de plume fourmillaient

véritablement, et Gédéon Spilett et Harbert étaient trop bons

tireurs pour perdre désormais un seul coup de fusil.

Cyrus Smith leur recommandait toujours de ménager les munitions,

et il prit des mesures pour remplacer la poudre et le plomb qui

avaient été trouvés dans la caisse, et qu'il voulait réserver pour

l'avenir.

Savait-il, en effet, où le hasard pourrait jeter un jour, lui et

les siens, dans le cas où ils quitteraient leur domaine? Il

fallait donc parer à toutes les nécessités de l'inconnu, et

ménager les munitions, en leur substituant d'autres substances

aisément renouvelables.

Pour remplacer le plomb, dont Cyrus Smith n'avait rencontré aucune

trace dans l'île, il employa sans trop de désavantage de la

grenaille de fer, qui était facile à fabriquer. Ces grains n'ayant

pas la pesanteur des grains de plomb, il dut les faire plus gros,

et chaque charge en contint moins, mais l'adresse des chasseurs

suppléa à ce défaut. Quant à la poudre, Cyrus Smith aurait pu en

faire, car il avait à sa disposition du salpêtre, du soufre et du

charbon; mais cette préparation demande des soins extrêmes, et,

sans un outillage spécial, il est difficile de la produire en

bonne qualité.

Cyrus Smith préféra donc fabriquer du pyroxyle, c'est-à-dire du

fulmi-coton, substance dans laquelle le coton n'est pas

indispensable, car il n'y entre que comme cellulose. Or, la

cellulose n'est autre chose que le tissu élémentaire des végétaux,

et elle se trouve à peu près à l'état de pureté, non seulement

dans le coton, mais dans les fibres textiles du chanvre et du lin,

dans le papier, le vieux linge, la moelle de sureau, etc. Or,

précisément, les sureaux abondaient dans l'île, vers l'embouchure

du Creek-Rouge, et les colons employaient déjà en guise de café

les baies de ces arbrisseaux, qui appartiennent à la famille des

caprifoliacées.

Ainsi donc, cette moelle de sureau, c'est-à-dire la cellulose, il

suffisait de la récolter, et, quant à l'autre substance nécessaire

à la fabrication du pyroxyle, ce n'était que de l'acide azotique

fumant.

Or, Cyrus Smith, ayant de l'acide sulfurique à sa disposition,

avait déjà pu facilement produire de l'acide azotique, en

attaquant le salpêtre que lui fournissait la nature.

Il résolut donc de fabriquer et d'employer du pyroxyle, tout en

lui reconnaissant d'assez graves inconvénients, c'est-à-dire une

grande inégalité d'effet, une excessive inflammabilité, puisqu'il

s'enflamme à cent soixante-dix degrés au lieu de deux cent

quarante, et enfin une déflagration trop instantanée qui peut

dégrader les armes à feu. En revanche, les avantages du pyroxyle

consistaient en ceci, qu'il ne s'altérait pas par l'humidité,

qu'il n'encrassait pas le canon des fusils, et que sa force

propulsive était quadruple de celle de la poudre ordinaire.

Pour faire le pyroxyle, il suffit de plonger pendant un quart

d'heure de la cellulose dans de l'acide azotique fumant, puis de

laver à grande eau et de faire sécher. On le voit, rien n'est plus

simple.

Cyrus Smith n'avait à sa disposition que de l'acide azotique

ordinaire, et non de l'acide azotique fumant ou monohydraté,

c'est-à-dire de l'acide qui émet des vapeurs blanchâtres au

contact de l'air humide; mais en substituant à ce dernier de

l'acide azotique ordinaire, mélangé dans la proportion de trois

volumes à cinq volumes d'acide sulfurique concentré, l'ingénieur

devait obtenir le même résultat, et il l'obtint. Les chasseurs de

l'île eurent donc bientôt à leur disposition une substance

parfaitement préparée, et qui, employée avec discrétion, donna

d'excellents résultats.

Vers cette époque, les colons défrichèrent trois acres du plateau

de Grande-vue, et le reste fut conservé à l'état de prairies pour

l'entretien des onaggas. Plusieurs excursions furent faites dans

les forêts du Jacamar et du Far-West, et l'on rapporta une

véritable récolte de végétaux sauvages, épinards, cresson,

raifort, raves, qu'une culture intelligente devait bientôt

modifier, et qui allaient tempérer le régime d'alimentation azotée

auquel avaient été jusque-là soumis les colons de l'île Lincoln.

On véhicula également de notables quantités de bois et de charbon.

Chaque excursion était, en même temps, un moyen d'améliorer les

routes, dont la chaussée se tassait peu à peu sous les roues du

chariot.

La garenne fournissait toujours son contingent de lapins aux

offices de Granite-House. Comme elle était située un peu au dehors

du point où s'annonçait le Creek-Glycérine, ses hôtes ne pouvaient

pénétrer sur le plateau réservé, ni ravager, par conséquent, les

plantations nouvellement faites. Quant à l'huîtrière, disposée au

milieu des rocs de la plage et dont les produits étaient

fréquemment renouvelés, elle donnait quotidiennement d'excellents

mollusques. En outre, la pêche, soit dans les eaux du lac, soit

dans le courant de la Mercy, ne tarda pas à être fructueuse, car

Pencroff avait installé des lignes de fond, armées d'hameçons de

fer, auxquels se prenaient fréquemment de belles truites et

certains poissons, extrêmement savoureux, dont les flancs argentés

étaient semés de petites taches jaunâtres. Aussi maître Nab,

chargé des soins culinaires, pouvait-il varier agréablement le

menu de chaque repas. Seul, le pain manquait encore à la table des

colons, et, on l'a dit, c'était une privation à laquelle ils

étaient vraiment sensibles.

On fit aussi, vers cette époque, la chasse aux tortues marines,

qui fréquentaient les plages du cap Mandibule. En cet endroit, la

grève était hérissée de petites boursouflures, renfermant des

oeufs parfaitement sphériques, à coque blanche et dure, et dont

l'albumine a la propriété de ne point se coaguler comme celle des

oeufs d'oiseaux. C'était le soleil qui se chargeait de les faire

éclore, et leur nombre était naturellement très considérable,

puisque chaque tortue peut en pondre annuellement jusqu'à deux

cent cinquante.

«Un véritable champ d'oeufs, fit observer Gédéon Spilett, et il

n'y a qu'à les récolter.»

Mais on ne se contenta pas des produits, on fit aussi la chasse

aux producteurs, chasse qui permit de rapporter à Granite-House

une douzaine de ces chéloniens, véritablement très estimables au

point de vue alimentaire. Le bouillon de tortue, relevé d'herbes

aromatiques et agrémenté de quelques crucifères, attira souvent

des éloges mérités à maître Nab, son préparateur.

Il faut encore citer ici une circonstance heureuse, qui permit de

faire de nouvelles réserves pour l'hiver. Des saumons vinrent par

bandes s'aventurer dans la Mercy et en remontèrent le cours

pendant plusieurs milles. C'était l'époque à laquelle les

femelles, allant rechercher des endroits convenables pour frayer,

précédaient les mâles et faisaient grand bruit à travers les eaux

douces. Un millier de ces poissons, qui mesuraient jusqu'à deux

pieds et demi de longueur, s'engouffra ainsi dans la rivière, et

il suffit d'établir quelques barrages pour en retenir une grande

quantité. On en prit ainsi plusieurs centaines, qui furent salés

et mis en réserve pour le temps où l'hiver, glaçant les cours

d'eau, rendrait toute pêche impraticable.

Ce fut à cette époque que le très intelligent Jup fut élevé aux

fonctions de valet de chambre. Il avait été vêtu d'une jaquette,

d'une culotte courte en toile blanche et d'un tablier dont les

poches faisaient son bonheur, car il y fourrait ses mains et ne

souffrait pas qu'on vînt y fouiller. L'adroit orang avait été

merveilleusement stylé par Nab, et on eût dit que le nègre et le

singe se comprenaient quand ils causaient ensemble. Jup avait,

d'ailleurs, pour Nab une sympathie réelle, et Nab la lui rendait.

À moins qu'on n'eût besoin de ses services, soit pour charrier du

bois, soit pour grimper à la cime de quelque arbre, Jup passait la

plus grande partie de son temps à la cuisine et cherchait à imiter

Nab en tout ce qu'il lui voyait faire. Le maître montrait,

d'ailleurs, une patience et même un zèle extrême à instruire son

élève, et l'élève déployait une intelligence remarquable à

profiter des leçons que lui donnait son maître.

Qu'on juge donc de la satisfaction que procura un jour maître Jup

aux convives de Granite-House, quand, la serviette sur le bras, il

vint, sans qu'ils en eussent été prévenus, les servir à table.

Adroit, attentif, il s'acquitta de son service avec une adresse

parfaite, changeant les assiettes, apportant les plats, versant à

boire, le tout avec un sérieux qui amusa au dernier point les

colons et dont s'enthousiasma Pencroff.

«Jup, du potage!

-- Jup, un peu d'agouti!

-- Jup, une assiette!

-- Jup! Brave Jup! Honnête Jup!»

On n'entendait que cela, et Jup, sans se déconcerter jamais,

répondait à tout, veillait à tout, et il hocha sa tête

intelligente, quand Pencroff, refaisant sa plaisanterie du premier

jour, lui dit:

«Décidément, Jup, il faudra vous doubler vos gages!»

Inutile de dire que l'orang était alors absolument acclimaté à

Granite-House, et qu'il accompagnait souvent ses maîtres dans la

forêt, sans jamais manifester aucune envie de s'enfuir. Il fallait

le voir, alors, marcher de la façon la plus amusante, avec une

canne que Pencroff lui avait faite et qu'il portait sur son épaule

comme un fusil! Si l'on avait besoin de cueillir quelque fruit à

la cime d'un arbre, qu'il était vite en haut! Si la roue du

chariot venait à s'embourber, avec quelle vigueur Jup, d'un seul

coup d'épaule, la remettait en bon chemin!

«Quel gaillard! s'écriait souvent Pencroff. S'il était aussi

méchant qu'il est bon, il n'y aurait pas moyen d'en venir à bout!»

Ce fut vers la fin de janvier que les colons entreprirent de

grands travaux dans la partie centrale de l'île. Il avait été

décidé que, vers les sources du Creek-Rouge, au pied du mont

Franklin, serait fondé un corral, destiné à contenir les

ruminants, dont la présence eût été gênante à Granite-House, et

plus particulièrement ces mouflons, qui devaient fournir la laine

destinée à la confection des vêtements d'hiver.

Chaque matin, la colonie, quelquefois tout entière, le plus

souvent représentée seulement par Cyrus Smith, Harbert et

Pencroff, se rendait aux sources du creek, et, les onaggas aidant,

ce n'était plus qu'une promenade de cinq milles, sous un dôme de

verdure, par cette route nouvellement tracée, qui prit le nom de

«route du Corral.»

Là, un vaste emplacement avait été choisi, au revers même de la

croupe méridionale de la montagne. C'était une prairie, plantée de

bouquets d'arbres, située au pied même d'un contrefort qui la

fermait sur un côté. Un petit rio, né sur ses pentes, après

l'avoir arrosée diagonalement, allait se perdre dans le Creek-

Rouge. L'herbe était fraîche, et les arbres qui croissaient çà et

là permettaient à l'air de circuler librement à sa surface. Il

suffisait donc d'entourer ladite prairie d'une palissade disposée

circulairement, qui viendrait s'appuyer à chaque extrémité sur le

contrefort, et assez élevée pour que des animaux, même les plus

agiles, ne pussent la franchir. Cette enceinte pourrait contenir,

en même temps qu'une centaine d'animaux à cornes, mouflons ou

chèvres sauvages, les petits qui viendraient à naître par la

suite.

Le périmètre du corral fut donc tracé par l'ingénieur, et on dut

procéder à l'abattage des arbres nécessaires à la construction de

la palissade; mais, comme le percement de la route avait déjà

nécessité le sacrifice d'un certain nombre de troncs, on les

charria, et ils fournirent une centaine de pieux, qui furent

solidement implantés dans le sol.

À la partie antérieure de la palissade, une entrée assez large fut

ménagée et fermée par une porte à deux battants faits de forts

madriers, que devaient consolider des barres extérieures.

La construction de ce corral ne demanda pas moins de trois

semaines, car, outre les travaux de palissade, Cyrus Smith éleva

de vastes hangars en planches, sous lesquels les ruminants

pourraient se réfugier.

D'ailleurs, il avait été nécessaire d'établir ces constructions

avec une extrême solidité, car les mouflons sont de robustes

animaux, et leurs premières violences étaient à craindre. Les

pieux, pointus à leur extrémité supérieure, qui fut durcie au feu,

avaient été rendus solidaires au moyen de traverses boulonnées,

et, de distance en distance, des étais assuraient la solidité de

l'ensemble.

Le corral terminé, il s'agissait d'opérer une grande battue au

pied du mont Franklin, au milieu des pâturages fréquentés par les

ruminants. Cette opération se fit le 7 février, par une belle

journée d'été, et tout le monde y prit part. Les deux onaggas,

assez bien dressés déjà et montés par Gédéon Spilett et Harbert,

rendirent de grands services dans cette circonstance.

La manoeuvre consistait uniquement à rabattre les mouflons et les

chèvres, en resserrant peu à peu le cercle de battue autour d'eux.

Aussi Cyrus Smith, Pencroff, Nab, Jup se postèrent-ils en divers

points du bois, tandis que les deux cavaliers et Top galopaient

dans un rayon d'un demi-mille autour du corral.

Les mouflons étaient nombreux dans cette portion de l'île. Ces

beaux animaux, grands comme des daims, les cornes plus fortes que

celles du bélier, la toison grisâtre et mêlée de longs poils,

ressemblaient à des argalis.

Elle fut fatigante, cette journée de chasse! que d'allées et

venues, que de courses et contre-courses, que de cris proférés!

Sur une centaine de mouflons qui furent rabattus, plus des deux

tiers échappèrent aux rabatteurs; mais, en fin de compte, une

trentaine de ces ruminants et une dizaine de chèvres sauvages, peu

à peu repoussés vers le corral, dont la porte ouverte semblait

leur offrir une issue, s'y jetèrent et purent être emprisonnés. En

somme, le résultat fut satisfaisant, et les colons n'eurent pas à

se plaindre. La plupart de ces mouflons étaient des femelles, dont

quelques-unes ne devaient pas tarder à mettre bas. Il était donc

certain que le troupeau prospérerait, et que non seulement la

laine, mais aussi les peaux abonderaient dans un temps peu

éloigné.

Ce soir-là, les chasseurs revinrent exténués à Granite-House.

Cependant, le lendemain, ils n'en retournèrent pas moins visiter

le corral. Les prisonniers avaient bien essayé de renverser la

palissade, mais ils n'y avaient point réussi, et ils ne tardèrent

pas à se tenir plus tranquilles.

Pendant ce mois de février, il ne se passa aucun événement de

quelque importance. Les travaux quotidiens se poursuivirent avec

méthode, et, en même temps qu'on améliorait les routes du corral

et du port Ballon, une troisième fut commencée, qui, partant de

l'enclos, se dirigea vers la côte occidentale. La portion encore

inconnue de l'île Lincoln était toujours celle de ces grands bois

qui couvraient la presqu'île Serpentine, où se réfugiaient les

fauves, dont Gédéon Spilett comptait bien purger son domaine.

Avant que la froide saison reparût, les soins les plus assidus

furent donnés également à la culture des plantes sauvages qui

avaient été transplantées de la forêt sur le plateau de Grande-

vue. Harbert ne revenait guère d'une excursion sans rapporter

quelques végétaux utiles. Un jour, c'étaient des échantillons de

la tribu des chicoracées, dont la graine même pouvait fournir par

la pression une huile excellente; un autre, c'était une oseille

commune, dont les propriétés anti-scorbutiques n'étaient point à

dédaigner; puis, quelques-uns de ces précieux tubercules qui ont

été cultivés de tout temps dans l'Amérique méridionale, ces pommes

de terre, dont on compte aujourd'hui plus de deux cents espèces.

Le potager, maintenant bien entretenu, bien arrosé, bien défendu

contre les oiseaux, était divisé en petits carrés, où poussaient

laitues, vitelottes, oseille, raves, raifort et autres crucifères.

La terre, sur ce plateau, était prodigieusement féconde, et l'on

pouvait espérer que les récoltes y seraient abondantes.

Les boissons variées ne manquaient pas non plus, et, à la

condition de ne pas exiger de vin, les plus difficiles ne devaient

pas se plaindre. Au thé d'Oswego fourni par les monardes didymes,

et à la liqueur fermentée extraite des racines du dragonnier,

Cyrus Smith avait ajouté une véritable bière; il la fabriqua avec

les jeunes pousses de «l'abies nigra», qui, après avoir bouilli et

fermenté, donnèrent cette boisson agréable et particulièrement

hygiénique que les anglo-américains nomment «spring-berr», c'est-

à-dire bière de sapin.

Vers la fin de l'été, la basse-cour possédait un beau couple

d'outardes, qui appartenaient à l'espèce «houbara», caractérisée

par une sorte de mantelet de plumes, une douzaine de souchets,

dont la mandibule supérieure était prolongée de chaque côté par un

appendice membraneux, et de magnifiques coqs, noirs de crête, de

caroncule et d'épiderme, semblables aux coqs de Mozambique, qui se

pavanaient sur la rive du lac.

Ainsi donc, tout réussissait, grâce à l'activité de ces hommes

courageux et intelligents. La providence faisait beaucoup pour

eux, sans doute; mais, fidèles au grand précepte, ils s'aidaient

d'abord, et le ciel leur venait ensuite en aide.

Après ces chaudes journées d'été, le soir, quand les travaux

étaient terminés, au moment où se levait la brise de mer, ils

aimaient à s'asseoir sur la lisière du plateau de Grande-vue, sous

une sorte de véranda couverte de plantes grimpantes, que Nab avait

élevée de ses propres mains. Là, ils causaient, ils

s'instruisaient les uns les autres, ils faisaient des plans, et la

grosse bonne humeur du marin réjouissait incessamment ce petit

monde, dans lequel la plus parfaite harmonie n'avait jamais cessé

de régner.

On parlait aussi du pays, de la chère et grande Amérique. Où en

était cette guerre de sécession?

Elle n'avait évidemment pu se prolonger! Richmond était

promptement tombée, sans doute, aux mains du général Grant! La

prise de la capitale des confédérés avait dû être le dernier acte

de cette funeste lutte! Maintenant, le nord avait triomphé pour la

bonne cause. Ah! Qu'un journal eût été le bienvenu pour les exilés

de l'île Lincoln! Voilà onze mois que toute communication entre

eux et le reste des humains avait été interrompue, et, avant peu,

le 24 mars, arrivait l'anniversaire de ce jour où le ballon les

jeta sur cette côte inconnue! Ils n'étaient alors que des

naufragés, ne sachant pas même s'ils pourraient disputer aux

éléments leur misérable vie! Et maintenant, grâce au savoir de

leur chef, grâce à leur propre intelligence, c'étaient de

véritables colons, munis d'armes, d'outils, d'instruments, qui

avaient su transformer à leur profit les animaux, les plantes et

les minéraux de l'île, c'est-à-dire les trois règnes de la nature!

Oui! Ils causaient souvent de toutes ces choses et formaient

encore bien des projets d'avenir!

Quant à Cyrus Smith, la plupart du temps silencieux, il écoutait

ses compagnons plus souvent qu'il ne parlait. Parfois, il souriait

à quelque réflexion d'Harbert, à quelque boutade de Pencroff,

mais, toujours et partout, il songeait à ces faits inexplicables,

à cette étrange énigme dont le secret lui échappait encore!

CHAPITRE IX

Le temps changea pendant la première semaine de mars.

Il y avait eu pleine lune au commencement du mois, et les chaleurs

étaient toujours excessives. On sentait que l'atmosphère était

imprégnée d'électricité, et une période plus ou moins longue de

temps orageux était réellement à craindre. En effet, le 2, le

tonnerre gronda avec une extrême violence. Le vent soufflait de

l'est, et la grêle attaqua directement la façade de Granite-House,

en crépitant comme une volée de mitraille. Il fallut fermer

hermétiquement la porte et les volets des fenêtres, sans quoi tout

eût été inondé à l'intérieur des chambres. En voyant tomber ces

grêlons, dont quelques-uns avaient la grosseur d'un oeuf de

pigeon, Pencroff n'eut qu'une idée: c'est que son champ de blé

courait les dangers les plus sérieux.

Et aussitôt il courut à son champ, où les épis commençaient déjà à

lever leur petite tête verte, et, au moyen d'une grosse toile, il

parvint à protéger sa récolte. Il fut lapidé à sa place, mais il

ne s'en plaignit pas.

Ce mauvais temps dura huit jours, pendant lesquels le tonnerre ne

cessa de rouler dans les profondeurs du ciel. Entre deux orages,

on l'entendait encore gronder sourdement hors des limites de

l'horizon; puis, il reprenait avec une nouvelle fureur. Le ciel

était zébré d'éclairs, et la foudre frappa plusieurs arbres de

l'île, entre autres un énorme pin qui s'élevait près du lac, à la

lisière de la forêt. Deux ou trois fois aussi, la grève fut

atteinte par le fluide électrique, qui fondit le sable et le

vitrifia. En retrouvant ces fulgurites, l'ingénieur fut amené à

croire qu'il serait possible de garnir les fenêtres de vitres

épaisses et solides, qui pussent défier le vent, la pluie et la

grêle.

Les colons, n'ayant pas de travaux pressés à faire au dehors,

profitèrent du mauvais temps pour travailler à l'intérieur de

Granite-House, dont l'aménagement se perfectionnait et se

complétait de jour en jour. L'ingénieur installa un tour, qui lui

permit de tourner quelques ustensiles de toilette ou de cuisine,

et particulièrement des boutons, dont le défaut se faisait

vivement sentir. Un râtelier avait été installé pour les armes,

qui étaient entretenues avec un soin extrême, et ni les étagères,

ni les armoires ne laissaient à désirer. On sciait, on rabotait,

on limait, on tournait, et pendant toute cette période de mauvais

temps on n'entendait que le grincement des outils ou les

ronflements du tour, qui répondaient aux grondements du tonnerre.

Maître Jup n'avait point été oublié, et il occupait une chambre à

part, près du magasin général, sorte de cabine avec cadre toujours

rempli de bonne litière, qui lui convenait parfaitement.

«Avec ce brave Jup, jamais de récrimination, répétait souvent

Pencroff, jamais de réponse inconvenante! quel domestique, Nab,

quel domestique!

-- Mon élève, répondait Nab, et bientôt mon égal!

-- Ton supérieur, ripostait en riant le marin, car enfin toi, Nab,

tu parles, et lui, ne parle pas!»

Il va sans dire que Jup était maintenant au courant du service. Il

battait les habits, il tournait la broche, il balayait les

chambres, il servait à table, il rangeait le bois, et -- détail

qui enchantait Pencroff -- il ne se couchait jamais sans être venu

border le digne marin dans son lit.

Quant à la santé des membres de la colonie, bipèdes ou bimanes,

quadrumanes ou quadrupèdes, elle ne laissait rien à désirer. Avec

cette vie au grand air, sur ce sol salubre, sous cette zone

tempérée, travaillant de la tête et de la main, ils ne pouvaient

croire que la maladie dût jamais les atteindre.

Tous se portaient merveilleusement bien, en effet.

Harbert avait déjà grandi de deux pouces depuis un an. Sa figure

se formait et devenait plus mâle, et il promettait d'être un homme

aussi accompli au physique qu'au moral. D'ailleurs, il profitait

pour s'instruire de tous les loisirs que lui laissaient les

occupations manuelles, il lisait les quelques livres trouvés dans

la caisse, et, après les leçons pratiques qui ressortaient de la

nécessité même de sa position, il trouvait dans l'ingénieur pour

les sciences, dans le reporter pour les langues, des maîtres qui

se plaisaient à compléter son éducation.

L'idée fixe de l'ingénieur était de transmettre au jeune garçon

tout ce qu'il savait, de l'instruire par l'exemple autant que par

la parole, et Harbert profitait largement des leçons de son

professeur.

«Si je meurs, pensait Cyrus Smith, c'est lui qui me remplacera!»

La tempête prit fin vers le 9 mars, mais le ciel demeura couvert

de nuages pendant tout ce dernier mois de l'été. L'atmosphère,

violemment troublée par ces commotions électriques, ne put

recouvrer sa pureté antérieure, et il y eut presque invariablement

des pluies et des brouillards, sauf trois ou quatre belles

journées qui favorisèrent des excursions de toutes sortes.

Vers cette époque, l'onagga femelle mit bas un petit qui

appartenait au même sexe que sa mère, et qui vint à merveille. Au

corral, il y eut, dans les mêmes circonstances, accroissement du

troupeau de mouflons, et plusieurs agneaux bêlaient déjà sous les

hangars, à la grande joie de Nab et d'Harbert, qui avaient chacun

leur favori parmi les nouveaux-nés.

On tenta aussi un essai de domestication pour les pécaris, essai

qui réussit pleinement. Une étable fut construite près de la

basse-cour et compta bientôt plusieurs petits en train de se

civiliser, c'est-à-dire de s'engraisser par les soins de Nab.

Maître Jup, chargé de leur apporter la nourriture quotidienne,

eaux de vaisselle, rognures de cuisine, etc., s'acquittait

consciencieusement de sa tâche. Il lui arrivait bien, parfois, de

s'égayer aux dépens de ses petits pensionnaires et de leur tirer

la queue, mais c'était malice et non méchanceté, car ces petites

queues tortillées l'amusaient comme un jouet, et son instinct

était celui d'un enfant. Un jour de ce mois de mars, Pencroff,

causant avec l'ingénieur, rappela à Cyrus Smith une promesse que

celui-ci n'avait pas encore eu le temps de remplir.

«Vous aviez parlé d'un appareil qui supprimerait les longues

échelles de Granite-House, Monsieur Cyrus, lui dit-il. Est-ce que

vous ne l'établirez pas quelque jour?

-- Vous voulez parler d'une sorte d'ascenseur! répondit Cyrus

Smith.

-- Appelons cela un ascenseur, si vous voulez, répondit le marin.

Le nom n'y fait rien, pourvu que cela nous monte sans fatigue

jusqu'à notre demeure.

-- Rien ne sera plus facile, Pencroff, mais est-ce bien utile?

-- Certes, Monsieur Cyrus. Après nous être donné le nécessaire,

pensons un peu au confortable. Pour les personnes, ce sera du

luxe, si vous voulez; mais pour les choses, c'est indispensable!

Ce n'est pas déjà si commode de grimper à une longue échelle,

quand on est lourdement chargé!

-- Eh bien, Pencroff, nous allons essayer de vous contenter,

répondit Cyrus Smith.

-- Mais vous n'avez pas de machine à votre disposition.

-- Nous en ferons.

-- Une machine à vapeur?

-- Non, une machine à eau.»

Et, en effet, pour manoeuvrer son appareil, une force naturelle

était là à la disposition de l'ingénieur, et que celui-ci pouvait

utiliser sans grande difficulté.

Pour cela, il suffisait d'augmenter le débit de la petite

dérivation faite au lac qui fournissait l'eau à l'intérieur de

Granite-House. L'orifice ménagé entre les pierres et les herbes, à

l'extrémité supérieure du déversoir, fut donc accru, ce qui

produisit au fond du couloir une forte chute, dont le trop-plein

se déversa par le puits intérieur. Au-dessous de cette chute,

l'ingénieur installa un cylindre à palettes qui se raccordait à

l'extérieur avec une roue enroulée d'un fort câble supportant une

banne. De cette façon, au moyen d'une longue corde qui tombait

jusqu'au sol et qui permettait d'embrayer ou de désembrayer le

moteur hydraulique, on pouvait s'élever dans la banne jusqu'à la

porte de Granite-House.

Ce fut le 17 mars que l'ascenseur fonctionna pour la première

fois, et à la satisfaction commune.

Dorénavant, tous les fardeaux, bois, charbons, provisions et

colons eux-mêmes furent hissés par ce système si simple, qui

remplaça l'échelle primitive, que personne ne songea à regretter.

Top se montra particulièrement enchanté de cette amélioration, car

il n'avait pas et ne pouvait avoir l'adresse de maître Jup pour

gravir des échelons, et bien des fois c'était sur le dos de Nab,

ou même sur celui de l'orang, qu'il avait dû faire l'ascension de

Granite-House.

Vers cette époque aussi, Cyrus Smith essaya de fabriquer du verre,

et il dut d'abord approprier l'ancien four à poteries à cette

nouvelle destination.

Cela présentait d'assez grandes difficultés; mais après plusieurs

essais infructueux, il finit par réussir à monter un atelier de

verrerie, que Gédéon Spilett et Harbert, les aides naturels de

l'ingénieur, ne quittèrent pas pendant quelques jours.

Quant aux substances qui entrent dans la composition du verre, ce

sont uniquement du sable, de la craie et de la soude (carbonate ou

sulfate). Or, le rivage fournissait le sable, la chaux fournissait

la craie, les plantes marines fournissaient la soude, les pyrites

fournissaient l'acide sulfurique, et le sol fournissait la houille

pour chauffer le four à la température voulue. Cyrus Smith se

trouvait donc dans les conditions nécessaires pour opérer.

L'outil dont la fabrication offrit le plus de difficulté fut la

«canne» du verrier, tube de fer, long de cinq à six pieds, qui

sert à recueillir par un de ses bouts la matière que l'on

maintient à l'état de fusion. Mais au moyen d'une bande de fer,

longue et mince, qui fut roulée comme un canon de fusil, Pencroff

réussit à fabriquer cette canne, et elle fut bientôt en état de

fonctionner.

Le 28 mars, le four fut chauffé vivement. Cent parties de sable,

trente-cinq de craie, quarante de sulfate de soude, mêlées à deux

ou trois parties de charbon en poudre, composèrent la substance,

qui fut déposée dans les creusets en terre réfractaire. Lorsque la

température élevée du four l'eut réduite à l'état liquide ou

plutôt à l'état pâteux, Cyrus Smith «cueillit» avec la canne une

certaine quantité de cette pâte; il la tourna et la retourna sur

une plaque de métal préalablement disposée, de manière à lui

donner la forme convenable pour le soufflage; puis il passa la

canne à Harbert en lui disant de souffler par l'autre extrémité.

«Comme pour faire des bulles de savon? demanda le jeune garçon.

-- Exactement», répondit l'ingénieur.

Et Harbert, gonflant ses joues, souffla tant et si bien dans la

canne, en ayant soin de la tourner sans cesse, que son souffle

dilata la masse vitreuse.

D'autres quantités de substance en fusion furent ajoutées à la

première, et il en résulta bientôt une bulle qui mesurait un pied

de diamètre. Alors Cyrus Smith reprit la canne des mains

d'Harbert, et, lui imprimant un mouvement de pendule, il finit par

allonger la bulle malléable, de manière à lui donner une forme

cylindro-conique.

L'opération du soufflage avait donc donné un cylindre de verre

terminé par deux calottes hémisphériques, qui furent facilement

détachées au moyen d'un fer tranchant mouillé d'eau froide; puis,

par le même procédé, ce cylindre fut fendu dans sa longueur, et,

après avoir été rendu malléable par une seconde chauffe, il fut

étendu sur une plaque et plané au moyen d'un rouleau de bois.

La première vitre était donc fabriquée, et il suffisait de

recommencer cinquante fois l'opération pour avoir cinquante

vitres. Aussi les fenêtres de Granite-House furent-elles bientôt

garnies de plaques diaphanes, pas très blanches peut-être, mais

suffisamment transparentes.

Quant à la gobeleterie, verres et bouteilles, ce ne fut qu'un jeu.

On les acceptait, d'ailleurs, tels qu'ils venaient au bout de la

canne. Pencroff avait demandé la faveur de «souffler» à son tour,

et c'était un plaisir pour lui, mais il soufflait si fort que ses

produits affectaient les formes les plus réjouissantes, qui

faisaient son admiration.

Pendant une des excursions qui furent faites à cette époque, un

nouvel arbre fut découvert, dont les produits vinrent encore

accroître les ressources alimentaires de la colonie.

Cyrus Smith et Harbert, tout en chassant, s'étaient aventurés un

jour dans la forêt du Far-West, sur la gauche de la Mercy, et,

comme toujours, le jeune garçon faisait mille questions à

l'ingénieur, auxquelles celui-ci répondait de grand coeur. Mais il

en est de la chasse comme de toute occupation ici-bas, et quand on

n'y met pas le zèle voulu, il y a bien des raisons pour ne point

réussir.

Or, comme Cyrus Smith n'était pas chasseur et que, d'un autre

côté, Harbert parlait chimie et physique, ce jour-là, bien des

kangourous, des cabiais ou des agoutis passèrent à bonne portée,

qui échappèrent pourtant au fusil du jeune garçon. Il s'ensuivit

donc que, la journée étant déjà avancée, les deux chasseurs

risquaient fort d'avoir fait une excursion inutile, quand Harbert,

s'arrêtant et poussant un cri de joie, s'écria:

«Ah! Monsieur Cyrus, voyez-vous cet arbre?»

Et il montrait un arbuste plutôt qu'un arbre, car il ne se

composait que d'une tige simple, revêtue d'une écorce squammeuse,

qui portait des feuilles zébrées de petites veines parallèles.

«Et quel est cet arbre qui ressemble à un petit palmier? demanda

Cyrus Smith.

-- C'est un «cycas revoluta», dont j'ai le portrait dans notre

dictionnaire d'histoire naturelle!

-- Mais je ne vois point de fruit à cet arbuste?

-- Non, Monsieur Cyrus, répondit Harbert, mais son tronc contient

une farine que la nature nous fournit toute moulue.

-- C'est donc l'arbre à pain?

-- Oui! L'arbre à pain.

-- Eh bien, mon enfant, répondit l'ingénieur, voilà une précieuse

découverte, en attendant notre récolte de froment. À l'ouvrage, et

fasse le ciel que tu ne te sois pas trompé!»

Harbert ne s'était pas trompé. Il brisa la tige d'un cycas, qui

était composée d'un tissu glandulaire et renfermait une certaine

quantité de moelle farineuse, traversée de faisceaux ligneux,

séparés par des anneaux de même substance disposés

concentriquement. À cette fécule se mêlait un suc mucilagineux

d'une saveur désagréable, mais qu'il serait facile de chasser par

la pression. Cette substance cellulaire formait une véritable

farine de qualité supérieure, extrêmement nourrissante, et dont,

autrefois, les lois japonaises défendaient l'exportation.

Cyrus Smith et Harbert, après avoir bien étudié la portion du Far-

West où poussaient ces cycas, prirent des points de repère et

revinrent à Granite-House, où ils firent connaître leur

découverte.

Le lendemain, les colons allaient à la récolte, et Pencroff, de

plus en plus enthousiaste de son île, disait à l'ingénieur:

«Monsieur Cyrus, croyez-vous qu'il y ait des îles à naufragés?

-- Qu'entendez-vous par là, Pencroff?

-- Eh bien, j'entends des îles créées spécialement pour qu'on y

fasse convenablement naufrage, et sur lesquelles de pauvres

diables puissent toujours se tirer d'affaire!

-- Cela est possible, répondit en souriant l'ingénieur.

-- Cela est certain, monsieur, répondit Pencroff, et il est non

moins certain que l'île Lincoln en est une!»

On revint à Granite-House avec une ample moisson de tiges de

cycas. L'ingénieur établit une presse afin d'extraire le suc

mucilagineux mêlé à la fécule, et il obtint une notable quantité

de farine qui, sous la main de Nab, se transforma en gâteaux et en

puddings. Ce n'était pas encore le vrai pain de froment, mais on y

touchait presque.

À cette époque aussi, l'onagga, les chèvres et les brebis du

corral fournirent quotidiennement le lait nécessaire à la colonie.

Aussi le chariot, ou plutôt une sorte de carriole légère qui

l'avait remplacé, faisait-elle de fréquents voyages au corral, et

quand c'était à Pencroff de faire sa tournée, il emmenait Jup et

le faisait conduire, ce dont Jup, faisant claquer son fouet,

s'acquittait avec son intelligence habituelle.

Tout prospérait donc, aussi bien au corral qu'à Granite-House, et

véritablement les colons, si ce n'est qu'ils étaient loin de leur

patrie, n'avaient point à se plaindre. Ils étaient si bien faits à

cette vie, d'ailleurs, si accoutumés à cette île, qu'ils n'eussent

pas quitté sans regret son sol hospitalier!

Et cependant, tant l'amour du pays tient au coeur de l'homme, si

quelque bâtiment se fût inopinément présenté en vue de l'île, les

colons lui auraient fait des signaux, ils l'auraient attiré, et

ils seraient partis!... En attendant, ils vivaient de cette

existence heureuse, et ils avaient la crainte plutôt que le désir

qu'un événement quelconque vînt l'interrompre.

Mais qui pourrait se flatter d'avoir jamais fixé la fortune et

d'être à l'abri de ses revers!

Quoi qu'il en soit, cette île Lincoln, que les colons habitaient

déjà depuis plus d'un an, était souvent le sujet de leur

conversation, et, un jour, une observation fut faite qui devait

amener plus tard de graves conséquences.

C'était le 1er avril, un dimanche, le jour de pâques, que Cyrus

Smith et ses compagnons avaient sanctifié par le repos et la

prière. La journée avait été belle, telle que pourrait l'être une

journée d'octobre dans l'hémisphère boréal.

Tous, vers le soir, après dîner, étaient réunis sous la véranda, à

la lisière du plateau de Grande-vue, et ils regardaient monter la

nuit sur l'horizon. Quelques tasses de cette infusion de graines

de sureau, qui remplaçaient le café, avaient été servies par Nab.

On causait de l'île et de sa situation isolée dans le Pacifique,

quand Gédéon Spilett fut amené à dire:

«Mon cher Cyrus, est-ce que, depuis que vous possédez ce sextant

trouvé dans la caisse, vous avez relevé de nouveau la position de

notre île?

-- Non, répondit l'ingénieur.

-- Mais il serait peut-être à propos de le faire, avec cet

instrument qui est plus parfait que celui que vous avez employé.

-- À quoi bon? dit Pencroff. L'île est bien où elle est!

-- Sans doute, reprit Gédéon Spilett, mais il a pu arriver que

l'imperfection des appareils ait nui à la justesse des

observations, et puisqu'il est facile d'en vérifier

l'exactitude...

-- Vous avez raison, mon cher Spilett, répondit l'ingénieur, et

j'aurais dû faire cette vérification plus tôt, bien que, si j'ai

commis quelque erreur, elle ne doive pas dépasser cinq degrés en

longitude ou en latitude.

-- Eh! Qui sait? Reprit le reporter, qui sait si nous ne sommes

pas beaucoup plus près d'une terre habitée que nous ne le croyons?

-- Nous le saurons demain, répondit Cyrus Smith, et sans tant

d'occupations qui ne m'ont laissé aucun loisir, nous le saurions

déjà.

-- Bon! dit Pencroff, M Cyrus est un trop bon observateur pour

s'être trompé, et si elle n'a pas bougé de place, l'île est bien

où il l'a mise!

-- Nous verrons.»

Il s'ensuivit donc que le lendemain, au moyen du sextant,

l'ingénieur fit les observations nécessaires pour vérifier les

coordonnées qu'il avait déjà obtenues, et voici quel fut le

résultat de son opération: sa première observation lui avait donné

pour la situation de l'île Lincoln: en longitude ouest: de 150

degrés à 155 degrés; en latitude sud: de 30 degrés à 35 degrés.

La seconde donna exactement: en longitude ouest: 150 degrés 30

minutes; en latitude sud: 34 degrés 57 minutes.

Ainsi donc, malgré l'imperfection de ses appareils, Cyrus Smith

avait opéré avec tant d'habileté, que son erreur n'avait pas

dépassé cinq degrés.

«Maintenant, dit Gédéon Spilett, puisque, en même temps qu'un

sextant, nous possédons un atlas, voyons, mon cher Cyrus, la

position que l'île Lincoln occupe exactement dans le Pacifique.»

Harbert alla chercher l'atlas, qui, on le sait, avait été édité en

France, et dont, par conséquent, la nomenclature était en langue

française.

La carte du Pacifique fut développée, et l'ingénieur, son compas à

la main, s'apprêta à en déterminer la situation.

Soudain, le compas s'arrêta dans sa main, et il dit:

«Mais il existe déjà une île dans cette partie du Pacifique!

-- Une île? s'écria Pencroff.

-- La nôtre, sans doute? répondit Gédéon Spilett.

-- Non, reprit Cyrus Smith. Cette île est située par 153 degrés de

longitude et 37 degrés 11 minutes de latitude, c'est-à-dire à deux

degrés et demi plus à l'ouest et deux degrés plus au sud que l'île

Lincoln.

-- Et quelle est cette île? demanda Harbert.

-- L'île Tabor.

-- Une île importante?

-- Non, un îlot perdu dans le Pacifique, et qui n'a jamais été

visité peut-être!

-- Eh bien, nous le visiterons, dit Pencroff.

-- Nous?

-- Oui, Monsieur Cyrus. Nous construirons une barque pontée, et je

me charge de la conduire. -- À quelle distance sommes-nous de

cette île Tabor?

-- À cent cinquante milles environ dans le nord-est, répondit

Cyrus Smith.

-- Cent cinquante milles! Et qu'est cela? répondit Pencroff. En

quarante-huit heures et avec un bon vent, ce sera enlevé!

-- Mais à quoi bon? demanda le reporter.

-- On ne sait pas. Faut voir!»

Et sur cette réponse, il fut décidé qu'une embarcation serait

construite, de manière à pouvoir prendre la mer vers le mois

d'octobre prochain, au retour de la belle saison.

CHAPITRE X

Lorsque Pencroff s'était mis un projet en tête, il n'avait et ne

laissait pas de cesse qu'il n'eût été exécuté. Or, il voulait

visiter l'île Tabor, et, comme une embarcation d'une certaine

grandeur était nécessaire à cette traversée, il fallait construire

ladite embarcation.

Voici le plan qui fut arrêté par l'ingénieur, d'accord avec le

marin.

Le bateau mesurerait trente-cinq pieds de quille et neuf pieds de

bau, -- ce qui en ferait un marcheur, si ses fonds et ses lignes

d'eau étaient réussis, -- et ne devrait pas tirer plus de six

pieds, calant d'eau suffisant pour le maintenir contre la dérive.

Il serait ponté dans toute sa longueur, percé de deux écoutilles

qui donneraient accès dans deux chambres séparées par une cloison,

et gréé en sloop, avec brigantine, trinquette, fortune, flèche,

foc, voilure très maniable, amenant bien en cas de grains, et très

favorable pour tenir le plus près. Enfin, sa coque serait

construite à francs bords, c'est-à-dire que les bordages

affleureraient au lieu de se superposer, et quant à sa membrure,

on l'appliquerait à chaud après l'ajustement des bordages qui

seraient montés sur faux-couples. Quel bois serait employé à la

construction de ce bateau? L'orme ou le sapin, qui abondaient dans

l'île? On se décida pour le sapin, bois un peu «fendif», suivant

l'expression des charpentiers, mais facile à travailler, et qui

supporte aussi bien que l'orme l'immersion dans l'eau.

Ces détails arrêtés, il fut convenu que, puisque le retour de la

belle saison ne s'effectuerait pas avant six mois, Cyrus Smith et

Pencroff travailleraient seuls au bateau. Gédéon Spilett et

Harbert devaient continuer de chasser, et ni Nab, ni maître Jup,

son aide, n'abandonneraient les travaux domestiques qui leur

étaient dévolus. Aussitôt les arbres choisis, on les abattit, on

les débita, on les scia en planches, comme eussent pu faire des

scieurs de long. Huit jours après, dans le renfoncement qui

existait entre les Cheminées et la muraille, un chantier était

préparé, et une quille, longue de trente-cinq pieds, munie d'un

étambot à l'arrière et d'une étrave à l'avant, s'allongeait sur le

sable.

Cyrus Smith n'avait point marché en aveugle dans cette nouvelle

besogne. Il se connaissait en construction maritime comme en

presque toutes choses, et c'était sur le papier qu'il avait

d'abord cherché le gabarit de son embarcation. D'ailleurs, il

était bien servi par Pencroff, qui, ayant travaillé quelques

années dans un chantier de Brooklyn, connaissait la pratique du

métier. Ce ne fut donc qu'après calculs sévères et mûres

réflexions que les faux-couples furent emmanchés sur la quille.

Pencroff, on le croira volontiers, était tout feu pour mener à

bien sa nouvelle entreprise, et il n'eût pas voulu l'abandonner un

instant. Une seule opération eut le privilège de l'arracher, mais

pour un jour seulement, à son chantier de construction. Ce fut la

deuxième récolte de blé, qui se fit le 15 avril. Elle avait réussi

comme la première, et donna la proportion de grains annoncée

d'avance.

«Cinq boisseaux! Monsieur Cyrus, dit Pencroff, après avoir

scrupuleusement mesuré ses richesses.

-- Cinq boisseaux, répondit l'ingénieur, et, à cent trente mille

grains par boisseau, cela fait six cent cinquante mille grains.

-- Eh bien! Nous sèmerons tout cette fois, dit le marin, moins une

petite réserve cependant!

-- Oui, Pencroff, et, si la prochaine récolte donne un rendement

proportionnel, nous aurons quatre mille boisseaux.

-- Et on mangera du pain?

-- On mangera du pain.

-- Mais il faudra faire un moulin?

-- On fera un moulin.»

Le troisième champ de blé fut donc incomparablement plus étendu

que les deux premiers, et la terre, préparée avec un soin extrême,

reçut la précieuse semence. Cela fait, Pencroff revint à ses

travaux.

Pendant ce temps, Gédéon Spilett et Harbert chassaient dans les

environs, et ils s'aventurèrent assez profondément dans les

parties encore inconnues du Far-West, leurs fusils chargés à

balle, prêts à toute mauvaise rencontre. C'était un inextricable

fouillis d'arbres magnifiques et pressés les uns contre les autres

comme si l'espace leur eût manqué. L'exploration de ces masses

boisées était extrêmement difficile, et le reporter ne s'y

hasardait jamais sans emporter la boussole de poche, car le soleil

perçait à peine les épaisses ramures, et il eût été difficile de

retrouver son chemin. Il arrivait naturellement que le gibier

était plus rare en ces endroits, où il n'aurait pas eu une assez

grande liberté d'allures. Cependant, trois gros herbivores furent

tués pendant cette dernière quinzaine d'avril. C'étaient des

koulas, dont les colons avaient déjà vu un échantillon au nord du

lac, qui se laissèrent tuer stupidement entre les grosses branches

des arbres sur lesquels ils avaient cherché refuge. Leurs peaux

furent rapportées à Granite-House, et, l'acide sulfurique aidant,

elles furent soumises à une sorte de tannage qui les rendit

utilisables. Une découverte, précieuse à un autre point de vue,

fut faite aussi pendant une de ces excursions, et celle-là, on la

dut à Gédéon Spilett.

C'était le 30 avril. Les deux chasseurs s'étaient enfoncés dans le

sud-ouest du Far-West, quand le reporter, précédant Harbert d'une

cinquantaine de pas, arriva dans une sorte de clairière, sur

laquelle les arbres, plus espacés, laissaient pénétrer quelques

rayons.

Gédéon Spilett fut tout d'abord surpris de l'odeur qu'exhalaient

certains végétaux à tiges droites, cylindriques et rameuses, qui

produisaient des fleurs disposées en grappes et de très petites

graines. Le reporter arracha une ou deux de ces tiges et revint

vers le jeune garçon, auquel il dit:

«Vois donc ce que c'est que cela, Harbert?

-- Et où avez-vous trouvé cette plante, Monsieur Spilett?

-- Là, dans une clairière, où elle pousse très abondamment.

-- Eh bien! Monsieur Spilett, dit Harbert, voilà une trouvaille

qui vous assure tous les droits à la reconnaissance de Pencroff!

-- C'est donc du tabac?

-- Oui, et, s'il n'est pas de première qualité, ce n'en est pas

moins du tabac!

-- Ah! Ce brave Pencroff! Va-t-il être content! Mais il ne fumera

pas tout, que diable! Et il nous en laissera bien notre part!

-- Ah! Une idée, Monsieur Spilett, répondit Harbert. Ne disons

rien à Pencroff, prenons le temps de préparer ces feuilles, et, un

beau jour, on lui présentera une pipe toute bourrée!

-- Entendu, Harbert, et ce jour-là notre digne compagnon n'aura

plus rien à désirer en ce monde!»

Le reporter et le jeune garçon firent une bonne provision de la

précieuse plante, et ils revinrent à Granite-House, où ils

l'introduisirent «en fraude», et avec autant de précaution que si

Pencroff eût été le plus sévère des douaniers.

Cyrus Smith et Nab furent mis dans la confidence, et le marin ne

se douta de rien, pendant tout le temps, assez long, qui fut

nécessaire pour sécher les feuilles minces, les hacher, les

soumettre à une certaine torréfaction sur des pierres chaudes.

Cela demanda deux mois; mais toutes ces manipulations purent être

faites à l'insu de Pencroff, car, occupé de la construction du

bateau, il ne remontait à Granite-House qu'à l'heure du repos.

Une fois encore, cependant, et quoi qu'il en eût, sa besogne

favorite fut interrompue le 1er mai, par une aventure de pêche, à

laquelle tous les colons durent prendre part. Depuis quelques

jours, on avait pu observer en mer, à deux ou trois milles au

large, un énorme animal qui nageait dans les eaux de l'île

Lincoln. C'était une baleine de la plus grande taille, qui,

vraisemblablement, devait appartenir à l'espèce australe, dite

«baleine du Cap.»

«Quelle bonne fortune ce serait de nous en emparer! s'écria le

marin. Ah! Si nous avions une embarcation convenable et un harpon

en bon état, comme je dirais: «Courons à la bête, car elle vaut la

peine qu'on la prenne!»

-- Eh! Pencroff, dit Gédéon Spilett, j'aurais aimé à vous voir

manoeuvrer le harpon. Cela doit être curieux!

-- Très curieux et non sans danger, dit l'ingénieur; mais, puisque

nous n'avons pas les moyens d'attaquer cet animal, il est inutile

de s'occuper de lui.

-- Je m'étonne, dit le reporter, de voir une baleine sous cette

latitude relativement élevée.

-- Pourquoi donc, Monsieur Spilett? répondit Harbert. Nous sommes

précisément sur cette partie du Pacifique que les pêcheurs anglais

et américains appellent le «whale-field», et c'est ici, entre la

Nouvelle-Zélande et l'Amérique du Sud, que les baleines de

l'hémisphère austral se rencontrent en plus grand nombre.

-- Rien n'est plus vrai, répondit Pencroff, et ce qui me surprend,

moi, c'est que nous n'en ayons pas vu davantage. Après tout,

puisque nous ne pouvons les approcher, peu importe!»

Et Pencroff retourna à son ouvrage, non sans pousser un soupir de

regret, car, dans tout marin, il y a un pêcheur, et si le plaisir

de la pêche est en raison directe de la grosseur de l'animal, on

peut juger de ce qu'un baleinier éprouve en présence d'une

baleine!

Et si ce n'avait été que le plaisir! Mais on ne pouvait se

dissimuler qu'une telle proie eût été bien profitable à la

colonie, car l'huile, la graisse, les fanons pouvaient être

employés à bien des usages!

Or, il arriva ceci, c'est que la baleine signalée sembla ne point

vouloir abandonner les eaux de l'île.

Donc, soit des fenêtres de Granite-House, soit du plateau de

Grande-vue, Harbert et Gédéon Spilett, quand ils n'étaient pas à

la chasse, Nab, tout en surveillant ses fourneaux, ne quittaient

pas la lunette et observaient tous les mouvements de l'animal. Le

cétacé, profondément engagé dans la vaste baie de l'Union, la

sillonnait rapidement depuis le cap Mandibule jusqu'au cap Griffe,

poussé par sa nageoire caudale prodigieusement puissante, sur

laquelle il s'appuyait et se mouvait par soubresauts avec une

vitesse qui allait quelquefois jusqu'à douze milles à l'heure.

Quelquefois aussi, il s'approchait si près de l'îlot, qu'on

pouvait le distinguer complètement.

C'était bien la baleine australe, qui est entièrement noire, et

dont la tête est plus déprimée que celle des baleines du nord.

On la voyait aussi rejeter par ses évents, et à une grande

hauteur, un nuage de vapeur... ou d'eau, car -- si bizarre que le

fait paraisse-les naturalistes et les baleiniers ne sont pas

encore d'accord à ce sujet.

Est-ce de l'air, est-ce de l'eau qui est ainsi chassé? On admet

généralement que c'est de la vapeur, qui, se condensant soudain au

contact de l'air froid, retombe en pluie.

Cependant la présence de ce mammifère marin préoccupait les

colons. Cela agaçait surtout Pencroff et lui donnait des

distractions pendant son travail.

Il finissait par en avoir envie, de cette baleine, comme un enfant

d'un objet qu'on lui interdit. La nuit, il en rêvait à voix haute,

et certainement, s'il avait eu des moyens de l'attaquer, si la

chaloupe eût été en état de tenir la mer, il n'aurait pas hésité à

se mettre à sa poursuite.

Mais ce que les colons ne pouvaient faire, le hasard le fit pour

eux, et le 3 mai, des cris de Nab, posté à la fenêtre de sa

cuisine, annoncèrent que la baleine était échouée sur le rivage de

l'île.

Harbert et Gédéon Spilett, qui allaient partir pour la chasse,

abandonnèrent leur fusil, Pencroff jeta sa hache, Cyrus Smith et

Nab rejoignirent leurs compagnons, et tous se dirigèrent

rapidement vers le lieu d'échouage.

Cet échouement s'était produit sur la grève de la pointe de

l'épave, à trois milles de Granite-House et à mer haute. Il était

donc probable que le cétacé ne pourrait pas se dégager facilement.

En tout cas, il fallait se hâter, afin de lui couper la retraite

au besoin. On courut avec pics et épieux ferrés, on passa le pont

de la Mercy, on redescendit la rive droite de la rivière, on prit

par la grève, et, en moins de vingt minutes, les colons étaient

auprès de l'énorme animal, au-dessus duquel fourmillait déjà un

monde d'oiseaux.

«Quel monstre!» s'écria Nab.

Et l'expression était juste, car c'était une baleine australe,

longue de quatre-vingts pieds, un géant de l'espèce, qui ne devait

pas peser moins de cent cinquante mille livres!

Cependant le monstre, ainsi échoué, ne remuait pas et ne cherchait

pas, en se débattant, à se remettre à flot pendant que la mer

était haute encore.

Les colons eurent bientôt l'explication de son immobilité, quand,

à marée basse, ils eurent fait le tour de l'animal.

Il était mort, et un harpon sortait de son flanc gauche.

«Il y a donc des baleiniers sur nos parages? dit aussitôt Gédéon

Spilett.

-- Pourquoi cela? demanda le marin.

-- Puisque ce harpon est encore là...

-- Eh! Monsieur Spilett, cela ne prouve rien, répondit Pencroff.

On a vu des baleines faire des milliers de milles avec un harpon

au flanc, et celle-ci aurait été frappée au nord de l'Atlantique

et serait venue mourir au sud du Pacifique, qu'il ne faudrait pas

s'en étonner!

-- Cependant... dit Gédéon Spilett, que l'affirmation de Pencroff

ne satisfaisait pas.

-- Cela est parfaitement possible, répondit Cyrus Smith; mais

examinons ce harpon. Peut-être, suivant un usage assez répandu,

les baleiniers ont-ils gravé sur celui-ci le nom de leur navire?»

En effet, Pencroff, ayant arraché le harpon que l'animal avait au

flanc, y lut cette inscription: Maria-Stella Vineyard.

«Un navire du Vineyard! Un navire de mon pays! s'écria-t-il. La

Maria-Stella! un beau baleinier, ma foi! Et que je connais bien!

Ah! Mes amis, un bâtiment du Vineyard, un baleinier du Vineyard!»

Et le marin, brandissant le harpon, répétait non sans émotion ce

nom qui lui tenait au coeur, ce nom de son pays natal!

Mais, comme on ne pouvait attendre que la Maria-Stella vînt

réclamer l'animal harponné par elle, on résolut de procéder au

dépeçage avant que la décomposition se fît. Les oiseaux de proie,

qui épiaient depuis quelques jours cette riche proie, voulaient,

sans plus tarder, faire acte de possesseurs, et il fallut les

écarter à coups de fusil.

Cette baleine était une femelle dont les mamelles fournirent une

grande quantité d'un lait qui, conformément à l'opinion du

naturaliste Dieffenbach, pouvait passer pour du lait de vache, et,

en effet, il n'en diffère ni par le goût, ni par la coloration, ni

par la densité.

Pencroff avait autrefois servi sur un navire baleinier, et il put

diriger méthodiquement l'opération du dépeçage, -- opération assez

désagréable, qui dura trois jours, mais devant laquelle aucun des

colons ne se rebuta, pas même Gédéon Spilett, qui, au dire du

marin, finirait par faire «un très bon naufragé.»

Le lard, coupé en tranches parallèles de deux pieds et demi

d'épaisseur, puis divisé en morceaux qui pouvaient peser mille

livres chacun, fut fondu dans de grands vases de terre, apportés

sur le lieu même du dépeçage, -- car on ne voulait pas empester

les abords du plateau de Grande-vue, -- et dans cette fusion il

perdit environ un tiers de son poids. Mais il y en avait à

profusion: la langue seule donna six mille livres d'huile, et la

lèvre inférieure quatre mille. Puis, avec cette graisse, qui

devait assurer pour longtemps la provision de stéarine et de

glycérine, il y avait encore les fanons, qui trouveraient, sans

doute, leur emploi, bien qu'on ne portât ni parapluies ni corsets

à Granite-House. La partie supérieure de la bouche du cétacé

était, en effet, pourvue, sur les deux côtés, de huit cents lames

cornées, très élastiques, de contexture fibreuse, et effilées à

leurs bords comme deux grands peignes, dont les dents, longues de

six pieds, servent à retenir les milliers d'animalcules, de petits

poissons et de mollusques dont se nourrit la baleine.

L'opération terminée, à la grande satisfaction des opérateurs, les

restes de l'animal furent abandonnés aux oiseaux, qui devraient en

faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges, et les travaux

quotidiens furent repris à Granite-House.

Toutefois, avant de rentrer au chantier de construction, Cyrus

Smith eut l'idée de fabriquer certains engins qui excitèrent

vivement la curiosité de ses compagnons. Il prit une douzaine de

fanons de baleine qu'il coupa en six parties égales et qu'il

aiguisa à leur extrémité.

«Et cela, Monsieur Cyrus, demanda Harbert, quand l'opération fut

terminée, cela servira?...

-- À tuer des loups, des renards, et même des jaguars, répondit

l'ingénieur.

-- Maintenant?

-- Non, cet hiver, quand nous aurons de la glace à notre

disposition.

-- Je ne comprends pas... répondit Harbert.

-- Tu vas comprendre, mon enfant, répondit l'ingénieur. Cet engin

n'est pas de mon invention, et il est fréquemment employé par les

chasseurs aléoutiens dans l'Amérique russe. Ces fanons que vous

voyez, mes amis, eh bien! Lorsqu'il gèlera, je les recourberai, je

les arroserai d'eau jusqu'à ce qu'ils soient entièrement enduits

d'une couche de glace qui maintiendra leur courbure, et je les

sèmerai sur la neige, après les avoir préalablement dissimulés

sous une couche de graisse. Or, qu'arrivera-t-il si un animal

affamé avale un de ces appâts? C'est que la chaleur de son estomac

fera fondre la glace, et que le fanon, se détendant, le percera de

ses bouts aiguisés.

-- Voilà qui est ingénieux! dit Pencroff.

-- Et qui épargnera la poudre et les balles, répondit Cyrus Smith.

-- Cela vaut mieux que les trappes! ajouta Nab.

-- Attendons donc l'hiver!

-- Attendons l'hiver.»

Cependant la construction du bateau avançait, et, vers la fin du

mois, il était à demi bordé. On pouvait déjà reconnaître que ses

formes seraient excellentes pour qu'il tînt bien la mer.

Pencroff travaillait avec une ardeur sans pareille, et il fallait

sa robuste nature pour résister à ces fatigues; mais ses

compagnons lui préparaient en secret une récompense pour tant de

peines, et, le 31 mai, il devait éprouver une des plus grandes

joies de sa vie.

Ce jour-là, à la fin du dîner, au moment où il allait quitter la

table, Pencroff sentit une main s'appuyer sur son épaule.

C'était la main de Gédéon Spilett, lequel lui dit:

«Un instant, maître Pencroff, on ne s'en va pas ainsi! Et le

dessert que vous oubliez?

-- Merci, Monsieur Spilett, répondit le marin, je retourne au

travail.

-- Eh bien, une tasse de café, mon ami?

-- Pas davantage.

-- Une pipe, alors?»

Pencroff s'était levé soudain, et sa bonne grosse figure pâlit,

quand il vit le reporter qui lui présentait une pipe toute

bourrée, et Harbert, une braise ardente.

Le marin voulut articuler une parole sans pouvoir y parvenir;

mais, saisissant la pipe, il la porta à ses lèvres; puis, y

appliquant la braise, il aspira coup sur coup cinq ou six gorgées.

Un nuage bleuâtre et parfumé se développa, et, des profondeurs de

ce nuage, on entendit une voix délirante qui répétait:

«Du tabac! Du vrai tabac!

-- Oui, Pencroff, répondit Cyrus Smith, et même de l'excellent

tabac!

-- Oh! Divine providence! Auteur sacré de toutes choses! s'écria

le marin. Il ne manque donc plus rien à notre île!»

Et Pencroff fumait, fumait, fumait!

«Et qui a fait cette découverte? demanda-t-il enfin. Vous, sans

doute, Harbert?

-- Non, Pencroff, c'est Monsieur Spilett.

-- Monsieur Spilett! s'écria le marin en serrant sur sa poitrine

le reporter, qui n'avait jamais subi pareille étreinte.

-- Ouf! Pencroff, répondit Gédéon Spilett, en reprenant sa

respiration, un instant compromise. Faites une part dans votre

reconnaissance à Harbert qui a reconnu cette plante, à Cyrus qui

l'a préparée, et à Nab qui a eu bien de la peine à nous garder le

secret!

-- Eh bien, mes amis, je vous revaudrai cela quelque jour!

répondit le marin. Maintenant, c'est à la vie, à la mort!»

CHAPITRE XI

Cependant l'hiver arrivait avec ce mois de juin, qui est le

décembre des zones boréales, et la grande occupation fut la

confection de vêtements chauds et solides.

Les mouflons du corral avaient été dépouillés de leur laine, et

cette précieuse matière textile, il ne s'agissait donc plus que de

la transformer en étoffe.

Il va sans dire que Cyrus Smith n'ayant à sa disposition ni

cardeuses, ni peigneuses, ni lisseuses, ni étireuses, ni

retordeuses, ni «mule-jenny», ni «self-acting» pour filer la

laine, ni métier pour la tisser, dut procéder d'une façon plus

simple, de manière à économiser le filage et le tissage. Et, en

effet, il se proposait tout bonnement d'utiliser la propriété

qu'ont les filaments de laine, quand on les presse en tous sens,

de s'enchevêtrer et de constituer, par leur simple

entrecroisement, cette étoffe qu'on appelle feutre. Ce feutre

pouvait donc s'obtenir par un simple foulage, opération qui, si

elle diminue la souplesse de l'étoffe, augmente notamment ses

propriétés conservatrices de la chaleur. Or, précisément, la laine

fournie par les mouflons était faite de brins très courts, et

c'est une bonne condition pour le feutrage.

L'ingénieur, aidé de ses compagnons, y compris Pencroff, -- il dut

encore une fois abandonner son bateau! -- commença les opérations

préliminaires, qui eurent pour but de débarrasser la laine de

cette substance huileuse et grasse dont elle est imprégnée et

qu'on nomme le suint. Ce dégraissage se fit dans des cuves

remplies d'eau, qui furent portées à la température de soixante-

dix degrés, et dans lesquelles la laine plongea pendant vingt-

quatre heures; on en fit, ensuite, un lavage à fond au moyen de

bains de soude; puis cette laine, lorsqu'elle eut été suffisamment

séchée par la pression, fut en état d'être foulée, c'est-à-dire de

produire une solide étoffe, grossière sans doute et qui n'aurait

eu aucune valeur dans un centre industriel d'Europe ou d'Amérique,

mais dont on devait faire un extrême cas sur les «marchés de l'île

Lincoln.»

On comprend que ce genre d'étoffe doit avoir été connu dès les

époques les plus reculées, et, en effet, les premières étoffes de

laine ont été fabriquées par ce procédé qu'allait employer Cyrus

Smith.

Où sa qualité d'ingénieur le servit fort, ce fut dans la

construction de la machine destinée à fouler la laine, car il sut

habilement profiter de la force mécanique, inutilisée jusqu'alors,

que possédait la chute d'eau de la grève, pour mouvoir un moulin à

foulon.

Rien ne fut plus rudimentaire. Un arbre, muni de cames qui

soulevaient et laissaient retomber tour à tour des pilons

verticaux, des auges destinées à recevoir la laine, à l'intérieur

desquelles retombaient ces pilons, un fort bâtis en charpente

contenant et reliant tout le système: telle fut la machine en

question, et telle elle avait été pendant des siècles, jusqu'au

moment où l'on eut l'idée de remplacer les pilons par des

cylindres compresseurs et de soumettre la matière, non plus à un

battage, mais à un laminage véritable.

L'opération, bien dirigée par Cyrus Smith, réussit à souhait. La

laine, préalablement imprégnée d'une dissolution savonneuse,

destinée, d'une part, à en faciliter le glissement, le

rapprochement, la compression et le ramollissement, de l'autre, à

empêcher son altération par le battage, sortit du moulin sous

forme d'une épaisse nappe de feutre. Les stries et aspérités dont

le brin de laine est naturellement pourvu s'étaient si bien

accrochées et enchevêtrées les unes aux autres, qu'elles formaient

une étoffe également propre à faire des vêtements ou des

couvertures. Ce n'était évidemment ni du mérinos, ni de la

mousseline, ni du cachemire d'écosse, ni du stoff, ni du reps, ni

du satin de Chine, ni de l'Orléans, ni de l'alpaga, ni du drap, ni

de la flanelle! C'était du «feutre lincolnien», et l'île Lincoln

comptait une industrie de plus.

Les colons eurent donc, avec de bons vêtements, d'épaisses

couvertures, et ils purent voir venir sans crainte l'hiver de

1866-67.

Les grands froids commencèrent véritablement à se faire sentir

vers le 20 juin, et, à son grand regret, Pencroff dut suspendre la

construction du bateau, qui, d'ailleurs, ne pouvait manquer d'être

achevé pour le printemps prochain.

L'idée fixe du marin était de faire un voyage de reconnaissance à

l'île Tabor, bien que Cyrus Smith n'approuvât pas ce voyage, tout

de curiosité, car il n'y avait évidemment aucun secours à trouver

sur ce rocher désert et à demi aride. Un voyage de cent cinquante

milles, sur un bateau relativement petit, au milieu de mers

inconnues, cela ne laissait pas de lui causer quelque

appréhension. Que l'embarcation, une fois au large, fût mise dans

l'impossibilité d'atteindre Tabor et ne pût revenir à l'île

Lincoln, que deviendrait-elle au milieu de ce Pacifique, si fécond

en sinistres?

Cyrus Smith causait souvent de ce projet avec Pencroff, et il

trouvait dans le marin un entêtement assez bizarre à accomplir ce

voyage, entêtement dont peut-être celui-ci ne se rendait pas bien

compte.

«Car enfin, lui dit un jour l'ingénieur, je vous ferai observer,

mon ami, qu'après avoir dit tant de bien de l'île Lincoln, après

avoir tant de fois manifesté le regret que vous éprouveriez s'il

vous fallait l'abandonner, vous êtes le premier à vouloir la

quitter.

-- La quitter pour quelques jours seulement, répondit Pencroff,

pour quelques jours seulement, Monsieur Cyrus! Le temps d'aller et

de revenir, de voir ce que c'est que cet îlot!

-- Mais il ne peut valoir l'île Lincoln!

-- J'en suis sûr d'avance!

-- Alors pourquoi vous aventurer?

-- Pour savoir ce qui se passe à l'île Tabor!

-- Mais il ne s'y passe rien! Il ne peut rien s'y passer!

-- Qui sait?

-- Et si vous êtes pris par quelque tempête?

-- Cela n'est pas à craindre dans la belle saison, répondit

Pencroff. Mais, Monsieur Cyrus, comme il faut tout prévoir, je

vous demanderai la permission de n'emmener qu'Harbert avec moi

dans ce voyage.

-- Pencroff, répondit l'ingénieur en mettant la main sur l'épaule

du marin, s'il vous arrivait malheur à vous et à cet enfant, dont

le hasard a fait notre fils, croyez-vous que nous nous en

consolerions jamais?

-- Monsieur Cyrus, répondit Pencroff avec une inébranlable

confiance, nous ne vous causerons pas ce chagrin-là. D'ailleurs,

nous reparlerons de ce voyage, quand le temps sera venu de le

faire. Puis, j'imagine que, lorsque vous aurez vu notre bateau

bien gréé, bien accastillé, quand vous aurez observé comment il se

comporte à la mer, quand nous aurons fait le tour de notre île, --

car nous le ferons ensemble, -- j'imagine, dis-je, que vous

n'hésiterez plus à me laisser partir! Je ne vous cache pas que ce

sera un chef-d'oeuvre, votre bateau!

-- Dites au moins: notre bateau, Pencroff!» répondit l'ingénieur,

momentanément désarmé.

La conversation finit ainsi pour recommencer plus tard, sans

convaincre ni le marin ni l'ingénieur.

Les premières neiges tombèrent vers la fin du mois de juin.

Préalablement, le corral avait été approvisionné largement et ne

nécessita plus de visites quotidiennes, mais il fut décidé qu'on

ne laisserait jamais passer une semaine sans s'y rendre.

Les trappes furent tendues de nouveau, et l'on fit l'essai des

engins fabriqués par Cyrus Smith. Les fanons recourbés,

emprisonnés dans un étui de glace et recouverts d'une épaisse

couche de graisse, furent placés sur la lisière de la forêt, à

l'endroit où passaient communément les animaux pour se rendre au

lac.

À la grande satisfaction de l'ingénieur, cette invention,

renouvelée des pêcheurs aléoutiens, réussit parfaitement. Une

douzaine de renards, quelques sangliers et même un jaguar s'y

laissèrent prendre, et on trouva ces animaux morts, l'estomac

perforé par les fanons détendus.

Ici se place un essai qu'il convient de rapporter, car ce fut la

première tentative faite par les colons pour communiquer avec

leurs semblables.

Gédéon Spilett avait déjà songé plusieurs fois, soit à jeter à la

mer une notice renfermée dans une bouteille que les courants

porteraient peut-être à une côte habitée, soit à la confier à des

pigeons. Mais comment sérieusement espérer que pigeons ou

bouteilles pussent franchir la distance qui séparait l'île de

toute terre et qui était de douze cents milles?

C'eut été pure folie.

Mais, le 30 juin, capture fut faite, non sans peine, d'un albatros

qu'un coup de fusil d'Harbert avait légèrement blessé à la patte.

C'était un magnifique oiseau de la famille de ces grands voiliers,

dont les ailes étendues mesurent dix pieds d'envergure, et qui

peuvent traverser des mers aussi larges que le Pacifique.

Harbert aurait bien voulu garder ce superbe oiseau, dont la

blessure guérit promptement et qu'il prétendait apprivoiser, mais

Gédéon Spilett lui fit comprendre que l'on ne pouvait négliger

cette occasion de tenter de correspondre par ce courrier avec les

terres du Pacifique, et Harbert dut se rendre, car si l'albatros

était venu de quelque région habitée, il ne manquerait pas d'y

retourner dès qu'il serait libre.

Peut-être, au fond, Gédéon Spilett, chez qui le chroniqueur

reparaissait quelquefois, n'était-il pas fâché de lancer à tout

hasard un attachant article relatant les aventures des colons de

l'île Lincoln! Quel succès pour le reporter attitré du New-York

Herald, et pour le numéro qui contiendrait la chronique, si jamais

elle arrivait à l'adresse de son directeur, l'honorable John

Benett!

Gédéon Spilett rédigea donc une notice succincte qui fut mise dans

un sac de forte toile gommée, avec prière instante, à quiconque la

trouverait, de la faire parvenir aux bureaux du New-York Herald.

Ce petit sac fut attaché au cou de l'albatros, et non à sa patte,

car ces oiseaux ont l'habitude de se reposer à la surface de la

mer; puis, la liberté fut rendue à ce rapide courrier de l'air, et

ce ne fut pas sans quelque émotion que les colons le virent

disparaître au loin dans les brumes de l'ouest.

«Où va-t-il ainsi? demanda Pencroff.

-- Vers la Nouvelle-Zélande, répondit Harbert.

-- Bon voyage!» s'écria le marin, qui, lui, n'attendait pas grand

résultat de ce mode de correspondance.

Avec l'hiver, les travaux avaient été repris à l'intérieur de

Granite-House, réparation de vêtements, confections diverses, et

entre autres des voiles de l'embarcation, qui furent taillées dans

l'inépuisable enveloppe de l'aérostat...

Pendant le mois de juillet, les froids furent intenses, mais on

n'épargna ni le bois, ni le charbon.

Cyrus Smith avait installé une seconde cheminée dans la grande

salle, et c'était là que se passaient les longues soirées.

Causerie pendant que l'on travaillait, lecture quand les mains

restaient oisives, et le temps s'écoulait avec profit pour tout le

monde.

C'était une vraie jouissance pour les colons, quand, de cette

salle bien éclairée de bougies, bien chauffée de houille, après un

dîner réconfortant, le café de sureau fumant dans la tasse, les

pipes s'empanachant d'une odorante fumée, ils entendaient la

tempête mugir au dehors! Ils eussent éprouvé un bien-être complet,

si le bien-être pouvait jamais exister pour qui est loin de ses

semblables et sans communication possible avec eux! Ils causaient

toujours de leur pays, des amis qu'ils avaient laissés, de cette

grandeur de la république américaine, dont l'influence ne pouvait

que s'accroître, et Cyrus Smith, qui avait été très mêlé aux

affaires de l'Union, intéressait vivement ses auditeurs par ses

récits, ses aperçus et ses pronostics.

Il arriva, un jour, que Gédéon Spilett fut amené à lui dire:

«Mais enfin, mon cher Cyrus, tout ce mouvement industriel et

commercial auquel vous prédisez une progression constante, est-ce

qu'il ne court pas le danger d'être absolument arrêté tôt ou tard?

-- Arrêté! Et par quoi?

-- Mais par le manque de ce charbon, qu'on peut justement appeler

le plus précieux des minéraux!

-- Oui, le plus précieux, en effet, répondit l'ingénieur, et il

semble que la nature ait voulu constater qu'il l'était, en faisant

le diamant, qui n'est uniquement que du carbone pur cristallisé.

-- Vous ne voulez pas dire, Monsieur Cyrus, repartit Pencroff,

qu'on brûlera du diamant en guise de houille dans les foyers des

chaudières?

-- Non, mon ami, répondit Cyrus Smith.

-- Cependant j'insiste, reprit Gédéon Spilett. Vous ne niez pas

qu'un jour le charbon sera entièrement consommé?

-- Oh! Les gisements houillers sont encore considérables, et les

cent mille ouvriers qui leur arrachent annuellement cent millions

de quintaux métriques ne sont pas près de les avoir épuisés!

-- Avec la proportion croissante de la consommation du charbon de

terre, répondit Gédéon Spilett, on peut prévoir que ces cent mille

ouvriers seront bientôt deux cent mille et que l'extraction sera

doublée?

-- Sans doute; mais, après les gisements d'Europe, que de

nouvelles machines permettront bientôt d'exploiter plus à fond,

les houillères d'Amérique et d'Australie fourniront longtemps

encore à la consommation de l'industrie.

-- Combien de temps? demanda le reporter.

-- Au moins deux cent cinquante ou trois cents ans.

-- C'est rassurant pour nous, répondit Pencroff, mais inquiétant

pour nos arrière-petits-cousins!

-- On trouvera autre chose, dit Harbert.

-- Il faut l'espérer, répondit Gédéon Spilett, car enfin sans

charbon, plus de machines, et sans machines, plus de chemins de

fer, plus de bateaux à vapeur, plus d'usines, plus rien de ce

qu'exige le progrès de la vie moderne!

-- Mais que trouvera-t-on? demanda Pencroff. L'imaginez-vous,

Monsieur Cyrus?

-- À peu près, mon ami.

-- Et qu'est-ce qu'on brûlera à la place du charbon?

-- L'eau, répondit Cyrus Smith.

-- L'eau, s'écria Pencroff, l'eau pour chauffer les bateaux à

vapeur et les locomotives, l'eau pour chauffer l'eau!

-- Oui, mais l'eau décomposée en ses éléments constitutifs,

répondit Cyrus Smith, et décomposée, sans doute, par

l'électricité, qui sera devenue alors une force puissante et

maniable, car toutes les grandes découvertes, par une loi

inexplicable, semblent concorder et se compléter au même moment.

Oui, mes amis, je crois que l'eau sera un jour employée comme

combustible, que l'hydrogène et l'oxygène, qui la constituent,

utilisés isolément ou simultanément, fourniront une source de

chaleur et de lumière inépuisables et d'une intensité que la

houille ne saurait avoir. Un jour, les soutes des steamers et les

tenders des locomotives, au lieu de charbon, seront chargés de ces

deux gaz comprimés, qui brûleront dans les foyers avec une énorme

puissance calorifique. Ainsi donc, rien à craindre. Tant que cette

terre sera habitée, elle fournira aux besoins de ses habitants, et

ils ne manqueront jamais ni de lumière ni de chaleur, pas plus

qu'ils ne manqueront des productions des règnes végétal, minéral

ou animal. Je crois donc que lorsque les gisements de houille

seront épuisés, on chauffera et on se chauffera avec de l'eau.

L'eau est le charbon de l'avenir.

-- Je voudrais voir cela, dit le marin.

-- Tu t'es levé trop tôt, Pencroff», répondit Nab, qui n'intervint

que par ces mots dans la discussion.

Toutefois, ce ne furent pas les paroles de Nab qui terminèrent la

conversation, mais bien les aboiements de Top, qui éclatèrent de

nouveau avec cette intonation étrange dont s'était déjà préoccupé

l'ingénieur. En même temps, Top recommençait à tourner autour de

l'orifice du puits, qui s'ouvrait à l'extrémité du couloir

intérieur.

«Qu'est-ce que Top a donc encore à aboyer ainsi? demanda Pencroff.

-- Et Jup à grogner de cette façon?» ajouta Harbert.

En effet, l'orang, se joignant au chien, donnait des signes non

équivoques d'agitation, et, détail singulier, ces deux animaux

paraissaient être plutôt inquiets qu'irrités.

«Il est évident, dit Gédéon Spilett, que ce puits est en

communication directe avec la mer, et que quelque animal marin

vient de temps en temps respirer au fond.

-- C'est évident, répondit le marin, et il n'y a pas d'autre

explication à donner... allons, silence, Top, ajouta Pencroff en

se tournant vers le chien, et toi, Jup, à ta chambre!»

Le singe et le chien se turent. Jup retourna se coucher, mais Top

resta dans le salon, et il continua à faire entendre de sourds

grognements pendant toute la soirée.

Il ne fut plus question de l'incident, qui, cependant, assombrit

le front de l'ingénieur.

Pendant le reste du mois de juillet, il y eut des alternatives de

pluie et de froid. La température ne s'abaissa pas autant que

pendant le précédent hiver, et son maximum ne dépassa pas huit

degrés fahrenheit (13, 33 degrés centigrades au-dessous de zéro).

Mais si cet hiver fut moins froid, du moins fut-il plus troublé

par les tempêtes et les coups de vent. Il y eut encore de violents

assauts de la mer qui compromirent plus d'une fois les Cheminées.

C'était à croire qu'un raz de marée, provoqué par quelque

commotion sous-marine, soulevait ces lames monstrueuses et les

précipitait sur la muraille de Granite-House.

Lorsque les colons, penchés à leurs fenêtres, observaient ces

énormes masses d'eau qui se brisaient sous leurs yeux, ils ne

pouvaient qu'admirer le magnifique spectacle de cette impuissante

fureur de l'océan. Les flots rebondissaient en écume éblouissante,

la grève entière disparaissait sous cette rageuse inondation, et

le massif semblait émerger de la mer elle-même, dont les embruns

s'élevaient à une hauteur de plus de cent pieds.

Pendant ces tempêtes, il était difficile de s'aventurer sur les

routes de l'île, dangereux même, car les chutes d'arbres y étaient

fréquentes.

Cependant les colons ne laissèrent jamais passer une semaine sans

aller visiter le corral. Heureusement, cette enceinte, abritée par

le contrefort sud-est du mont Franklin, ne souffrit pas trop des

violences de l'ouragan, qui épargna ses arbres, ses hangars, sa

palissade. Mais la basse-cour, établie sur le plateau de Grande-

vue, et, par conséquent, directement exposée aux coups du vent

d'est, eut à subir des dégâts assez considérables. Le pigeonnier

fut décoiffé deux fois, et la barrière s'abattit également. Tout

cela demandait à être refait d'une façon plus solide, car, on le

voyait clairement, l'île Lincoln était située dans les parages les

plus mauvais du Pacifique. Il semblait vraiment qu'elle formât le

point central de vastes cyclones, qui la fouettaient comme fait le

fouet de la toupie.

Seulement, ici, c'était la toupie qui était immobile, et le fouet

qui tournait.

Pendant la première semaine du mois d'août, les rafales

s'apaisèrent peu à peu, et l'atmosphère recouvra un calme qu'elle

semblait avoir à jamais perdu. Avec le calme, la température

s'abaissa, le froid redevint très vif, et la colonne

thermométrique tomba à huit degrés fahrenheit au-dessous de zéro

(22 degrés centigrades au-dessous de glace).

Le 3 août, une excursion, projetée depuis quelques jours, fut

faite dans le sud-est de l'île, vers le marais des tadornes. Les

chasseurs étaient tentés par tout le gibier aquatique, qui

établissait là ses quartiers d'hiver. Canards sauvages,

bécassines, pilets, sarcelles, grèbes, y abondaient, et il fut

décidé qu'un jour serait consacré à une expédition contre ces

volatiles.

Non seulement Gédéon Spilett et Harbert, mais aussi Pencroff et

Nab prirent part à l'expédition. Seul, Cyrus Smith, prétextant

quelque travail, ne se joignit point à eux et demeura à Granite-

House.

Les chasseurs prirent donc la route de port ballon pour se rendre

au marais, après avoir promis d'être revenus le soir. Top et Jup

les accompagnaient. Dès qu'ils eurent passé le pont de la Mercy,

l'ingénieur le releva et revint, avec la pensée de mettre à

exécution un projet pour lequel il voulait être seul.

Or, ce projet, c'était d'explorer minutieusement ce puits

intérieur dont l'orifice s'ouvrait au niveau du couloir de

Granite-House, et qui communiquait avec la mer, puisqu'autrefois

il servait de passage aux eaux du lac.

Pourquoi Top tournait-il si souvent autour de cet orifice?

Pourquoi laissait-il échapper de si étranges aboiements, quand une

sorte d'inquiétude le ramenait vers ce puits? Pourquoi Jup se

joignait-il à Top dans une sorte d'anxiété commune? Ce puits

avait-il d'autres branchements que la communication verticale avec

la mer? Se ramifiait-il vers d'autres portions de l'île? Voilà ce

que Cyrus Smith voulait savoir, et, d'abord, être seul à savoir.

Il avait donc résolu de tenter l'exploration du puits pendant une

absence de ses compagnons, et l'occasion se présentait de le

faire.

Il était facile de descendre jusqu'au fond du puits, en employant

l'échelle de corde qui ne servait plus depuis l'installation de

l'ascenseur, et dont la longueur était suffisante. C'est ce que

fit l'ingénieur. Il traîna l'échelle jusqu'à ce trou, dont le

diamètre mesurait six pieds environ, et il la laissa se dérouler,

après avoir solidement attaché son extrémité supérieure. Puis,

ayant allumé une lanterne, pris un revolver et passé un coutelas à

sa ceinture, il commença à descendre les premiers échelons.

Partout, la paroi était pleine; mais quelques saillies du roc se

dressaient de distance en distance, et, au moyen de ces saillies,

il eût été réellement possible à un être agile de s'élever jusqu'à

l'orifice du puits.

C'est une remarque que fit l'ingénieur; mais, en promenant avec

soin sa lanterne sur ces saillies, il ne trouva aucune empreinte,

aucune cassure, qui pût donner à penser qu'elles eussent servi à

une escalade ancienne ou récente.

Cyrus Smith descendit plus profondément, en éclairant tous les

points de la paroi. Il n'y vit rien de suspect.

Lorsque l'ingénieur eut atteint les derniers échelons, il sentit

la surface de l'eau, qui était alors parfaitement calme. Ni à son

niveau, ni dans aucune autre partie du puits, ne s'ouvrait aucun

couloir latéral qui pût se ramifier à l'intérieur du massif. La

muraille, que Cyrus Smith frappa du manche de son coutelas,

sonnait le plein. C'était un granit compact, à travers lequel nul

être vivant ne pouvait se frayer un chemin. Pour arriver au fond

du puits et s'élever ensuite jusqu'à son orifice, il fallait

nécessairement passer par ce canal, toujours immergé, qui le

mettait en communication avec la mer à travers le sous-sol rocheux

de la grève, et cela n'était possible qu'à des animaux marins.

Quant à la question de savoir où aboutissait ce canal, en quel

point du littoral et à quelle profondeur sous les flots, on ne

pouvait la résoudre.

Donc, Cyrus Smith, ayant terminé son exploration, remonta, retira

l'échelle, recouvrit l'orifice du puits et revint, tout pensif, à

la grande salle de Granite-House, en se disant: «Je n'ai rien vu,

et pourtant il y a quelque chose!»

CHAPITRE XII

Le soir même, les chasseurs revinrent, ayant fait bonne chasse,

et, littéralement chargés de gibier, ils portaient tout ce que

pouvaient porter quatre hommes.

Top avait un chapelet de pilets autour du cou, et Jup, des

ceintures de bécassines autour du corps.

«Voilà, mon maître, s'écria Nab, voilà de quoi employer notre

temps! Conserves, pâtés, nous aurons là une réserve agréable! Mais

il faut que quelqu'un m'aide. Je compte sur toi, Pencroff.

-- Non, Nab, répondit le marin. Le gréement du bateau me réclame,

et tu voudras bien te passer de moi.

-- Et vous, Monsieur Harbert?

-- Moi, Nab, il faut que j'aille demain au corral, répondit le

jeune garçon.

-- Ce sera donc vous, Monsieur Spilett, qui m'aiderez?

-- Pour t'obliger, Nab, répondit le reporter, mais je te préviens

que si tu me dévoiles tes recettes, je les publierai.

-- À votre convenance, Monsieur Spilett, répondit Nab, à votre

convenance!»

Et voilà comment, le lendemain, Gédéon Spilett, devenu l'aide de

Nab, fut installé dans son laboratoire culinaire. Mais auparavant,

l'ingénieur lui avait fait connaître le résultat de l'exploration

qu'il avait faite la veille, et, à cet égard, le reporter partagea

l'opinion de Cyrus Smith, que, bien qu'il n'eût rien trouvé, il

restait toujours un secret à découvrir!

Les froids persévérèrent pendant une semaine encore, et les colons

ne quittèrent pas Granite-House, si ce n'est pour les soins à

donner à la basse-cour. La demeure était parfumée des bonnes

odeurs qu'émettaient les manipulations savantes de Nab et du

reporter; mais tout le produit de la chasse aux marais ne fut pas

transformé en conserves, et comme le gibier, par ce froid intense,

se gardait parfaitement, canards sauvages et autres furent mangés

frais et déclarés supérieurs à toutes autres bêtes aquatiques du

monde connu.

Pendant cette semaine, Pencroff, aidé par Harbert, qui maniait

habilement l'aiguille du voilier, travailla avec tant d'ardeur,

que les voiles de l'embarcation furent terminées. Le cordage de

chanvre ne manquait pas, grâce au gréement qui avait été retrouvé

avec l'enveloppe du ballon. Les câbles, les cordages du filet,

tout cela était fait d'un filin excellent, dont le marin tira bon

parti. Les voiles furent bordées de fortes ralingues, et il

restait encore de quoi fabriquer les drisses, les haubans, les

écoutes, etc. Quant au pouliage, sur les conseils de Pencroff et

au moyen du tour qu'il avait installé, Cyrus Smith fabriqua les

poulies nécessaires. Il arriva donc que le gréement était

entièrement paré bien avant que le bateau fût fini. Pencroff

dressa même un pavillon bleu, rouge et blanc, dont les couleurs

avaient été fournies par certaines plantes tinctoriales, très

abondantes dans l'île. Seulement, aux trente-sept étoiles

représentant les trente-sept états de l'union qui resplendissent

sur le yacht des pavillons américains, le marin en avait ajouté

une trente-huitième, l'étoile de «l'état de Lincoln», car il

considérait son île comme déjà rattachée à la grande république.

«Et, disait-il, elle l'est de coeur, si elle ne l'est pas encore

de fait!» en attendant, ce pavillon fut arboré à la fenêtre

centrale de Granite-House, et les colons le saluèrent de trois

hurrahs.

Cependant on touchait au terme de la saison froide, et il semblait

que ce second hiver allait se passer sans incident grave, quand,

dans la nuit du 11 août, le plateau de Grande-vue fut menacé d'une

dévastation complète.

Après une journée bien remplie, les colons dormaient profondément,

lorsque, vers quatre heures du matin, ils furent subitement

réveillés par les aboiements de Top.

Le chien n'aboyait pas, cette fois, près de l'orifice du puits,

mais au seuil de la porte, et il se jetait dessus comme s'il eût

voulu l'enfoncer. Jup, de son côté, poussait des cris aigus.

«Eh bien, Top!» cria Nab, qui fut le premier éveillé.

Mais le chien continua d'aboyer avec plus de fureur.

«Qu'est-ce donc?» demanda Cyrus Smith.

Et tous, vêtus à la hâte, se précipitèrent vers les fenêtres de la

chambre, qu'ils ouvrirent.

Sous leurs yeux se développait une couche de neige qui paraissait

à peine blanche dans cette nuit très obscure. Les colons ne virent

rien, mais ils entendirent de singuliers aboiements qui éclataient

dans l'ombre. Il était évident que la grève avait été envahie par

un certain nombre d'animaux que l'on ne pouvait distinguer.

«Qu'est-ce? s'écria Pencroff.

-- Des loups, des jaguars ou des singes! répondit Nab.

-- Diable! Mais ils peuvent gagner le haut du plateau! dit le

reporter.

-- Et notre basse-cour, s'écria Harbert, et nos plantations?...

-- Par où ont-ils donc passé? demanda Pencroff.

-- Ils auront franchi le ponceau de la grève, répondit

l'ingénieur, que l'un de nous aura oublié de refermer.

-- En effet, dit Spilett, je me rappelle l'avoir laissé ouvert...

-- Un beau coup que vous avez fait là, Monsieur Spilett! s'écria

le marin.

-- Ce qui est fait est fait, répondit Cyrus Smith. Avisons à ce

qu'il faut faire!»

Telles furent les demandes et les réponses qui furent rapidement

échangées entre Cyrus Smith et ses compagnons. Il était certain

que le ponceau avait été franchi, que la grève était envahie par

des animaux, et que ceux-ci, quels qu'ils fussent, pouvaient, en

remontant la rive gauche de la Mercy, arriver au plateau de

Grande-vue. Il fallait donc les gagner de vitesse et les

combattre, au besoin.

«Mais quelles sont ces bêtes-là?» fut-il demandé une seconde fois,

au moment où les aboiements retentissaient avec plus de force.

Ces aboiements firent tressaillir Harbert, et il se souvint de les

avoir déjà entendus pendant sa première visite aux sources du

creek-rouge.

«Ce sont des culpeux, ce sont des renards! dit-il.

-- En avant!» s'écria le marin.

Et tous, s'armant de haches, de carabines et de revolvers, se

précipitèrent dans la banne de l'ascenseur et prirent pied sur la

grève.

Ce sont de dangereux animaux que ces culpeux, quand ils sont en

grand nombre et que la faim les irrite.

Néanmoins, les colons n'hésitèrent pas à se jeter au milieu de la

bande, et leurs premiers coups de revolver, lançant de rapides

éclairs dans l'obscurité, firent reculer les premiers assaillants.

Ce qui importait avant tout, c'était d'empêcher ces pillards de

s'élever jusqu'au plateau de Grande-vue, car les plantations, la

basse-cour, eussent été à leur merci, et d'immenses dégâts, peut-

être irréparables, surtout en ce qui concernait le champ de blé,

se seraient inévitablement produits.

Mais comme l'envahissement du plateau ne pouvait se faire que par

la rive gauche de la Mercy, il suffisait d'opposer aux culpeux une

barrière insurmontable sur cette étroite portion de la berge

comprise entre la rivière et la muraille de granit.

Ceci fut compris de tous, et, sur un ordre de Cyrus Smith, ils

gagnèrent l'endroit désigné, pendant que la troupe des culpeux

bondissait dans l'ombre.

Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Harbert, Pencroff et Nab se

disposèrent donc de manière à former une ligne infranchissable.

Top, ses formidables mâchoires ouvertes, précédait les colons, et

il était suivi de Jup, armé d'un gourdin noueux qu'il brandissait

comme une massue.

La nuit était extrêmement obscure. Ce n'était qu'à la lueur des

décharges, dont chacune devait porter, qu'on apercevait les

assaillants, qui devaient être au moins une centaine, et dont les

yeux brillaient comme des braises.

«Il ne faut pas qu'ils passent! s'écria Pencroff.

-- Ils ne passeront pas!» répondit l'ingénieur.

Mais s'ils ne passèrent pas, ce ne fut pas faute de l'avoir tenté.

Les derniers rangs poussaient les premiers, et ce fut une lutte

incessante à coups de revolver et à coups de hache. Bien des

cadavres de culpeux devaient déjà joncher le sol, mais la bande ne

semblait pas diminuer, et on eût dit qu'elle se renouvelait sans

cesse par le ponceau de la grève.

Bientôt, les colons durent lutter corps à corps, et ils n'étaient

pas sans avoir reçu quelques blessures, légères fort heureusement.

Harbert avait, d'un coup de revolver, débarrassé Nab, sur le dos

duquel un culpeux venait de s'abattre comme un chat-tigre. Top se

battait avec une fureur véritable, sautant à la gorge des renards

et les étranglant net. Jup, armé de son bâton, tapait comme un

sourd, et c'était en vain qu'on voulait le faire rester en

arrière. Doué, sans doute, d'une vue qui lui permettait de percer

cette obscurité, il était toujours au plus fort du combat et

poussait de temps en temps un sifflement aigu, qui était chez lui

la marque d'une extrême jubilation. À un certain moment, il

s'avança même si loin, qu'à la lueur d'un coup de revolver, on put

le voir entouré de cinq ou six grands culpeux, auxquels il tenait

tête avec un rare sang-froid.

Cependant la lutte devait finir à l'avantage des colons, mais

après qu'ils eurent résisté deux grandes heures! Les premières

lueurs de l'aube, sans doute, déterminèrent la retraite des

assaillants, qui détalèrent vers le nord, de manière à repasser le

ponceau, que Nab courut relever immédiatement.

Quand le jour eut suffisamment éclairé le champ de bataille, les

colons purent compter une cinquantaine de cadavres épars sur la

grève.

«Et Jup! s'écria Pencroff. Où est donc Jup?»

Jup avait disparu. Son ami Nab l'appela, et, pour la première

fois, Jup ne répondit pas à l'appel de son ami.

Chacun se mit en quête de Jup, tremblant de le compter parmi les

morts. On déblaya la place des cadavres, qui tachaient la neige de

leur sang, et Jup fut retrouvé au milieu d'un véritable monceau de

culpeux dont les mâchoires fracassées, les reins brisés,

témoignaient qu'ils avaient eu affaire au terrible gourdin de

l'intrépide animal. Le pauvre Jup tenait encore à la main le

tronçon de son bâton rompu; mais privé de son arme, il avait été

accablé par le nombre, et de profondes blessures labouraient sa

poitrine.

«Il est vivant! s'écria Nab, qui se pencha sur lui.

-- Et nous le sauverons, répondit le marin, nous le soignerons

comme l'un de nous!»

Il semblait que Jup comprît, car il inclina sa tête sur l'épaule

de Pencroff, comme pour le remercier.

Le marin était blessé lui-même, mais ses blessures, ainsi que

celles de ses compagnons, étaient insignifiantes, car, grâce à

leurs armes à feu, presque toujours ils avaient pu tenir les

assaillants à distance. Il n'y avait donc que l'orang dont l'état

fût grave.

Jup, porté par Nab et Pencroff, fut amené jusqu'à l'ascenseur, et

c'est à peine si un faible gémissement sortit de ses lèvres. On le

remonta doucement à Granite-House. Là, il fut installé sur un des

matelas empruntés à l'une des couchettes, et ses blessures furent

lavées avec le plus grand soin.

Il ne paraissait pas qu'elles eussent atteint quelque organe

essentiel, mais Jup avait été très affaibli par la perte de son

sang, et la fièvre se déclara à un degré assez fort.

On le coucha donc, après son pansement, on lui imposa une diète

sévère, «tout comme à une personne naturelle», dit Nab, et on lui

fit boire quelques tasses de tisane rafraîchissante, dont la

pharmacie végétale de Granite-House fournit les ingrédients.

Jup s'endormit d'un sommeil agité d'abord; mais peu à peu sa

respiration devint plus régulière, et on le laissa reposer dans le

plus grand calme. De temps en temps, Top, marchant, on peut dire

«sur la pointe des pieds», venait visiter son ami et semblait

approuver tous les soins que l'on prenait de lui. Une des mains de

Jup pendait hors de la couche, et Top la léchait d'un air contrit.

Ce matin même, on procéda à l'ensevelissement des morts, qui

furent traînés jusqu'à la forêt du Far-West et enterrés

profondément.

Cette attaque, qui aurait pu avoir des conséquences si graves, fut

une leçon pour les colons, et désormais ils ne se couchèrent plus

sans que l'un d'eux se fût assuré que tous les ponts étaient

relevés et qu'aucune invasion n'était possible.

Cependant Jup, après avoir donné des craintes sérieuses pendant

quelques jours, réagit vigoureusement contre le mal. Sa

constitution l'emporta, la fièvre diminua peu à peu, et Gédéon

Spilett, qui était un peu médecin, le considéra bientôt comme tiré

d'affaire. Le 16 août, Jup commença à manger. Nab lui faisait de

bons petits plats sucrés que le malade dégustait avec sensualité,

car, s'il avait un défaut mignon, c'était d'être un tantinet

gourmand, et Nab n'avait jamais rien fait pour le corriger de ce

défaut-là.

«Que voulez-vous? Disait-il à Gédéon Spilett, qui lui reprochait

quelquefois de le gâter, il n'a pas d'autre plaisir que celui de

la bouche, ce pauvre Jup, et je suis trop heureux de pouvoir

reconnaître ainsi ses services!»

Dix jours après avoir pris le lit, le 21 août, maître Jup se leva.

Ses blessures étaient cicatrisées, et on vit bien qu'il ne

tarderait pas à recouvrer sa souplesse et sa vigueur habituelles.

Comme tous les convalescents, il fut alors pris d'une faim

dévorante, et le reporter le laissa manger à sa fantaisie, car il

se fiait à cet instinct qui manque trop souvent aux êtres

raisonnants et qui devait préserver l'orang de tout excès. Nab

était ravi de voir revenir l'appétit de son élève.

«Mange, lui disait-il, mon Jup, et ne te fais faute de rien! Tu as

versé ton sang pour nous, et c'est bien le moins que je t'aide à

le refaire!»

Enfin, le 25 août, on entendit la voix de Nab qui appelait ses

compagnons.

«Monsieur Cyrus, Monsieur Gédéon, Monsieur Harbert, Pencroff,

venez! Venez!»

Les colons, réunis dans la grande salle, se levèrent à l'appel de

Nab, qui était alors dans la chambre réservée à Jup.

«Qu'y a-t-il? demanda le reporter.

-- Voyez!» répondit Nab en poussant un vaste éclat de rire.

Et que vit-on? Maître Jup, qui fumait, tranquillement et

sérieusement, accroupi comme un turc sur la porte de Granite-

House!

«Ma pipe! s'écria Pencroff. Il a pris ma pipe! Ah! Mon brave Jup,

je t'en fais cadeau! Fume, mon ami, fume!»

Et Jup lançait gravement d'épaisses bouffées de tabac, ce qui

semblait lui procurer des jouissances sans pareilles.

Cyrus Smith ne se montra pas autrement étonné de l'incident, et il

cita plusieurs exemples de singes apprivoisés, auxquels l'usage du

tabac était devenu familier.

Mais, à partir de ce jour, maître Jup eut sa pipe à lui, l'ex-pipe

du marin, qui fut suspendue dans sa chambre, près de sa provision

de tabac. Il la bourrait lui-même, il l'allumait à un charbon

ardent et paraissait être le plus heureux des quadrumanes. On

pense bien que cette communauté de goût ne fit que resserrer entre

Jup et Pencroff ces étroits liens d'amitié qui unissaient déjà le

digne singe et l'honnête marin.

«C'est peut-être un homme, disait quelquefois Pencroff à Nab. Est-

ce que ça t'étonnerait si un jour il se mettait à nous parler?

-- Ma foi non, répondait Nab. Ce qui m'étonne, c'est plutôt qu'il

ne parle pas, car enfin, il ne lui manque que la parole!

-- Ça m'amuserait tout de même, reprenait le marin, si un beau

jour il me disait: «si nous changions de pipe, Pencroff!»

-- Oui, répondait Nab. Quel malheur qu'il soit muet de naissance!»

Avec le mois de septembre, l'hiver fut entièrement terminé, et les

travaux reprirent avec ardeur.

La construction du bateau avança rapidement. Il était entièrement

bordé déjà, et on le membra intérieurement, de manière à relier

toutes les parties de la coque, avec des membrures assouplies par

la vapeur d'eau, qui se prêtèrent à toutes les exigences du

gabarit.

Comme le bois ne manquait pas, Pencroff proposa à l'ingénieur de

doubler intérieurement la coque avec un vaigrage étanche, ce qui

assurerait complètement la solidité de l'embarcation.

Cyrus Smith ne sachant pas ce que réservait l'avenir, approuva

l'idée du marin de rendre son embarcation aussi solide que

possible.

Le vaigrage et le pont du bateau furent entièrement finis vers le

15 septembre. Pour calfater les coutures, on fit de l'étoupe avec

du zostère sec, qui fut introduit à coups de maillet entre les

bordages de la coque, du vaigrage et du pont; puis, ces coutures

furent recouvertes de goudron bouillant, que les pins de la forêt

fournirent avec abondance.

L'aménagement de l'embarcation fut des plus simples.

Elle avait d'abord été lestée avec de lourds morceaux de granit,

maçonnés dans un lit de chaux, et dont on arrima douze mille

livres environ. Un tillac fut posé par-dessus ce lest, et

l'intérieur fut divisé en deux chambres, le long desquelles

s'étendaient deux bancs, qui servaient de coffres. Le pied du mât

devait épontiller la cloison qui séparait les deux chambres, dans

lesquelles on parvenait par deux écoutilles, ouvertes sur le pont

et munies de capots.

Pencroff n'eut aucune peine à trouver un arbre convenable pour la

mâture. Il choisit un jeune sapin, bien droit, sans noeuds, qu'il

n'eut qu'à équarrir à son emplanture et à arrondir à sa tête. Les

ferrures du mât, celles du gouvernail et celles de la coque

avaient été grossièrement, mais solidement fabriquées à la forge

des cheminées. Enfin, vergues, mât de flèche, gui, espars,

avirons, etc., tout était terminé dans la première semaine

d'octobre, et il fut convenu qu'on ferait l'essai du bateau aux

abords de l'île, afin de reconnaître comment il se comportait à la

mer et dans quelle mesure on pouvait se fier à lui.

Pendant tout ce temps, les travaux nécessaires n'avaient point été

négligés. Le corral était réaménagé, car le troupeau de mouflons

et de chèvres comptait un certain nombre de petits qu'il fallait

loger et nourrir. Les visites des colons n'avaient manqué ni au

parc aux huîtres, ni à la garenne, ni aux gisements de houille et

de fer, ni à quelques parties jusque-là inexplorées des forêts du

Far-West, qui étaient fort giboyeuses.

Certaines plantes indigènes furent encore découvertes, et, si

elles n'avaient pas une utilité immédiate, elles contribuèrent à

varier les réserves végétales de Granite-House. C'étaient des

espèces de ficoïdes, les unes semblables à celles du cap, avec des

feuilles charnues comestibles, les autres produisant des graines

qui contenaient une sorte de farine.

Le 10 octobre, le bateau fut lancé à la mer. Pencroff était

radieux. L'opération réussit parfaitement.

L'embarcation, toute gréée, ayant été poussée sur des rouleaux à

la lisière du rivage, fut prise par la mer montante et flotta aux

applaudissements des colons, et particulièrement de Pencroff, qui

ne montra aucune modestie en cette occasion. D'ailleurs, sa vanité

devait survivre à l'achèvement du bateau, puisque, après l'avoir

construit, il allait être appelé à le commander. Le grade de

capitaine lui fut décerné de l'agrément de tous.

Pour satisfaire le capitaine Pencroff, il fallut tout d'abord

donner un nom à l'embarcation, et, après plusieurs propositions

longuement discutées, les suffrages se réunirent sur celui de

Bonadventure, qui était le nom de baptême de l'honnête marin.

Dès que le Bonadventure eut été soulevé par la marée montante, on

put voir qu'il se tenait parfaitement dans ses lignes d'eau, et

qu'il devait convenablement naviguer sous toutes les allures.

Du reste, l'essai en allait être fait, le jour même, dans une

excursion au large de la côte. Le temps était beau, la brise

fraîche, et la mer facile, surtout sur le littoral du sud, car le

vent soufflait du nord-ouest depuis une heure déjà.

«Embarque! Embarque!» criait le capitaine Pencroff.

Mais il fallait déjeuner avant de partir, et il parut même bon

d'emporter des provisions à bord, pour le cas où l'excursion se

prolongerait jusqu'au soir.

Cyrus Smith avait hâte, également, d'essayer cette embarcation,

dont les plans venaient de lui, bien que, sur le conseil du marin,

il en eût souvent modifié quelques parties; mais il n'avait pas en

elle la confiance que manifestait Pencroff, et comme celui-ci ne

reparlait plus du voyage à l'île Tabor, Cyrus Smith espérait même

que le marin y avait renoncé. Il lui eût répugné, en effet, de

voir deux ou trois de ses compagnons s'aventurer au loin sur cette

barque, si petite en somme, et qui ne jaugeait pas plus de quinze

tonneaux.

À dix heures et demie, tout le monde était à bord, même Jup, même

Top. Nab et Harbert levèrent l'ancre qui mordait le sable près de

l'embouchure de la Mercy, la brigantine fut hissée, le pavillon

lincolnien flotta en tête du mât, et le Bonadventure, dirigé par

Pencroff, prit le large.

Pour sortir de la baie de l'union, il fallut d'abord faire vent

arrière, et l'on put constater que, sous cette allure, la vitesse

de l'embarcation était satisfaisante.

Après avoir doublé la pointe de l'épave et le cap griffe, Pencroff

dut tenir le plus près, afin de prolonger la côte méridionale de

l'île, et, après avoir couru quelques bords, il observa que le

Bonadventure pouvait marcher environ à cinq quarts du vent, et

qu'il se soutenait convenablement contre la dérive. Il virait très

bien vent devant, ayant du «coup», comme disent les marins, et

gagnant même dans son virement.

Les passagers du Bonadventure étaient véritablement enchantés. Ils

avaient là une bonne embarcation, qui, le cas échéant, pourrait

leur rendre de grands services, et par ce beau temps, avec cette

brise bien faite, la promenade fut charmante.

Pencroff se porta au large, à trois ou quatre milles de la côte,

par le travers du port ballon. L'île apparut alors dans tout son

développement et sous un nouvel aspect, avec le panorama varié de

son littoral depuis le cap griffe jusqu'au promontoire du reptile,

ses premiers plans de forêts dans lesquels les conifères

tranchaient encore sur le jeune feuillage des autres arbres à

peine bourgeonnés, et ce mont Franklin, qui dominait l'ensemble et

dont quelques neiges blanchissaient la tête.

«Que c'est beau! s'écria Harbert.

-- Oui, notre île est belle et bonne, répondit Pencroff. Je l'aime

comme j'aimais ma pauvre mère! Elle nous a reçus, pauvres et

manquant de tout, et que manque-t-il à ces cinq enfants qui lui

sont tombés du ciel?

-- Rien! répondit Nab, rien, capitaine!»

Et les deux braves gens poussèrent trois formidables hurrahs en

l'honneur de leur île!

Pendant ce temps, Gédéon Spilett, appuyé au pied du mât, dessinait

le panorama qui se développait sous ses yeux.

Cyrus Smith regardait en silence.

«Eh bien, Monsieur Cyrus, demanda Pencroff, que dites-vous de

notre bateau?

-- Il paraît se bien comporter, répondit l'ingénieur.

-- Bon! Et croyez-vous, à présent, qu'il pourrait entreprendre un

voyage de quelque durée?

-- Quel voyage, Pencroff?

-- Celui de l'île Tabor, par exemple?

-- Mon ami, répondit Cyrus Smith, je crois que, dans un cas

pressant, il ne faudrait pas hésiter à se confier au Bonadventure,

même pour une traversée plus longue; mais, vous le savez, je vous

verrais partir avec peine pour l'île Tabor, puisque rien ne vous

oblige à y aller.

-- On aime à connaître ses voisins, répondit Pencroff, qui

s'entêtait dans son idée. L'île Tabor, c'est notre voisine, et

c'est la seule! La politesse veut qu'on aille, au moins, lui faire

une visite!

-- Diable! fit Gédéon Spilett, notre ami Pencroff est à cheval sur

les convenances!

-- Je ne suis à cheval sur rien du tout, riposta le marin, que

l'opposition de l'ingénieur vexait un peu, mais qui n'aurait pas

voulu lui causer quelque peine.

-- Songez, Pencroff, répondit Cyrus Smith, que vous ne pouvez

aller seul à l'île Tabor.

-- Un compagnon me suffira.

-- Soit, répondit l'ingénieur. C'est donc de deux colons sur cinq

que vous risquez de priver la colonie de l'île Lincoln?

-- Sur six! répondit Pencroff. Vous oubliez Jup.

-- Sur sept! ajouta Nab. Top en vaut bien un autre!

-- Il n'y a pas de risque, Monsieur Cyrus, reprit Pencroff.

-- C'est possible, Pencroff; mais, je vous le répète, c'est

s'exposer sans nécessité!»

L'entêté marin ne répondit pas et laissa tomber la conversation,

bien décidé à la reprendre. Mais il ne se doutait guère qu'un

incident allait lui venir en aide et changer en une oeuvre

d'humanité ce qui n'était qu'un caprice, discutable après tout. En

effet, après s'être tenu au large, le Bonadventure venait de se

rapprocher de la côte, en se dirigeant vers le port Ballon. Il

était important de vérifier les passes ménagées entre les bancs de

sable et les récifs, pour les baliser au besoin, puisque cette

petite crique devait être le port d'attache du bateau.

On n'était plus qu'à un demi-mille de la côte, et il avait fallu

louvoyer pour gagner contre le vent. La vitesse du Bonadventure

n'était que très modérée alors, parce que la brise, en partie

arrêtée par la haute terre, gonflait à peine ses voiles, et la

mer, unie comme une glace, ne se ridait qu'au souffle des risées

qui passaient capricieusement.

Harbert se tenait à l'avant, afin d'indiquer la route à suivre au

milieu des passes, lorsqu'il s'écria tout d'un coup:

«Lofe, Pencroff, lofe.

-- Qu'est-ce qu'il y a? répondit le marin en se levant. Une roche?

-- Non... attends, dit Harbert... je ne vois pas bien... lofe

encore... bon... arrive un peu...»

Et ce disant, Harbert, couché le long du bord, plongea rapidement

son bras dans l'eau et se releva en disant:

«Une bouteille!»

Il tenait à la main une bouteille fermée, qu'il venait de saisir à

quelques encablures de la côte.

Cyrus Smith prit la bouteille. Sans dire un seul mot, il en fit

sauter le bouchon, et il tira un papier humide, sur lequel se

lisaient ces mots:

Naufragé... île Tabor: 153 degrés o. long -- 37 degrés 11 lat. s.

CHAPITRE XIII

«Un naufragé! s'écria Pencroff, abandonné à quelques cents milles

de nous sur cette île Tabor! Ah! Monsieur Cyrus, vous ne vous

opposerez plus maintenant à mon projet de voyage!

-- Non, Pencroff, répondit Cyrus Smith, et vous partirez le plus

tôt possible.

-- Dès demain?

-- Dès demain.»

L'ingénieur tenait à la main le papier qu'il avait retiré de la

bouteille. Il le médita pendant quelques instants, puis, reprenant

la parole:

«De ce document, mes amis, dit-il, de la forme même dans laquelle

il est conçu, on doit d'abord conclure ceci: c'est, premièrement,

que le naufragé de l'île Tabor est un homme ayant des

connaissances assez avancées en marine, puisqu'il donne la

latitude et la longitude de l'île, conformes à celles que nous

avons trouvées, et jusqu'à une minute d'approximation;

secondement, qu'il est anglais ou américain, puisque le document

est écrit en langue anglaise.

-- Ceci est parfaitement logique, répondit Gédéon Spilett, et la

présence de ce naufragé explique l'arrivée de la caisse sur les

rivages de l'île. Il y a eu naufrage, puisqu'il y a un naufragé.

Quant à ce dernier, quel qu'il soit, il est heureux pour lui que

Pencroff ait eu l'idée de construire ce bateau et de l'essayer

aujourd'hui même, car, un jour de retard, et cette bouteille

pouvait se briser sur les récifs.

-- En effet, dit Harbert, c'est une chance heureuse que le

Bonadventure ait passé là, précisément quand cette bouteille

flottait encore!

-- Et cela ne vous semble pas bizarre? demanda Cyrus Smith à

Pencroff.

-- Cela me semble heureux, voilà tout, répondit le marin. Est-ce

que vous voyez quelque chose d'extraordinaire à cela, Monsieur

Cyrus? Cette bouteille, il fallait bien qu'elle allât quelque

part, et pourquoi pas ici aussi bien qu'ailleurs?

-- Vous avez peut-être raison, Pencroff, répondit l'ingénieur, et

cependant...

-- Mais, fit observer Harbert, rien ne prouve que cette bouteille

flotte depuis longtemps sur la mer?

-- Rien, répondit Gédéon Spilett, et même le document paraît avoir

été récemment écrit. Qu'en pensez-vous, Cyrus?

-- Cela est difficile à vérifier, et, d'ailleurs, nous le

saurons!» répondit Cyrus Smith.

Pendant cette conversation, Pencroff n'était pas resté inactif. Il

avait viré de bord, et le Bonadventure, grand largue, toutes

voiles portant, filait rapidement vers le cap Griffe. Chacun

songeait à ce naufragé de l'île Tabor. Était-il encore temps de le

sauver? Grand événement dans la vie des colons!

Eux-mêmes n'étaient que des naufragés, mais il était à craindre

qu'un autre n'eût pas été aussi favorisé qu'eux, et leur devoir

était de courir au-devant de l'infortune.

Le cap griffe fut doublé, et le Bonadventure

vint mouiller vers quatre heures à l'embouchure de la Mercy.

Le soir même, les détails relatifs à la nouvelle expédition

étaient réglés. Il parut convenable que Pencroff et Harbert, qui

connaissaient la manoeuvre d'une embarcation, fussent seuls à

entreprendre ce voyage. En partant le lendemain, 11 octobre, ils

pourraient arriver le 13 dans la journée, car, avec le vent qui

régnait, il ne fallait pas plus de quarante-huit heures pour faire

cette traversée de cent cinquante milles. Un jour dans l'île,

trois ou quatre jours pour revenir, on pouvait donc compter que,

le 17, ils seraient de retour à l'île Lincoln. Le temps était

beau, le baromètre remontait sans secousses, le vent semblait bien

établi, toutes les chances étaient donc en faveur de ces braves

gens, qu'un devoir d'humanité allait entraîner loin de leur île.

Ainsi donc, il avait été convenu que Cyrus Smith, Nab et Gédéon

Spilett resteraient à Granite-House; mais une réclamation se

produisit, et Gédéon Spilett, qui n'oubliait point son métier de

reporter du New-York Herald, ayant déclaré qu'il irait à la nage

plutôt que de manquer une pareille occasion, il fut admis à

prendre part au voyage.

La soirée fut employée à transporter à bord du Bonadventure

quelques objets de literie, des ustensiles, des armes, des

munitions, une boussole, des vivres pour une huitaine de jours,

et, ce chargement ayant été rapidement opéré, les colons

remontèrent à Granite-House.

Le lendemain, à cinq heures du matin, les adieux furent faits, non

sans une certaine émotion de part et d'autre, et Pencroff,

éventant ses voiles, se dirigea vers le cap griffe, qu'il devait

doubler pour prendre directement ensuite la route du sud-ouest.

Le Bonadventure était déjà à un quart de mille de la côte, quand

ses passagers aperçurent sur les hauteurs de Granite-House deux

hommes qui leur faisaient un signe d'adieu. C'étaient Cyrus Smith

et Nab.

«Nos amis! s'écria Gédéon Spilett. Voilà notre première séparation

depuis quinze mois!...»

Pencroff, le reporter et Harbert firent un dernier signe d'adieu,

et Granite-House disparut bientôt derrière les hautes roches du

cap.

Pendant les premières heures de la journée, le Bonadventure resta

constamment en vue de la côte méridionale de l'île Lincoln, qui

n'apparut bientôt plus que sous la forme d'une corbeille verte, de

laquelle émergeait le mont Franklin. Les hauteurs, amoindries par

l'éloignement, lui donnaient une apparence peu faite pour attirer

les navires sur ses atterrages.

Le promontoire du reptile fut dépassé vers une heure, mais à dix

milles au large. De cette distance, il n'était plus possible de

rien distinguer de la côte occidentale qui s'étendait jusqu'aux

croupes du mont Franklin, et, trois heures après, tout ce qui

était l'île Lincoln avait disparu au-dessous de l'horizon.

Le Bonadventure se conduisait parfaitement. Il s'élevait

facilement à la lame et faisait une route rapide. Pencroff avait

gréé sa voile de flèche, et, ayant tout dessus, il marchait

suivant une direction rectiligne, relevée à la boussole. De temps

en temps, Harbert le relayait au gouvernail, et la main du jeune

garçon était si sûre, que le marin n'avait pas une embardée à lui

reprocher.

Gédéon Spilett causait avec l'un, avec l'autre, et, au besoin, il

mettait la main à la manoeuvre. Le capitaine Pencroff était

absolument satisfait de son équipage, et ne parlait rien moins que

de le gratifier «d'un quart de vin par bordée»! au soir, le

croissant de la lune, qui ne devait être dans son premier quartier

que le 16, se dessina dans le crépuscule solaire et s'éteignit

bientôt. La nuit fut sombre, mais très étoilée, et une belle

journée s'annonçait encore pour le lendemain.

Pencroff, par prudence, amena la voile de flèche, ne voulant point

s'exposer à être surpris par quelque excès de brise avec de la

toile en tête de mât. C'était peut-être trop de précaution pour

une nuit si calme, mais Pencroff était un marin prudent, et on

n'aurait pu le blâmer.

Le reporter dormit une partie de la nuit. Pencroff et Harbert se

relayèrent de deux heures en deux heures au gouvernail. Le marin

se fiait à Harbert comme à lui-même, et sa confiance était

justifiée par le sang-froid et la raison du jeune garçon.

Pencroff lui donnait la route comme un commandant à son timonier,

et Harbert ne laissait pas le Bonadventure ne subissait pas

quelque courant inconnu, il devait terrir juste sur l'île Tabor.

Quant à cette mer que l'embarcation parcourait alors, elle était

absolument déserte. Parfois, quelque grand oiseau, albatros ou

frégate, passait à portée de fusil, et Gédéon Spilett se demandait

si ce n'était pas à l'un de ces puissants volateurs qu'il avait

confié sa dernière chronique adressée au New-York Herald. Ces

oiseaux étaient les seuls êtres qui parussent fréquenter cette

partie de l'océan comprise entre l'île Tabor et l'île Lincoln.

«Et cependant, fit observer Harbert, nous sommes à l'époque où les

baleiniers se dirigent ordinairement vers la partie méridionale du

Pacifique. En vérité, je ne crois pas qu'il y ait une mer plus

abandonnée que celle-ci!

-- Elle n'est point si déserte que cela! répondit Pencroff.

-- Comment l'entendez-vous? demanda le reporter.

-- Mais puisque nous y sommes! Est-ce que vous prenez notre bateau

pour une épave et nos personnes pour des marsouins?»

Et Pencroff de rire de sa plaisanterie. Au soir, d'après l'estime,

on pouvait penser que le Bonadventure avait franchi une distance

de cent vingt milles depuis son départ de l'île Lincoln, c'est-à-

dire depuis trente-six heures, ce qui donnait une vitesse de trois

milles un tiers à l'heure. La brise était faible et tendait à

calmir. Toutefois, on pouvait espérer que le lendemain, au point

du jour, si l'estime était juste et si la direction avait été

bonne, on aurait connaissance de l'île Tabor. Aussi, ni Gédéon

Spilett, ni Harbert, ni Pencroff ne dormirent pendant cette nuit

du 12 au 13 octobre. Dans l'attente du lendemain, ils ne pouvaient

se défendre d'une vive émotion. Il y avait tant d'incertitudes

dans l'entreprise qu'ils avaient tentée! Étaient-ils proche de

l'île Tabor? L'île était-elle encore habitée par ce naufragé au

secours duquel ils se portaient? Quel était cet homme? Sa présence

n'apporterait-elle pas quelque trouble dans la petite colonie, si

unie jusqu'alors?

Consentirait-il, d'ailleurs, à échanger sa prison pour une autre?

Toutes ces questions, qui allaient sans doute être résolues le

lendemain, les tenaient en éveil, et, aux premières nuances du

jour, ils fixèrent successivement leurs regards sur tous les

points de l'horizon de l'ouest.

«Terre!» cria Pencroff vers six heures du matin.

Et comme il était inadmissible que Pencroff se fût trompé, il

était évident que la terre était là. Que l'on juge de la joie du

petit équipage du Bonadventure! avant quelques heures, il serait

sur le littoral de l'île!

L'île Tabor, sorte de côte basse, à peine émergée des flots,

n'était pas éloignée de plus de quinze milles. Le cap du

Bonadventure, qui était un peu dans le sud de l'île, fut mis

directement dessus, et, à mesure que le soleil montait dans l'est,

quelques sommets se détachèrent çà et là.

«Ce n'est qu'un îlot beaucoup moins important que l'île Lincoln,

fit observer Harbert, et probablement dû comme elle à quelque

soulèvement sous-marin.»

À onze heures du matin, le Bonadventure n'en était plus qu'à deux

milles, et Pencroff, cherchant une passe pour atterrir, ne

marchait plus qu'avec une extrême prudence sur ces eaux inconnues.

On embrassait alors dans tout son ensemble l'îlot, sur lequel se

détachaient des bouquets de gommiers verdoyants et quelques autres

grands arbres, de la nature de ceux qui poussaient à l'île

Lincoln. Mais, chose assez étonnante, pas une fumée ne s'élevait

qui indiquât que l'îlot fût habité, pas un signal n'apparaissait

sur un point quelconque du littoral!

Et pourtant le document était formel: il y avait un naufragé, et

ce naufragé aurait dû être aux aguets!

Cependant le Bonadventure s'aventurait entre des passes assez

capricieuses que les récifs laissaient entre eux et dont Pencroff

observait les moindres sinuosités avec la plus extrême attention.

Il avait mis Harbert au gouvernail, et, posté à l'avant, il

examinait les eaux, prêt à amener sa voile, dont il tenait la

drisse en main. Gédéon Spilett, la lunette aux yeux, parcourait

tout le rivage sans rien apercevoir. Enfin, à midi à peu près, le

Bonadventure vint heurter de son étrave une grève de sable.

L'ancre fut jetée, les voiles amenées, et l'équipage de la petite

embarcation prit terre.

Et il n'y avait pas à douter que ce fût bien l'île Tabor, puisque,

d'après les cartes les plus récentes, il n'existait aucune autre

île sur cette portion du Pacifique, entre la Nouvelle-Zélande et

la côte américaine.

L'embarcation fut solidement amarrée, afin que le reflux de la mer

ne pût l'emporter; puis, Pencroff et ses deux compagnons, après

s'être bien armés, remontèrent le rivage, afin de gagner une

espèce de cône, haut de deux cent cinquante à trois cents pieds,

qui s'élevait à un demi-mille.

«Du sommet de cette colline, dit Gédéon Spilett, nous pourrons

sans doute avoir une connaissance sommaire de l'îlot, ce qui

facilitera nos recherches.

-- C'est faire ici, répondit Harbert, ce que M Cyrus a fait tout

d'abord à l'île Lincoln, en gravissant le mont Franklin.

-- Identiquement, répondit le reporter, et c'est la meilleure

manière de procéder!»

Tout en causant, les explorateurs s'avançaient en suivant la

lisière d'une prairie qui se terminait au pied même du cône. Des

bandes de pigeons de roche et d'hirondelles de mer, semblables à

ceux de l'île Lincoln, s'envolaient devant eux. Sous le bois qui

longeait la prairie à gauche, ils entendirent des frémissements de

broussailles, ils entrevirent des remuements d'herbes qui

indiquaient la présence d'animaux très fuyards; mais rien

jusqu'alors n'indiquait que l'îlot fût habité.

Arrivés au pied du cône, Pencroff, Harbert et Gédéon Spilett le

gravirent en quelques instants, et leurs regards parcoururent les

divers points de l'horizon.

Ils étaient bien sur un îlot, qui ne mesurait pas plus de six

milles de tour, et dont le périmètre, peu frangé de caps ou de

promontoires, peu creusé d'anses ou de criques, présentait la

forme d'un ovale allongé. Tout autour, la mer, absolument déserte,

s'étendait jusqu'aux limites du ciel. Il n'y avait pas une terre,

pas une voile en vue!

Cet îlot, boisé sur toute sa surface, n'offrait pas cette

diversité d'aspect de l'île Lincoln, aride et sauvage sur une

partie, mais fertile et riche sur l'autre. Ici, c'était une masse

uniforme de verdure, que dominaient deux ou trois collines peu

élevées. Obliquement à l'ovale de l'îlot, un ruisseau coulait à

travers une large prairie et allait se jeter à la mer sur la côte

occidentale par une étroite embouchure.

«Le domaine est restreint, dit Harbert.

-- Oui, répondit Pencroff, c'eût été un peu petit pour nous!

-- Et de plus, répondit le reporter, il semble inhabité.

-- En effet, répondit Harbert, rien n'y décèle la présence de

l'homme.

-- Descendons, dit Pencroff, et cherchons.»

Le marin et ses deux compagnons revinrent au rivage, à l'endroit

où ils avaient laissé le Bonadventure.

Ils avaient décidé de faire à pied le tour de l'îlot, avant de

s'aventurer à l'intérieur, de telle façon que pas un point

n'échappât à leurs investigations.

La grève était facile à suivre, et, en quelques endroits

seulement, de grosses roches la coupaient, que l'on pouvait

facilement tourner. Les explorateurs descendirent vers le sud, en

faisant fuir de nombreuses bandes d'oiseaux aquatiques et des

troupeaux de phoques qui se jetaient à la mer du plus loin qu'ils

les apercevaient.

«Ces bêtes-là, fit observer le reporter, n'en sont pas à voir des

hommes pour la première fois. Ils les craignent, donc ils les

connaissent.»

Une heure après leur départ, tous trois étaient arrivés à la

pointe sud de l'îlot, terminée par un cap aigu, et ils remontèrent

vers le nord en longeant la côte occidentale, également formée de

sable et de roches, que d'épais bois bordaient en arrière-plan.

Nulle part il n'y avait trace d'habitation, nulle part l'empreinte

d'un pied humain, sur tout ce périmètre de l'îlot, qui, après

quatre heures de marche, fut entièrement parcouru.

C'était au moins fort extraordinaire, et on devait croire que

l'île Tabor n'était pas ou n'était plus habitée. Peut-être, après

tout, le document avait-il plusieurs mois ou plusieurs années de

date déjà, et il était possible, dans ce cas, ou que le naufragé

eût été rapatrié, ou qu'il fût mort de misère.

Pencroff, Gédéon Spilett et Harbert, formant des hypothèses plus

ou moins plausibles, dînèrent rapidement à bord du Bonadventure,

de manière à reprendre leur excursion et à la continuer jusqu'à la

nuit.

C'est ce qui fut fait à cinq heures du soir, heure à laquelle ils

s'aventurèrent sous bois. De nombreux animaux s'enfuirent à leur

approche, et principalement, on pourrait même dire uniquement, des

chèvres et des porcs, qui, il était facile de le voir,

appartenaient aux espèces européennes. Sans doute quelque

baleinier les avait débarqués sur l'île, où ils s'étaient

rapidement multipliés.

Harbert se promit bien d'en prendre un ou deux couples vivants,

afin de les rapporter à l'île Lincoln.

Il n'était donc plus douteux que des hommes, à une époque

quelconque, eussent visité cet îlot. Et cela parut plus évident

encore, quand, à travers la forêt, apparurent des sentiers tracés,

des troncs d'arbres abattus à la hache, et partout la marque du

travail humain; mais ces arbres, qui tombaient en pourriture,

avaient été renversés depuis bien des années déjà, les entailles

de hache étaient veloutées de mousse, et les herbes croissaient,

longues et drues, à travers les sentiers, qu'il était malaisé de

reconnaître.

«Mais, fit observer Gédéon Spilett, cela prouve que non seulement

des hommes ont débarqué sur cet îlot, mais encore qu'ils l'ont

habité pendant un certain temps. Maintenant, quels étaient ces

hommes? Combien étaient-ils? Combien en reste-t-il?

-- Le document, dit Harbert, ne parle que d'un seul naufragé.

-- Eh bien, s'il est encore sur l'île, répondit Pencroff, il est

impossible que nous ne le trouvions pas!»

L'exploration continua donc. Le marin et ses compagnons suivirent

naturellement la route qui coupait diagonalement l'îlot, et ils

arrivèrent ainsi à côtoyer le ruisseau qui se dirigeait vers la

mer.

Si les animaux d'origine européenne, si quelques travaux dus à une

main humaine démontraient incontestablement que l'homme était déjà

venu sur cette île, plusieurs échantillons du règne végétal ne le

prouvèrent pas moins. En de certains endroits, au milieu de

clairières, il était visible que la terre avait été plantée de

plantes potagères à une époque assez reculée probablement. Aussi,

quelle fut la joie d'Harbert quand il reconnut des pommes de

terre, des chicorées, de l'oseille, des carottes, des choux, des

navets, dont il suffisait de recueillir la graine pour enrichir le

sol de l'île Lincoln!

«Bon! Bien! répondit Pencroff. Cela fera joliment l'affaire de Nab

et la nôtre. Si donc nous ne retrouvons pas le naufragé, du moins

notre voyage n'aura pas été inutile, et Dieu nous aura

récompensés!

-- Sans doute, répondit Gédéon Spilett; mais à voir l'état dans

lequel se trouvent ces plantations, on peut craindre que l'îlot ne

soit plus habité depuis longtemps.

-- En effet, répondit Harbert, un habitant, quel qu'il fût,

n'aurait pas négligé une culture si importante!

-- Oui! dit Pencroff, ce naufragé est parti!... cela est à

supposer...

-- Il faut donc admettre que le document a une date déjà ancienne?

-- Évidemment.

-- Et que cette bouteille n'est arrivée à l'île Lincoln qu'après

avoir longtemps flotté sur la mer?

-- Pourquoi pas? répondit Pencroff. -- mais voici la nuit qui

vient, ajouta-t-il, et je pense qu'il vaut mieux suspendre nos

recherches.

-- Revenons à bord, et demain nous recommencerons», dit le

reporter.

C'était le plus sage, et le conseil allait être suivi, quand

Harbert, montrant une masse confuse entre les arbres, s'écria:

«Une habitation!» aussitôt, tous trois se dirigèrent vers

l'habitation indiquée. Aux lueurs du crépuscule, il fut possible

de voir qu'elle avait été construite en planches recouvertes d'une

épaisse toile goudronnée.

La porte, à demi fermée, fut repoussée par Pencroff, qui entra

d'un pas rapide... l'habitation était vide!

CHAPITRE XIV

Pencroff, Harbert et Gédéon Spilett étaient restés silencieux au

milieu de l'obscurité.

Pencroff appela d'une voix forte. Aucune réponse ne lui fut faite.

Le marin battit alors le briquet et alluma une brindille. Cette

lumière éclaira pendant un instant une petite salle, qui parut

être absolument abandonnée. Au fond était une cheminée grossière,

avec quelques cendres froides, supportant une brassée de bois sec.

Pencroff y jeta la brindille enflammée, le bois pétilla et donna

une vive lueur.

Le marin et ses deux compagnons aperçurent alors un lit en

désordre, dont les couvertures, humides et jaunies, prouvaient

qu'il ne servait plus depuis longtemps; dans un coin de la

cheminée, deux bouilloires couvertes de rouille et une marmite

renversée; une armoire, avec quelques vêtements de marin à demi

moisis; sur la table, un couvert d'étain et une bible rongée par

l'humidité; dans un angle, quelques outils, pelle, pioche, pic,

deux fusils de chasse, dont l'un était brisé; sur une planche

formant étagère, un baril de poudre encore intact, un baril de

plomb et plusieurs boîtes d'amorces; le tout couvert d'une épaisse

couche de poussière, que de longues années, peut-être, avaient

accumulée.

«Il n'y a personne, dit le reporter.

-- Personne! répondit Pencroff.

-- Voilà longtemps que cette chambre n'a été habitée, fit observer

Harbert.

-- Oui, bien longtemps! répondit le reporter.

-- Monsieur Spilett, dit alors Pencroff, au lieu de retourner à

bord, je pense qu'il vaut mieux passer la nuit dans cette

habitation.

-- Vous avez raison, Pencroff, répondit Gédéon Spilett, et si son

propriétaire revient, eh bien! Il ne se plaindra peut-être pas de

trouver la place prise!

-- Il ne reviendra pas! dit le marin en hochant la tête.

-- Vous croyez qu'il a quitté l'île? demanda le reporter.

-- S'il avait quitté l'île, il eût emporté ses armes et ses

outils, répondit Pencroff. Vous savez le prix que les naufragés

attachent à ces objets, qui sont les dernières épaves du naufrage.

Non! non! répéta le marin d'une voix convaincue, non! Il n'a pas

quitté l'île! S'il s'était sauvé sur un canot fait par lui, il eût

encore moins abandonné ces objets de première nécessité! Non, il

est sur l'île!

-- Vivant?... demanda Harbert.

-- Vivant ou mort. Mais s'il est mort, il ne s'est pas enterré

lui-même, je suppose, répondit Pencroff, et nous retrouverons au

moins ses restes!»

Il fut donc convenu que l'on passerait la nuit dans l'habitation

abandonnée, qu'une provision de bois qui se trouvait dans un coin

permettrait de chauffer suffisamment. La porte fermée, Pencroff,

Harbert et Gédéon Spilett, assis sur un banc, demeurèrent là,

causant peu, mais réfléchissant beaucoup. Ils se trouvaient dans

une disposition d'esprit à tout supposer, comme à tout attendre,

et ils écoutaient avidement les bruits du dehors. La porte se fût

ouverte soudain, un homme se serait présenté à eux, qu'ils n'en

auraient pas été autrement surpris, malgré tout ce que cette

demeure révélait d'abandon, et ils avaient leurs mains prêtes à

serrer les mains de cet homme, de ce naufragé, de cet ami inconnu

que des amis attendaient!

Mais aucun bruit ne se fit entendre, la porte ne s'ouvrit pas, et

les heures se passèrent ainsi. Que cette nuit parut longue au

marin et à ses deux compagnons! Seul, Harbert avait dormi pendant

deux heures, car, à son âge, le sommeil est un besoin. Ils avaient

hâte, tous les trois, de reprendre leur exploration de la veille

et de fouiller cet îlot jusque dans ses coins les plus secrets!

Les conséquences déduites par Pencroff étaient absolument justes,

et il était presque certain que, puisque la maison était

abandonnée et que les outils, les ustensiles, les armes s'y

trouvaient encore, c'est que son hôte avait succombé. Il convenait

donc de chercher ses restes et de leur donner au moins une

sépulture chrétienne.

Le jour parut. Pencroff et ses compagnons procédèrent

immédiatement à l'examen de l'habitation.

Elle avait été bâtie, vraiment, dans une heureuse situation, au

revers d'une petite colline que cinq ou six magnifiques gommiers

abritaient. Devant sa façade et à travers les arbres, la hache

avait ménagé une large éclaircie, qui permettait aux regards de

s'étendre sur la mer. Une petite pelouse, entourée d'une barrière

de bois qui tombait en ruines, conduisait au rivage, sur la gauche

duquel s'ouvrait l'embouchure du ruisseau.

Cette habitation avait été construite en planches, et il était

facile de voir que ces planches provenaient de la coque ou du pont

d'un navire. Il était donc probable qu'un bâtiment désemparé avait

été jeté à la côte sur l'île, que tout au moins un homme de

l'équipage avait été sauvé, et qu'au moyen des débris du navire,

cet homme, ayant des outils à sa disposition, avait construit

cette demeure.

Et cela fut bien plus évident encore, quand Gédéon Spilett, après

avoir tourné autour de l'habitation, vit sur une planche --

probablement une de celles qui formaient les pavois du navire

naufragé -- ces lettres à demi effacées déjà: Br.tan.. a

«Britannia! s'écria Pencroff, que le reporter avait appelé, c'est

un nom commun à bien des navires, et je ne pourrais dire si celui-

ci était anglais ou américain!

-- Peu importe, Pencroff!

-- Peu importe, en effet, répondit le marin, et le survivant de

son équipage, s'il vit encore, nous le sauverons, à quelque pays

qu'il appartienne! Mais, avant de recommencer notre exploration,

retournons d'abord au Bonadventure!»

Une sorte d'inquiétude avait pris Pencroff au sujet de son

embarcation. Si pourtant l'îlot était habité, et si quelque

habitant s'était emparé... mais il haussa les épaules à cette

invraisemblable supposition.

Toujours est-il que le marin n'était pas fâché d'aller déjeuner à

bord. La route, toute tracée d'ailleurs, n'était pas longue, -- un

mille à peine.

On se remit donc en marche, tout en fouillant du regard les bois

et les taillis, à travers lesquels chèvres et porcs s'enfuyaient

par centaines.

Vingt minutes après avoir quitté l'habitation, Pencroff et ses

compagnons revoyaient la côte orientale de l'île et le

Bonadventure, maintenu par son ancre, qui mordait profondément le

sable.

Pencroff ne put retenir un soupir de satisfaction.

Après tout, ce bateau, c'était son enfant, et le droit des pères

est d'être souvent inquiet plus que de raison.

On remonta à bord, on déjeuna, de manière à n'avoir besoin de

dîner que très tard; puis, le repas terminé, l'exploration fut

reprise et conduite avec le soin le plus minutieux.

En somme, il était très probable que l'unique habitant de l'îlot

avait succombé. Aussi était-ce plutôt un mort qu'un vivant dont

Pencroff et ses compagnons cherchaient à retrouver les traces!

Mais leurs recherches furent vaines, et, pendant la moitié de la

journée, ils fouillèrent inutilement ces massifs d'arbres qui

couvraient l'îlot. Il fallut bien admettre alors que, si le

naufragé était mort, il ne restait plus maintenant aucune trace de

son cadavre, et que quelque fauve, sans doute, l'avait dévoré

jusqu'au dernier ossement.

«Nous repartirons demain au point du jour, dit Pencroff à ses deux

compagnons, qui, vers deux heures après midi, se couchèrent à

l'ombre d'un bouquet de pins, afin de se reposer quelques

instants.

-- Je crois que nous pouvons sans scrupule, ajouta Harbert,

emporter les ustensiles qui ont appartenu au naufragé?

-- Je le crois aussi, répondit Gédéon Spilett, et ces armes, ces

outils compléteront le matériel de Granite-House. Si je ne me

trompe, la réserve de poudre et de plomb est importante.

-- Oui, répondit Pencroff, mais n'oublions pas de capturer un ou

deux couples de ces porcs, dont l'île Lincoln est dépourvue...

-- Ni de récolter ces graines, ajouta Harbert, qui nous donneront

tous les légumes de l'ancien et du nouveau continent.

-- Il serait peut-être convenable alors, dit le reporter, de

rester un jour de plus à l'île Tabor, afin d'y recueillir tout ce

qui peut nous être utile.

-- Non, Monsieur Spilett, répondit Pencroff, et je vous demanderai

de partir dès demain, au point du jour. Le vent me paraît avoir

une tendance à tourner dans l'ouest, et, après avoir eu bon vent

pour venir, nous aurons bon vent pour nous en aller.

-- Alors ne perdons pas de temps! dit Harbert en se levant.

-- Ne perdons pas de temps, répondit Pencroff. Vous, Harbert,

occupez-vous de récolter ces graines, que vous connaissez mieux

que nous. Pendant ce temps, M Spilett et moi, nous allons faire la

chasse aux porcs, et, même en l'absence de Top, j'espère bien que

nous réussirons à en capturer quelques-uns!»

Harbert prit donc à travers le sentier qui devait le ramener vers

la partie cultivée de l'îlot, tandis que le marin et le reporter

rentraient directement dans la forêt.

Bien des échantillons de la race porcine s'enfuirent devant eux,

et ces animaux, singulièrement agiles, ne paraissaient pas

d'humeur à se laisser approcher.

Cependant, après une demi-heure de poursuites, les chasseurs

étaient parvenus à s'emparer d'un couple qui s'était baugé dans un

épais taillis, lorsque des cris retentirent à quelques centaines

de pas dans le nord de l'îlot. À ces cris se mêlaient d'horribles

rauquements qui n'avaient rien d'humain.

Pencroff et Gédéon Spilett se redressèrent, et les porcs

profitèrent de ce mouvement pour s'enfuir, au moment où le marin

préparait des cordes pour les lier.

«C'est la voix d'Harbert! dit le reporter.

-- Courons!» s'écria Pencroff.

Et aussitôt le marin et Gédéon Spilett de se porter de toute la

vitesse de leurs jambes vers l'endroit d'où partaient ces cris.

Ils firent bien de se hâter, car, au tournant du sentier, près

d'une clairière, ils aperçurent le jeune garçon terrassé par un

être sauvage, un gigantesque singe sans doute, qui allait lui

faire un mauvais parti.

Se jeter sur ce monstre, le terrasser à son tour, lui arracher

Harbert, puis le maintenir solidement, ce fut l'affaire d'un

instant pour Pencroff et Gédéon Spilett. Le marin était d'une

force herculéenne, le reporter très robuste aussi, et, malgré la

résistance du monstre, il fut solidement attaché, de manière à ne

plus pouvoir faire un mouvement.

«Tu n'as pas de mal, Harbert? demanda Gédéon Spilett.

-- Non! Non!

-- Ah! S'il t'avait blessé, ce singe!... s'écria Pencroff.

-- Mais ce n'est pas un singe!» répondit Harbert.

Pencroff et Gédéon Spilett, à ces paroles, regardèrent alors

l'être singulier qui gisait à terre. En vérité, ce n'était point

un singe! C'était une créature humaine, c'était un homme! Mais

quel homme! Un sauvage, dans toute l'horrible acception du mot, et

d'autant plus épouvantable, qu'il semblait être tombé au dernier

degré de l'abrutissement!

Chevelure hérissée, barbe inculte descendant jusqu'à la poitrine,

corps à peu près nu, sauf un lambeau de couverture sur les reins,

yeux farouches, mains énormes, ongles démesurément longs, teint

sombre comme l'acajou, pieds durcis comme s'ils eussent été faits

de corne: telle était la misérable créature qu'il fallait bien,

pourtant, appeler un homme!

Mais on avait droit, vraiment, de se demander si dans ce corps il

y avait encore une âme, ou si le vulgaire instinct de la brute

avait seul survécu en lui!

«Êtes-vous bien sûr que ce soit un homme ou qu'il l'ait été?

demanda Pencroff au reporter.

-- Hélas! Ce n'est pas douteux, répondit celui-ci.

-- Ce serait donc le naufragé? dit Harbert.

-- Oui, répondit Gédéon Spilett, mais l'infortuné n'a plus rien

d'humain!»

Le reporter disait vrai. Il était évident que, si le naufragé

avait jamais été un être civilisé, l'isolement en avait fait un

sauvage, et pis, peut-être, un véritable homme des bois. Des sons

rauques sortaient de sa gorge, entre ses dents, qui avaient

l'acuité des dents de carnivores, faites pour ne plus broyer que

de la chair crue. La mémoire devait l'avoir abandonné depuis

longtemps, sans doute, et, depuis longtemps aussi, il ne savait

plus se servir de ses outils, de ses armes, il ne savait plus

faire de feu! On voyait qu'il était leste, souple, mais que toutes

les qualités physiques s'étaient développées chez lui au détriment

des qualités morales!

Gédéon Spilett lui parla. Il ne parut pas comprendre, ni même

entendre... Et cependant, en le regardant bien dans les yeux, le

reporter crut voir que toute raison n'était pas éteinte en lui.

Cependant, le prisonnier ne se débattait pas, et il n'essayait

point à briser ses liens. Était-il anéanti par la présence de ces

hommes dont il avait été le semblable? Retrouvait-il dans un coin

de son cerveau quelque fugitif souvenir qui le ramenait à

l'humanité? Libre, aurait-il tenté de s'enfuir, où serait-il

resté? On ne sait, mais on n'en fit pas l'épreuve, et, après avoir

considéré le misérable avec une extrême attention:

«Quel qu'il soit, dit Gédéon Spilett, quel qu'il ait été et quoi

qu'il puisse devenir, notre devoir est de le ramener avec nous à

l'île Lincoln!

-- Oui! Oui! répondit Harbert, et peut-être pourra-t-on, avec des

soins, réveiller en lui quelque lueur d'intelligence!

-- L'âme ne meurt pas, dit le reporter, et ce serait une grande

satisfaction que d'arracher cette créature de Dieu à

l'abrutissement!»

Pencroff secouait la tête d'un air de doute.

«Il faut l'essayer, en tout cas, répondit le reporter, et

l'humanité nous le commande.»

C'était, en effet, leur devoir d'êtres civilisés et chrétiens.

Tous trois le comprirent, et ils savaient bien que Cyrus Smith les

approuverait d'avoir agi ainsi.

«Le laisserons-nous lié? demanda le marin.

-- Peut-être marcherait-il, si on détachait ses pieds? dit

Harbert.

-- Essayons», répondit Pencroff.

Les cordes qui entravaient les pieds du prisonnier furent

défaites, mais ses bras demeurèrent fortement attachés. Il se leva

de lui-même et ne parut manifester aucun désir de s'enfuir. Ses

yeux secs dardaient un regard aigu sur les trois hommes qui

marchaient près de lui, et rien ne dénotait qu'il se souvînt

d'être leur semblable ou au moins de l'avoir été. Un sifflement

continu s'échappait de ses lèvres, et son aspect était farouche,

mais il ne chercha pas à résister. Sur le conseil du reporter, cet

infortuné fut ramené à sa maison. Peut-être la vue des objets qui

lui appartenaient ferait-elle quelque impression sur lui!

Peut-être suffisait-il d'une étincelle pour raviver sa pensée

obscurcie, pour rallumer son âme éteinte!

L'habitation n'était pas loin. En quelques minutes, tous y

arrivèrent; mais là, le prisonnier ne reconnut rien, et il

semblait qu'il eût perdu conscience de toutes choses! Que pouvait-

on conjecturer de ce degré d'abrutissement auquel ce misérable

être était tombé, si ce n'est que son emprisonnement sur l'îlot

datait de loin déjà, et qu'après y être arrivé raisonnable,

l'isolement l'avait réduit à un tel état?

Le reporter eut alors l'idée que la vue du feu agirait peut-être

sur lui, et, en un instant, une de ces belles flambées qui

attirent même les animaux illumina le foyer.

La vue de la flamme sembla d'abord fixer l'attention du

malheureux; mais bientôt il recula, et son regard inconscient

s'éteignit.

Évidemment, il n'y avait rien à faire, pour le moment du moins,

qu'à le ramener à bord du Bonadventure, ce qui fut fait, et là il

resta sous la garde de Pencroff.

Harbert et Gédéon Spilett retournèrent sur l'îlot pour y terminer

leurs opérations, et, quelques heures après, ils revenaient au

rivage, rapportant les ustensiles et les armes, une récolte de

graines potagères, quelques pièces de gibier et deux couples de

porcs. Le tout fut embarqué, et le Bonadventure se tint prêt à

lever l'ancre, dès que la marée du lendemain matin se ferait

sentir.

Le prisonnier avait été placé dans la chambre de l'avant, où il

resta calme, silencieux, sourd et muet tout ensemble.

Pencroff lui offrit à manger, mais il repoussa la viande cuite qui

lui fut présentée et qui sans doute ne lui convenait plus. Et, en

effet, le marin lui ayant montré un des canards qu'Harbert avait

tués, il se jeta dessus avec une avidité bestiale et le dévora.

«Vous croyez qu'il en reviendra? dit Pencroff en secouant la tête.

-- Peut-être, répondit le reporter. Il n'est pas impossible que

nos soins ne finissent par réagir sur lui, car c'est l'isolement

qui l'a fait ce qu'il est, et il ne sera plus seul désormais!

-- Il y a longtemps, sans doute, que le pauvre homme est en cet

état! dit Harbert.

-- Peut-être, répondit Gédéon Spilett.

-- Quel âge peut-il avoir? demanda le jeune garçon.

-- Cela est difficile à dire, répondit le reporter, car il est

impossible de voir ses traits sous l'épaisse barbe qui lui couvre

la face, mais il n'est plus jeune, et je suppose qu'il doit avoir

au moins cinquante ans.

-- Avez-vous remarqué, Monsieur Spilett, combien ses yeux sont

profondément enfoncés sous leur arcade? demanda le jeune garçon.

-- Oui, Harbert, mais j'ajoute qu'ils sont plus humains qu'on ne

serait tenté de le croire à l'aspect de sa personne.

-- Enfin, nous verrons, répondit Pencroff, et je suis curieux de

connaître le jugement que portera M Smith sur notre sauvage. Nous

allions chercher une créature humaine, et c'est un monstre que

nous ramenons! Enfin, on fait ce qu'on peut!»

La nuit se passa, et si le prisonnier dormit ou non, on ne sait,

mais, en tout cas, bien qu'il eût été délié, il ne remua pas. Il

était comme ces fauves que les premiers moments de séquestration

accablent et que la rage reprend plus tard. Au lever du jour, le

lendemain, -- 15 octobre, -- le changement de temps prévu par

Pencroff s'était produit. Le vent avait halé le nord ouest, et il

favorisait le retour du Bonadventure; mais, en même temps, il

fraîchissait et devait rendre la navigation plus difficile.

À cinq heures du matin, l'ancre fut levée. Pencroff prit un ris

dans sa grande voile et mit le cap à l'est-nord-est, de manière à

cingler directement vers l'île Lincoln.

Le premier jour de la traversée ne fut marqué par aucun incident.

Le prisonnier était demeuré calme dans la cabine de l'avant, et

comme il avait été marin, il semblait que les agitations de la mer

produisissent sur lui une sorte de salutaire réaction.

Lui revenait-il donc à la mémoire quelque souvenir de son ancien

métier? En tout cas, il se tenait tranquille, étonné plutôt

qu'abattu.

Le lendemain, -- 16 octobre, -- le vent fraîchit beaucoup, en

remontant encore plus au nord, et, par conséquent, dans une

direction moins favorable à la marche du Bonadventure, qui

bondissait sur les lames. Pencroff en fut bientôt arrivé à tenir

le plus près, et, sans en rien dire, il commença à être inquiet de

l'état de la mer, qui déferlait violemment sur l'avant de son

embarcation.

Certainement, si le vent ne se modifiait pas, il mettrait plus de

temps à atteindre l'île Lincoln qu'il n'en avait employé à gagner

l'île Tabor. En effet, le 17 au matin, il y avait quarante-huit

heures que le Bonadventure était parti, et rien n'indiquait qu'il

fût dans les parages de l'île. Il était impossible, d'ailleurs,

pour évaluer la route parcourue, de s'en rapporter à l'estime, car

la direction et la vitesse avaient été trop irrégulières.

Vingt-quatre heures après, il n'y avait encore aucune terre en

vue. Le vent était tout à fait debout alors et la mer détestable.

Il fallut manoeuvrer avec rapidité les voiles de l'embarcation,

que des coups de mer couvraient en grand, prendre des ris, et

souvent changer les amures, en courant de petits bords. Il arriva

même que, dans la journée du 18, le Bonadventure fut entièrement

coiffé par une lame, et si ses passagers n'eussent pas pris

d'avance la précaution de s'attacher sur le pont, ils auraient été

emportés.

Dans cette occasion, Pencroff et ses compagnons, très occupés à se

dégager, reçurent une aide inespérée du prisonnier, qui s'élança

par l'écoutille, comme si son instinct de marin eût pris le

dessus, et brisa les pavois d'un vigoureux coup d'espar, afin de

faire écouler plus vite l'eau qui emplissait le pont; puis,

l'embarcation dégagée, sans avoir prononcé une parole, il

redescendit dans sa chambre.

Pencroff, Gédéon Spilett et Harbert, absolument stupéfaits,

l'avaient laissé agir.

Cependant la situation était mauvaise, et le marin avait lieu de

se croire égaré sur cette immense mer, sans aucune possibilité de

retrouver sa route!

La nuit du 18 au 19 fut obscure et froide. Toutefois, vers onze

heures, le vent calmit, la houle tomba, et le Bonadventure, moins

secoué, acquit une vitesse plus grande. Du reste, il avait

merveilleusement tenu la mer.

Ni Pencroff, ni Gédéon Spilett, ni Harbert ne songèrent à prendre

même une heure de sommeil. Ils veillèrent avec un soin extrême,

car ou l'île Lincoln ne pouvait être éloignée, et on en aurait

connaissance au lever du jour, ou le Bonadventure, emporté par des

courants, avait dérivé sous le vent, et il devenait presque

impossible alors de rectifier sa direction.

Pencroff, inquiet au dernier degré, ne désespérait pas cependant,

car il avait une âme fortement trempée, et, assis au gouvernail,

il cherchait obstinément à percer cette ombre épaisse qui

l'enveloppait.

Vers deux heures du matin, il se leva tout à coup:

«Un feu! Un feu!» s'écria-t-il.

Et, en effet, une vive lueur apparaissait à vingt milles dans le

nord-est. L'île Lincoln était là, et cette lueur, évidemment

allumée par Cyrus Smith, montrait la route à suivre.

Pencroff, qui portait beaucoup trop au nord, modifia sa direction,

et il mit le cap sur ce feu qui brillait au-dessus de l'horizon

comme une étoile de première grandeur.

CHAPITRE XV

Le lendemain, -- 20 octobre, -- à sept heures du matin, après

quatre jours de voyage, le Bonadventure venait s'échouer doucement

sur la grève, à l'embouchure de la Mercy.

Cyrus Smith et Nab, très inquiets de ce mauvais temps et de la

prolongation d'absence de leurs compagnons, étaient montés dès

l'aube sur le plateau de Grande-vue, et ils avaient enfin aperçu

l'embarcation qui avait tant tardé à revenir!

«Dieu soit loué! Les voilà!» s'était écrié Cyrus Smith.

Quant à Nab, dans sa joie, il s'était mis à danser, à tourner sur

lui-même en battant des mains et en criant: «oh! Mon maître!»

pantomime plus touchante que le plus beau discours!

La première idée de l'ingénieur, en comptant les personnes qu'il

pouvait apercevoir sur le pont du Bonadventure, avait été que

Pencroff n'avait pas retrouvé le naufragé de l'île Tabor, ou que,

tout au moins, cet infortuné s'était refusé à quitter son île et à

changer sa prison pour une autre.

Et, en effet, Pencroff, Gédéon Spilett et Harbert étaient seuls

sur le pont du Bonadventure. Au moment où l'embarcation accosta,

l'ingénieur et Nab l'attendaient sur le rivage, et avant que les

passagers eussent sauté sur le sable, Cyrus Smith leur disait:

«Nous avons été bien inquiets de votre retard, mes amis! Vous

serait-il arrivé quelque malheur?

-- Non, répondit Gédéon Spilett, et tout s'est passé à merveille,

au contraire. Nous allons vous conter cela.

-- Cependant, reprit l'ingénieur, vous avez échoué dans votre

recherche, puisque vous n'êtes que trois comme au départ?

-- Faites excuse, Monsieur Cyrus, répondit le marin, nous sommes

quatre!

-- Vous avez retrouvé ce naufragé?

-- Oui.

-- Et vous l'avez ramené?

-- Oui.

-- Vivant?

-- Oui.

-- Où est-il? Quel est-il?

-- C'est, répondit le reporter, ou plutôt c'était un homme! Voilà,

Cyrus, tout ce que nous pouvons vous dire!»

L'ingénieur fut aussitôt mis au courant de ce qui s'était passé

pendant le voyage. On lui raconta dans quelles conditions les

recherches avaient été conduites, comment la seule habitation de

l'îlot était depuis longtemps abandonnée, comment enfin la capture

s'était faite d'un naufragé qui semblait ne plus appartenir à

l'espèce humaine.

«Et c'est au point, ajouta Pencroff, que je ne sais pas si nous

avons bien fait de l'amener ici.

-- Certes, vous avez bien fait, Pencroff! répondit vivement

l'ingénieur.

-- Mais ce malheureux n'a plus de raison?

-- Maintenant, c'est possible, répondit Cyrus Smith; mais, il y a

quelques mois à peine, ce malheureux était un homme comme vous et

moi. Et qui sait ce que deviendrait le dernier vivant de nous,

après une longue solitude sur cette île? Malheur à qui est seul,

mes amis, et il faut croire que l'isolement a vite fait de

détruire la raison, puisque vous avez retrouvé ce pauvre être dans

un tel état!

-- Mais, Monsieur Cyrus, demanda Harbert, qui vous porte à croire

que l'abrutissement de ce malheureux ne remonte qu'à quelques mois

seulement?

-- Parce que le document que nous avons trouvé avait été récemment

écrit, répondit l'ingénieur, et que le naufragé seul a pu écrire

ce document.

-- À moins toutefois, fit observer Gédéon Spilett, qu'il n'ait été

rédigé par un compagnon de cet homme, mort depuis.

-- C'est impossible, mon cher Spilett.

-- Pourquoi donc? demanda le reporter.

-- Parce que le document eût parlé de deux naufragés, répondit

Cyrus Smith, et qu'il ne parle que d'un seul.»

Harbert raconta en quelques mots les incidents de la traversée et

insista sur ce fait curieux d'une sorte de résurrection passagère

qui s'était faite dans l'esprit du prisonnier, quand, pour un

instant, il était redevenu marin au plus fort de la tourmente.

«Bien, Harbert, répondit l'ingénieur, tu as raison d'attacher une

grande importance à ce fait. Cet infortuné ne doit pas être

incurable, et c'est le désespoir qui en a fait ce qu'il est. Mais

ici, il retrouvera ses semblables, et puisqu'il a encore une âme

en lui, cette âme, nous la sauverons!»

Le naufragé de l'île Tabor, à la grande pitié de l'ingénieur et au

grand étonnement de Nab, fut alors extrait de la cabine qu'il

occupait sur l'avant du Bonadventure, et, une fois mis à terre, il

manifesta tout d'abord la volonté de s'enfuir.

Mais Cyrus Smith, s'approchant, lui mit la main sur l'épaule par

un geste plein d'autorité, et il le regarda avec une douceur

infinie. Aussitôt, le malheureux, subissant comme une sorte de

domination instantanée, se calma peu à peu, ses yeux se

baissèrent, son front s'inclina, et il ne fit plus aucune

résistance.

«Pauvre abandonné!» murmura l'ingénieur.

Cyrus Smith l'avait attentivement observé. À en juger par

l'apparence, ce misérable être n'avait plus rien d'humain, et

cependant Cyrus Smith, ainsi que l'avait déjà fait le reporter,

surprit dans son regard comme une insaisissable lueur

d'intelligence.

Il fut décidé que l'abandonné, ou plutôt l'inconnu, -- car ce fut

ainsi que ses nouveaux compagnons le désignèrent désormais, --

demeurerait dans une des chambres de Granite-House, d'où il ne

pouvait s'échapper, d'ailleurs. Il s'y laissa conduire sans

difficulté, et, les bons soins aidant, peut-être pouvait-on

espérer qu'un jour il ferait un compagnon de plus aux colons de

l'île Lincoln.

Cyrus Smith, pendant le déjeuner, que Nab avait hâté, -- le

reporter, Harbert et Pencroff mourant de faim, -- se fit raconter

en détail tous les incidents qui avaient marqué le voyage

d'exploration à l'îlot.

Il fut d'accord avec ses amis sur ce point, que l'inconnu devait

être anglais ou américain, car le nom de Britannia le donnait à

penser, et, d'ailleurs, à travers cette barbe inculte, sous cette

broussaille qui lui servait de chevelure, l'ingénieur avait cru

reconnaître les traits caractérisés de l'anglo-saxon.

«Mais, au fait, dit Gédéon Spilett en s'adressant à Harbert, tu ne

nous as pas dit comment tu avais fait la rencontre de ce sauvage;

et nous ne savons rien, sinon qu'il t'aurait étranglé, si nous

n'avions eu la chance d'arriver à temps pour te secourir!

-- Ma foi, répondit Harbert, je serais bien embarrassé de raconter

ce qui s'est passé. J'étais, je crois, occupé à faire ma

cueillette de plantes, quand j'ai entendu comme le bruit d'une

avalanche qui tombait d'un arbre très élevé. J'eus à peine le

temps de me retourner... ce malheureux, qui était sans doute

blotti dans un arbre, s'était précipité sur moi en moins de temps

que je n'en mets à vous le dire, et sans M Spilett et Pencroff...

-- Mon enfant! dit Cyrus Smith, tu as couru là un vrai danger,

mais peut-être, sans cela, ce pauvre être se fût-il toujours

dérobé à vos recherches, et nous n'aurions pas un compagnon de

plus.

-- Vous espérez donc, Cyrus, réussir à en refaire un homme?

demanda le reporter.

-- Oui», répondit l'ingénieur.

Le déjeuner terminé, Cyrus Smith et ses compagnons quittèrent

Granite-House et revinrent sur la grève.

On opéra alors le déchargement du Bonadventure, et l'ingénieur,

ayant examiné les armes, les outils, ne vit rien qui pût le mettre

à même d'établir l'identité de l'inconnu.

La capture des porcs faite à l'îlot fut regardée comme devant être

très profitable à l'île Lincoln, et ces animaux furent conduits

aux étables, où ils devaient s'acclimater facilement.

Les deux tonneaux contenant de la poudre et du plomb, ainsi que

les paquets d'amorces, furent très bien reçus. On convint même

d'établir une petite poudrière, soit en dehors de Granite-House,

soit même dans la caverne supérieure, où il n'y avait aucune

explosion à craindre. Toutefois, l'emploi du pyroxyle dut être

continué, car, cette substance donnant d'excellents résultats, il

n'y avait aucune raison pour y substituer la poudre ordinaire.

Lorsque le déchargement de l'embarcation fut terminé:

«Monsieur Cyrus, dit Pencroff, je pense qu'il serait prudent de

mettre notre Bonadventure en lieu sûr.

-- N'est-il donc pas convenablement à l'embouchure de la Mercy?

demanda Cyrus Smith.

-- Non, Monsieur Cyrus, répondit le marin. La moitié du temps, il

est échoué sur le sable, et cela le fatigue. C'est que c'est une

bonne embarcation, voyez-vous, et qui s'est admirablement

comportée pendant ce coup de vent qui nous a assaillis si

violemment au retour.

-- Ne pourrait-on la tenir à flot dans la rivière même?

-- Sans doute, Monsieur Cyrus, on le pourrait, mais cette

embouchure ne présente aucun abri, et, par les vents d'est, je

crois que le Bonadventure aurait beaucoup à souffrir des coups de

mer.

-- Eh bien, où voulez-vous le mettre, Pencroff?

-- Au port ballon, répondit le marin. Cette petite crique,

couverte par les roches, me paraît être justement le port qu'il

lui faut.

-- N'est-il pas un peu loin?

-- Bah! Il ne se trouve pas à plus de trois milles de Granite-

House, et nous avons une belle route toute droite pour nous y

mener!

-- Faites, Pencroff, et conduisez votre Bonadventure, répondit

l'ingénieur, et cependant je l'aimerais mieux sous notre

surveillance plus immédiate. Il faudra, quand nous aurons le

temps, que nous lui aménagions un petit port.

-- Fameux! s'écria Pencroff. Un port avec un phare, un môle et un

bassin de radoubs! Ah! Vraiment, avec vous, Monsieur Cyrus, tout

devient trop facile!

-- Oui, mon brave Pencroff, répondit l'ingénieur, mais à la

condition, toutefois, que vous m'aidiez, car vous êtes bien pour

les trois quarts dans toutes nos besognes!»

Harbert et le marin se rembarquèrent donc sur le Bonadventure,

dont l'ancre fut levée, la voile hissée, et que le vent du large

conduisit rapidement au cap griffe. Deux heures après, il reposait

sur les eaux tranquilles du port ballon.

Pendant les premiers jours que l'inconnu passa à Granite-House,

avait-il déjà donné à penser que sa sauvage nature se fût

modifiée? Une lueur plus intense brillait-elle au fond de cet

esprit obscurci? L'âme, enfin, revenait-elle au corps?

Oui, à coup sûr, et à ce point même que Cyrus Smith et le reporter

se demandèrent si jamais la raison de l'infortuné avait été

totalement éteinte.

Tout d'abord, habitué au grand air, à cette liberté sans limites

dont il jouissait à l'île Tabor, l'inconnu avait manifesté

quelques sourdes fureurs, et on dut craindre qu'il ne se

précipitât sur la grève par une des fenêtres de Granite-House.

Mais peu à peu il se calma, et on put lui laisser la liberté de

ses mouvements.

On avait donc lieu d'espérer, et beaucoup. Déjà, oubliant ses

instincts de carnassier, l'inconnu acceptait une nourriture moins

bestiale que celle dont il se repaissait à l'îlot, et la chair

cuite ne produisait plus sur lui le sentiment de répulsion qu'il

avait manifesté à bord du Bonadventure.

Cyrus Smith avait profité d'un moment où il dormait pour lui

couper cette chevelure et cette barbe incultes, qui formaient

comme une sorte de crinière et lui donnaient un aspect si sauvage.

Il l'avait aussi vêtu plus convenablement, après l'avoir

débarrassé de ce lambeau d'étoffe qui le couvrait.

Il en résulta que, grâce à ces soins, l'inconnu reprit figure

humaine, et il sembla même que ses yeux fussent redevenus plus

doux. Certainement, quand l'intelligence l'éclairait autrefois, la

figure de cet homme devait avoir une sorte de beauté.

Chaque jour, Cyrus Smith s'imposa la tâche de passer quelques

heures dans sa compagnie. Il venait travailler près de lui et

s'occupait de diverses choses, de manière à fixer son attention.

Il pouvait suffire, en effet, d'un éclair pour rallumer cette âme,

d'un souvenir qui traversât ce cerveau pour y rappeler la raison.

On l'avait bien vu, pendant la tempête, à bord du Bonadventure!

L'ingénieur ne négligeait pas non plus de parler à haute voix, de

manière à pénétrer à la fois par les organes de l'ouïe et de la

vue jusqu'au fond de cette intelligence engourdie. Tantôt l'un de

ses compagnons, tantôt l'autre, quelquefois tous, se joignaient à

lui. Ils causaient le plus souvent de choses ayant rapport à la

marine, qui devaient toucher davantage un marin. Par moments,

l'inconnu prêtait comme une vague attention à ce qui se disait, et

les colons arrivèrent bientôt à cette persuasion qu'il les

comprenait en partie. Quelquefois même l'expression de son visage

était profondément douloureuse, preuve qu'il souffrait

intérieurement; car sa physionomie n'aurait pu tromper à ce point;

mais il ne parlait pas, bien qu'à diverses reprises, cependant, on

pût croire que quelques paroles allaient s'échapper de ses lèvres.

Quoi qu'il en fût, le pauvre être était calme et triste! Mais son

calme n'était-il qu'apparent?

Sa tristesse n'était-elle que la conséquence de sa séquestration?

On ne pouvait rien affirmer encore.

Ne voyant plus que certains objets et dans un champ limité, sans

cesse en contact avec les colons, auxquels il devait finir par

s'habituer, n'ayant aucun désir à satisfaire, mieux nourri, mieux

vêtu, il était naturel que sa nature physique se modifiât peu à

peu; mais s'était-il pénétré d'une vie nouvelle, ou bien, pour

employer un mot qui pouvait justement s'appliquer à lui, ne

s'était-il qu'apprivoisé comme un animal vis-à-vis de son maître?

C'était là une importante question, que Cyrus Smith avait hâte de

résoudre, et cependant il ne voulait pas brusquer son malade!

Pour lui, l'inconnu n'était qu'un malade! Serait-ce jamais un

convalescent? Aussi, comme l'ingénieur l'observait à tous moments!

Comme il guettait son âme, si l'on peut parler ainsi!

Comme il était prêt à la saisir!

Les colons suivaient avec une sincère émotion toutes les phases de

cette cure entreprise par Cyrus Smith.

Ils l'aidaient aussi dans cette oeuvre d'humanité, et tous, sauf

peut-être l'incrédule Pencroff, ils en arrivèrent bientôt à

partager son espérance et sa foi.

Le calme de l'inconnu était profond, on l'a dit, et il montrait

pour l'ingénieur, dont il subissait visiblement l'influence, une

sorte d'attachement.

Cyrus Smith résolut donc de l'éprouver, en le transportant dans un

autre milieu, devant cet océan que ses yeux avaient autrefois

l'habitude de contempler, à la lisière de ces forêts qui devaient

lui rappeler celles où s'étaient passées tant d'années de sa vie!

«Mais, dit Gédéon Spilett, pouvons-nous espérer que, mis en

liberté, il ne s'échappera pas?

-- C'est une expérience à faire, répondit l'ingénieur.

-- Bon! dit Pencroff. Quand ce gaillard-là aura l'espace devant

lui et sentira le grand air, il filera à toutes jambes!

-- Je ne le crois pas, répondit Cyrus Smith.

-- Essayons, dit Gédéon Spilett.

-- Essayons», répondit l'ingénieur.

Ce jour-là était le 30 octobre, et, par conséquent, il y avait

neuf jours que le naufragé de l'île Tabor était prisonnier à

Granite-House. Il faisait chaud, et un beau soleil dardait ses

rayons sur l'île.

Cyrus Smith et Pencroff allèrent à la chambre occupée par

l'inconnu, qu'ils trouvèrent couché près de la fenêtre et

regardant le ciel.

«Venez, mon ami», lui dit l'ingénieur.

L'inconnu se leva aussitôt. Son oeil se fixa sur Cyrus Smith, et

il le suivit, tandis que le marin marchait derrière lui, peu

confiant dans les résultats de l'expérience.

Arrivés à la porte, Cyrus Smith et Pencroff lui firent prendre

place dans l'ascenseur, tandis que Nab, Harbert et Gédéon Spilett

les attendaient au bas de Granite-House. La banne descendit, et en

quelques instants tous furent réunis sur la grève.

Les colons s'éloignèrent un peu de l'inconnu, de manière à lui

laisser quelque liberté.

Celui-ci fit quelques pas, en s'avançant vers la mer, et son

regard brilla avec une animation extrême, mais il ne chercha

aucunement à s'échapper. Il regardait les petites lames qui,

brisées par l'îlot, venaient mourir sur le sable.

«Ce n'est encore que la mer, fit observer Gédéon Spilett, et il

est possible qu'elle ne lui inspire pas le désir de s'enfuir!

-- Oui, répondit Cyrus Smith, il faut le conduire au plateau, sur

la lisière de la forêt. Là, l'expérience sera plus concluante.

-- D'ailleurs, il ne pourra pas s'échapper, fit observer Nab,

puisque les ponts sont relevés.

-- Oh! fit Pencroff, c'est bien là un homme à s'embarrasser d'un

ruisseau comme le creek-glycérine! Il aurait vite fait de le

franchir, même d'un seul bond!

-- Nous verrons bien», se contenta de répondre Cyrus Smith, dont

les yeux ne quittaient pas ceux de son malade.

Celui-ci fut alors conduit vers l'embouchure de la Mercy, et tous,

remontant la rive gauche de la rivière, gagnèrent le plateau de

Grande-vue.

Arrivé à l'endroit où croissaient les premiers beaux arbres de la

forêt, dont la brise agitait légèrement le feuillage, l'inconnu

parut humer avec ivresse cette senteur pénétrante qui imprégnait

l'atmosphère, et un long soupir s'échappa de sa poitrine!

Les colons se tenaient en arrière, prêts à le retenir, s'il eût

fait un mouvement pour s'échapper!

Et, en effet, le pauvre être fut sur le point de s'élancer dans le

creek qui le séparait de la forêt, et ses jambes se détendirent un

instant comme un ressort... mais, presque aussitôt, il se replia

sur lui-même, il s'affaissa à demi, et une grosse larme coula de

ses yeux!

«Ah! s'écria Cyrus Smith, te voilà donc redevenu homme, puisque tu

pleures!»

CHAPITRE XVI

Oui! Le malheureux avait pleuré! Quelque souvenir, sans doute,

avait traversé son esprit, et, suivant l'expression de Cyrus

Smith, il s'était refait homme par les larmes.

Les colons le laissèrent pendant quelque temps sur le plateau, et

s'éloignèrent même un peu, de manière qu'il se sentît libre; mais

il ne songea aucunement à profiter de cette liberté, et Cyrus

Smith se décida bientôt à le ramener à Granite-House. Deux jours

après cette scène, l'inconnu sembla vouloir se mêler peu à peu à

la vie commune. Il était évident qu'il entendait, qu'il

comprenait, mais non moins évident qu'il mettait une étrange

obstination à ne pas parler aux colons, car, un soir, Pencroff,

prêtant l'oreille à la porte de sa chambre, entendit ces mots

s'échapper de ses lèvres: «Non! Ici! Moi! Jamais!»

Le marin rapporta ces paroles à ses compagnons.

«Il y a là quelque douloureux mystère!» dit Cyrus Smith.

L'inconnu avait commencé à se servir des outils de labourage, et

il travaillait au potager. Quand il s'arrêtait dans sa besogne, ce

qui arrivait souvent, il demeurait comme concentré en lui-même;

mais, sur la recommandation de l'ingénieur, on respectait

l'isolement qu'il paraissait vouloir garder. Si l'un des colons

s'approchait de lui, il reculait, et des sanglots soulevaient sa

poitrine, comme si elle en eût été trop pleine!

Était-ce donc le remords qui l'accablait ainsi?

On pouvait le croire, et Gédéon Spilett ne put s'empêcher de

faire, un jour, cette observation:

«S'il ne parle pas, c'est qu'il aurait, je crois, des choses trop

graves à dire!»

Il fallait être patient et attendre. Quelques jours plus tard, le

3 novembre, l'inconnu, travaillant sur le plateau, s'était arrêté,

après avoir laissé tomber sa bêche à terre, et Cyrus Smith, qui

l'observait à peu de distance, vit encore une fois des larmes qui

coulaient de ses yeux. Une sorte de pitié irrésistible le

conduisit vers lui, et il lui toucha le bras légèrement.

«Mon ami?» dit-il.

Le regard de l'inconnu chercha à l'éviter, et Cyrus Smith, ayant

voulu lui prendre la main, il recula vivement.

«Mon ami, dit Cyrus Smith d'une voix plus ferme, regardez-moi, je

le veux!»

L'inconnu regarda l'ingénieur et sembla être sous son influence,

comme un magnétisé sous la puissance de son magnétiseur. Il voulut

fuir. Mais alors il se fit dans sa physionomie comme une

transformation. Son regard lança des éclairs. Des paroles

cherchèrent à s'échapper de ses lèvres. Il ne pouvait plus se

contenir!... enfin, il croisa les bras; puis, d'une voix sourde:

«Qui êtes-vous? demanda-t-il à Cyrus Smith.

-- Des naufragés comme vous, répondit l'ingénieur, dont l'émotion

était profonde. Nous vous avons amené ici, parmi vos semblables.

-- Mes semblables!... je n'en ai pas!

-- Vous êtes au milieu d'amis...

-- Des amis!... À moi! Des amis! s'écria l'inconnu en cachant sa

tête dans ses mains... non... jamais... laissez-moi! Laissez-moi!»

Puis, il s'enfuit du côté du plateau qui dominait la mer, et là il

demeura longtemps immobile.

Cyrus Smith avait rejoint ses compagnons et leur racontait ce qui

venait de se passer.

«Oui! Il y a un mystère dans la vie de cet homme, dit Gédéon

Spilett, et il semble qu'il ne soit rentré dans l'humanité que par

la voie du remords.

-- Je ne sais trop quelle espèce d'homme nous avons ramené là, dit

le marin. Il a des secrets...

-- Que nous respecterons, répondit vivement Cyrus Smith. S'il a

commis quelque faute, il l'a cruellement expiée, et, à nos yeux,

il est absous.»

Pendant deux heures, l'inconnu demeura seul sur la plage,

évidemment sous l'influence de souvenirs qui lui refaisaient tout

son passé, -- un passé funeste sans doute, -- et les colons, sans

le perdre de vue, ne cherchèrent point à troubler son isolement.

Cependant, après deux heures, il parut avoir pris une résolution,

et il vint trouver Cyrus Smith. Ses yeux étaient rouges des larmes

qu'il avait versées, mais il ne pleurait plus. Toute sa

physionomie était empreinte d'une humilité profonde. Il semblait

craintif, honteux, se faire tout petit, et son regard était

constamment baissé vers la terre.

«Monsieur, dit-il à Cyrus Smith, vos compagnons et vous, êtes-vous

anglais?

-- Non, répondit l'ingénieur, nous sommes américains.

-- Ah!» fit l'inconnu, et il murmura ces mots:

«J'aime mieux cela!

-- Et vous, mon ami? demanda l'ingénieur.

-- Anglais», répondit-il précipitamment.

Et, comme si ces quelques mots lui eussent pesé à dire, il

s'éloigna de la grève, qu'il parcourut depuis la cascade jusqu'à

l'embouchure de la Mercy, dans un état d'extrême agitation.

Puis, ayant passé à un certain moment près d'Harbert, il s'arrêta,

et, d'une voix étranglée:

«Quel mois? lui demanda-t-il.

-- Décembre, répondit Harbert.

-- Quelle année?

-- 1866.

-- Douze ans! Douze ans!» s'écria-t-il.

Puis il le quitta brusquement.

Harbert avait rapporté aux colons les demandes et la réponse qui

lui avaient été faites.

«Cet infortuné, fit observer Gédéon Spilett, n'était plus au

courant ni des mois ni des années!

-- Oui! ajouta Harbert, et il était depuis douze ans déjà sur

l'îlot quand nous l'y avons trouvé!

-- Douze ans! répondit Cyrus Smith. Ah! Douze ans d'isolement,

après une existence maudite peut-être, peuvent bien altérer la

raison d'un homme!

-- Je suis porté à croire, dit alors Pencroff, que cet homme n'est

point arrivé à l'île Tabor par naufrage, mais qu'à la suite de

quelque crime, il y aura été abandonné.

-- Vous devez avoir raison, Pencroff, répondit le reporter, et si

cela est, il n'est pas impossible que ceux qui l'ont laissé sur

l'île ne reviennent l'y rechercher un jour!

-- Et ils ne le trouveront plus, dit Harbert.

-- Mais alors, reprit Pencroff, il faudrait retourner, et...

-- Mes amis, dit Cyrus Smith, ne traitons pas cette question avant

de savoir à quoi nous en tenir. Je crois que ce malheureux a

souffert, qu'il a durement expié ses fautes, quelles qu'elles

soient, et que le besoin de s'épancher l'étouffe. Ne le provoquons

pas à nous raconter son histoire! Il nous la dira sans doute, et,

quand nous l'aurons apprise, nous verrons quel parti il conviendra

de suivre. Lui seul, d'ailleurs, peut nous apprendre s'il a

conservé plus que l'espoir, la certitude d'être rapatrié un jour,

mais j'en doute!

-- Et pourquoi? demanda le reporter.

-- Parce que, dans le cas où il eût été sûr d'être délivré dans un

temps déterminé, il aurait attendu l'heure de sa délivrance et

n'eût pas jeté ce document à la mer. Non, il est plutôt probable

qu'il était condamné à mourir sur cet îlot et qu'il ne devait plus

jamais revoir ses semblables!

-- Mais, fit observer le marin, il y a une chose que je ne puis

pas m'expliquer.

-- Laquelle?

-- S'il y a douze ans que cet homme a été abandonné sur l'île

Tabor, on peut bien supposer qu'il était depuis plusieurs années

déjà dans cet état de sauvagerie où nous l'avons trouvé!

-- Cela est probable, répondit Cyrus Smith.

-- Il y aurait donc, par conséquent, plusieurs années qu'il aurait

écrit ce document!

-- Sans doute..., et cependant le document semblait récemment

écrit!...

-- D'ailleurs, comment admettre que la bouteille qui renfermait le

document ait mis plusieurs années à venir de l'île Tabor à l'île

Lincoln?

-- Ce n'est pas absolument impossible, répondit le reporter. Ne

pouvait-elle être depuis longtemps déjà sur les parages de l'île?

-- Non, répondit Pencroff, car elle flottait encore. On ne peut

pas même supposer qu'après avoir séjourné plus ou moins longtemps

sur le rivage, elle ait pu être reprise par la mer, car c'est tout

rochers sur la côte sud, et elle s'y fût immanquablement brisée!

-- En effet, répondit Cyrus Smith, qui demeura songeur.

-- Et puis, ajouta le marin, si le document avait plusieurs années

de date, si depuis plusieurs années il était enfermé dans cette

bouteille, il eût été avarié par l'humidité. Or, il n'en était

rien, et il se trouvait dans un parfait état de conservation.»

L'observation du marin était très juste, et il y avait là un fait

incompréhensible, car le document semblait avoir été récemment

écrit, quand les colons le trouvèrent dans la bouteille. De plus,

il donnait la situation de l'île Tabor en latitude et en longitude

avec précision, ce qui impliquait chez son auteur des

connaissances assez complètes en hydrographie, qu'un simple marin

ne pouvait avoir.

«Il y a là, une fois encore, quelque chose d'inexplicable, dit

l'ingénieur, mais ne provoquons pas notre nouveau compagnon à

parler. Quand il le voudra, mes amis, nous serons prêts à

l'entendre!»

Pendant les jours qui suivirent, l'inconnu ne prononça pas une

parole et ne quitta pas une seule fois l'enceinte du plateau. Il

travaillait à la terre, sans perdre un instant, sans prendre un

moment de repos, mais toujours à l'écart. Aux heures du repas, il

ne remontait point à Granite-House, bien que l'invitation lui en

eût été faite à plusieurs reprises, et il se contentait de manger

quelques légumes crus. La nuit venue, il ne regagnait pas la

chambre qui lui avait été assignée, mais il restait là, sous

quelque bouquet d'arbres, ou, quand le temps était mauvais, il se

blottissait dans quelque anfractuosité des roches. Ainsi, il

vivait encore comme au temps où il n'avait d'autre abri que les

forêts de l'île Tabor, et toute insistance pour l'amener à

modifier sa vie ayant été vaine, les colons attendirent

patiemment. Mais le moment arrivait enfin où, impérieusement et

comme involontairement poussé par sa conscience, de terribles

aveux allaient lui échapper.

Le 10 novembre, vers huit heures du soir, au moment où l'obscurité

commençait à se faire, l'inconnu se présenta inopinément devant

les colons, qui étaient réunis sous la véranda. Ses yeux

brillaient étrangement, et toute sa personne avait repris son

aspect farouche des mauvais jours.

Cyrus Smith et ses compagnons furent comme atterrés en voyant que,

sous l'empire d'une terrible émotion, ses dents claquaient comme

celles d'un fiévreux.

Qu'avait-il donc? La vue de ses semblables lui était-elle

insupportable? En avait-il assez de cette existence dans ce milieu

honnête? Est-ce que la nostalgie de l'abrutissement le reprenait?

On dut le croire, quand on l'entendit s'exprimer ainsi en phrases

incohérentes:

«Pourquoi suis-je ici?... de quel droit m'avez-vous arraché à mon

îlot?... est-ce qu'il peut y avoir un lien entre vous et moi?...

savez-vous qui je suis... ce que j'ai fait... pourquoi j'étais là-

bas... seul? Et qui vous dit qu'on ne m'y a pas abandonné... que

je n'étais pas condamné à mourir là?... connaissez-vous mon

passé?... savez-vous si je n'ai pas volé, assassiné... si je ne

suis pas un misérable... un être maudit... bon à vivre comme une

bête fauve... loin de tous... dites... le savez-vous?»

Les colons écoutaient sans interrompre le misérable, auquel ces

demi-aveux échappaient pour ainsi dire malgré lui. Cyrus Smith

voulut alors le calmer en s'approchant de lui, mais il recula

vivement.

«Non! Non! s'écria-t-il. Un mot seulement... suis-je libre?

-- Vous êtes libre, répondit l'ingénieur.

-- Adieu donc!» s'écria-t-il, et il s'enfuit comme un fou.

Nab, Pencroff, Harbert coururent aussitôt vers la lisière du

bois... mais ils revinrent seuls.

«Il faut le laisser faire! dit Cyrus Smith.

-- Il ne reviendra jamais..., s'écria Pencroff.

-- Il reviendra», répondit l'ingénieur.

Et, depuis lors, bien des jours se passèrent; mais Cyrus Smith --

était-ce une sorte de pressentiment? -- persista dans

l'inébranlable idée que le malheureux reviendrait tôt ou tard.

«C'est la dernière révolte de cette rude nature, disait-il, que le

remords a touchée et qu'un nouvel isolement épouvanterait.»

Cependant, les travaux de toutes sortes furent continués, tant au

plateau de Grande-vue qu'au corral, où Cyrus Smith avait

l'intention de bâtir une ferme. Il va sans dire que les graines

récoltées par Harbert à l'île Tabor avaient été soigneusement

semées.

Le plateau formait alors un vaste potager, bien dessiné, bien

entretenu, et qui ne laissait pas chômer les bras des colons. Là,

il y avait toujours à travailler. À mesure que les plantes

potagères s'étaient multipliées, il avait fallu agrandir les

simples carrés, qui tendaient à devenir de véritables champs et à

remplacer les prairies. Mais le fourrage abondait dans les autres

portions de l'île, et les onaggas ne devaient pas craindre d'être

jamais rationnés. Mieux valait, d'ailleurs, transformer en potager

le plateau de Grande-vue, défendu par sa profonde ceinture de

creeks, et reporter en dehors les prairies qui n'avaient pas

besoin d'être protégées contre les déprédations des quadrumanes et

des quadrupèdes. Au 15 novembre, on fit la troisième moisson.

Voilà un champ qui s'était accru en surface, depuis dix-huit mois

que le premier grain de blé avait été semé! La seconde récolte de

six cent mille grains produisit cette fois quatre mille boisseaux,

soit plus de cinq cents millions de grains! La colonie était riche

en blé, car il suffisait de semer une dizaine de boisseaux pour

que la récolte fût assurée chaque année et que tous, hommes et

bêtes, pussent s'en nourrir.

La moisson fut donc faite, et l'on consacra la dernière quinzaine

du mois de novembre aux travaux de panification. En effet, on

avait le grain, mais non la farine, et l'installation d'un moulin

fut nécessaire. Cyrus Smith eût pu utiliser la seconde chute qui

s'épanchait sur la Mercy pour établir son moteur, la première

étant déjà occupée à mouvoir les pilons du moulin à foulon; mais,

après discussion, il fut décidé que l'on établirait un simple

moulin à vent sur les hauteurs de Grande-vue. La construction de

l'un n'offrait pas plus de difficulté que la construction de

l'autre, et on était sûr, d'autre part, que le vent ne manquerait

pas sur ce plateau, exposé aux brises du large.

«Sans compter, dit Pencroff, que ce moulin à vent sera plus gai et

fera bon effet dans le paysage!»

On se mit donc à l'oeuvre en choisissant des bois de charpente

pour la cage et le mécanisme du moulin. Quelques grands grès qui

se trouvaient dans le nord du lac pouvaient facilement se

transformer en meules, et quant aux ailes, l'inépuisable enveloppe

du ballon leur fournirait la toile nécessaire.

Cyrus Smith fit les plans, et l'emplacement du moulin fut choisi

un peu à droite de la basse-cour, près de la berge du lac. Toute

la cage devait reposer sur un pivot maintenu dans de grosses

charpentes, de manière à pouvoir tourner avec tout le mécanisme

qu'elle contenait selon les demandes du vent.

Ce travail s'accomplit rapidement. Nab et Pencroff étaient devenus

de très habiles charpentiers et n'avaient qu'à suivre les gabarits

fournis par l'ingénieur. Aussi une sorte de guérite cylindrique,

une vraie poivrière, coiffée d'un toit aigu, s'éleva-t-elle

bientôt à l'endroit désigné. Les quatre châssis qui formaient les

ailes avaient été solidement implantés dans l'arbre de couche, de

manière à faire un certain angle avec lui, et ils furent fixés au

moyen de tenons de fer. Quant aux diverses parties du mécanisme

intérieur, la boîte destinée à contenir les deux meules, la meule

gisante et la meule courante, la trémie, sorte de grande auge

carrée, large du haut, étroite du bas, qui devait permettre aux

grains de tomber sur les meules, l'auget oscillant destiné à

régler le passage du grain, et auquel son perpétuel tic-tac a fait

donner le nom de «babillard», et enfin le blutoir, qui, par

l'opération du tamisage, sépare le son de la farine, cela se

fabriqua sans peine. Les outils étaient bons, et le travail fut

peu difficile, car, en somme, les organes d'un moulin sont très

simples. Ce ne fut qu'une question de temps.

Tout le monde avait travaillé à la construction du moulin, et le

1er décembre il était terminé.

Comme toujours, Pencroff était enchanté de son ouvrage, et il ne

doutait pas que l'appareil ne fût parfait.

«Maintenant, un bon vent, dit-il, et nous allons joliment moudre

notre première récolte!

-- Un bon vent, soit, répondit l'ingénieur, mais pas trop de vent,

Pencroff.

-- Bah! Notre moulin n'en tournera que plus vite!

-- Il n'est pas nécessaire qu'il tourne si vite, répondit Cyrus

Smith. On sait par expérience que la plus grande quantité de

travail est produite par un moulin quand le nombre de tours

parcourus par les ailes en une minute est sextuple du nombre de

pieds parcourus par le vent en une seconde. Avec une brise

moyenne, qui donne vingt-quatre pieds à la seconde, il imprimera

seize tours aux ailes pendant une minute, et il n'en faut pas

davantage.

-- Justement! s'écria Harbert, il souffle une jolie brise de nord-

est qui fera bien notre affaire!»

Il n'y avait aucune raison de retarder l'inauguration du moulin,

car les colons avaient hâte de goûter au premier morceau de pain

de l'île Lincoln. Ce jour-là donc, dans la matinée, deux à trois

boisseaux de blé furent moulus, et le lendemain, au déjeuner, une

magnifique miche, un peu compacte peut-être, quoique levée avec de

la levure de bière, figurait sur la table de Granite-House. Chacun

y mordit à belles dents, et avec quel plaisir, on le comprend de

reste!

Cependant l'inconnu n'avait pas reparu. Plusieurs fois, Gédéon

Spilett et Harbert avaient parcouru la forêt aux environs de

Granite-House, sans le rencontrer, sans en trouver aucune trace.

Ils s'inquiétaient sérieusement de cette disparition prolongée.

Certainement, l'ancien sauvage de l'île Tabor ne pouvait être

embarrassé de vivre dans ces giboyeuses forêts du Far-West, mais

n'était-il pas à craindre qu'il ne reprît ses habitudes, et que

cette indépendance ne ravivât ses instincts farouches?

Toutefois, Cyrus Smith, par une sorte de pressentiment, sans

doute, persistait toujours à dire que le fugitif reviendrait.

«Oui, il reviendra! répétait-il avec une confiance que ses

compagnons ne pouvaient partager. Quand cet infortuné était à

l'île Tabor, il se savait seul! Ici, il sait que ses semblables

l'attendent! Puisqu'il a à moitié parlé de sa vie passée, ce

pauvre repenti, il reviendra la dire tout entière, et ce jour-là

il sera à nous!»

L'événement allait donner raison à Cyrus Smith.

Le 3 décembre, Harbert avait quitté le plateau de Grande-vue et

était allé pêcher sur la rive méridionale du lac. Il était sans

armes, et jusqu'alors il n'y avait jamais eu aucune précaution à

prendre, puisque les animaux dangereux ne se montraient pas dans

cette partie de l'île.

Pendant ce temps, Pencroff et Nab travaillaient à la basse-cour,

tandis que Cyrus Smith et le reporter étaient occupés aux

cheminées à fabriquer de la soude, la provision de savon étant

épuisée.

Soudain, des cris retentissent:

«Au secours! à moi!»

Cyrus Smith et le reporter, trop éloignés, n'avaient pu entendre

ces cris. Pencroff et Nab, abandonnant la basse-cour en toute

hâte, s'étaient précipités vers le lac.

Mais avant eux, l'inconnu, dont personne n'eût pu soupçonner la

présence en cet endroit, franchissait le creek-glycérine, qui

séparait le plateau de la forêt, et bondissait sur la rive

opposée.

Là, Harbert était en face d'un formidable jaguar, semblable à

celui qui avait été tué au promontoire du reptile. Inopinément

surpris, il se tenait debout contre un arbre, tandis que l'animal,

ramassé sur lui-même, allait s'élancer... mais l'inconnu, sans

autres armes qu'un couteau, se précipita sur le redoutable fauve,

qui se retourna contre ce nouvel adversaire.

La lutte fut courte. L'inconnu était d'une force et d'une adresse

prodigieuses. Il avait saisi le jaguar à la gorge d'une main

puissante comme une cisaille, sans s'inquiéter si les griffes du

fauve lui pénétraient dans les chairs, et, de l'autre, il lui

fouillait le coeur avec son couteau.

Le jaguar tomba. L'inconnu le poussa du pied, et il allait

s'enfuir au moment où les colons arrivaient sur le théâtre de la

lutte, quand Harbert, s'attachant à lui, s'écria:

«Non! Non! Vous ne vous en irez pas!»

Cyrus Smith alla vers l'inconnu, dont les sourcils se froncèrent,

lorsqu'il le vit s'approcher. Le sang coulait à son épaule sous sa

veste déchirée, mais il n'y prenait pas garde.

«Mon ami, lui dit Cyrus Smith, nous venons de contracter une dette

de reconnaissance envers vous. Pour sauver notre enfant, vous avez

risqué votre vie!

-- Ma vie! murmura l'inconnu. Qu'est-ce qu'elle vaut? Moins que

rien!

-- Vous êtes blessé?

-- Peu importe.

-- Voulez-vous me donner votre main?»

Et comme Harbert cherchait à saisir cette main, qui venait de le

sauver, l'inconnu se croisa les bras, sa poitrine se gonfla, son

regard se voila, et il parut vouloir fuir; mais, faisant un

violent effort sur lui-même, et d'un ton brusque:

«Qui êtes-vous? dit-il, et que prétendez-vous être pour moi?»

C'était l'histoire des colons qu'il demandait ainsi, et pour la

première fois. Peut-être, cette histoire racontée, dirait-il la

sienne? En quelques mots, Cyrus Smith raconta tout ce qui s'était

passé depuis leur départ de Richmond, comment ils s'étaient tirés

d'affaire, et quelles ressources étaient maintenant à leur

disposition.

L'inconnu l'écoutait avec une extrême attention.

Puis, l'ingénieur dit alors ce qu'ils étaient tous, Gédéon

Spilett, Harbert, Pencroff, Nab, lui, et il ajouta que la plus

grande joie qu'ils avaient éprouvée depuis leur arrivée dans l'île

Lincoln, c'était à leur retour de l'îlot, quand ils avaient pu

compter un compagnon de plus.

À ces mots, celui-ci rougit, sa tête s'abaissa sur sa poitrine, et

un sentiment de confusion se peignit sur toute sa personne.

«Et maintenant que vous nous connaissez, ajouta Cyrus Smith,

voulez-vous nous donner votre main?

-- Non, répondit l'inconnu d'une voix sourde, non! Vous êtes

d'honnêtes gens, vous! Et moi!...»

CHAPITRE XVII

Ces dernières paroles justifiaient les pressentiments des colons.

Il y avait dans la vie de ce malheureux quelque funeste passé,

expié peut-être aux yeux des hommes, mais dont sa conscience ne

l'avait pas encore absous. En tout cas, le coupable avait des

remords, il se repentait, et, cette main qu'ils lui demandaient,

ses nouveaux amis l'eussent cordialement pressée, mais il ne se

sentait pas digne de la tendre à d'honnêtes gens! Toutefois, après

la scène du jaguar, il ne retourna pas dans la forêt, et depuis ce

jour il ne quitta plus l'enceinte de Granite-House. Quel était le

mystère de cette existence? L'inconnu parlerait-il un jour? C'est

ce que l'avenir apprendrait. En tout cas, il fut bien convenu que

son secret ne lui serait jamais demandé et que l'on vivrait avec

lui comme si l'on n'eût rien soupçonné.

Pendant quelques jours, la vie commune continua donc d'être ce

qu'elle avait été. Cyrus Smith et Gédéon Spilett travaillaient

ensemble, tantôt chimistes, tantôt physiciens. Le reporter ne

quittait l'ingénieur que pour chasser avec Harbert, car il n'eût

pas été prudent de laisser le jeune garçon courir seul la forêt,

et il fallait se tenir sur ses gardes.

Quant à Nab et à Pencroff, un jour aux étables ou à la basse-cour,

un autre au corral, sans compter les travaux à Granite-House, ils

ne manquaient pas d'ouvrage.

L'inconnu travaillait à l'écart, et il avait repris son existence

habituelle, n'assistant point aux repas, couchant sous les arbres

du plateau, ne se mêlant jamais à ses compagnons. Il semblait

vraiment que la société de ceux qui l'avaient sauvé lui fût

insupportable!

«Mais alors, faisait observer Pencroff, pourquoi a-t-il réclamé le

secours de ses semblables? Pourquoi a-t-il jeté ce document à la

mer?

-- Il nous le dira, répondait invariablement Cyrus Smith.

-- Quand?

-- Peut-être plus tôt que vous ne le pensez, Pencroff.»

Et, en effet, le jour des aveux était proche.

Le 10 décembre, une semaine après son retour à Granite-House,

Cyrus Smith vit venir à lui l'inconnu, qui, d'une voix calme et

d'un ton humble, lui dit:

«Monsieur, j'aurais une demande à vous faire.

-- Parlez, répondit l'ingénieur; mais auparavant, laissez-moi vous

faire une question.»

À ces mots, l'inconnu rougit et fut sur le point de se retirer.

Cyrus Smith comprit ce qui se passait dans l'âme du coupable, qui

craignait sans doute que l'ingénieur ne l'interrogeât sur son

passé!

Cyrus Smith le retint de la main:

«Camarade, lui dit-il, non seulement nous sommes pour vous des

compagnons, mais nous sommes des amis. Je tenais à vous dire cela,

et maintenant je vous écoute.»

L'inconnu passa la main sur ses yeux. Il était pris d'une sorte de

tremblement, et demeura quelques instants sans pouvoir articuler

une parole.

«Monsieur, dit-il enfin, je viens vous prier de m'accorder une

grâce.

-- Laquelle?

-- Vous avez à quatre ou cinq milles d'ici, au pied de la

montagne, un corral pour vos animaux domestiques. Ces animaux ont

besoin d'être soignés. Voulez-vous me permettre de vivre là-bas

avec eux?»

Cyrus Smith regarda pendant quelques instants l'infortuné avec un

sentiment de commisération profonde. Puis:

«Mon ami, dit-il, le corral n'a que des étables, à peine

convenables pour les animaux...

-- Ce sera assez bon pour moi, monsieur.

-- Mon ami, reprit Cyrus Smith, nous ne vous contrarierons jamais

en rien. Il vous plaît de vivre au corral. Soit. Vous serez,

d'ailleurs, toujours le bienvenu à Granite-House. Mais puisque

vous voulez vivre au corral, nous prendrons les dispositions

nécessaires pour que vous y soyez convenablement installé.

-- N'importe comment, j'y serai toujours bien.

-- Mon ami, répondit Cyrus Smith, qui insistait à dessein sur

cette cordiale appellation, vous nous laisserez juger de ce que

nous devons faire à cet égard!

-- Merci, monsieur», répondit l'inconnu en se retirant.

L'ingénieur fit aussitôt part à ses compagnons de la proposition

qui lui avait été faite, et il fut décidé que l'on construirait au

corral une maison de bois que l'on rendrait aussi confortable que

possible.

Le jour même, les colons se rendirent au corral avec les outils

nécessaires, et la semaine ne s'était pas écoulée que la maison

était prête à recevoir son hôte. Elle avait été élevée à une

vingtaine de pieds des étables, et, de là, il serait facile de

surveiller le troupeau de mouflons, qui comptait alors plus de

quatre-vingts têtes. Quelques meubles, couchette, table, banc,

armoire, coffre, furent fabriqués, et des armes, des munitions,

des outils furent transportés au corral.

L'inconnu, d'ailleurs, n'avait point été voir sa nouvelle demeure,

et il avait laissé les colons y travailler sans lui, pendant qu'il

s'occupait sur le plateau, voulant sans doute mettre la dernière

main à sa besogne. Et de fait, grâce à lui, toutes les terres

étaient labourées et prêtes à être ensemencées, dès que le moment

en serait venu.

C'était le 20 décembre que les installations avaient été achevées

au corral. L'ingénieur annonça à l'inconnu que sa demeure était

prête à le recevoir, et celui-ci répondit qu'il irait y coucher le

soir même.

Ce soir-là, les colons étaient réunis dans la grande salle de

Granite-House. Il était alors huit heures, -- heure à laquelle

leur compagnon devait les quitter. Ne voulant pas le gêner en lui

imposant par leur présence des adieux qui lui auraient peut-être

coûté, ils l'avaient laissé seul et ils étaient remontés à

Granite-House.

Or, ils causaient dans la grande salle, depuis quelques instants,

quand un coup léger fut frappé à la porte. Presque aussitôt,

l'inconnu entra, et sans autre préambule:

«Messieurs, dit-il, avant que je vous quitte, il est bon que vous

sachiez mon histoire. La voici.»

Ces simples mots ne laissèrent pas d'impressionner très vivement

Cyrus Smith et ses compagnons.

L'ingénieur s'était levé.

«Nous ne vous demandons rien, mon ami, dit-il. C'est votre droit

de vous taire...

-- C'est mon devoir de parler.

-- Asseyez-vous donc.

-- Je resterai debout.

-- Nous sommes prêts à vous entendre», répondit Cyrus Smith.

L'inconnu se tenait dans un coin de la salle, un peu protégé par

la pénombre. Il était tête nue, les bras croisés sur la poitrine,

et c'est dans cette posture que, d'une voix sourde, parlant comme

quelqu'un qui se force à parler, il fit le récit suivant, que ses

auditeurs n'interrompirent pas une seule fois:

«Le 20 décembre 1854, un yacht de plaisance à vapeur, le Duncan,

appartenant au laird écossais, lord Glenarvan, jetait l'ancre au

cap Bernouilli, sur la côte occidentale de l'Australie, à la

hauteur du trente-septième parallèle. À bord de ce yacht étaient

lord Glenarvan, sa femme, un major de l'armée anglaise, un

géographe français, une jeune fille et un jeune garçon. Ces deux

derniers étaient les enfants du capitaine Grant, dont le navire le

Britannia avait péri corps et biens, une année auparavant. Le

Duncan était commandé par le capitaine John Mangles et monté par

un équipage de quinze hommes.

«Voici pourquoi ce yacht se trouvait à cette époque sur les côtes

de l'Australie.

«Six mois auparavant, une bouteille renfermant un document écrit

en anglais, en allemand et en français, avait été trouvée dans la

mer d'Irlande et ramassée par le Duncan. Ce document portait en

substance qu'il existait encore trois survivants du naufrage du

Britannia, que ces survivants étaient le capitaine Grant et deux

de ses hommes, et qu'ils avaient trouvé refuge sur une terre dont

le document donnait la latitude, mais dont la longitude, effacée

par l'eau de mer, n'était plus lisible.

«Cette latitude était celle de 37°11' australe. Donc, la longitude

étant inconnue, si l'on suivait ce trente-septième parallèle à

travers les continents et les mers, on était certain d'arriver sur

la terre habitée par le capitaine Grant et ses deux compagnons.

«L'amirauté anglaise ayant hésité à entreprendre cette recherche,

lord Glenarvan résolut de tout tenter pour retrouver le capitaine.

Mary et Robert Grant avaient été mis en rapport avec lui. Le yacht

le Duncan fut équipé pour une campagne lointaine à laquelle la

famille du lord et les enfants du capitaine voulurent prendre

part, et le Duncan, quittant Glasgow, se dirigea vers

l'Atlantique, doubla le détroit de Magellan et remonta par le

Pacifique jusqu'à la Patagonie, où, suivant une première

interprétation du document, on pouvait supposer que le capitaine

Grant était prisonnier des indigènes.

«Le Duncan débarqua ses passagers sur la côte occidentale de la

Patagonie et repartit pour les reprendre sur la côte orientale, au

cap Corrientes.

«Lord Glenarvan traversa la Patagonie, en suivant le trente-

septième parallèle, et, n'ayant trouvé aucune trace du capitaine,

il se rembarqua le 13 novembre, afin de poursuivre ses recherches

à travers l'océan.

«Après avoir visité sans succès les îles Tristan d'Acunha et

d'Amsterdam, situées sur son parcours, le Duncan, ainsi que je

l'ai dit, arriva au cap Bernouilli, sur la côte australienne, le

20 décembre 1854.

«L'intention de lord Glenarvan était de traverser l'Australie

comme il avait traversé l'Amérique, et il débarqua. À quelques

milles du rivage était établie une ferme, appartenant à un

irlandais, qui offrit l'hospitalité aux voyageurs. Lord Glenarvan

fit connaître à cet irlandais, les raisons qui l'avaient amené

dans ces parages, et il lui demanda s'il avait connaissance qu'un

trois-mâts anglais, le Britannia, se fût perdu depuis moins de

deux ans sur la côte ouest de l'Australie.

«L'irlandais n'avait jamais entendu parler de ce naufrage; mais, à

la grande surprise des assistants, un des serviteurs de

l'irlandais, intervenant, dit:

«-- Milord, louez et remerciez Dieu. Si le capitaine Grant est

encore vivant, il est vivant sur la terre australienne.

«-- Qui êtes-vous? demanda lord Glenarvan.

«-- Un écossais comme vous, milord, répondit cet homme, et je suis

un des compagnons du capitaine Grant, un des naufragés du

Britannia.»

«Cet homme s'appelait Ayrton. C'était, en effet, le contre-maître

du Britannia, ainsi que le témoignaient ses papiers. Mais, séparé

du capitaine Grant au moment où le navire se brisait sur les

récifs, il avait cru jusqu'alors que son capitaine avait péri avec

tout l'équipage, et qu'il était lui, Ayrton, seul survivant du

Britannia.

«-- Seulement, ajouta-t-il, ce n'est pas sur la côte ouest, mais

sur la côte est de l'Australie que le Britannia s'est perdu, et si

le capitaine Grant est vivant encore, comme l'indique son

document, il est prisonnier des indigènes australiens, et c'est

sur l'autre côte qu'il faut le chercher.»

«Cet homme, en parlant ainsi, avait la voix franche, le regard

assuré. On ne pouvait douter de ses paroles. L'irlandais, qui

l'avait à son service depuis plus d'un an, en répondait. Lord

Glenarvan crut à la loyauté de cet homme, et, grâce à ses

conseils, il résolut de traverser l'Australie en suivant le

trente-septième parallèle. Lord Glenarvan, sa femme, les deux

enfants, le major, le français, le capitaine Mangles et quelques

matelots devaient composer la petite troupe sous la conduite

d'Ayrton, tandis que le Duncan, aux ordres du second, Tom Austin,

allait se rendre à Melbourne, où il attendrait les instructions de

lord Glenarvan.

«Ils partirent le 23 décembre 1854.

«Il est temps de dire que cet Ayrton était un traître. C'était, en

effet, le contre-maître du Britannia; mais, à la suite de

discussions avec son capitaine, il avait essayé d'entraîner son

équipage à la révolte et de s'emparer du navire, et le capitaine

Grant l'avait débarqué, le 8 avril 1852, sur la côte ouest de

l'Australie, puis il était reparti en l'abandonnant, -- ce qui

n'était que justice.

«Ainsi, ce misérable ne savait rien du naufrage du Britannia. Il

venait de l'apprendre par le récit de Glenarvan! Depuis son

abandon, il était devenu, sous le nom de Ben Joyce, le chef de

convicts évadés, et, s'il soutint impudemment que le naufrage

avait eu lieu sur la côte est, s'il poussa lord Glenarvan à se

lancer dans cette direction, c'est qu'il espérait le séparer de

son navire, s'emparer du Duncan et faire de ce yacht un pirate du

Pacifique.»

Ici, l'inconnu s'interrompit un instant. Sa voix tremblait, mais

il reprit en ces termes:

«L'expédition partit et se dirigea à travers la terre

australienne. Elle fut naturellement malheureuse, puisque Ayrton

ou Ben Joyce, comme on voudra l'appeler, la dirigeait, tantôt

précédé, tantôt suivi de sa bande de convicts, qui avait été

prévenue du coup à faire.

«Cependant le Duncan avait été envoyé à Melbourne pour s'y

réparer. Il s'agissait donc de décider lord Glenarvan à lui donner

l'ordre de quitter Melbourne et de se rendre sur la côte est de

l'Australie, où il serait facile de s'en emparer. Après avoir

conduit l'expédition assez près de cette côte, au milieu de vastes

forêts, où toutes ressources manquaient, Ayrton obtint une lettre

qu'il s'était chargé de porter au second du Duncan, lettre qui

donnait l'ordre au yacht de se rendre immédiatement sur la côte

est, à la baie Twofold, c'est-à-dire à quelques journées de

l'endroit où l'expédition s'était arrêtée. C'était là qu'Ayrton

avait donné rendez-vous à ses complices.

«Au moment où cette lettre allait lui être remise, le traître fut

démasqué et n'eut plus qu'à fuir. Mais cette lettre, qui devait

lui livrer le Duncan, il fallait l'avoir à tout prix. Ayrton

parvint à s'en emparer, et, deux jours après, il arrivait à

Melbourne.

«Jusqu'alors le criminel avait réussi dans ses odieux projets. Il

allait pouvoir conduire le Duncan à cette baie Twofold, où il

serait facile aux convicts de s'en emparer, et, son équipage

massacré, Ben Joyce deviendrait le maître de ces mers... Dieu

devait l'arrêter au dénouement de ses funestes desseins.

«Ayrton, arrivé à Melbourne, remit la lettre au second, Tom

Austin, qui en prit connaissance et appareilla aussitôt; mais que

l'on juge du désappointement et de la colère d'Ayrton, quand, le

lendemain de l'appareillage, il apprit que le second conduisait le

navire, non sur la côte est de l'Australie, à la baie de Twofold,

mais bien sur la côte est de la Nouvelle-Zélande. Il voulut s'y

opposer, Austin lui montra la lettre!... Et, en effet, par une

erreur providentielle du géographe français qui avait rédigé cette

lettre, la côte est de la Nouvelle-Zélande était indiquée comme

lieu de destination.

«Tous les plans d'Ayrton échouaient! Il voulut se révolter. On

l'enferma. Il fut donc emmené sur la côte de la Nouvelle-Zélande,

ne sachant plus ni ce que deviendraient ses complices, ni ce que

deviendrait lord Glenarvan.

«Le Duncan resta à croiser sur cette côte jusqu'au 3 mars. Ce

jour-là, Ayrton entendit des détonations. C'étaient les caronades

du Duncan qui faisaient feu, et, bientôt, lord Glenarvan et tous

les siens arrivaient à bord.

«Voici ce qui s'était passé.

«Après mille fatigues, mille dangers, lord Glenarvan avait pu

achever son voyage et arriver à la côte est de l'Australie, sur la

baie de Twofold. Pas de Duncan! il télégraphia à Melbourne. On lui

répondit: «Duncan parti depuis le 18 courant pour une destination

inconnue.»

«Lord Glenarvan ne put plus penser qu'une chose: c'est que

l'honnête yacht était tombé aux mains de Ben Joyce et qu'il était

devenu un navire de pirates!

«Cependant lord Glenarvan ne voulut pas abandonner la partie.

C'était un homme intrépide et généreux. Il s'embarqua sur un

navire marchand, se fit conduire à la côte ouest de la Nouvelle-

Zélande, la traversa sur le trente-septième parallèle, sans

rencontrer aucune trace du capitaine Grant; mais, sur l'autre

côte, à sa grande surprise, et par la volonté du ciel, il retrouva

le Duncan, sous les ordres du second, qui l'attendait depuis cinq

semaines!

«On était au 3 mars 1855. Lord Glenarvan était donc à bord du

Duncan, mais Ayrton y était aussi. Il comparut devant le lord, qui

voulut tirer de lui tout ce que le bandit pouvait savoir au sujet

du capitaine Grant. Ayrton refusa de parler. Lord Glenarvan lui

dit alors qu'à la première relâche, on le remettrait aux autorités

anglaises. Ayrton resta muet.

«Le Duncan reprit la route du trente-septième parallèle.

Cependant, lady Glenarvan entreprit de vaincre la résistance du

bandit. Enfin, son influence l'emporta, et Ayrton, en échange de

ce qu'il pourrait dire, proposa à lord Glenarvan de l'abandonner

sur une des îles du Pacifique, au lieu de le livrer aux autorités

anglaises. Lord Glenarvan, décidé à tout pour apprendre ce qui

concernait le capitaine Grant, y consentit.

«Ayrton raconta alors toute sa vie, et il fut constant qu'il ne

savait rien depuis le jour où le capitaine Grant l'avait débarqué

sur la côte australienne.

«Néanmoins, lord Glenarvan tint la parole qu'il avait donnée. Le

Duncan continua sa route et arriva à l'île Tabor. C'était là

qu'Ayrton devait être déposé, et ce fut là aussi que, par un vrai

miracle, on retrouva le capitaine Grant et ses deux hommes,

précisément sur ce trente-septième parallèle. Le convict allait

donc les remplacer sur cet îlot désert, et voici, au moment où il

quitta le yacht, les paroles que prononça lord Glenarvan: «-- Ici,

Ayrton, vous serez éloigné de toute terre et sans communication

possible avec vos semblables. Vous ne pourrez fuir cet îlot où le

Duncan vous laisse. Vous serez seul, sous l'oeil d'un dieu qui lit

au plus profond des coeurs, mais vous ne serez ni perdu, ni ignoré

comme le fut le capitaine Grant. Si indigne que vous soyez du

souvenir des hommes, les hommes se souviendront de vous. Je sais

où vous êtes, Ayrton, et je sais où vous trouver. Je ne

l'oublierai jamais!»

«Et le Duncan, appareillant, disparut bientôt.

«On était au 18 mars 1855.

«Ayrton était seul, mais ni les munitions, ni les armes, ni les

outils, ni les graines ne lui manquaient. À lui, le convict, à sa

disposition était la maison construite par l'honnête capitaine

Grant. Il n'avait qu'à se laisser vivre et à expier dans

l'isolement les crimes qu'il avait commis.

«Messieurs, il se repentit, il eut honte de ses crimes et il fut

bien malheureux! Il se dit que si les hommes venaient le

rechercher un jour sur cet îlot, il fallait qu'il fût digne de

retourner parmi eux! Comme il souffrit, le misérable! Comme il

travailla pour se refaire par le travail! Comme il pria pour se

régénérer par la prière!

«Pendant deux ans, trois ans, ce fut ainsi; mais Ayrton, abattu

par l'isolement, regardant toujours si quelque navire ne

paraîtrait pas à l'horizon de son île, se demandant si le temps

d'expiation était bientôt complet, souffrait comme on n'a jamais

souffert! Ah! quelle est dure cette solitude, pour une âme que

rongent les remords!

«Mais sans doute le ciel ne le trouvait pas assez puni, le

malheureux, car il sentit peu à peu qu'il devenait un sauvage! Il

sentit peu à peu l'abrutissement le gagner! Il ne peut vous dire

si ce fut après deux ou quatre ans d'abandon, mais enfin, il

devint le misérable que vous avez trouvé!

«Je n'ai pas besoin de vous dire, messieurs, que Ayrton ou Ben

Joyce et moi, nous ne faisons qu'un!»

Cyrus Smith et ses compagnons s'étaient levés à la fin de ce

récit. Il est difficile de dire à quel point ils étaient émus!

Tant de misère, tant de douleurs et de désespoir étalés à nu

devant eux!

«Ayrton, dit alors Cyrus Smith, vous avez été un grand criminel,

mais le ciel doit certainement trouver que vous avez expié vos

crimes! Il l'a prouvé en vous ramenant parmi vos semblables.

Ayrton, vous êtes pardonné! Et maintenant, voulez-vous être notre

compagnon?»

Ayrton s'était reculé.

«Voici ma main!» dit l'ingénieur.

Ayrton se précipita sur cette main que lui tendait Cyrus Smith, et

de grosses larmes coulèrent de ses yeux.

«Voulez-vous vivre avec nous? demanda Cyrus Smith.

-- Monsieur Smith, laissez-moi quelque temps encore, répondit

Ayrton, laissez-moi seul dans cette habitation du corral!

-- Comme vous le voudrez, Ayrton», répondit Cyrus Smith.

Ayrton allait se retirer, quand l'ingénieur lui adressa une

dernière question:

«Un mot encore, mon ami. Puisque votre dessein était de vivre

isolé, pourquoi avez-vous donc jeté à la mer ce document qui nous

a mis sur vos traces?

-- Un document? répondit Ayrton, qui paraissait ne pas savoir ce

dont on lui parlait.

-- Oui, ce document enfermé dans une bouteille que nous avons

trouvé, et qui donnait la situation exacte de l'île Tabor!»

Ayrton passa sa main sur son front. Puis, après avoir réfléchi:

«Je n'ai jamais jeté de document à la mer! répondit-il.

-- Jamais? s'écria Pencroff.

-- Jamais!»

Et Ayrton, s'inclinant, regagna la porte et partit.

CHAPITRE XVIII

«Le pauvre homme!» dit Harbert, qui, après s'être élancé vers la

porte, revint, après avoir vu Ayrton glisser par la corde de

l'ascenseur et disparaître au milieu de l'obscurité.

«Il reviendra, dit Cyrus Smith.

-- Ah çà, Monsieur Cyrus, s'écria Pencroff, qu'est-ce que cela

veut dire? Comment! Ce n'est pas Ayrton qui a jeté cette bouteille

à la mer? Mais qui donc alors?»

À coup sûr, si jamais question dut être faite, c'était bien celle-

là!

«C'est lui, répondit Nab, seulement le malheureux était déjà à

demi fou.

-- Oui! dit Harbert, et il n'avait plus conscience de ce qu'il

faisait.

-- Cela ne peut s'expliquer qu'ainsi, mes amis, répondit vivement

Cyrus Smith, et je comprends maintenant qu'Ayrton ait pu indiquer

exactement la situation de l'île Tabor, puisque les événements

même qui avaient précédé son abandon dans l'île la lui faisaient

connaître.

-- Cependant, fit observer Pencroff, s'il n'était pas encore une

brute au moment où il rédigeait son document, et s'il y a sept ou

huit ans qu'il l'a jeté à la mer, comment ce papier n'a-t-il pas

été altéré par l'humidité?

-- Cela prouve, répondit Cyrus Smith, qu'Ayrton n'a été privé

d'intelligence qu'à une époque beaucoup plus récente qu'il ne le

croit.

-- Il faut bien qu'il en soit ainsi, répondit Pencroff; sans quoi,

la chose serait inexplicable.

-- Inexplicable, en effet, répondit l'ingénieur, qui semblait ne

pas vouloir prolonger cette conversation.

-- Mais Ayrton a-t-il dit la vérité? demanda le marin.

-- Oui, répondit le reporter. L'histoire qu'il a racontée est

vraie de tous points. Je me rappelle fort bien que les journaux

ont rapporté la tentative faite par lord Glenarvan et le résultat

qu'il avait obtenu.

-- Ayrton a dit la vérité, ajouta Cyrus Smith, n'en doutez pas,

Pencroff, car elle était assez cruelle pour lui. On dit vrai quand

on s'accuse ainsi!»

Le lendemain, -- 21 décembre, -- les colons étaient descendus à la

grève, et, ayant gravi le plateau, ils n'y trouvèrent plus Ayrton.

Ayrton avait gagné pendant la nuit sa maison du corral, et les

colons jugèrent bon de ne point l'importuner de leur présence. Le

temps ferait sans doute ce que les encouragements n'avaient pu

faire.

Harbert, Pencroff et Nab reprirent alors leurs occupations

accoutumées. Précisément, ce jour-là, les mêmes travaux réunirent

Cyrus Smith et le reporter à l'atelier des cheminées.

«Savez-vous, mon cher Cyrus, dit Gédéon Spilett, que l'explication

que vous avez donnée hier au sujet de cette bouteille ne m'a pas

satisfait du tout! Comment admettre que ce malheureux ait pu

écrire ce document et jeter cette bouteille à la mer, sans en

avoir aucunement gardé le souvenir?

-- Aussi n'est-ce pas lui qui l'a jetée, mon cher Spilett.

-- Alors, vous croyez encore...

-- Je ne crois rien, je ne sais rien! répondit Cyrus Smith, en

interrompant le reporter. Je me contente de ranger cet incident

parmi ceux que je n'ai pu expliquer jusqu'à ce jour!

-- En vérité, Cyrus, dit Gédéon Spilett, ces choses sont

incroyables! Votre sauvetage, la caisse échouée sur le sable, les

aventures de Top, cette bouteille enfin... n'aurons-nous donc

jamais le mot de ces énigmes?

-- Si! répondit vivement l'ingénieur, si, quand je devrais

fouiller cette île jusque dans ses entrailles!

-- Le hasard nous donnera peut-être la clef de ce mystère!

-- Le hasard! Spilett! Je ne crois guère au hasard, pas plus que

je ne crois aux mystères en ce monde. Il y a une cause à tout ce

qui se passe d'inexplicable ici, et cette cause, je la

découvrirai. Mais en attendant, observons et travaillons.»

Le mois de janvier arriva. C'était l'année 1867 qui commençait.

Les travaux d'été furent menés assidûment. Pendant les jours qui

suivirent, Harbert et Gédéon Spilett étant allés du côté du

corral, purent constater qu'Ayrton avait pris possession de la

demeure qui lui avait été préparée. Il s'occupait du nombreux

troupeau confié à ses soins, et il devait épargner à ses

compagnons la fatigue de venir tous les deux ou trois jours

visiter le corral.

Cependant, afin de ne plus laisser Ayrton trop longtemps isolé,

les colons lui faisaient assez souvent visite.

Il n'était pas indifférent, non plus, -- étant donnés certains

soupçons que partageaient l'ingénieur et Gédéon Spilett, -- que

cette partie de l'île fût soumise à une certaine surveillance, et

Ayrton, si quelque incident survenait, ne négligerait pas d'en

informer les habitants de Granite-House.

Cependant il pouvait se faire que l'incident fût subit et exigeât

d'être rapidement porté à la connaissance de l'ingénieur. En

dehors même de tous faits se rapportant au mystère de l'île

Lincoln, bien d'autres pouvaient se produire, qui eussent appelé

une prompte intervention des colons, tels que l'apparition d'un

navire passant au large et en vue de la côte occidentale, un

naufrage sur les atterrages de l'ouest, l'arrivée possible de

pirates, etc. Aussi Cyrus Smith résolut-il de mettre le corral en

communication instantanée avec Granite-House.

Ce fut le 10 janvier qu'il fit part de son projet à ses

compagnons.

«Ah çà! Comment allez-vous vous y prendre, Monsieur Cyrus? demanda

Pencroff. Est-ce que, par hasard, vous songeriez à installer un

télégraphe?

-- Précisément, répondit l'ingénieur.

-- Électrique? s'écria Harbert.

-- Électrique, répondit Cyrus Smith. Nous avons tous les éléments

nécessaires pour confectionner une pile, et le plus difficile sera

d'étirer des fils de fer, mais au moyen d'une filière, je pense

que nous en viendrons à bout.

-- Eh bien, après cela, répliqua le marin, je ne désespère plus de

nous voir un jour rouler en chemin de fer!»

On se mit donc à l'ouvrage, en commençant par le plus difficile,

c'est-à-dire par la confection des fils, car si on eût échoué, il

devenait inutile de fabriquer la pile et autres accessoires.

Le fer de l'île Lincoln, on le sait, était de qualité excellente,

et, par conséquent, très propre à se laisser étirer. Cyrus Smith

commença par fabriquer une filière, c'est-à-dire une plaque

d'acier, qui fut percée de trous coniques de divers calibres qui

devaient amener successivement le fil au degré de ténuité voulue.

Cette pièce d'acier, après avoir été trempée, «de tout son dur»,

comme on dit en métallurgie, fut fixée d'une façon inébranlable

sur un bâtis solidement enfoncé dans le sol, à quelques pieds

seulement de la grande chute, dont l'ingénieur allait encore

utiliser la force motrice. En effet, là était le moulin à foulon,

qui ne fonctionnait pas alors, mais dont l'arbre de couche, mû

avec une extrême puissance, pouvait servir à étirer le fil, en

l'enroulant autour de lui.

L'opération fut délicate et demanda beaucoup de soins.

Le fer, préalablement préparé en longues et minces tiges, dont les

extrémités avaient été amincies à la lime, ayant été introduit

dans le grand calibre de la filière, fut étiré par l'arbre de

couche, enroulé sur une longueur de vingt-cinq à trente pieds,

puis déroulé et représenté successivement aux calibres de moindre

diamètre! Finalement, l'ingénieur obtint des fils longs de

quarante à cinquante pieds, qu'il était facile de raccorder et de

tendre sur cette distance de cinq milles qui séparait le corral de

l'enceinte de Granite-House.

Il ne fallut que quelques jours pour mener à bien cette besogne,

et même, dès que la machine eut été mise en train, Cyrus Smith

laissa ses compagnons faire le métier de tréfileurs et s'occupa de

fabriquer sa pile.

Il s'agissait, dans l'espèce, d'obtenir une pile à courant

constant. On sait que les éléments des piles modernes se composent

généralement de charbon de cornue, de zinc et de cuivre. Le cuivre

manquait absolument à l'ingénieur, qui, malgré ses recherches,

n'en avait pas trouvé trace dans l'île Lincoln, et il fallait s'en

passer. Le charbon de cornue, c'est-à-dire ce dur graphite qui se

trouve dans les cornues des usines à gaz, après que la houille a

été déshydrogénée, on eût pu le produire, mais il eût fallu

installer des appareils spéciaux, ce qui aurait été une grosse

besogne. Quant au zinc, on se souvient que la caisse trouvée à la

pointe de l'épave était doublée d'une enveloppe de ce métal, qui

ne pouvait pas être mieux utilisée que dans cette circonstance.

Cyrus Smith, après mûres réflexions, résolut donc de fabriquer une

pile très simple, se rapprochant de celle que Becquerel imagina en

1820, et dans laquelle le zinc est uniquement employé. Quant aux

autres substances, acide azotique et potasse, tout cela était à sa

disposition.

Voici donc comment fut composée cette pile, dont les effets

devaient être produits par la réaction de l'acide et de la potasse

l'un sur l'autre. Un certain nombre de flacons de verre furent

fabriqués et remplis d'acide azotique. L'ingénieur les boucha au

moyen d'un bouchon que traversait un tube de verre fermé à son

extrémité inférieure et destiné à plonger dans l'acide au moyen

d'un tampon d'argile maintenu par un linge. Dans ce tube, par son

extrémité supérieure, il versa alors une dissolution de potasse

qu'il avait préalablement obtenue par l'incinération de diverses

plantes, et, de cette façon, l'acide et la potasse purent réagir

l'un sur l'autre à travers l'argile.

Cyrus Smith prit ensuite deux lames de zinc, dont l'une fut

plongée dans l'acide azotique, l'autre dans la dissolution de

potasse. Aussitôt un courant se produisit, qui alla de la lame du

flacon à celle du tube, et ces deux lames ayant été reliées par un

fil métallique, la lame du tube devint le pôle positif et celle du

flacon le pôle négatif de l'appareil.

Chaque flacon produisit donc autant de courants, qui, réunis,

devaient suffire à provoquer tous les phénomènes de la télégraphie

électrique.

Tel fut l'ingénieux et très simple appareil que construisit Cyrus

Smith, appareil qui allait lui permettre d'établir une

communication télégraphique entre Granite-House et le corral.

Ce fut le 6 février que fut commencée la plantation des poteaux,

munis d'isoloirs en verre, et destinés à supporter le fil, qui

devait suivre la route du corral. Quelques jours après, le fil

était tendu, prêt à produire, avec une vitesse de cent mille

kilomètres par seconde, le courant électrique que la terre se

chargerait de ramener à son point de départ. Deux piles avaient

été fabriquées, l'une pour Granite-House, l'autre pour le corral,

car si le corral devait communiquer avec Granite-House, il pouvait

être utile aussi que Granite-House communiquât avec le corral.

Quant au récepteur et au manipulateur, ils furent très simples.

Aux deux stations, le fil s'enroulait sur un électro-aimant,

c'est-à-dire sur un morceau de fer doux entouré d'un fil. La

communication était-elle établie entre les deux pôles, le courant,

partant du pôle positif, traversait le fil, passait dans

l'électro-aimant, qui s'aimantait temporairement, et revenait par

le sol au pôle négatif. Le courant était-il interrompu, l'électro-

aimant se désaimantait aussitôt. Il suffisait donc de placer une

plaque de fer doux devant l'électro-aimant, qui, attirée pendant

le passage du courant, retombait, quand le courant était

interrompu. Ce mouvement de la plaque ainsi obtenu, Cyrus Smith

put très facilement y rattacher une aiguille disposée sur un

cadran, qui portait en exergue les lettres de l'alphabet, et, de

cette façon, correspondre d'une station à l'autre.

Le tout fut complètement installé le 12 février. Ce jour-là, Cyrus

Smith, ayant lancé le courant à travers le fil, demanda si tout

allait bien au corral, et reçut, quelques instants après, une

réponse satisfaisante d'Ayrton.

Pencroff ne se tenait pas de joie, et chaque matin et chaque soir

il lançait un télégramme au corral, qui ne restait jamais sans

réponse.

Ce mode de communication présenta deux avantages très réels,

d'abord parce qu'il permettait de constater la présence d'Ayrton

au corral, et ensuite parce qu'il ne le laissait pas dans un

complet isolement. D'ailleurs, Cyrus Smith ne laissait jamais

passer une semaine sans l'aller voir, et Ayrton venait de temps en

temps à Granite-House, où il trouvait toujours bon accueil.

La belle saison s'écoula ainsi au milieu des travaux habituels.

Les ressources de la colonie, particulièrement en légumes et en

céréales, s'accroissaient de jour en jour, et les plants rapportés

de l'île Tabor avaient parfaitement réussi. Le plateau de Grande-

vue présentait un aspect très rassurant. La quatrième récolte de

blé avait été admirable, et, on le pense bien, personne ne s'avisa

de compter si les quatre cents milliards de grains figuraient à la

moisson. Cependant, Pencroff avait eu l'idée de le faire, mais

Cyrus Smith lui ayant appris que, quand bien même il parviendrait

à compter trois cents grains par minute, soit neuf mille à

l'heure, il lui faudrait environ cinq mille cinq cents ans pour

achever son opération, le brave marin crut devoir y renoncer.

Le temps était magnifique, la température très chaude dans la

journée; mais, le soir, les brises du large venaient tempérer les

ardeurs de l'atmosphère et procuraient des nuits fraîches aux

habitants de Granite-House. Cependant il y eut quelques orages,

qui, s'ils n'étaient pas de longue durée, tombaient, du moins, sur

l'île Lincoln avec une force extraordinaire. Durant quelques

heures, les éclairs ne cessaient d'embraser le ciel et les

roulements du tonnerre ne discontinuaient pas.

Vers cette époque, la petite colonie était extrêmement prospère.

Les hôtes de la basse-cour pullulaient, et l'on vivait sur son

trop-plein, car il devenait urgent de ramener sa population à un

chiffre plus modéré. Les porcs avaient déjà produit des petits, et

l'on comprend que les soins à donner à ces animaux absorbaient une

grande partie du temps de Nab et de Pencroff. Les onaggas, qui

avaient donné deux jolies bêtes, étaient le plus souvent montés

par Gédéon Spilett et Harbert, devenu un excellent cavalier sous

la direction du reporter, et on les attelait aussi au chariot,

soit pour transporter à Granite-House le bois et la houille, soit

les divers produits minéraux que l'ingénieur employait.

Plusieurs reconnaissances furent poussées, vers cette époque,

jusque dans les profondeurs des forêts du Far-West. Les

explorateurs pouvaient s'y hasarder sans avoir à redouter les

excès de la température, car les rayons solaires perçaient à peine

l'épaisse ramure qui s'enchevêtrait au-dessus de leur tête. Ils

visitèrent ainsi toute la rive gauche de la Mercy, que bordait la

route qui allait du corral à l'embouchure de la rivière de la

chute.

Mais, pendant ces excursions, les colons eurent soin d'être bien

armés, car ils rencontraient fréquemment certains sangliers, très

sauvages et très féroces, contre lesquels il fallait lutter

sérieusement.

Il y fut aussi fait, pendant cette saison, une guerre terrible aux

jaguars. Gédéon Spilett leur avait voué une haine toute spéciale,

et son élève Harbert le secondait bien. Armés comme ils l'étaient,

ils ne redoutaient guère la rencontre de l'un de ces fauves.

La hardiesse d'Harbert était superbe, et le sang-froid du reporter

étonnant. Aussi une vingtaine de magnifiques peaux ornaient-elles

déjà la grande salle de Granite-House, et si cela continuait, la

race des jaguars serait bientôt éteinte dans l'île, but que

poursuivaient les chasseurs.

L'ingénieur prit part quelquefois à diverses reconnaissances qui

furent faites dans les portions inconnues de l'île, qu'il

observait avec une minutieuse attention. C'étaient d'autres traces

que celles des animaux qu'il cherchait dans les portions les plus

épaisses de ces vastes bois, mais jamais rien de suspect n'apparut

à ses yeux. Ni Top, ni Jup, qui l'accompagnaient, ne laissaient

pressentir par leur attitude qu'il y eût rien d'extraordinaire, et

pourtant, plus d'une fois encore, le chien aboya à l'orifice de ce

puits que l'ingénieur avait exploré sans résultat.

Ce fut à cette époque que Gédéon Spilett, aidé d'Harbert, prit

plusieurs vues des parties les plus pittoresques de l'île, au

moyen de l'appareil photographique qui avait été trouvé dans la

caisse et dont on n'avait pas fait usage jusqu'alors.

Cet appareil, muni d'un puissant objectif, était très complet.

Substances nécessaires à la reproduction photographique, collodion

pour préparer la plaque de verre, nitrate d'argent pour la

sensibiliser, hyposulfate de soude pour fixer l'image obtenue,

chlorure d'ammonium pour baigner le papier destiné à donner

l'épreuve positive, acétate de soude et chlorure d'or pour

imprégner cette dernière, rien ne manquait. Les papiers mêmes

étaient là, tout chlorurés, et avant de les poser dans le châssis

sur les épreuves négatives, il suffisait de les tremper pendant

quelques minutes dans le nitrate d'argent étendu d'eau.

Le reporter et son aide devinrent donc, en peu de temps, d'habiles

opérateurs, et ils obtinrent d'assez belles épreuves de paysages,

tels que l'ensemble de l'île, pris du plateau de Grande-vue, avec

le mont Franklin à l'horizon, l'embouchure de la Mercy, si

pittoresquement encadrée dans ses hautes roches, la clairière et

le corral adossé aux premières croupes de la montagne, tout le

développement si curieux du cap griffe, de la pointe de l'épave,

etc.

Les photographes n'oublièrent pas de faire le portrait de tous les

habitants de l'île, sans excepter personne.

«Ça peuple», disait Pencroff.

Et le marin était enchanté de voir son image, fidèlement

reproduite, orner les murs de Granite-House, et il s'arrêtait

volontiers devant cette exposition comme il eût fait aux plus

riches vitrines de Broadway.

Mais, il faut le dire, le portrait le mieux réussi fut

incontestablement celui de maître Jup. Maître Jup avait posé avec

un sérieux impossible à décrire, et son image était parlante!

«On dirait qu'il va faire la grimace!» s'écriait Pencroff.

Et si maître Jup n'eût pas été content, c'est qu'il aurait été

bien difficile; mais il l'était, et il contemplait son image d'un

air sentimental, qui laissait percer une légère dose de fatuité.

Les grandes chaleurs de l'été se terminèrent avec le mois de mars.

Le temps fut quelquefois pluvieux, mais l'atmosphère était chaude

encore. Ce mois de mars, qui correspond au mois de septembre des

latitudes boréales, ne fut pas aussi beau qu'on aurait pu

l'espérer. Peut-être annonçait-il un hiver précoce et rigoureux.

On put même croire, un matin, -- le 21, -- que les premières

neiges avaient fait leur apparition. En effet, Harbert, s'étant

mis de bonne heure à l'une des fenêtres de Granite-House, s'écria:

«Tiens! L'îlot est couvert de neige!

-- De la neige à cette époque?» répondit le reporter, qui avait

rejoint le jeune garçon.

Leurs compagnons furent bientôt près d'eux, et ils ne purent

constater qu'une chose, c'est que non seulement l'îlot, mais toute

la grève, au bas de Granite-House, était couverte d'une couche

blanche, uniformément répandue sur le sol.

«C'est bien de la neige! dit Pencroff.

-- Ou cela lui ressemble beaucoup! répondit Nab.

-- Mais le thermomètre marque cinquante-huit degrés (14

centigrades au-dessus de zéro)!» fit observer Gédéon Spilett.

Cyrus Smith regardait la nappe blanche sans se prononcer, car il

ne savait vraiment pas comment expliquer ce phénomène, à cette

époque de l'année et par une telle température.

«Mille diables! s'écria Pencroff, nos plantations vont être

gelées!»

Et le marin se disposait à descendre, quand il fut précédé par

l'agile Jup, qui se laissa couler jusqu'au sol.

Mais l'orang n'avait pas touché terre, que l'énorme couche de

neige se soulevait et s'éparpillait dans l'air en flocons

tellement innombrables, que la lumière du soleil en fut voilée

pendant quelques minutes.

«Des oiseaux!» s'écria Harbert.

C'étaient, en effet, des essaims d'oiseaux de mer, au plumage d'un

blanc éclatant. Ils s'étaient abattus par centaines de mille sur

l'îlot et sur la côte, et ils disparurent au loin, laissant les

colons ébahis comme s'ils eussent assisté à un changement à vue,

qui eût fait succéder l'été à l'hiver dans un décor de féerie.

Malheureusement, le changement avait été si subit, que ni le

reporter ni le jeune garçon ne parvinrent à abattre un de ces

oiseaux, dont ils ne purent reconnaître l'espèce. Quelques jours

après, c'était le 26 mars, et il y avait deux ans que les

naufragés de l'air avaient été jetés sur l'île Lincoln!

CHAPITRE XIX

Deux ans déjà! Et depuis deux ans les colons n'avaient eu aucune

communication avec leurs semblables! Ils étaient sans nouvelles du

monde civilisé, perdus sur cette île, aussi bien que s'ils eussent

été sur quelque infime astéroïde du monde solaire! Que se passait-

il alors dans leur pays? L'image de la patrie était toujours

présente à leurs yeux, cette patrie déchirée par la guerre civile,

au moment où ils l'avaient quittée, et que la rébellion du sud

ensanglantait peut-être encore! C'était pour eux une grande

douleur, et souvent ils s'entretenaient de ces choses, sans jamais

douter, cependant, que la cause du nord ne dût triompher pour

l'honneur de la confédération américaine.

Pendant ces deux années, pas un navire n'avait passé en vue de

l'île, ou du moins pas une voile n'avait été aperçue. Il était

évident que l'île Lincoln se trouvait en dehors des routes

suivies, et même qu'elle était inconnue, -- ce que prouvaient les

cartes, d'ailleurs, -- car à défaut d'un port, son aiguade aurait

dû attirer les bâtiments désireux de renouveler leur provision

d'eau. Mais la mer qui l'entourait était toujours déserte, aussi

loin que pouvait s'étendre le regard, et les colons ne devaient

guère compter que sur eux-mêmes pour se rapatrier.

Cependant une chance de salut existait, et cette chance fut

précisément discutée, un jour de la première semaine d'avril, par

les colons, qui étaient réunis dans la salle de Granite-House.

Précisément, il avait été question de l'Amérique, et on avait

parlé du pays natal, qu'on avait si peu d'espérance de revoir.

«Décidément, nous n'aurons qu'un moyen, dit Gédéon Spilett, un

seul de quitter l'île Lincoln, ce sera de construire un bâtiment

assez grand pour tenir la mer pendant quelques centaines de

milles. Il me semble que, quand on a fait une chaloupe, on peut

bien faire un navire!

-- Et que l'on peut bien aller aux Pomotou, ajouta Harbert, quand

on est allé à l'île Tabor!

-- Je ne dis pas non, répondit Pencroff, qui avait toujours voix

prépondérante dans les questions maritimes, je ne dis pas non,

quoique ce ne soit pas tout à fait la même chose d'aller près et

d'aller loin! Si notre chaloupe avait été menacée de quelque

mauvais coup de vent pendant le voyage à l'île Tabor, nous savions

que le port n'était éloigné ni d'un côté ni de l'autre; mais douze

cents milles à franchir, c'est un joli bout de chemin, et la terre

la plus rapprochée est au moins à cette distance!

-- Est-ce que, le cas échéant, Pencroff, vous ne tenteriez pas

l'aventure? demanda le reporter.

-- Je tenterai tout ce que l'on voudra, Monsieur Spilett, répondit

le marin, et vous savez bien que je ne suis point homme à reculer!

-- Remarque, d'ailleurs, que nous comptons un marin de plus parmi

nous, fit observer Nab.

-- Qui donc? demanda Pencroff.

-- Ayrton.

-- C'est juste, répondit Harbert.

-- S'il consentait à venir! fit observer Pencroff.

-- Bon! dit le reporter, croyez-vous donc que si le yacht de lord

Glenarvan se fût présenté à l'île Tabor pendant qu'il l'habitait

encore, Ayrton aurait refusé de partir?

-- Vous oubliez, mes amis, dit alors Cyrus Smith, qu'Ayrton

n'avait plus sa raison pendant les dernières années de son séjour.

Mais la question n'est pas là. Il s'agit de savoir si nous devons

compter parmi nos chances de salut ce retour du navire écossais.

Or, lord Glenarvan a promis à Ayrton de venir le reprendre à l'île

Tabor, quand il jugerait ses crimes suffisamment expiés, et je

crois qu'il reviendra.

-- Oui, dit le reporter, et j'ajouterai qu'il reviendra bientôt,

car voilà douze ans qu'Ayrton a été abandonné!

-- Eh! répondit Pencroff, je suis bien d'accord avec vous que le

lord reviendra, et bientôt même. Mais où relâchera-t-il? à l'île

Tabor, et non à l'île Lincoln.

-- Cela est d'autant plus certain, répondit Harbert, que l'île

Lincoln n'est pas même portée sur la carte.

-- Aussi, mes amis, reprit l'ingénieur, devons-nous prendre les

précautions nécessaires pour que notre présence et celle d'Ayrton

à l'île Lincoln soient signalées à l'île Tabor.

-- Évidemment, répondit le reporter, et rien n'est plus aisé que

de déposer, dans cette cabane qui fut la demeure du capitaine

Grant et d'Ayrton, une notice donnant la situation de notre île,

notice que lord Glenarvan ou son équipage ne pourront manquer de

trouver.

-- Il est même fâcheux, fit observer le marin, que nous ayons

oublié de prendre cette précaution lors de notre premier voyage à

l'île Tabor.

-- Et pourquoi l'aurions-nous prise? répondit Harbert. Nous ne

connaissions pas l'histoire d'Ayrton, à ce moment; nous ignorions

qu'on dût venir le rechercher un jour, et quand nous avons su

cette histoire, la saison était trop avancée pour nous permettre

de retourner à l'île Tabor.

-- Oui, répondit Cyrus Smith, il était trop tard, et il faut

remettre cette traversée au printemps prochain.

-- Mais si le yacht écossais venait d'ici là? dit Pencroff.

-- Ce n'est pas probable, répondit l'ingénieur, car lord Glenarwan

ne choisirait pas la saison d'hiver pour s'aventurer dans ces mers

lointaines. Ou il est déjà revenu à l'île Tabor depuis que Ayrton

est avec nous, c'est-à-dire depuis cinq mois, et il en est

reparti, ou il ne viendra que plus tard, et il sera temps, dès les

premiers beaux jours d'octobre, d'aller à l'île Tabor et d'y

laisser une notice.

-- Il faut avouer, dit Nab, que ce serait bien malheureux si le

Duncan avait reparu dans ces mers depuis quelques mois seulement!

-- J'espère qu'il n'en est rien, répondit Cyrus Smith, et que le

ciel ne nous aura pas enlevé la meilleure chance qui nous reste!

-- Je crois, fit observer le reporter, qu'en tous les cas nous

saurons à quoi nous en tenir lorsque nous serons retournés à l'île

Tabor, car si les écossais y sont revenus, ils auront

nécessairement laissé quelques traces de leur passage.

-- Cela est évident, répondit l'ingénieur. Ainsi donc, mes amis,

puisque nous avons cette chance de rapatriement, attendons avec

patience, et si elle nous est enlevée, nous verrons alors ce que

nous devrons faire.

-- En tout cas, dit Pencroff, il est bien entendu que si nous

quittons l'île Lincoln d'une façon ou d'une autre, ce ne sera pas

parce que nous nous y trouvons mal!

-- Non, Pencroff, répondit l'ingénieur, ce sera parce que nous y

sommes loin de tout ce qu'un homme doit chérir le plus au monde,

sa famille, ses amis, son pays natal!»

Les choses étant ainsi décidées, il ne fut plus question

d'entreprendre la construction d'un navire assez grand pour

s'aventurer, soit jusqu'aux archipels, dans le nord, soit jusqu'à

la Nouvelle-Zélande, dans l'ouest, et on ne s'occupa que des

travaux accoutumés en vue d'un troisième hivernage à Granite-

House.

Toutefois, il fut aussi décidé que la chaloupe serait employée,

avant les mauvais jours, à faire un voyage autour de l'île. La

reconnaissance complète des côtes n'était pas terminée encore, et

les colons n'avaient qu'une idée imparfaite du littoral à l'ouest

et au nord, depuis l'embouchure de la rivière de la chute

jusqu'aux caps mandibule, non plus que de l'étroite baie qui se

creusait entre eux comme une mâchoire de requin.

Le projet de cette excursion fut mis en avant par Pencroff, et

Cyrus Smith y donna pleine adhésion, car il voulait voir par lui-

même toute cette portion de son domaine.

Le temps était variable alors, mais le baromètre n'oscillait pas

par mouvements brusques, et l'on pouvait donc compter sur un temps

maniable.

Précisément, pendant la première semaine d'avril, après une forte

baisse barométrique, la reprise de la hausse fut signalée par un

fort coup de vent d'ouest qui dura cinq à six jours; puis,

l'aiguille de l'instrument redevint stationnaire à une hauteur de

vingt-neuf pouces et neuf dixièmes (759, 45 mm), et les

circonstances parurent propices à l'exploration.

Le jour du départ fut fixé au 16 avril, et le Bonadventure,

mouillé au port ballon, fut approvisionné pour un voyage qui

pouvait avoir quelque durée.

Cyrus Smith prévint Ayrton de l'expédition projetée et lui proposa

d'y prendre part; mais, Ayrton ayant préféré rester à terre, il

fut décidé qu'il viendrait à Granite-House pendant l'absence de

ses compagnons. Maître Jup devait lui tenir compagnie et ne fit

aucune récrimination.

Le 16 avril, au matin, tous les colons, accompagnés de Top,

étaient embarqués. Le vent soufflait de la partie du sud-ouest, en

belle brise, et le Bonadventure dut louvoyer en quittant le port

ballon, afin de gagner le promontoire du reptile. Sur les quatre-

vingt-dix milles que mesurait le périmètre de l'île, la côte sud

en comptait une vingtaine depuis le port jusqu'au promontoire. De

là, nécessité d'enlever ces vingt milles au plus près, car le vent

était absolument debout.

Il ne fallut pas moins de la journée entière pour atteindre le

promontoire, car l'embarcation, en quittant le port, ne trouva

plus que deux heures de jusant et eut, au contraire, six heures de

flot qu'il fut très difficile d'étaler. La nuit était donc venue,

quand le promontoire fut doublé.

Pencroff proposa alors à l'ingénieur de continuer la route à

petite vitesse, avec deux ris dans sa voile. Mais Cyrus Smith

préféra mouiller à quelques encablures de terre, afin de revoir

cette partie de la côte pendant le jour. Il fut même convenu que,

puisqu'il s'agissait d'une exploration minutieuse du littoral de

l'île, on ne naviguerait pas la nuit, et que, le soir venu, on

jetterait l'ancre près de terre, tant que le temps le permettrait.

La nuit se passa donc au mouillage sous le promontoire, et le vent

étant tombé avec la brume, le silence ne fut plus troublé. Les

passagers, à l'exception du marin, dormirent peut-être un peu

moins bien à bord du Bonadventure qu'ils n'eussent fait dans leurs

chambres de Granite-House, mais enfin ils dormirent.

Le lendemain, 17 avril, Pencroff appareilla dès le point du jour,

et, grand largue et bâbord amures, il put ranger de très près la

côte occidentale.

Les colons connaissaient cette côte boisée, si magnifique,

puisqu'ils en avaient déjà parcouru à pied la lisière, et pourtant

elle excita encore toute leur admiration. Ils côtoyaient la terre

d'aussi près que possible, en modérant leur vitesse, de manière à

tout observer, prenant garde seulement de heurter quelques troncs

d'arbres qui flottaient çà et là.

Plusieurs fois même, ils jetèrent l'ancre, et Gédéon Spilett prit

des vues photographiques de ce superbe littoral.

Vers midi, le Bonadventure était arrivé à l'embouchure de la

rivière de la chute. Au delà, sur la rive droite, les arbres

reparaissaient, mais plus clairsemés, et, trois milles plus loin,

ils ne formaient plus que des bouquets isolés entre les

contreforts occidentaux du mont, dont l'aride échine se

prolongeait jusqu'au littoral. Quel contraste entre la portion sud

et la portion nord de cette côte! Autant celle-là était boisée et

verdoyante, autant l'autre était âpre et sauvage! On eût dit une

de ces «côtes de fer», comme on les appelle en certains pays, et

sa contexture tourmentée semblait indiquer qu'une véritable

cristallisation s'était brusquement produite dans le basalte

encore bouillant des époques géologiques. Entassement d'un aspect

terrible, qui eût épouvanté tout d'abord les colons, si le hasard

les eût jetés sur cette partie de l'île! Lorsqu'ils étaient au

sommet du mont Franklin, ils n'avaient pu reconnaître l'aspect

profondément sinistre de ce rivage, car ils le dominaient de trop

haut; mais, vu de la mer, ce littoral se présentait avec un

caractère d'étrangeté, dont l'équivalent ne se rencontrait peut-

être pas en aucun coin du monde.

Le Bonadventure passa devant cette côte, qu'il prolongea à la

distance d'un demi-mille. Il fut facile de voir qu'elle se

composait de blocs de toutes dimensions, depuis vingt pieds

jusqu'à trois cents pieds de hauteur, et de toutes formes,

cylindriques comme des tours, prismatiques comme des clochers,

pyramidaux comme des obélisques, coniques comme des cheminées

d'usine. Une banquise des mers glaciales n'eût pas été plus

capricieusement dressée dans sa sublime horreur! Ici, des ponts

jetés d'un roc à l'autre; là, des arceaux disposés comme ceux

d'une nef, dont le regard ne pouvait découvrir la profondeur; en

un endroit, de larges excavations, dont les voûtes présentaient un

aspect monumental; en un autre, une véritable cohue de pointes, de

pyramidions, de flèches comme aucune cathédrale gothique n'en a

jamais compté. Tous les caprices de la nature, plus variés encore

que ceux de l'imagination, dessinaient ce littoral grandiose, qui

se prolongeait sur une longueur de huit à neuf milles.

Cyrus Smith et ses compagnons regardaient avec un sentiment de

surprise qui touchait à la stupéfaction.

Mais, s'ils restaient muets, Top, lui, ne se gênait pas pour jeter

des aboiements que répétaient les mille échos de la muraille

basaltique. L'ingénieur observa même que ces aboiements avaient

quelque chose de bizarre, comme ceux que le chien faisait entendre

à l'orifice du puits de Granite-House.

«Accostons», dit-il.

Et le Bonadventure vint raser d'aussi près que possible les

rochers du littoral. Peut-être existait-il là quelque grotte qu'il

convenait d'explorer? Mais Cyrus Smith ne vit rien, pas une

caverne, pas une anfractuosité qui pût servir de retraite à un

être quelconque, car le pied des roches baignait dans le ressac

même des eaux. Bientôt les aboiements de Top cessèrent, et

l'embarcation reprit sa distance à quelques encablures du

littoral.

Dans la portion nord-ouest de l'île, le rivage redevint plat et

sablonneux. Quelques rares arbres se profilaient au-dessus d'une

terre basse et marécageuse, que les colons avaient déjà entrevue,

et, par un contraste violent avec l'autre côte si déserte, la vie

se manifestait alors par la présence de myriades d'oiseaux

aquatiques.

Le soir, le Bonadventure mouilla dans un léger renfoncement du

littoral, au nord de l'île, près de terre, tant les eaux étaient

profondes en cet endroit.

La nuit se passa paisiblement, car la brise s'éteignit, pour ainsi

dire, avec les dernières lueurs du jour, et elle ne reprit qu'avec

les premières nuances de l'aube.

Comme il était facile d'accoster la terre, ce matin-là, les

chasseurs attitrés de la colonie, c'est-à-dire Harbert et Gédéon

Spilett, allèrent faire une promenade de deux heures et revinrent

avec plusieurs chapelets de canards et de bécassines.

Top avait fait merveille, et pas un gibier n'avait été perdu,

grâce à son zèle et à son adresse.

À huit heures du matin, le Bonadventure

appareillait et filait très rapidement en s'élevant vers le cap

mandibule-nord, car il avait vent arrière, et la brise tendait à

fraîchir.

«Du reste, dit Pencroff, je ne serais pas étonné qu'il se préparât

quelque coup de vent d'ouest. Hier, le soleil s'est couché sur un

horizon très rouge, et voici, ce matin, des «queues de chat «qui

ne présagent rien de bon.»

Ces queues de chat étaient des cirrus effilés, éparpillés au

zénith, et dont la hauteur n'est jamais inférieure à cinq mille

pieds au-dessus du niveau de la mer. On eût dit de légers morceaux

de ouate, dont la présence annonce ordinairement quelque trouble

prochain dans les éléments.

«Eh bien, dit Cyrus Smith, portons autant de toile que nous en

pouvons porter, et allons chercher refuge dans le golfe du requin.

Je pense que le Bonadventure y sera en sûreté.

-- Parfaitement, répondit Pencroff, et, d'ailleurs, la côte nord

n'est formée que de dunes peu intéressantes à considérer.

-- Je ne serais pas fâché, ajouta l'ingénieur, de passer non

seulement la nuit, mais encore la journée de demain dans cette

baie, qui mérite d'être explorée avec soin.

-- Je crois que nous y serons forcés, que nous le voulions ou non,

répondit Pencroff, car l'horizon commence à devenir menaçant dans

la partie de l'ouest. Voyez comme il s'encrasse!

-- En tout cas, nous avons bon vent pour gagner le cap mandibule,

fit observer le reporter.

-- Très bon vent, répondit le marin; mais pour entrer dans le

golfe, il faudra louvoyer, et j'aimerais assez y voir clair dans

ces parages que je ne connais pas!

-- Parages qui doivent être semés d'écueils, ajouta Harbert, si

nous en jugeons par ce que nous avons vu à la côte sud du golfe du

requin.

-- Pencroff, dit alors Cyrus Smith, faites pour le mieux, nous

nous en rapportons à vous.

-- Soyez tranquille, Monsieur Cyrus, répondit le marin, je ne

m'exposerai pas sans nécessité! J'aimerais mieux un coup de

couteau dans mes oeuvres vives qu'un coup de roche dans celles de

mon Bonadventure!»

Ce que Pencroff appelait oeuvres vives, c'était la partie immergée

de la carène de son embarcation, et il y tenait plus qu'à sa

propre peau!

«Quelle heure est-il? demanda Pencroff.

-- Dix heures, répondit Gédéon Spilett.

-- Et quelle distance avons-nous à parcourir jusqu'au cap,

Monsieur Cyrus?

-- Environ quinze milles, répondit l'ingénieur.

-- C'est l'affaire de deux heures et demie, dit alors le marin, et

nous serons par le travers du cap entre midi et une heure.

Malheureusement, la marée renversera à ce moment, et le jusant

sortira du golfe. Je crains donc bien qu'il ne soit difficile d'y

entrer, ayant vent et mer contre nous.

-- D'autant plus que c'est aujourd'hui pleine lune, fit observer

Harbert, et que ces marées d'avril sont très fortes.

-- Eh bien, Pencroff, demanda Cyrus Smith, ne pouvez-vous mouiller

à la pointe du cap?

-- Mouiller près de terre, avec du mauvais temps en perspective!

s'écria le marin. Y pensez-vous, Monsieur Cyrus? Ce serait vouloir

se mettre volontairement à la côte!

-- Alors, que ferez-vous?

-- J'essayerai de tenir le large jusqu'au flot, c'est-à-dire

jusqu'à sept heures du soir, et s'il fait encore un peu jour, je

tenterai d'entrer dans le golfe; sinon, nous resterons à courir

bord sur bord pendant toute la nuit, et nous entrerons demain au

soleil levant.

-- Je vous l'ai dit, Pencroff, nous nous en rapportons à vous,

répondit Cyrus Smith.

-- Ah! fit Pencroff, s'il y avait seulement un phare sur cette

côte, ce serait plus commode pour les navigateurs!

-- Oui, répondit Harbert, et cette fois-ci, nous n'aurons pas

d'ingénieur complaisant qui nous allume un feu pour nous guider au

port!

-- Tiens, au fait, mon cher Cyrus, dit Gédéon Spilett, nous ne

vous avons jamais remercié; mais franchement, sans ce feu, nous

n'aurions jamais pu atteindre...

-- Un feu...? demanda Cyrus Smith, très étonné des paroles du

reporter.

-- Nous voulons dire, Monsieur Cyrus, répondit Pencroff, que nous

avons été très embarrassés à bord du Bonadventure, pendant les

dernières heures qui ont précédé notre retour, et que nous aurions

passé sous le vent de l'île, sans la précaution que vous avez

prise d'allumer un feu dans la nuit du 19 au 20 octobre, sur le

plateau de Granite-House.

-- Oui, oui!... c'est une heureuse idée que j'ai eue là! répondit

l'ingénieur.

-- Et cette fois, ajouta le marin, à moins que la pensée n'en

vienne à Ayrton, il n'y aura personne pour nous rendre ce petit

service!

-- Non! Personne!» répondit Cyrus Smith.

Et quelques instants après, se trouvant seul à l'avant de

l'embarcation avec le reporter, l'ingénieur se penchait à son

oreille et lui disait:

«S'il est une chose certaine en ce monde, Spilett, c'est que je

n'ai jamais allumé de feu dans la nuit du 19 au 20 octobre, ni sur

le plateau de Granite-House, ni en aucune autre partie de l'île!»

CHAPITRE XX

Les choses se passèrent ainsi que l'avait prévu Pencroff, car ses

pressentiments ne pouvaient tromper. Le vent vint à fraîchir, et,

de bonne brise, il passa à l'état de coup de vent, c'est-à-dire

qu'il acquit une vitesse de quarante à quarante-cinq milles à

l'heure, et qu'un bâtiment en pleine mer eût été au bas ris, avec

ses perroquets calés. Or, comme il était environ six heures quand

le Bonadventure fut par le travers du golfe, et qu'en ce moment le

jusant se faisait sentir, il fut impossible d'y entrer. Force fut

donc de tenir le large, car, lors même qu'il l'aurait voulu,

Pencroff n'eût pas même pu atteindre l'embouchure de la Mercy.

Donc, après avoir installé son foc au grand mât en guise de

tourmentin, il attendit, en présentant le cap à terre.

Très heureusement, si le vent fut très fort, la mer, couverte par

la côte, ne grossit pas extrêmement. On n'eut donc pas à redouter

les coups de lame, qui sont un grand danger pour les petites

embarcations.

Le Bonadventure n'aurait pas chaviré, sans doute, car il était

bien lesté; mais d'énormes paquets d'eau, tombant à bord, auraient

pu le compromettre, si les panneaux n'avaient pas résisté.

Pencroff, en habile marin, para à tout événement. Certes! Il avait

une confiance extrême dans son embarcation, mais il n'en attendit

pas moins le jour avec une certaine anxiété.

Pendant cette nuit, Cyrus Smith et Gédéon Spilett n'eurent pas

l'occasion de causer ensemble, et cependant la phrase prononcée à

l'oreille du reporter par l'ingénieur valait bien que l'on

discutât encore une fois cette mystérieuse influence qui semblait

régner sur l'île Lincoln. Gédéon Spilett ne cessa de songer à ce

nouvel et inexplicable incident, à cette apparition d'un feu sur

la côte de l'île. Ce feu, il l'avait bien réellement vu! Ses

compagnons, Harbert et Pencroff, l'avaient vu comme lui! Ce feu

leur avait servi à reconnaître la situation de l'île pendant cette

nuit sombre, et ils ne pouvaient douter que ce ne fût la main de

l'ingénieur qui l'eût allumé, et voilà que Cyrus Smith déclarait

formellement qu'il n'avait rien fait de tel!

Gédéon Spilett se promit de revenir sur cet incident, dès que le

Bonadventure serait de retour, et de pousser Cyrus Smith à mettre

ses compagnons au courant de ces faits étranges. Peut-être se

déciderait-on alors à faire, en commun, une investigation complète

de toutes les parties de l'île Lincoln.

Quoi qu'il en soit, ce soir-là aucun feu ne s'alluma sur ces

rivages, inconnus encore, qui formaient l'entrée du golfe, et la

petite embarcation continua de se tenir au large pendant toute la

nuit.

Quand les premières lueurs de l'aube se dessinèrent sur l'horizon

de l'est, le vent, qui avait légèrement calmi, tourna de deux

quarts et permit à Pencroff d'embouquer plus facilement l'étroite

entrée du golfe. Vers sept heures du matin, le Bonadventure, après

avoir laissé porter sur le cap mandibule-nord, entrait prudemment

dans la passe et se hasardait sur ces eaux, enfermées dans le plus

étrange cadre de laves.

«Voilà, dit Pencroff, un bout de mer qui ferait une rade

admirable, où des flottes pourraient évoluer à leur aise!

-- Ce qui est surtout curieux, fit observer Cyrus Smith, c'est que

ce golfe a été formé par deux coulées de laves, vomies par le

volcan, qui se sont accumulées par des éruptions successives. Il

en résulte donc que ce golfe est abrité complètement sur tous les

côtés, et il est à croire que, même par les plus mauvais vents, la

mer y est calme comme un lac.

-- Sans doute, reprit le marin, puisque le vent, pour y pénétrer,

n'a que cet étroit goulet creusé entre les deux caps, et encore le

cap du nord couvre-t-il celui du sud, de manière à rendre très

difficile l'entrée des rafales. En vérité, notre Bonadventure

pourrait y demeurer d'un bout de l'année à l'autre sans même se

raidir sur ses ancres!

-- C'est un peu grand pour lui! fit observer le reporter.

-- Eh! Monsieur Spilett, répondit le marin, je conviens que c'est

trop grand pour le Bonadventure, mais si les flottes de l'union

ont besoin d'un abri sûr dans le Pacifique, je crois qu'elles ne

trouveront jamais mieux que cette rade!

-- Nous sommes dans la gueule du requin, fit alors observer Nab,

en faisant allusion à la forme du golfe.

-- En pleine gueule, mon brave Nab! répondit Harbert, mais vous

n'avez pas peur qu'elle se referme sur nous, n'est-ce pas?

-- Non, Monsieur Harbert, répondit Nab, et pourtant ce golfe-là ne

me plaît pas beaucoup! Il a une physionomie méchante!

-- Bon! s'écria Pencroff, voilà Nab qui déprécie mon golfe, au

moment où je médite d'en faire hommage à l'Amérique!

-- Mais, au moins, les eaux sont-elles profondes? demanda

l'ingénieur, car ce qui suffit à la quille du Bonadventure ne

suffirait pas à celle de nos vaisseaux cuirassés.

-- Facile à vérifier», répondit Pencroff.

Et le marin envoya par le fond une longue corde qui lui servait de

ligne de sonde, et à laquelle était attaché un bloc de fer. Cette

ligne mesurait environ cinquante brasses, et elle se déroula

jusqu'au bout sans heurter le sol.

«Allons, fit Pencroff, nos vaisseaux peuvent venir ici! Ils

n'échoueront pas!

-- En effet, dit Cyrus Smith, c'est un véritable abîme que ce

golfe; mais, en tenant compte de l'origine plutonienne de l'île,

il n'est pas étonnant que le fond de la mer offre de pareilles

dépressions.

-- On dirait aussi, fit observer Harbert, que ces murailles ont

été coupées à pic, et je crois bien qu'à leur pied, même avec une

sonde cinq ou six fois plus longue, Pencroff ne trouverait pas de

fond.

-- Tout cela est bien, dit alors le reporter, mais je ferai

remarquer à Pencroff qu'il manque une chose importante à sa rade!

-- Et laquelle, Monsieur Spilett?

-- Une coupée, une tranchée quelconque, qui donne accès à

l'intérieur de l'île. Je ne vois pas un point sur lequel on puisse

prendre pied!»

Et, en effet, les hautes laves, très accores, n'offraient pas sur

tout le périmètre du golfe un seul endroit propice à un

débarquement. C'était une infranchissable courtine, qui rappelait,

mais avec plus d'aridité encore, les fiords de la Norvège. Le

Bonadventure, rasant ces hautes murailles à les toucher, ne trouva

pas même une saillie qui pût permettre aux passagers de quitter le

bord.

Pencroff se consola en disant que, la mine aidant, on saurait bien

éventrer cette muraille, lorsque cela serait nécessaire, et

puisque, décidément, il n'y avait rien à faire dans ce golfe, il

dirigea son embarcation vers le goulet et en sortit vers deux

heures du soir.

«Ouf!» fit Nab, en poussant un soupir de satisfaction.

On eût vraiment dit que le brave nègre ne se sentait pas à l'aise

dans cette énorme mâchoire!

Du cap mandibule à l'embouchure de la Mercy, on ne comptait guère

qu'une huitaine de milles. Le cap fut donc mis sur Granite-House,

et le Bonadventure, avec du largue dans ses voiles, prolongea la

côte à un mille de distance. Aux énormes roches laviques

succédèrent bientôt ces dunes capricieuses, entre lesquelles

l'ingénieur avait été si singulièrement retrouvé, et que les

oiseaux de mer fréquentaient par centaines.

Vers quatre heures, Pencroff, laissant sur sa gauche la pointe de

l'îlot, entrait dans le canal qui le séparait de la côte, et, à

cinq heures, l'ancre du Bonadventure mordait le fond de sable à

l'embouchure de la Mercy.

Il y avait trois jours que les colons avaient quitté leur demeure.

Ayrton les attendait sur la grève, et maître Jup vint joyeusement

au-devant d'eux, en faisant entendre de bons grognements de

satisfaction.

L'entière exploration des côtes de l'île était donc faite, et

nulle trace suspecte n'avait été observée.

Si quelque être mystérieux y résidait, ce ne pouvait être que sous

le couvert des bois impénétrables de la presqu'île serpentine, là

où les colons n'avaient encore porté leurs investigations.

Gédéon Spilett s'entretint de ces choses avec l'ingénieur, et il

fut convenu qu'ils attireraient l'attention de leurs compagnons

sur le caractère étrange de certains incidents qui s'étaient

produits dans l'île, et dont le dernier était l'un des plus

inexplicables. Aussi Cyrus Smith, revenant sur ce fait d'un feu

allumé par une main inconnue sur le littoral, ne put s'empêcher de

redire une vingtième fois au reporter:

«Mais êtes-vous sûr d'avoir bien vu? N'était-ce pas une éruption

partielle du volcan, un météore quelconque?

-- Non, Cyrus, répondit le reporter, c'était certainement un feu

allumé de main d'homme. Du reste, interrogez Pencroff et Harbert.

Ils ont vu comme j'ai vu moi-même, et ils confirmeront mes

paroles.»

Il s'ensuivit donc que, quelques jours après, le 25 avril, pendant

la soirée, au moment où tous les colons étaient réunis sur le

plateau de Grande-vue, Cyrus Smith prit la parole en disant:

«Mes amis, je crois devoir appeler votre attention sur certains

faits qui se sont passés dans l'île, et au sujet desquels je

serais bien aise d'avoir votre avis. Ces faits sont pour ainsi

dire surnaturels...

-- Surnaturels! s'écria le marin en lançant une bouffée de tabac.

Se pourrait-il que notre île fût surnaturelle?

-- Non, Pencroff, mais mystérieuse, à coup sûr, répondit

l'ingénieur, à moins que vous ne puissiez nous expliquer ce que,

Spilett et moi, nous n'avons pu comprendre jusqu'ici.

-- Parlez, Monsieur Cyrus, répondit le marin.

-- Eh bien! Avez-vous compris, dit alors l'ingénieur, comment il a

pu se faire qu'après être tombé à la mer, j'aie été retrouvé à un

quart de mille à l'intérieur de l'île, et cela sans que j'aie eu

conscience de ce déplacement?

-- À moins que, étant évanoui... dit Pencroff.

-- Ce n'est pas admissible, répondit l'ingénieur. Mais passons.

Avez-vous compris comment Top a pu découvrir votre retraite, à

cinq milles de la grotte où j'étais couché?

-- L'instinct du chien... répondit Harbert.

-- Singulier instinct! fit observer le reporter, puisque, malgré

la pluie et le vent qui faisaient rage pendant cette nuit, Top

arriva aux cheminées sec et sans une tache de boue!

-- Passons, reprit l'ingénieur. Avez-vous compris comment notre

chien fut si étrangement rejeté hors des eaux du lac, après sa

lutte avec le dugong?

-- Non! Pas trop, je l'avoue, répondit Pencroff, et la blessure

que le dugong avait au flanc, blessure qui semblait avoir été

faite par un instrument tranchant, ne se comprend pas davantage.

-- Passons encore, reprit Cyrus Smith. Avez-vous compris, mes

amis, comment ce grain de plomb s'est trouvé dans le corps du

jeune pécari, comment cette caisse s'est si heureusement échouée,

sans qu'il y ait eu trace de naufrage, comment cette bouteille

renfermant le document s'est offerte si à propos, lors de notre

première excursion en mer, comment notre canot, ayant rompu son

amarre, est venu par le courant de la Mercy nous rejoindre

précisément au moment où nous en avions besoin, comment, après

l'invasion des singes, l'échelle a été si opportunément renvoyée

des hauteurs de Granite-House, comment, enfin, le document

qu'Ayrton prétend n'avoir jamais écrit est tombé entre nos mains?»

Cyrus Smith venait d'énumérer, sans en oublier un seul, les faits

étranges qui s'étaient accomplis dans l'île. Harbert, Pencroff et

Nab se regardèrent, ne sachant que répondre, car la succession de

ces incidents, ainsi groupés pour la première fois, ne laissa pas

de les surprendre au plus haut point.

«Sur ma foi, dit enfin Pencroff, vous avez raison, Monsieur Cyrus,

et il est difficile d'expliquer ces choses-là!

-- Eh bien, mes amis, reprit l'ingénieur, un dernier fait est venu

s'ajouter à ceux-là, et il est non moins incompréhensible que les

autres!

-- Lequel, Monsieur Cyrus? demanda vivement Harbert.

-- Quand vous êtes revenu de l'île Tabor, Pencroff, reprit

l'ingénieur, vous dites qu'un feu vous est apparu sur l'île

Lincoln?

-- Certainement, répondit le marin.

-- Et vous êtes bien certain de l'avoir vu, ce feu?

-- Comme je vous vois.

-- Toi aussi, Harbert?

-- Ah! Monsieur Cyrus, s'écria Harbert, ce feu brillait comme une

étoile de première grandeur!

-- Mais n'était-ce point une étoile? demanda l'ingénieur en

insistant.

-- Non, répondit Pencroff, car le ciel était couvert de gros

nuages, et une étoile, en tout cas, n'aurait pas été si basse sur

l'horizon. Mais M Spilett l'a vu comme nous, et il peut confirmer

nos paroles!

-- J'ajouterai, dit le reporter, que ce feu était très vif et

qu'il projetait comme une nappe électrique.

-- Oui! Oui! Parfaitement... répondit Harbert, et il était

certainement placé sur les hauteurs de Granite-House.

-- Eh bien, mes amis, répondit Cyrus Smith, pendant cette nuit du

19 au 20 octobre, ni Nab, ni moi, nous n'avons allumé un feu sur

la côte.

-- Vous n'avez pas?... s'écria Pencroff, au comble de

l'étonnement, et qui ne put même achever sa phrase.

-- Nous n'avons pas quitté Granite-House, répondit Cyrus Smith, et

si un feu a paru sur la côte, c'est une autre main que la nôtre

qui l'a allumé!»

Pencroff, Harbert et Nab étaient stupéfaits. Il n'y avait pas eu

d'illusion possible, et un feu avait bien réellement frappé leurs

yeux pendant cette nuit du 19 au 20 octobre!

Oui! Ils durent en convenir, un mystère existait! Une influence

inexplicable, évidemment favorable aux colons, mais fort irritante

pour leur curiosité, se faisait sentir et comme à point nommé sur

l'île Lincoln. Y avait-il donc quelque être caché dans ses plus

profondes retraites? C'est ce qu'il faudrait savoir à tout prix!

Cyrus Smith rappela également à ses compagnons la singulière

attitude de Top et de Jup, quand ils rôdaient à l'orifice du puits

qui mettait Granite-House en communication avec la mer, et il leur

dit qu'il avait exploré ce puits sans y découvrir rien de suspect.

Enfin, la conclusion de cette conversation fut une détermination

prise par tous les membres de la colonie de fouiller entièrement

l'île, dès que la belle saison serait revenue.

Mais depuis ce jour, Pencroff parut être soucieux.

Cette île dont il faisait sa propriété personnelle, il lui sembla

qu'elle ne lui appartenait plus tout entière et qu'il la

partageait avec un autre maître, auquel, bon gré, mal gré, il se

sentait soumis.

Nab et lui causaient souvent de ces inexplicables choses, et tous

deux, très portés au merveilleux par leur nature même, n'étaient

pas éloignés de croire que l'île Lincoln fût subordonnée à quelque

puissance surnaturelle.

Cependant les mauvais jours étaient venus avec le mois de mai, --

novembre des zones boréales. L'hiver semblait devoir être rude et

précoce. Aussi les travaux d'hivernage furent-ils entrepris sans

retard.

Du reste, les colons étaient bien préparés à recevoir cet hiver,

si dur qu'il dût être. Les vêtements de feutre ne manquaient pas,

et les mouflons, nombreux alors, avaient abondamment fourni la

laine nécessaire à la fabrication de cette chaude étoffe.

Il va sans dire qu'Ayrton avait été pourvu de ces confortables

vêtements. Cyrus Smith lui offrit de venir passer la mauvaise

saison à Granite-House, où il serait mieux logé qu'au corral, et

Ayrton promit de le faire, dès que les derniers travaux du corral

seraient terminés. Ce qu'il fit vers la mi-avril. Depuis ce temps-

là, Ayrton partagea la vie commune et se rendit utile en toute

occasion; mais, toujours humble et triste, il ne prenait jamais

part aux plaisirs de ses compagnons!

Pendant la plus grande partie de ce troisième hiver que les colons

passaient à l'île Lincoln, ils demeurèrent confinés dans Granite-

House. Il y eut de très grandes tempêtes et des bourrasques

terribles, qui semblaient ébranler les roches jusque sur leur

base. D'immenses raz de marée menacèrent de couvrir l'île en

grand, et, certainement, tout navire mouillé sur les atterrages

s'y fût perdu corps et biens. Deux fois, pendant une de ces

tourmentes, la Mercy grossit au point de donner lieu de craindre

que le pont et les ponceaux ne fussent emportés, et il fallut même

consolider ceux de la grève, qui disparaissaient sous les couches

d'eau, quand la mer battait le littoral.

On pense bien que de tels coups de vent, comparables à des

trombes, où se mélangeaient la pluie et la neige, causèrent des

dégâts sur le plateau de Grande-vue. Le moulin et la basse-cour

eurent particulièrement à souffrir. Les colons durent souvent y

faire des réparations urgentes, sans quoi l'existence des

volatiles eût été sérieusement menacée.

Par ces grands mauvais temps, quelques couples de jaguars et des

bandes de quadrumanes s'aventuraient jusqu'à la lisière du

plateau, et il était toujours à craindre que les plus souples et

les plus audacieux, poussés par la faim, ne parvinssent à franchir

le ruisseau, qui, d'ailleurs, lorsqu'il était gelé, leur offrait

un passage facile. Plantations et animaux domestiques eussent été

infailliblement détruits alors sans une surveillance continuelle,

et souvent il fallut faire le coup de feu pour tenir à

respectueuse distance ces dangereux visiteurs. Aussi la besogne ne

manqua-t-elle pas aux hiverneurs, car, sans compter les soins du

dehors, il y avait toujours mille travaux d'aménagement à Granite-

House.

Il y eut aussi quelques belles chasses, qui furent faites par les

grands froids dans les vastes marais des tadornes. Gédéon Spilett

et Harbert, aidés de Jup et de Top, ne perdaient pas un coup au

milieu de ces myriades de canards, de bécassines, de sarcelles, de

pilets et de vanneaux. L'accès de ce giboyeux territoire était

facile, d'ailleurs, soit que l'on s'y rendît par la route du port

ballon, après avoir passé le pont de la Mercy, soit en tournant

les roches de la pointe de l'épave, et les chasseurs ne

s'éloignaient jamais de Granite-House au delà de deux ou trois

milles.

Ainsi se passèrent les quatre mois d'hiver, qui furent réellement

rigoureux, c'est-à-dire juin, juillet, août et septembre. Mais, en

somme, Granite-House ne souffrit pas trop des inclémences du

temps, et il en fut de même au corral, qui, moins exposé que le

plateau et couvert en grande partie par le mont Franklin, ne

recevait que les restes des coups de vent déjà brisés par les

forêts et les hautes roches du littoral. Les dégâts y furent donc

peu importants, et la main active et habile d'Ayrton suffit à les

réparer promptement, quand, dans la seconde quinzaine d'octobre,

il retourna passer quelques jours au corral.

Pendant cet hiver, il ne se produisit aucun nouvel incident

inexplicable. Rien d'étrange n'arriva, bien que Pencroff et Nab

fussent à l'affût des faits les plus insignifiants qu'ils eussent

pu rattacher à une cause mystérieuse. Top et Jup eux-mêmes ne

rôdaient plus autour du puits et ne donnaient aucun signe

d'inquiétude. Il semblait donc que la série des incidents

surnaturels fût interrompue, bien qu'on en causât souvent pendant

les veillées de Granite-House, et qu'il demeurât bien convenu que

l'île serait fouillée jusque dans ses parties les plus difficiles

à explorer. Mais un événement de la plus haute gravité, et dont

les conséquences pouvaient être funestes, vint momentanément

détourner de leurs projets Cyrus Smith et ses compagnons.

On était au mois d'octobre. La belle saison revenait à grands pas.

La nature se renouvelait sous les rayons du soleil, et, au milieu

du feuillage persistant des conifères qui formaient la lisière du

bois, apparaissait déjà le feuillage nouveau des micocouliers, des

banksias et des deodars.

On se rappelle que Gédéon Spilett et Harbert avaient pris, à

plusieurs reprises, des vues photographiques de l'île Lincoln.

Or, le 17 de ce mois d'octobre, vers trois heures du soir,

Harbert, séduit par la pureté du ciel, eut la pensée de reproduire

toute la baie de l'union qui faisait face au plateau de Grande-

vue, depuis le cap mandibule jusqu'au cap griffe.

L'horizon était admirablement dessiné, et la mer, ondulant sous

une brise molle, présentait à son arrière-plan l'immobilité des

eaux d'un lac, piquetées çà et là de paillons lumineux.

L'objectif avait été placé à l'une des fenêtres de la grande salle

de Granite-House, et par conséquent, il dominait la grève et la

baie. Harbert procéda comme il avait l'habitude de le faire, et,

le cliché obtenu, il alla le fixer au moyen des substances qui

étaient déposées dans un réduit obscur de Granite-House.

Revenu en pleine lumière, en l'examinant bien, Harbert aperçut sur

son cliché un petit point presque imperceptible qui tachait

l'horizon de mer.

Il essaya de le faire disparaître par un lavage réitéré, mais il

ne put y parvenir.

«C'est un défaut qui se trouve dans le verre», pensa-t-il.

Et alors il eut la curiosité d'examiner ce défaut avec une forte

lentille qu'il dévissa de l'une des lunettes.

Mais, à peine eut-il regardé, qu'il poussa un cri et que le cliché

faillit lui échapper des mains.

Courant aussitôt à la chambre où se tenait Cyrus Smith, il tendit

le cliché et la lentille à l'ingénieur, en lui indiquant la petite

tache.

Cyrus Smith examina ce point; puis, saisissant sa longue-vue, il

se précipita vers la fenêtre.

La longue-vue, après avoir parcouru lentement l'horizon, s'arrêta

enfin sur le point suspect, et Cyrus Smith, l'abaissant, ne

prononça que ce mot: «navire!»

Et, en effet, un navire était en vue de l'île Lincoln!

PARTIE 3

LE SECRET DE L'ÎLE

CHAPITRE I

Depuis deux ans et demi, les naufragés du ballon avaient été jetés

sur l'île Lincoln, et jusqu'alors aucune communication n'avait pu

s'établir entre eux et leurs semblables. Une fois, le reporter

avait tenté de se mettre en rapport avec le monde habité, en

confiant à un oiseau cette notice qui contenait le secret de leur

situation, mais c'était là une chance sur laquelle il était

impossible de compter sérieusement. Seul, Ayrton, et dans les

circonstances que l'on sait, était venu s'adjoindre aux membres de

la petite colonie. Or, voilà que, ce jour même, -- 17 octobre, --

d'autres hommes apparaissaient inopinément en vue de l'île, sur

cette mer toujours déserte!

On n'en pouvait plus douter! Un navire était là!

Mais passerait-il au large, ou relâcherait-il? Avant quelques

heures, les colons sauraient évidemment à quoi s'en tenir.

Cyrus Smith et Harbert, ayant aussitôt appelé Gédéon Spilett,

Pencroff et Nab dans la grande salle de Granite-House, les avaient

mis au courant de ce qui se passait. Pencroff, saisissant la

longue-vue, parcourut rapidement l'horizon, et, s'arrêtant sur le

point indiqué, c'est-à-dire sur celui qui avait fait

l'imperceptible tache du cliché photographique:

«Mille diables! C'est bien un navire! dit-il d'une voix qui ne

dénotait pas une satisfaction extraordinaire.

-- Vient-il à nous? demanda Gédéon Spilett.

-- Impossible de rien affirmer encore, répondit Pencroff, car sa

mâture seule apparaît au-dessus de l'horizon, et on ne voit pas un

morceau de sa coque!

-- Que faut-il faire? dit le jeune garçon.

-- Attendre», répondit Cyrus Smith.

Et, pendant un assez long temps, les colons demeurèrent

silencieux, livrés à toutes les pensées, à toutes les émotions, à

toutes les craintes, à toutes les espérances que pouvait faire

naître en eux cet incident, -- le plus grave qui se fût produit

depuis leur arrivée sur l'île Lincoln.

Certes, les colons n'étaient pas dans la situation de ces

naufragés abandonnés sur un îlot stérile, qui disputent leur

misérable existence à une nature marâtre et sont incessamment

dévorés de ce besoin de revoir les terres habitées. Pencroff et

Nab surtout, qui se trouvaient à la fois si heureux et si riches,

n'auraient pas quitté sans regret leur île. Ils étaient faits,

d'ailleurs, à cette vie nouvelle, au milieu de ce domaine que leur

intelligence avait pour ainsi dire civilisé! Mais enfin, ce

navire, c'était, en tout cas, des nouvelles du continent, c'était

peut-être un morceau de la patrie qui venait à leur rencontre! Il

portait des êtres semblables à eux, et l'on comprendra que leur

coeur eût vivement tressailli à sa vue! De temps en temps,

Pencroff reprenait la lunette et se postait à la fenêtre. De là,

il examinait avec une extrême attention le bâtiment, qui était à

une distance de vingt milles dans l'est. Les colons n'avaient donc

encore aucun moyen de signaler leur présence. Un pavillon n'eût

pas été aperçu; une détonation n'eût pas été entendue; un feu

n'aurait pas été visible.

Toutefois, il était certain que l'île, dominée par le mont

Franklin, n'avait pu échapper aux regards des vigies du navire.

Mais pourquoi ce bâtiment y atterrirait-il? N'était-ce pas un

simple hasard qui le poussait sur cette partie du Pacifique, où

les cartes ne mentionnaient aucune terre, sauf l'îlot Tabor, qui

lui-même était en dehors des routes ordinairement suivies par les

longs courriers des archipels polynésiens, de la Nouvelle-Zélande

et de la côte américaine?

À cette question que chacun se posait, une réponse fut soudain

faite par Harbert.

«Ne serait-ce pas le Duncan?» s'écria-t-il.

Le Duncan, on ne l'a pas oublié, c'était le yacht de lord

Glenarvan, qui avait abandonné Ayrton sur l'îlot et qui devait

revenir l'y chercher un jour. Or, l'îlot ne se trouvait pas

tellement éloigné de l'île Lincoln, qu'un bâtiment, faisant route

pour l'un, ne pût arriver à passer en vue de l'autre. Cent

cinquante milles seulement les séparaient en longitude, et

soixante-quinze milles en latitude.

«Il faut prévenir Ayrton, dit Gédéon Spilett, et le mander

immédiatement. Lui seul peut nous dire si c'est là le Duncan.»

Ce fut l'avis de tous, et le reporter, allant à l'appareil

télégraphique qui mettait en communication le corral et Granite-

House, lança ce télégramme: «Venez en toute hâte.»

Quelques instants après, le timbre résonnait.

«Je viens», répondait Ayrton.

Puis les colons continuèrent d'observer le navire.

«Si c'est le Duncan, dit Harbert, Ayrton le reconnaîtra sans

peine, puisqu'il a navigué à son bord pendant un certain temps.

-- Et s'il le reconnaît, ajouta Pencroff, cela lui fera une

fameuse émotion!

-- Oui, répondit Cyrus Smith, mais, maintenant, Ayrton est digne

de remonter à bord du Duncan, et fasse le ciel que ce soit, en

effet, le yacht de lord Glenarvan, car tout autre navire me

semblerait suspect! Ces mers sont mal fréquentées, et je crains

toujours pour notre île la visite de quelques pirates malais.

-- Nous la défendrions! s'écria Harbert.

-- Sans doute, mon enfant, répondit l'ingénieur en souriant, mais

mieux vaut ne pas avoir à la défendre.

-- Une simple observation, dit Gédéon Spilett. L'île Lincoln est

inconnue des navigateurs, puisqu'elle n'est même pas portée sur

les cartes les plus récentes. Ne trouvez-vous donc pas, Cyrus, que

c'est là un motif pour qu'un navire, se trouvant inopinément en

vue de cette terre nouvelle, cherche à la visiter plutôt qu'à la

fuir?

-- Certes, répondit Pencroff.

-- Je le pense aussi, ajouta l'ingénieur. On peut même affirmer

que c'est le devoir d'un capitaine de signaler, et par conséquent

de venir reconnaître toute terre ou île non encore cataloguée, et

l'île Lincoln est dans ce cas.

-- Eh bien, dit alors Pencroff, admettons que ce navire

atterrisse, qu'il mouille là, à quelques encablures de notre île,

que ferons-nous?»

Cette question, brusquement posée, demeura d'abord sans réponse.

Mais Cyrus Smith, après avoir réfléchi, répondit de ce ton calme

qui lui était ordinaire:

«Ce que nous ferons, mes amis, ce que nous devrons faire, le

voici: nous communiquerons avec le navire, nous prendrons passage

à son bord, et nous quitterons notre île, après en avoir pris

possession au nom des états de l'union. Puis, nous y reviendrons

avec tous ceux qui voudront nous suivre pour la coloniser

définitivement et doter la république américaine d'une station

utile dans cette partie de l'océan Pacifique!

-- Hurrah! s'écria Pencroff, et ce ne sera pas un petit cadeau que

nous ferons là à notre pays! La colonisation est déjà presque

achevée, les noms sont donnés à toutes les parties de l'île, il y

a un port naturel, une aiguade, des routes, une ligne

télégraphique, un chantier, une usine, et il n'y aura plus qu'à

inscrire l'île Lincoln sur les cartes!

-- Mais si on nous la prend pendant notre absence? fit observer

Gédéon Spilett.

-- Mille diables! s'écria le marin, j'y resterai plutôt tout seul

pour la garder, et, foi de Pencroff, on ne me la volerait pas

comme une montre dans la poche d'un badaud!»

Pendant une heure, il fut impossible de dire d'une façon certaine

si le bâtiment signalé faisait ou ne faisait pas route vers l'île

Lincoln. Il s'en était rapproché, cependant, mais sous quelle

allure naviguait-il? C'est ce que Pencroff ne put reconnaître.

Toutefois, comme le vent soufflait du nord-est, il était

vraisemblable d'admettre que ce navire naviguait tribord amures.

D'ailleurs, la brise était bonne pour le pousser sur les

atterrages de l'île, et, par cette mer calme, il ne pouvait

craindre de s'en approcher, bien que les sondes n'en fussent pas

relevées sur la carte.

Vers quatre heures, -- une heure après qu'il avait été mandé, --

Ayrton arrivait à Granite-House. Il entra dans la grande salle, en

disant:

«À vos ordres, messieurs.»

Cyrus Smith lui tendit la main, ainsi qu'il avait coutume de le

faire, et, le conduisant près de la fenêtre:

«Ayrton, lui dit-il, nous vous avons prié de venir pour un motif

grave. Un bâtiment est en vue de l'île.»

Ayrton, tout d'abord, pâlit légèrement, et ses yeux se troublèrent

un instant. Puis, se penchant en dehors de la fenêtre, il

parcourut l'horizon, mais il ne vit rien.

«Prenez cette longue-vue, dit Gédéon Spilett, et regardez bien,

Ayrton, car il serait possible que ce navire fût le Duncan, venu

dans ces mers pour vous rapatrier.

-- Le Duncan! murmura Ayrton. Déjà!»

Ce dernier mot s'échappa comme involontairement des lèvres

d'Ayrton, qui laissa tomber sa tête dans ses mains.

Douze ans d'abandon sur un îlot désert ne lui paraissaient donc

pas une expiation suffisante? Le coupable repentant ne se sentait-

il pas encore pardonné, soit à ses propres yeux, soit aux yeux des

autres?

«Non, dit-il, non! Ce ne peut être le Duncan.

-- Regardez, Ayrton, dit alors l'ingénieur, car il importe que

nous sachions d'avance à quoi nous en tenir.»

Ayrton prit la lunette et la braqua dans la direction indiquée.

Pendant quelques minutes, il observa l'horizon sans bouger, sans

prononcer une seule parole. Puis:

«En effet, c'est un navire, dit-il, mais je ne crois pas que ce

soit le Duncan.

-- Pourquoi ne serait-ce pas lui? demanda Gédéon Spilett.

-- Parce que le Duncan est un yacht à vapeur, et que je n'aperçois

aucune trace de fumée, ni au-dessus, ni auprès de ce bâtiment.

-- Peut-être navigue-t-il seulement à la voile? fit observer

Pencroff. Le vent est bon pour la route qu'il semble suivre, et il

doit avoir intérêt à ménager son charbon, étant si loin de toute

terre.

-- Il est possible que vous ayez raison, Monsieur Pencroff,

répondit Ayrton, et que ce navire ait éteint ses feux. Laissons-le

donc rallier la côte, et nous saurons bientôt à quoi nous en

tenir.»

Cela dit, Ayrton alla s'asseoir dans un coin de la grande salle et

y demeura silencieux. Les colons discutèrent encore à propos du

navire inconnu, mais sans qu'Ayrton prît part à la discussion.

Tous se trouvaient alors dans une disposition d'esprit qui ne leur

eût pas permis de continuer leurs travaux. Gédéon Spilett et

Pencroff étaient singulièrement nerveux, allant, venant, ne

pouvant tenir en place. Harbert éprouvait plutôt de la curiosité.

Nab, seul, conservait son calme habituel.

Son pays n'était-il pas là où était son maître?

Quant à l'ingénieur, il restait absorbé dans ses pensées, et, au

fond, il redoutait plutôt qu'il ne désirait l'arrivée de ce

navire.

Cependant, le bâtiment s'était un peu rapproché de l'île. La

lunette aidant, il avait été possible de reconnaître que c'était

un long-courrier, et non un de ces praos malais, dont se servent

habituellement les pirates du Pacifique. Il était donc permis de

croire que les appréhensions de l'ingénieur ne se justifieraient

pas, et que la présence de ce bâtiment dans les eaux de l'île

Lincoln ne constituait point un danger pour elle. Pencroff, après

une minutieuse attention, crut pouvoir affirmer que ce navire

était gréé en brick et qu'il courait obliquement à la côte,

tribord amures, sous ses basses voiles, ses huniers et ses

perroquets. Ce qui fut confirmé par Ayrton.

Mais, à continuer sous cette allure, il devait bientôt disparaître

derrière la pointe du cap griffe, car il faisait le sud-ouest, et,

pour l'observer, il serait alors nécessaire de gagner les hauteurs

de la baie Washington, près de port-ballon. Circonstance fâcheuse,

car il était déjà cinq heures du soir, et le crépuscule ne

tarderait pas à rendre toute observation bien difficile.

«Que ferons-nous, la nuit venue? demanda Gédéon Spilett.

Allumerons-nous un feu afin de signaler notre présence sur cette

côte?»

C'était là une grave question, et pourtant, quelques

pressentiments qu'eût gardés l'ingénieur, elle fut résolue

affirmativement. Pendant la nuit, le navire pouvait disparaître,

s'éloigner pour jamais, et, ce navire disparu, un autre

reviendrait-il dans les eaux de l'île Lincoln? Or, qui pouvait

prévoir ce que l'avenir réservait aux colons?

«Oui, dit le reporter, nous devons faire connaître à ce bâtiment,

quel qu'il soit, que l'île est habitée. Négliger la chance qui

nous est offerte, ce serait nous créer des regrets futurs!»

Il fut donc décidé que Nab et Pencroff se rendraient à port-

ballon, et que là, une fois la nuit venue, ils allumeraient un

grand feu dont l'éclat attirerait nécessairement l'attention de

l'équipage du brick.

Mais, au moment où Nab et le marin se préparaient à quitter

Granite-House, le bâtiment changea son allure et laissa porter

franchement sur l'île en se dirigeant vers la baie de l'union.

C'était un bon marcheur que ce brick, car il s'approcha

rapidement.

Nab et Pencroff suspendirent alors leur départ, et la lunette fut

mise entre les mains d'Ayrton, afin qu'il pût reconnaître d'une

façon définitive si ce navire était ou non le Duncan. Le yacht

écossais était, lui aussi, gréé en brick. La question était donc

de savoir si une cheminée s'élevait entre les deux mâts du

bâtiment observé, qui n'était plus alors qu'à une distance de dix

milles.

L'horizon était encore très clair. La vérification fut facile, et

Ayrton laissa bientôt retomber sa lunette en disant:

«Ce n'est point le Duncan! ce ne pouvait être lui!...»

Pencroff encadra de nouveau le brick dans le champ de la longue-

vue, et il reconnut que ce brick, d'une jauge de trois à quatre

cents tonneaux, merveilleusement effilé, hardiment mâté,

admirablement taillé pour la marche, devait être un rapide coureur

des mers. Mais à quelle nation appartenait-il? Cela était

difficile à dire.

«Et cependant, ajouta le marin, un pavillon flotte à sa corne,

mais je ne puis en distinguer les couleurs.

-- Avant une demi-heure, nous serons fixés à cet égard, répondit

le reporter. D'ailleurs, il est bien évident que le capitaine de

ce navire a l'intention d'atterrir, et par conséquent, si ce n'est

pas aujourd'hui, demain, au plus tard, nous ferons sa

connaissance.

-- N'importe! dit Pencroff. Mieux vaut savoir à qui on a affaire,

et je ne serais pas fâché de reconnaître ses couleurs, à ce

particulier-là!»

Et, tout en parlant ainsi, le marin ne quittait pas sa lunette.

Le jour commençait à baisser, et, avec le jour, le vent du large

tombait aussi. Le pavillon du brick, moins tendu, s'engageait dans

les drisses, et il devenait de plus en plus difficile à observer.

«Ce n'est point là un pavillon américain, disait de temps en temps

Pencroff, ni un anglais, dont le rouge se verrait aisément, ni les

couleurs françaises ou allemandes, ni le pavillon blanc de la

Russie, ni le jaune de l'Espagne... on dirait qu'il est d'une

couleur uniforme... voyons... dans ces mers... que trouverions-

nous plus communément?... le pavillon chilien? Mais il est

tricolore... brésilien? Il est vert... japonais? Il est noir et

jaune... tandis que celui-ci...»

En ce moment, une brise tendit le pavillon inconnu.

Ayrton, saisissant la lunette que le marin avait laissé retomber,

l'appliqua à son oeil, et, d'une voix sourde:

«Le pavillon noir!» s'écria-t-il.

En effet, une sombre étamine se développait à la corne du brick,

et c'était à bon droit qu'on pouvait maintenant le tenir pour un

navire suspect!

L'ingénieur avait-il donc raison dans ses pressentiments? Était-ce

un bâtiment de pirates? Écumait-il ces basses mers du Pacifique,

faisant concurrence aux praos malais qui les infestent encore? Que

venait-il chercher sur les atterrages de l'île Lincoln? Voyait-il

en elle une terre inconnue, ignorée, propre à devenir une

receleuse de cargaisons volées? Venait-il demander à ces côtes un

port de refuge pour les mois d'hiver? L'honnête domaine des colons

était-il destiné à se transformer en un refuge infâme, -- sorte de

capitale de la piraterie du Pacifique?

Toutes ces idées se présentèrent instinctivement à l'esprit des

colons. Il n'y avait pas à douter, d'ailleurs, de la signification

qu'il convenait d'attacher à la couleur du pavillon arboré.

C'était bien celui des écumeurs de mer! C'était celui que devait

porter le Duncan, si les convicts avaient réussi dans leurs

criminels projets!

On ne perdit pas de temps à discuter.

«Mes amis, dit Cyrus Smith, peut-être ce navire ne veut-il

qu'observer le littoral de l'île? Peut-être son équipage ne

débarquera-t-il pas? C'est une chance. Quoi qu'il en soit, nous

devons tout faire pour cacher notre présence ici. Le moulin,

établi sur le plateau de Grande-vue, est trop facilement

reconnaissable. Qu'Ayrton et Nab aillent en démonter les ailes.

Dissimulons également, sous des branchages plus épais, les

fenêtres de Granite-House. Que tous les feux soient éteints. Que

rien enfin ne trahisse la présence de l'homme sur cette île!

-- Et notre embarcation? dit Harbert.

-- Oh! répondit Pencroff, elle est abritée dans port-ballon, et je

défie bien ces gueux-là de l'y trouver!»

Les ordres de l'ingénieur furent immédiatement exécutés. Nab et

Ayrton montèrent sur le plateau et prirent les mesures nécessaires

pour que tout indice d'habitation fût dissimulé. Pendant qu'ils

s'occupaient de cette besogne, leurs compagnons allèrent à la

lisière du bois de jacamar et en rapportèrent une grande quantité

de branches et de lianes, qui devaient, à une certaine distance,

figurer une frondaison naturelle et voiler assez bien les baies de

la muraille granitique. En même temps, les munitions et les armes

furent disposées de manière à pouvoir être utilisées au premier

instant, dans le cas d'une agression inopinée.

Quand toutes ces précautions eurent été prises:

«Mes amis, dit Cyrus Smith, -- et on sentait à sa voix qu'il était

ému, -- si ces misérables veulent s'emparer de l'île Lincoln, nous

la défendrons, n'est-ce pas?

-- Oui, Cyrus, répondit le reporter, et, s'il le faut, nous

mourrons tous pour la défendre!»

L'ingénieur tendit la main à ses compagnons, qui la pressèrent

avec effusion.

Seul, Ayrton, demeuré dans son coin, ne s'était pas joint aux

colons. Peut-être, lui, l'ancien convict, se sentait-il indigne

encore!

Cyrus Smith comprit ce qui se passait dans l'âme d'Ayrton, et,

allant à lui:

«Et vous, Ayrton, lui demanda-t-il, que ferez-vous?

-- Mon devoir», répondit Ayrton.

Puis, il alla se poster près de la fenêtre et plongea ses regards

à travers le feuillage.

Il était sept heures et demie alors. Le soleil avait disparu

depuis vingt minutes environ, en arrière de Granite-House. En

conséquence, l'horizon de l'est s'assombrissait peu à peu.

Cependant, le brick s'avançait toujours vers la baie de l'union.

Il n'en était pas à plus de huit milles alors, et précisément par

le travers du plateau de Grande-vue, car, après avoir viré à la

hauteur du cap griffe, il avait largement gagné dans le nord,

étant servi par le courant de la marée montante. On peut même dire

que, à cette distance, il était déjà entré dans la vaste baie, car

une ligne droite, tirée du cap griffe au cap mandibule, lui fut

restée à l'ouest, sur sa hanche de tribord.

Le brick allait-il s'enfoncer dans la baie? C'était la première

question. Une fois en baie, y mouillerait-il? C'était la seconde.

Ne se contenterait-il pas seulement, après avoir observé le

littoral, de reprendre le large sans débarquer son équipage? On le

saurait avant une heure. Les colons n'avaient donc qu'à attendre.

Cyrus Smith n'avait pas vu sans une profonde anxiété le bâtiment

suspect arborer le pavillon noir.

N'était-ce pas une menace directe contre l'oeuvre que ses

compagnons et lui avaient menée à bien jusqu'alors? Les

pirates, -- on ne pouvait douter que les matelots de ce brick ne

fussent tels, -- avaient-ils donc déjà fréquenté cette île,

puisque, en y atterrissant, ils avaient hissé leurs couleurs?

Y avaient-ils antérieurement opéré quelque descente, ce qui aurait

expliqué certaines particularités restées inexplicables

jusqu'alors? Existait-il dans ses portions non encore explorées

quelque complice prêt à entrer en communication avec eux?

À toutes ces questions qu'il se posait silencieusement, Cyrus

Smith ne savait que répondre; mais il sentait que la situation de

la colonie ne pouvait être que très gravement compromise par

l'arrivée de ce brick.

Toutefois, ses compagnons et lui étaient décidés à résister

jusqu'à la dernière extrémité. Ces pirates étaient-ils nombreux et

mieux armés que les colons?

Voilà ce qu'il eût été bien important de savoir!

Mais le moyen d'arriver jusqu'à eux!

La nuit était faite. La lune nouvelle, emportée dans l'irradiation

solaire, avait disparu. Une profonde obscurité enveloppait l'île

et la mer. Les nuages, lourds, entassés à l'horizon, ne laissaient

filtrer aucune lueur. Le vent était tombé complètement avec le

crépuscule. Pas une feuille ne remuait aux arbres, pas une lame ne

murmurait sur la grève. Du navire on ne voyait rien, tous ses feux

étaient condamnés, et, s'il était encore en vue de l'île, on ne

pouvait même pas savoir quelle place il occupait.

«Eh! Qui sait? dit alors Pencroff. Peut-être ce damné bâtiment

aura-t-il fait route pendant la nuit, et ne le retrouverons-nous

plus au point du jour?»

Comme une réponse faite à l'observation du marin, une vive lueur

fusa au large, et un coup de canon retentit.

Le navire était toujours là, et il y avait des pièces d'artillerie

à bord.

Six secondes s'étaient écoulées entre la lumière et le coup.

Donc, le brick était environ à un mille un quart de la côte.

Et, en même temps, on entendit un bruit de chaînes qui couraient

en grinçant à travers les écubiers.

Le navire venait de mouiller en vue de Granite-House!

CHAPITRE II

Il n'y avait plus aucun doute à avoir sur les intentions des

pirates. Ils avaient jeté l'ancre à une courte distance de l'île,

et il était évident que, le lendemain, au moyen de leurs canots,

ils comptaient accoster le rivage!

Cyrus Smith et ses compagnons étaient prêts à agir, mais, si

résolus qu'ils fussent, ils ne devaient pas oublier d'être

prudents. Peut-être leur présence pouvait-elle encore être

dissimulée, au cas où les pirates se contenteraient de débarquer

sur le littoral sans remonter dans l'intérieur de l'île. Il se

pouvait, en effet, que ceux-ci n'eussent d'autre projet que de

faire de l'eau à l'aiguade de la Mercy, et il n'était pas

impossible que le pont, jeté à un mille et demi de l'embouchure,

et les aménagements des cheminées, échappassent à leurs regards.

Mais pourquoi ce pavillon arboré à la corne du brick?

Pourquoi ce coup de canon? Pure forfanterie sans doute, à moins

que ce ne fût l'indice d'une prise de possession! Cyrus Smith

savait maintenant que le navire était formidablement armé. Or,

pour répondre au canon des pirates, qu'avaient les colons de l'île

Lincoln? Quelques fusils seulement.

«Toutefois, fit observer Cyrus Smith, nous sommes ici dans une

situation inexpugnable. L'ennemi ne saurait découvrir l'orifice du

déversoir, maintenant qu'il est caché sous les roseaux et les

herbes, et, par conséquent, il lui est impossible de pénétrer dans

Granite-House.

-- Mais nos plantations, notre basse-cour, notre corral, tout

enfin, tout! s'écria Pencroff en frappant du pied. Ils peuvent

tout ravager, tout détruire en quelques heures!

-- Tout, Pencroff, répondit Cyrus Smith, et nous n'avons aucun

moyen de les en empêcher.

-- Sont-ils nombreux? Voilà la question, dit alors le reporter.

S'ils ne sont qu'une douzaine, nous saurons les arrêter, mais

quarante, cinquante, plus peut-être!...

-- Monsieur Smith, dit alors Ayrton, qui s'avança vers

l'ingénieur, voulez-vous m'accorder une permission?

-- Laquelle, mon ami!

-- Celle d'aller jusqu'au navire pour y reconnaître la force de

son équipage.

-- Mais, Ayrton... répondit en hésitant l'ingénieur, vous

risquerez votre vie...

-- Pourquoi pas, monsieur?

-- C'est plus que votre devoir, cela.

-- J'ai plus que mon devoir à faire, répondit Ayrton.

-- Vous iriez avec la pirogue jusqu'au bâtiment? demanda Gédéon

Spilett.

-- Non, monsieur, mais j'irai à la nage. La pirogue ne passerait

pas là où un homme peut se glisser entre deux eaux.

-- Savez-vous bien que le brick est à un mille un quart de la

côte? dit Harbert.

-- Je suis bon nageur, Monsieur Harbert.

-- C'est risquer votre vie, vous dis-je, reprit l'ingénieur.

-- Peu importe, répondit Ayrton. Monsieur Smith, je vous demande

cela comme une grâce. C'est peut-être là un moyen de me relever à

mes propres yeux!

-- Allez, Ayrton, répondit l'ingénieur, qui sentait bien qu'un

refus eût profondément attristé l'ancien convict, redevenu honnête

homme.

-- Je vous accompagnerai, dit Pencroff.

-- Vous vous défiez de moi!» répondit vivement Ayrton.

Puis, plus humblement:

«Hélas!

-- Non! Non! Reprit avec animation Cyrus Smith, non, Ayrton!

Pencroff ne se défie pas de vous! Vous avez mal interprété ses

paroles.

-- En effet, répondit le marin, je propose à Ayrton de

l'accompagner jusqu'à l'îlot seulement. Il se peut, quoique cela

soit peu probable, que l'un de ces coquins ait débarqué, et deux

hommes ne seront pas de trop, dans ce cas, pour l'empêcher de

donner l'éveil. J'attendrai Ayrton sur l'îlot, et il ira seul au

navire, puisqu'il a proposé de le faire.»

Les choses ainsi convenues, Ayrton fit ses préparatifs de départ.

Son projet était audacieux, mais il pouvait réussir, grâce à

l'obscurité de la nuit. Une fois arrivé au bâtiment, Ayrton,

accroché, soit aux sous-barbes, soit aux cadènes des haubans,

pourrait reconnaître le nombre et peut-être surprendre les

intentions des convicts.

Ayrton et Pencroff, suivis de leurs compagnons, descendirent sur

le rivage. Ayrton se déshabilla et se frotta de graisse, de

manière à moins souffrir de la température de l'eau, qui était

encore froide.

Il se pouvait, en effet, qu'il fût obligé d'y demeurer durant

plusieurs heures.

Pencroff et Nab, pendant ce temps, étaient allés chercher la

pirogue, amarrée quelques centaines de pas plus haut, sur la berge

de la Mercy, et, quand ils revinrent, Ayrton était prêt à partir.

Une couverture fut jetée sur les épaules d'Ayrton, et les colons

vinrent lui serrer la main.

Ayrton s'embarqua dans la pirogue avec Pencroff.

Il était dix heures et demie du soir, quand tous deux disparurent

dans l'obscurité. Leurs compagnons revinrent les attendre aux

cheminées.

Le canal fut aisément traversé, et la pirogue vint accoster le

rivage opposé de l'îlot. Cela fut fait non sans quelque

précaution, au cas où des pirates eussent rôdé en cet endroit.

Mais, après observation, il parut certain que l'îlot était désert.

Donc, Ayrton, suivi de Pencroff, le traversa d'un pas rapide,

effarouchant les oiseaux nichés dans les trous de roche; puis,

sans hésiter, il se jeta à la mer et nagea sans bruit dans la

direction du navire, dont quelques lumières, allumées depuis peu,

indiquaient alors la situation exacte.

Quant à Pencroff, il se blottit dans une anfractuosité du rivage

et il attendit le retour de son compagnon.

Cependant, Ayrton nageait d'un bras vigoureux et glissait à

travers la nappe d'eau sans y produire même le plus léger

frémissement. Sa tête sortait à peine, et ses yeux étaient fixés

sur la masse sombre du brick, dont les feux se reflétaient dans la

mer.

Il ne pensait qu'au devoir qu'il avait promis d'accomplir, et ne

songeait même pas aux dangers qu'il courait, non seulement à bord

du navire, mais encore dans ces parages que les requins

fréquentaient souvent. Le courant le portait, et il s'éloignait

rapidement de la côte. Une demi-heure après, Ayrton, sans avoir

été aperçu ni entendu, filait entre deux eaux, accostait le navire

et s'accrochait d'une main aux sous-barbes de beaupré. Il respira

alors, et, se haussant sur les chaînes, il parvint à atteindre

l'extrémité de la guibre. Là séchaient quelques culottes de

matelot.

Il en passa une. Puis, s'étant fixé solidement, il écouta.

On ne dormait pas à bord du brick. Au contraire. On discutait, on

chantait, on riait. Et voici les propos, accompagnés de jurons,

qui frappèrent principalement Ayrton:

«Bonne acquisition que notre brick!

-- Il marche bien, le speedy! Il mérite son nom!

-- Toute la marine de Norfolk peut se mettre à ses trousses! Cours

après!

-- Hurrah pour son commandant!

-- Hurrah pour Bob Harvey!»

Ce qu'Ayrton éprouva lorsqu'il entendit ce fragment de

conversation, on le comprendra, quand on saura que, dans ce Bob

Harvey, il venait de reconnaître un de ses anciens compagnons

d'Australie, un marin audacieux, qui avait repris la suite de ses

criminels projets. Bob Harvey s'était emparé, sur les parages de

l'île Norfolk, de ce brick, qui était chargé d'armes, de

munitions, d'ustensiles et outils de toutes sortes, destinés à

l'une des sandwich. Toute sa bande avait passé à bord, et, pirates

après avoir été convicts, ces misérables écumaient le Pacifique,

détruisant les navires, massacrant les équipages, plus féroces que

les malais eux-mêmes!

Ces convicts parlaient à haute voix, ils racontaient leurs

prouesses en buvant outre mesure, et voici ce qu'Ayrton put

comprendre:

L'équipage actuel du speedy se composait uniquement de prisonniers

anglais, échappés de Norfolk.

Or, voici ce qu'est Norfolk.

Par 292 de latitude sud et 16542 de longitude est, dans l'est de

l'Australie, se trouve une petite île de six lieues de tour, que

le mont Pitt domine à une hauteur de onze cents pieds au-dessus du

niveau de la mer. C'est l'île Norfolk, devenue le siège d'un

établissement, où sont parqués les plus intraitables condamnés des

pénitenciers anglais. Ils sont là cinq cents, soumis à une

discipline de fer, sous le coup de punitions terribles, gardés par

cent cinquante soldats et cent cinquante employés sous les ordres

d'un gouverneur. Il serait difficile d'imaginer une pire réunion

de scélérats. Quelquefois, -- quoique cela soit rare, -- malgré

l'excessive surveillance dont ils sont l'objet, plusieurs

parviennent à s'échapper, en s'emparant de navires qu'ils

surprennent et ils courent alors les archipels polynésiens.

Ainsi avait fait ce Bob Harvey et ses compagnons.

Ainsi avait voulu faire autrefois Ayrton. Bob Harvey s'était

emparé du brick le speedy, mouillé en vue de l'île Norfolk;

l'équipage avait été massacré, et, depuis un an, ce navire, devenu

bâtiment de pirates, battait les mers du Pacifique, sous le

commandement d'Harvey, autrefois capitaine au long cours,

maintenant écumeur de mers, et que connaissait bien Ayrton!

Les convicts étaient, pour la plupart, réunis dans la dunette, à

l'arrière du navire, mais quelques-uns, étendus sur le pont,

causaient à haute voix.

La conversation continuant toujours au milieu des cris et des

libations, Ayrton apprit que le hasard seul avait amené le speedy

en vue de l'île Lincoln.

Bob Harvey n'y avait jamais encore mis le pied, mais, ainsi que

l'avait pressenti Cyrus Smith, trouvant sur sa route cette terre

inconnue, dont aucune carte n'indiquait la situation, il avait

formé le projet de la visiter, et, au besoin, si elle lui

convenait, d'en faire le port d'attache du brick.

Quant au pavillon noir arboré à la corne du speedy et au coup de

canon qui avait été tiré, à l'exemple des navires de guerre au

moment où ils amènent leurs couleurs, pure forfanterie de pirates.

Ce n'était point un signal, et aucune communication n'existait

encore entre les évadés de Norfolk et l'île Lincoln.

Le domaine des colons était donc menacé d'un immense danger.

Évidemment, l'île, avec son aiguade facile, son petit port, ses

ressources de toutes sortes si bien mises en valeur par les

colons, ses profondeurs cachées de Granite-House, ne pouvait que

convenir aux convicts; entre leurs mains, elle deviendrait un

excellent lieu de refuge, et, par cela même qu'elle était

inconnue, elle leur assurerait, pour longtemps peut-être,

l'impunité avec la sécurité.

Évidemment aussi, la vie des colons ne serait pas respectée, et le

premier soin de Bob Harvey et de ses complices serait de les

massacrer sans merci.

Cyrus Smith et les siens n'avaient donc pas même la ressource de

fuir, de se cacher dans l'île, puisque les convicts comptaient y

résider, et puisque, au cas où le speedy partirait pour une

expédition, il était probable que quelques hommes de l'équipage

resteraient à terre, afin de s'y établir. Donc, il fallait

combattre, il fallait détruire jusqu'au dernier ces misérables,

indignes de pitié, et contre lesquels tout moyen serait bon.

Voilà ce que pensa Ayrton, et il savait bien que Cyrus Smith

partagerait sa manière de voir.

Mais la résistance, et en dernier lieu la victoire, étaient-elles

possibles? Cela dépendait de l'armement du brick et du nombre

d'hommes qui le montaient. C'est ce qu'Ayrton résolut de

reconnaître à tout prix, et comme, une heure après son arrivée,

les vociférations avaient commencé à se calmer, et que bon nombre

des convicts étaient déjà plongés dans le sommeil de l'ivresse,

Ayrton n'hésita pas à s'aventurer sur le pont du speedy, que les

falots éteints laissaient alors dans une obscurité profonde.

Il se hissa donc sur la guibre, et, par le beaupré, il arriva au

gaillard d'avant du brick. Se glissant alors entre les convicts

étendus çà et là, il fit le tour du bâtiment, et il reconnut que

le speedy était armé de quatre canons, qui devaient lancer des

boulets de huit à dix livres. Il vérifia même, en les touchant,

que ces canons se chargeaient par la culasse. C'étaient donc des

pièces modernes, d'un emploi facile et d'un effet terrible.

Quant aux hommes couchés sur le pont, ils devaient être au nombre

de dix environ, mais il était supposable que d'autres, plus

nombreux, dormaient à l'intérieur du brick. Et d'ailleurs, en les

écoutant, Ayrton avait cru comprendre qu'ils étaient une

cinquantaine à bord. C'était beaucoup pour les six colons de l'île

Lincoln! Mais enfin, grâce au dévouement d'Ayrton, Cyrus Smith ne

serait pas surpris, il connaîtrait la force de ses adversaires et

il prendrait ses dispositions en conséquence.

Il ne restait donc plus à Ayrton qu'à revenir rendre compte à ses

compagnons de la mission dont il s'était chargé, et il se prépara

à regagner l'avant du brick, afin de se glisser jusqu'à la mer.

Mais, à cet homme qui voulait -- il l'avait dit -- faire plus que

son devoir, il vint alors une pensée héroïque. C'était sacrifier

sa vie, mais il sauverait l'île et les colons. Cyrus Smith ne

pourrait évidemment pas résister à cinquante bandits, armés de

toutes pièces, qui, soit en pénétrant de vive force dans Granite-

House, soit en y affamant les assiégés, auraient raison d'eux. Et

alors il se représenta ses sauveurs, ceux qui avaient refait de

lui un homme et un honnête homme, ceux auxquels il devait tout,

tués sans pitié, leurs travaux anéantis, leur île changée en un

repaire de pirates! Il se dit qu'il était, en somme, lui, Ayrton,

la cause première de tant de désastres, puisque son ancien

compagnon, Bob Harvey, n'avait fait que réaliser ses propres

projets, et un sentiment d'horreur s'empara de tout son être. Et

alors il fut pris de cette irrésistible envie de faire sauter le

brick, et avec lui tous ceux qu'il portait. Ayrton périrait dans

l'explosion, mais il ferait son devoir.

Ayrton n'hésita pas. Gagner la soute aux poudres, qui est toujours

située à l'arrière d'un bâtiment, c'était facile. La poudre ne

devait pas manquer à un navire qui faisait un pareil métier, et il

suffirait d'une étincelle pour l'anéantir en un instant.

Ayrton s'affala avec précaution dans l'entre-pont, jonché de

nombreux dormeurs, que l'ivresse, plus que le sommeil, tenait

appesantis. Un falot était allumé au pied du grand mât, autour

duquel était appendu un râtelier garni d'armes à feu de toutes

sortes.

Ayrton détacha du râtelier un revolver et s'assura qu'il était

chargé et amorcé. Il ne lui en fallait pas plus pour accomplir

l'oeuvre de destruction.

Il se glissa donc vers l'arrière, de manière à arriver sous la

dunette du brick, où devait être la soute.

Cependant, sur cet entre-pont qui était presque obscur, il était

difficile de ramper sans heurter quelque convict insuffisamment

endormi. De là des jurons et des coups. Ayrton fut, plus d'une

fois, forcé de suspendre sa marche. Mais, enfin, il arriva à la

cloison fermant le compartiment d'arrière, et il trouva la porte

qui devait s'ouvrir sur la soute même.

Ayrton, réduit à la forcer, se mit à l'oeuvre.

C'était une besogne difficile à accomplir sans bruit, car il

s'agissait de briser un cadenas. Mais sous la main vigoureuse

d'Ayrton, le cadenas sauta et la porte fut ouverte... en ce

moment, un bras s'appuya sur l'épaule d'Ayrton.

«Que fais-tu là?» demanda d'une voix dure un homme de haute

taille, qui, se dressant dans l'ombre, porta brusquement à la

figure d'Ayrton la lumière d'une lanterne.

Ayrton se rejeta en arrière. Dans un rapide éclat de la lanterne,

il avait reconnu son ancien complice, Bob Harvey, mais il ne

pouvait l'être de celui-ci, qui devait croire Ayrton mort depuis

longtemps.

«Que fais-tu là?» dit Bob Harvey, en saisissant Ayrton par la

ceinture de son pantalon.

Mais Ayrton, sans répondre, repoussa vigoureusement le chef des

convicts et chercha à s'élancer dans la soute. Un coup de revolver

au milieu de ces tonneaux de poudre, et tout eût été fini!...

«À moi, garçons!» s'était écrié Bob Harvey. Deux ou trois pirates,

réveillés à sa voix, s'étaient relevés, et, se jetant sur Ayrton,

ils essayèrent de le terrasser. Le vigoureux Ayrton se débarrassa

de leurs étreintes. Deux coups de son revolver retentirent, et

deux convicts tombèrent; mais un coup de couteau qu'il ne put

parer lui entailla les chairs de l'épaule.

Ayrton comprit bien qu'il ne pouvait plus exécuter son projet. Bob

Harvey avait refermé la porte de la soute, et il se faisait dans

l'entre-pont un mouvement qui indiquait un réveil général des

pirates.

Il fallait qu'Ayrton se réservât pour combattre aux côtés de Cyrus

Smith. Il ne lui restait plus qu'à fuir!

Mais la fuite était-elle encore possible? C'était douteux,

quoiqu'Ayrton fût résolu à tout tenter pour rejoindre ses

compagnons.

Quatre coups lui restaient à tirer. Deux éclatèrent alors, dont

l'un, dirigé sur Bob Harvey, ne l'atteignit pas, du moins

grièvement, et Ayrton, profitant d'un mouvement de recul de ses

adversaires, se précipita vers l'échelle du capot, de manière à

gagner le pont du brick. En passant devant le falot, il le brisa

d'un coup de crosse, et une obscurité profonde se fit, qui devait

favoriser sa fuite. Deux ou trois pirates, réveillés par le bruit,

descendaient l'échelle en ce moment. Un cinquième coup du revolver

d'Ayrton en jeta un en bas des marches, et les autres

s'effacèrent, ne comprenant rien à ce qui se passait. Ayrton, en

deux bonds, fut sur le pont du brick, et trois secondes plus tard,

après avoir déchargé une dernière fois son revolver à la face d'un

pirate qui venait de le saisir par le cou, il enjambait les

bastingages et se précipitait à la mer.

Ayrton n'avait pas fait six brasses que les balles crépitaient

autour de lui comme une grêle. Quelles durent être les émotions de

Pencroff, abrité sous une roche de l'îlot, celles de Cyrus Smith,

du reporter, d'Harbert, de Nab, blottis dans les cheminées, quand

ils entendirent ces détonations éclater à bord du brick. Ils

s'étaient élancés sur la grève, et, leurs fusils épaulés, ils se

tenaient prêts à repousser toute agression.

Pour eux, il n'y avait pas de doute possible!

Ayrton, surpris par les pirates, avait été massacré par eux, et

peut-être ces misérables allaient-ils profiter de la nuit pour

opérer une descente sur l'île! Une demi-heure se passa au milieu

de transes mortelles. Toutefois, les détonations avaient cessé, et

ni Ayrton ni Pencroff ne reparaissaient. L'îlot était-il donc

envahi? Ne fallait-il pas courir au secours d'Ayrton et de

Pencroff? Mais comment?

La mer, haute en ce moment, rendait le canal infranchissable. La

pirogue n'était plus là! Que l'on juge de l'horrible inquiétude

qui s'empara de Cyrus Smith et de ses compagnons!

Enfin, vers minuit et demi, une pirogue, portant deux hommes,

accosta la grève. C'était Ayrton, légèrement blessé à l'épaule, et

Pencroff, sain et sauf, que leurs amis reçurent à bras ouverts.

Aussitôt, tous se réfugièrent aux cheminées. Là, Ayrton raconta ce

qui s'était passé et ne cacha point ce projet de faire sauter le

brick qu'il avait tenté de mettre à exécution.

Toutes les mains se tendirent vers Ayrton, qui ne dissimula pas

combien la situation était grave.

Les pirates avaient l'éveil. Ils savaient que l'île Lincoln était

habitée. Ils n'y descendraient qu'en nombre et bien armés. Ils ne

respecteraient rien.

Si les colons tombaient entre leurs mains, ils n'avaient aucune

pitié à attendre!

«Eh bien! Nous saurons mourir! dit le reporter.

-- Rentrons et veillons, répondit l'ingénieur.

-- Avons-nous quelque chance de nous en tirer, Monsieur Cyrus?

demanda le marin.

-- Oui, Pencroff.

-- Hum! Six contre cinquante!

-- Oui! Six!... sans compter...

-- Qui donc?» demanda Pencroff.

Cyrus ne répondit pas, mais il montra le ciel de la main.

CHAPITRE III

La nuit s'écoula sans incident. Les colons s'étaient tenus sur le

qui-vive et n'avaient point abandonné le poste des cheminées. Les

pirates, de leur côté, ne semblaient avoir fait aucune tentative

de débarquement. Depuis que les derniers coups de fusil avaient

été tirés sur Ayrton, pas une détonation, pas un bruit même

n'avait décelé la présence du brick sur les atterrages de l'île. À

la rigueur, on aurait pu croire qu'il avait levé l'ancre, pensant

avoir affaire à trop forte partie, et qu'il s'était éloigné de ces

parages.

Mais il n'en était rien, et, quand l'aube commença à paraître, les

colons purent entrevoir dans les brumes du matin une masse

confuse. C'était le speedy.

«Voici, mes amis, dit alors l'ingénieur, les dispositions qu'il me

paraît convenable de prendre, avant que ce brouillard soit

complètement levé. Il nous dérobe aux yeux des pirates, et nous

pourrons agir sans éveiller leur attention. Ce qu'il importe,

surtout, de laisser croire aux convicts, c'est que les habitants

de l'île sont nombreux et, par conséquent, capables de leur

résister. Je vous propose donc de nous diviser en trois groupes

qui se posteront, le premier aux cheminées mêmes, le second à

l'embouchure de la Mercy. Quant au troisième, je crois qu'il

serait bon de le placer sur l'îlot, afin d'empêcher ou de

retarder, au moins, toute tentative de débarquement. Nous avons à

notre usage deux carabines et quatre fusils. Chacun de nous sera

donc armé, et, comme nous sommes amplement fournis de poudre et de

balles, nous n'épargnerons pas nos coups. Nous n'avons rien à

craindre des fusils, ni même des canons du brick. Que pourraient-

ils contre ces roches? Et, comme nous ne tirerons pas des fenêtres

de Granite-House, les pirates n'auront pas l'idée d'envoyer là des

obus qui pourraient causer d'irréparables dommages. Ce qui est à

redouter, c'est la nécessité d'en venir aux mains, puisque les

convicts ont le nombre pour eux. C'est donc à tout débarquement

qu'il faut tenter de s'opposer, mais sans se découvrir. Donc,

n'économisons pas les munitions. Tirons souvent, mais tirons

juste. Chacun de nous a huit ou dix ennemis à tuer, et il faut

qu'il les tue!»

Cyrus Smith avait chiffré nettement la situation, tout en parlant

de la voix la plus calme, comme s'il se fût agi de travaux à

diriger et non d'une bataille à régler. Ses compagnons

approuvèrent ces dispositions sans même prononcer une parole. Il

ne s'agissait plus pour chacun que de prendre son poste avant que

la brume se fût complètement dissipée.

Nab et Pencroff remontèrent aussitôt à Granite-House et en

rapportèrent des munitions suffisantes. Gédéon Spilett et Ayrton,

tous deux très bons tireurs, furent armés des deux carabines de

précision, qui portaient à près d'un mille de distance. Les quatre

autres fusils furent répartis entre Cyrus Smith, Nab, Pencroff et

Harbert.

Voici comment les postes furent composés.

Cyrus Smith et Harbert restèrent embusqués aux cheminées, et ils

commandaient ainsi la grève, au pied de Granite-House, sur un

assez large rayon.

Gédéon Spilett et Nab allèrent se blottir au milieu des roches, à

l'embouchure de la Mercy, -- dont le pont ainsi que les ponceaux

avaient été relevés, -- de manière à empêcher tout passage en

canot et même tout débarquement sur la rive opposée.

Quant à Ayrton et à Pencroff, ils poussèrent à l'eau la pirogue et

se disposèrent à traverser le canal pour occuper séparément deux

postes sur l'îlot. De cette façon, des coups de feu, éclatant sur

quatre points différents, donneraient à penser aux convicts que

l'île était à la fois suffisamment peuplée et sévèrement défendue.

Au cas où un débarquement s'effectuerait sans qu'ils pussent

l'empêcher, et même s'ils se voyaient sur le point d'être tournés

par quelque embarcation du brick, Pencroff et Ayrton devaient

revenir avec la pirogue reprendre pied sur le littoral et se

porter vers l'endroit le plus menacé.

Avant d'aller occuper leur poste, les colons se serrèrent une

dernière fois la main. Pencroff parvint à se rendre assez maître

de lui pour comprimer son émotion quand il embrassa Harbert, son

enfant!... et ils se séparèrent. Quelques instants après, Cyrus

Smith et Harbert d'un côté, le reporter et Nab de l'autre, avaient

disparu derrière les roches, et cinq minutes plus tard, Ayrton et

Pencroff, ayant heureusement traversé le canal, débarquaient sur

l'îlot et se cachaient dans les anfractuosités de sa rive

orientale. Aucun d'eux n'avait pu être vu, car eux-mêmes encore

distinguaient à peine le brick dans le brouillard.

Il était six heures et demie du matin.

Bientôt, le brouillard se déchira peu à peu dans les couches

supérieures de l'air, et la pomme des mâts du brick sortit des

vapeurs. Pendant quelques instants encore, de grosses volutes

roulèrent à la surface de la mer; puis, une brise se leva, qui

dissipa rapidement cet amas de brumes.

Le speedy apparut tout entier, mouillé sur deux ancres, le cap au

nord, et présentant à l'île sa hanche de bâbord. Ainsi que l'avait

estimé Cyrus Smith, il n'était pas à plus d'un mille un quart du

rivage.

Le sinistre pavillon noir flottait à sa corne.

L'ingénieur, avec sa lunette, put voir que les quatre canons

composant l'artillerie du bord avaient été braqués sur l'île. Ils

étaient évidemment prêts à faire feu au premier signal.

Cependant, le speedy restait muet. On voyait une trentaine de

pirates aller et venir sur le pont. Quelques-uns étaient montés

sur la dunette; deux autres, postés sur les barres du grand

perroquet et munis de longues-vues, observaient l'île avec une

extrême attention.

Certainement, Bob Harvey et son équipage ne pouvaient que très

difficilement se rendre compte de ce qui s'était passé pendant la

nuit à bord du brick.

Cet homme, à demi nu, qui venait de forcer la porte de la soute

aux poudres et contre lequel ils avaient lutté, qui avait déchargé

son revolver six fois sur eux, qui avait tué un des leurs et

blessé deux autres, cet homme avait-il échappé à leurs balles?

Avait-il pu regagner la côte à la nage? D'où venait-il? Que

venait-il faire à bord? Son projet avait-il réellement été de

faire sauter le brick, ainsi que le pensait Bob Harvey? Tout cela

devait être assez confus dans l'esprit des convicts. Mais ce dont

ils ne pouvaient plus douter, c'est que l'île inconnue devant

laquelle le speedy avait jeté l'ancre était habitée, et qu'il y

avait là, peut-être, toute une colonie prête à la défendre. Et

pourtant, personne ne se montrait, ni sur la grève, ni sur les

hauteurs. Le littoral paraissait être absolument désert. En tout

cas, il n'y avait aucune trace d'habitation. Les habitants

avaient-ils donc fui vers l'intérieur?

Voilà ce que devait se demander le chef des pirates, et, sans

doute, en homme prudent, il cherchait à reconnaître les localités

avant d'y engager sa bande.

Pendant une heure et demie, aucun indice d'attaque ni de

débarquement ne put être surpris à bord du brick. Il était évident

que Bob Harvey hésitait. Ses meilleures lunettes, sans doute, ne

lui avaient pas permis d'apercevoir un seul des colons blottis

dans les roches. Il n'était même pas probable que son attention

eût été éveillée par ce voile de branches vertes et de lianes qui

dissimulait les fenêtres de Granite-House et tranchaient sur la

muraille nue. En effet, comment eût-il imaginé qu'une habitation

était creusée, à cette hauteur, dans le massif granitique? Depuis

le cap griffe jusqu'aux caps mandibule, sur tout le périmètre de

la baie de l'union, rien n'avait dû lui apprendre que l'île fût et

pût être occupée.

À huit heures, cependant, les colons observèrent un certain

mouvement qui se produisait à bord du speedy. On halait sur les

palans des porte-embarcations, et un canot était mis à la mer.

Sept hommes y descendirent. Ils étaient armés de fusils; l'un

d'eux se mit à la barre, quatre aux avirons, et les deux autres,

accroupis à l'avant, prêts à tirer, examinaient l'île. Leur but

était, sans doute, d'opérer une première reconnaissance, mais non

de débarquer, car, dans ce dernier cas, ils seraient venus en plus

grand nombre.

Les pirates, juchés dans la mâture jusqu'aux barres de perroquet,

avaient évidemment pu voir qu'un îlot couvrait la côte et qu'il en

était séparé par un canal large d'un demi-mille environ.

Toutefois, il fut bientôt constant pour Cyrus Smith, en observant

la direction suivie par le canot, qu'il ne chercherait pas tout

d'abord à pénétrer dans ce canal, mais qu'il accosterait l'îlot,

mesure de prudence justifiée, d'ailleurs.

Pencroff et Ayrton, cachés chacun de son côté dans d'étroites

anfractuosités de roches, le virent venir directement sur eux, et

ils attendirent qu'il fût à bonne portée.

Le canot s'avançait avec une extrême précaution.

Les rames ne plongeaient dans l'eau qu'à de longs intervalles. On

pouvait voir aussi que l'un des convicts placés à l'avant tenait

une ligne de sonde à la main et qu'il cherchait à reconnaître le

chenal creusé par le courant de la Mercy. Cela indiquait chez Bob

Harvey l'intention de rapprocher autant qu'il le pourrait son

brick de la côte. Une trentaine de pirates, dispersés dans les

haubans, ne perdaient pas un des mouvements du canot et relevaient

certains amers qui devaient leur permettre d'atterrir sans danger.

Le canot n'était plus qu'à deux encablures de l'îlot quand il

s'arrêta. L'homme de barre, debout, cherchait le meilleur point

sur lequel il pût accoster. En un instant, deux coups de feu

éclatèrent. Une petite fumée tourbillonna au-dessus des roches de

l'îlot. L'homme de barre et l'homme de sonde tombèrent à la

renverse dans le canot. Les balles d'Ayrton et de Pencroff les

avaient frappés tous deux au même instant.

Presque aussitôt, une détonation plus violente se fit entendre, un

éclatant jet de vapeur fusa des flancs du brick, et un boulet,

frappant le haut des roches qui abritaient Ayrton et Pencroff, les

fit voler en éclats, mais les deux tireurs n'avaient pas été

touchés.

D'horribles imprécations s'étaient échappées du canot, qui reprit

aussitôt sa marche. L'homme de barre fut immédiatement remplacé

par un de ses camarades, et les avirons plongèrent vivement dans

l'eau.

Toutefois, au lieu de retourner à bord, comme on eût pu le croire,

le canot prolongea le rivage de l'îlot, de manière à le tourner

par sa pointe sud. Les pirates faisaient force de rames afin de se

mettre hors de la portée des balles.

Ils s'avancèrent ainsi jusqu'à cinq encablures de la partie

rentrante du littoral que terminait la pointe de l'épave, et,

après l'avoir contournée par une ligne semi-circulaire, toujours

protégés par les canons du brick, ils se dirigèrent vers

l'embouchure de la Mercy.

Leur évidente intention était de pénétrer ainsi dans le canal et

de prendre à revers les colons qui étaient postés sur l'îlot, de

manière que ceux-ci, quel que fût leur nombre, fussent placés

entre les feux du canot et les feux du brick, et se trouvassent

dans une position très désavantageuse. Un quart d'heure se passa

ainsi, pendant que le canot avançait dans cette direction. Silence

absolu, calme complet dans l'air et sur les eaux.

Pencroff et Ayrton, bien qu'ils comprissent qu'ils risquaient

d'être tournés, n'avaient point quitté leur poste, soit qu'ils ne

voulussent pas encore se montrer aux assaillants et s'exposer aux

canons du speedy, soit qu'ils comptassent sur Nab et Gédéon

Spilett, veillant à l'embouchure de la rivière, et sur Cyrus Smith

et Harbert, embusqués dans les roches des cheminées.

Vingt minutes après les premiers coups de feu, le canot était par

le travers de la Mercy à moins de deux encablures. Comme le flot

commençait à monter avec sa violence habituelle, que provoquait

l'étroitesse du pertuis, les convicts se sentirent entraînés vers

la rivière, et ce ne fut qu'à force de rames qu'ils se maintinrent

dans le milieu du canal. Mais, comme ils passaient à bonne portée

de l'embouchure de la Mercy, deux balles les saluèrent au passage,

et deux des leurs furent encore couchés dans l'embarcation.

Nab et Spilett n'avaient point manqué leur coup. Aussitôt le brick

envoya un second boulet sur le poste que trahissait la fumée des

armes à feu, mais sans autre résultat que d'écorner quelques

roches. En ce moment, le canot ne renfermait plus que trois hommes

valides. Pris par le courant, il fila dans le canal avec la

rapidité d'une flèche, passa devant Cyrus Smith et Harbert, qui,

ne le jugeant pas à bonne portée, restèrent muets; puis, tournant

la pointe nord de l'îlot avec les deux avirons qui lui restaient,

il se mit en mesure de regagner le brick.

Jusqu'ici les colons n'avaient point à se plaindre.

La partie s'engageait mal pour leurs adversaires. Ceux-ci

comptaient déjà quatre hommes blessés grièvement, morts peut-être;

eux, au contraire, sans blessures, n'avaient pas perdu une balle.

Si les pirates continuaient à les attaquer de cette façon, s'ils

renouvelaient quelque tentative de descente au moyen du canot, ils

pouvaient être détruits un à un.

On comprend combien les dispositions prises par l'ingénieur

étaient avantageuses. Les pirates pouvaient croire qu'ils avaient

affaire à des adversaires nombreux et bien armés, dont ils ne

viendraient pas facilement à bout. Une demi-heure s'écoula avant

que le canot, qui avait à lutter contre le courant du large, eût

rallié le speedy. Des cris épouvantables retentirent, quand il

revint à bord avec les blessés, et trois ou quatre coups de canon

furent tirés, qui ne pouvaient avoir aucun résultat.

Mais alors d'autres convicts, ivres de colère et peut-être encore

des libations de la veille, se jetèrent dans l'embarcation au

nombre d'une douzaine. Un second canot fut également lancé à la

mer dans lequel huit hommes prirent place, et tandis que le

premier se dirigeait droit sur l'îlot pour en débusquer les

colons, le second manoeuvrait de manière à forcer l'entrée de la

Mercy.

La situation devenait évidemment très périlleuse pour Pencroff et

Ayrton, et ils comprirent qu'ils devaient regagner la terre

franche.

Cependant, ils attendirent encore que le premier canot fût à bonne

portée, et deux balles, adroitement dirigées, vinrent encore

apporter le désordre dans son équipage. Puis, Pencroff et Ayrton,

abandonnant leur poste, non sans avoir essuyé une dizaine de coups

de fusil, traversèrent l'îlot de toute la rapidité de leurs

jambes, se jetèrent dans la pirogue, passèrent le canal au moment

où le second canot en atteignait la pointe sud, et coururent se

blottir aux cheminées; ils avaient à peine rejoint Cyrus Smith et

Harbert, que l'îlot était envahi et que les pirates de la première

embarcation le parcouraient en tous sens.

Presque au même instant, de nouvelles détonations éclataient au

poste de la Mercy, dont le second canot s'était rapidement

rapproché. Deux, sur huit, des hommes qui le montaient, furent

mortellement frappés par Gédéon Spilett et Nab, et l'embarcation

elle-même, irrésistiblement emportée sur les récifs, s'y brisa à

l'embouchure de la Mercy.

Mais les six survivants, élevant leurs armes au-dessus de leur

tête pour les préserver du contact de l'eau, parvinrent à prendre

pied sur la rive droite de la rivière. Puis, se voyant exposés de

trop près au feu du poste, ils s'enfuirent à toutes jambes dans la

direction de la pointe de l'épave, hors de la portée des balles.

La situation actuelle était donc celle-ci: sur l'îlot, douze

convicts dont plusieurs blessés, sans doute, mais ayant encore un

canot à leur disposition; sur l'île, six débarqués, mais qui

étaient dans l'impossibilité d'atteindre Granite-House, car ils ne

pouvaient traverser la rivière, dont les ponts étaient relevés.

«Cela va! Avait dit Pencroff en se précipitant dans les cheminées,

cela va, Monsieur Cyrus! Qu'en pensez-vous?

-- Je pense, répondit l'ingénieur, que le combat va prendre une

nouvelle forme, car on ne peut pas supposer que ces convicts

soient assez inintelligents pour le continuer dans des conditions

aussi défavorables pour eux!

-- Ils ne traverseront toujours pas le canal, dit le marin. Les

carabines d'Ayrton et de M Spilett sont là pour les en empêcher.

Vous savez bien qu'elles portent à plus d'un mille!

-- Sans doute, répondit Harbert, mais que pourraient faire deux

carabines contre les canons du brick?

-- Eh! Le brick n'est pas encore dans le canal, j'imagine!

répondit Pencroff.

-- Et s'il y vient? dit Cyrus Smith.

-- C'est impossible, car il risquerait de s'y échouer et de s'y

perdre!

-- C'est possible, répondit alors Ayrton. Les convicts peuvent

profiter de la mer haute pour entrer dans le canal, quitte à

s'échouer à mer basse, et alors, sous le feu de leurs canons, nos

postes ne seront plus tenables.

-- Par les mille diables d'enfer! s'écria Pencroff, il semble, en

vérité, que les gueux se préparent à lever l'ancre!

-- Peut-être serons-nous forcés de nous réfugier dans Granite-

House? fit observer Harbert.

-- Attendons! répondit Cyrus Smith.

-- Mais Nab et M Spilett?... dit Pencroff.

-- Ils sauront nous rejoindre en temps utile. Tenez-vous prêt,

Ayrton. C'est votre carabine et celle de Spilett qui doivent

parler maintenant.»

Ce n'était que trop vrai! Le speedy commençait à virer sur son

ancre et manifestait l'intention de se rapprocher de l'îlot. La

mer devait encore monter pendant une heure et demie, et, le

courant de flot étant déjà cassé, il serait facile au brick de

manoeuvrer. Mais, quant à entrer dans le canal, Pencroff,

contrairement à l'opinion d'Ayrton, ne pouvait pas admettre qu'il

osât le tenter.

Pendant ce temps, les pirates qui occupaient l'îlot s'étaient peu

à peu reportés vers le rivage opposé, et ils n'étaient plus

séparés de la terre que par le canal. Armés simplement de fusils,

ils ne pouvaient faire aucun mal aux colons, embusqués, soit aux

cheminées, soit à l'embouchure de la Mercy; mais, ne les sachant

pas munis de carabines à longue portée, ils ne croyaient pas, non

plus, être exposés de leur personne. C'était donc à découvert

qu'ils arpentaient l'îlot et en parcouraient la lisière.

Leur illusion fut de courte durée. Les carabines d'Ayrton et de

Gédéon Spilett parlèrent alors et dirent sans doute des choses

désagréables à deux de ces convicts, car ils tombèrent à la

renverse.

Ce fut une débandade générale. Les dix autres ne prirent même pas

le temps de ramasser leurs compagnons blessés ou morts, ils se

reportèrent en toute hâte sur l'autre côté de l'îlot, se jetèrent

dans l'embarcation qui les avait amenés, et ils rallièrent le bord

à force de rames.

«Huit de moins! S'était écrié Pencroff. Vraiment, on dirait que M

Spilett et Ayrton se donnent le mot pour opérer ensemble!

-- Messieurs, répondit Ayrton en rechargeant sa carabine, voilà

qui va devenir plus grave. Le brick appareille!

-- L'ancre est à pic!... s'écria Pencroff.

-- Oui, et elle dérape déjà.»

En effet, on entendait distinctement le cliquetis du linguet qui

frappait sur le guindeau, à mesure que virait l'équipage du brick.

Le speedy était d'abord venu à l'appel de son ancre; puis, quand

elle eut été arrachée du fond, il commença à dériver vers la

terre. Le vent soufflait du large; le grand foc et le petit hunier

furent hissés, et le navire se rapprocha peu à peu de terre. Des

deux postes de la Mercy et des cheminées, on le regardait

manoeuvrer sans donner signe de vie, mais non sans une certaine

émotion. Ce serait une situation terrible que celle des colons,

quand ils seraient exposés, à courte distance, au feu des canons

du brick, et sans être en mesure d'y répondre utilement. Comment

alors pourraient-ils empêcher les pirates de débarquer?

Cyrus Smith sentait bien cela, et il se demandait ce qu'il était

possible de faire. Avant peu, il serait appelé à prendre une

détermination. Mais laquelle?

Se renfermer dans Granite-House, s'y laisser assiéger, tenir

pendant des semaines, pendant des mois même, puisque les vivres y

abondaient? Bien! Mais après? Les pirates n'en seraient pas moins

maîtres de l'île, qu'ils ravageraient à leur guise, et, avec le

temps, ils finiraient par avoir raison des prisonniers de Granite-

House.

Cependant, une chance restait encore: c'était que Bob Harvey ne se

hasardât pas avec son navire dans le canal et qu'il se tînt en

dehors de l'îlot. Un demi-mille le séparerait encore de la côte,

et, à cette distance, ses coups pourraient ne pas être extrêmement

nuisibles.

«Jamais, répétait Pencroff, jamais ce Bob Harvey, puisqu'il est

bon marin, n'entrera dans le canal! Il sait bien que ce serait

risquer le brick, pour peu que la mer devînt mauvaise! Et que

deviendrait-il sans son navire?»

Cependant, le brick s'était approché de l'îlot, et on put voir

qu'il cherchait à en gagner l'extrémité inférieure. La brise était

légère, et, comme le courant avait alors beaucoup perdu de sa

force, Bob Harvey était absolument maître de manoeuvrer comme il

le voulait.

La route suivie précédemment par les embarcations lui avait permis

de reconnaître le chenal, et il s'y était effrontément engagé. Son

projet n'était que trop compréhensible: il voulait s'embosser

devant les cheminées et, de là, répondre par des obus et des

boulets aux balles qui avaient jusqu'alors décimé son équipage.

Bientôt le speedy atteignit la pointe de l'îlot; il la tourna avec

aisance; la brigantine fut alors éventée, et le brick, serrant le

vent, se trouva par le travers de la Mercy.

«Les bandits! Ils y viennent!» s'écria Pencroff.

En ce moment, Cyrus Smith, Ayrton, le marin et Harbert furent

rejoints par Nab et Gédéon Spilett.

Le reporter et son compagnon avaient jugé convenable d'abandonner

le poste de la Mercy, d'où ils ne pouvaient plus rien faire contre

le navire, et ils avaient sagement agi. Mieux valait que les

colons fussent réunis au moment où une action décisive allait sans

doute s'engager. Gédéon Spilett et Nab étaient arrivés en se

défilant derrière les roches, mais non sans essuyer une grêle de

balles qui ne les avait point atteints.

«Spilett! Nab! S'était écrié l'ingénieur. Vous n'êtes pas blessés?

-- Non! répondit le reporter, quelques contusions seulement, par

ricochet! Mais ce damné brick entre dans le canal!

-- Oui! répondit Pencroff, et, avant dix minutes, il aura mouillé

devant Granite-House!

-- Avez-vous un projet, Cyrus? demanda le reporter.

-- Il faut nous réfugier dans Granite-House, pendant qu'il en est

temps encore et que les convicts ne peuvent nous voir.

-- C'est aussi mon avis, répondit Gédéon Spilett; mais une fois

renfermés...

-- Nous prendrons conseil des circonstances, répondit l'ingénieur.

-- En route donc, et dépêchons! dit le reporter.

-- Vous ne voulez pas, Monsieur Cyrus, qu'Ayrton et moi nous

restions ici? demanda le marin.

-- À quoi bon, Pencroff? répondit Cyrus Smith. Non. Ne nous

séparons pas!»

Il n'y avait pas un instant à perdre. Les colons quittèrent les

cheminées. Un petit retour de la courtine empêchait qu'ils ne

fussent vus du brick; mais deux ou trois détonations et le fracas

des boulets sur les roches leur apprirent que le speedy n'était

plus qu'à courte distance.

Se précipiter dans l'ascenseur, se hisser jusqu'à la porte de

Granite-House, où Top et Jup étaient renfermés depuis la veille,

s'élancer dans la grande salle, ce fut l'affaire d'un moment.

Il était temps, car les colons, à travers les branchages,

aperçurent le speedy entouré de fumée, qui filait dans le canal.

Ils durent même se mettre de côté, car les décharges étaient

incessantes, et les boulets des quatre canons frappaient

aveuglément tant sur le poste de la Mercy, bien qu'il ne fût plus

occupé, que sur les cheminées. Les roches étaient fracassées, et

des hurrahs accompagnaient chaque détonation.

Cependant, on pouvait espérer que Granite-House serait épargné,

grâce à la précaution que Cyrus Smith avait prise d'en dissimuler

les fenêtres, quand un boulet, effleurant la baie de la porte,

pénétra dans le couloir.

«Malédiction! Nous sommes découverts?» s'écria Pencroff.

Peut-être les colons n'avaient-ils pas été vus, mais il était

certain que Bob Harvey avait jugé à propos d'envoyer un projectile

à travers le feuillage suspect qui masquait cette portion de la

haute muraille.

Bientôt même, il redoubla ses coups, quand un autre boulet, ayant

fendu le rideau de feuillage, laissa voir une ouverture béante

dans le granit.

La situation des colons était désespérée. Leur retraite était

découverte. Ils ne pouvaient opposer d'obstacle à ces projectiles,

ni préserver la pierre, dont les éclats volaient en mitraille

autour d'eux.

Ils n'avaient plus qu'à se réfugier dans le couloir supérieur de

Granite-House et à abandonner leur demeure à toutes les

dévastations, quand un bruit sourd se fit entendre, qui fut suivi

de cris épouvantables!

Cyrus Smith et les siens se précipitèrent à une des fenêtres...

Le brick, irrésistiblement soulevé sur une sorte de trombe

liquide, venait de s'ouvrir en deux, et, en moins de dix secondes,

il était englouti avec son criminel équipage!

CHAPITRE IV

«Ils ont sauté! s'écria Harbert.

-- Oui! Sauté comme si Ayrton eût mis le feu aux poudres! répondit

Pencroff en se jetant dans l'ascenseur, en même temps que Nab et

le jeune garçon.

-- Mais que s'est-il passé? demanda Gédéon Spilett, encore

stupéfait de ce dénouement inattendu.

-- Ah! Cette fois, nous saurons!... répondit vivement l'ingénieur.

-- Que saurons-nous?...

-- Plus tard! Plus tard! Venez, Spilett. L'important est que ces

pirates aient été exterminés!»

Et Cyrus Smith, entraînant le reporter et Ayrton, rejoignit sur la

grève Pencroff, Nab et Harbert.

On ne voyait plus rien du brick, pas même sa mâture.

Après avoir été soulevé par cette trombe, il s'était couché sur le

côté et avait coulé dans cette position, sans doute par suite de

quelque énorme voie d'eau. Mais, comme le canal en cet endroit ne

mesurait pas plus de vingt pieds de profondeur, il était certain

que les flancs du brick immergé reparaîtraient à marée basse.

Quelques épaves flottaient à la surface de la mer.

On voyait toute une drome, consistant en mâts et vergues de

rechange, des cages à poules avec leurs volatiles encore vivants,

des caisses et des barils qui, peu à peu, montaient à la surface,

après s'être échappés par les panneaux; mais il n'y avait en

dérive aucun débris, ni planches du pont, ni bordage de la coque,

-- ce qui rendait assez inexplicable l'engloutissement subit du

speedy.

Cependant, les deux mâts, qui avaient été brisés à quelques pieds

au-dessus de l'étambrai, après avoir rompu étais et haubans,

remontèrent bientôt sur les eaux du canal, avec leurs voiles, dont

les unes étaient déployées et les autres serrées. Mais il ne

fallait pas laisser au jusant le temps d'emporter toutes ces

richesses, et Ayrton et Pencroff se jetèrent dans la pirogue avec

l'intention d'amarrer toutes ces épaves soit au littoral de l'île,

soit au littoral de l'îlot.

Mais au moment où ils allaient s'embarquer, une réflexion de

Gédéon Spilett les arrêta.

«Et les six convicts qui ont débarqué sur la rive droite de la

Mercy?» dit-il.

En effet, il ne fallait pas oublier que les six hommes dont le

canot s'était brisé sur les roches avaient pris pied à la pointe

de l'épave.

On regarda dans cette direction. Aucun des fugitifs n'était

visible. Il était probable que, après avoir vu le brick

s'engloutir dans les eaux du canal, ils avaient pris la fuite à

l'intérieur de l'île.

«Plus tard, nous nous occuperons d'eux, dit alors Cyrus Smith. Ils

peuvent encore être dangereux, car ils sont armés, mais enfin, six

contre six, les chances sont égales. Allons donc au plus pressé.»

Ayrton et Pencroff s'embarquèrent dans la pirogue et nagèrent

vigoureusement vers les épaves.

La mer était étale alors, et très haute, car la lune était

nouvelle depuis deux jours. Une grande heure, au moins, devait

donc s'écouler avant que la coque du brick émergeât des eaux du

canal.

Ayrton et Pencroff eurent le temps d'amarrer les mâts et les

espars au moyen de cordages, dont le bout fut porté sur la grève

de Granite-House. Là, les colons, réunissant leurs efforts,

parvinrent à haler ces épaves. Puis la pirogue ramassa tout ce qui

flottait, cages à poules, barils, caisses, qui furent

immédiatement transportés aux cheminées.

Quelques cadavres surnageaient aussi. Entre autres, Ayrton

reconnut celui de Bob Harvey, et il le montra à son compagnon, en

disant d'une voix émue:

«Ce que j'ai été, Pencroff!

-- Mais ce que vous n'êtes plus, brave Ayrton!» répondit le marin.

Il était assez singulier que les corps qui surnageaient fussent en

si petit nombre. On en comptait cinq ou six à peine, que le jusant

commençait déjà à emporter vers la pleine mer.

Très probablement les convicts, surpris par l'engloutissement,

n'avaient pas eu le temps de fuir, et le navire, s'étant couché

sur le côté, la plupart étaient restés engagés sous les

bastingages. Or, le reflux, qui allait entraîner vers la haute mer

les cadavres de ces misérables, épargnerait aux colons la triste

besogne de les enterrer en quelque coin de leur île.

Pendant deux heures, Cyrus Smith et ses compagnons furent

uniquement occupés à haler les espars sur le sable et à déverguer,

puis à mettre au sec les voiles, qui étaient parfaitement

intactes. Ils causaient peu, tant le travail les absorbait, mais

que de pensées leur traversaient l'esprit! C'était une fortune que

la possession de ce brick, ou plutôt de tout ce qu'il renfermait.

En effet, un navire est comme un petit monde au complet, et le

matériel de la colonie allait s'augmenter de bon nombre d'objets

utiles. Ce serait, «en grand», l'équivalent de la caisse trouvée à

la pointe de l'épave.

«Et en outre, pensait Pencroff, pourquoi serait-il impossible de

renflouer ce brick? S'il n'a qu'une voie d'eau, cela se bouche,

une voie d'eau, et un navire de trois à quatre cents tonneaux,

c'est un vrai navire auprès de notre Bonadventure! et l'on va loin

avec cela! Et l'on va où l'on veut! Il faudra que M Cyrus, Ayrton

et moi, nous examinions l'affaire! Elle en vaut la peine!»

En effet, si le brick était encore propre à naviguer, les chances

de rapatriement des colons de l'île Lincoln allaient être

singulièrement accrues.

Mais, pour décider cette importante question, il convenait

d'attendre que la mer fût tout à fait basse, afin que la coque du

brick pût être visitée dans toutes ses parties.

Lorsque les épaves eurent été mises en sûreté sur la grève, Cyrus

Smith et ses compagnons s'accordèrent quelques instants pour

déjeuner. Ils mouraient littéralement de faim. Heureusement,

l'office n'était pas loin, et Nab pouvait passer pour un maître-

coq expéditif. On mangea donc auprès des cheminées, et, pendant ce

repas, on le pense bien, il ne fut question que de l'événement

inattendu qui avait si miraculeusement sauvé la colonie.

«Miraculeusement est le mot, répétait Pencroff, car il faut bien

avouer que ces coquins ont sauté juste au moment convenable!

Granite-House commençait à devenir singulièrement inhabitable!

-- Et imaginez-vous, Pencroff, demanda le reporter, comment cela

s'est passé, et qui a pu provoquer cette explosion du brick?

-- Eh! Monsieur Spilett, rien de plus simple, répondit Pencroff.

Un navire de pirates n'est pas tenu comme un navire de guerre! Des

convicts ne sont pas des matelots! Il est certain que les soutes

du brick étaient ouvertes, puisqu'on nous canonnait sans relâche,

et il aura suffi d'un imprudent ou d'un maladroit pour faire

sauter la machine!

-- Monsieur Cyrus, dit Harbert, ce qui m'étonne, c'est que cette

explosion n'ait pas produit plus d'effet. La détonation n'a pas

été forte, et, en somme, il y a peu de débris et de bordages

arrachés. Il semblerait que le navire a plutôt coulé que sauté.

-- Cela t'étonne, mon enfant? demanda l'ingénieur.

-- Oui, Monsieur Cyrus.

-- Et moi aussi, Harbert, répondit l'ingénieur, cela m'étonne;

mais quand nous visiterons la coque du brick, nous aurons sans

doute l'explication de ce fait.

-- Ah çà! Monsieur Cyrus, dit Pencroff, vous n'allez pas prétendre

que le speedy a tout simplement coulé comme un bâtiment qui donne

contre un écueil?

-- Pourquoi pas? fit observer Nab, s'il y a des roches dans le

canal?

-- Bon! Nab, répondit Pencroff. Tu n'as pas ouvert les yeux au bon

moment. Un instant avant de s'engloutir, le brick, je l'ai

parfaitement vu, s'est élevé sur une énorme lame, et il est

retombé en s'abattant sur bâbord. Or, s'il n'avait fait que

toucher, il eût coulé tout tranquillement, comme un honnête navire

qui s'en va par le fond.

-- C'est que précisément ce n'était pas un honnête navire!

répondit Nab.

-- Enfin, nous verrons bien, Pencroff, reprit l'ingénieur.

-- Nous verrons bien, ajouta le marin, mais je parierais ma tête

qu'il n'y a pas de roches dans le canal. Voyons, Monsieur Cyrus,

de bon compte, est-ce que vous voudriez dire qu'il y a encore

quelque chose de merveilleux dans cet événement?»

Cyrus Smith ne répondit pas.

«En tout cas, dit Gédéon Spilett, choc ou explosion, vous

conviendrez, Pencroff, que cela est arrivé à point!

-- Oui!... oui!... répondit le marin... mais ce n'est pas la

question. Je demande à M Smith s'il voit en tout ceci quelque

chose de surnaturel.

-- Je ne me prononce pas, Pencroff, dit l'ingénieur. Voilà tout ce

que je puis vous répondre.»

Réponse qui ne satisfit aucunement Pencroff. Il tenait pour «une

explosion», et il n'en voulut pas démordre. Jamais il ne

consentirait à admettre que dans ce canal, formé d'un lit de sable

fin, comme la grève elle-même, et qu'il avait souvent traversé à

mer basse, il y eût un écueil ignoré. Et d'ailleurs, au moment où

le brick sombrait, la mer était haute, c'est-à-dire qu'il avait

plus d'eau qu'il ne lui en fallait pour franchir, sans les

heurter, toutes roches qui n'eussent pas découvert à mer basse.

Donc, il ne pouvait y avoir eu choc. Donc, le navire n'avait pas

touché. Donc, il avait sauté.

Et il faut convenir que le raisonnement du marin ne manquait pas

d'une certaine justesse.

Vers une heure et demie, les colons s'embarquèrent dans la pirogue

et se rendirent sur le lieu d'échouement. Il était regrettable que

les deux embarcations du brick n'eussent pu être sauvées; mais

l'une, on le sait, avait été brisée à l'embouchure de la Mercy et

était absolument hors d'usage; l'autre avait disparu dans

l'engloutissement du brick, et, sans doute écrasée par lui,

n'avait pas reparu.

À ce moment, la coque du speedy commençait à se montrer au-dessus

des eaux. Le brick était plus que couché sur le flanc, car, après

avoir rompu ses mâts sous le poids de son lest déplacé par la

chute, il se tenait presque la quille en l'air. Il avait été

véritablement retourné par l'inexplicable mais effroyable action

sous-marine, qui s'était en même temps manifestée par le

déplacement d'une énorme trombe d'eau.

Les colons firent le tour de la coque, et, à mesure que la mer

baissait, ils purent reconnaître, sinon la cause qui avait

provoqué la catastrophe, du moins l'effet produit. Sur l'avant,

des deux côtés de la quille, sept ou huit pieds avant la naissance

de l'étrave, les flancs du brick étaient effroyablement déchirés

sur une longueur de vingt pieds au moins. Là s'ouvraient deux

larges voies d'eau qu'il eût été impossible d'aveugler. Non

seulement le doublage de cuivre et le bordage avaient disparu,

réduits en poussière sans doute, mais encore de la membrure même,

des chevilles de fer et des gournables qui la liaient, il n'y

avait plus trace. Tout le long de la coque, jusqu'aux façons

d'arrière, les virures, déchiquetées, ne tenaient plus. La fausse

quille avait été séparée avec une violence inexplicable, et la

quille elle-même, arrachée de la carlingue en plusieurs points,

était rompue sur toute sa longueur.

«Mille diables! s'écria Pencroff. Voilà un navire qu'il sera

difficile de renflouer!

-- Ce sera même impossible, dit Ayrton.

-- En tout cas, fit observer Gédéon Spilett au marin, l'explosion,

s'il y a eu explosion, a produit là de singuliers effets! Elle a

crevé la coque du navire dans ses parties inférieures, au lieu

d'en faire sauter le pont et les oeuvres mortes! Ces larges

ouvertures paraissent avoir plutôt été faites par le choc d'un

écueil que par l'explosion d'une soute!

-- Il n'y a pas d'écueil dans le canal! répliqua le marin.

J'admets tout ce que vous voudrez, excepté le choc d'une roche!

-- Tâchons de pénétrer à l'intérieur du brick, dit l'ingénieur.

Peut-être saurons-nous à quoi nous en tenir sur la cause de sa

destruction.»

C'était le meilleur parti à prendre, et il convenait, d'ailleurs,

d'inventorier toutes les richesses contenues à bord, et de tout

disposer pour leur sauvetage.

L'accès à l'intérieur du brick était facile alors.

L'eau baissait toujours, et le dessous du pont, devenu maintenant

le dessus par le renversement de la coque, était praticable. Le

lest, composé de lourdes gueuses de fonte, l'avait défoncé en

plusieurs endroits. On entendait la mer qui bruissait, en

s'écoulant par les fissures de la coque.

Cyrus Smith et ses compagnons, la hache à la main, s'avancèrent

sur le pont à demi brisé. Des caisses de toutes sortes

l'encombraient, et, comme elles n'avaient séjourné dans l'eau que

pendant un temps très limité, peut-être leur contenu n'était-il

pas avarié.

On s'occupa donc de mettre toute cette cargaison en lieu sûr.

L'eau ne devait pas revenir avant quelques heures, et ces quelques

heures furent utilisées de la manière la plus profitable. Ayrton

et Pencroff avaient frappé, à l'ouverture pratiquée dans la coque,

un palan qui servait à hisser les barils et les caisses. La

pirogue les recevait et les transportait immédiatement sur la

plage. On prenait tout, indistinctement, quitte à faire plus tard

un triage de ces objets. En tout cas, ce que les colons purent

d'abord constater avec une extrême satisfaction, c'est que le

brick possédait une cargaison très variée, un assortiment

d'articles de toutes sortes, ustensiles, produits manufacturés,

outils, tels que chargent les bâtiments qui font le grand cabotage

de la Polynésie. Il était probable que l'on trouverait là un peu

de tout, et on conviendra que c'était précisément ce qu'il fallait

à la colonie de l'île Lincoln.

Toutefois, -- et Cyrus Smith l'observait dans un étonnement

silencieux, -- non seulement la coque du brick, ainsi qu'il a été

dit, avait énormément souffert du choc quelconque qui avait

déterminé la catastrophe, mais l'aménagement était dévasté,

surtout vers l'avant. Cloisons et épontilles étaient brisées comme

si quelque formidable obus eût éclaté à l'intérieur du brick. Les

colons purent aller facilement de l'avant à l'arrière, après avoir

déplacé les caisses qui étaient extraites au fur et à mesure. Ce

n'étaient point de lourds ballots, dont le déplacement eût été

difficile, mais de simples colis, dont l'arrimage, d'ailleurs,

n'était plus reconnaissable.

Les colons parvinrent alors jusqu'à l'arrière du brick, dans cette

partie que surmontait autrefois la dunette. C'était là que,

suivant l'indication d'Ayrton, il fallait chercher la soute aux

poudres. Cyrus Smith pensant qu'elle n'avait pas fait explosion,

il était possible que quelques barils pussent être sauvés, et que

la poudre, qui est ordinairement enfermée dans des enveloppes de

métal, n'eût pas souffert du contact de l'eau.

Ce fut, en effet, ce qui était arrivé. On trouva, au milieu d'une

grande quantité de projectiles, une vingtaine de barils, dont

l'intérieur était garni de cuivre, et qui furent extraits avec

précaution.

Pencroff se convainquit par ses propres yeux que la destruction du

speedy ne pouvait être attribuée à une explosion. La portion de la

coque dans laquelle se trouvait située la soute était précisément

celle qui avait le moins souffert.

«Possible! répondit l'entêté marin, mais, quant à une roche, il

n'y a pas de roche dans le canal!

-- Alors, que s'est-il passé? demanda Harbert.

-- Je n'en sais rien, répondit Pencroff, Monsieur Cyrus n'en sait

rien, et personne n'en sait et n'en saura jamais rien!»

Pendant ces diverses recherches, plusieurs heures s'étaient

écoulées, et le flot commençait à se faire sentir. Il fallut

suspendre les travaux de sauvetage.

Du reste, il n'y avait pas à craindre que la carcasse du brick fût

entraînée par la mer, car elle était déjà enlisée, et aussi

solidement fixée que si elle eût été affourchée sur ses ancres.

On pouvait donc sans inconvénient attendre le prochain jusant pour

reprendre les opérations. Mais, quant au bâtiment lui-même, il

était bien condamné, et il faudrait même se hâter de sauver les

débris de la coque, car elle ne tarderait pas à disparaître dans

les sables mouvants du canal.

Il était cinq heures du soir. La journée avait été rude pour les

travailleurs. Ils mangèrent de grand appétit, et, quelles que

fussent leurs fatigues, ils ne résistèrent pas, après leur dîner,

au désir de visiter les caisses dont se composait la cargaison du

speedy.

La plupart contenaient des vêtements confectionnés, qui, on le

pense, furent bien reçus. Il y avait là de quoi vêtir toute une

colonie, du linge à tout usage, des chaussures à tous pieds.

«Nous voilà trop riches! s'écriait Pencroff. Mais qu'est-ce que

nous allons faire de tout cela?»

Et, à chaque instant, éclataient les hurrahs du joyeux marin,

quand il reconnaissait des barils de tafia, des boucauts de tabac,

des armes à feu et des armes blanches, des balles de coton, des

instruments de labourage, des outils de charpentier, de menuisier,

de forgeron, des caisses de graines de toute espèce, que leur

court séjour dans l'eau n'avait point altérées. Ah! Deux ans

auparavant, comme ces choses seraient venues à point! Mais enfin,

même maintenant que ces industrieux colons s'étaient outillés eux-

mêmes, ces richesses trouveraient leur emploi.

La place ne manquait pas dans les magasins de Granite-House; mais,

ce jour-là, le temps fit défaut, on ne put emmagasiner le tout. Il

ne fallait pourtant pas oublier que six survivants de l'équipage

du speedy avaient pris pied sur l'île, que c'étaient

vraisemblablement des chenapans de premier ordre, et qu'il y avait

à se garder contre eux. Bien que le pont de la Mercy et que les

ponceaux fussent relevés, ces convicts n'en étaient pas à

s'embarrasser d'une rivière ou d'un ruisseau, et, poussés par le

désespoir, de tels coquins pouvaient être redoutables.

On verrait plus tard quel parti il conviendrait de prendre à leur

égard; mais, en attendant, il fallait veiller sur les caisses et

colis entassés auprès des cheminées, et c'est à quoi les colons,

pendant la nuit, s'employèrent tour à tour.

La nuit se passa, cependant, sans que les convicts eussent tenté

quelque agression. Maître Jup et Top, de garde au pied de Granite-

House, eussent vite fait de les signaler.

Les trois jours qui suivirent, 19, 20 et 21 octobre, furent

employés à sauver tout ce qui pouvait avoir une valeur ou une

utilité quelconque, soit dans la cargaison, soit dans le gréement

du brick. À mer basse, on déménageait la cale. À mer haute, on

emmagasinait les objets sauvés. Une grande partie du doublage en

cuivre put être arrachée de la coque, qui, chaque jour, s'enlisait

davantage. Mais, avant que les sables eussent englouti les objets

pesants qui avaient coulé par le fond, Ayrton et Pencroff, ayant

plusieurs fois plongé jusqu'au lit du canal, retrouvèrent les

chaînes et les ancres du brick, les gueuses de son lest, et

jusqu'aux quatre canons, qui, soulagés au moyen de barriques

vides, purent être amenés à terre.

On voit que l'arsenal de la colonie avait non moins gagné au

sauvetage que les offices et les magasins de Granite-House.

Pencroff, toujours enthousiaste dans ses projets, parlait déjà de

construire une batterie qui commanderait le canal et l'embouchure

de la rivière. Avec quatre canons, il s'engageait à empêcher toute

flotte, «si puissante qu'elle fût», de s'aventurer dans les eaux

de l'île Lincoln! Sur ces entrefaites, alors qu'il ne restait plus

du brick qu'une carcasse sans utilité, le mauvais temps vint, qui

acheva de la détruire. Cyrus Smith avait eu l'intention de la

faire sauter afin d'en recueillir les débris à la côte, mais un

gros vent de nord-est et une grosse mer lui permirent d'économiser

sa poudre. En effet, dans la nuit du 23 au 24, la coque du brick

fut entièrement démantibulée, et une partie des épaves s'échoua

sur la grève.

Quant aux papiers du bord, inutile de dire que, bien qu'il eût

fouillé minutieusement les armoires de la dunette, Cyrus Smith

n'en trouva pas trace. Les pirates avaient évidemment détruit tout

ce qui concernait, soit le capitaine, soit l'armateur du speedy,

et comme le nom de son port d'attache n'était pas porté au tableau

d'arrière, rien ne pouvait faire soupçonner sa nationalité.

Cependant, à certaines formes de son avant, Ayrton et Pencroff

avaient paru croire que ce brick devait être de construction

anglaise.

Huit jours après la catastrophe, ou plutôt après l'heureux mais

inexplicable dénouement auquel la colonie devait son salut, on ne

voyait plus rien du navire, même à mer basse. Ses débris avaient

été dispersés, et Granite-House était riche de presque tout ce

qu'il avait contenu.

Cependant, le mystère qui cachait son étrange destruction n'eût

jamais été éclairci, sans doute, si, le 30 novembre, Nab, rôdant

sur la grève, n'eût trouvé un morceau d'un épais cylindre de fer,

qui portait des traces d'explosion. Ce cylindre était tordu et

déchiré sur ses arêtes, comme s'il eût été soumis à l'action d'une

substance explosive.

Nab apporta ce morceau de métal à son maître, qui était alors

occupé avec ses compagnons à l'atelier des cheminées.

Cyrus Smith examina attentivement ce cylindre, puis, se tournant

vers Pencroff:

«Vous persistez, mon ami, lui dit-il, à soutenir que le speedy n'a

pas péri par suite d'un choc?

-- Oui, Monsieur Cyrus, répondit le marin. Vous savez aussi bien

que moi qu'il n'y a pas de roches dans le canal.

-- Mais s'il avait heurté ce morceau de fer? dit l'ingénieur en

montrant le cylindre brisé.

-- Quoi, ce bout de tuyau? s'écria Pencroff d'un ton d'incrédulité

complète.

-- Mes amis, reprit Cyrus Smith, vous rappelez-vous qu'avant de

sombrer, le brick s'est élevé au sommet d'une véritable trombe

d'eau?

-- Oui, Monsieur Cyrus! répondit Harbert.

-- Eh bien, voulez-vous savoir ce qui avait soulevé cette trombe?

C'est ceci, dit l'ingénieur en montrant le tube brisé.

-- Ceci? répliqua Pencroff.

-- Oui! Ce cylindre est tout ce qui reste d'une torpille!

-- Une torpille! s'écrièrent les compagnons de l'ingénieur.

-- Et qui l'avait mise là, cette torpille? demanda Pencroff, qui

ne voulait pas se rendre.

-- Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce n'est pas moi!

répondit Cyrus Smith, mais elle y était, et vous avez pu juger de

son incomparable puissance!»

CHAPITRE V

Ainsi donc, tout s'expliquait par l'explosion sous-marine de cette

torpille. Cyrus Smith, qui pendant la guerre de l'union avait eu

l'occasion d'expérimenter ces terribles engins de destruction, ne

pouvait s'y tromper. C'est sous l'action de ce cylindre, chargé

d'une substance explosive, nitroglycérine, picrate ou autre

matière de même nature, que l'eau du canal s'était soulevée comme

une trombe, que le brick, foudroyé dans ses fonds, avait coulé

instantanément, et c'est pourquoi il avait été impossible de le

renflouer, tant les dégâts subis par sa coque avaient été

considérables. À une torpille qui eût détruit une frégate

cuirassée aussi facilement qu'une simple barque de pêche, le

speedy n'avait pu résister!

Oui! Tout s'expliquait, tout... excepté la présence de cette

torpille dans les eaux du canal!

«Mes amis, reprit alors Cyrus Smith, nous ne pouvons plus mettre

en doute la présence d'un être mystérieux, d'un naufragé comme

nous peut-être, abandonné sur notre île, et je le dis, afin

qu'Ayrton soit au courant de ce qui s'est passé d'étrange depuis

deux ans. Quel est ce bienfaisant inconnu dont l'intervention, si

heureuse pour nous, s'est manifestée en maintes circonstances? Je

ne puis l'imaginer. Quel intérêt a-t-il à agir ainsi, à se cacher

après tant de services rendus? Je ne puis le comprendre. Mais ses

services n'en sont pas moins réels, et de ceux que, seul, un homme

disposant d'une puissance prodigieuse pouvait nous rendre. Ayrton

est son obligé comme nous, car si c'est l'inconnu qui m'a sauvé

des flots après la chute du ballon, c'est évidemment lui qui a

écrit le document, qui a mis cette bouteille sur la route du canal

et qui nous a fait connaître la situation de notre compagnon.

J'ajouterai que cette caisse, si convenablement pourvue de tout ce

qui nous manquait, c'est lui qui l'a conduite et échouée à la

pointe de l'épave; que ce feu placé sur les hauteurs de l'île et

qui vous a permis d'y atterrir, c'est lui qui l'a allumé; que ce

grain de plomb trouvé dans le corps du pécari, c'est lui qui l'a

tiré; que cette torpille qui a détruit le brick, c'est lui qui l'a

immergée dans le canal; en un mot, que tout ces faits

inexplicables, dont nous ne pouvions nous rendre compte, c'est à

cet être mystérieux qu'ils sont dus. Donc, quel qu'il soit,

naufragé ou exilé sur cette île, nous serions ingrats, si nous

nous croyions dégagés de toute reconnaissance envers lui. Nous

avons contracté une dette, et j'ai l'espoir que nous la payerons

un jour.

-- Vous avez raison de parler ainsi, mon cher Cyrus, répondit

Gédéon Spilett. Oui, il y a un être, presque tout-puissant, caché

dans quelque partie de l'île, et dont l'influence a été

singulièrement utile pour notre colonie. J'ajouterai que cet

inconnu me paraît disposer de moyens d'action qui tiendraient du

surnaturel, si dans les faits de la vie pratique le surnaturel

était acceptable. Est-ce lui qui se met en communication secrète

avec nous par le puits de Granite-House, et a-t-il ainsi

connaissance de tous nos projets? Est-ce lui qui nous a tendu

cette bouteille, quand la pirogue a fait sa première excursion en

mer? Est-ce lui qui a rejeté Top des eaux du lac et donné la mort

au dugong? Est-ce lui, comme tout porte à le croire, qui vous a

sauvé des flots, Cyrus, et cela dans des circonstances où tout

autre qui n'eût été qu'un homme n'aurait pu agir? Si c'est lui, il

possède donc une puissance qui le rend maître des éléments.»

L'observation du reporter était juste, et chacun le sentait bien.

«Oui, répondit Cyrus Smith, si l'intervention d'un être humain

n'est plus douteuse pour nous, je conviens qu'il a à sa

disposition des moyens d'action en dehors de ceux dont l'humanité

dispose. Là est encore un mystère, mais si nous découvrons

l'homme, le mystère se découvrira aussi. La question est donc

celle-ci: devons-nous respecter l'incognito de cet être généreux

ou devons-nous tout faire pour arriver jusqu'à lui? Quelle est

votre opinion à cet égard?

-- Mon opinion, répondit Pencroff, c'est que, quel qu'il soit,

c'est un brave homme, et il a mon estime!

-- Soit, reprit Cyrus Smith, mais cela n'est pas répondre,

Pencroff.

-- Mon maître, dit alors Nab, j'ai l'idée que nous pouvons

chercher tant que nous voudrons le monsieur dont il s'agit, mais

que nous ne le découvrirons que quand il lui plaira.

-- Ce n'est pas bête, ce que tu dis là, Nab, répondit Pencroff.

-- Je suis de l'avis de Nab, répondit Gédéon Spilett, mais ce

n'est pas une raison pour ne point tenter l'aventure. Que nous

trouvions ou que nous ne trouvions pas cet être mystérieux, nous

aurons, au moins, rempli notre devoir envers lui.

-- Et toi, mon enfant, donne-nous ton avis, dit l'ingénieur en se

retournant vers Harbert.

-- Ah! s'écria Harbert, dont le regard s'animait, je voudrais le

remercier, celui qui vous a sauvé d'abord et qui nous a sauvés

ensuite!

-- Pas dégoûté, mon garçon, riposta Pencroff, et moi aussi, et

nous tous! Je ne suis pas curieux, mais je donnerais bien un de

mes yeux pour voir face à face ce particulier-là! Il me semble

qu'il doit être beau, grand, fort, avec une belle barbe, des

cheveux comme des rayons, et qu'il doit être couché sur des

nuages, une grosse boule à la main!

-- Eh mais, Pencroff, répondit Gédéon Spilett, c'est le portrait

de Dieu le père que vous nous faites là!

-- Possible, Monsieur Spilett, répliqua le marin, mais c'est ainsi

que je me le figure!

-- Et vous, Ayrton? demanda l'ingénieur.

-- Monsieur Smith, répondit Ayrton, je ne puis guère vous donner

mon avis en cette circonstance. Ce que vous ferez sera bien fait.

Quand vous voudrez m'associer à vos recherches, je serai prêt à

vous suivre.

-- Je vous remercie, Ayrton, reprit Cyrus Smith, mais je voudrais

une réponse plus directe à la demande que je vous ai faite. Vous

êtes notre compagnon; vous vous êtes déjà plusieurs fois dévoué

pour nous, et, comme tous ici, vous devez être consulté quand il

s'agit de prendre quelque décision importante. Parlez donc.

-- Monsieur Smith, répondit Ayrton, je pense que nous devons tout

faire pour retrouver ce bienfaiteur inconnu. Peut-être est-il

seul? Peut-être souffre-t-il? Peut-être est-ce une existence à

renouveler? Moi aussi, vous l'avez dit, j'ai une dette de

reconnaissance à lui payer. C'est lui, ce ne peut être que lui qui

soit venu à l'île Tabor, qui y ait trouvé le misérable que vous

avez connu, qui vous ait fait savoir qu'il y avait là un

malheureux à sauver!... c'est donc grâce à lui que je suis

redevenu un homme. Non, je ne l'oublierai jamais!

-- C'est décidé, dit alors Cyrus Smith. Nous commencerons nos

recherches le plus tôt possible. Nous ne laisserons pas une partie

de l'île inexplorée. Nous la fouillerons jusque dans ses plus

secrètes retraites, et que cet ami inconnu nous le pardonne en

faveur de notre intention!»

Pendant quelques jours, les colons s'employèrent activement aux

travaux de la fenaison et de la moisson. Avant de mettre à

exécution leur projet d'explorer les parties encore inconnues de

l'île, ils voulaient que toute indispensable besogne fût achevée.

C'était aussi l'époque à laquelle se récoltaient les divers

légumes provenant des plants de l'île Tabor. Tout était donc à

emmagasiner, et, heureusement, la place ne manquait pas à Granite-

House, où l'on aurait pu engranger toutes les richesses de l'île.

Les produits de la colonie étaient là, méthodiquement rangés, et

en lieu sûr, on peut le croire, autant à l'abri des bêtes que des

hommes. Nulle humidité n'était à craindre au milieu de cet épais

massif de granit.

Plusieurs des excavations naturelles situées dans le couloir

supérieur furent agrandies ou évidées, soit au pic, soit à la

mine, et Granite-House devint aussi un entrepôt général renfermant

les approvisionnements, les munitions, les outils et ustensiles de

rechange, en un mot tout le matériel de la colonie.

Quant aux canons provenant du brick, c'étaient de jolies pièces en

acier fondu qui, sur les instances de Pencroff, furent hissés au

moyen de caliornes et de grues jusqu'au palier même de Granite-

House; des embrasures furent ménagées entre les fenêtres, et on

put bientôt les voir allonger leur gueule luisante à travers la

paroi granitique. De cette hauteur, ces bouches à feu commandaient

véritablement toute la baie de l'union. C'était comme un petit

Gibraltar, et tout navire qui se fût embossé au large de l'îlot

eût été inévitablement exposé au feu de cette batterie aérienne.

«Monsieur Cyrus, dit un jour Pencroff, -- c'était le 8 novembre, --

à présent que cet armement est terminé, il faut pourtant bien

que nous essayions la portée de nos pièces.

-- Croyez-vous que cela soit utile? répondit l'ingénieur.

-- C'est plus qu'utile, c'est nécessaire! Sans cela, comment

connaître la distance à laquelle nous pouvons envoyer un de ces

jolis boulets dont nous sommes approvisionnés?

-- Essayons donc, Pencroff, répondit l'ingénieur. Toutefois, je

pense que nous devons faire l'expérience en employant non la

poudre ordinaire, dont je tiens à laisser l'approvisionnement

intact, mais le pyroxile, qui ne nous manquera jamais.

-- Ces canons-là pourront-ils supporter la déflagration du

pyroxile? demanda le reporter, qui n'était pas moins désireux que

Pencroff d'essayer l'artillerie de Granite-House.

-- Je le crois. D'ailleurs, ajouta l'ingénieur, nous agirons

prudemment.»

L'ingénieur avait lieu de penser que ces canons étaient de

fabrication excellente, et il s'y connaissait. Faits en acier

forgé, et se chargeant par la culasse, ils devaient, par là même,

pouvoir supporter une charge considérable, et par conséquent avoir

une portée énorme. En effet, au point de vue de l'effet utile, la

trajectoire décrite par le boulet doit être aussi tendue que

possible, et cette tension ne peut s'obtenir qu'à la condition que

le projectile soit animé d'une très grande vitesse initiale.

«Or, dit Cyrus Smith à ses compagnons, la vitesse initiale est en

raison de la quantité de poudre utilisée. Toute la question se

réduit, dans la fabrication des pièces, à l'emploi d'un métal

aussi résistant que possible, et l'acier est incontestablement

celui de tous les métaux qui résiste le mieux. J'ai donc lieu de

penser que nos canons supporteront sans risque l'expansion des gaz

du pyroxile et donneront des résultats excellents.

-- Nous en serons bien plus certains quand nous aurons essayé!»

répondit Pencroff.

Il va sans dire que les quatre canons étaient en parfait état.

Depuis qu'ils avaient été retirés de l'eau, le marin s'était donné

la tâche de les astiquer consciencieusement. Que d'heures il avait

passées à les frotter, à les graisser, à les polir, à nettoyer le

mécanisme de l'obturateur, le verrou, la vis de pression! Et

maintenant ces pièces étaient aussi brillantes que si elles

eussent été à bord d'une frégate de la marine des États-Unis.

Ce jour-là donc, en présence de tout le personnel de la colonie,

maître Jup et Top compris, les quatre canons furent successivement

essayés. On les chargea avec du pyroxile, en tenant compte de sa

puissance explosive, qui, on l'a dit, est quadruple de celle de la

poudre ordinaire; le projectile qu'ils devaient lancer était

cylindro-conique.

Pencroff, tenant la corde de l'étoupille, était prêt à faire feu.

Sur un signe de Cyrus Smith, le coup partit. Le boulet, dirigé sur

la mer, passa au-dessus de l'îlot et alla se perdre au large, à

une distance qu'on ne put d'ailleurs apprécier avec exactitude.

Le second canon fut braqué sur les extrêmes roches de la pointe de

l'épave, et le projectile, frappant une pierre aiguë à près de

trois milles de Granite-House, la fit voler en éclats.

C'était Harbert qui avait braqué le canon et qui l'avait tiré, et

il fut tout fier de son coup d'essai.

Il n'y eut que Pencroff à en être plus fier que lui! Un coup

pareil, dont l'honneur revenait à son cher enfant!

Le troisième projectile, lancé, cette fois, sur les dunes qui

formaient la côte supérieure de la baie de l'union, frappa le

sable à une distance d'au moins quatre milles; puis, après avoir

ricoché, il se perdit en mer dans un nuage d'écume.

Pour la quatrième pièce, Cyrus Smith força un peu la charge, afin

d'en essayer l'extrême portée. Puis, chacun s'étant mis à l'écart

pour le cas où elle aurait éclaté, l'étoupille fut enflammée au

moyen d'une longue corde. Une violente détonation se fit entendre,

mais la pièce avait résisté, et les colons, s'étant précipités à

la fenêtre, purent voir le projectile écorner les roches du cap

mandibule, à près de cinq milles de Granite-House, et disparaître

dans le golfe du requin.

«Eh bien, Monsieur Cyrus, s'écria Pencroff, dont les hurrahs

auraient pu rivaliser avec les détonations produites, qu'est-ce

que vous dites de notre batterie? Tous les pirates du Pacifique

n'ont qu'à se présenter devant Granite-House! Pas un n'y

débarquera maintenant sans notre permission!

-- Si vous m'en croyez, Pencroff, répondit l'ingénieur, mieux vaut

n'en pas faire l'expérience.

-- À propos, reprit le marin, et les six coquins qui rôdent dans

l'île, qu'est-ce que nous en ferons? Est-ce que nous les

laisserons courir nos forêts, nos champs, nos prairies? Ce sont de

vrais jaguars, ces pirates-là, et il me semble que nous ne devons

pas hésiter à les traiter comme tels? Qu'en pensez-vous, Ayrton?»

ajouta Pencroff en se retournant vers son compagnon.

Ayrton hésita d'abord à répondre, et Cyrus Smith regretta que

Pencroff lui eût un peu étourdiment posé cette question. Aussi

fut-il fort ému, quand Ayrton répondit d'une voix humble:

«J'ai été un de ces jaguars, Monsieur Pencroff, et je n'ai pas le

droit de parler...»

Et d'un pas lent il s'éloigna.

Pencroff avait compris.

«Satanée bête que je suis! s'écria-t-il. Pauvre Ayrton! Il a

pourtant droit de parler ici autant que qui que ce soit!...

-- Oui, dit Gédéon Spilett, mais sa réserve lui fait honneur, et

il convient de respecter ce sentiment qu'il a de son triste passé.

-- Entendu, Monsieur Spilett, répondit le marin, et on ne m'y

reprendra plus! J'aimerais mieux avaler ma langue que de causer un

chagrin à Ayrton! Mais revenons à la question. Il me semble que

ces bandits n'ont droit à aucune pitié et que nous devons au plus

tôt en débarrasser l'île.

-- C'est bien votre avis, Pencroff? demanda l'ingénieur.

-- Tout à fait mon avis.

-- Et avant de les poursuivre sans merci, vous n'attendriez pas

qu'ils eussent de nouveau fait acte d'hostilité contre nous?

-- Ce qu'ils ont fait ne suffit donc pas? demanda Pencroff, qui ne

comprenait rien à ces hésitations.

-- Ils peuvent revenir à d'autres sentiments! dit Cyrus Smith, et

peut-être se repentir...

-- Se repentir, eux! s'écria le marin en levant les épaules.

-- Pencroff, pense à Ayrton! dit alors Harbert, en prenant la main

du marin. Il est redevenu un honnête homme!»

Pencroff regarda ses compagnons les uns après les autres. Il

n'aurait jamais cru que sa proposition dût soulever une hésitation

quelconque. Sa rude nature ne pouvait pas admettre que l'on

transigeât avec les coquins qui avaient débarqué sur l'île, avec

des complices de Bob Harvey, les assassins de l'équipage du

speedy, et il les regardait comme des bêtes fauves qu'il fallait

détruire sans hésitation et sans remords.

«Tiens! fit-il. J'ai tout le monde contre moi! Vous voulez faire

de la générosité avec ces gueux-là! Soit. Puissions-nous ne pas

nous en repentir!

-- Quel danger courons-nous, dit Harbert, si nous avons soin de

nous tenir sur nos gardes?

-- Hum! fit le reporter, qui ne se prononçait pas trop. Ils sont

six et bien armés. Que chacun d'eux s'embusque dans un coin et

tire sur l'un de nous, ils seront bientôt maîtres de la colonie!

-- Pourquoi ne l'ont-ils pas fait? répondit Harbert. Sans doute

parce que leur intérêt n'était pas de le faire. D'ailleurs, nous

sommes six aussi.

-- Bon! Bon! répondit Pencroff, qu'aucun raisonnement n'eût pu

convaincre. Laissons ces braves gens vaquer à leurs petites

occupations, et ne songeons plus à eux!

-- Allons, Pencroff, dit Nab, ne te fais pas si méchant que cela!

Un de ces malheureux serait ici, devant toi, à bonne portée de ton

fusil, que tu ne tirerais pas dessus...

-- Je tirerais sur lui comme sur un chien enragé, Nab, répondit

froidement Pencroff.

-- Pencroff, dit alors l'ingénieur, vous avez souvent témoigné

beaucoup de déférence à mes avis. Voulez-vous, dans cette

circonstance, vous en rapporter encore à moi?

-- Je ferai comme il vous plaira, Monsieur Smith, répondit le

marin, qui n'était nullement convaincu.

-- Eh bien, attendons, et n'attaquons que si nous sommes

attaqués.»

Ainsi fut décidée la conduite à tenir vis-à-vis des pirates, bien

que Pencroff n'en augurât rien de bon.

On ne les attaquerait pas, mais on se tiendrait sur ses gardes.

Après tout, l'île était grande et fertile. Si quelque sentiment

d'honnêteté leur était resté au fond de l'âme, ces misérables

pouvaient peut-être s'amender. Leur intérêt bien entendu n'était-

il pas, dans les conditions où ils avaient à vivre, de se refaire

une vie nouvelle. En tout cas, ne fût-ce que par humanité, on

devait attendre. Les colons n'auraient peut-être plus, comme

auparavant, la facilité d'aller et de venir sans défiance.

Jusqu'alors ils n'avaient eu à se garder que des fauves, et

maintenant six convicts, peut-être de la pire espèce, rôdaient sur

leur île. C'était grave, sans doute, et c'eût été, pour des gens

moins braves, la sécurité perdue.

N'importe! Dans le présent, les colons avaient raison contre

Pencroff. Auraient-ils raison dans l'avenir? On le verrait.

CHAPITRE VI

Cependant, la grande préoccupation des colons était d'opérer cette

exploration complète de l'île, qui avait été décidée, exploration

qui aurait maintenant deux buts: découvrir d'abord l'être

mystérieux dont l'existence n'était plus discutable, et, en même

temps, reconnaître ce qu'étaient devenus les pirates, quelle

retraite ils avaient choisie, quelle vie ils menaient et ce qu'on

pouvait avoir à craindre de leur part.

Cyrus Smith désirait partir sans retard; mais, l'expédition devant

durer plusieurs jours, il avait paru convenable de charger le

chariot de divers effets de campement et d'ustensiles qui

faciliteraient l'organisation des haltes. Or, en ce moment, un des

onaggas, blessé à la jambe, ne pouvait être attelé; quelques jours

de repos lui étaient nécessaires, et l'on crut pouvoir sans

inconvénient remettre le départ d'une semaine, c'est-à-dire au 20

novembre. Le mois de novembre, sous cette latitude, correspond au

mois de mai des zones boréales. On était donc dans la belle

saison. Le soleil arrivait sur le tropique du Capricorne et

donnait les plus longs jours de l'année. L'époque serait donc tout

à fait favorable à l'expédition projetée, expédition qui, si elle

n'atteignait pas son principal but, pouvait être féconde en

découvertes, surtout au point de vue des productions naturelles,

puisque Cyrus Smith se proposait d'explorer ces épaisses forêts du

Far-West, qui s'étendaient jusqu'à l'extrémité de la presqu'île

serpentine.

Pendant les neuf jours qui allaient précéder le départ, il fut

convenu que l'on mettrait la main aux derniers travaux du plateau

de Grande-vue.

Cependant, il était nécessaire qu'Ayrton retournât au corral, où

les animaux domestiques réclamaient ses soins. On décida donc

qu'il y passerait deux jours, et qu'il ne reviendrait à Granite-

House qu'après avoir largement approvisionné les étables. Au

moment où il allait partir, Cyrus Smith lui demanda s'il voulait

que l'un d'eux l'accompagnât, lui faisant observer que l'île était

moins sûre qu'autrefois.

Ayrton répondit que c'était inutile, qu'il suffirait à la besogne,

et que, d'ailleurs, il ne craignait rien. Si quelque incident se

produisait au corral ou dans les environs, il en préviendrait

immédiatement les colons par un télégramme à l'adresse de Granite-

House.

Ayrton partit donc le 9 dès l'aube, emmenant le chariot, attelé

d'un seul onagga, et, deux heures après, le timbre électrique

annonçait qu'il avait trouvé tout en ordre au corral.

Pendant ces deux jours, Cyrus Smith s'occupa d'exécuter un projet

qui devait mettre définitivement Granite-House à l'abri de toute

surprise. Il s'agissait de dissimuler absolument l'orifice

supérieur de l'ancien déversoir, qui était déjà maçonné et à demi

caché sous des herbes et des plantes, à l'angle sud du lac Grant.

Rien n'était plus aisé, puisqu'il suffisait de surélever de deux à

trois pieds le niveau des eaux du lac, sous lesquelles l'orifice

serait alors complètement noyé.

Or, pour rehausser ce niveau, il n'y avait qu'à établir un barrage

aux deux saignées faites au lac et par lesquelles s'alimentaient

le creek glycérine et le creek de la grande-chute. Les colons

furent conviés à ce travail, et les deux barrages, qui,

d'ailleurs, n'excédaient pas sept à huit pieds en largeur sur

trois de hauteur, furent dressés rapidement au moyen de quartiers

de roches bien cimentés.

Ce travail achevé, il était impossible de soupçonner qu'à la

pointe du lac existait un conduit souterrain par lequel se

déversait autrefois le trop-plein des eaux.

Il va sans dire que la petite dérivation qui servait à

l'alimentation du réservoir de Granite-House et à la manoeuvre de

l'ascenseur avait été soigneusement ménagée, et que l'eau ne

manquerait en aucun cas.

L'ascenseur une fois relevé, cette sûre et confortable retraite

défiait toute surprise ou coup de main.

Cet ouvrage avait été rapidement expédié, et Pencroff, Gédéon

Spilett et Harbert trouvèrent le temps de pousser une pointe

jusqu'à port-ballon.

Le marin était très désireux de savoir si la petite anse au fond

de laquelle était mouillé le Bonadventure avait été visitée par

les convicts.

«Précisément, fit-il observer, ces gentlemen ont pris terre sur la

côte méridionale, et, s'ils ont suivi le littoral, il est à

craindre qu'ils n'aient découvert le petit port, auquel cas je ne

donnerais pas un demi-dollar de notre Bonadventure.»

Les appréhensions de Pencroff n'étaient pas sans quelque

fondement, et une visite à port-ballon parut être fort opportune.

Le marin et ses compagnons partirent donc dans l'après-dînée du 10

novembre, et ils étaient bien armés. Pencroff, en glissant

ostensiblement deux balles dans chaque canon de son fusil,

secouait la tête, ce qui ne présageait rien de bon pour quiconque

l'approcherait de trop près, «bête ou homme», dit-il.

Gédéon Spilett et Harbert prirent aussi leur fusil, et, vers trois

heures, tous trois quittèrent Granite-House.

Nab les accompagna jusqu'au coude de la Mercy, et, après leur

passage, il releva le pont. Il était convenu qu'un coup de fusil

annoncerait le retour des colons, et que Nab, à ce signal,

reviendrait rétablir la communication entre les deux berges de la

rivière.

La petite troupe s'avança directement par la route du port vers la

côte méridionale de l'île. Ce n'était qu'une distance de trois

milles et demi, mais Gédéon Spilett et ses compagnons mirent deux

heures à la franchir. Aussi, avaient-ils fouillé toute la lisière

de la route, tant du côté de l'épaisse forêt que du côté du marais

des tadornes. Ils ne trouvèrent aucune trace des fugitifs, qui,

sans doute, n'étant pas encore fixés sur le nombre des colons et

sur les moyens de défense dont ils disposaient, avaient dû gagner

les portions les moins accessibles de l'île.

Pencroff, arrivé à port-ballon, vit avec une extrême satisfaction

le Bonadventure tranquillement mouillé dans l'étroite crique. Du

reste, port-ballon était si bien caché au milieu de ces hautes

roches, que ni de la mer, ni de la terre, on ne pouvait le

découvrir, à moins d'être dessus ou dedans.

«Allons, dit Pencroff, ces gredins ne sont pas encore venus ici.

Les grandes herbes conviennent mieux aux reptiles, et c'est

évidemment dans le Far-West que nous les retrouverons.

-- Et c'est fort heureux, car s'ils avaient trouvé le

Bonadventure, ajouta Harbert, ils s'en seraient emparés pour fuir,

ce qui nous eût empêchés de retourner prochainement à l'île Tabor.

-- En effet, répondit le reporter, il sera important d'y porter un

document qui fasse connaître la situation de l'île Lincoln et la

nouvelle résidence d'Ayrton, pour le cas où le yacht écossais

viendrait le reprendre.

-- Eh bien, le Bonadventure est toujours là, Monsieur Spilett!

répliqua le marin. Son équipage et lui sont prêts à partir au

premier signal!

-- Je pense, Pencroff, que ce sera chose à faire dès que notre

expédition dans l'île sera terminée. Il est possible, après tout,

que cet inconnu, si nous parvenons à le trouver, en sache long et

sur l'île Lincoln et sur l'île Tabor. N'oublions pas qu'il est

l'auteur incontestable du document, et il sait peut-être à quoi

s'en tenir sur le retour du yacht!

-- Mille diables! s'écria Pencroff, qui ça peut-il bien être? Il

nous connaît, ce personnage, et nous ne le connaissons pas! Si

c'est un simple naufragé, pourquoi se cache-t-il? Nous sommes de

braves gens, je suppose, et la société de braves gens n'est

désagréable à personne! Est-il venu volontairement ici? Peut-il

quitter l'île si cela lui plaît? Y est-il encore? N'y est-il

plus?...»

En causant ainsi, Pencroff, Harbert et Gédéon Spilett s'étaient

embarqués et parcouraient le pont du Bonadventure. Tout à coup, le

marin, ayant examiné la bitte sur laquelle était tourné le câble

de l'ancre:

«Ah! Par exemple! s'écria-t-il. Voilà qui est fort!

-- Qu'y a-t-il, Pencroff? demanda le reporter.

-- Il y a que ce n'est pas moi qui ai fait ce noeud!»

Et Pencroff montrait une corde qui amarrait le câble sur la bitte

même, pour l'empêcher de déraper.

«Comment, ce n'est pas vous? demanda Gédéon Spilett.

-- Non! J'en jurerais. Ceci est un noeud plat, et j'ai l'habitude

de faire deux demi-clefs.

-- Vous vous serez trompé, Pencroff.

-- Je ne me suis pas trompé! Affirma le marin. On a ça dans la

main, naturellement, et la main ne se trompe pas!

-- Alors, les convicts seraient donc venus à bord? demanda

Harbert.

-- Je n'en sais rien, répondit Pencroff, mais ce qui est certain,

c'est qu'on a levé l'ancre du Bonadventure et qu'on l'a mouillée

de nouveau! Et tenez! Voilà une autre preuve. On a filé du câble

de l'ancre, et sa garniture n'est plus au portage de l'écubier. Je

vous répète qu'on s'est servi de notre embarcation!

-- Mais si les convicts s'en étaient servis, ou ils l'auraient

pillée, ou bien ils auraient fui...

-- Fui!... où cela?... à l'île Tabor?... répliqua Pencroff!

Croyez-vous donc qu'ils se seraient hasardés sur un bateau d'un

aussi faible tonnage?

-- Il faudrait, d'ailleurs, admettre qu'ils avaient connaissance

de l'îlot, répondit le reporter.

-- Quoi qu'il en soit, dit le marin, aussi vrai que je suis

Bonadventure Pencroff, du Vineyard, notre Bonadventure a navigué

sans nous!»

Le marin était tellement affirmatif que ni Gédéon Spilett ni

Harbert ne purent contester son dire.

Il était évident que l'embarcation avait été déplacée, plus ou

moins, depuis que Pencroff l'avait ramenée à port-ballon. Pour le

marin, il n'y avait aucun doute que l'ancre n'eût été levée, puis

ensuite renvoyée par le fond. Or, pourquoi ces deux manoeuvres, si

le bateau n'avait pas été employé à quelque expédition?

«Mais comment n'aurions-nous pas vu le Bonadventure passer au

large de l'île? fit observer le reporter, qui tenait à formuler

toutes les objections possibles.

-- Eh! Monsieur Spilett, répondit le marin, il suffit de partir la

nuit avec une bonne brise, et, en deux heures, on est hors de vue

de l'île!

-- Eh bien, reprit Gédéon Spilett, je le demande encore, dans quel

but les convicts se seraient-ils servis du Bonadventure, et

pourquoi, après s'en être servis, l'auraient-ils ramené au port?

-- Eh! Monsieur Spilett, répondit le marin, mettons cela au nombre

des choses inexplicables, et n'y pensons plus! L'important était

que le Bonadventure fût là, et il y est. Malheureusement, si les

convicts le prenaient une seconde fois, il pourrait bien ne plus

se retrouver à sa place!

-- Alors, Pencroff, dit Harbert, peut-être serait-il prudent de

ramener le Bonadventure devant Granite-House?

-- Oui et non, répondit Pencroff, ou plutôt non. L'embouchure de

la Mercy est un mauvais endroit pour un bateau, et la mer y est

dure.

-- Mais en le halant sur le sable, jusqu'au pied même des

cheminées?...

-- Peut-être... oui..., répondit Pencroff. En tout cas, puisque

nous devons quitter Granite-House pour une assez longue

expédition, je crois que le Bonadventure sera plus en sûreté ici

pendant notre absence, et que nous ferons bien de l'y laisser

jusqu'à ce que l'île soit purgée de ces coquins.

-- C'est aussi mon avis, dit le reporter. Au moins, en cas de

mauvais temps, il ne sera pas exposé comme il le serait à

l'embouchure de la Mercy.

-- Mais si les convicts allaient de nouveau lui rendre visite! dit

Harbert.

-- Eh bien, mon garçon, répondit Pencroff, ne le retrouvant plus

ici, ils auraient vite fait de le chercher du côté de Granite-

House, et, pendant notre absence, rien ne les empêcherait de s'en

emparer! Je pense donc, comme M Spilett, qu'il faut le laisser à

port-ballon. Mais lorsque nous serons revenus, si nous n'avons pas

débarrassé l'île de ces gredins-là, il sera prudent de ramener

notre bateau à Granite-House jusqu'au moment où il n'aura plus à

craindre aucune méchante visite.

-- C'est convenu. En route!» dit le reporter.

Pencroff, Harbert et Gédéon Spilett, quand ils furent de retour à

Granite-House, firent connaître à l'ingénieur ce qui s'était

passé, et celui-ci approuva leurs dispositions pour le présent et

pour l'avenir. Il promit même au marin d'étudier la portion du

canal située entre l'îlot et la côte, afin de voir s'il ne serait

pas possible d'y créer un port artificiel au moyen de barrages. De

cette façon, le Bonadventure serait toujours à portée, sous les

yeux des colons, et au besoin sous clé.

Le soir même, on envoya un télégramme à Ayrton pour le prier de

ramener du corral une couple de chèvres que Nab voulait acclimater

sur les prairies du plateau. Chose singulière, Ayrton n'accusa pas

réception de la dépêche, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire.

Cela ne laissa pas d'étonner l'ingénieur. Mais il pouvait se faire

qu'Ayrton ne fût pas en ce moment au corral, ou même qu'il fût en

route pour revenir à Granite-House. En effet, deux jours s'étaient

écoulés depuis son départ, et il avait été décidé que le 10 au

soir, ou le 11 au plus tard, dès le matin, il serait de retour.

Les colons attendirent donc qu'Ayrton se montrât sur les hauteurs

de Grande-vue. Nab et Harbert veillèrent même aux approches du

pont, afin de le baisser dès que leur compagnon se présenterait.

Mais, vers dix heures du soir, il n'était aucunement question

d'Ayrton. On jugea donc convenable de lancer une nouvelle dépêche,

demandant une réponse immédiate.

Le timbre de Granite-House resta muet.

Alors l'inquiétude des colons fut grande. Que s'était-il passé?

Ayrton n'était-il donc plus au corral, ou, s'il s'y trouvait

encore, n'avait-il plus la liberté de ses mouvements? Devait-on

aller au corral par cette nuit obscure?

On discuta. Les uns voulaient partir, les autres rester.

«Mais, dit Harbert, peut-être quelque accident s'est-il produit

dans l'appareil télégraphique et ne fonctionne-t-il plus?

-- Cela se peut, dit le reporter.

-- Attendons à demain, répondit Cyrus Smith. Il est possible, en

effet, qu'Ayrton n'ait pas reçu notre dépêche, ou même que nous

n'ayons pas reçu la sienne.»

On attendit, et, cela se comprend, non sans une certaine anxiété.

Dès les premières lueurs du jour, -- 11 novembre, -- Cyrus Smith

lançait encore le courant électrique à travers le fil et ne

recevait aucune réponse.

Il recommença: même résultat.

«En route pour le corral! dit-il.

-- Et bien armés!» ajouta Pencroff.

Il fut aussitôt décidé que Granite-House ne resterait pas seul et

que Nab y demeurerait. Après avoir accompagné ses compagnons

jusqu'au creek glycérine, il relèverait le pont, et, embusqué

derrière un arbre, il guetterait soit leur retour, soit celui

d'Ayrton. Au cas où les pirates se présenteraient et essayeraient

de franchir le passage, il tenterait de les arrêter à coups de

fusil, et, en fin de compte, il se réfugierait dans Granite-House,

où, l'ascenseur une fois relevé, il serait en sûreté.

Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Harbert et Pencroff devaient se

rendre directement au corral, et, s'ils n'y trouvaient point

Ayrton, battre le bois dans les environs.

À six heures du matin, l'ingénieur et ses trois compagnons avaient

passé le creek glycérine, et Nab se postait derrière un léger

épaulement que couronnaient quelques grands dragonniers, sur la

rive gauche du ruisseau.

Les colons, après avoir quitté le plateau de Grande-vue, prirent

immédiatement la route du corral.

Ils portaient le fusil sur le bras, prêts à faire feu à la moindre

démonstration hostile. Les deux carabines et les deux fusils

avaient été chargés à balle. De chaque côté de la route, le fourré

était épais et pouvait aisément cacher des malfaiteurs, qui, grâce

à leurs armes, eussent été véritablement redoutables.

Les colons marchaient rapidement et en silence. Top les précédait,

tantôt courant sur la route, tantôt faisant quelque crochet sous

bois, mais toujours muet et ne paraissant rien pressentir

d'insolite.

Et l'on pouvait compter que le fidèle chien ne se laisserait pas

surprendre et qu'il aboierait à la moindre apparence de danger. En

même temps que la route, Cyrus Smith et ses compagnons suivaient

le fil télégraphique qui reliait le corral et Granite-House. Après

avoir marché pendant deux milles environ, ils n'y avaient encore

remarqué aucune solution de continuité. Les poteaux étaient en bon

état, les isoloirs intacts, le fil régulièrement tendu. Toutefois,

à partir de ce point, l'ingénieur observa que cette tension

paraissait être moins complète, et enfin, arrivé au poteau nº 74,

Harbert, qui tenait les devants, s'arrêta en criant: «le fil est

rompu!»

Ses compagnons pressèrent le pas et arrivèrent à l'endroit où le

jeune garçon s'était arrêté.

Là, le poteau renversé se trouvait en travers de la route. La

solution de continuité du fil était donc constatée, et il était

évident que les dépêches de Granite-House n'avaient pu être reçues

au corral, ni celles du corral à Granite-House.

«Ce n'est pas le vent qui a renversé ce poteau, fit observer

Pencroff.

-- Non, répondit Gédéon Spilett. La terre a été creusée à son

pied, et il a été déraciné de main d'homme.

-- En outre, le fil est brisé, ajouta Harbert, en montrant les

deux bouts du fil de fer, qui avait été violemment rompu.

-- La cassure est-elle fraîche? demanda Cyrus Smith.

-- Oui, répondit Harbert, et il y a certainement peu de temps que

la rupture a été produite.

-- Au corral! Au corral!» s'écria le marin.

Les colons se trouvaient alors à mi-chemin de Granite-House et du

corral. Il leur restait donc encore deux milles et demi à

franchir. Ils prirent le pas de course. En effet, on devait

craindre que quelque grave événement ne se fût accompli au corral.

Sans doute, Ayrton avait pu envoyer un télégramme qui n'était pas

arrivé, et ce n'était pas là la raison qui devait inquiéter ses

compagnons, mas, circonstance plus inexplicable, Ayrton, qui avait

promis de revenir la veille au soir, n'avait pas reparu. Enfin, ce

n'était pas sans motif que toute communication avait été

interrompue entre le corral et Granite-House, et quels autres que

les convicts avaient intérêt à interrompre cette communication?

Les colons couraient donc, le coeur serré par l'émotion. Ils

s'étaient sincèrement attachés à leur nouveau compagnon. Allaient-

ils le trouver frappé de la main même de ceux dont il avait été

autrefois le chef?

Bientôt ils arrivèrent à l'endroit où la route longeait ce petit

ruisseau dérivé du creek rouge, qui irriguait les prairies du

corral. Ils avaient alors modéré leur pas, afin de ne pas se

trouver essoufflés au moment où la lutte allait peut-être devenir

nécessaire. Les fusils n'étaient plus au cran de repos, mais

armés. Chacun surveillait un côté de la forêt. Top faisait

entendre quelques sourds grognements qui n'étaient pas de bon

augure. Enfin, l'enceinte palissadée apparut à travers les arbres.

On n'y voyait aucune trace de dégâts. La porte en était fermée

comme à l'ordinaire. Un silence profond régnait dans le corral. Ni

les bêlements accoutumés des mouflons, ni la voix d'Ayrton ne se

faisaient entendre.

«Entrons!» dit Cyrus Smith.

Et l'ingénieur s'avança, pendant que ses compagnons, faisant le

guet à vingt pas de lui, étaient prêts à faire feu.

Cyrus Smith leva le loquet intérieur de la porte, et il allait

repousser un des battants, quand Top aboya avec violence. Une

détonation éclata au-dessus de la palissade, et un cri de douleur

lui répondit.

Harbert, frappé d'une balle, gisait à terre!

CHAPITRE VII

Au cri d'Harbert, Pencroff, laissant tomber son arme, s'était

élancé vers lui.

«Ils l'ont tué! s'écria-t-il! Lui, mon enfant! Ils l'ont tué!»

Cyrus Smith, Gédéon Spilett s'étaient précipités vers Harbert. Le

reporter écoutait si le coeur du pauvre enfant battait encore.

«Il vit, dit-il. Mais il faut le transporter...

-- À Granite-House? C'est impossible! répondit l'ingénieur.

-- Au corral, alors! s'écria Pencroff.

-- Un instant», dit Cyrus Smith.

Et il s'élança sur la gauche de manière à contourner l'enceinte.

Là, il se vit en présence d'un convict qui, l'ajustant, lui

traversa le chapeau d'une balle. Quelques secondes après, avant

même qu'il eût eu le temps de tirer son second coup, il tombait,

frappé au coeur par le poignard de Cyrus Smith, plus sûr encore

que son fusil.

Pendant ce temps, Gédéon Spilett et le marin se hissaient aux

angles de la palissade, ils en enjambaient le faîte, ils sautaient

dans l'enceinte, ils renversaient les étais qui maintenaient la

porte intérieurement, ils se précipitaient dans la maison qui

était vide, et, bientôt, le pauvre Harbert reposait sur le lit

d'Ayrton. Quelques instants après, Cyrus Smith était près de lui.

À voir Harbert inanimé, la douleur du marin fut terrible. Il

sanglotait, il pleurait, il voulait se briser la tête contre la

muraille. Ni l'ingénieur ni le reporter ne purent le calmer.

L'émotion les suffoquait eux-mêmes. Ils ne pouvaient parler.

Toutefois, ils firent tout ce qui dépendait d'eux pour disputer à

la mort le pauvre enfant qui agonisait sous leurs yeux. Gédéon

Spilett, après tant d'incidents dont sa vie avait été semée,

n'était pas sans avoir quelque pratique de médecine courante.

Il savait un peu de tout, et maintes circonstances s'étaient déjà

rencontrées dans lesquelles il avait dû soigner des blessures

produites soit par une arme blanche, soit par une arme à feu. Aidé

de Cyrus Smith, il procéda donc aux soins que réclamait l'état

d'Harbert.

Tout d'abord, le reporter fut frappé de la stupeur générale qui

l'accablait, stupeur due soit à l'hémorragie, soit même à la

commotion, si la balle avait heurté un os avec assez de force pour

déterminer une secousse violente.

Harbert était extrêmement pâle, et son pouls d'une faiblesse telle

que Gédéon Spilett ne le sentit battre qu'à de longs intervalles,

comme s'il eût été sur le point de s'arrêter. En même temps, il y

avait une résolution presque complète des sens et de

l'intelligence. Ces symptômes étaient très graves.

La poitrine d'Harbert fut mise à nu, et, le sang ayant été étanché

à l'aide de mouchoirs, elle fut lavée à l'eau froide.

La contusion, ou plutôt la plaie contuse apparut. Un trou ovalisé

existait sur la poitrine entre la troisième et la quatrième côte.

C'est là que la balle avait atteint Harbert.

Cyrus Smith et Gédéon Spilett retournèrent alors le pauvre enfant,

qui laissa échapper un gémissement si faible, qu'on eût pu croire

que c'était son dernier soupir. Une autre plaie contuse

ensanglantait le dos d'Harbert, et la balle qui l'avait frappé

s'en échappa aussitôt.

«Dieu soit loué! dit le reporter, la balle n'est pas restée dans

le corps, et nous n'aurons pas à l'extraire.

-- Mais le coeur?... demanda Cyrus Smith.

-- Le coeur n'a pas été touché, sans quoi Harbert serait mort!

-- Mort!» s'écria Pencroff, qui poussa un rugissement!

Le marin n'avait entendu que les derniers mots prononcés par le

reporter.

«Non, Pencroff, répondit Cyrus Smith, non! Il n'est pas mort. Son

pouls bat toujours! Il a fait même entendre un gémissement. Mais,

dans l'intérêt même de votre enfant, calmez-vous. Nous avons

besoin de tout notre sang-froid. Ne nous le faites pas perdre, mon

ami.»

Pencroff se tut, mais, une réaction s'opérant en lui, de grosses

larmes inondèrent son visage.

Cependant, Gédéon Spilett essayait de rappeler ses souvenirs et de

procéder avec méthode. D'après son observation, il n'était pas

douteux, pour lui, que la balle, entrée par devant, ne fût sortie

par derrière.

Mais quels ravages cette balle avait-elle causés dans son passage?

Quels organes essentiels étaient atteints? Voilà ce qu'un

chirurgien de profession eût à peine pu dire en ce moment, et, à

plus forte raison, le reporter.

Cependant, il savait une chose: c'est qu'il aurait à prévenir

l'étranglement inflammatoire des parties lésées, puis à combattre

l'inflammation locale et la fièvre qui résulteraient de cette

blessure, -- blessure mortelle peut-être! Or, quels topiques,

quels antiphlogistiques employer? Par quels moyens détourner cette

inflammation? En tout cas, ce qui était important, c'était que les

deux plaies fussent pansées sans retard. Il ne parut pas

nécessaire à Gédéon Spilett de provoquer un nouvel écoulement du

sang, en les lavant à l'eau tiède et en en comprimant les lèvres.

L'hémorragie avait été très abondante, et Harbert n'était déjà que

trop affaibli par la perte de son sang.

Le reporter crut donc devoir se contenter de laver les deux plaies

à l'eau froide.

Harbert était placé sur le côté gauche, et il fut maintenu dans

cette position.

«Il ne faut pas qu'il remue, dit Gédéon Spilett. Il est dans la

position la plus favorable pour que les plaies du dos et de la

poitrine puissent suppurer à l'aise, et un repos absolu est

nécessaire.

-- Quoi! Nous ne pouvons le transporter à Granite-House? demanda

Pencroff.

-- Non, Pencroff, répondit le reporter.

-- Malédiction! s'écria le marin, dont le poing se tourna vers le

ciel.

-- Pencroff!» dit Cyrus Smith.

Gédéon Spilett s'était remis à examiner l'enfant blessé avec une

extrême attention. Harbert était toujours si affreusement pâle que

le reporter se sentit troublé.

«Cyrus, dit-il, je ne suis pas médecin... je suis dans une

perplexité terrible... il faut que vous m'aidiez de vos conseils,

de votre expérience!...

-- Reprenez votre calme..., mon ami, répondit l'ingénieur, en

serrant la main du reporter... jugez avec sang-froid... ne pensez

qu'à ceci: il faut sauver Harbert!»

Ces paroles rendirent à Gédéon Spilett cette possession de lui-

même, que, dans un instant de découragement, le vif sentiment de

sa responsabilité lui avait fait perdre. Il s'assit près du lit.

Cyrus Smith se tint debout. Pencroff avait déchiré sa chemise, et,

machinalement, il faisait de la charpie.

Gédéon Spilett expliqua alors à Cyrus Smith qu'il croyait devoir,

avant tout, arrêter l'hémorragie, mais non pas fermer les deux

plaies, ni provoquer leur cicatrisation immédiate, parce qu'il y

avait eu perforation intérieure et qu'il ne fallait pas laisser la

suppuration s'accumuler dans la poitrine.

Cyrus Smith l'approuva complètement, et il fut décidé qu'on

panserait les deux plaies sans essayer de les fermer par une

coaptation immédiate. Fort heureusement, il ne sembla pas qu'elles

eussent besoin d'être débridées.

Et maintenant, pour réagir contre l'inflammation qui surviendrait,

les colons possédaient-ils un agent efficace?

Oui! Ils en avaient un, car la nature l'a généreusement prodigué.

Ils avaient l'eau froide, c'est-à-dire le sédatif le plus puissant

dont on puisse se servir contre l'inflammation des plaies, l'agent

thérapeutique le plus efficace dans les cas graves, et qui,

maintenant, est adopté de tous les médecins. L'eau froide a, de

plus, l'avantage de laisser la plaie dans un repos absolu et de la

préserver de tout pansement prématuré, avantage considérable,

puisqu'il est démontré par l'expérience que le contact de l'air

est funeste pendant les premiers jours.

Gédéon Spilett et Cyrus Smith raisonnèrent ainsi avec leur simple

bon sens, et ils agirent comme eût fait le meilleur chirurgien.

Des compresses de toile furent appliquées sur les deux blessures

du pauvre Harbert et durent être constamment imbibées d'eau

froide.

Le marin avait, tout d'abord, allumé du feu dans la cheminée de

l'habitation, qui ne manquait pas des choses nécessaires à la vie.

Du sucre d'érable, des plantes médicinales -- celles-là mêmes que

le jeune garçon avait cueillies sur les berges du lac Grant --

permirent de faire quelques rafraîchissantes tisanes, et on les

lui fit prendre sans qu'il s'en rendît compte. Sa fièvre était

extrêmement forte, et toute la journée et la nuit se passèrent

ainsi sans qu'il eût repris connaissance. La vie d'Harbert ne

tenait plus qu'à un fil, et ce fil pouvait se rompre à tout

instant.

Le lendemain, 12 novembre, Cyrus Smith et ses compagnons reprirent

quelque espoir. Harbert était revenu de sa longue stupeur. Il

ouvrit les yeux, il reconnut Cyrus Smith, le reporter, Pencroff.

Il prononça deux ou trois mots. Il ne savait ce qui s'était passé.

On le lui apprit, et Gédéon Spilett le supplia de garder un repos

absolu, lui disant que sa vie n'était pas en danger et que ses

blessures se cicatriseraient en quelques jours. Du reste, Harbert

ne souffrait presque pas, et cette eau froide, dont on les

arrosait incessamment, empêchait toute inflammation des plaies. La

suppuration s'établissait d'une façon régulière, la fièvre ne

tendait pas à augmenter, et l'on pouvait espérer que cette

terrible blessure n'entraînerait aucune catastrophe. Pencroff

sentit son coeur se dégonfler peu à peu. Il était comme une soeur

de charité, comme une mère au lit de son enfant.

Harbert s'assoupit de nouveau, mais son sommeil parut être

meilleur.

«Répétez-moi que vous espérez, Monsieur Spilett! dit Pencroff.

Répétez-moi que vous sauverez Harbert!

-- Oui, nous le sauverons! répondit le reporter. La blessure est

grave, et peut-être même la balle a-t-elle traversé le poumon,

mais la perforation de cet organe n'est pas mortelle.

-- Dieu vous entende!» répéta Pencroff.

Comme on le pense bien, depuis vingt-quatre heures qu'ils étaient

au corral, les colons n'avaient eu d'autre pensée que de soigner

Harbert. Ils ne s'étaient préoccupés ni du danger qui pouvait les

menacer si les convicts revenaient, ni des précautions à prendre

pour l'avenir.

Mais ce jour-là, pendant que Pencroff veillait au lit du malade,

Cyrus Smith et le reporter s'entretinrent de ce qu'il convenait de

faire.

Tout d'abord, ils parcoururent le corral. Il n'y avait aucune

trace d'Ayrton. Le malheureux avait-il été entraîné par ses

anciens complices? Avait-il été surpris par eux dans le corral?

Avait-il lutté et succombé dans la lutte? Cette dernière hypothèse

n'était que trop probable. Gédéon Spilett, au moment où il

escaladait l'enceinte palissadée, avait parfaitement aperçu l'un

des convicts qui s'enfuyait par le contrefort sud du mont Franklin

et vers lequel Top s'était précipité. C'était l'un de ceux dont le

canot s'était brisé sur les roches, à l'embouchure de la Mercy.

D'ailleurs, celui que Cyrus Smith avait tué, et dont le cadavre

fut retrouvé en dehors de l'enceinte, appartenait bien à la bande

de Bob Harvey.

Quant au corral, il n'avait encore subi aucune dévastation. Les

portes en étaient fermées, et les animaux domestiques n'avaient pu

se disperser dans la forêt. On ne voyait, non plus, aucune trace

de lutte, aucun dégât, ni à l'habitation, ni à la palissade.

Seulement, les munitions, dont Ayrton était approvisionné, avaient

disparu avec lui.

«Le malheureux aura été surpris, dit Cyrus Smith, et, comme il

était homme à se défendre, il aura succombé.

-- Oui! Cela est à craindre! répondit le reporter. Puis, sans

doute, les convicts se sont installés au corral, où ils trouvaient

tout en abondance, et ils n'ont pris la fuite que lorsqu'ils nous

ont vus arriver. Il est bien évident aussi qu'à ce moment Ayrton,

mort ou vivant, n'était plus ici.

-- Il faudra battre la forêt, dit l'ingénieur, et débarrasser

l'île de ces misérables. Les pressentiments de Pencroff ne le

trompaient pas, quand il voulait qu'on leur donnât la chasse comme

à des bêtes fauves. Cela nous eût épargné bien des malheurs!

-- Oui, répondit le reporter, mais maintenant nous avons le droit

d'être sans pitié!

-- En tout cas, dit l'ingénieur, nous sommes forcés d'attendre

quelque temps et de rester au corral jusqu'au moment où l'on

pourra sans danger transporter Harbert à Granite-House.

-- Mais Nab? demanda le reporter.

-- Nab est en sûreté.

-- Et si, inquiet de notre absence, il se hasardait à venir?

-- Il ne faut pas qu'il vienne! répondit vivement Cyrus Smith. Il

serait assassiné en route!

-- C'est qu'il est bien probable qu'il cherchera à nous rejoindre!

-- Ah! Si le télégraphe fonctionnait encore, on pourrait le

prévenir! Mais c'est impossible maintenant! Quant à laisser seuls

ici Pencroff et Harbert, nous ne le pouvons pas!... eh bien,

j'irai seul à Granite-House.

-- Non, non! Cyrus, répondit le reporter, il ne faut pas que vous

vous exposiez! Votre courage n'y pourrait rien. Ces misérables

surveillent évidemment le corral, ils sont embusqués dans les bois

épais qui l'entourent, et, si vous partiez, nous aurions bientôt à

regretter deux malheurs au lieu d'un!

-- Mais Nab? répétait l'ingénieur. Voilà vingt-quatre heures qu'il

est sans nouvelles de nous! Il voudra venir!

-- Et comme il sera encore moins sur ses gardes que nous ne le

serions nous-mêmes, répondit Gédéon Spilett, il sera frappé! ...

-- N'y a-t-il donc pas moyen de le prévenir?»

Pendant que l'ingénieur réfléchissait, ses regards tombèrent sur

Top, qui, allant et venant, semblait dire: «est-ce que je ne suis

pas là, moi?»

«Top!» s'écria Cyrus Smith.

L'animal bondit à l'appel de son maître.

«Oui, Top ira! dit le reporter, qui avait compris l'ingénieur. Top

passera où nous ne passerions pas! Il portera à Granite-House des

nouvelles du corral, et il nous rapportera celles de Granite-

House!

-- Vite! répondit Cyrus Smith. Vite!»

Gédéon Spilett avait rapidement déchiré une page de son carnet, et

il y écrivit ces lignes:

«Harbert blessé. Nous sommes au corral. Tiens-toi sur tes gardes.

Ne quitte pas Granite-House. Les convicts ont-ils paru aux

environs? réponse par Top.»

Ce billet laconique contenait tout ce que Nab devait apprendre et

lui demandait en même temps tout ce que les colons avaient intérêt

à savoir. Il fut plié et attaché au collier de Top, d'une façon

très apparente.

«Top! Mon chien, dit alors l'ingénieur en caressant l'animal, Nab,

Top! Nab! Va! Va!»

Top bondit à ces paroles. Il comprenait, il devinait ce qu'on

exigeait de lui. La route du corral lui était familière. En moins

d'une demi-heure, il pouvait l'avoir franchie, et il était permis

d'espérer que là où ni Cyrus Smith ni le reporter n'auraient pu se

hasarder sans danger, Top, courant dans les herbes ou sous la

lisière du bois, passerait inaperçu.

L'ingénieur alla à la porte du corral, et il en repoussa un des

battants.

«Nab! Top, Nab!» répéta encore une fois l'ingénieur, en étendant

la main dans la direction de Granite-House.

Top s'élança au dehors et disparut presque aussitôt.

«Il arrivera! dit le reporter.

-- Oui, et il reviendra, le fidèle animal!

-- Quelle heure est-il? demanda Gédéon Spilett.

-- Dix heures.

-- Dans une heure il peut être ici. Nous guetterons son retour.»

La porte du corral fut refermée. L'ingénieur et le reporter

rentrèrent dans la maison. Harbert était alors profondément

assoupi. Pencroff maintenait ses compresses dans un état permanent

d'humidité.

Gédéon Spilett, voyant qu'il n'y avait rien à faire en ce moment,

s'occupa de préparer quelque nourriture, tout en surveillant avec

soin la partie de l'enceinte adossée au contrefort, par laquelle

une agression pouvait se produire.

Les colons attendirent le retour de Top, non sans anxiété. Un peu

avant onze heures, Cyrus Smith et le reporter, la carabine à la

main, étaient derrière la porte, prêts à l'ouvrir au premier

aboiement de leur chien. Ils ne doutaient pas que si Top avait pu

arriver heureusement à Granite-House, Nab ne l'eût immédiatement

renvoyé.

Ils étaient tous deux là, depuis dix minutes environ, quand une

détonation retentit et fut aussitôt suivie d'aboiements répétés.

L'ingénieur ouvrit la porte, et, voyant encore un reste de fumée à

cent pas dans le bois, il fit feu dans cette direction.

Presque aussitôt Top bondit dans le corral, dont la porte fut

vivement refermée.

«Top, Top!» s'écria l'ingénieur, en prenant la bonne grosse tête

du chien entre ses bras. Un billet était attaché à son cou, et

Cyrus Smith lut ces mots, tracés de la grosse écriture de Nab:

«Point de pirates aux environs de Granite-House. Je ne bougerai

pas. Pauvre M Harbert!»

CHAPITRE VIII

Ainsi, les convicts étaient toujours là, épiant le corral, et

décidés à tuer les colons l'un après l'autre! Il n'y avait plus

qu'à les traiter en bêtes féroces. Mais de grandes précautions

devaient être prises, car ces misérables avaient, en ce moment,

l'avantage de la situation, voyant et n'étant pas vus, pouvant

surprendre par la brusquerie de leur attaque et ne pouvant être

surpris.

Cyrus Smith s'arrangea donc de manière à vivre au corral, dont les

approvisionnements, d'ailleurs, pouvaient suffire pendant un assez

long temps. La maison d'Ayrton avait été pourvue de tout ce qui

était nécessaire à la vie, et les convicts, effrayés par l'arrivée

des colons, n'avaient pas eu le temps de la mettre au pillage. Il

était probable, ainsi que le fit observer Gédéon Spilett, que les

choses s'étaient passées comme suit: les six convicts, débarqués

sur l'île, en avaient suivi le littoral sud, et, après avoir

parcouru le double rivage de la presqu'île serpentine, n'étant

point d'humeur à s'aventurer sous les bois du Far-West, ils

avaient atteint l'embouchure de la rivière de la chute. Une fois à

ce point, en remontant la rive droite du cours d'eau, ils étaient

arrivés aux contreforts du mont Franklin, entre lesquels il était

naturel qu'ils cherchassent quelque retraite, et ils n'avaient pu

tarder à découvrir le corral, alors inhabité. Là, ils s'étaient

vraisemblablement installés en attendant le moment de mettre à

exécution leurs abominables projets.

L'arrivée d'Ayrton les avait surpris, mais ils étaient parvenus à

s'emparer du malheureux, et... la suite se devinait aisément!

Maintenant, les convicts -- réduits à cinq, il est vrai, mais bien

armés -- rôdaient dans les bois, et s'y aventurer, c'était

s'exposer à leurs coups, sans qu'il y eût possibilité ni de les

parer, ni de les prévenir.

«Attendre! Il n'y a pas autre chose à faire! répétait Cyrus Smith.

Lorsque Harbert sera guéri, nous pourrons organiser une battue

générale de l'île et avoir raison de ces convicts. Ce sera l'objet

de notre grande expédition, en même temps...

-- Que la recherche de notre protecteur mystérieux, ajouta Gédéon

Spilett, en achevant la phrase de l'ingénieur. Ah! Il faut avouer,

mon cher Cyrus, que, cette fois, sa protection nous a fait défaut,

et au moment même où elle nous eût été le plus nécessaire!

-- Qui sait! répondit l'ingénieur.

-- Que voulez-vous dire? demanda le reporter.

-- Que nous ne sommes pas au bout de nos peines, mon cher Spilett,

et que la puissante intervention aura peut-être encore l'occasion

de s'exercer. Mais il ne s'agit pas de cela. La vie d'Harbert

avant tout.»

C'était la plus douloureuse préoccupation des colons. Quelques

jours se passèrent, et l'état du pauvre garçon n'avait

heureusement pas empiré. Or, du temps gagné sur la maladie,

c'était beaucoup. L'eau froide, toujours maintenue à la

température convenable, avait absolument empêché l'inflammation

des plaies. Il sembla même au reporter que cette eau, un peu

sulfureuse, -- ce qu'expliquait le voisinage du volcan, -- avait

une action plus directe sur la cicatrisation. La suppuration était

beaucoup moins abondante, et, grâce aux soins incessants dont il

était entouré, Harbert revenait à la vie, et sa fièvre tendait à

baisser. Il était, d'ailleurs, soumis à une diète sévère, et, par

conséquent, sa faiblesse était et devait être extrême; mais les

tisanes ne lui manquaient pas, et le repos absolu lui faisait le

plus grand bien.

Cyrus Smith, Gédéon Spilett et Pencroff étaient devenus très

habiles à panser le jeune blessé. Tout le linge de l'habitation

avait été sacrifié. Les plaies d'Harbert, recouvertes de

compresses et de charpie, n'étaient serrées ni trop ni trop peu,

de manière à provoquer leur cicatrisation sans déterminer de

réaction inflammatoire. Le reporter apportait à ces pansements un

soin extrême, sachant bien quelle en était l'importance, et

répétant à ses compagnons ce que la plupart des médecins

reconnaissent volontiers: c'est qu'il est plus rare peut-être de

voir un pansement bien fait qu'une opération bien faite. Au bout

de dix jours, le 22 novembre, Harbert allait sensiblement mieux.

Il avait commencé à prendre quelque nourriture. Les couleurs

revenaient à ses joues, et ses bons yeux souriaient à ses gardes-

malades. Il causait un peu, malgré les efforts de Pencroff, qui,

lui, parlait tout le temps pour l'empêcher de prendre la parole et

racontait les histoires les plus invraisemblables.

Harbert l'avait interrogé au sujet d'Ayrton, qu'il était étonné de

ne pas voir près de lui, pensant qu'il devait être au corral. Mais

le marin, ne voulant point affliger Harbert, s'était contenté de

répondre qu'Ayrton avait rejoint Nab, afin de défendre Granite-

House.

«Hein! disait-il, ces pirates! Voilà des gentlemen qui n'ont plus

droit à aucun égard! Et M Smith qui voulait les prendre par les

sentiments! Je leur enverrai du sentiment, moi, mais en bon plomb

de calibre!

-- Et on ne les a pas revus? demanda Harbert.

-- Non, mon enfant, répondit le marin, mais nous les retrouverons,

et, quand vous serez guéri, nous verrons si ces lâches, qui

frappent par derrière, oseront nous attaquer face à face!

-- Je suis encore bien faible, mon pauvre Pencroff!

-- Eh! Les forces reviendront peu à peu! Qu'est-ce qu'une balle à

travers la poitrine? Une simple plaisanterie! J'en ai vu bien

d'autres, et je ne m'en porte pas plus mal!»

Enfin, les choses paraissaient être pour le mieux, et, du moment

qu'aucune complication ne survenait, la guérison d'Harbert pouvait

être regardée comme assurée. Mais quelle eût été la situation des

colons si son état se fût aggravé, si, par exemple, la balle lui

fût restée dans le corps, si son bras ou sa jambe avaient dû être

amputés!

«Non, dit plus d'une fois Gédéon Spilett, je n'ai jamais pensé à

une telle éventualité sans frémir!

-- Et cependant, s'il avait fallu agir, lui répondit un jour Cyrus

Smith, vous n'auriez pas hésité?

-- Non, Cyrus! dit Gédéon Spilett, mais que Dieu soit béni de nous

avoir épargné cette complication!»

Ainsi que dans tant d'autres conjonctures, les colons avaient fait

appel à cette logique du simple bon sens qui les avait tant de

fois servis, et encore une fois, grâce à leurs connaissances

générales, ils avaient réussi! Mais le moment ne viendrait-il pas

où toute leur science serait mise en défaut? Ils étaient seuls sur

cette île. Or, les hommes se complètent par l'état de société, ils

sont nécessaires les uns aux autres. Cyrus Smith le savait bien,

et quelquefois il se demandait si quelque circonstance ne se

produirait pas, qu'ils seraient impuissants à surmonter!

Il lui semblait, d'ailleurs, que ses compagnons et lui, jusque-là

si heureux, fussent entrés dans une période néfaste. Depuis plus

de deux ans et demi qu'ils s'étaient échappés de Richmond, on peut

dire que tout avait été à leur gré. L'île leur avait abondamment

fourni minéraux, végétaux, animaux, et si la nature les avait

constamment comblés, leur science avait su tirer parti de ce

qu'elle leur offrait. Le bien-être matériel de la colonie était

pour ainsi dire complet. De plus, en de certaines circonstances,

une influence inexplicable leur était venue en aide!... mais tout

cela ne pouvait avoir qu'un temps!

Bref, Cyrus Smith croyait s'apercevoir que la chance semblait

tourner contre eux. En effet, le navire des convicts avait paru

dans les eaux de l'île, et si ces pirates avaient été pour ainsi

dire miraculeusement détruits, six d'entre eux, du moins, avaient

échappé à la catastrophe. Ils avaient débarqué sur l'île, et les

cinq qui survivaient y étaient à peu près insaisissables.

Ayrton avait été, sans aucun doute, massacré par ces misérables,

qui possédaient des armes à feu, et, au premier emploi qu'ils en

avaient fait, Harbert était tombé, frappé presque mortellement.

Étaient-ce donc là les premiers coups que la fortune contraire

adressait aux colons? Voilà ce que se demandait Cyrus Smith! Voilà

ce qu'il répétait souvent au reporter, et il leur semblait aussi

que cette intervention si étrange, mais si efficace, qui les avait

tant servis jusqu'alors, leur faisait maintenant défaut. Cet être

mystérieux, quel qu'il fût, dont ils ne pouvaient nier

l'existence, avait-il donc abandonné l'île? Avait-il succombé à

son tour?

À ces questions, aucune réponse n'était possible.

Mais qu'on ne s'imagine pas que Cyrus Smith et son compagnon,

parce qu'ils causaient de ces choses, fussent gens à désespérer!

Loin de là. Ils regardaient la situation en face, ils analysaient

les chances, ils se préparaient à tout événement, ils se posaient

fermes et droits devant l'avenir, et si l'adversité devait enfin

les frapper, elle trouverait en eux des hommes préparés à la

combattre.

CHAPITRE IX

La convalescence du jeune malade marchait régulièrement. Une seule

chose était maintenant à désirer, c'était que son état permît de

le ramener à Granite-House. Quelque bien aménagée et

approvisionnée que fût l'habitation du corral, on ne pouvait y

trouver le confortable de la saine demeure de granit. En outre,

elle n'offrait pas la même sécurité, et ses hôtes, malgré leur

surveillance, y étaient toujours sous la menace de quelque coup de

feu des convicts. Là-bas, au contraire, au milieu de cet

inexpugnable et inaccessible massif, ils n'auraient rien à

redouter, et toute tentative contre leurs personnes devrait

forcément échouer. Ils attendaient donc impatiemment le moment

auquel Harbert pourrait être transporté sans danger pour sa

blessure, et ils étaient décidés à opérer ce transport, bien que

les communications à travers les bois du jacamar fussent très

difficiles.

On était sans nouvelles de Nab, mais sans inquiétude à son égard.

Le courageux nègre, bien retranché dans les profondeurs de

Granite-House, ne se laisserait pas surprendre. Top ne lui avait

pas été renvoyé, et il avait paru inutile d'exposer le fidèle

chien à quelque coup de fusil qui eût privé les colons de leur

plus utile auxiliaire.

On attendait donc, mais les colons avaient hâte d'être réunis à

Granite-House. Il en coûtait à l'ingénieur de voir ses forces

divisées, car c'était faire le jeu des pirates. Depuis la

disparition d'Ayrton, ils n'étaient plus que quatre contre cinq,

car Harbert ne pouvait compter encore, et ce n'était pas le

moindre souci du brave enfant, qui comprenait bien les embarras

dont il était la cause!

La question de savoir comment, dans les conditions actuelles, on

agirait contre les convicts, fut traitée à fond dans la journée du

29 novembre entre Cyrus Smith, Gédéon Spilett et Pencroff, à un

moment où Harbert, assoupi, ne pouvait les entendre.

«Mes amis, dit le reporter, après qu'il eut été question de Nab et

de l'impossibilité de communiquer avec lui, je crois, comme vous,

que se hasarder sur la route du corral, ce serait risquer de

recevoir un coup de fusil sans pouvoir le rendre. Mais ne pensez-

vous pas que ce qu'il conviendrait de faire maintenant, ce serait

de donner franchement la chasse à ces misérables?

-- C'est à quoi je songeais, répondit Pencroff. Nous n'en sommes

pas, je suppose, à redouter une balle, et, pour mon compte, si

Monsieur Cyrus m'approuve, je suis prêt à me jeter sur la forêt!

Que diable! un homme en vaut un autre!

-- Mais en vaut-il cinq? demanda l'ingénieur.

-- Je me joindrai à Pencroff, répondit le reporter, et tous deux,

bien armés, accompagnés de Top...

-- Mon cher Spilett, et vous, Pencroff, reprit Cyrus Smith,

raisonnons froidement. Si les convicts étaient gîtés dans un

endroit de l'île, si cet endroit nous était connu, et s'il ne

s'agissait que de les en débusquer, je comprendrais une attaque

directe. Mais n'y a-t-il pas lieu de craindre, au contraire,

qu'ils ne soient assurés de tirer le premier coup de feu?

-- Eh, Monsieur Cyrus, s'écria Pencroff, une balle ne va pas

toujours à son adresse!

-- Celle qui a frappé Harbert ne s'est pas égarée, Pencroff,

répondit l'ingénieur. D'ailleurs, remarquez que si tous les deux

vous quittiez le corral, j'y resterais seul pour le défendre.

Répondez-vous que les convicts ne vous verront pas l'abandonner,

qu'ils ne vous laisseront pas vous engager dans la forêt, et

qu'ils ne l'attaqueront pas pendant votre absence, sachant qu'il

n'y aura plus ici qu'un enfant blessé et un homme.

-- Vous avez raison, Monsieur Cyrus, répondit Pencroff, dont une

sourde colère gonflait la poitrine, vous avez raison. Ils feront

tout pour reprendre le corral, qu'ils savent être bien

approvisionné! Et, seul, vous ne pourriez tenir contre eux! Ah! Si

nous étions à Granite-House!

-- Si nous étions à Granite-House, répondit l'ingénieur, la

situation serait très différente! Là, je ne craindrais pas de

laisser Harbert avec l'un de nous, et les trois autres iraient

fouiller les forêts de l'île. Mais nous sommes au corral, et il

convient d'y rester jusqu'au moment où nous pourrons le quitter

tous ensemble!»

Il n'y avait rien à répondre aux raisonnements de Cyrus Smith, et

ses compagnons le comprirent bien.

«Si seulement Ayrton eût encore été des nôtres! dit Gédéon

Spilett. Pauvre homme! Son retour à la vie sociale n'aura été que

de courte durée!

-- S'il est mort?... ajouta Pencroff d'un ton assez singulier.

-- Espérez-vous donc, Pencroff, que ces coquins l'aient épargné?

demanda Gédéon Spilett.

-- Oui! S'ils ont eu intérêt à le faire!

-- Quoi! Vous supposeriez qu'Ayrton, retrouvant ses anciens

complices, oubliant tout ce qu'il nous doit...

-- Que sait-on? répondit le marin, qui ne hasardait pas sans

hésiter cette fâcheuse supposition.

-- Pencroff, dit Cyrus Smith en prenant le bras du marin, vous

avez là une mauvaise pensée, et vous m'affligeriez beaucoup si

vous persistiez à parler ainsi! Je garantis la fidélité d'Ayrton!

-- Moi aussi, ajouta vivement le reporter.

-- Oui... oui!... Monsieur Cyrus... j'ai tort, répondit Pencroff.

C'est une mauvaise pensée, en effet, que j'ai eue là, et rien ne

la justifie! Mais que voulez-vous? Je n'ai plus tout à fait la

tête à moi. Cet emprisonnement au corral me pèse horriblement, et

je n'ai jamais été surexcité comme je le suis!

-- Soyez patient, Pencroff, répondit l'ingénieur.

-- Dans combien de temps, mon cher Spilett, croyez-vous qu'Harbert

puisse être transporté à Granite-House?

-- Cela est difficile à dire, Cyrus, répondit le reporter, car une

imprudence pourrait entraîner des conséquences funestes. Mais

enfin, sa convalescence se fait régulièrement, et si d'ici huit

jours les forces lui sont revenues, eh bien, nous verrons!»

Huit jours! Cela remettait le retour à Granite-House aux premiers

jours de décembre seulement.

À cette époque, le printemps avait déjà deux mois de date. Le

temps était beau, et la chaleur commençait à devenir forte. Les

forêts de l'île étaient en pleine frondaison, et le moment

approchait où les récoltes accoutumées devraient être faites. La

rentrée au plateau de Grande-vue serait donc suivie de grands

travaux agricoles qu'interromprait seule l'expédition projetée

dans l'île.

On comprend donc combien cette séquestration au corral devait

nuire aux colons. Mais s'ils étaient obligés de se courber devant

la nécessité, ils ne le faisaient pas sans impatience. Une ou deux

fois, le reporter se hasarda sur la route et fit le tour de

l'enceinte palissadée. Top l'accompagnait, et Gédéon Spilett, sa

carabine armée, était prêt à tout événement.

Il ne fit aucune mauvaise rencontre et ne trouva aucune trace

suspecte. Son chien l'eût averti de tout danger, et, comme Top

n'aboya pas, on pouvait en conclure qu'il n'y avait rien à

craindre, en ce moment du moins, et que les convicts étaient

occupés dans une autre partie de l'île.

Cependant, à sa seconde sortie, le 27 novembre, Gédéon Spilett,

qui s'était aventuré sous bois pendant un quart de mille, dans le

sud de la montagne, remarqua que Top sentait quelque chose.

Le chien n'avait plus son allure indifférente; il allait et

venait, furetant dans les herbes et les broussailles, comme si son

odorât lui eût révélé quelque objet suspect.

Gédéon Spilett suivit Top, l'encouragea, l'excita de la voix, tout

en ayant l'oeil aux aguets, la carabine épaulée, et en profitant

de l'abri des arbres pour se couvrir. Il n'était pas probable que

Top eût senti la présence d'un homme, car, dans ce cas, il

l'aurait annoncée par des aboiements à demi contenus et une sorte

de colère sourde. Or, puisqu'il ne faisait entendre aucun

grondement, c'est que le danger n'était ni prochain, ni proche.

Cinq minutes environ se passèrent ainsi, Top furetant, le reporter

le suivant avec prudence, quand, tout à coup, le chien se

précipita vers un épais buisson et en tira un lambeau d'étoffe.

C'était un morceau de vêtement, maculé, lacéré, que Gédéon Spilett

rapporta immédiatement au corral.

Là, les colons l'examinèrent, et ils reconnurent que c'était un

morceau de la veste d'Ayrton, morceau de ce feutre uniquement

fabriqué à l'atelier de Granite-House.

«Vous le voyez, Pencroff, fit observer Cyrus Smith, il y a eu

résistance de la part du malheureux Ayrton. Les convicts l'ont

entraîné malgré lui! Doutez-vous encore de son honnêteté?

-- Non, Monsieur Cyrus, répondit le marin, et voilà longtemps que

je suis revenu de ma défiance d'un instant! Mais il y a, ce me

semble, une conséquence à tirer de ce fait.

-- Laquelle? demanda le reporter.

-- C'est qu'Ayrton n'a pas été tué au corral! C'est qu'on l'a

entraîné vivant, puisqu'il a résisté! Or, peut-être vit-il encore!

-- Peut-être, en effet», répondit l'ingénieur, qui demeura pensif.

Il y avait là un espoir, auquel pouvaient se reprendre les

compagnons d'Ayrton. En effet, ils avaient dû croire que, surpris

au corral, Ayrton était tombé sous quelque balle, comme était

tombé Harbert. Mais, si les convicts ne l'avaient pas tué tout

d'abord, s'ils l'avaient emmené vivant dans quelque autre partie

de l'île, ne pouvait-on admettre qu'il fût encore leur prisonnier?

Peut-être même l'un d'eux avait-il retrouvé dans Ayrton un ancien

compagnon d'Australie, le Ben Joyce, le chef des convicts évadés?

Et qui sait s'ils n'avaient pas conçu l'espoir impossible de

ramener Ayrton à eux!

Il leur eût été si utile, s'ils avaient pu en faire un traître!...

Cet incident fut donc favorablement interprété au corral, et il ne

sembla plus impossible qu'on retrouvât Ayrton. De son côté, s'il

n'était que prisonnier, Ayrton ferait tout, sans doute, pour

échapper aux mains de ces bandits, et ce serait un puissant

auxiliaire pour les colons!

«En tout cas, fit observer Gédéon Spilett, si, par bonheur, Ayrton

parvient à se sauver, c'est à Granite-House qu'il ira directement,

car il ne connaît pas la tentative d'assassinat dont Harbert a été

victime, et, par conséquent, il ne peut croire que nous soyons

emprisonnés au corral.

-- Ah! Je voudrais qu'il y fût, à Granite-House! s'écria Pencroff,

et que nous y fussions aussi! Car enfin, si les coquins ne peuvent

rien tenter contre notre demeure, du moins peuvent-ils saccager le

plateau, nos plantations, notre basse-cour!»

Pencroff était devenu un vrai fermier, attaché de coeur à ses

récoltes. Mais il faut dire qu'Harbert était plus que tous

impatient de retourner à Granite-House, car il savait combien la

présence des colons y était nécessaire. Et c'était lui qui les

retenait au corral! Aussi cette idée unique occupait-elle son

esprit: quitter le corral, le quitter quand même! Il croyait

pouvoir supporter le transport à Granite-House. Il assurait que

les forces lui reviendraient plus vite dans sa chambre, avec l'air

et la vue de la mer!

Plusieurs fois il pressa Gédéon Spilett, mais celui-ci, craignant,

avec raison, que les plaies d'Harbert, mal cicatrisées, ne se

rouvrissent en route, ne donnait pas l'ordre de partir.

Cependant, un incident se produisit, qui entraîna Cyrus Smith et

ses deux amis à céder aux désirs du jeune garçon, et dieu sait ce

que cette détermination pouvait leur causer de douleurs et de

remords!

On était au 29 novembre. Il était sept heures du matin. Les trois

colons causaient dans la chambre d'Harbert, quand ils entendirent

Top pousser de vifs aboiements.

Cyrus Smith, Pencroff et Gédéon Spilett saisirent leurs fusils,

toujours prêts à faire feu, et ils sortirent de la maison.

Top, ayant couru au pied de l'enceinte palissadée, sautait,

aboyait, mais c'était contentement, non colère.

«Quelqu'un vient!

-- Oui!

-- Ce n'est pas un ennemi!

-- Nab, peut-être?

-- Ou Ayrton?»

À peine ces mots avaient-ils été échangés entre l'ingénieur et ses

deux compagnons, qu'un corps bondissait par-dessus la palissade et

retombait sur le sol du corral.

C'était Jup, maître Jup en personne, auquel Top fit un véritable

accueil d'ami!

«Jup! s'écria Pencroff.

-- C'est Nab qui nous l'envoie! dit le reporter.

-- Alors, répondit l'ingénieur, il doit avoir quelque billet sur

lui.»

Pencroff se précipita vers l'orang. Évidemment, si Nab avait eu

quelque fait important à faire connaître à son maître, il ne

pouvait employer un plus sûr et plus rapide messager, qui pouvait

passer là où ni les colons ni Top lui-même n'auraient peut-être pu

le faire.

Cyrus Smith ne s'était pas trompé. Au cou de Jup était pendu un

petit sac, et dans ce sac se trouvait un billet tracé de la main

de Nab. Que l'on juge du désespoir de Cyrus Smith et de ses

compagnons, quand ils lurent ces mots:

«Vendredi, 6 h. matin.

«Plateau envahi par les convicts!

«Nab.»

Ils se regardèrent sans prononcer un mot, puis ils rentrèrent dans

la maison. Que devaient-ils faire?

Les convicts au plateau de Grande-vue, c'était le désastre, la

dévastation, la ruine!

Harbert, en voyant rentrer l'ingénieur, le reporter et Pencroff,

comprit que la situation venait de s'aggraver, et quand il aperçut

Jup, il ne douta plus qu'un malheur ne menaçât Granite-House.

«Monsieur Cyrus, dit-il, je veux partir. Je puis supporter la

route! Je veux partir!»

Gédéon Spilett s'approcha d'Harbert. Puis, après l'avoir regardé.

«Partons donc!» dit-il.

La question fut vite décidée de savoir si Harbert serait

transporté sur une civière ou dans le chariot qui avait été amené

par Ayrton au corral. La civière aurait eu des mouvements plus

doux pour le blessé, mais elle nécessitait deux porteurs, c'est-à-

dire que deux fusils manqueraient à la défense, si une attaque se

produisait en route.

Ne pouvait-on, au contraire, en employant le chariot, laisser tous

les bras disponibles? Était-il donc impossible d'y placer les

matelas sur lesquels reposait Harbert et de s'avancer avec tant de

précaution que tout choc lui fût évité? On le pouvait.

Le chariot fut amené. Pencroff y attela l'onagga.

Cyrus Smith et le reporter soulevèrent les matelas d'Harbert, et

ils les posèrent sur le fond du chariot entre les deux ridelles.

Le temps était beau. De vifs rayons de soleil se glissaient à

travers les arbres.

«Les armes sont-elles prêtes?» demanda Cyrus Smith.

Elles l'étaient. L'ingénieur et Pencroff, armés chacun d'un fusil

à deux coups, et Gédéon Spilett, tenant sa carabine, n'avaient

plus qu'à partir.

«Es-tu bien, Harbert? demanda l'ingénieur.

-- Ah! Monsieur Cyrus, répondit le jeune garçon, soyez tranquille,

je ne mourrai pas en route!»

En parlant ainsi, on voyait que le pauvre enfant faisait appel à

toute son énergie, et que, par une suprême volonté, il retenait

ses forces prêtes à s'éteindre.

L'ingénieur sentit son coeur se serrer douloureusement.

Il hésita encore à donner le signal du départ. Mais c'eût été

désespérer Harbert, le tuer peut-être.

«En route!» dit Cyrus Smith.

La porte du corral fut ouverte. Jup et Top, qui savaient se taire

à propos, se précipitèrent en avant. Le chariot sortit, la porte

fut refermée, et l'onagga, dirigé par Pencroff, s'avança d'un pas

lent.

Certes, mieux aurait valu prendre une route autre que celle qui

allait directement du corral à Granite-House, mais le chariot eût

éprouvé de grandes difficultés à se mouvoir sous bois. Il fallut

donc suivre cette voie, bien qu'elle dût être connue des convicts.

Cyrus Smith et Gédéon Spilett marchaient de chaque côté du

chariot, prêts à répondre à toute attaque. Toutefois, il n'était

pas probable que les convicts eussent encore abandonné le plateau

de Grande-vue. Le billet de Nab avait évidemment été écrit et

envoyé dès que les convicts s'y étaient montrés. Or, ce billet

était daté de six heures du matin, et l'agile orang, habitué à

venir fréquemment au corral, avait mis à peine trois quarts

d'heure à franchir les cinq milles qui le séparaient de Granite-

House. La route devait donc être sûre en ce moment, et, s'il y

avait à faire le coup de feu, ce ne serait vraisemblablement

qu'aux approches de Granite-House.

Cependant, les colons se tenaient sévèrement sur leurs gardes. Top

et Jup, celui-ci armé de son bâton, tantôt en avant, tantôt

battant le bois sur les côtés du chemin, ne signalaient aucun

danger.

Le chariot avançait lentement, sous la direction de Pencroff. Il

avait quitté le corral à sept heures et demie. Une heure après,

quatre milles sur cinq avaient été franchis, sans qu'il se fût

produit aucun incident.

La route était déserte comme toute cette partie du bois de jacamar

qui s'étendait entre la Mercy et le lac. Aucune alerte n'eut lieu.

Les taillis semblaient être aussi déserts qu'au jour où les colons

atterrirent sur l'île.

On approchait du plateau. Un mille encore, et on apercevrait le

ponceau du creek glycérine. Cyrus Smith ne doutait pas que ce

ponceau ne fût en place, soit que les convicts fussent entrés par

cet endroit, soit que, après avoir passé un des cours d'eau qui

fermaient l'enceinte, ils eussent pris la précaution de

l'abaisser, afin de se ménager une retraite. Enfin, la trouée des

derniers arbres laissa voir l'horizon de mer. Mais le chariot

continua sa marche, car aucun de ses défenseurs ne pouvait songer

à l'abandonner. En ce moment, Pencroff arrêta l'onagga, et d'une

voix terrible:

«Ah! Les misérables!» s'écria-t-il.

Et de la main il montra une épaisse fumée qui tourbillonnait au-

dessus du moulin, des étables et des bâtiments de la basse-cour.

Un homme s'agitait au milieu de ces vapeurs.

C'était Nab.

Ses compagnons poussèrent un cri. Il les entendit et courut à

eux...

Les convicts avaient abandonné le plateau depuis une demi-heure

environ, après l'avoir dévasté!

«Et M Harbert?» s'écria Nab.

Gédéon Spilett revint en ce moment au chariot.

Harbert avait perdu connaissance!

CHAPITRE X

Des convicts, des dangers qui menaçaient Granite-House, des ruines

dont le plateau était couvert, il ne fut plus question. L'état

d'Harbert dominait tout. Le transport lui avait-il été funeste, en

provoquant quelque lésion intérieure? Le reporter ne pouvait le

dire, mais ses compagnons et lui étaient désespérés.

Le chariot fut amené au coude de la rivière. Là, quelques

branches, disposées en forme de civière, reçurent les matelas sur

lesquels reposait Harbert évanoui. Dix minutes après, Cyrus Smith,

Gédéon Spilett et Pencroff étaient au pied de la muraille,

laissant à Nab le soin de reconduire le chariot sur le plateau de

Grande-vue.

L'ascenseur fut mis en mouvement, et bientôt Harbert était étendu

sur sa couchette de Granite-House.

Les soins qui lui furent prodigués le ramenèrent à la vie. Il

sourit un instant en se retrouvant dans sa chambre, mais il put à

peine murmurer quelques paroles, tant sa faiblesse était grande.

Gédéon Spilett visita ses plaies. Il craignait qu'elles ne se

fussent rouvertes, étant imparfaitement cicatrisées... il n'en

était rien.

D'où venait donc cette prostration? Pourquoi l'état d'Harbert

avait-il empiré?

Le jeune garçon fut pris alors d'une sorte de sommeil fiévreux, et

le reporter et Pencroff demeurèrent près de son lit.

Pendant ce temps, Cyrus Smith mettait Nab au courant de ce qui

s'était passé au corral, et Nab racontait à son maître les

événements dont le plateau venait d'être le théâtre.

C'était seulement pendant la nuit précédente que les convicts

s'étaient montrés sur la lisière de la forêt, aux approches du

creek glycérine. Nab, qui veillait près de la basse-cour, n'avait

pas hésité à faire feu sur l'un de ces pirates, qui se disposait à

traverser le cours d'eau; mais, dans cette nuit assez obscure, il

n'avait pu savoir si ce misérable avait été atteint. En tout cas,

cela n'avait pas suffi pour écarter la bande, et Nab n'eut que le

temps de remonter à Granite-House, où il se trouva, du moins, en

sûreté.

Mais que faire alors? Comment empêcher les dévastations dont les

convicts menaçaient le plateau? Nab avait-il un moyen de prévenir

son maître? Et d'ailleurs, dans quelle situation se trouvaient

eux-mêmes les hôtes du corral?

Cyrus Smith et ses compagnons étaient partis depuis le 11

novembre, et l'on était au 29. Il y avait donc dix-neuf jours que

Nab n'avait eu d'autres nouvelles que celles que Top lui avait

apportées, nouvelles désastreuses: Ayrton disparu, Harbert

grièvement blessé, l'ingénieur, le reporter, le marin, pour ainsi

dire, emprisonnés dans le corral! Que faire? se demandait le

pauvre Nab. Pour lui personnellement, il n'avait rien à craindre,

car les convicts ne pouvaient l'atteindre dans Granite-House.

Mais les constructions, les plantations, tous ces aménagements à

la merci des pirates! Ne convenait-il pas de laisser Cyrus Smith

juge de ce qu'il aurait à faire et de le prévenir, au moins, du

danger qui le menaçait?

Nab eut alors la pensée d'employer Jup et de lui confier un

billet. Il connaissait l'extrême intelligence de l'orang, qui

avait été souvent mise à l'épreuve. Jup comprenait ce mot de

corral, qui avait été souvent prononcé devant lui, et l'on se

rappelle même que bien souvent il y avait conduit le chariot en

compagnie de Pencroff. Le jour n'avait pas encore paru. L'agile

orang saurait bien passer inaperçu dans ces bois, dont les

convicts, d'ailleurs, devraient le croire un des habitants

naturels.

Nab n'hésita pas. Il écrivit le billet, il l'attacha au cou de

Jup, il amena le singe à la porte de Granite-House, de laquelle il

laissa dérouler une longue corde jusqu'à terre; puis, à plusieurs

reprises, il répéta ces mots:

«Jup! Jup! Corral! Corral!»

L'animal comprit, saisit la corde, se laissa glisser rapidement

jusqu'à la grève et disparut dans l'ombre, sans que l'attention

des convicts eût été aucunement éveillée.

«Tu as bien fait, Nab, répondit Cyrus Smith, mais, en ne nous

prévenant pas, peut-être aurais-tu mieux fait encore!»

Et, en parlant ainsi, Cyrus Smith songeait à Harbert, dont le

transport semblait avoir si gravement compromis la convalescence.

Nab acheva son récit. Les convicts ne s'étaient point montrés sur

la grève. Ne connaissant pas le nombre des habitants de l'île, ils

pouvaient supposer que Granite-House était défendu par une troupe

importante. Ils devaient se rappeler que, pendant l'attaque du

brick, de nombreux coups de feu les avaient accueillis, tant des

roches inférieures que des roches supérieures, et, sans doute, ils

ne voulurent pas s'exposer. Mais le plateau de Grande-vue leur

était ouvert et n'était point enfilé par les feux de Granite-

House. Ils s'y livrèrent donc à leur instinct de déprédation,

saccageant, brûlant, faisant le mal pour le mal, et ils ne se

retirèrent qu'une demi-heure avant l'arrivée des colons, qu'ils

devaient croire encore confinés au corral.

Nab s'était précipité hors de sa retraite. Il était remonté sur le

plateau, au risque d'y recevoir quelque balle, il avait essayé

d'éteindre l'incendie qui consumait les bâtiments de la basse-

cour, et il avait lutté, mais inutilement, contre le feu, jusqu'au

moment où le chariot parut sur la lisière du bois.

Tels avaient été ces graves événements. La présence des convicts

constituait une menace permanente pour les colons de l'île

Lincoln, jusque-là si heureux, et qui pouvaient s'attendre à de

plus grands malheurs encore!

Gédéon Spilett demeura à Granite-House près d'Harbert et de

Pencroff, tandis que Cyrus Smith, accompagné de Nab, allait juger

par lui-même de l'étendue du désastre.

Il était heureux que les convicts ne se fussent pas avancés

jusqu'au pied de Granite-House. Les ateliers des cheminées

n'auraient pas échappé à la dévastation. Mais, après tout, ce mal

eût été peut-être plus facilement réparable que les ruines

accumulées sur le plateau de Grande-vue!

Cyrus Smith et Nab se dirigèrent vers la Mercy et en remontèrent

la rive gauche, sans rencontrer aucune trace du passage des

convicts. De l'autre côté de la rivière, dans l'épaisseur du bois,

ils n'aperçurent non plus aucun indice suspect.

D'ailleurs, voici ce qu'on pouvait admettre, suivant toute

probabilité: ou les convicts connaissaient le retour des colons à

Granite-House, car ils avaient pu les voir passer sur la route du

corral; ou, après la dévastation du plateau, ils s'étaient

enfoncés dans le bois de jacamar, en suivant le cours de la Mercy,

et ils ignoraient ce retour.

Dans le premier cas, ils avaient dû retourner vers le corral,

maintenant sans défenseurs, et qui renfermait des ressources

précieuses pour eux.

Dans le second, ils avaient dû regagner leur campement, et

attendre là quelque occasion de recommencer l'attaque.

Il y aurait donc lieu de les prévenir; mais toute entreprise

destinée à en débarrasser l'île était encore subordonnée à la

situation d'Harbert. En effet, Cyrus Smith n'aurait pas trop de

toutes ses forces, et personne ne pouvait, en ce moment, quitter

Granite-House.

L'ingénieur et Nab arrivèrent sur le plateau. C'était une

désolation. Les champs avaient été piétinés. Les épis de la

moisson, qui allait être faite, gisaient sur le sol. Les autres

plantations n'avaient pas moins souffert. Le potager était

bouleversé.

Heureusement, Granite-House possédait une réserve de graines qui

permettait de réparer ces dommages.

Quant au moulin et aux bâtiments de la basse-cour, à l'étable des

onaggas, le feu avait tout détruit. Quelques animaux effarés

rôdaient à travers le plateau. Les volatiles, qui s'étaient

réfugiés pendant l'incendie sur les eaux du lac, revenaient déjà à

leur emplacement habituel et barbotaient sur les rives. Là, tout

serait à refaire.

La figure de Cyrus Smith, plus pâle que d'ordinaire, dénotait une

colère intérieure qu'il ne dominait pas sans peine, mais il ne

prononça pas une parole.

Une dernière fois il regarda ses champs dévastés, la fumée qui

s'élevait encore des ruines, puis il revint à Granite-House.

Les jours qui suivirent furent les plus tristes que les colons

eussent jusqu'alors passés dans l'île! La faiblesse d'Harbert

s'accroissait visiblement. Il semblait qu'une maladie plus grave,

conséquence du profond trouble physiologique qu'il avait subi,

menaçât de se déclarer, et Gédéon Spilett pressentait une telle

aggravation dans son état, qu'il serait impuissant à la combattre!

En effet, Harbert demeurait dans une sorte d'assoupissement

presque continu, et quelques symptômes de délire commencèrent à se

manifester. Des tisanes rafraîchissantes, voilà les seuls remèdes

qui fussent à la disposition des colons. La fièvre n'était pas

encore très forte, mais bientôt elle parut vouloir s'établir par

accès réguliers.

Gédéon Spilett le reconnut le 6 décembre. Le pauvre enfant, dont

les doigts, le nez, les oreilles devinrent extrêmement pâles, fut

d'abord pris de frissons légers, d'horripilations, de

tremblements.

Son pouls était petit et irrégulier, sa peau sèche, sa soif

intense. À cette période succéda bientôt une période de chaleur;

le visage s'anima, la peau rougit, le pouls s'accéléra; puis une

sueur abondante se manifesta, à la suite de laquelle la fièvre

parut diminuer. L'accès avait duré cinq heures environ.

Gédéon Spilett n'avait pas quitté Harbert, qui était pris

maintenant d'une fièvre intermittente, ce n'était que trop

certain, et cette fièvre, il fallait à tout prix la couper avant

qu'elle devînt plus grave.

«Et pour la couper, dit Gédéon Spilett à Cyrus Smith, il faut un

fébrifuge.

-- Un fébrifuge!... répondit l'ingénieur. Nous n'avons ni

quinquina, ni sulfate de quinine!

-- Non, dit Gédéon Spilett, mais il y a des saules sur le bord du

lac, et l'écorce de saule peut quelquefois remplacer la quinine.

-- Essayons donc sans perdre un instant!» répondit Cyrus Smith.

L'écorce de saule, en effet, a été justement considérée comme un

succédané du quinquina, aussi bien que le marronnier de l'Inde, la

feuille de houx, la serpentaire, etc. Il fallait évidemment

essayer de cette substance, bien qu'elle ne valût pas le

quinquina, et l'employer à l'état naturel, puisque les moyens

manquaient pour en extraire l'alcaloïde, c'est-à-dire la salicine.

Cyrus Smith alla lui-même couper sur le tronc d'une espèce de

saule noir quelques morceaux d'écorce; il les rapporta à Granite-

House, il les réduisit en poudre, et cette poudre fut administrée

le soir même à Harbert.

La nuit se passa sans incidents graves. Harbert eut quelque

délire, mais la fièvre ne reparut pas dans la nuit, et elle ne

revint pas davantage le jour suivant.

Pencroff reprit quelque espoir. Gédéon Spilett ne disait rien. Il

pouvait se faire que les intermittences ne fussent pas

quotidiennes, que la fièvre fût tierce, en un mot, et qu'elle

revînt le lendemain. Aussi, ce lendemain, l'attendit-on avec la

plus vive anxiété.

On pouvait remarquer, en outre, que, pendant la période

apyrexique, Harbert demeurait comme brisé, ayant la tête lourde et

facile aux étourdissements. Autre symptôme qui effraya au dernier

point le reporter: le foie d'Harbert commençait à se

congestionner, et bientôt un délire plus intense démontra que son

cerveau se prenait aussi.

Gédéon Spilett fut atterré devant cette nouvelle complication. Il

emmena l'ingénieur à part.

«C'est une fièvre pernicieuse! lui dit-il.

-- Une fièvre pernicieuse! s'écria Cyrus Smith. Vous vous trompez,

Spilett. Une fièvre pernicieuse ne se déclare pas spontanément. Il

faut en avoir eu le germe!...

-- Je ne me trompe pas, répondit le reporter. Harbert aura sans

doute contracté ce germe dans les marais de l'île, et cela suffit.

Il a déjà éprouvé un premier accès. Si un second accès survient,

et si nous ne parvenons pas à empêcher le troisième... il est

perdu!...

-- Mais cette écorce de saule?...

-- Elle est insuffisante, répondit le reporter, et un troisième

accès de fièvre pernicieuse qu'on ne coupe pas au moyen de la

quinine est toujours mortel!»

Heureusement, Pencroff n'avait rien entendu de cette conversation.

Il fût devenu fou.

On comprend dans quelles inquiétudes furent l'ingénieur et le

reporter pendant cette journée du 7 novembre et pendant la nuit

qui la suivit.

Vers le milieu de la journée, le second accès se produisit. La

crise fut terrible. Harbert se sentait perdu! Il tendait ses bras

vers Cyrus Smith, vers Spilett, vers Pencroff! Il ne voulait pas

mourir!... cette scène fut déchirante. Il fallut éloigner

Pencroff.

L'accès dura cinq heures. Il était évident qu'Harbert n'en

supporterait pas un troisième.

La nuit fut affreuse. Dans son délire, Harbert disait des choses

qui fendaient le coeur de ses compagnons! Il divaguait, il luttait

contre les convicts, il appelait Ayrton! Il suppliait cet être

mystérieux, ce protecteur, disparu maintenant, et dont l'image

l'obsédait... Puis il retombait dans une prostration profonde qui

l'anéantissait tout entier... Plusieurs fois, Gédéon Spilett crut

que le pauvre garçon était mort!

La journée du lendemain, 8 décembre, ne fut qu'une succession de

faiblesses. Les mains amaigries d'Harbert se crispaient à ses

draps. On lui avait administré de nouvelles doses d'écorce pilée,

mais le reporter n'en attendait plus aucun résultat.

«Si avant demain matin nous ne lui avons pas donné un fébrifuge

plus énergique, dit le reporter, Harbert sera mort!»

La nuit arriva, -- la dernière nuit sans doute de cet enfant

courageux, bon, intelligent, si supérieur à son âge, et que tous

aimaient comme leur fils! Le seul remède qui existât contre cette

terrible fièvre pernicieuse, le seul spécifique qui pût la

vaincre, ne se trouvait pas dans l'île Lincoln!

Pendant cette nuit du 8 au 9 décembre, Harbert fut repris d'un

délire plus intense. Son foie était horriblement congestionné, son

cerveau attaqué, et déjà il était impossible qu'il reconnût

personne.

Vivrait-il jusqu'au lendemain, jusqu'à ce troisième accès qui

devait immanquablement l'emporter? Ce n'était plus probable. Ses

forces étaient épuisées, et, dans l'intervalle des crises, il

était comme inanimé.

Vers trois heures du matin, Harbert poussa un cri effrayant. Il

sembla se tordre dans une suprême convulsion. Nab, qui était près

de lui, épouvanté, se précipita dans la chambre voisine, où

veillaient ses compagnons!

Top, en ce moment, aboya d'une façon étrange...

Tous rentrèrent aussitôt et parvinrent à maintenir l'enfant

mourant, qui voulait se jeter hors de son lit, pendant que Gédéon

Spilett, lui prenant le bras, sentait son pouls remonter peu à

peu...

Il était cinq heures du matin. Les rayons du soleil levant

commençaient à se glisser dans les chambres de Granite-House. Une

belle journée s'annonçait, et cette journée allait être la

dernière du pauvre Harbert!... un rayon se glissa jusqu'à la table

qui était placée près du lit.

Soudain, Pencroff, poussant un cri, montra un objet placé sur

cette table... c'était une petite boîte oblongue, dont le

couvercle portait ces mots: sulfate de quinine.

CHAPITRE XI

Gédéon Spilett prit la boîte, il l'ouvrit. Elle contenait environ

deux cents grains d'une poudre blanche dont il porta quelques

particules à ses lèvres. L'extrême amertume de cette substance ne

pouvait le tromper. C'était bien le précieux alcaloïde du

quinquina, l'anti-périodique par excellence.

Il fallait sans hésiter administrer cette poudre à Harbert.

Comment elle se trouvait là, on le discuterait plus tard.

«Du café», demanda Gédéon Spilett.

Quelques instants après, Nab apportait une tasse de l'infusion

tiède. Gédéon Spilett y jeta environ dix-huit grains de la

quinine, et on parvint à faire boire cette mixture à Harbert.

Il était temps encore, car le troisième accès de la fièvre

pernicieuse ne s'était pas manifesté!

Et, qu'il soit permis d'ajouter, il ne devait pas revenir!

D'ailleurs, il faut le dire aussi, tous avaient repris espoir.

L'influence mystérieuse s'était de nouveau exercée, et dans un

moment suprême, quand on désespérait d'elle!... Au bout de

quelques heures, Harbert reposait plus paisiblement. Les colons

purent causer alors de cet incident. L'intervention de l'inconnu

était plus évidente que jamais. Mais comment avait-il pu pénétrer

pendant la nuit jusque dans Granite-House?

C'était absolument inexplicable, et, en vérité, la façon dont

procédait le «génie de l'île» était non moins étrange que le génie

lui-même.

Durant cette journée, et de trois heures en trois heures environ,

le sulfate de quinine fut administré à Harbert.

Harbert, dès le lendemain, éprouvait une certaine amélioration.

Certes, il n'était pas guéri, et les fièvres intermittentes sont

sujettes à de fréquentes et dangereuses récidives, mais les soins

ne lui manquèrent pas. Et puis, le spécifique était là, et non

loin, sans doute, celui qu'il l'avait apporté! Enfin, un immense

espoir revint au coeur de tous.

Cet espoir ne fut pas trompé. Dix jours après, le 20 décembre,

Harbert entrait en convalescence. Il était faible encore, et une

diète sévère lui avait été imposée, mais aucun accès n'était

revenu. Et puis, le docile enfant se soumettait si volontiers à

toutes les prescriptions qu'on lui imposait! Il avait tant envie

de guérir!

Pencroff était comme un homme qu'on a retiré du fond d'un abîme.

Il avait des crises de joie qui tenaient du délire. Après que le

moment du troisième accès eut été passé, il avait serré le

reporter dans ses bras à l'étouffer. Depuis lors, il ne l'appela

plus que le docteur Spilett.

Restait à découvrir le vrai docteur.

«On le découvrira!» répétait le marin.

Et certes, cet homme, quel qu'il fût, devait s'attendre à quelque

rude embrassade du digne Pencroff!

Le mois de décembre se termina, et avec lui cette année 1867,

pendant laquelle les colons de l'île Lincoln venaient d'être si

durement éprouvés. Ils entrèrent dans l'année 1868 avec un temps

magnifique, une chaleur superbe, une température tropicale, que la

brise de mer venait heureusement rafraîchir.

Harbert renaissait, et de son lit, placé près d'une des fenêtres

de Granite-House, il humait cet air salubre, chargé d'émanations

salines, qui lui rendait la santé. Il commençait à manger, et dieu

sait quels bons petits plats, légers et savoureux, lui préparait

Nab!

«C'était à donner envie d'avoir été mourant!» disait Pencroff.

Pendant toute cette période, les convicts ne s'étaient pas montrés

une seule fois aux environs de Granite-House. D'Ayrton, point de

nouvelles, et, si l'ingénieur et Harbert conservaient encore

quelque espoir de le retrouver, leurs compagnons ne mettaient plus

en doute que le malheureux n'eût succombé. Toutefois, ces

incertitudes ne pouvaient durer, et, dès que le jeune garçon

serait valide, l'expédition, dont le résultat devait être si

important, serait entreprise. Mais il fallait attendre un mois

peut-être, car ce ne serait pas trop de toutes les forces de la

colonie pour avoir raison des convicts.

Du reste, Harbert allait de mieux en mieux. La congestion du foie

avait disparu, et les blessures pouvaient être considérées comme

cicatrisées définitivement.

Pendant ce mois de janvier, d'importants travaux furent faits au

plateau de Grande-vue; mais ils consistèrent uniquement à sauver

ce qui pouvait l'être des récoltes dévastées, soit en blé, soit en

légumes. Les graines et les plants furent recueillis, de manière à

fournir une nouvelle moisson pour la demi-saison prochaine.

Quant à relever les bâtiments de la basse-cour, le moulin, les

écuries, Cyrus Smith préféra attendre.

Tandis que ses compagnons et lui seraient à la poursuite des

convicts, ceux-ci pourraient bien rendre une nouvelle visite au

plateau, et il ne fallait pas leur donner sujet de reprendre leur

métier de pillards et d'incendiaires. Quand on aurait purgé l'île

de ces malfaiteurs, on verrait à réédifier.

Le jeune convalescent avait commencé à se lever dans la seconde

quinzaine du mois de janvier, d'abord une heure par jour, puis

deux, puis trois. Les forces lui revenaient à vue d'oeil, tant sa

constitution était vigoureuse. Il avait dix-huit ans alors. Il

était grand et promettait de devenir un homme de noble et belle

prestance.

À partir de ce moment, sa convalescence, tout en exigeant encore

quelques soins, -- et le docteur Spilett se montrait fort sévère,

-- marcha régulièrement.

Vers la fin du mois, Harbert parcourait déjà le plateau de Grande-

vue et les grèves. Quelques bains de mer qu'il prit en compagnie

de Pencroff et de Nab lui firent le plus grand bien. Cyrus Smith

crut pouvoir d'ores et déjà indiquer le jour du départ, qui fut

fixé au 15 février prochain. Les nuits, très claires à cette

époque de l'année, seraient propices aux recherches qu'il

s'agissait de faire sur toute l'île.

Les préparatifs exigés par cette exploration furent don commencés,

et ils devaient être importants, car les colons s'étaient jurés de

ne point rentrer à Granite-House avant que leur double but eût été

atteint: d'une part, détruire les convicts et retrouver Ayrton,

s'il vivait encore; de l'autre, découvrir celui qui présidait si

efficacement aux destinées de la colonie. De l'île Lincoln, les

colons connaissaient à fond toute la côte orientale depuis le cap

griffe jusqu'aux caps mandibules, les vastes marais des tadornes,

les environs du lac Grant, les bois de jacamar compris entre la

route du corral et la Mercy, les cours de la Mercy et du creek

rouge, et enfin les contreforts du mont Franklin, entre lesquels

avait été établi le corral.

Ils avaient exploré, mais d'une manière imparfaite seulement, le

vaste littoral de la baie Washington depuis le cap griffe jusqu'au

promontoire du reptile, la lisière forestière et marécageuse de la

côte ouest, et ces interminables dunes qui finissaient à la gueule

entr'ouverte du golfe du requin.

Mais ils n'avaient reconnu en aucune façon les larges portions

boisées qui couvraient la presqu'île serpentine, toute la droite

de la Mercy, la rive gauche de la rivière de la chute, et

l'enchevêtrement de ces contreforts et de ces contre-vallées qui

supportaient les trois quarts de la base du mont Franklin à

l'ouest, au nord et à l'est, là où tant de retraites profondes

existaient sans doute. Par conséquent, plusieurs milliers d'acres

de l'île avaient encore échappé à leurs investigations.

Il fut donc décidé que l'expédition se porterait à travers le Far-

West, de manière à englober toute la partie située sur la droite

de la Mercy.

Peut-être eût-il mieux valu se diriger d'abord sur le corral, où

l'on devait craindre que les convicts ne se fussent de nouveau

réfugiés, soit pour le piller, soit pour s'y installer. Mais, ou

la dévastation du corral était un fait accompli maintenant, et il

était trop tard pour l'empêcher, ou les convicts avaient eu

intérêt à s'y retrancher, et il serait toujours temps d'aller les

relancer dans leur retraite.

Donc, après discussion, le premier plan fut maintenu, et les

colons résolurent de gagner à travers bois le promontoire du

reptile. Ils chemineraient à la hache et jetteraient ainsi le

premier tracé d'une route qui mettrait en communication Granite-

House et l'extrémité de la presqu'île, sur une longueur de seize à

dix-sept milles.

Le chariot était en parfait état. Les onaggas, bien reposés,

pourraient fournir une longue traite.

Vivres, effets de campement, cuisine portative, ustensiles divers

furent chargés sur le chariot, ainsi que les armes et les

munitions choisies avec soin dans l'arsenal maintenant si complet

de Granite-House. Mais il ne fallait pas oublier que les convicts

couraient peut-être les bois, et que, au milieu de ces épaisses

forêts, un coup de fusil était vite tiré et reçu. De là, nécessité

pour la petite troupe des colons de rester compacte et de ne se

diviser sous aucun prétexte.

Il fut également décidé que personne ne resterait à Granite-House.

Top et Jup, eux-mêmes, devaient faire partie de l'expédition.

L'inaccessible demeure pouvait se garder toute seule.

Le 14 février, veille du départ, était un dimanche.

Il fut consacré tout entier au repos et sanctifié par les actions

de grâces, que les colons adressèrent au créateur. Harbert,

entièrement guéri, mais un peu faible encore, aurait une place

réservée sur le chariot.

Le lendemain, au point du jour, Cyrus Smith prit les mesures

nécessaires pour mettre Granite-House à l'abri de toute invasion.

Les échelles qui servaient autrefois à l'ascension furent

apportées aux cheminées et profondément enterrées dans le sable,

de manière qu'elles pussent servir au retour, car le tambour de

l'ascenseur fut démonté, et il ne resta plus rien de l'appareil.

Pencroff resta le dernier dans Granite-House pour achever cette

besogne, et il en redescendit au moyen d'une corde dont le double

était maintenu en bas, et qui, une fois ramenée au sol, ne laissa

plus subsister aucune communication entre le palier supérieur et

la grève.

Le temps était magnifique.

«Une chaude journée qui se prépare! dit joyeusement le reporter.

-- Bah! Docteur Spilett, répondit Pencroff, nous cheminerons à

l'abri des arbres et nous n'apercevrons même pas le soleil!

-- En route!» dit l'ingénieur.

Le chariot attendait sur le rivage, devant les cheminées. Le

reporter avait exigé qu'Harbert y prît place, au moins pendant les

premières heures du voyage, et le jeune garçon dut se soumettre

aux prescriptions de son médecin.

Nab se mit en tête des onaggas. Cyrus Smith, le reporter et le

marin prirent les devants. Top gambadait d'un air joyeux. Harbert

avait offert une place à Jup dans son véhicule, et Jup avait

accepté sans façon. Le moment du départ était arrivé, et la petite

troupe se mit en marche.

Le chariot tourna d'abord l'angle de l'embouchure, puis, après

avoir remonté pendant un mille la rive gauche de la Mercy, il

traversa le pont au bout duquel s'amorçait la route de port-

ballon, et, là, les explorateurs, laissant cette route sur leur

gauche, commencèrent à s'enfoncer sous le couvert de ces immenses

bois qui formaient la région du Far-West.

Pendant les deux premiers milles, les arbres, largement espacés,

permirent au chariot de circuler librement; de temps en temps il

fallait trancher quelques lianes et des forêts de broussailles,

mais aucun obstacle sérieux n'arrêta la marche des colons.

L'épaisse ramure des arbres entretenait une ombre fraîche sur le

sol. Déodars, douglas, casuarinas, banksias, gommiers, dragonniers

et autres essences déjà reconnues, se succédaient au delà des

limites du regard. Le monde des oiseaux habituels à l'île s'y

retrouvait au complet, tétras, jacamars, faisans, loris et toute

la famille babillarde des kakatoès, perruches et perroquets.

Agoutis, kangourous, cabiais filaient entre les herbes, et tout

cela rappelait aux colons les premières excursions qu'ils avaient

faites à leur arrivée sur l'île.

«Toutefois, fit observer Cyrus Smith, je remarque que ces animaux,

quadrupèdes et volatiles, sont plus craintifs qu'autrefois. Ces

bois ont donc été récemment parcourus par les convicts, dont nous

devons retrouver certainement des traces.»

Et, en effet, en maint endroit, on put reconnaître le passage plus

ou moins récent d'une troupe d'hommes: ici, des brisées faites aux

arbres, peut-être dans le but de jalonner le chemin; là, des

cendres d'un foyer éteint, et des empreintes de pas que certaines

portions glaiseuses du sol avaient conservées. Mais, en somme,

rien qui parût appartenir à un campement définitif.

L'ingénieur avait recommandé à ses compagnons de s'abstenir de

chasser. Les détonations des armes à feu auraient pu donner

l'éveil aux convicts, qui rôdaient peut-être dans la forêt.

D'ailleurs, les chasseurs auraient nécessairement été entraînés à

quelque distance du chariot, et il était sévèrement interdit de

marcher isolément.

Dans la seconde partie de la journée, à six milles environ de

Granite-House, la circulation devint assez difficile. Afin de

passer certains fourrés, il fallut abattre des arbres et faire un

chemin. Avant de s'y engager, Cyrus Smith avait soin d'envoyer

dans ces épais taillis Top et Jup, qui accomplissaient

consciencieusement leur mandat, et quand le chien et l'orang

revenaient sans avoir rien signalé, c'est qu'il n'y avait rien à

craindre, ni de la part des convicts, ni de la part des fauves, --

deux sortes d'individus du règne animal que leurs féroces

instincts mettaient au même niveau.

Le soir de cette première journée, les colons campèrent à neuf

milles environ de Granite-House, sur le bord d'un petit affluent

de la Mercy, dont ils ignoraient l'existence, et qui devait se

rattacher au système hydrographique auquel ce sol devait son

étonnante fertilité.

On soupa copieusement, car l'appétit des colons était fortement

aiguisé, et les mesures furent prises pour que la nuit se passât

sans encombre. Si l'ingénieur n'avait eu affaire qu'à des animaux

féroces, jaguars ou autres, il eût simplement allumé des feux

autour de son campement, ce qui eût suffi à le défendre; mais les

convicts, eux, eussent été plutôt attirés qu'arrêtés par ces

flammes, et mieux valait dans ce cas s'entourer de profondes

ténèbres.

La surveillance fut, d'ailleurs, sévèrement organisée. Deux des

colons durent veiller ensemble, et, de deux heures en deux heures,

il était convenu qu'ils seraient relevés par leurs camarades. Or,

comme, malgré ses réclamations, Harbert fut dispensé de garde,

Pencroff et Gédéon Spilett, d'une part, l'ingénieur et Nab, de

l'autre, montèrent la garde à tour de rôle aux approches du

campement.

Du reste, il y eut à peine quelques heures de nuit.

L'obscurité était due plutôt à l'épaisseur des ramures qu'à la

disparition du soleil. Le silence fut à peine troublé par de

rauques hurlements de jaguars et des ricanements de singes, qui

semblaient agacer particulièrement maître Jup.

La nuit se passa sans incident, et le lendemain, 16 février, la

marche, plutôt lente que pénible, fut reprise à travers la forêt.

Ce jour-là, on ne put franchir que six milles, car à chaque

instant il fallait se frayer une route à la hache. Véritables

«setlers», les colons épargnaient les grands et beaux arbres, dont

l'abatage, d'ailleurs, leur eût coûté d'énormes fatigues, et ils

sacrifiaient les petits; mais il en résultait que la route prenait

une direction peu rectiligne et s'allongeait de nombreux détours.

Pendant cette journée, Harbert découvrit des essences nouvelles,

dont la présence n'avait pas encore été signalée dans l'île,

telles que des fougères arborescentes, avec palmes retombantes,

qui semblaient s'épancher comme les eaux d'une vasque, des

caroubiers, dont les onaggas broutèrent avec avidité les longues

gousses et qui fournirent des pulpes sucrées d'un goût excellent.

Là, les colons retrouvèrent aussi de magnifiques kauris, disposés

par groupes, et dont les troncs cylindriques, couronnés d'un cône

de verdure, s'élevaient à une hauteur de deux cents pieds.

C'étaient bien là ces arbres-rois de la Nouvelle-Zélande, aussi

célèbres que les cèdres du Liban.

Quant à la faune, elle ne présenta pas d'autres échantillons que

ceux dont les chasseurs avaient eu connaissance jusqu'alors.

Cependant, ils entrevirent, mais sans pouvoir l'approcher, un

couple de ces grands oiseaux qui sont particuliers à l'Australie,

sortes de casoars, que l'on nomme émeus, et qui, hauts de cinq

pieds et bruns de plumage, appartiennent à l'ordre des échassiers.

Top s'élança après eux de toute la vitesse de ses quatre pattes,

mais les casoars le distancèrent aisément, tant leur rapidité

était prodigieuse.

Quant aux traces laissées par les convicts dans la forêt, on en

releva quelques-unes encore. Près d'un feu qui paraissait avoir

été récemment éteint, les colons remarquèrent des empreintes qui

furent observées avec une extrême attention. En les mesurant l'une

après l'autre suivant leur longueur et leur largeur, on retrouva

aisément la trace des pieds de cinq hommes. Les cinq convicts

avaient évidemment campé en cet endroit; mais -- et c'était là

l'objet d'un examen si minutieux! -- on ne put découvrir une

sixième empreinte, qui, dans ce cas, eût été celle du pied

d'Ayrton.

«Ayrton n'était pas avec eux! dit Harbert.

-- Non, répondit Pencroff, et, s'il n'était pas avec eux, c'est

que ces misérables l'avaient déjà tué! Mais ces gueux-là n'ont

donc pas une tanière où on puisse aller les traquer comme des

tigres!

-- Non, répondit le reporter. Il est plus probable qu'ils vont à

l'aventure, et c'est leur intérêt d'errer ainsi jusqu'au moment où

ils seront les maîtres de l'île.

-- Les maîtres de l'île! s'écria le marin. Les maîtres de

l'île!...» répéta-t-il, et sa voix était étranglée comme si un

poignet de fer l'eût saisi à la gorge.

Puis, d'un ton plus calme:

«Savez-vous, Monsieur Cyrus, dit-il, quelle est la balle que j'ai

fourrée dans mon fusil?

-- Non, Pencroff!

-- C'est la balle qui a traversé la poitrine d'Harbert, et je vous

promets que celle-là ne manquera pas son but!»

Mais ces justes représailles ne pouvaient rendre la vie à Ayrton,

et, de cet examen des empreintes laissées sur le sol, on dut,

hélas! Conclure qu'il n'y avait plus à conserver aucun espoir de

jamais le revoir!

Ce soir-là, le campement fut établi à quatorze milles de Granite-

House, et Cyrus Smith estima qu'il ne devait pas être à plus de

cinq milles du promontoire du reptile.

Et, en effet, le lendemain, l'extrémité de la presqu'île était

atteinte, et la forêt traversée sur toute sa longueur; mais aucun

indice n'avait permis de trouver la retraite où s'étaient réfugiés

les convicts, ni celle, non moins secrète, qui donnait asile au

mystérieux inconnu.

CHAPITRE XII

La journée du lendemain, 18 février, fut consacrée à l'exploration

de toute cette partie boisée qui formait le littoral depuis le

promontoire du reptile jusqu'à la rivière de la chute. Les colons

purent fouiller à fond cette forêt, dont la largeur variait de

trois à quatre milles, car elle était comprise entre les deux

rivages de la presqu'île serpentine. Les arbres, par leur haute

taille et leur épaisse ramure, attestaient la puissance végétative

du sol, plus étonnante ici qu'en aucune autre portion de l'île. On

eût dit un coin de ces forêts vierges de l'Amérique ou de

l'Afrique centrale, transporté sous cette zone moyenne. Ce qui

portait à admettre que ces superbes végétaux trouvaient dans ce

sol, humide à sa couche supérieure, mais chauffé à l'intérieur par

des feux volcaniques, une chaleur qui ne pouvait appartenir à un

climat tempéré. Les essences dominantes étaient précisément ces

kauris et ces eucalyptus qui prenaient des dimensions

gigantesques.

Mais le but des colons n'était pas d'admirer ces magnificences

végétales. Ils savaient déjà que, sous ce rapport, l'île Lincoln

eût mérité de prendre rang dans ce groupe des Canaries, dont le

premier nom fut celui d'îles fortunées. Maintenant, hélas! Leur

île ne leur appartenait plus tout entière; d'autres en avaient

pris possession, des scélérats en foulaient le sol, et il fallait

les détruire jusqu'au dernier. Sur la côte occidentale, on ne

retrouva plus aucunes traces, quelque soin qu'on mît à les

rechercher. Plus d'empreintes de pas, plus de brisées aux arbres,

plus de cendres refroidies, plus de campements abandonnés.

«Cela ne m'étonne pas, dit Cyrus Smith à ses compagnons. Les

convicts ont abordé l'île aux environs de la pointe de l'épave, et

ils se sont immédiatement jetés dans les forêts du Far-West, après

avoir traversé le marais des tadornes. Ils ont donc suivi à peu

près la route que nous avons prise en quittant Granite-House.

C'est ce qui explique les traces que nous avons reconnues dans les

bois. Mais, arrivés sur le littoral, les convicts ont bien compris

qu'ils n'y trouveraient point de retraite convenable, et c'est

alors que, étant remontés vers le nord, ils ont découvert le

corral...

-- Où ils sont peut-être revenus... dit Pencroff.

-- Je ne le pense pas, répondit l'ingénieur, car ils doivent bien

supposer que nos recherches se porteront de ce côté. Le corral

n'est pour eux qu'un lieu d'approvisionnement, et non un campement

définitif.

-- Je suis de l'avis de Cyrus, dit le reporter, et, suivant moi,

ce doit être au milieu des contreforts du mont Franklin que les

convicts auront cherché un repaire.

-- Alors, Monsieur Cyrus, droit au corral! s'écria Pencroff. Il

faut en finir, et jusqu'ici nous avons perdu notre temps!

-- Non, mon ami, répondit l'ingénieur. Vous oubliez que nous

avions intérêt à savoir si les forêts du Far-West ne renfermaient

pas quelque habitation. Notre exploration a un double but,

Pencroff. Si, d'une part, nous devons châtier le crime, de

l'autre, nous avons un acte de reconnaissance à accomplir!

-- Voilà qui est bien parlé, Monsieur Cyrus, répondit le marin.

M'est avis, toutefois, que nous ne trouverons ce gentleman que

s'il le veut bien!»

Et, vraiment, Pencroff ne faisait qu'exprimer l'opinion de tous.

Il était probable que la retraite de l'inconnu ne devait pas être

moins mystérieuse qu'il ne l'était lui-même!

Ce soir-là, le chariot s'arrêta à l'embouchure de la rivière de la

chute. La couchée fut organisée suivant la coutume, et on prit

pour la nuit les précautions habituelles. Harbert, redevenu le

garçon vigoureux et bien portant qu'il était avant sa maladie,

profitait largement de cette existence au grand air, entre les

brises de l'océan et l'atmosphère vivifiante des forêts. Sa place

n'était plus sur le chariot, mais en tête de la caravane.

Le lendemain, 19 février, les colons, abandonnant le littoral, sur

lequel, au delà de l'embouchure, s'entassaient si pittoresquement

des basaltes de toutes formes, remontèrent le cours de la rivière

par sa rive gauche. La route était en partie dégagée par suite des

excursions précédentes qui avaient été faites depuis le corral

jusqu'à la côte ouest. Les colons se trouvaient alors à une

distance de six milles du mont Franklin.

Le projet de l'ingénieur était celui-ci: observer minutieusement

toute la vallée dont le thalweg formait le lit de la rivière, et

gagner avec circonspection les environs du corral; si le corral

était occupé, l'enlever de vive force; s'il ne l'était pas, s'y

retrancher et en faire le centre des opérations qui auraient pour

objectif l'exploration du mont Franklin.

Ce plan fut unanimement approuvé des colons, et il leur tardait,

vraiment, d'avoir repris possession entière de leur île!

On chemina donc dans l'étroite vallée qui séparait deux des plus

puissants contreforts du mont Franklin. Les arbres, pressés sur

les berges de la rivière, se raréfiaient vers les zones

supérieures du volcan. C'était un sol montueux, assez accidenté,

très propre aux embûches, et sur lequel on ne se hasarda qu'avec

une extrême précaution. Top et Jup marchaient en éclaireurs, et,

se jetant de droite et de gauche dans les épais taillis, ils

rivalisaient d'intelligence et d'adresse. Mais rien n'indiquait

que les rives du cours d'eau eussent été récemment fréquentées,

rien n'annonçait ni la présence ni la proximité des convicts.

Vers cinq heures du soir, le chariot s'arrêta à six cents pas à

peu près de l'enceinte palissadée. Un rideau semi-circulaire de

grands arbres la cachait encore.

Il s'agissait donc de reconnaître le corral, afin de savoir s'il

était occupé. Y aller ouvertement, en pleine lumière, pour peu que

les convicts y fussent embusqués, c'était s'exposer à recevoir

quelque mauvais coup, ainsi qu'il était arrivé à Harbert.

Mieux valait donc attendre que la nuit fût venue.

Cependant, Gédéon Spilett voulait, sans plus tarder, reconnaître

les approches du corral, et Pencroff, à bout de patience, s'offrit

à l'accompagner.

«Non, mes amis, répondit l'ingénieur. Attendez la nuit. Je ne

laisserai pas l'un de vous s'exposer en plein jour.

-- Mais, Monsieur Cyrus... répliqua le marin, peu disposé à obéir.

-- Je vous en prie, Pencroff, dit l'ingénieur.

-- Soit!» répondit le marin, qui donna un autre cours à sa colère

en gratifiant les convicts des plus rudes qualifications du

répertoire maritime.

Les colons demeurèrent donc autour du chariot, et ils

surveillèrent avec soin les parties voisines de la forêt.

Trois heures se passèrent ainsi. Le vent était tombé, et un

silence absolu régnait sous les grands arbres. La brisée de la

plus mince branche, un bruit de pas sur les feuilles sèches, le

glissement d'un corps entre les herbes, eussent été entendus sans

peine. Tout était tranquille. Du reste, Top, couché à terre, sa

tête allongée sur ses pattes, ne donnait aucun signe d'inquiétude.

À huit heures, le soir parut assez avancé pour que la

reconnaissance pût être faite dans de bonnes conditions. Gédéon

Spilett se déclara prêt à partir, en compagnie de Pencroff. Cyrus

Smith y consentit. Top et Jup durent rester avec l'ingénieur,

Harbert et Nab, car il ne fallait pas qu'un aboiement ou un cri,

lancés mal à propos, donnassent l'éveil.

«Ne vous engagez pas imprudemment, recommanda Cyrus Smith au marin

et au reporter. Vous n'avez pas à prendre possession du corral,

mais seulement à reconnaître s'il est occupé ou non.

-- C'est convenu», répondit Pencroff.

Et tous deux partirent.

Sous les arbres, grâce à l'épaisseur de leur feuillage, une

certaine obscurité rendait déjà les objets invisibles au delà d'un

rayon de trente à quarante pieds. Le reporter et Pencroff,

s'arrêtant dès qu'un bruit quelconque leur semblait suspect,

n'avançaient qu'avec les plus extrêmes précautions.

Ils marchaient l'un écarté de l'autre, afin d'offrir moins de

prise aux coups de feu. Et, pour tout dire, ils s'attendaient, à

chaque instant, à ce qu'une détonation retentît.

Cinq minutes après avoir quitté le chariot, Gédéon Spilett et

Pencroff étaient arrivés sur la lisière du bois, devant la

clairière au fond de laquelle s'élevait l'enceinte palissadée.

Ils s'arrêtèrent. Quelques vagues lueurs baignaient encore la

prairie dégarnie d'arbres. À trente pas se dressait la porte du

corral, qui paraissait être fermée. Ces trente pas qu'il

s'agissait de franchir entre la lisière du bois et l'enceinte

constituaient la zone dangereuse, pour employer une expression

empruntée à la balistique. En effet, une ou plusieurs balles,

parties de la crête de la palissade, auraient jeté à terre

quiconque se fût hasardé sur cette zone.

Gédéon Spilett et le marin n'étaient point hommes à reculer, mais

ils savaient qu'une imprudence de leur part, dont ils seraient les

premières victimes, retomberait ensuite sur leurs compagnons. Eux

tués, que deviendraient Cyrus Smith, Nab, Harbert?

Mais Pencroff, surexcité en se sentant si près du corral, où il

supposait que les convicts s'étaient réfugiés, allait se porter en

avant, quand le reporter le retint d'une main vigoureuse.

«Dans quelques instants, il fera tout à fait nuit, murmura Gédéon

Spilett à l'oreille de Pencroff, et ce sera le moment d'agir.»

Pencroff, serrant convulsivement la crosse de son fusil, se

contint et attendit en maugréant.

Bientôt, les dernières lueurs du crépuscule s'effacèrent

complètement. L'ombre qui semblait sortir de l'épaisse forêt

envahit la clairière. Le mont Franklin se dressait comme un énorme

écran devant l'horizon du couchant, et l'obscurité se fit

rapidement, ainsi que cela arrive dans les régions déjà basses en

latitude. C'était le moment.

Le reporter et Pencroff, depuis qu'ils s'étaient postés sur la

lisière du bois, n'avaient pas perdu de vue l'enceinte palissadée.

Le corral semblait être absolument abandonné. La crête de la

palissade formait une ligne un peu plus noire que l'ombre

environnante, et rien n'en altérait la netteté.

Cependant, si les convicts étaient là, ils avaient dû

poster un des leurs, de manière à se garantir de toute surprise.

Gédéon Spilett serra la main de son compagnon, et tous deux

s'avancèrent en rampant vers le corral, leurs fusils prêts à faire

feu.

Ils arrivèrent à la porte de l'enceinte sans que l'ombre eût été

sillonnée d'un seul trait de lumière.

Pencroff essaya de pousser la porte, qui, ainsi que le reporter et

lui l'avaient supposé, était fermée.

Cependant, le marin put constater que les barres extérieures

n'avaient pas été mises.

On en pouvait donc conclure que les convicts occupaient alors le

corral, et que, vraisemblablement, ils avaient assujetti la porte,

de manière qu'on ne pût la forcer.

Gédéon Spilett et Pencroff prêtèrent l'oreille.

Nul bruit à l'intérieur de l'enceinte. Les mouflons et les

chèvres, endormis sans doute dans leurs étables, ne troublaient

aucunement le calme de la nuit.

Le reporter et le marin, n'entendant rien, se demandèrent s'ils

devaient escalader la palissade et pénétrer dans le corral. Ce qui

était contraire aux instructions de Cyrus Smith.

Il est vrai que l'opération pouvait réussir, mais elle pouvait

échouer aussi. Or, si les convicts ne se doutaient de rien, s'ils

n'avaient pas connaissance de l'expédition tentée contre eux, si

enfin il existait, en ce moment, une chance de les surprendre,

devait-on compromettre cette chance, en se hasardant

inconsidérément à franchir la palissade?

Ce ne fut pas l'avis du reporter. Il trouva raisonnable d'attendre

que les colons fussent tous réunis pour essayer de pénétrer dans

le corral. Ce qui était certain, c'est que l'on pouvait arriver

jusqu'à la palissade sans être vu, et que l'enceinte ne paraissait

pas être gardée. Ce point déterminé, il ne s'agissait plus que de

revenir vers le chariot, et on aviserait.

Pencroff, probablement, partagea cette manière de voir, car il ne

fit aucune difficulté de suivre le reporter, quand celui-ci replia

sous le bois. Quelques minutes après, l'ingénieur était mis au

courant de la situation.

«Eh bien, dit-il, après avoir réfléchi, j'ai maintenant lieu de

croire que les convicts ne sont pas au corral.

-- Nous le saurons bien, répondit Pencroff, quand nous aurons

escaladé l'enceinte.

-- Au corral, mes amis! dit Cyrus Smith.

-- Laissons-nous le chariot dans le bois? demanda Nab.

-- Non, répondit l'ingénieur, c'est notre fourgon de munitions et

de vivres, et, au besoin, il nous servira de retranchement.

-- En avant donc!» dit Gédéon Spilett.

Le chariot sortit du bois et commença à rouler sans bruit vers la

palissade. L'obscurité était profonde alors, le silence aussi

complet qu'au moment où Pencroff et le reporter s'étaient éloignés

en rampant sur le sol. L'herbe épaisse étouffait complètement le

bruit des pas.

Les colons étaient prêts à faire feu. Jup, sur l'ordre de

Pencroff, se tenait en arrière. Nab menait Top en laisse, afin

qu'il ne s'élançât pas en avant.

La clairière apparut bientôt. Elle était déserte.

Sans hésiter, la petite troupe se porta vers l'enceinte. En un

court espace de temps, la zone dangereuse fut franchie. Pas un

coup de feu n'avait été tiré. Lorsque le chariot eut atteint la

palissade, il s'arrêta. Nab resta à la tête des onaggas pour les

contenir. L'ingénieur, le reporter, Harbert et Pencroff se

dirigèrent alors vers la porte, afin de voir si elle était

barricadée intérieurement... un des battants était ouvert!

«Mais que disiez-vous?» demanda l'ingénieur en se retournant vers

le marin et Gédéon Spilett.

Tous deux étaient stupéfaits.

«Sur mon salut, dit Pencroff, cette porte était fermée tout à

l'heure!»

Les colons hésitèrent alors. Les convicts étaient-ils donc au

corral au moment où Pencroff et le reporter en opéraient la

reconnaissance? Cela ne pouvait être douteux, puisque la porte,

alors fermée, n'avait pu être ouverte que par eux! Y étaient-ils

encore, ou un des leurs venait-il de sortir?

Toutes ces questions se présentèrent instantanément à l'esprit de

chacun, mais comment y répondre? En ce moment, Harbert, qui

s'était avancé de quelques pas à l'intérieur de l'enceinte, recula

précipitamment et saisit la main de Cyrus Smith.

«Qu'y a-t-il? demanda l'ingénieur.

-- Une lumière!

-- Dans la maison?

-- Oui!»

Tous cinq s'avancèrent vers la porte, et, en effet, à travers les

vitres de la fenêtre qui leur faisait face, ils virent trembloter

une faible lueur.

Cyrus Smith prit rapidement son parti.

«C'est une chance unique, dit-il à ses compagnons, de trouver les

convicts enfermés dans cette maison, ne s'attendant à rien! Ils

sont à nous! En avant!»

Les colons se glissèrent alors dans l'enceinte, le fusil prêt à

être épaulé. Le chariot avait été laissé au dehors sous la garde

de Jup et de Top, qu'on y avait attachés par prudence.

Cyrus Smith, Pencroff, Gédéon Spilett, d'un côté, Harbert et Nab,

de l'autre, en longeant la palissade, observèrent cette portion du

corral qui était absolument obscure et déserte. En quelques

instants, tous furent près de la maison, devant la porte qui était

fermée.

Cyrus Smith fit à ses compagnons un signe de la main qui leur

recommandait de ne pas bouger, et il s'approcha de la vitre, alors

faiblement éclairée par la lumière intérieure.

Son regard plongea dans l'unique pièce, formant le rez-de-chaussée

de la maison. Sur la table brillait un fanal allumé. Près de la

table était le lit qui servait autrefois à Ayrton.

Sur le lit reposait le corps d'un homme.

Soudain, Cyrus Smith recula, et d'une voix étouffée:

«Ayrton!» s'écria-t-il. Aussitôt, la porte fut plutôt enfoncée

qu'ouverte, et les colons se précipitèrent dans la chambre.

Ayrton paraissait dormir. Son visage attestait qu'il avait

longuement et cruellement souffert. À ses poignets et à ses

chevilles se voyaient de larges meurtrissures.

Cyrus Smith se pencha sur lui.

«Ayrton!» s'écria l'ingénieur en saisissant le bras de celui qu'il

venait de retrouver dans des circonstances si inattendues.

À cet appel, Ayrton ouvrit les yeux, et regardant en face Cyrus

Smith, puis les autres:

«Vous, s'écria-t-il, vous?

-- Ayrton! Ayrton! répéta Cyrus Smith.

-- Où suis-je?

-- Dans l'habitation du corral!

-- Seul?

-- Oui!

-- Mais ils vont venir! s'écria Ayrton! Défendez-vous! Défendez-

vous!»

Et Ayrton retomba épuisé.

«Spilett, dit alors l'ingénieur, nous pouvons être attaqués d'un

moment à l'autre. Faites entrer le chariot dans le corral. Puis,

barricadez la porte, et revenez tous ici.»

Pencroff, Nab et le reporter se hâtèrent d'exécuter les ordres de

l'ingénieur. Il n'y avait pas un instant à perdre. Peut-être même

le chariot était-il déjà entre les mains des convicts! En un

instant, le reporter et ses deux compagnons eurent traversé le

corral et regagné la porte de la palissade, derrière laquelle on

entendait Top gronder sourdement.

L'ingénieur, quittant Ayrton un instant, sortit de la maison, prêt

à faire le coup de feu. Harbert était à ses côtés. Tous deux

surveillaient la crête du contrefort qui dominait le corral. Si

les convicts étaient embusqués en cet endroit, ils pouvaient

frapper les colons l'un après l'autre. En ce moment, la lune

apparut dans l'est au-dessus du noir rideau de la forêt, et une

blanche nappe de lumière se répandit à l'intérieur de l'enceinte.

Le corral s'éclaira tout entier avec ses bouquets d'arbres, le

petit cours d'eau qui l'arrosait et son large tapis d'herbes. Du

côté de la montagne, la maison et une partie de la palissade se

détachaient en blanc. À la partie opposée, vers la porte,

l'enceinte restait sombre. Une masse noire se montra bientôt.

C'était le chariot qui entrait dans le cercle de lumière, et Cyrus

Smith put entendre le bruit de la porte que ses compagnons

refermaient et dont ils assujettissaient solidement les battants à

l'intérieur.

Mais, en ce moment, Top, rompant violemment sa laisse, se mit à

aboyer avec fureur et s'élança vers le fond du corral, sur la

droite de la maison.

«Attention, mes amis, et en joue!... «cria Cyrus Smith.

Les colons avaient épaulé leurs fusils et attendaient le moment de

faire feu. Top aboyait toujours, et Jup, courant vers le chien,

fit entendre des sifflements aigus.

Les colons le suivirent et arrivèrent sur le bord du petit

ruisseau, ombragé de grands arbres.

Et là, en pleine lumière, que virent-ils?

Cinq corps, étendus sur la berge!

C'étaient ceux des convicts qui, quatre mois auparavant, avaient

débarqué sur l'île Lincoln!

CHAPITRE XIII

Qu'était-il arrivé? Qui avait frappé les convicts?

Était-ce donc Ayrton? Non, puisque, un instant avant, il redoutait

leur retour!

Mais Ayrton était alors sous l'empire d'un assoupissement profond

dont il ne fut plus possible de le tirer. Après les quelques

paroles qu'il avait prononcées, une torpeur accablante s'était

emparée de lui, et il était retombé sur son lit, sans mouvement.

Les colons, en proie à mille pensées confuses, sous l'influence

d'une violente surexcitation, attendirent pendant toute la nuit,

sans quitter la maison d'Ayrton, sans retourner à cette place où

gisaient les corps des convicts. À propos des circonstances dans

lesquelles ceux-ci avaient trouvé la mort, il était vraisemblable

qu'Ayrton ne pourrait rien leur apprendre, puisqu'il ne savait pas

lui-même être dans la maison du corral. Mais au moins serait-il en

mesure de raconter les faits qui avaient précédé cette terrible

exécution.

Le lendemain, Ayrton sortait de cette torpeur, et ses compagnons

lui témoignaient cordialement toute la joie qu'ils éprouvaient à

le revoir, à peu près sain et sauf, après cent quatre jours de

séparation.

Ayrton raconta alors en peu de mots ce qui s'était passé, ou du

moins ce qu'il savait.

Le lendemain de son arrivée au corral, le 10 novembre dernier, à

la tombée de la nuit, il fut surpris par les convicts, qui avaient

escaladé l'enceinte.

Ceux-ci le lièrent et le bâillonnèrent; puis, il fut emmené dans

une caverne obscure, au pied du mont Franklin, là où les convicts

s'étaient réfugiés.

Sa mort avait été résolue, et, le lendemain, il allait être tué,

lorsqu'un des convicts le reconnut et l'appela du nom qu'il

portait en Australie. Ces misérables voulaient massacrer Ayrton!

Ils respectèrent Ben Joyce!

Mais, depuis ce moment, Ayrton fut en butte aux obsessions de ses

anciens complices. Ceux-ci voulaient le ramener à eux, et ils

comptaient sur lui pour s'emparer de Granite-House, pour pénétrer

dans cette inaccessible demeure, pour devenir les maîtres de

l'île, après en avoir assassiné les colons!

Ayrton résista. L'ancien convict, repentant et pardonné, fût

plutôt mort que de trahir ses compagnons.

Ayrton, attaché, bâillonné, gardé à vue, vécut dans cette caverne

pendant quatre mois.

Cependant, les convicts avaient découvert le corral, peu de temps

après leur arrivée sur l'île, et, depuis lors, ils vivaient sur

ses réserves, mais ils ne l'habitaient pas. Le 11 novembre, deux

de ces bandits, inopinément surpris par l'arrivée des colons,

firent feu sur Harbert, et l'un d'eux revint en se vantant d'avoir

tué un des habitants de l'île, mais il revint seul. Son compagnon,

on le sait, était tombé sous le poignard de Cyrus Smith. Que l'on

juge des inquiétudes et du désespoir d'Ayrton, quand il apprit

cette nouvelle de la mort d'Harbert! Les colons n'étaient plus que

quatre, et pour ainsi dire à la merci des convicts!

À la suite de cet événement, et pendant tout le temps que les

colons, retenus par la maladie d'Harbert, demeurèrent au corral,

les pirates ne quittèrent pas leur caverne, et même, après avoir

pillé le plateau de Grande-vue, ils ne crurent pas prudent de

l'abandonner.

Les mauvais traitements infligés à Ayrton redoublèrent alors. Ses

mains et ses pieds portaient encore la sanglante empreinte des

liens qui l'attachaient jour et nuit. À chaque instant il

attendait une mort à laquelle il ne semblait pas qu'il pût

échapper.

Ce fut ainsi jusqu'à la troisième semaine de février. Les

convicts, guettant toujours une occasion favorable, quittèrent

rarement leur retraite, et ne firent que quelques excursions de

chasse, soit à l'intérieur de l'île, soit jusque sur la côte

méridionale. Ayrton n'avait plus de nouvelles de ses amis, et il

n'espérait plus les revoir! Enfin, le malheureux, affaibli par les

mauvais traitements, tomba dans une prostration profonde qui ne

lui permit plus ni de voir, ni d'entendre. Aussi, à partir de ce

moment, c'est-à-dire depuis deux jours, il ne pouvait même dire ce

qui s'était passé.

«Mais, Monsieur Smith, ajouta-t-il, puisque j'étais emprisonné

dans cette caverne, comment se fait-il que je me retrouve au

corral?

-- Comment se fait-il que les convicts soient étendus là, morts,

au milieu de l'enceinte? répondit l'ingénieur.

-- Morts!» s'écria Ayrton, qui, malgré sa faiblesse, se souleva à

demi.

Ses compagnons le soutinrent. Il voulut se lever, on le laissa

faire, et tous se dirigèrent vers le petit ruisseau.

Il faisait grand jour.

Là, sur la berge, dans la position où les avait surpris une mort

qui avait dû être foudroyante, gisaient les cinq cadavres des

convicts!

Ayrton était atterré. Cyrus Smith et ses compagnons le regardaient

sans prononcer une parole. Sur un signe de l'ingénieur, Nab et

Pencroff visitèrent ces corps, déjà raidis par le froid.

Ils ne portaient aucune trace apparente de blessure.

Seulement, après les avoir soigneusement examinés, Pencroff

aperçut au front de l'un, à la poitrine de l'autre, au dos de

celui-ci, à l'épaule de celui-là, un petit point rouge, sorte de

contusion à peine visible, et dont il était impossible de

reconnaître l'origine.

«C'est là qu'ils ont été frappés! dit Cyrus Smith.

-- Mais avec quelle arme? s'écria le reporter.

-- Une arme foudroyante dont nous n'avons pas le secret!

-- Et qui les a foudroyés?... demanda Pencroff.

-- Le justicier de l'île, répondit Cyrus Smith, celui qui vous a

transporté ici, Ayrton, celui dont l'influence vient encore de se

manifester, celui qui fait pour nous tout ce que nous ne pouvons

faire nous-mêmes, et qui, cela fait, se dérobe à nous.

-- Cherchons-le donc! s'écria Pencroff.

-- Oui, cherchons-le, répondit Cyrus Smith, mais l'être supérieur

qui accomplit de tels prodiges, nous ne le trouverons que s'il lui

plaît enfin de nous appeler à lui!»

Cette protection invisible, qui réduisait à néant leur propre

action, irritait et touchait à la fois l'ingénieur. L'infériorité

relative qu'elle constatait était de celles dont une âme fière

peut se sentir blessée. Une générosité qui s'arrange de façon à

éluder toute marque de reconnaissance accusait une sorte de dédain

pour les obligés, qui gâtait jusqu'à un certain point, aux yeux de

Cyrus Smith, le prix du bienfait.

«Cherchons, reprit-il, et Dieu veuille qu'il nous soit permis un

jour de prouver à ce protecteur hautain qu'il n'a point affaire à

des ingrats! Que ne donnerais-je pas pour que nous pussions nous

acquitter envers lui, en lui rendant à notre tour, et fût-ce au

prix de notre vie, quelque signalé service!»

Depuis ce jour, cette recherche fut l'unique préoccupation des

habitants de l'île Lincoln. Tout les poussait à découvrir le mot

de cette énigme, mot qui ne pouvait être que le nom d'un homme

doué d'une puissance véritablement inexplicable et en quelque

sorte surhumaine.

Après quelques instants, les colons rentrèrent dans l'habitation

du corral, où leurs soins rendirent promptement à Ayrton son

énergie morale et physique.

Nab et Pencroff transportèrent les cadavres des convicts dans la

forêt, à quelque distance du corral, et ils les enterrèrent

profondément.

Puis, Ayrton fut mis au courant des faits qui s'étaient accomplis

pendant sa séquestration. Il apprit alors les aventures d'Harbert,

et par quelles séries d'épreuves les colons avaient passé. Quant à

ceux-ci, ils n'espéraient plus revoir Ayrton et avaient à redouter

que les convicts ne l'eussent impitoyablement massacré.

«Et maintenant, dit Cyrus Smith en terminant son récit, il nous

reste un devoir à accomplir. La moitié de notre tâche est remplie,

mais si les convicts ne sont plus à craindre, ce n'est pas à nous

que nous devons d'être redevenus maîtres de l'île.

-- Eh bien! répondit Gédéon Spilett, fouillons tout ce labyrinthe

des contreforts du mont Franklin! Ne laissons pas une excavation,

pas un trou inexploré! Ah! si jamais reporter s'est trouvé en

présence d'un mystère émouvant, c'est bien moi qui vous parle, mes

amis!

-- Et nous ne rentrerons à Granite-House, répondit Harbert, que

lorsque nous aurons retrouvé notre bienfaiteur.

-- Oui! dit l'ingénieur, nous ferons tout ce qu'il est humainement

possible de faire... mais, je le répète, nous ne le retrouverons

que s'il veut bien le permettre!

-- Restons-nous au corral? demanda Pencroff.

-- Restons-y, répondit Cyrus Smith, les provisions y sont

abondantes, et nous sommes ici au centre même de notre cercle

d'investigations. D'ailleurs, si cela est nécessaire, le chariot

se rendra rapidement à Granite-House.

-- Bien, répondit le marin. Seulement, une observation.

-- Laquelle?

-- Voici la belle saison qui s'avance, et il ne faut pas oublier

que nous avons une traversée à faire.

-- Une traversée? dit Gédéon Spilett.

-- Oui! Celle de l'île Tabor, répondit Pencroff. Il est nécessaire

d'y porter une notice qui indique la situation de notre île, où se

trouve actuellement Ayrton, pour le cas où le yacht écossais

viendrait le reprendre. Qui sait s'il n'est pas déjà trop tard?

-- Mais, Pencroff, demanda Ayrton, comment comptez-vous faire

cette traversée?

-- Sur le Bonadventure!

-- Le Bonadventure! s'écria Ayrton... il n'existe plus.

-- Mon Bonadventure n'existe plus! hurla Pencroff en bondissant.

-- Non! répondit Ayrton. Les convicts l'ont découvert dans son

petit port, il y a huit jours à peine, ils ont pris la mer, et...

-- Et? fit Pencroff, dont le coeur palpitait.

-- Et, n'ayant plus Bob Harvey pour manoeuvrer, ils se sont

échoués sur les roches, et l'embarcation a été entièrement brisée!

-- Ah! Les misérables! Les bandits! Les infâmes coquins! s'écria

Pencroff.

-- Pencroff, dit Harbert, en prenant la main du marin, nous ferons

un autre Bonadventure, un plus grand! Nous avons toutes les

ferrures, tout le gréement du brick à notre disposition!

-- Mais savez-vous, répondit Pencroff, qu'il faut au moins cinq à

six mois pour construire une embarcation de trente à quarante

tonneaux?

-- Nous prendrons notre temps, répondit le reporter, et nous

renoncerons pour cette année à faire la traversée de l'île Tabor.

-- Que voulez-vous, Pencroff, il faut bien se résigner, dit

l'ingénieur, et j'espère que ce retard ne nous sera pas

préjudiciable.

-- Ah! Mon Bonadventure! mon pauvre Bonadventure!» s'écria

Pencroff, véritablement consterné de la perte de son embarcation,

dont il était si fier!

La destruction du Bonadventure était évidemment un fait

regrettable pour les colons, et il fut convenu que cette perte

devrait être réparée au plus tôt. Ceci bien arrêté, on ne s'occupa

plus que de mener à bonne fin l'exploration des plus secrètes

portions de l'île. Des recherches furent commencées le jour même,

19 février, et durèrent une semaine entière. La base de la

montagne, entre ses contreforts et leurs nombreuses ramifications,

formait un labyrinthe de vallées et de contre-vallées disposé très

capricieusement. C'était évidemment là, au fond de ces étroites

gorges, peut-être même à l'intérieur du massif du mont Franklin,

qu'il convenait de poursuivre les recherches. Aucune partie de

l'île n'eût été plus propre à cacher une habitation dont l'hôte

voulait rester inconnu. Mais tel était l'enchevêtrement des

contreforts, que Cyrus Smith dut procéder à leur exploration avec

une sévère méthode.

Les colons visitèrent d'abord toute la vallée qui s'ouvrait au sud

du volcan et qui recueillait les premières eaux de la rivière de

la chute. Ce fut là qu'Ayrton leur montra la caverne où s'étaient

réfugiés les convicts et dans laquelle il avait été séquestré

jusqu'à son transport au corral. Cette caverne était absolument

dans l'état où Ayrton l'avait laissée. On y retrouva une certaine

quantité de munitions et de vivres que les convicts avaient

enlevés avec l'intention de se créer une réserve.

Toute la vallée qui aboutissait à la grotte, vallée ombragée de

beaux arbres, parmi lesquels dominaient les conifères, fut

explorée avec un soin extrême, et le contrefort sud-ouest ayant

été tourné à sa pointe, les colons s'engagèrent dans une gorge

plus étroite qui s'amorçait à cet entassement si pittoresque des

basaltes du littoral.

Ici les arbres étaient plus rares. La pierre remplaçait l'herbe.

Les chèvres sauvages et les mouflons gambadaient entre les roches.

Là commençait la partie aride de l'île. On pouvait reconnaître

déjà que, de ces nombreuses vallées qui se ramifiaient à la base

du mont Franklin, trois seulement étaient boisées et riches en

pâturages comme celle du corral, qui confinait par l'ouest à la

vallée de la rivière de la chute, et, par l'est, à la vallée du

creek rouge. Ces deux ruisseaux, changés plus bas en rivières par

l'absorption de quelques affluents, se formaient de toutes les

eaux de la montagne et déterminaient ainsi la fertilité de sa

portion méridionale. Quant à la Mercy, elle était plus directement

alimentée par d'abondantes sources, perdues sous le couvert du

bois de jacamar, et c'étaient également des sources de cette

nature qui, s'épanchant par mille filets, abreuvaient le sol de la

presqu'île serpentine.

Or, de ces trois vallées où l'eau ne manquait pas, l'une aurait pu

servir de retraite à quelque solitaire qui y eût trouvé toutes les

choses nécessaires à la vie. Mais les colons les avaient déjà

explorées, et nulle part ils n'avaient pu constater la présence de

l'homme.

Était-ce donc au fond de ces gorges arides, au milieu des éboulis

de roches, dans les âpres ravins du nord, entre les coulées de

laves, que se trouveraient cette retraite et son hôte?

La partie nord du mont Franklin se composait uniquement à sa base

de deux vallées, larges, peu profondes, sans apparence de verdure,

semées de blocs erratiques, zébrées de longues moraines, pavées de

laves, accidentées de grosses tumeurs minérales, saupoudrées

d'obsidiennes et de labradorites. Cette partie exigea de longues

et difficiles explorations.

Là se creusaient mille cavités, peu confortables sans doute, mais

absolument dissimulées et d'un accès difficile. Les colons

visitèrent même de sombres tunnels qui dataient de l'époque

plutonienne, encore noircis par le passage des feux d'autrefois,

et qui s'enfonçaient dans le massif du mont. On parcourut ces

sombres galeries, on y promena des résines enflammées, on fouilla

les moindres excavations, on sonda les moindres profondeurs. Mais

partout le silence, l'obscurité. Il ne semblait pas qu'un être

humain eût jamais porté ses pas dans ces antiques couloirs, que

son bras eût jamais déplacé un seul de ces blocs. Tels ils

étaient, tels le volcan les avait projetés au-dessus des eaux à

l'époque de l'émersion de l'île.

Cependant, si ces substructions parurent être absolument désertes,

si l'obscurité y était complète, Cyrus Smith fut forcé de

reconnaître que l'absolu silence n'y régnait pas.

En arrivant au fond de l'une de ces sombres cavités, qui se

prolongeaient sur une longueur de plusieurs centaines de pieds à

l'intérieur de la montagne, il fut surpris d'entendre de sourds

grondements, dont la sonorité des roches accroissait l'intensité.

Gédéon Spilett, qui l'accompagnait, entendit également ces

lointains murmures, qui indiquaient une revivification des feux

souterrains. À plusieurs reprises, tous deux écoutèrent, et ils

furent d'accord sur ce point que quelque réaction chimique

s'élaborait dans les entrailles du sol.

«Le volcan n'est donc pas totalement éteint? dit le reporter.

-- Il est possible que, depuis notre exploration du cratère,

répondit Cyrus Smith, quelque travail se soit accompli dans les

couches inférieures. Tout volcan, bien qu'on le considère comme

éteint, peut évidemment se rallumer.

-- Mais si une éruption du mont Franklin se préparait, demanda

Gédéon Spilett, est-ce qu'il n'y aurait pas danger pour l'île

Lincoln?

-- Je ne le pense pas, répondit l'ingénieur. Le cratère, c'est-à-

dire la soupape de sûreté, existe, et le trop-plein des vapeurs et

des laves s'échappera, comme il le faisait autrefois, par son

exutoire accoutumé.

-- À moins que ces laves ne se frayent un nouveau passage vers les

parties fertiles de l'île!

-- Pourquoi, mon cher Spilett, répondit Cyrus Smith, pourquoi ne

suivraient-elles pas la route qui leur est naturellement tracée?

-- Eh! Les volcans sont capricieux! répondit le reporter.

-- Remarquez, reprit l'ingénieur, que l'inclinaison de tout le

massif du mont Franklin favorise l'épanchement des matières vers

les vallées que nous explorons en ce moment. Il faudrait qu'un

tremblement de terre changeât le centre de gravité de la montagne

pour que cet épanchement se modifiât.

-- Mais un tremblement de terre est toujours à craindre dans ces

conditions, fit observer Gédéon Spilett.

-- Toujours, répondit l'ingénieur, surtout quand les forces

souterraines commencent à se réveiller et que les entrailles du

globe risquent d'être obstruées, après un long repos. Aussi, mon

cher Spilett, une éruption serait-elle pour nous un fait grave, et

vaudrait-il beaucoup mieux que ce volcan n'eût pas la velléité de

se réveiller? Mais nous n'y pouvons rien, n'est-ce pas? En tout

cas, quoi qu'il arrive, je ne crois pas que notre domaine de

Grande-vue puisse être sérieusement menacé. Entre lui et la

montagne, le sol est notablement déprimé, et si jamais les laves

prenaient le chemin du lac, elles seraient rejetées sur les dunes

et les portions voisines du golfe du requin.

-- Nous n'avons encore vu à la tête du mont aucune fumée qui

indique quelque éruption prochaine, dit Gédéon Spilett.

-- Non, répondit Cyrus Smith, pas une vapeur ne s'échappe du

cratère, dont précisément hier j'ai observé le sommet. Mais il est

possible que, à la partie inférieure de la cheminée, le temps ait

accumulé des rocs, des cendres, des laves durcies, et que cette

soupape dont je parlais soit trop chargée momentanément. Mais, au

premier effort sérieux, tout obstacle disparaîtra, et vous pouvez

être certain, mon cher Spilett, que ni l'île, qui est la

chaudière, ni le volcan, qui est la cheminée, n'éclateront sous la

pression des gaz. Néanmoins, je le répète, mieux vaudrait qu'il

n'y eût pas d'éruption.

-- Et cependant nous ne nous trompons pas, reprit le reporter. On

entend bien de sourds grondements dans les entrailles mêmes du

volcan!

-- En effet, répondit l'ingénieur, qui écouta encore avec une

extrême attention, il n'y a pas à s'y tromper... là se fait une

réaction dont nous ne pouvons évaluer l'importance ni le résultat

définitif.»

Cyrus Smith et Gédéon Spilett, après être sortis, retrouvèrent

leurs compagnons, auxquels ils firent connaître cet état de

choses.

«Bon! s'écria Pencroff, ce volcan qui voudrait faire des siennes!

Mais qu'il essaye! Il trouvera son maître!...

-- Qui donc? demanda Nab.

-- Notre génie, Nab, notre génie, qui lui bâillonnera son cratère,

s'il fait seulement mine de l'ouvrir!»

On le voit, la confiance du marin envers le dieu spécial de son

île était absolue, et, certes, la puissance occulte qui s'était

manifestée jusqu'ici par tant d'actes inexplicables paraissait

être sans limites; mais, aussi, elle sut échapper aux minutieuses

recherches des colons, car, malgré tous leurs efforts, malgré le

zèle, plus que le zèle, la ténacité qu'ils apportèrent à leur

exploration, l'étrange retraite ne put être découverte.

Du 19 au 25 février, le cercle des investigations fut étendu à

toute la région septentrionale de l'île Lincoln, dont les plus

secrets réduits furent fouillés. Les colons en arrivèrent à sonder

chaque paroi rocheuse, comme font des agents aux murs d'une maison

suspecte. L'ingénieur prit même un levé très exact de la montagne,

et il porta ses fouilles jusqu'aux dernières assises qui la

soutenaient.

Elle fut explorée ainsi même à la hauteur du cône tronqué qui

terminait le premier étage des roches, puis jusqu'à l'arête

supérieure de cet énorme chapeau au fond duquel s'ouvrait le

cratère.

On fit plus: on visita le gouffre, encore éteint, mais dans les

profondeurs duquel des grondements se faisaient distinctement

entendre. Cependant, pas une fumée, pas une vapeur, pas un

échauffement de la paroi n'indiquaient une éruption prochaine.

Mais ni là, ni en aucune autre partie du mont Franklin, les colons

ne trouvèrent les traces de celui qu'ils cherchaient.

Les investigations furent alors dirigées sur toute la région des

dunes. On visita avec soin les hautes murailles laviques du golfe

du requin, de la base à la crête, bien qu'il fût extrêmement

difficile d'atteindre le niveau même du golfe. Personne! Rien!

Finalement, ces deux mots résumèrent tant de fatigues inutilement

dépensées, tant d'obstination qui ne produisit aucun résultat, et

il y avait comme une sorte de colère dans la déconvenue de Cyrus

Smith et de ses compagnons.

Il fallut donc songer à revenir, car ces recherches ne pouvaient

se poursuivre indéfiniment. Les colons étaient véritablement en

droit de croire que l'être mystérieux ne résidait pas à la surface

de l'île, et alors les plus folles hypothèses hantèrent leurs

imaginations surexcitées. Pencroff et Nab, particulièrement, ne se

contentaient plus de l'étrange et se laissaient emporter dans le

monde du surnaturel.

Le 25 février, les colons rentraient à Granite-House, et au moyen

de la double corde, qu'une flèche reporta au palier de la porte,

ils rétablirent la communication entre leur domaine et le sol. Un

mois plus tard, ils saluaient, au vingt-cinquième jour de mars, le

troisième anniversaire de leur arrivée sur l'île Lincoln!

CHAPITRE XIV

Trois ans s'étaient écoulés depuis que les prisonniers de Richmond

s'étaient enfuis, et que de fois, pendant ces trois années, ils

parlèrent de la patrie, toujours présente à leur pensée!

Ils ne mettaient pas en doute que la guerre civile ne fût alors

terminée, et il leur semblait impossible que la juste cause du

nord n'eût pas vaincu. Mais quels avaient été les incidents de

cette terrible guerre? Quel sang avait-elle coûté? Quels amis, à

eux, avaient succombé dans la lutte? Voilà ce dont ils causaient

souvent, sans entrevoir encore le jour où il leur serait donné de

revoir leur pays. Y retourner, ne fût-ce que quelques jours,

renouer le lien social avec le monde habité, établir une

communication entre leur patrie et leur île, puis passer le plus

long, le meilleur peut-être de leur existence dans cette colonie

qu'ils avaient fondée et qui relèverait alors de la métropole,

était-ce donc un rêve irréalisable?

Mais ce rêve, il n'y avait que deux manières de le réaliser: ou un

navire se montrerait quelque jour dans les eaux de l'île Lincoln,

ou les colons construiraient eux-mêmes un bâtiment assez fort pour

tenir la mer jusqu'aux terres les plus rapprochées.

«À moins, disait Pencroff, que notre génie ne fournisse lui-même

les moyens de nous rapatrier!»

Et, vraiment, on fût venu dire à Pencroff et à Nab qu'un navire de

trois cents tonneaux les attendait dans le golfe du requin ou à

port-ballon, qu'ils n'auraient pas même fait un geste de surprise.

Dans cet ordre d'idées, ils s'attendaient à tout.

Mais Cyrus Smith, moins confiant, leur conseilla de rentrer dans

la réalité, et ce fut à propos de la construction d'un bâtiment,

besogne véritablement urgente, puisqu'il s'agissait de déposer le

plus tôt possible à l'île Tabor un document qui indiquât la

nouvelle résidence d'Ayrton.

Le Bonadventure n'existant plus, six mois, au moins, seraient

nécessaires pour la construction d'un nouveau navire. Or, l'hiver

arrivait, et le voyage ne pourrait se faire avant le printemps

prochain.

«Nous avons donc le temps de nous mettre en mesure pour la belle

saison, dit l'ingénieur, qui causait de ces choses avec Pencroff.

Je pense donc, mon ami, que, puisque nous avons à refaire notre

embarcation, il sera préférable de lui donner des dimensions plus

considérables. L'arrivée du yacht écossais à l'île Tabor est fort

problématique. Il peut se faire même que, venu depuis plusieurs

mois, il en soit reparti, après avoir vainement cherché quelque

trace d'Ayrton.

Ne serait-il donc pas à propos de construire un navire qui, le cas

échéant, pût nous transporter soit aux archipels polynésiens, soit

à la Nouvelle-Zélande? Qu'en pensez-vous?

-- Je pense, Monsieur Cyrus, répondit le marin, je pense que vous

êtes tout aussi capable de fabriquer un grand navire qu'un petit.

Ni le bois, ni les outils ne nous manquent. Ce n'est qu'une

question de temps.

-- Et combien de mois demanderait la construction d'un navire de

deux cent cinquante à trois cents tonneaux? demanda Cyrus Smith.

-- Sept ou huit mois au moins, répondit Pencroff. Mais il ne faut

pas oublier que l'hiver arrive et que, par les grands froids, le

bois est difficile à travailler. Comptons donc sur quelques

semaines de chômage, et, si notre bâtiment est prêt pour le mois

de novembre prochain, nous devrons nous estimer très heureux.

-- Eh bien, répondit Cyrus Smith, ce serait précisément l'époque

favorable pour entreprendre une traversée de quelque importance,

soit à l'île Tabor, soit à une terre plus éloignée.

-- En effet, Monsieur Cyrus, répondit le marin. Faites donc vos

plans, les ouvriers sont prêts, et j'imagine qu'Ayrton pourra nous

donner un bon coup de main dans la circonstance.»

Les colons, consultés, approuvèrent le projet de l'ingénieur, et

c'était, en vérité, ce qu'il y avait de mieux à faire. Il est vrai

que la construction d'un navire de deux à trois cents tonneaux,

c'était une grosse besogne, mais les colons avaient en eux-mêmes

une confiance que justifiaient bien des succès déjà obtenus.

Cyrus Smith s'occupa donc de faire le plan du navire et d'en

déterminer le gabarit. Pendant ce temps, ses compagnons

s'employèrent à l'abatage et au charroi des arbres qui devaient

fournir les courbes, la membrure et le bordé. Ce fut la forêt du

Far-West qui donna les meilleures essences en chênes et en ormes.

On profita de la trouée déjà faite lors de la dernière excursion

pour ouvrir une route praticable, qui prit le nom de route du Far-

West, et les arbres furent transportés aux cheminées, où fut

établi le chantier de construction.

Quant à la route en question, elle était capricieusement tracée,

et ce fut un peu le choix des bois qui en détermina le tracé, mais

elle facilita l'accès d'une notable portion de la presqu'île

serpentine.

Il était important que ces bois fussent promptement coupés et

débités, car on ne pouvait les employer verts encore, et il

fallait laisser au temps le soin de les durcir. Les charpentiers

travaillèrent donc avec ardeur pendant le mois d'avril, qui ne fut

troublé que par quelques coups de vent d'équinoxe assez violents.

Maître Jup les aidait adroitement, soit qu'il grimpât au sommet

d'un arbre pour y fixer les cordes d'abatage, soit qu'il prêtât

ses robustes épaules pour transporter les troncs ébranchés.

Tous ces bois furent empilés sous un vaste appentis en planches,

qui fut construit auprès des cheminées, et, là, ils attendirent le

moment d'être mis en oeuvre.

Le mois d'avril fut assez beau, comme l'est souvent le mois

d'octobre de la zone boréale. En même temps, les travaux de la

terre furent activement poussés, et bientôt toute trace de

dévastation eut disparu du plateau de Grande-vue. Le moulin fut

rebâti, et de nouveaux bâtiments s'élevèrent sur l'emplacement de

la basse-cour. Il avait paru nécessaire de les reconstruire sur de

plus grandes dimensions, car la population volatile s'accroissait

dans une proportion considérable. Les étables contenaient

maintenant cinq onaggas, dont quatre vigoureux, bien dressés, se

laissant atteler ou monter, et un petit qui venait de naître. Le

matériel de la colonie s'était augmenté d'une charrue, et les

onaggas étaient employés au labourage, comme de véritables boeufs

du Yorkshire ou du Kentucky. Chacun des colons se distribuait

l'ouvrage, et les bras ne chômaient pas. Aussi, quelle belle santé

que celle de ces travailleurs, et de quelle belle humeur ils

animaient les soirées de Granite-House, en formant mille projets

pour l'avenir!

Il va sans dire qu'Ayrton partageait absolument l'existence

commune, et qu'il n'était plus question pour lui d'aller vivre au

corral. Toutefois, il restait toujours triste, peu communicatif,

et se joignait plutôt aux travaux qu'aux plaisirs de ses

compagnons. Mais c'était un rude ouvrier à la besogne, vigoureux,

adroit, ingénieux, intelligent. Il était estimé et aimé de tous,

il ne pouvait l'ignorer.

Cependant, le corral ne fut pas abandonné. Tous les deux jours, un

des colons, conduisant le chariot ou montant un des onaggas,

allait soigner le troupeau de mouflons et de chèvres et rapportait

le lait qui approvisionnait l'office de Nab. Ces excursions

étaient en même temps des occasions de chasse. Aussi Harbert et

Gédéon Spilet -- Top en avant -- couraient-ils plus souvent

qu'aucun autre de leurs compagnons sur la route du corral, et,

avec les armes excellentes dont ils disposaient, cabiais, agoutis,

kangourous, sangliers, porcs sauvages pour le gros gibier,

canards, tétras, coqs de bruyère, jacamars, bécassines pour le

petit, ne manquaient jamais à la maison. Les produits de la

garenne, ceux de l'huîtrière, quelques tortues qui furent prises,

une nouvelle pêche de ces excellents saumons qui vinrent encore

s'engouffrer dans les eaux de la Mercy, les légumes du plateau de

Grande-vue, les fruits naturels de la forêt, c'étaient richesses

sur richesses, et Nab, le maître-coq, suffisait à peine à les

emmagasiner.

Il va sans dire que le fil télégraphique jeté entre le corral et

Granite-House avait été rétabli, et qu'il fonctionnait, lorsque

l'un ou l'autre des colons se trouvait au corral et jugeait

nécessaire d'y passer la nuit. D'ailleurs, l'île était sûre

maintenant, et aucune agression n'était à redouter, -- du moins de

la part des hommes.

Cependant, le fait qui s'était passé pouvait encore se reproduire.

Une descente de pirates, et même de convicts évadés, était

toujours à craindre. Il était possible que des compagnons, des

complices de Bob Harvey, encore détenus à Norfolk, eussent été

dans le secret de ses projets et fussent tentés de l'imiter. Les

colons ne laissaient donc pas d'observer les atterrages de l'île,

et chaque jour leur longue-vue était promenée sur ce large horizon

qui fermait la baie de l'union et la baie Washington.

Quand ils allaient au corral, ils examinaient avec non moins

d'attention la partie ouest de la mer, et, en s'élevant sur le

contrefort, leur regard pouvait parcourir un large secteur de

l'horizon occidental.

Rien de suspect n'apparaissait, mais encore fallait-il se tenir

toujours sur ses gardes. Aussi l'ingénieur, un soir, fit-il part à

ses amis du projet qu'il avait conçu de fortifier le corral. Il

lui semblait prudent d'en rehausser l'enceinte palissadée et de la

flanquer d'une sorte de blockhaus dans lequel, le cas échéant, les

colons pourraient tenir contre une troupe ennemie. Granite-House

devant être considéré comme inexpugnable par sa position même, le

corral, avec ses bâtiments, ses réserves, les animaux qu'il

renfermait, serait toujours l'objectif des pirates, quels qu'ils

fussent, qui débarqueraient sur l'île, et, si les colons étaient

forcés de s'y renfermer, il fallait qu'ils pussent résister sans

désavantage.

C'était là un projet à mûrir, et dont l'exécution, d'ailleurs, fut

forcément remise au printemps prochain.

Vers le 15 mai, la quille du nouveau bâtiment s'allongeait sur le

chantier, et bientôt l'étrave et l'étambot, emmortaisés à chacune

de ses extrémités, s'y dressèrent presque perpendiculairement.

Cette quille, en bon chêne, mesurait cent dix pieds de longueur,

ce qui permettrait de donner au maître-bau une largeur de vingt-

cinq pieds. Mais ce fut là tout ce que les charpentiers purent

faire avant l'arrivée des froids et du mauvais temps. Pendant la

semaine suivante, on mit encore en place les premiers couples de

l'arrière; puis, il fallut suspendre les travaux.

Pendant les derniers jours du mois, le temps fut extrêmement

mauvais. Le vent soufflait de l'est, et parfois avec la violence

d'un ouragan. L'ingénieur eut quelques inquiétudes pour les

hangars du chantier de construction, -- que, d'ailleurs, il

n'aurait pu établir en aucun autre endroit, à proximité de

Granite-House, -- car l'îlot ne couvrait qu'imparfaitement le

littoral contre les fureurs du large, et, dans les grandes

tempêtes, les lames venaient battre directement le pied de la

muraille granitique.

Mais, fort heureusement, ces craintes ne se réalisèrent pas. Le

vent hala plutôt la partie sud-est, et, dans ces conditions, le

rivage de Granite-House se trouvait complètement couvert par le

redan de la pointe de l'épave.

Pencroff et Ayrton, les deux plus zélés constructeurs du nouveau

bâtiment, poursuivirent leurs travaux aussi longtemps qu'ils le

purent. Ils n'étaient point hommes à s'embarrasser du vent qui

leur tordait la chevelure, ni de la pluie qui les traversait

jusqu'aux os, et un coup de marteau est aussi bon par un mauvais

que par un beau temps. Mais quand un froid très vif eut succédé à

cette période humide, le bois, dont les fibres acquéraient la

dureté du fer, devint extrêmement difficile à travailler, et, vers

le 10 juin, il fallut définitivement abandonner la construction du

bateau.

Cyrus Smith et ses compagnons n'avaient point été sans observer

combien la température était rude pendant les hivers de l'île

Lincoln. Le froid était comparable à celui que ressentent les

états de la Nouvelle-Angleterre, situés à peu près à la même

distance qu'elle de l'équateur. Si, dans l'hémisphère boréal, ou

tout au moins dans la partie occupée par la Nouvelle-Bretagne et

le nord des États-Unis, ce phénomène s'explique par la

conformation plate des territoires qui confinent au pôle, et sur

lesquels aucune intumescence du sol n'oppose d'obstacles aux bises

hyperboréennes, ici, en ce qui concernait l'île Lincoln, cette

explication ne pouvait valoir.

«On a même observé, disait un jour Cyrus Smith à ses compagnons,

que, à latitudes égales, les îles et les régions du littoral sont

moins éprouvées par le froid que les contrées méditerranéennes.

J'ai souvent entendu affirmer que les hivers de la Lombardie, par

exemple, sont plus rigoureux que ceux de l'écosse, et cela

tiendrait à ce que la mer restitue pendant l'hiver les chaleurs

qu'elle a reçues pendant l'été. Les îles sont donc dans les

meilleures conditions pour bénéficier de cette restitution.

-- Mais alors, Monsieur Cyrus, demanda Harbert, pourquoi l'île

Lincoln semble-t-elle échapper à la loi commune?

-- Cela est difficile à expliquer, répondit l'ingénieur.

Toutefois, je serais disposé à admettre que cette singularité

tient à la situation de l'île dans l'hémisphère austral, qui,

comme tu le sais, mon enfant, est plus froid que l'hémisphère

boréal.

-- En effet, dit Harbert, et les glaces flottantes se rencontrent

sous des latitudes plus basses dans le sud que dans le nord du

Pacifique.

-- Cela est vrai, répondit Pencroff, et, quand je faisais le

métier de baleinier, j'ai vu des icebergs jusque par le travers du

cap Horn.

-- On pourrait peut-être expliquer alors, dit Gédéon Spilett, les

froids rigoureux qui frappent l'île Lincoln, par la présence de

glaces ou de banquises à une distance relativement très

rapprochée.

-- Votre opinion est très admissible, en effet, mon cher Spilett,

répondit Cyrus Smith, et c'est évidemment à la proximité de la

banquise que nous devons nos rigoureux hivers. Je vous ferai

remarquer aussi qu'une cause toute physique rend l'hémisphère

austral plus froid que l'hémisphère boréal. En effet, puisque le

soleil est plus rapproché de cet hémisphère pendant l'été, il en

est nécessairement plus éloigné pendant l'hiver. Cela explique

donc qu'il y ait excès de température dans les deux sens, et, si

nous trouvons les hivers très froids à l'île Lincoln, n'oublions

pas que les étés y sont très chauds, au contraire.

-- Mais pourquoi donc, s'il vous plaît, Monsieur Smith, demanda

Pencroff en fronçant le sourcil, pourquoi donc notre hémisphère,

comme vous dites, est-il si mal partagé? Ce n'est pas juste, cela!

-- Ami Pencroff, répondit l'ingénieur en riant, juste ou non, il

faut bien subir la situation, et voici d'où vient cette

particularité. La terre ne décrit pas un cercle autour du soleil,

mais bien une ellipse, ainsi que le veulent les lois de la

mécanique rationnelle. La terre occupe un des foyers de l'ellipse,

et, par conséquent, à une certaine époque de son parcours, elle

est à son apogée, c'est-à-dire à son plus grand éloignement du

soleil, et à une autre époque, à son périgée, c'est-à-dire à sa

plus courte distance. Or, il se trouve que c'est précisément

pendant l'hiver des contrées australes qu'elle est à son point le

plus éloigné du soleil, et, par conséquent, dans les conditions

voulues pour que ces régions éprouvent de plus grands froids. À

cela, rien à faire, et les hommes, Pencroff, si savants qu'ils

puissent être, ne pourront jamais changer quoi que ce soit à

l'ordre cosmographique établi par Dieu même.

-- Et pourtant, ajouta Pencroff, qui montra une certaine

difficulté à se résigner, le monde est bien savant! Quel gros

livre, Monsieur Cyrus, on ferait avec tout ce qu'on sait!

-- Et quel plus gros livre encore avec tout ce qu'on ne sait pas»,

répondit Cyrus Smith.

Enfin, pour une raison ou pour une autre, le mois de juin ramena

les froids avec leur violence accoutumée, et les colons furent le

plus souvent consignés dans Granite-House.

Ah! Cette séquestration leur semblait dure à tous, et peut-être

plus particulièrement à Gédéon Spilett.

«Vois-tu, dit-il un jour à Nab, je te donnerais bien par acte

notarié tous les héritages qui doivent me revenir un jour, si tu

étais assez bon garçon pour aller, n'importe où, m'abonner à un

journal quelconque! Décidément, ce qui manque le plus à mon

bonheur, c'est de savoir tous les matins ce qui s'est passé la

veille, ailleurs qu'ici!»

Nab s'était mis à rire.

«Ma foi, avait-il répondu, ce qui m'occupe, moi, c'est la besogne

quotidienne!»

La vérité est que, au dedans comme au dehors, le travail ne manqua

pas.

La colonie de l'île Lincoln se trouvait alors à son plus haut

point de prospérité, et trois ans de travaux soutenus l'avaient

faite telle. L'incident du brick détruit avait été une nouvelle

source de richesses. Sans parler du gréement complet, qui

servirait au navire en chantier, ustensiles et outils de toutes

sortes, armes et munitions, vêtements et instruments, encombraient

maintenant les magasins de Granite-House. Il n'avait même plus été

nécessaire de recourir à la confection de grosses étoffes de

feutre. Si les colons avaient souffert du froid pendant leur

premier hivernage, à présent, la mauvaise saison pouvait venir

sans qu'ils eussent à en redouter les rigueurs. Le linge était

abondant aussi, et on l'entretenait, d'ailleurs, avec un soin

extrême. De ce chlorure de sodium, qui n'est autre chose que le

sel marin, Cyrus Smith avait facilement extrait la soude et le

chlore. La soude, qu'il fut facile de transformer en carbonate de

soude, et le chlore, dont il fit des chlorures de chaux et autres,

furent employés à divers usages domestiques et précisément au

blanchiment du linge. D'ailleurs, on ne faisait plus que quatre

lessives par année, ainsi que cela se pratiquait jadis dans les

familles du vieux temps, et qu'il soit permis d'ajouter que

Pencroff et Gédéon Spilett, en attendant que le facteur lui

apportât son journal, se montrèrent des blanchisseurs distingués.

Ainsi se passèrent les mois d'hiver, juin, juillet et août. Ils

furent très rigoureux, et la moyenne des observations

thermométriques ne donna pas plus de huit degrés fahrenheit (13,

33 degrés centigrade au-dessous de zéro). Elle fut donc inférieure

à la température du précédent hivernage. Aussi, quel bon feu

flambait incessamment dans les cheminées de Granite-House, dont

les fumées tachaient de longues zébrures noires la muraille de

granit! On n'épargnait pas le combustible, qui poussait tout

naturellement à quelques pas de là. En outre, le superflu des bois

destinés à la construction du navire permit d'économiser la

houille, qui exigeait un transport plus pénible.

Hommes et animaux se portaient tous bien. Maître Jup se montrait

un peu frileux, il faut en convenir.

C'était peut-être son seul défaut, et il fallut lui faire une

bonne robe de chambre, bien ouatée. Mais quel domestique, adroit,

zélé, infatigable, pas indiscret, pas bavard, et on eût pu avec

raison le proposer pour modèle à tous ses confrères bipèdes de

l'ancien et du nouveau monde!

«Après ça, disait Pencroff, quand on a quatre mains à son service,

c'est bien le moins que l'on fasse convenablement sa besogne!»

Et, de fait, l'intelligent quadrumane le faisait bien!

Pendant les sept mois qui s'écoulèrent depuis les dernières

recherches opérées autour de la montagne et pendant le mois de

septembre, qui ramena les beaux jours, il ne fut aucunement

question du génie de l'île. Son action ne se manifesta en aucune

circonstance. Il est vrai qu'elle eût été inutile, car nul

incident ne se produisit qui put mettre les colons à quelque

pénible épreuve.

Cyrus Smith observa même que si, par hasard, les communications

entre l'inconnu et les hôtes de Granite-House s'étaient jamais

établies à travers le massif de granit, et si l'instinct de Top

les avait pour ainsi dire pressenties, il n'en fut plus rien

pendant cette période. Les grondements du chien avaient

complètement cessé, aussi bien que les inquiétudes de l'orang. Les

deux amis -- car ils l'étaient -- ne rôdaient plus à l'orifice du

puits intérieur, ils n'aboyaient pas et ne gémissaient plus de

cette singulière façon qui avait donné, dès le début, l'éveil à

l'ingénieur. Mais celui-ci pouvait-il assurer que tout était dit

sur cette énigme, et qu'il n'en aurait jamais le mot? Pouvait-il

affirmer que quelque conjoncture ne se reproduirait pas, qui

ramènerait en scène le mystérieux personnage? Qui sait ce que

réservait l'avenir? Enfin, l'hiver s'acheva; mais un fait dont les

conséquences pouvaient être graves, en somme, se produisit

précisément dans les premiers jours qui marquèrent le retour du

printemps.

Le 7 septembre, Cyrus Smith, ayant observé le sommet du mont

Franklin, vit une fumée qui se contournait au-dessus du cratère,

dont les premières vapeurs se projetaient dans l'air.

CHAPITRE XV

Les colons, avertis par l'ingénieur, avaient suspendu leurs

travaux et considéraient en silence la cime du mont Franklin.

Le volcan s'était donc réveillé, et les vapeurs avaient percé la

couche minérale entassée au fond du cratère. Mais les feux

souterrains provoqueraient-ils quelque éruption violente? C'était

là une éventualité qu'on ne pouvait prévenir.

Cependant, même en admettant l'hypothèse d'une éruption, il était

probable que l'île Lincoln n'en souffrirait pas dans son ensemble.

Les épanchements de matières volcaniques ne sont pas toujours

désastreux. Déjà l'île avait été soumise à cette épreuve, ainsi

qu'en témoignaient les coulées de lave qui zébraient les pentes

septentrionales de la montagne. En outre, la forme du cratère,

l'égueulement creusé à son bord supérieur devaient projeter les

matières vomies à l'opposé des portions fertiles de l'île.

Toutefois, le passé n'engageait pas nécessairement l'avenir.

Souvent, à la cime des volcans, d'anciens cratères se ferment et

de nouveaux s'ouvrent. Le fait s'est produit dans les deux mondes,

à l'Etna, au Popocatepelt, à l'Orizaba, et, la veille d'une

éruption, on peut tout craindre. Il suffisait, en somme, d'un

tremblement de terre, -- phénomène qui accompagne quelquefois les

épanchements volcaniques, -- pour que la disposition intérieure de

la montagne fût modifiée et que de nouvelles voies se frayassent

aux laves incandescentes.

Cyrus Smith expliqua ces choses à ses compagnons, et, sans

exagérer la situation, il leur en fit connaître le pour et le

contre.

Après tout, on n'y pouvait rien. Granite-House, à moins d'un

tremblement de terre qui ébranlerait le sol, ne semblait pas

devoir être menacée. Mais le corral aurait tout à craindre, si

quelque nouveau cratère s'ouvrait dans les parois sud du mont

Franklin. Depuis ce jour, les vapeurs ne cessèrent d'empanacher la

cime de la montagne, et l'on put même reconnaître qu'elles

gagnaient en hauteur et en épaisseur, sans qu'aucune flamme se

mêlât à leurs épaisses volutes. Le phénomène se concentrait encore

dans la partie inférieure de la cheminée centrale.

Cependant, avec les beaux jours, les travaux avaient été repris.

On pressait le plus possible la construction du navire, et, au

moyen de la chute de la grève, Cyrus Smith parvint à établir une

scierie hydraulique qui débita plus rapidement les troncs d'arbres

en planches et en madriers. Le mécanisme de cet appareil fut aussi

simple que ceux qui fonctionnent dans les rustiques scieries de la

Norvège. Un premier mouvement horizontal à imprimer à la pièce de

bois, un second mouvement vertical à donner à la scie, c'était là

tout ce qu'il s'agissait d'obtenir, et l'ingénieur y réussit au

moyen d'une roue, de deux cylindres et de poulies, convenablement

disposés.

Vers la fin du mois de septembre, la carcasse du navire, qui

devait être gréé en goélette, se dressait sur le chantier de

construction. La membrure était presque entièrement terminée, et

tous ces couples ayant été maintenus par un cintre provisoire, on

pouvait déjà apprécier les formes de l'embarcation.

Cette goélette, fine de l'avant, très dégagée dans ses façons

d'arrière, serait évidemment propre à une assez longue traversée,

le cas échéant; mais la pose du bordage, du vaigrage intérieur et

du pont devait exiger encore un laps considérable de temps. Fort

heureusement, les ferrures de l'ancien brick avaient pu être

sauvées après l'explosion sous-marine. Des bordages et des courbes

mutilés, Pencroff et Ayrton avaient arraché les chevilles et une

grande quantité de clous de cuivre. C'était autant d'économisé

pour les forgerons, mais les charpentiers eurent beaucoup à faire.

Les travaux de construction durent être interrompus pendant une

semaine pour ceux de la moisson, de la fenaison et la rentrée des

diverses récoltes qui abondaient au plateau de Grande-vue. Cette

besogne terminée, tous les instants furent désormais consacrés à

l'achèvement de la goélette.

Lorsque la nuit arrivait, les travailleurs étaient véritablement

exténués. Afin de ne point perdre de temps, ils avaient modifié

les heures de repas: ils dînaient à midi et ne soupaient que

lorsque la lumière du jour venait à leur manquer. Ils remontaient

alors à Granite-House, et ils se hâtaient de se coucher.

Quelquefois, cependant, la conversation, lorsqu'elle portait sur

quelque sujet intéressant, retardait quelque peu l'heure du

sommeil. Les colons se laissaient aller à parler de l'avenir, et

ils causaient volontiers des changements qu'apporterait à leur

situation un voyage de la goélette aux terres les plus

rapprochées. Mais au milieu de ces projets dominait toujours la

pensée d'un retour ultérieur à l'île Lincoln. Jamais ils

n'abandonneraient cette colonie, fondée avec tant de peines et de

succès, et à laquelle les communications avec l'Amérique

donneraient un développement nouveau.

Pencroff et Nab surtout espéraient bien y finir leurs jours.

«Harbert, disait le marin, vous n'abandonnerez jamais l'île

Lincoln?

-- Jamais, Pencroff, et surtout si tu prends le parti d'y rester!

-- Il est tout pris, mon garçon, répondait Pencroff, je vous

attendrai! Vous me ramènerez votre femme et vos enfants, et je

ferai de vos petits de fameux lurons!

-- C'est entendu, répliquait Harbert, riant et rougissant à la

fois.

-- Et vous, Monsieur Cyrus, reprenait Pencroff enthousiasmé, vous

serez toujours le gouverneur de l'île! Ah ça! Combien pourra-t-

elle nourrir d'habitants? Dix mille, au moins!»

On causait de la sorte, on laissait aller Pencroff, et, de propos

en propos, le reporter finissait par fonder un journal, le new-

Lincoln Herald! ainsi est-il du coeur de l'homme. Le besoin de

faire oeuvre qui dure, qui lui survive, est le signe de sa

supériorité sur tout ce qui vit ici-bas. C'est ce qui a fondé sa

domination, et c'est ce qui la justifie dans le monde entier.

Après cela, qui sait si Jup et Top n'avaient pas, eux aussi, leur

petit rêve d'avenir?

Ayrton, silencieux, se disait qu'il voudrait revoir lord Glenarvan

et se montrer à tous, réhabilité. Un soir, le 15 octobre, la

conversation, lancée à travers ces hypothèses, s'était prolongée

plus que de coutume. Il était neuf heures du soir. Déjà de longs

bâillements, mal dissimulés, sonnaient l'heure du repos, et

Pencroff venait de se diriger vers son lit, quand le timbre

électrique, placé dans la salle, résonna soudain.

Tous étaient là, Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Harbert, Ayrton,

Pencroff, Nab. Il n'y avait donc aucun des colons au corral.

Cyrus Smith s'était levé. Ses compagnons se regardaient, croyant

avoir mal entendu.

«Qu'est-ce que cela veut dire? s'écria Nab. Est-ce le diable qui

sonne?»

Personne ne répondit.

«Le temps est orageux, fit observer Harbert. L'influence de

l'électricité ne peut-elle pas...»

Harbert n'acheva pas sa phrase. L'ingénieur, vers lequel tous les

regards étaient tournés, secouait la tête négativement.

«Attendons, dit alors Gédéon Spilett. Si c'est un signal, quel que

soit celui qui le fasse, il le renouvellera.

-- Mais qui voulez-vous que ce soit? s'écria Nab.

-- Mais, répondit Pencroff, celui qui...»

La phrase du marin fut coupée par un nouveau frémissement du

trembleur sur le timbre.

Cyrus Smith se dirigea vers l'appareil et, lançant le courant à

travers le fil, il envoya cette demande au corral:

«Que voulez-vous?» quelques instants plus tard, l'aiguille, se

mouvant sur le cadran alphabétique, donnait cette réponse aux

hôtes de Granite-House:

«Venez au corral en toute hâte.»

«Enfin!» s'écria Cyrus Smith.

Oui! Enfin! Le mystère allait se dévoiler! devant cet immense

intérêt qui allait les pousser au corral, toute fatigue des colons

avait disparu, tout besoin de repos avait cessé. Sans avoir

prononcé une parole, en quelques instants, ils avaient quitté

Granite-House et se trouvaient sur la grève. Seuls, Jup et Top

étaient restés. On pouvait se passer d'eux.

La nuit était noire. La lune, nouvelle ce jour-là même, avait

disparu en même temps que le soleil.

Ainsi que l'avait fait observer Harbert, de gros nuages orageux

formaient une voûte basse et lourde, qui empêchait tout

rayonnement d'étoiles. Quelques éclairs de chaleur, reflets d'un

orage lointain, illuminaient l'horizon.

Il était possible que, quelques heures plus tard, la foudre tonnât

sur l'île même. C'était une nuit menaçante.

Mais l'obscurité, si profonde qu'elle fût, ne pouvait arrêter des

gens habitués à cette route du corral.

Ils remontèrent la rive gauche de la Mercy, atteignirent le

plateau, passèrent le pont du creek glycérine et s'avancèrent à

travers la forêt.

Ils marchaient d'un bon pas, en proie à une émotion très vive.

Pour eux, cela ne faisait pas doute, ils allaient apprendre enfin

le mot tant cherché de l'énigme, le nom de cet être mystérieux, si

profondément entré dans leur vie, si généreux dans son influence,

si puissant dans son action! Ne fallait-il pas, en effet, que cet

inconnu eût été mêlé à leur existence, qu'il en connût les

moindres détails, qu'il entendît tout ce qui se disait à Granite-

House, pour avoir pu toujours agir à point nommé?

Chacun, abîmé dans ses réflexions, pressait le pas.

Sous cette voûte d'arbres, l'obscurité était telle que la lisière

de la route ne se voyait même pas. Aucun bruit, d'ailleurs, dans

la forêt. Quadrupèdes et oiseaux, influencés par la lourdeur de

l'atmosphère, étaient immobiles et silencieux. Nul souffle

n'agitait les feuilles. Seul, le pas des colons résonnait, dans

l'ombre, sur le sol durci.

Le silence, pendant le premier quart d'heure de marche, ne fut

interrompu que par cette observation de Pencroff:

«Nous aurions dû prendre un fanal.»

Et par cette réponse de l'ingénieur:

«Nous en trouverons un au corral.»

Cyrus Smith et ses compagnons avaient quitté Granite-House à neuf

heures douze minutes. À neuf heures quarante-sept, ils avaient

franchi une distance de trois milles sur les cinq qui séparaient

l'embouchure de la Mercy du corral. En ce moment, de grands

éclairs blanchâtres s'épanouissaient au-dessus de l'île et

dessinaient en noir les découpures du feuillage. Ces éclats

intenses éblouissaient et aveuglaient. L'orage, évidemment, ne

pouvait tarder à se déchaîner. Les éclairs devinrent peu à peu

plus rapides et plus lumineux. Des grondements lointains roulaient

dans les profondeurs du ciel. L'atmosphère était étouffante.

Les colons allaient, comme s'ils eussent été poussés en avant par

quelque irrésistible force.

À neuf heures un quart, un vif éclair leur montrait l'enceinte

palissadée, et ils n'avaient pas franchi la porte, que le tonnerre

éclatait avec une formidable violence.

En un instant, le corral était traversé, et Cyrus Smith se

trouvait devant l'habitation.

Il était possible que la maison fût occupée par l'inconnu, puisque

c'était de la maison même que le télégramme avait dû partir.

Toutefois, aucune lumière n'en éclairait la fenêtre.

L'ingénieur frappa à la porte.

Pas de réponse.

Cyrus Smith ouvrit la porte, et les colons entrèrent dans la

chambre, qui était profondément obscure. Un coup de briquet fut

donné par Nab, et, un instant après, le fanal était allumé et

promené à tous les coins de la chambre...

Il n'y avait personne. Les choses étaient dans l'état où on les

avait laissées.

«Avons-nous été dupes d'une illusion?» murmura Cyrus Smith.

Non! Ce n'était pas possible! Le télégramme avait bien dit: «Venez

au corral en toute hâte.»

On s'approcha de la table qui était spécialement affectée au

service du fil. Tout y était en place, la pile et la boîte qui la

contenait, ainsi que l'appareil récepteur et transmetteur.

«Qui est venu pour la dernière fois ici? demanda l'ingénieur.

-- Moi, Monsieur Smith, répondit Ayrton.

-- Et c'était?...

-- Il y a quatre jours.

-- Ah! Une notice!» s'écria Harbert, qui montra un papier déposé

sur la table.

Sur ce papier étaient écrits ces mots, en anglais: «Suivez le

nouveau fil.»

«En route!» s'écria Cyrus Smith, qui comprit que la dépêche

n'était pas partie du corral, mais bien de la retraite mystérieuse

qu'un fil supplémentaire, raccordé à l'ancien, réunissait

directement à Granite-House.

Nab prit le fanal allumé, et tous quittèrent le corral.

L'orage se déchaînait alors avec une extrême violence.

L'intervalle qui séparait chaque éclair de chaque coup de tonnerre

diminuait sensiblement.

Le météore allait bientôt dominer le mont Franklin et l'île

entière. À l'éclat des lueurs intermittentes, on pouvait voir le

sommet du volcan empanaché de vapeurs.

Il n'y avait, dans toute la portion du corral qui séparait la

maison de l'enceinte palissadée, aucune communication

télégraphique. Mais, après avoir franchi la porte, l'ingénieur,

courant droit au premier poteau, vit à la lueur d'un éclair qu'un

nouveau fil retombait de l'isoloir jusqu'à terre.

«Le voilà!» dit-il.

Ce fil traînait sur le sol, mais sur toute sa longueur il était

entouré d'une substance isolante, comme l'est un câble sous-marin,

ce qui assurait la libre transmission des courants. Par sa

direction, il semblait s'engager à travers les bois et les

contreforts méridionaux de la montagne, et, conséquemment, il

courait vers l'ouest.

«Suivons-le!» dit Cyrus Smith.

Et tantôt à la lueur du fanal, tantôt au milieu des fulgurations

de la foudre, les colons se lancèrent sur la voie tracée par le

fil.

Les roulements du tonnerre étaient continus alors, et leur

violence telle, qu'aucune parole n'eût pu être entendue.

D'ailleurs, il ne s'agissait pas de parler, mais d'aller en avant.

Cyrus Smith et les siens gravirent d'abord le contrefort dressé

entre la vallée du corral et celle de la rivière de la chute,

qu'ils traversèrent dans sa partie la plus étroite. Le fil, tantôt

tendu sur les basses branches des arbres, tantôt se déroulant à

terre, les guidait sûrement.

L'ingénieur avait supposé que ce fil s'arrêterait peut-être au

fond de la vallée, et que là serait la retraite inconnue.

Il n'en fut rien. Il fallut remonter le contrefort du sud-ouest et

redescendre sur ce plateau aride que terminait cette muraille de

basaltes si étrangement amoncelés. De temps en temps, l'un ou

l'autre des colons se baissait, tâtait le fil de la main et

rectifiait la direction au besoin. Mais il n'était plus douteux

que ce fil courût directement à la mer.

Là, sans doute, dans quelque profondeur des roches ignées, se

creusait la demeure si vainement cherchée jusqu'alors.

Le ciel était en feu. Un éclair n'attendait pas l'autre. Plusieurs

frappaient la cime du volcan et se précipitaient dans le cratère

au milieu de l'épaisse fumée. On eût pu croire, par instants, que

le mont projetait des flammes.

À dix heures moins quelques minutes, les colons étaient arrivés

sur la haute lisière qui dominait l'océan à l'ouest. Le vent

s'était levé. Le ressac mugissait à cinq cents pieds plus bas.

Cyrus Smith calcula que ses compagnons et lui avaient franchi la

distance d'un mille et demi depuis le corral.

À ce point, le fil s'engageait au milieu des roches, en suivant la

pente assez raide d'un ravin étroit et capricieusement tracé.

Les colons s'y engagèrent, au risque de provoquer quelque

éboulement de rocs mal équilibrés et d'être précipités dans la

mer. La descente était extrêmement périlleuse, mais ils ne

comptaient pas avec le danger, ils n'étaient plus maîtres d'eux-

mêmes, et une irrésistible attraction les attirait vers ce point

mystérieux, comme l'aimant attire le fer. Aussi descendirent-ils

presque inconsciemment ce ravin, qui, même en pleine lumière, eût

été pour ainsi dire impraticable. Les pierres roulaient et

resplendissaient comme des bolides enflammés, quand elles

traversaient les zones de lumière. Cyrus Smith était en tête.

Ayrton fermait la marche.

Ici, ils allaient pas à pas; là, ils glissaient sur la roche

polie; puis ils se relevaient et continuaient leur route. Enfin,

le fil, faisant un angle brusque, toucha les roches du littoral,

véritable semis d'écueils que les grandes marées devaient battre.

Les colons avaient atteint la limite inférieure de la muraille

basaltique.

Là se développait un étroit épaulement qui courait horizontalement

et parallèlement à la mer. Le fil le suivait, et les colons s'y

engagèrent. Ils n'avaient pas fait cent pas, que l'épaulement,

s'inclinant par une pente modérée, arrivait ainsi au niveau même

des lames.

L'ingénieur saisit le fil, et il vit qu'il s'enfonçait dans la

mer.

Ses compagnons, arrêtés près de lui, étaient stupéfaits. Un cri de

désappointement, presque un cri de désespoir, leur échappa!

Faudrait-il donc se précipiter sous ces eaux et y chercher quelque

caverne sous-marine? Dans l'état de surexcitation morale et

physique où ils se trouvaient, ils n'eussent pas hésité à le

faire. Une réflexion de l'ingénieur les arrêta.

Cyrus Smith conduisit ses compagnons sous une anfractuosité des

roches, et là:

«Attendons, dit-il. La mer est haute. À mer basse, le chemin sera

ouvert.

-- Mais qui peut vous faire croire...? demanda Pencroff.

-- Il ne nous aurait pas appelés, si les moyens devaient manquer

pour arriver jusqu'à lui!»

Cyrus Smith avait parlé avec un tel accent de conviction,

qu'aucune objection ne fut soulevée.

Son observation, d'ailleurs, était logique. Il fallait admettre

qu'une ouverture, praticable à mer basse, que le flot obstruait en

ce moment, s'ouvrait au pied de la muraille.

C'étaient quelques heures à attendre. Les colons restèrent donc

silencieusement blottis sous une sorte de portique profond, creusé

dans la roche. La pluie commençait alors à tomber, et ce fut

bientôt en torrents que se condensèrent les nuages déchirés par la

foudre. Les échos répercutaient le fracas du tonnerre et lui

donnaient une sonorité grandiose.

L'émotion des colons était extrême. Mille pensées étranges,

surnaturelles traversaient leur cerveau, et ils évoquaient quelque

grande et surhumaine apparition qui, seule, eût pu répondre à

l'idée qu'ils se faisaient du génie mystérieux de l'île.

À minuit, Cyrus Smith, emportant le fanal, descendit jusqu'au

niveau de la grève afin d'observer la disposition des roches. Il y

avait déjà deux heures de mer baissée.

L'ingénieur ne s'était pas trompé. La voussure d'une vaste

excavation commençait à se dessiner au-dessus des eaux. Là, le

fil, se coudant à angle droit, pénétrait dans cette gueule béante.

Cyrus Smith revint près de ses compagnons et leur dit simplement:

«Dans une heure, l'ouverture sera praticable.

-- Elle existe donc? demanda Pencroff.

-- En avez-vous douté? répondit Cyrus Smith.

-- Mais cette caverne sera remplie d'eau jusqu'à une certaine

hauteur, fit observer Harbert.

-- Ou cette caverne assèche complètement, répondit Cyrus Smith, et

dans ce cas nous la parcourrons à pied, ou elle n'assèche pas, et

un moyen quelconque de transport sera mis à notre disposition.»

Une heure s'écoula. Tous descendirent sous la pluie au niveau de

la mer. En trois heures, la marée avait baissé de quinze pieds. Le

sommet de l'arc tracé par la voussure dominait son niveau de huit

pieds au moins. C'était comme l'arche d'un pont, sous laquelle

passaient les eaux, mêlées d'écume. En se penchant, l'ingénieur

vit un objet noir qui flottait à la surface de la mer. Il l'attira

à lui.

C'était un canot, amarré par une corde à quelque saillie

intérieure de la paroi. Ce canot était fait en tôle boulonnée.

Deux avirons étaient au fond, sous les bancs.

«Embarquons», dit Cyrus Smith.

Un instant après, les colons étaient dans le canot.

Nab et Ayrton s'étaient mis aux avirons, Pencroff au gouvernail.

Cyrus Smith à l'avant, le fanal posé sur l'étrave, éclairait la

marche.

La voûte, très surbaissée, sous laquelle le canot passa d'abord,

se relevait brusquement; mais l'obscurité était trop profonde, et

la lumière du fanal trop insuffisante, pour que l'on pût

reconnaître l'étendue de cette caverne, sa largeur, sa hauteur, sa

profondeur. Au milieu de cette substruction basaltique régnait un

silence imposant.

Nul bruit du dehors n'y pénétrait, et les éclats de la foudre ne

pouvaient percer ses épaisses parois.

Il existe en quelques parties du globe de ces cavernes immenses,

sortes de cryptes naturelles qui datent de son époque géologique.

Les unes sont envahies par les eaux de la mer; d'autres

contiennent des lacs entiers dans leurs flancs.

Telle la grotte de Fingal, dans l'île de Staffa, l'une des

Hébrides, telles les grottes de Morgat, sur la baie de Douarnenez,

en Bretagne, les grottes de Bonifacio, en Corse, celles du Lyse-

fjord, en Norvège, telle l'immense caverne du mammouth, dans le

Kentucky, haute de cinq cents pieds et longue de plus de vingt

milles! En plusieurs points du globe, la nature a creusé ces

cryptes et les a conservées à l'admiration de l'homme.

Quant à cette caverne que les colons exploraient alors,

s'étendait-elle donc jusqu'au centre de l'île? Depuis un quart

d'heure, le canot s'avançait en faisant des détours que

l'ingénieur indiquait à Pencroff d'une voix brève, quand, à un

certain moment:

«Plus à droite!» commanda-t-il.

L'embarcation, modifiant sa direction, vint aussitôt ranger la

paroi de droite. L'ingénieur voulait, avec raison, reconnaître si

le fil courait toujours le long de cette paroi.

Le fil était là, accroché aux saillies du roc.

«En avant!» dit Cyrus Smith.

Et les deux avirons, plongeant dans les eaux noires, enlevèrent

l'embarcation.

Le canot marcha pendant un quart d'heure encore, et, depuis

l'ouverture de la caverne, il devait avoir franchi une distance

d'un demi-mille, lorsque la voix de Cyrus Smith se fit entendre de

nouveau.

«Arrêtez!» dit-il.

Le canot s'arrêta, et les colons aperçurent une vive lumière qui

illuminait l'énorme crypte, si profondément creusée dans les

entrailles de l'île.

Il fut alors possible d'examiner cette caverne, dont rien n'avait

pu faire soupçonner l'existence.

À une hauteur de cent pieds s'arrondissait une voûte, supportée

sur des fûts de basalte qui semblaient avoir tous été fondus dans

le même moule. Des retombées irrégulières, des nervures

capricieuses s'appuyaient sur ces colonnes que la nature avait

dressées par milliers aux premières époques de la formation du

globe. Les tronçons basaltiques, emboîtés l'un dans l'autre,

mesuraient quarante à cinquante pieds de hauteur, et l'eau,

paisible malgré les agitations du dehors, venait en baigner la

base. L'éclat du foyer de lumière, signalé par l'ingénieur,

saisissant chaque arête prismatique et les piquant de pointes de

feux, pénétrait pour ainsi dire les parois comme si elles eussent

été diaphanes et changeait en autant de cabochons étincelants les

moindres saillies de cette substruction.

Par suite d'un phénomène de réflexion, l'eau reproduisait ces

divers éclats à sa surface, de telle sorte que le canot semblait

flotter entre deux zones scintillantes.

Il n'y avait pas à se tromper sur la nature de l'irradiation

projetée par le centre lumineux dont les rayons, nets et

rectilignes, se brisaient à tous les angles, à toutes les nervures

de la crypte.

Cette lumière provenait d'une source électrique, et sa couleur

blanche en trahissait l'origine. C'était là le soleil de cette

caverne, et il l'emplissait tout entière. Sur un signe de Cyrus

Smith, les avirons retombèrent en faisant jaillir une véritable

pluie d'escarboucles, et le canot se dirigea vers le foyer

lumineux, dont il ne fut bientôt plus qu'à une demi-encablure. En

cet endroit, la largeur de la nappe d'eau mesurait environ trois

cent cinquante pieds, et l'on pouvait apercevoir, au delà du

centre éblouissant, un énorme mur basaltique qui fermait toute

issue de ce côté. La caverne s'était donc considérablement

élargie, et la mer y formait un petit lac. Mais la voûte, les

parois latérales, la muraille du chevet, tous ces prismes, tous

ces cylindres, tous ces cônes étaient baignés dans le fluide

électrique, à ce point que cet éclat leur paraissait propre, et

l'on eût pu dire de ces pierres, taillées à facettes comme des

diamants de grand prix, qu'elles suaient la lumière! Au centre du

lac, un long objet fusiforme flottait à la surface des eaux,

silencieux, immobile. L'éclat qui en sortait s'échappait de ses

flancs, comme de deux gueules de four qui eussent été chauffées au

blanc soudant. Cet appareil, semblable au corps d'un énorme

cétacé, était long de deux cent cinquante pieds environ et

s'élevait de dix à douze pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le canot s'en approcha lentement. À l'avant, Cyrus Smith s'était

levé. Il regardait, en proie à une violente agitation. Puis, tout

à coup, saisissant le bras du reporter:

«Mais c'est lui! Ce ne peut être que lui! s'écria-t-il, lui!...»

Puis, il retomba sur son banc, en murmurant un nom que Gédéon

Spilett fut seul à entendre.

Sans doute, le reporter connaissait ce nom, car cela fit sur lui

un prodigieux effet, et il répondit d'une voix sourde:

«Lui! Un homme hors la loi!

-- Lui!» dit Cyrus Smith.

Sur l'ordre de l'ingénieur, le canot s'approcha de ce singulier

appareil flottant. Le canot accosta la hanche gauche, de laquelle

s'échappait un faisceau de lumière à travers une épaisse vitre.

Cyrus Smith et ses compagnons montèrent sur la plate-forme. Un

capot béant était là. Tous s'élancèrent par l'ouverture. Au bas de

l'échelle se dessinait une coursive intérieure, éclairée

électriquement. À l'extrémité de cette coursive s'ouvrait une

porte que Cyrus Smith poussa. Une salle richement ornée, que

traversèrent rapidement les colons, confinait à une bibliothèque,

dans laquelle un plafond lumineux versait un torrent de lumière.

Au fond de la bibliothèque, une large porte, fermée également, fut

ouverte par l'ingénieur. Un vaste salon, sorte de musée où étaient

entassées, avec tous les trésors de la nature minérale, des

oeuvres de l'art, des merveilles de l'industrie, apparut aux yeux

des colons, qui durent se croire féeriquement transportés dans le

monde des rêves.

Étendu sur un riche divan, ils virent un homme qui ne sembla pas

s'apercevoir de leur présence.

Alors Cyrus Smith éleva la voix, et, à l'extrême surprise de ses

compagnons, il prononça ces paroles:

«Capitaine Nemo, vous nous avez demandés? Nous voici.»

CHAPITRE XVI

À ces mots, l'homme couché se releva, et son visage apparut en

pleine lumière: tête magnifique, front haut, regard fier, barbe

blanche, chevelure abondante et rejetée en arrière.

Cet homme s'appuya de la main sur le dossier du divan qu'il venait

de quitter. Son regard était calme. On voyait qu'une maladie lente

l'avait miné peu à peu, mais sa voix parut forte encore, quand il

dit en anglais, et d'un ton qui annonçait une extrême surprise:

«Je n'ai pas de nom, monsieur.

-- Je vous connais!» répondit Cyrus Smith.

Le capitaine Nemo fixa un regard ardent sur l'ingénieur, comme

s'il eût voulu l'anéantir.

Puis, retombant sur les oreillers du divan:

«Qu'importe, après tout, murmura-t-il, je vais mourir!»

Cyrus Smith s'approcha du capitaine Nemo, et Gédéon Spilett prit

sa main, qu'il trouva brûlante. Ayrton, Pencroff, Harbert et Nab

se tenaient respectueusement à l'écart dans un angle de ce

magnifique salon, dont l'air était saturé d'effluences

électriques.

Cependant, le capitaine Nemo avait aussitôt retiré sa main, et

d'un signe il pria l'ingénieur et le reporter de s'asseoir.

Tous le regardaient avec une émotion véritable. Il était donc là

celui qu'ils appelaient le «génie de l'île», l'être puissant dont

l'intervention, en tant de circonstances, avait été si efficace,

ce bienfaiteur auquel ils devaient une si large part de

reconnaissance! Devant les yeux, ils n'avaient qu'un homme, là où

Pencroff et Nab croyaient trouver presque un dieu, et cet homme

était prêt à mourir!

Mais comment se faisait-il que Cyrus Smith connût le capitaine

Nemo? Pourquoi celui-ci s'était-il si vivement relevé en entendant

prononcer ce nom, qu'il devait croire ignoré de tous?...

Le capitaine avait repris place sur le divan, et, appuyé sur son

bras, il regardait l'ingénieur, placé près de lui.

«Vous savez le nom que j'ai porté, monsieur? demanda-t-il.

-- Je le sais, répondit Cyrus Smith, comme je sais le nom de cet

admirable appareil sous-marin...

-- Le Nautilus? dit en souriant à demi le capitaine.

-- Le Nautilus.

-- Mais savez-vous... savez-vous qui je suis?

-- Je le sais.

-- Il y a pourtant trente années que je n'ai plus aucune

communication avec le monde habité, trente ans que je vis dans les

profondeurs de la mer, le seul milieu où j'aie trouvé

l'indépendance! Qui donc a pu trahir mon secret?

-- Un homme qui n'avait jamais pris d'engagement envers vous,

capitaine Nemo, et qui, par conséquent, ne peut être accusé de

trahison.

-- Ce français que le hasard jeta à mon bord il y a seize ans?

-- Lui-même.

-- Cet homme et ses deux compagnons n'ont donc pas péri dans le

Maëlstrom, où le Nautilus s'était engagé?

-- Ils n'ont pas péri, et il a paru, sous le titre de vingt mille

lieues sous les mers, un ouvrage qui contient votre histoire.

-- Mon histoire de quelques mois seulement, monsieur! répondit

vivement le capitaine.

-- Il est vrai, reprit Cyrus Smith, mais quelques mois de cette

vie étrange ont suffi à vous faire connaître...

-- Comme un grand coupable, sans doute? répondit le capitaine

Nemo, en laissant passer sur ses lèvres un sourire hautain. Oui,

un révolté, mis peut-être au ban de l'humanité!»

L'ingénieur ne répondit pas.

«Eh bien, monsieur?

-- Je n'ai point à juger le capitaine Nemo, répondit Cyrus Smith,

du moins en ce qui concerne sa vie passée. J'ignore, comme tout le

monde, quels ont été les mobiles de cette étrange existence, et je

ne puis juger des effets sans connaître les causes; mais ce que je

sais, c'est qu'une main bienfaisante s'est constamment étendue sur

nous depuis notre arrivée à l'île Lincoln, c'est que tous nous

devons la vie à un être bon, généreux, puissant, et que cet être

puissant, généreux et bon, c'est vous, capitaine Nemo!

-- C'est moi», répondit simplement le capitaine.

L'ingénieur et le reporter s'étaient levés. Leurs compagnons

s'étaient rapprochés, et la reconnaissance qui débordait de leurs

coeurs allait se traduire par les gestes, par les paroles... le

capitaine Nemo les arrêta d'un signe, et d'une voix plus émue

qu'il ne l'eût voulu sans doute:

«Quand vous m'aurez entendu», dit-il.

Et le capitaine, en quelques phrases nettes et pressées, fit

connaître sa vie tout entière.

Son histoire fut brève, et, cependant, il dut concentrer en lui

tout ce qui lui restait d'énergie pour la dire jusqu'au bout. Il

était évident qu'il luttait contre une extrême faiblesse.

Plusieurs fois, Cyrus Smith l'engagea à prendre quelque repos,

mais il secoua la tête en homme auquel le lendemain n'appartient

plus, et quand le reporter lui offrit ses soins:

«Ils sont inutiles, répondit-il, mes heures sont comptées.»

Le capitaine Nemo était un indien, le prince Dakkar, fils d'un

rajah du territoire alors indépendant du Bundelkund et neveu du

héros de l'Inde, Tippo-Saïb. Son père, dès l'âge de dix ans,

l'envoya en Europe, afin qu'il y reçût une éducation complète et

dans la secrète intention qu'il pût lutter un jour, à armes

égales, avec ceux qu'il considérait comme les oppresseurs de son

pays. De dix ans à trente ans, le prince Dakkar, supérieurement

doué, grand de coeur et d'esprit, s'instruisit en toutes choses,

et dans les sciences, dans les lettres, dans les arts il poussa

ses études haut et loin.

Le prince Dakkar voyagea dans toute l'Europe. Sa naissance et sa

fortune le faisaient rechercher, mais les séductions du monde ne

l'attirèrent jamais.

Jeune et beau, il demeura sérieux, sombre, dévoré de la soif

d'apprendre, ayant un implacable ressentiment rivé au coeur.

Le prince Dakkar haïssait. Il haïssait le seul pays où il n'avait

jamais voulu mettre le pied, la seule nation dont il refusa

constamment les avances: il haïssait l'Angleterre et d'autant plus

que sur plus d'un point il l'admirait.

C'est que cet indien résumait en lui toutes les haines farouches

du vaincu contre le vainqueur.

L'envahisseur n'avait pu trouver grâce chez l'envahi.

Le fils de l'un de ces souverains dont le Royaume-Uni n'a pu que

nominalement assurer la servitude, ce prince, de la famille de

Tippo-Saïb, élevé dans les idées de revendication et de vengeance,

ayant l'inéluctable amour de son poétique pays chargé des chaînes

anglaises, ne voulut jamais poser le pied sur cette terre par lui

maudite, à laquelle l'Inde devait son asservissement.

Le prince Dakkar devint un artiste que les merveilles de l'art

impressionnaient noblement, un savant auquel rien des hautes

sciences n'était étranger, un homme d'état qui se forma au milieu

des cours européennes. Aux yeux de ceux qui l'observaient

incomplètement, il passait peut-être pour un de ces cosmopolites,

curieux de savoir, mais dédaigneux d'agir, pour un de ces opulents

voyageurs, esprits fiers et platoniques, qui courent incessamment

le monde et ne sont d'aucun pays.

Il n'en était rien. Cet artiste, ce savant, cet homme était resté

indien par le coeur, indien par le désir de la vengeance, indien

par l'espoir qu'il nourrissait de pouvoir revendiquer un jour les

droits de son pays, d'en chasser l'étranger, de lui rendre son

indépendance. Aussi, le prince Dakkar revint-il au Bundelkund dans

l'année 1849. Il se maria avec une noble indienne dont le coeur

saignait comme le sien aux malheurs de sa patrie. Il en eut deux

enfants qu'il chérissait. Mais le bonheur domestique ne pouvait

lui faire oublier l'asservissement de l'Inde. Il attendait une

occasion. Elle se présenta.

Le joug anglais s'était trop pesamment peut-être alourdi sur les

populations indoues. Le prince Dakkar emprunta la voix des

mécontents. Il fit passer dans leur esprit toute la haine qu'il

éprouvait contre l'étranger. Il parcourut non seulement les

contrées encore indépendantes de la péninsule indienne, mais aussi

les régions directement soumises à l'administration anglaise. Il

rappela les grands jours de Tippo-Saïb, mort héroïquement à

Seringapatam pour la défense de sa patrie. En 1857, la grande

révolte des cipayes éclata. Le prince Dakkar en fut l'âme. Il

organisa l'immense soulèvement. Il mit ses talents et ses

richesses au service de cette cause. Il paya de sa personne; il se

battit au premier rang; il risqua sa vie comme le plus humble de

ces héros qui s'étaient levés pour affranchir leur pays; il fut

blessé dix fois en vingt rencontres et n'avait pu trouver la mort,

quand les derniers soldats de l'indépendance tombèrent sous les

balles anglaises.

Jamais la puissance britannique dans l'Inde ne courut un tel

danger, et si, comme ils l'avaient espéré, les cipayes eussent

trouvé secours au dehors, c'en était fait peut-être en Asie de

l'influence et de la domination du royaume-uni.

Le nom du prince Dakkar fut illustre alors. Le héros qui le

portait ne se cacha pas et lutta ouvertement. Sa tête fut mise à

prix, et, s'il ne se rencontra pas un traître pour la livrer, son

père, sa mère, sa femme, ses enfants payèrent pour lui avant même

qu'il pût connaître les dangers qu'à cause de lui ils couraient...

Le droit, cette fois encore, était tombé devant la force. Mais la

civilisation ne recule jamais, et il semble qu'elle emprunte tous

les droits à la nécessité. Les cipayes furent vaincus, et le pays

des anciens rajahs retomba sous la domination plus étroite de

l'Angleterre.

Le prince Dakkar, qui n'avait pu mourir, revint dans les montagnes

du Bundelkund. Là, seul désormais, pris d'un immense dégoût contre

tout ce qui portait le nom d'homme, ayant la haine et l'horreur du

monde civilisé, voulant à jamais le fuir, il réalisa les débris de

sa fortune, réunit une vingtaine de ses plus fidèles compagnons,

et, un jour, tous disparurent.

Où donc le prince Dakkar avait-il été chercher cette indépendance

que lui refusait la terre habitée?

Sous les eaux, dans la profondeur des mers, où nul ne pouvait le

suivre.

À l'homme de guerre se substitua le savant. Une île déserte du

Pacifique lui servit à établir ses chantiers, et, là, un bateau

sous-marin fut construit sur ses plans. L'électricité, dont, par

des moyens qui seront connus un jour, il avait su utiliser

l'incommensurable force mécanique, et qu'il puisait à

d'intarissables sources, fut employée à toutes les nécessités de

son appareil flottant, comme force motrice, force éclairante,

force calorifique. La mer, avec ses trésors infinis, ses myriades

de poissons, ses moissons de varechs et de sargasses, ses énormes

mammifères, et non seulement tout ce que la nature y entretenait,

mais aussi tout ce que les hommes y avaient perdu, suffit

amplement aux besoins du prince et de son équipage, -- et ce fut

l'accomplissement de son plus vif désir, puisqu'il ne voulait plus

avoir aucune communication avec la terre. Il nomma son appareil

sous-marin le Nautilus, il s'appela le capitaine Nemo, et il

disparut sous les mers.

Pendant bien des années, le capitaine visita tous les océans, d'un

pôle à l'autre. Paria de l'univers habité, il recueillit dans ces

mondes inconnus des trésors admirables. Les millions perdus dans

la baie de Vigo, en 1702, par les galions espagnols, lui

fournirent une mine inépuisable de richesses dont il disposa

toujours, et anonymement, en faveur des peuples qui se battaient

pour l'indépendance de leur pays. Enfin, il n'avait eu, depuis

longtemps, aucune communication avec ses semblables, quand,

pendant la nuit du 6 novembre 1866, trois hommes furent jetés à

son bord. C'étaient un professeur français, son domestique et un

pêcheur canadien. Ces trois hommes avaient été précipités à la

mer, dans un choc qui s'était produit entre le Nautilus et la

frégate des États-Unis l'Abraham-Lincoln, qui lui donnait la

chasse.

Le capitaine Nemo apprit de ce professeur que le Nautilus, tantôt

pris pour un mammifère géant de la famille des cétacés, tantôt

pour un appareil sous-marin renfermant un équipage de pirates,

était poursuivi sur toutes les mers.

Le capitaine Nemo aurait pu rendre à l'océan ces trois hommes, que

le hasard jetait ainsi à travers sa mystérieuse existence. Il ne

le fit pas, il les garda prisonniers, et, pendant sept mois, ils

purent contempler toutes les merveilles d'un voyage qui se

poursuivit pendant vingt mille lieues sous les mers. Un jour, le

22 juin 1867, ces trois hommes, qui ne savaient rien du passé du

capitaine Nemo, parvinrent à s'échapper, après s'être emparés du

canot du Nautilus. Mais comme à ce moment le Nautilus était

entraîné sur les côtes de Norvège, dans les tourbillons du

Maëlstrom, le capitaine dut croire que les fugitifs, noyés dans

ces effroyables remous, avaient trouvé la mort au fond du gouffre.

Il ignorait donc que le français et ses deux compagnons eussent

été miraculeusement rejetés à la côte, que des pêcheurs des îles

Loffoden les avaient recueillis, et que le professeur, à son

retour en France, avait publié l'ouvrage dans lequel sept mois de

cette étrange et aventureuse navigation du Nautilus étaient

racontés et livrés à la curiosité publique.

Pendant longtemps encore, le capitaine Nemo continua de vivre

ainsi, courant les mers. Mais, peu à peu, ses compagnons moururent

et allèrent reposer dans leur cimetière de corail, au fond du

Pacifique. Le vide se fit dans le Nautilus, et enfin le capitaine

Nemo resta seul de tous ceux qui s'étaient réfugiés avec lui dans

les profondeurs de l'océan.

Le capitaine Nemo avait alors soixante ans. Quand il fut seul, il

parvint à ramener son Nautilus vers un des ports sous-marins qui

lui servaient quelquefois de points de relâche.

L'un de ces ports était creusé sous l'île Lincoln, et c'était

celui qui donnait en ce moment asile au Nautilus. Depuis six ans,

le capitaine était là, ne naviguant plus, attendant la mort,

c'est-à-dire l'instant où il serait réuni à ses compagnons, quand

le hasard le fit assister à la chute du ballon qui emportait les

prisonniers des sudistes. Revêtu de son scaphandre, il se

promenait sous les eaux, à quelques encablures du rivage de l'île,

lorsque l'ingénieur fut précipité dans la mer. Un bon mouvement

entraîna le capitaine... et il sauva Cyrus Smith.

Tout d'abord, ces cinq naufragés, il voulut les fuir, mais son

port de refuge était fermé, et, par suite d'un exhaussement du

basalte qui s'était produit sous l'influence des actions

volcaniques, il ne pouvait plus franchir l'entrée de la crypte. Où

il y avait encore assez d'eau pour qu'une légère embarcation pût

passer la barre, il n'y en avait plus assez pour le Nautilus, dont

le tirant d'eau était relativement considérable.

Le capitaine Nemo resta donc, puis, il observa ces hommes jetés

sans ressource sur une île déserte, mais il ne voulut point être

vu. Peu à peu, quand il les vit honnêtes, énergiques, liés les uns

aux autres par une amitié fraternelle, il s'intéressa à leurs

efforts. Comme malgré lui, il pénétra tous les secrets de leur

existence. Au moyen du scaphandre, il lui était facile d'arriver

au fond du puits intérieur de Granite-House, et, s'élevant par les

saillies du roc jusqu'à son orifice supérieur, il entendait les

colons raconter le passé, étudier le présent et l'avenir. Il

apprit d'eux l'immense effort de l'Amérique contre l'Amérique

même, pour abolir l'esclavage. Oui! Ces hommes étaient dignes de

réconcilier le capitaine Nemo avec cette humanité qu'ils

représentaient si honnêtement dans l'île!

Le capitaine Nemo avait sauvé Cyrus Smith. Ce fut lui aussi qui

ramena le chien aux cheminées, qui rejeta Top des eaux du lac, qui

fit échouer à la pointe de l'épave cette caisse contenant tant

d'objets utiles pour les colons, qui renvoya le canot dans le

courant de la Mercy, qui jeta la corde du haut de Granite-House,

lors de l'attaque des singes, qui fit connaître la présence

d'Ayrton à l'île Tabor, au moyen du document enfermé dans la

bouteille, qui fit sauter le brick par le choc d'une torpille

disposée au fond du canal, qui sauva Harbert d'une mort certaine

en apportant le sulfate de quinine, lui, enfin, qui frappa les

convicts de ces balles électriques dont il avait le secret et

qu'il employait dans ses chasses sous-marines. Ainsi

s'expliquaient tant d'incidents qui devaient paraître surnaturels,

et qui, tous, attestaient la générosité et la puissance du

capitaine.

Cependant, ce grand misanthrope avait soif du bien.

Il lui restait d'utiles avis à donner à ses protégés, et, d'autre

part, sentant battre son coeur rendu à lui-même par les approches

de la mort, il manda, comme on sait, les colons de Granite-House,

au moyen d'un fil par lequel il relia le corral au Nautilus, qui

était muni d'un appareil alphabétique... Peut-être ne l'eût-il pas

fait, s'il avait su que Cyrus Smith connaissait assez son histoire

pour le saluer de ce nom de Nemo.

Le capitaine avait terminé le récit de sa vie.

Cyrus Smith prit alors la parole; il rappela tous les incidents

qui avaient exercé sur la colonie une si salutaire influence, et,

au nom de ses compagnons comme au sien, il remercia l'être

généreux auquel ils devaient tant.

Mais le capitaine Nemo ne songeait pas à réclamer le prix des

services qu'il avait rendus. Une dernière pensée agitait son

esprit, et avant de serrer la main que lui présentait l'ingénieur:

«Maintenant, monsieur, dit-il, maintenant que vous connaissez ma

vie, jugez-la!»

En parlant ainsi, le capitaine faisait évidemment allusion à un

grave incident dont les trois étrangers jetés à son bord avaient

été témoins, -- incident que le professeur français avait

nécessairement raconté dans son ouvrage et dont le retentissement

devait avoir été terrible. En effet, quelques jours avant la fuite

du professeur et de ses deux compagnons, le Nautilus, poursuivi

par une frégate dans le nord de l'Atlantique, s'était précipité

comme un bélier sur cette frégate et l'avait coulée sans merci.

Cyrus Smith comprit l'allusion et demeura sans répondre.

«C'était une frégate anglaise, monsieur, s'écria le capitaine

Nemo, redevenu un instant le prince Dakkar, une frégate anglaise,

vous entendez bien! Elle m'attaquait! J'étais resserré dans une

baie étroite et peu profonde!... il me fallait passer, et... j'ai

passé!»

Puis, d'une voix plus calme:

«J'étais dans la justice et dans le droit, ajouta-t-il. J'ai fait

partout le bien que j'ai pu, et aussi le mal que j'ai dû. Toute

justice n'est pas dans le pardon!»

Quelques instants de silence suivirent cette réponse, et le

capitaine Nemo prononça de nouveau cette phrase:

«Que pensez-vous de moi, messieurs?»

Cyrus Smith tendit la main au capitaine, et, à sa demande, il

répondit d'une voix grave:

«Capitaine, votre tort est d'avoir cru qu'on pouvait ressusciter

le passé, et vous avez lutté contre le progrès nécessaire. Ce fut

une de ces erreurs que les uns admirent, que les autres blâment,

dont Dieu seul est juge et que la raison humaine doit absoudre.

Celui qui se trompe dans une intention qu'il croit bonne, on peut

le combattre, on ne cesse pas de l'estimer. Votre erreur est de

celles qui n'excluent pas l'admiration, et votre nom n'a rien à

redouter des jugements de l'histoire. Elle aime les héroïques

folies, tout en condamnant les résultats qu'elles entraînent.»

La poitrine du capitaine Nemo se souleva, et sa main se tendit

vers le ciel.

«Ai-je eu tort, ai-je eu raison?» murmura-t-il.

Cyrus Smith reprit:

«Toutes les grandes actions remontent à Dieu, car elles viennent

de lui! Capitaine Nemo, les honnêtes gens qui sont ici, eux que

vous avez secourus, vous pleureront à jamais!»

Harbert s'était rapproché du capitaine. Il plia les genoux, il

prit sa main et la lui baisa. Une larme glissa des yeux du

mourant.

«Mon enfant, dit-il, sois béni!...»

CHAPITRE XVII

Le jour était venu. Aucun rayon lumineux ne pénétrait dans cette

profonde crypte. La mer, haute en ce moment, en obstruait

l'ouverture. Mais la lumière factice qui s'échappait en longs

faisceaux à travers les parois du Nautilus n'avait pas faibli, et

la nappe d'eau resplendissait toujours autour de l'appareil

flottant. Une extrême fatigue accablait alors le capitaine Nemo,

qui était retombé sur le divan. On ne pouvait songer à le

transporter à Granite-House, car il avait manifesté sa volonté de

rester au milieu de ces merveilles du Nautilus, que des millions

n'eussent pas payées, et d'y attendre une mort, qui ne pouvait

tarder à venir.

Pendant une assez longue prostration qui le tint presque sans

connaissance, Cyrus Smith et Gédéon Spilett observèrent avec

attention l'état du malade. Il était visible que le capitaine

s'éteignait peu à peu. La force allait manquer à ce corps

autrefois si robuste, maintenant frêle enveloppe d'une âme qui

allait s'échapper. Toute la vie était concentrée au coeur et à la

tête.

L'ingénieur et le reporter s'étaient consultés à voix basse. Y

avait-il quelque soin à donner à ce mourant? Pouvait-on, sinon le

sauver, du moins prolonger sa vie pendant quelques jours? Lui-même

avait dit qu'il n'y avait aucun remède, et il attendait

tranquillement la mort, qu'il ne craignait pas.

«Nous ne pouvons rien, dit Gédéon Spilett.

-- Mais de quoi meurt-il? demanda Pencroff.

-- Il s'éteint, répondit le reporter.

-- Cependant, reprit le marin, si nous le transportions en plein

air, en plein soleil, peut-être se ranimerait-il?

-- Non, Pencroff, répondit l'ingénieur, rien n'est à tenter!

D'ailleurs, le capitaine Nemo ne consentirait pas à quitter son

bord. Il y a trente ans qu'il vit sur le Nautilus, c'est sur le

Nautilus qu'il veut mourir.»

Sans doute, le capitaine Nemo entendit la réponse de Cyrus Smith,

car il se releva un peu, et d'une voix plus faible, mais toujours

intelligible:

«Vous avez raison, monsieur, dit-il. Je dois et je veux mourir

ici. Aussi ai-je une demande à vous faire.»

Cyrus Smith et ses compagnons s'étaient rapprochés du divan, et

ils en disposèrent les coussins de telle sorte que le mourant fût

mieux appuyé.

On put voir alors son regard s'arrêter sur toutes les merveilles

de ce salon, éclairé par les rayons électriques que tamisaient les

arabesques d'un plafond lumineux. Il regarda, l'un après l'autre,

les tableaux accrochés aux splendides tapisseries des parois, ces

chefs-d'oeuvre des maîtres italiens, flamands, français et

espagnols, les réductions de marbre et de bronze qui se dressaient

sur leurs piédestaux, l'orgue magnifique adossé à la cloison

d'arrière, puis les vitrines disposées autour d'une vasque

centrale, dans laquelle s'épanouissaient les plus admirables

produits de la mer, plantes marines, zoophytes, chapelets de

perles d'une inappréciable valeur, et, enfin, ses yeux

s'arrêtèrent sur cette devise inscrite au fronton de ce musée, la

devise du Nautilus: mobilis in mobile.

Il semblait qu'il voulût une dernière fois caresser du regard ces

chefs-d'oeuvre de l'art et de la nature, auxquels il avait limité

son horizon pendant un séjour de tant d'années dans l'abîme des

mers!

Cyrus Smith avait respecté le silence que gardait le capitaine

Nemo. Il attendait que le mourant reprît la parole.

Après quelques minutes, pendant lesquelles il revit passer devant

lui, sans doute, sa vie tout entière, le capitaine Nemo se

retourna vers les colons et leur dit:

«Vous croyez, messieurs, me devoir quelque reconnaissance?...

-- Capitaine, nous donnerions notre vie pour prolonger la vôtre!

-- Bien, reprit le capitaine Nemo, bien!... Promettez-moi

d'exécuter mes dernières volontés, et je serai payé de tout ce que

j'ai fait pour vous.

-- Nous vous le promettons», répondit Cyrus Smith.

Et, par cette promesse, il engageait ses compagnons et lui.

«Messieurs, reprit le capitaine, demain, je serai mort.»

Il arrêta d'un signe Harbert, qui voulut protester.

«Demain, je serai mort, et je désire ne pas avoir d'autre tombeau

que le Nautilus. C'est mon cercueil, à moi! Tous mes amis reposent

au fond des mers, j'y veux reposer aussi.»

Un silence profond accueillit ces paroles du capitaine Nemo.

«Écoutez-moi bien, messieurs, reprit-il. Le Nautilus est

emprisonné dans cette grotte, dont l'entrée s'est exhaussée. Mais,

s'il ne peut quitter sa prison, il peut du moins s'engouffrer dans

l'abîme qu'elle recouvre et y garder ma dépouille mortelle.»

Les colons écoutaient religieusement les paroles du mourant.

«Demain, après ma mort, Monsieur Smith, reprit le capitaine, vous

et vos compagnons, vous quitterez le Nautilus, car toutes les

richesses qu'il contient doivent disparaître avec moi. Un seul

souvenir vous restera du prince Dakkar, dont vous savez maintenant

l'histoire. Ce coffret... là... renferme pour plusieurs millions

de diamants, la plupart, souvenirs de l'époque où, père et époux,

j'ai presque cru au bonheur, et une collection de perles

recueillies par mes amis et moi au fond des mers. Avec ce trésor,

vous pourrez faire, à un jour donné, de bonnes choses. Entre des

mains comme les vôtres et celles de vos compagnons, Monsieur

Smith, l'argent ne saurait être un péril. Je serai donc, de là-

haut, associé à vos oeuvres, et je ne les crains pas!»

Après quelques instants de repos, nécessités par son extrême

faiblesse, le capitaine Nemo reprit en ces termes:

«Demain, vous prendrez ce coffret, vous quitterez ce salon, dont

vous fermerez la porte; puis, vous remonterez sur la plate-forme

du Nautilus, et vous rabattrez le capot, que vous fixerez au moyen

de ses boulons.

-- Nous le ferons, capitaine, répondit Cyrus Smith.

-- Bien. Vous vous embarquerez alors sur le canot qui vous a

amenés. Mais, avant d'abandonner le Nautilus, allez à l'arrière,

et là, ouvrez deux larges robinets qui se trouvent sur la ligne de

flottaison. L'eau pénétrera dans les réservoirs, et le Nautilus

s'enfoncera peu à peu sous les eaux pour aller reposer au fond de

l'abîme.»

Et, sur un geste de Cyrus Smith, le capitaine ajouta:

«Ne craignez rien! Vous n'ensevelirez qu'un mort!»

Ni Cyrus Smith, ni aucun de ses compagnons n'eussent cru devoir

faire une observation au capitaine Nemo. C'étaient ses dernières

volontés qu'il leur transmettait, et ils n'avaient qu'à s'y

conformer.

«J'ai votre promesse, messieurs? Ajouta le capitaine Nemo.

-- Vous l'avez, capitaine», répondit l'ingénieur.

Le capitaine fit un signe de remerciement et pria les colons de le

laisser seul pendant quelques heures.

Gédéon Spilett insista pour rester près de lui, au cas où une

crise se produirait, mais le mourant refusa, en disant:

«Je vivrai jusqu'à demain, monsieur!»

Tous quittèrent le salon, traversèrent la bibliothèque, la salle à

manger, et arrivèrent à l'avant, dans la chambre des machines, où

étaient établis les appareils électriques, qui, en même temps que

la chaleur et la lumière, fournissaient la force mécanique au

Nautilus.

Le Nautilus était un chef-d'oeuvre qui contenait des chefs-

d'oeuvre, et l'ingénieur fut émerveillé.

Les colons montèrent sur la plate-forme, qui s'élevait de sept ou

huit pieds au-dessus de l'eau.

Là, ils s'étendirent près d'une épaisse vitre lenticulaire qui

obturait une sorte de gros oeil d'où jaillissait une gerbe de

lumière. Derrière cet oeil s'évidait une cabine qui contenait les

roues du gouvernail et dans laquelle se tenait le timonier, quand

il dirigeait le Nautilus à travers les couches liquides, que les

rayons électriques devaient éclairer sur une distance

considérable.

Cyrus Smith et ses compagnons restèrent d'abord silencieux, car

ils étaient vivement impressionnés de ce qu'ils venaient de voir,

de ce qu'ils venaient d'entendre, et leur coeur se serrait, quand

ils songeaient que celui dont le bras les avait tant de fois

secourus, que ce protecteur qu'ils auraient connu quelques heures

à peine, était à la veille de mourir! quel que fût le jugement que

prononcerait la postérité sur les actes de cette existence pour

ainsi dire extra-humaine, le prince Dakkar resterait toujours une

de ces physionomies étranges, dont le souvenir ne peut s'effacer.

«Voilà un homme! dit Pencroff. Est-il croyable qu'il ait ainsi

vécu au fond de l'océan! Et quand je pense qu'il n'y a peut-être

pas trouvé plus de tranquillité qu'ailleurs!

-- Le Nautilus, fit alors observer Ayrton, aurait peut-être pu

nous servir à quitter l'île Lincoln et à gagner quelque terre

habitée.

-- Mille diables! s'écria Pencroff, ce n'est pas moi qui me

hasarderais jamais à diriger un pareil bateau. Courir sur les

mers, bien! Mais sous les mers, non!

-- Je crois, répondit le reporter, que la manoeuvre d'un appareil

sous-marin tel que ce Nautilus doit être très facile, Pencroff, et

que nous aurions vite fait de nous y habituer. Pas de tempêtes,

pas d'abordages à craindre. À quelques pieds au-dessous de sa

surface, les eaux de la mer sont aussi calmes que celles d'un lac.

-- Possible! Riposta le marin, mais j'aime mieux un bon coup de

vent à bord d'un navire bien gréé. Un bateau est fait pour aller

sur l'eau et non dessous.

-- Mes amis, répondit l'ingénieur, il est inutile, au moins à

propos du Nautilus, de discuter cette question des navires sous-

marins. Le Nautilus n'est pas à nous, et nous n'avons pas le droit

d'en disposer. Il ne pourrait, d'ailleurs, nous servir en aucun

cas. Outre qu'il ne peut plus sortir de cette caverne, dont

l'entrée est maintenant fermée par un exhaussement des roches

basaltiques, le capitaine Nemo veut qu'il s'engloutisse avec lui

après sa mort. Sa volonté est formelle, et nous l'accomplirons.»

Cyrus Smith et ses compagnons, après une conversation qui se

prolongea quelque temps encore, redescendirent à l'intérieur du

Nautilus. Là, ils prirent quelque nourriture et rentrèrent dans le

salon.

Le capitaine Nemo était sorti de cette prostration qui l'avait

accablé, et ses yeux avaient repris leur éclat. On voyait comme un

sourire se dessiner sur ses lèvres.

Les colons s'approchèrent de lui.

«Messieurs, leur dit le capitaine, vous êtes des hommes courageux,

honnêtes et bons. Vous vous êtes tous dévoués sans réserve à

l'oeuvre commune. Je vous ai souvent observés. Je vous ai aimés,

je vous aime!... votre main, Monsieur Smith!»

Cyrus Smith tendit sa main au capitaine, qui la serra

affectueusement.

«Cela est bon!» murmura-t-il.

Puis, reprenant:

«Mais c'est assez parler de moi! J'ai à vous parler de vous-mêmes

et de l'île Lincoln, sur laquelle vous avez trouvé refuge... Vous

comptez l'abandonner?

-- Pour y revenir, capitaine! répondit vivement Pencroff.

-- Y revenir?... En effet, Pencroff, répondit le capitaine en

souriant, je sais combien vous aimez cette île. Elle s'est

modifiée par vos soins, et elle est bien vôtre!

-- Notre projet, capitaine, dit alors Cyrus Smith, serait d'en

doter les États-Unis et d'y fonder pour notre marine une relâche

qui serait heureusement située dans cette portion du Pacifique.

-- Vous pensez à votre pays, messieurs, répondit le capitaine.

Vous travaillez pour sa prospérité, pour sa gloire. Vous avez

raison. La patrie!... c'est là qu'il faut retourner! C'est là que

l'on doit mourir!... et moi, je meurs loin de tout ce que j'ai

aimé!

-- Auriez-vous quelque dernière volonté à transmettre? dit

vivement l'ingénieur, quelque souvenir à donner aux amis que vous

avez pu laisser dans ces montagnes de l'Inde?

-- Non, Monsieur Smith. Je n'ai plus d'amis! Je suis le dernier de

ma race... et je suis mort depuis longtemps pour tous ceux que

j'ai connus... mais revenons à vous. La solitude, l'isolement sont

choses tristes, au-dessus des forces humaines... je meurs d'avoir

cru que l'on pouvait vivre seul!... Vous devez donc tout tenter

pour quitter l'île Lincoln et pour revoir le sol où vous êtes nés.

Je sais que ces misérables ont détruit l'embarcation que vous

aviez faite...

-- Nous construisons un navire, dit Gédéon Spilett, un navire

assez grand pour nous transporter aux terres les plus rapprochées;

mais si nous parvenons à la quitter tôt ou tard, nous reviendrons

à l'île Lincoln. Trop de souvenirs nous y rattachent pour que nous

l'oubliions jamais!

-- C'est ici que nous aurons connu le capitaine Nemo, dit Cyrus

Smith.

-- Ce n'est qu'ici que nous retrouverons votre souvenir tout

entier! ajouta Harbert.

-- Et c'est ici que je reposerai dans l'éternel sommeil, si...»

répondit le capitaine.

Il hésita, et, au lieu d'achever sa phrase, il se contenta de

dire:

«Monsieur Smith, je voudrais vous parler... À vous seul!»

Les compagnons de l'ingénieur, respectant ce désir du mourant, se

retirèrent.

Cyrus Smith resta quelques minutes seulement enfermé avec le

capitaine Nemo, et bientôt il rappela ses amis, mais il ne leur

dit rien des choses secrètes que le mourant avait voulu lui

confier.

Gédéon Spilett observa alors le malade avec une extrême attention.

Il était évident que le capitaine n'était plus soutenu que par une

énergie morale, qui ne pourrait bientôt plus réagir contre son

affaiblissement physique.

La journée se termina sans qu'aucun changement se manifestât. Les

colons ne quittèrent pas un instant le Nautilus. La nuit était

venue, bien qu'il fût impossible de s'en apercevoir dans cette

crypte.

Le capitaine Nemo ne souffrait pas, mais il déclinait. Sa noble

figure, pâlie par les approches de la mort, était calme. De ses

lèvres s'échappaient parfois des mots presque insaisissables, qui

se rapportaient à divers incidents de son étrange existence. On

sentait que la vie se retirait peu à peu de ce corps, dont les

extrémités étaient déjà froides. Une ou deux fois encore, il

adressa la parole aux colons rangés près de lui, et il leur sourit

de ce dernier sourire qui se continue jusque dans la mort. Enfin,

un peu après minuit, le capitaine Nemo fit un mouvement suprême,

et il parvint à croiser ses bras sur sa poitrine, comme s'il eût

voulu mourir dans cette attitude.

Vers une heure du matin, toute la vie s'était uniquement réfugiée

dans son regard. Un dernier feu brilla sous cette prunelle, d'où

tant de flammes avaient jailli autrefois. Puis, murmurant ces

mots: «Dieu et patrie!» il expira doucement.

Cyrus Smith, s'inclinant alors, ferma les yeux de celui qui avait

été le prince Dakkar et qui n'était même plus le capitaine Nemo.

Harbert et Pencroff pleuraient. Ayrton essuyait une larme furtive.

Nab était à genoux près du reporter, changé en statue.

Cyrus Smith, élevant la main au-dessus de la tête du mort:

«Que Dieu ait son âme!» dit-il, et, se retournant vers ses amis,

il ajouta:

«Prions pour celui que nous avons perdu!»

Quelques heures après, les colons remplissaient la promesse faite

au capitaine, ils accomplissaient les dernières volontés du mort.

Cyrus Smith et ses compagnons quittèrent le Nautilus, après avoir

emporté l'unique souvenir que leur eût légué leur bienfaiteur, ce

coffret qui renfermait cent fortunes.

Le merveilleux salon, toujours inondé de lumière, avait été fermé

soigneusement. La porte de tôle du capot fut alors boulonnée, de

telle sorte que pas une goutte d'eau ne pût pénétrer à l'intérieur

des chambres du Nautilus.

Puis, les colons descendirent dans le canot, qui était amarré au

flanc du bateau sous-marin.

Ce canot fut conduit à l'arrière. Là, à la ligne de flottaison,

s'ouvraient deux larges robinets qui étaient en communication avec

les réservoirs destinés à déterminer l'immersion de l'appareil.

Ces robinets furent ouverts, les réservoirs s'emplirent, et le

Nautilus, s'enfonçant peu à peu, disparut sous la nappe liquide.

Mais les colons purent le suivre encore à travers les couches

profondes. Sa puissante lumière éclairait les eaux transparentes,

tandis que la crypte redevenait obscure. Puis, ce vaste

épanchement d'effluences électriques s'effaça enfin, et bientôt le

Nautilus, devenu le cercueil du capitaine Nemo, reposait au fond

des mers.

CHAPITRE XVIII

Au point du jour, les colons avaient regagné silencieusement

l'entrée de la caverne, à laquelle ils donnèrent le nom de «crypte

Dakkar», en souvenir du capitaine Nemo. La marée était basse

alors, et ils purent aisément passer sous l'arcade, dont le flot

battait le pied-droit basaltique.

Le canot de tôle demeura en cet endroit, et de telle manière qu'il

fût à l'abri des lames. Par surcroît de précaution, Pencroff, Nab

et Ayrton le halèrent sur la petite grève qui confinait à l'un des

côtés de la crypte, en un endroit où il ne courait aucun danger.

L'orage avait cessé avec la nuit. Les derniers roulements du

tonnerre s'évanouissaient dans l'ouest.

Il ne pleuvait plus, mais le ciel était encore chargé de nuages.

En somme, ce mois d'octobre, début du printemps austral, ne

s'annonçait pas d'une façon satisfaisante, et le vent avait une

tendance à sauter d'un point du compas à l'autre, qui ne

permettait pas de compter sur un temps fait.

Cyrus Smith et ses compagnons, en quittant la crypte Dakkar,

avaient repris la route du corral.

Chemin faisant, Nab et Harbert eurent soin de dégager le fil qui

avait été tendu par le capitaine entre le corral et la crypte, et

qu'on pourrait utiliser plus tard. En marchant, les colons

parlaient peu. Les divers incidents de cette nuit du 15 au 16

octobre les avaient très vivement impressionnés. Cet inconnu dont

l'influence les protégeait si efficacement, cet homme dont leur

imagination faisait un génie, le capitaine Nemo n'était plus. Son

Nautilus et lui étaient ensevelis au fond d'un abîme. Il semblait

à chacun qu'ils étaient plus isolés qu'avant. Ils s'étaient pour

ainsi dire habitués à compter sur cette intervention puissante qui

leur manquait aujourd'hui, et Gédéon Spilett et Cyrus Smith lui-

même n'échappaient pas à cette impression. Aussi gardèrent-ils

tous un profond silence en suivant la route du corral.

Vers neuf heures du matin, les colons étaient rentrés à Granite-

House.

Il avait été bien convenu que la construction du navire serait

très activement poussée, et Cyrus Smith y donna plus que jamais

son temps et ses soins. On ne savait ce que réservait l'avenir.

Or, c'était une garantie pour les colons d'avoir à leur

disposition un bâtiment solide, pouvant tenir la mer même par un

gros temps, et assez grand pour tenter, au besoin, une traversée

de quelque durée. Si, le bâtiment achevé, les colons ne se

décidaient pas à quitter encore l'île Lincoln et à gagner, soit un

archipel polynésien du Pacifique, soit les côtes de la Nouvelle-

Zélande, du moins devaient-ils se rendre au plus tôt à l'île

Tabor, afin d'y déposer la notice relative à Ayrton. C'était une

indispensable précaution à prendre pour le cas où le yacht

écossais reparaîtrait dans ces mers, et il ne fallait rien

négliger à cet égard.

Les travaux furent donc repris. Cyrus Smith, Pencroff et Ayrton,

aidés de Nab, de Gédéon Spilett et d'Harbert, toutes les fois que

quelque autre besogne pressante ne les réclamait pas,

travaillèrent sans relâche. Il était nécessaire que le nouveau

bâtiment fût prêt dans cinq mois, c'est-à-dire pour le

commencement de mars, si l'on voulait rendre visite à l'île Tabor

avant que les coups de vent d'équinoxe eussent rendu cette

traversée impraticable. Aussi les charpentiers ne perdirent-ils

pas un moment. Du reste, ils n'avaient pas à se préoccuper de

fabriquer un gréement, car celui du speedy avait été sauvé en

entier. C'était donc, avant tout, la coque du navire qu'il fallait

achever.

La fin de l'année 1868 s'écoula au milieu de ces importants

travaux, presque à l'exclusion de tous autres. Au bout de deux

mois et demi, les couples avaient été mis en place, et les

premiers bordages étaient ajustés. On pouvait déjà juger que les

plans donnés par Cyrus Smith étaient excellents, et que le navire

se comporterait bien à la mer. Pencroff apportait à ce travail une

activité dévorante et ne se gênait pas de grommeler, quand l'un ou

l'autre abandonnait la hache du charpentier pour le fusil du

chasseur. Il fallait bien, cependant, entretenir les réserves de

Granite-House, en vue du prochain hiver.

Mais n'importe. Le brave marin n'était pas content lorsque les

ouvriers manquaient au chantier. Dans ces occasions-là, et en

bougonnant, il faisait -- par colère -- l'ouvrage de six hommes.

Toute cette saison d'été fut mauvaise. Pendant quelques jours, les

chaleurs étaient accablantes, et l'atmosphère, saturée

d'électricité, ne se déchargeait ensuite que par de violents

orages qui troublaient profondément les couches d'air. Il était

rare que des roulements lointains du tonnerre ne se fissent pas

entendre. C'était comme un murmure sourd, mais permanent, tel

qu'il se produit dans les régions équatoriales du globe.

Le 1er janvier 1869 fut même signalé par un orage d'une violence

extrême, et la foudre tomba plusieurs fois sur l'île. De gros

arbres furent atteints par le fluide et brisés, entre autres un de

ces énormes micocouliers qui ombrageaient la basse-cour à

l'extrémité sud du lac. Ce météore avait-il une relation

quelconque avec les phénomènes qui s'accomplissaient dans les

entrailles de la terre? Une sorte de connexité s'établissait-elle

entre les troubles de l'air et les troubles des portions

intérieures du globe? Cyrus Smith fut porté à le croire, car le

développement de ces orages fut marqué par une recrudescence des

symptômes volcaniques.

Ce fut le 3 janvier que Harbert, étant monté dès l'aube au plateau

de Grande-vue pour seller l'un des onaggas, aperçut un énorme

panache qui se déroulait à la cime du volcan.

Harbert prévint aussitôt les colons, qui vinrent de suite observer

le sommet du mont Franklin.

«Eh! s'écria Pencroff, ce ne sont pas des vapeurs, cette fois! Il

me semble que le géant ne se contente plus de respirer, mais qu'il

fume!»

Cette image, employée par le marin, traduisait justement la

modification qui s'était opérée à la bouche du volcan. Depuis

trois mois déjà, le cratère émettait des vapeurs plus ou moins

intenses, mais qui ne provenaient encore que d'une ébullition

intérieure des matières minérales. Cette fois, aux vapeurs venait

de succéder une fumée épaisse, s'élevant sous la forme d'une

colonne grisâtre, large de plus de trois cents pieds à sa base, et

qui s'épanouissait comme un immense champignon à une hauteur de

sept à huit cents pieds au-dessus de la cime du mont.

«Le feu est dans la cheminée, dit Gédéon Spilett.

-- Et nous ne pourrons pas l'éteindre! répondit Harbert.

-- On devrait bien ramoner les volcans, fit observer Nab, qui

sembla parler le plus sérieusement du monde.

-- Bon, Nab, s'écria Pencroff. Est-ce toi qui te chargerais de ce

ramonage-là?»

Et Pencroff poussa un gros éclat de rire.

Cyrus Smith observait avec attention l'épaisse fumée projetée par

le mont Franklin, et il prêtait même l'oreille, comme s'il eût

voulu surprendre quelque grondement éloigné. Puis, revenant vers

ses compagnons, dont il s'était écarté quelque peu:

«En effet, mes amis, une importante modification s'est produite,

il ne faut pas se le dissimuler. Les matières volcaniques ne sont

plus seulement à l'état d'ébullition, elles ont pris feu, et, très

certainement, nous sommes menacés d'une éruption prochaine!

-- Eh bien, Monsieur Smith, on la verra, l'éruption, s'écria

Pencroff, et on l'applaudira si elle est réussie! Je ne pense pas

qu'il y ait là de quoi nous préoccuper!

-- Non, Pencroff, répondit Cyrus Smith, car l'ancienne route des

laves est toujours ouverte, et, grâce à sa disposition, le cratère

les a jusqu'ici épanchées vers le nord. Et cependant...

-- Et cependant, puisqu'il n'y a aucun avantage à retirer d'une

éruption, mieux vaudrait que celle-ci n'eût pas lieu, dit le

reporter.

-- Qui sait? répondit le marin. Il y a peut-être dans ce volcan

quelque utile et précieuse matière qu'il vomira complaisamment, et

dont nous ferons bon usage!»

Cyrus Smith secoua la tête en homme qui n'attendait rien de bon du

phénomène dont le développement était si subit. Il n'envisageait

pas aussi légèrement que Pencroff les conséquences d'une éruption.

Si les laves, par suite de l'orientation du cratère, ne menaçaient

pas directement les parties boisées et cultivées de l'île,

d'autres complications pouvaient se présenter. En effet, il n'est

pas rare que les éruptions soient accompagnées de tremblements de

terre, et une île, de la nature de l'île Lincoln, formée de

matières si diverses, basaltes d'un côté, granit de l'autre, laves

au nord, sol meuble au midi, matières qui, par conséquent, ne

pouvaient être solidement liées entre elles, aurait couru le

risque d'être désagrégée. Si donc l'épanchement des substances

volcaniques ne constituait pas un danger très sérieux, tout

mouvement dans la charpente terrestre qui eût secoué l'île pouvait

entraîner des conséquences extrêmement graves.

«Il me semble, dit Ayrton, qui s'était couché de manière à poser

son oreille sur le sol, il me semble entendre des roulements

sourds, comme ferait un chariot chargé de barres de fer.»

Les colons écoutèrent avec une extrême attention et purent

constater qu'Ayrton ne se trompait pas. Aux roulements se mêlaient

parfois des mugissements souterrains qui formaient une sorte de

«rinfordzando»

Et s'éteignaient peu à peu, comme si quelque brise violente eût

passé dans les profondeurs du globe.

Mais aucune détonation proprement dite ne se faisait encore

entendre. On pouvait donc en conclure que les vapeurs et les

fumées trouvaient un libre passage à travers la cheminée centrale,

et que, la soupape étant assez large, aucune dislocation ne se

produirait, aucune explosion ne serait à craindre.

«Ah çà! dit alors Pencroff, est-ce que nous n'allons pas retourner

au travail? Que le mont Franklin fume, braille, gémisse, vomisse

feu et flammes tant qu'il lui plaira, ce n'est pas une raison pour

ne rien faire! Allons, Ayrton, Nab, Harbert, Monsieur Cyrus,

Monsieur Spilett, il faut aujourd'hui que tout le monde mette la

main à la besogne! Nous allons ajuster les précintes, et une

douzaine de bras ne seront pas de trop. Avant deux mois, je veux

que notre nouveau Bonadventure -- car nous lui conserverons ce

nom, n'est-il pas vrai? -- flotte sur les eaux du port-ballon!

Donc, pas une heure à perdre!»

Tous les colons, dont les bras étaient réclamés par Pencroff,

descendirent au chantier de construction et procédèrent à la pose

des précintes, épais bordages qui forment la ceinture d'un

bâtiment et relient solidement entre eux les couples de sa

carcasse. C'était là une grosse et pénible besogne, à laquelle

tous durent prendre part.

On travailla donc assidûment pendant toute cette journée du 3

janvier, sans se préoccuper du volcan, qu'on ne pouvait

apercevoir, d'ailleurs, de la grève de Granite-House. Mais, une ou

deux fois, de grandes ombres, voilant le soleil, qui décrivait son

arc diurne sur un ciel extrêmement pur, indiquèrent qu'un épais

nuage de fumée passait entre son disque et l'île. Le vent,

soufflant du large, emportait toutes ces vapeurs dans l'ouest.

Cyrus Smith et Gédéon Spilett remarquèrent parfaitement ces

assombrissements passagers, et causèrent à plusieurs reprises des

progrès que faisait évidemment le phénomène volcanique, mais le

travail ne fut pas interrompu.

Il était, d'ailleurs, d'un haut intérêt, à tous les points de vue,

que le bâtiment fût achevé dans le plus bref délai. En présence

d'éventualités qui pouvaient naître, la sécurité des colons n'en

serait que mieux garantie. Qui sait si ce navire ne serait pas un

jour leur unique refuge?

Le soir, après souper, Cyrus Smith, Gédéon Spilett et Harbert

remontèrent sur le plateau de Grande-vue. La nuit était déjà

faite, et l'obscurité devait permettre de reconnaître si, aux

vapeurs et aux fumées accumulées à la bouche du cratère, se

mêlaient soit des flammes, soit des matières incandescentes,

projetées par le volcan.

«Le cratère est en feu!» s'écria Harbert, qui, plus leste que ses

compagnons, était arrivé le premier au plateau.

Le mont Franklin, distant de six milles environ, apparaissait

alors comme une gigantesque torche, au sommet de laquelle se

tordaient quelques flammes fuligineuses. Tant de fumée, tant de

scories et de cendres peut-être y étaient mêlées, que leur éclat,

très atténué, ne tranchait pas au vif sur les ténèbres de la nuit.

Mais une sorte de lueur fauve se répandait sur l'île et découpait

confusément la masse boisée des premiers plans. D'immenses

tourbillons obscurcissaient les hauteurs du ciel, à travers

lesquels scintillaient quelques étoiles.

«Les progrès sont rapides! dit l'ingénieur.

-- Ce n'est pas étonnant, répondit le reporter. Le réveil du

volcan date depuis un certain temps déjà. Vous vous rappelez,

Cyrus, que les premières vapeurs ont apparu vers l'époque à

laquelle nous avons fouillé les contreforts de la montagne pour

découvrir la retraite du capitaine Nemo. C'était, si je ne me

trompe, vers le 15 octobre?

-- Oui! répondit Harbert, et voilà déjà deux mois et demi de cela!

-- Les feux souterrains ont donc couvé pendant dix semaines,

reprit Gédéon Spilett, et il n'est pas étonnant qu'ils se

développent maintenant avec cette violence!

-- Est-ce que vous ne sentez pas certaines vibrations dans le sol?

demanda Cyrus Smith.

-- En effet, répondit Gédéon Spilett, mais de là à un tremblement

de terre...

-- Je ne dis pas que nous soyons menacés d'un tremblement de

terre, répondit Cyrus Smith, et Dieu nous en préserve! Non. Ces

vibrations sont dues à l'effervescence du feu central. L'écorce

terrestre n'est autre chose que la paroi d'une chaudière, et vous

savez que la paroi d'une chaudière, sous la pression des gaz,

vibre comme une plaque sonore. C'est cet effet qui se produit en

ce moment.

-- Les magnifiques gerbes de feu!» s'écria Harbert.

En ce moment jaillissait du cratère une sorte de bouquet

d'artifices dont les vapeurs n'avaient pu diminuer l'éclat. Des

milliers de fragments lumineux et de points vifs se projetaient en

directions contraires. Quelques-uns, dépassant le dôme de fumée,

le crevaient d'un jet rapide et laissaient après eux une véritable

poussière incandescente. Cet épanouissement fut accompagné de

détonations successives comme le déchirement d'une batterie de

mitrailleuses.

Cyrus Smith, le reporter et le jeune garçon, après avoir passé une

heure au plateau de Grande-vue, redescendirent sur la grève et

regagnèrent Granite-House. L'ingénieur était pensif, préoccupé

même, à ce point que Gédéon Spilett crut devoir lui demander s'il

pressentait quelque danger prochain, dont l'éruption serait la

cause directe ou indirecte.

«Oui et non, répondit Cyrus Smith.

-- Cependant, reprit le reporter, le plus grand malheur qui

pourrait nous arriver, ne serait-ce pas un tremblement de terre

qui bouleverserait l'île? Or, je ne crois pas que cela soit à

redouter, puisque les vapeurs et les laves ont trouvé un libre

passage pour s'épancher au dehors.

-- Aussi, répondit Cyrus Smith, ne crains-je pas un tremblement de

terre dans le sens que l'on donne ordinairement aux convulsions du

sol provoquées par l'expansion des vapeurs souterraines. Mais

d'autres causes peuvent amener de grands désastres.

-- Lesquels, mon cher Cyrus?

-- Je ne sais trop... il faut que je voie... que je visite la

montagne... avant quelques jours, je serai fixé à cet égard.»

Gédéon Spilett n'insista pas, et bientôt, malgré les détonations

du volcan, dont l'intensité s'accroissait et que répétaient les

échos de l'île, les hôtes de Granite-House dormaient d'un profond

sommeil.

Trois jours s'écoulèrent, les 4, 5 et 6 janvier. On travaillait

toujours à la construction du bateau, et, sans s'expliquer

autrement, l'ingénieur activait le travail de tout son pouvoir. Le

mont Franklin était alors encapuchonné d'un sombre nuage d'aspect

sinistre, et avec les flammes il vomissait des roches

incandescentes, dont les unes retombaient dans le cratère même. Ce

qui faisait dire à Pencroff, qui ne voulait considérer le

phénomène que par ses côtés amusants:

«Tiens! Le géant qui joue au bilboquet! Le géant qui jongle!»

Et, en effet, les matières vomies retombaient dans l'abîme, et il

ne semblait pas que les laves, gonflées par la pression

intérieure, se fussent encore élevées jusqu'à l'orifice du

cratère. Du moins, l'égueulement du nord-est, qui était en partie

visible, ne versait aucun torrent sur le talus septentrional du

mont.

Cependant, quelque pressés que fussent les travaux de

construction, d'autres soins réclamaient la présence des colons

sur divers points de l'île.

Avant tout, il fallait aller au corral, où le troupeau de mouflons

et de chèvres était renfermé, et renouveler la provision de

fourrage de ces animaux. Il fut alors convenu qu'Ayrton s'y

rendrait le lendemain 7 janvier, et comme il pouvait suffire seul

à cette besogne, dont il avait l'habitude, Pencroff et les autres

manifestèrent une certaine surprise, quand ils entendirent

l'ingénieur dire à Ayrton:

«Puisque vous allez demain au corral, je vous y accompagnerai.

-- Eh! Monsieur Cyrus! s'écria le marin, nos jours de travail sont

comptés, et, si vous partez aussi, cela va nous faire quatre bras

de moins!

-- Nous serons revenus le lendemain, répondit Cyrus Smith, mais

j'ai besoin d'aller au corral... je désire reconnaître où en est

l'éruption.

-- L'éruption! L'éruption! répondit Pencroff d'un air peu

satisfait. Quelque chose d'important que cette éruption, et voilà

qui ne m'inquiète guère!»

Quoi qu'en eût le marin, l'exploration, projetée par l'ingénieur,

fut maintenue pour le lendemain. Harbert aurait bien voulu

accompagner Cyrus Smith, mais il ne voulut pas contrarier Pencroff

en s'absentant.

Le lendemain, dès le lever du jour, Cyrus Smith et Ayrton, montant

le chariot attelé des deux onaggas, prenaient la route du corral

et y couraient au grand trot. Au-dessus de la forêt passaient de

gros nuages auxquels le cratère du mont Franklin fournissait

incessamment des matières fuligineuses. Ces nuages, qui roulaient

pesamment dans l'atmosphère, étaient évidemment composés de

substances hétérogènes. Ce n'était pas à la fumée seule du volcan

qu'ils devaient d'être si étrangement opaques et lourds. Des

scories à l'état de poussière, telles que de la pouzzolane

pulvérisée et des cendres grisâtres aussi fines que la plus fine

fécule, se tenaient en suspension au milieu de leurs épaisses

volutes. Ces cendres sont si ténues, qu'on les a vues se maintenir

quelquefois dans l'air durant des mois entiers. Après l'éruption

de 1783, en Islande, pendant plus d'une année, l'atmosphère fut

ainsi chargée de poussières volcaniques que les rayons du soleil

perçaient à peine.

Mais, le plus souvent, ces matières pulvérisées se rabattent, et

c'est ce qui arriva en cette occasion.

Cyrus Smith et Ayrton étaient à peine arrivés au corral, qu'une

sorte de neige noirâtre semblable à une légère poudre de chasse

tomba et modifia instantanément l'aspect du sol. Arbres, prairies,

tout disparut sous une couche mesurant plusieurs pouces

d'épaisseur. Mais, très heureusement, le vent soufflait du nord-

est, et la plus grande partie du nuage alla se dissoudre au-dessus

de la mer.

«Voilà qui est singulier, Monsieur Smith, dit Ayrton.

-- Voilà qui est grave, répondit l'ingénieur. Cette pouzzolane,

ces pierres ponces pulvérisées, toute cette poussière minérale en

un mot, démontre combien le trouble est profond dans les couches

inférieures du volcan.

-- Mais n'y a-t-il rien à faire?

-- Rien, si ce n'est à se rendre compte des progrès du phénomène.

Occupez-vous donc, Ayrton, des soins à donner au corral. Pendant

ce temps, je remonterai jusqu'au delà des sources du creek rouge

et j'examinerai l'état du mont sur sa pente septentrionale.

Puis...

-- Puis... Monsieur Smith?

-- Puis nous ferons une visite à la crypte Dakkar... Je veux

voir... enfin, je reviendrai vous prendre dans deux heures.»

Ayrton entra alors dans la cour du corral, et, en attendant le

retour de l'ingénieur, il s'occupa des mouflons et des chèvres,

qui semblaient éprouver un certain malaise devant ces premiers

symptômes d'une éruption.

Cependant, Cyrus Smith, s'étant aventuré sur la crête des

contreforts de l'est, tourna le creek rouge et arriva à l'endroit

où ses compagnons et lui avaient découvert une source sulfureuse,

lors de leur première exploration.

Les choses avaient bien changé! Au lieu d'une seule colonne de

fumée, il en compta treize qui fusaient hors de terre, comme si

elles eussent été violemment poussées par quelque piston. Il était

évident que l'écorce terrestre subissait en ce point du globe une

pression effroyable. L'atmosphère était saturée de gaz sulfureux,

d'hydrogène, d'acide carbonique, mêlés à des vapeurs aqueuses.

Cyrus Smith sentait frémir ces tufs volcaniques dont la plaine

était semée, et qui n'étaient que des cendres pulvérulentes dont

le temps avait fait des blocs durs, mais il ne vit encore aucune

trace de laves nouvelles.

C'est ce que l'ingénieur put constater plus complètement, quand il

observa tout le revers septentrional du mont Franklin. Des

tourbillons de fumée et de flammes s'échappaient du cratère; une

grêle de scories tombait sur le sol; mais aucun épanchement

lavique ne s'opérait par le goulot du cratère, ce qui prouvait que

le niveau des matières volcaniques n'avait pas encore atteint

l'orifice supérieur de la cheminée centrale.

«Et j'aimerais mieux que cela fût! Se dit Cyrus Smith. Au moins je

serais certain que les laves ont repris leur route accoutumée. Qui

sait si elles ne se déverseront pas par quelque nouvelle bouche?

Mais là n'est pas le danger! Le capitaine Nemo l'a bien pressenti!

Non! Le danger n'est pas là!»

Cyrus Smith s'avança jusqu'à l'énorme chaussée dont le

prolongement encadrait l'étroit golfe du requin. Il put donc

examiner suffisamment de ce côté les anciennes zébrures des laves.

Il n'y avait pas doute pour lui que la dernière éruption ne

remontât à une époque très éloignée.

Alors il revint sur ses pas, prêtant l'oreille aux roulements

souterrains qui se propageaient comme un tonnerre continu, et sur

lequel se détachaient d'éclatantes détonations. À neuf heures du

matin, il était de retour au corral.

Ayrton l'attendait.

«Les animaux sont pourvus, Monsieur Smith, dit Ayrton.

-- Bien, Ayrton.

-- Ils semblent inquiets, Monsieur Smith.

-- Oui, l'instinct parle en eux, et l'instinct ne trompe pas.

-- Quand vous voudrez...

-- Prenez un fanal et un briquet, Ayrton, répondit l'ingénieur, et

partons.»

Ayrton fit ce qui lui était commandé. Les onaggas, dételés,

erraient dans le corral. La porte fut fermée extérieurement, et

Cyrus Smith, précédant Ayrton, prit, vers l'ouest, l'étroit

sentier qui conduisait à la côte.

Tous deux marchaient sur un sol ouaté par les matières

pulvérulentes tombées du nuage. Aucun quadrupède n'apparaissait

sous bois. Les oiseaux eux-mêmes avaient fui. Quelquefois, une

brise qui passait soulevait la couche de cendre, et les deux

colons, pris dans un tourbillon opaque, ne se voyaient plus. Ils

avaient soin alors d'appliquer un mouchoir sur leurs yeux et leur

bouche, car ils couraient le risque d'être aveuglés et étouffés.

Cyrus Smith et Ayrton ne pouvaient, dans ces conditions, marcher

rapidement. En outre, l'air était lourd, comme si son oxygène eût

été en partie brûlé et qu'il fût devenu impropre à la respiration.

Tous les cent pas, il fallait s'arrêter et reprendre haleine. Il

était donc plus de dix heures, quand l'ingénieur et son compagnon

atteignirent la crête de cet énorme entassement de roches

basaltiques et porphyritiques qui formait la côte nord-ouest de

l'île.

Ayrton et Cyrus Smith commencèrent à descendre cette côte abrupte,

en suivant à peu près le chemin détestable qui, pendant cette nuit

d'orage, les avait conduits à la crypte Dakkar. En plein jour,

cette descente fut moins périlleuse, et, d'ailleurs, la couche de

cendres, recouvrant le poli des roches, permettait d'assurer plus

solidement le pied sur leurs surfaces déclives.

L'épaulement qui prolongeait le rivage, à une hauteur de quarante

pieds environ, fut bientôt atteint. Cyrus Smith se rappelait que

cet épaulement s'abaissait par une pente douce, jusqu'au niveau de

la mer. Quoique la marée fût basse en ce moment, aucune grève ne

découvrait, et les lames, salies par la poussière volcanique,

venaient directement battre les basaltes du littoral.

Cyrus Smith et Ayrton retrouvèrent sans peine l'ouverture de la

crypte Dakkar, et ils s'arrêtèrent sous la dernière roche, qui

formait le palier inférieur de l'épaulement.

«Le canot de tôle doit être là? dit l'ingénieur.

-- Il y est, Monsieur Smith, répondit Ayrton, attirant à lui la

légère embarcation, qui était abritée sous la voussure de

l'arcade.

-- Embarquons, Ayrton.»

Les deux colons s'embarquèrent dans le canot. Une légère

ondulation des lames l'engagea plus profondément sous le cintre

très surbaissé de la crypte, et là, Ayrton, après avoir battu le

briquet, alluma le fanal. Puis, il saisit les deux avirons, et le

fanal ayant été posé sur l'étrave du canot, de manière à projeter

ses rayons en avant, Cyrus Smith prit la barre et se dirigea au

milieu des ténèbres de la crypte.

Le Nautilus n'était plus là pour embraser de ses feux cette sombre

caverne. Peut-être l'irradiation électrique, toujours nourrie par

son foyer puissant, se propageait-elle encore au fond des eaux,

mais aucun éclat ne sortait de l'abîme, où reposait le capitaine

Nemo.

La lumière du fanal, quoique insuffisante, permit cependant à

l'ingénieur de s'avancer, en suivant la paroi de droite de la

crypte. Un silence sépulcral régnait sous cette voûte, du moins,

dans sa portion antérieure, car bientôt Cyrus Smith entendit

distinctement les grondements qui se dégageaient des entrailles de

la montagne.

«C'est le volcan», dit-il.

Bientôt, avec ce bruit, les combinaisons chimiques se trahirent

par une vive odeur, et des vapeurs sulfureuses saisirent à la

gorge l'ingénieur et son compagnon.

«Voilà ce que craignait le capitaine Nemo! murmura Cyrus Smith,

dont la figure pâlit légèrement. Il faut pourtant aller jusqu'au

bout.

-- Allons!» répondit Ayrton, qui se courba sur ses avirons et

poussa le canot vers le chevet de la crypte.

Vingt-cinq minutes après avoir franchi l'ouverture, le canot

arrivait à la paroi terminale et s'arrêtait.

Cyrus Smith, montant alors sur son banc, promena le fanal sur les

diverses parties de la paroi, qui séparait la crypte de la

cheminée centrale du volcan. Quelle était l'épaisseur de cette

paroi?

Était-elle de cent pieds ou de dix, on n'eût pu le dire. Mais les

bruits souterrains étaient trop perceptibles pour qu'elle fût bien

épaisse.

L'ingénieur, après avoir exploré la muraille suivant une ligne

horizontale, fixa le fanal à l'extrémité d'un aviron, et il le

promena de nouveau à une plus grande hauteur sur la paroi

basaltique.

Là, par des fentes à peine visibles, à travers les prismes mal

joints, transpirait une fumée âcre, qui infectait l'atmosphère de

la caverne. Des fractures zébraient la muraille, et quelques-unes,

plus vivement dessinées, s'abaissaient jusqu'à deux ou trois pieds

seulement des eaux de la crypte.

Cyrus Smith resta d'abord pensif. Puis, il murmura encore ces

paroles:

«Oui! Le capitaine avait raison! Là est le danger, et un danger

terrible!»

Ayrton ne dit rien, mais, sur un signe de Cyrus Smith, il reprit

ses avirons, et, une demi-heure après, l'ingénieur et lui

sortaient de la crypte Dakkar.

CHAPITRE XIX

Le lendemain matin, 8 janvier, après une journée et une nuit

passées au corral, toutes choses étant en état, Cyrus Smith et

Ayrton rentraient à Granite-House. Aussitôt, l'ingénieur rassembla

ses compagnons, et il leur apprit que l'île Lincoln courait un

immense danger, qu'aucune puissance humaine ne pouvait conjurer.

«Mes amis, dit-il, -- et sa voix décelait une émotion profonde, --

l'île Lincoln n'est pas de celles qui doivent durer autant que le

globe lui-même. Elle est vouée à une destruction plus ou moins

prochaine, dont la cause est en elle, et à laquelle rien ne pourra

la soustraire!»

Les colons se regardèrent et regardèrent l'ingénieur.

Ils ne pouvaient le comprendre.

«Expliquez-vous, Cyrus! dit Gédéon Spilett.

-- Je m'explique, répondit Cyrus Smith, ou plutôt, je ne ferai que

vous transmettre l'explication que, pendant nos quelques minutes

d'entretien secret, m'a donnée le capitaine Nemo.

-- Le capitaine Nemo! s'écrièrent les colons.

-- Oui, et c'est le dernier service qu'il a voulu nous rendre

avant de mourir!

-- Le dernier service! s'écria Pencroff! Le dernier service! Vous

verrez que, tout mort qu'il est, il nous en rendra d'autres

encore!

-- Mais que vous a dit le capitaine Nemo? demanda le reporter.

-- Sachez-le donc, mes amis, répondit l'ingénieur. L'île Lincoln

n'est pas dans les conditions où sont les autres îles du

Pacifique, et une disposition particulière que m'a fait connaître

le capitaine Nemo doit amener tôt ou tard la dislocation de sa

charpente sous-marine.

-- Une dislocation! L'île Lincoln! Allons donc! s'écria Pencroff,

qui, malgré tout le respect qu'il avait pour Cyrus Smith, ne put

s'empêcher de hausser les épaules.

-- Écoutez-moi, Pencroff, reprit l'ingénieur. Voici ce qu'avait

constaté le capitaine Nemo, et ce que j'ai constaté moi-même,

hier, pendant l'exploration que j'ai faite à la crypte Dakkar.

Cette crypte se prolonge sous l'île jusqu'au volcan, et elle n'est

séparée de la cheminée centrale que par la paroi qui en ferme le

chevet. Or, cette paroi est sillonnée de fractures et de fentes

qui laissent déjà passer les gaz sulfureux développés à

l'intérieur du volcan.

-- Eh bien? demanda Pencroff, dont le front se plissait

violemment.

-- Eh bien, j'ai reconnu que ces fractures s'agrandissaient sous

la pression intérieure, que la muraille de basalte se fendait peu

à peu, et que, dans un temps plus ou moins court, elle livrerait

passage aux eaux de la mer dont la caverne est remplie.

-- Bon! répliqua Pencroff, qui essaya de plaisanter encore une

fois. La mer éteindra le volcan, et tout sera fini!

-- Oui, tout sera fini! répondit Cyrus Smith. Le jour où la mer se

précipitera à travers la paroi et pénétrera par la cheminée

centrale jusque dans les entrailles de l'île, où bouillonnent les

matières éruptives, ce jour-là, Pencroff, l'île Lincoln sautera

comme sauterait la Sicile si la Méditerranée se précipitait dans

l'Etna!»

Les colons ne répondirent rien à cette phrase si affirmative de

l'ingénieur. Ils avaient compris quel danger les menaçait.

Il faut dire, d'ailleurs, que Cyrus Smith n'exagérait en aucune

façon. Bien des gens ont déjà eu l'idée qu'on pourrait peut-être

éteindre les volcans, qui, presque tous, s'élèvent sur les bords

de la mer ou des lacs, en ouvrant passage à leurs eaux. Mais ils

ne savaient pas qu'on se fût exposé ainsi à faire sauter une

partie du globe, comme une chaudière dont la vapeur est subitement

tendue par un coup de feu. L'eau, se précipitant dans un milieu

clos dont la température peut être évaluée à des milliers de

degrés, se vaporiserait avec une si soudaine énergie, qu'aucune

enveloppe n'y pourrait résister.

Il n'était donc pas douteux que l'île, menacée d'une dislocation

effroyable et prochaine, ne durerait que tant que la paroi de la

crypte Dakkar durerait elle-même. Ce n'était même pas une question

de mois, ni de semaines, mais une question de jours, d'heures

peut-être!

Le premier sentiment des colons fut une douleur profonde! Ils ne

songèrent pas au péril qui les menaçait directement, mais à la

destruction de ce sol qui leur avait donné asile, de cette île

qu'ils avaient fécondée, de cette île qu'ils aimaient, qu'ils

voulaient rendre si florissante un jour!

Tant de fatigues inutilement dépensées, tant de travaux perdus!

Pencroff ne put retenir une grosse larme qui glissa sur sa joue,

et qu'il ne chercha point à cacher.

La conversation continua pendant quelque temps encore. Les chances

auxquelles les colons pouvaient encore se rattacher furent

discutées; mais, pour conclure, on reconnut qu'il n'y avait pas

une heure à perdre, que la construction et l'aménagement du navire

devaient être poussés avec une prodigieuse activité, et que là,

maintenant, était la seule chance de salut pour les habitants de

l'île Lincoln!

Tous les bras furent donc requis. À quoi eût servi désormais de

moissonner, de récolter, de chasser, d'accroître les réserves de

Granite-House? Ce que contenaient encore le magasin et les offices

suffirait, et au delà, à approvisionner le navire pour une

traversée, si longue qu'elle pût être! Ce qu'il fallait, c'était

qu'il fût à la disposition des colons avant l'accomplissement de

l'inévitable catastrophe.

Les travaux furent repris avec une fiévreuse ardeur. Vers le 23

janvier, le navire était à demi bordé. Jusqu'alors, aucune

modification ne s'était produite à la cime du volcan. C'était

toujours des vapeurs, des fumées mêlées de flammes et traversées

de pierres incandescentes, qui s'échappaient du cratère. Mais,

pendant la nuit du 23 au 24, sous l'effort des laves, qui

arrivèrent au niveau du premier étage du volcan, celui-ci fut

décoiffé du cône qui formait chapeau. Un bruit effroyable

retentit. Les colons crurent d'abord que l'île se disloquait. Ils

se précipitèrent hors de Granite-House.

Il était environ deux heures du matin.

Le ciel était en feu. Le cône supérieur -- un massif haut de mille

pieds, pesant des milliards de livres -- avait été précipité sur

l'île, dont le sol trembla.

Heureusement, ce cône inclinait du côté du nord, et il tomba sur

la plaine de sables et de tufs qui s'étendait entre le volcan et

la mer. Le cratère, largement ouvert alors, projetait vers le ciel

une si intense lumière, que, par le simple effet de la

réverbération, l'atmosphère semblait être incandescente. En même

temps, un torrent de laves, se gonflant à la nouvelle cime,

s'épanchait en longues cascades, comme l'eau qui s'échappe d'une

vasque trop pleine, et mille serpents de feu rampaient sur les

talus du volcan.

«Le corral! Le corral!» s'écria Ayrton.

C'était, en effet, vers le corral que se portaient les laves, par

suite de l'orientation du nouveau cratère, et, conséquemment,

c'étaient les parties fertiles de l'île, les sources du creek

rouge, les bois de jacamar qui étaient menacés d'une destruction

immédiate. Au cri d'Ayrton, les colons s'étaient précipités vers

l'étable des onaggas. Le chariot avait été attelé. Tous n'avaient

qu'une pensée! Courir au corral et mettre en liberté les animaux

qu'il renfermait.

Avant trois heures du matin, ils étaient arrivés au corral.

D'effroyables hurlements indiquaient assez quelle épouvante

terrifiait les mouflons et les chèvres. Déjà un torrent de

matières incandescentes, de minéraux liquéfiés, tombait du

contrefort sur la prairie et rongeait ce côté de la palissade. La

porte fut brusquement ouverte par Ayrton, et les animaux, affolés,

s'échappèrent en toutes directions. Une heure après, la lave

bouillonnante emplissait le corral, volatilisait l'eau du petit

rio qui le traversait, incendiait l'habitation, qui flamba comme

un chaume, et dévorait jusqu'au dernier poteau l'enceinte

palissadée. Du corral il ne restait plus rien!

Les colons avaient voulu lutter contre cet envahissement, ils

l'avaient essayé, mais follement et inutilement, car l'homme est

désarmé devant ces grands cataclysmes.

Le jour était venu, -- 24 janvier. -- Cyrus Smith et ses

compagnons, avant de revenir à Granite-House, voulurent observer

la direction définitive qu'allait prendre cette inondation de

laves. La pente générale du sol s'abaissait du mont Franklin à la

côte est, et il était à craindre que, malgré les bois épais de

Jacamar, le torrent ne se propageât jusqu'au plateau de Grande-

vue.

«Le lac nous couvrira, dit Gédéon Spilett.

-- Je l'espère!» répondit Cyrus Smith, et ce fut là toute sa

réponse.

Les colons auraient voulu s'avancer jusqu'à la plaine sur laquelle

s'était abattu le cône supérieur du mont Franklin, mais les laves

leur barraient alors le passage. Elles suivaient, d'une part, la

vallée du creek rouge, et, de l'autre, la vallée de la rivière de

la chute, en vaporisant ces deux cours d'eau sur leur passage. Il

n'y avait aucune possibilité de traverser ce torrent; il fallait,

au contraire, reculer devant lui. Le volcan, découronné, n'était

plus reconnaissable. Une sorte de table rase le terminait alors et

remplaçait l'ancien cratère. Deux égueulements, creusés à ses

bords sud et est, versaient incessamment les laves, qui formaient

ainsi deux courants distincts. Au-dessus du nouveau cratère, un

nuage de fumée et de cendres se confondait avec les vapeurs du

ciel, amassées au-dessus de l'île. De grands coups de tonnerre

éclataient et se confondaient avec les grondements de la montagne.

De sa bouche s'échappaient des roches ignées qui, projetées à plus

de mille pieds, éclataient dans la nue et se dispersaient comme

une mitraille. Le ciel répondait à coups d'éclairs à l'éruption

volcanique.

Vers sept heures du matin, la position n'était plus tenable pour

les colons, qui s'étaient réfugiés à la lisière du bois de

jacamar. Non seulement les projectiles commençaient à pleuvoir

autour d'eux, mais les laves, débordant du lit du creek rouge,

menaçaient de couper la route du corral. Les premiers rangs

d'arbres prirent feu, et leur sève, subitement transformée en

vapeur, les fit éclater comme des boîtes d'artifice, tandis que

d'autres, moins humides, restèrent intacts au milieu de

l'inondation.

Les colons avaient repris la route du corral. Ils marchaient

lentement, à reculons pour ainsi dire.

Mais, par suite de l'inclinaison du sol, le torrent gagnait

rapidement dans l'est, et, dès que les couches inférieures des

laves s'étaient durcies, d'autres nappes bouillonnantes les

recouvraient aussitôt.

Cependant, le principal courant de la vallée du creek rouge

devenait de plus en plus menaçant. Toute cette partie de la forêt

était embrasée, et d'énormes volutes de fumée roulaient au-dessus

des arbres, dont le pied crépitait déjà dans la lave.

Les colons s'arrêtèrent près du lac, à un demi-mille de

l'embouchure du creek rouge. Une question de vie ou de mort allait

se décider pour eux.

Cyrus Smith habitué à chiffrer les situations graves, et sachant

qu'il s'adressait à des hommes capables d'entendre la vérité,

quelle qu'elle fût, dit alors:

«Ou le lac arrêtera ce courant, et une partie de l'île sera

préservée d'une dévastation complète, ou le courant envahira les

forêts du Far-West, et pas un arbre, pas une plante ne restera à

la surface du sol. Nous n'aurons plus en perspective sur ces rocs

dénudés qu'une mort que l'explosion de l'île ne nous fera pas

attendre!

-- Alors, s'écria Pencroff, en se croisant les bras et en frappant

la terre du pied, inutile de travailler au bateau, n'est-ce pas?

-- Pencroff, répondit Cyrus Smith, il faut faire son devoir

jusqu'au bout!»

En ce moment, le fleuve de laves, après s'être frayé un passage à

travers ces beaux arbres qu'il dévorait, arriva à la limite du

lac. Là existait un certain exhaussement du sol qui, s'il eût été

plus considérable, eût peut-être suffi à contenir le torrent.

«À l'oeuvre!» s'écria Cyrus Smith.

La pensée de l'ingénieur fut aussitôt comprise.

Ce torrent, il fallait l'endiguer, pour ainsi dire, et l'obliger

ainsi à se déverser dans le lac.

Les colons coururent au chantier. Ils en rapportèrent des pelles,

des pioches, des haches, et là, au moyen de terrassements et

d'arbres abattus, ils parvinrent, en quelques heures, à élever une

digue haute de trois pieds sur quelques centaines de pas de

longueur. Il leur semblait, quand ils eurent fini, qu'ils

n'avaient travaillé que quelques minutes à peine!

Il était temps. Les matières liquéfiées atteignirent presque

aussitôt la partie inférieure de l'épaulement. Le fleuve se gonfla

comme une rivière en pleine crue qui cherche à déborder et menaça

de dépasser le seul obstacle qui pût l'empêcher d'envahir tout le

Far-West... Mais la digue parvint à le contenir, et, après une

minute d'hésitation qui fut terrible, il se précipita dans le lac

Grant par une chute haute de vingt pieds.

Les colons, haletants, sans faire un geste, sans prononcer une

parole, regardèrent alors cette lutte des deux éléments. Quel

spectacle que ce combat entre l'eau et le feu! Quelle plume

pourrait décrire cette scène d'une merveilleuse horreur, et quel

pinceau la pourrait peindre? L'eau sifflait en s'évaporant au

contact des laves bouillonnantes. Les vapeurs, projetées dans

l'air, tourbillonnaient à une incommensurable hauteur, comme si

les soupapes d'une immense chaudière eussent été subitement

ouvertes.

Mais, si considérable que fût la masse d'eau contenue dans le lac,

elle devait finir par être absorbée, puisqu'elle ne se renouvelait

pas, tandis que le torrent, s'alimentant à une source inépuisable,

roulait sans cesse de nouveaux flots de matières incandescentes.

Les premières laves qui tombèrent dans le lac se solidifièrent

immédiatement et s'accumulèrent de manière à émerger bientôt. À

leur surface glissèrent d'autres laves qui se firent pierres à

leur tour, mais en gagnant vers le centre. Une jetée se forma de

la sorte et menaça de combler le lac, qui ne pouvait déborder, car

le trop-plein de ses eaux se dépensait en vapeurs. Sifflements et

grésillements déchiraient l'air avec un bruit assourdissant, et

les buées, entraînées par le vent, retombaient en pluie sur la

mer. La jetée s'allongeait, et les blocs de laves solidifiées

s'entassaient les uns sur les autres. Là où s'étendaient autrefois

des eaux paisibles apparaissait un énorme entassement de rocs

fumants, comme si un soulèvement du sol eût fait surgir des

milliers d'écueils. Que l'on suppose ces eaux bouleversées pendant

un ouragan, puis subitement solidifiées par un froid de vingt

degrés, et on aura l'aspect du lac, trois heures après que

l'irrésistible torrent y eut fait irruption.

Cette fois, l'eau devait être vaincue par le feu.

Cependant, ce fut une circonstance heureuse pour les colons, que

l'épanchement lavique eût été dirigé vers le lac Grant. Ils

avaient devant eux quelques jours de répit. Le plateau de Grande-

vue, Granite-House et le chantier de construction étaient

momentanément préservés. Or, ces quelques jours, il fallait les

employer à border le navire et à le calfater avec soin. Puis, on

le lancerait à la mer et on s'y réfugierait, quitte à le gréer,

quand il reposerait dans son élément. Avec la crainte de

l'explosion qui menaçait de détruire l'île, il n'y avait plus

aucune sécurité à demeurer à terre. Cette retraite de Granite-

House, si sûre jusqu'alors, pouvait à chaque minute refermer ses

parois de granit!

Pendant les six jours qui suivirent, du 25 au 30

janvier, les colons travaillèrent au navire autant que vingt

hommes eussent pu le faire. À peine prenaient-ils quelque repos,

et l'éclat des flammes qui jaillissaient du cratère leur

permettait de continuer nuit et jour. L'épanchement volcanique se

faisait toujours, mais peut-être avec moins d'abondance. Ce fut

heureux, car le lac Grant était presque entièrement comblé, et si

de nouvelles laves eussent glissé à la surface des anciennes,

elles se fussent inévitablement répandues sur le plateau de

Grande-vue, et de là sur la grève.

Mais si de ce côté l'île était en partie protégée, il n'en était

pas ainsi de sa portion occidentale. En effet, le second courant

de laves qui avait suivi la vallée de la rivière de la chute,

vallée large, dont les terrains se déprimaient de chaque côté du

creek, ne devait trouver aucun obstacle. Le liquide incandescent

s'était donc répandu à travers la forêt de Far-West. À cette

époque de l'année où les essences étaient desséchées par une

chaleur torride, la forêt prit feu instantanément, de telle sorte

que l'incendie se propagea à la fois par la base des troncs et par

les hautes ramures dont l'entrelacement aidait aux progrès de la

conflagration. Il semblait même que le courant de flamme se

déchaînât plus vite à la cime des arbres que le courant de laves à

leur pied.

Il arriva, alors, que les animaux, affolés, fauves ou autres,

jaguars, sangliers, cabiais, koulas, gibier de poil et de plume,

se réfugièrent du côté de la Mercy et dans le marais des tadornes,

au delà de la route de port-ballon. Mais les colons étaient trop

occupés de leur besogne, pour faire attention même aux plus

redoutables de ces animaux. Ils avaient, d'ailleurs, abandonné

Granite-House, ils n'avaient même pas voulu chercher abri dans les

cheminées, et ils campaient sous une tente, près de l'embouchure

de la Mercy.

Chaque jour, Cyrus Smith et Gédéon Spilett montaient au plateau de

Grande-vue. Quelquefois Harbert les accompagnait, jamais Pencroff,

qui ne voulait pas voir sous son aspect nouveau l'île si

profondément dévastée!

C'était un spectacle désolant, en effet. Toute la partie boisée de

l'île était maintenant dénudée. Un seul bouquet d'arbres verts se

dressait à l'extrémité de la presqu'île serpentine. Çà et là

grimaçaient quelques souches ébranchées et noircies. L'emplacement

des forêts détruites était plus aride que le marais des tadornes.

L'envahissement des laves avait été complet. Où se développait

autrefois cette admirable verdure, le sol n'était plus qu'un

sauvage amoncellement de tufs volcaniques. Les vallées de la

rivière de la chute et de la Mercy ne versaient plus une seule

goutte d'eau à la mer, et les colons n'auraient eu aucun moyen

d'apaiser leur soif, si le lac Grant eût été entièrement asséché.

Mais, heureusement, sa pointe sud avait été épargnée et formait

une sorte d'étang, contenant tout ce qui restait d'eau potable

dans l'île. Vers le nord-ouest se dessinaient en âpres et vives

arêtes les contreforts du volcan, qui figuraient une griffe

gigantesque appliquée sur le sol. Quel spectacle douloureux, quel

aspect épouvantable, et quels regrets pour ces colons, qui, d'un

domaine fertile, couvert de forêts, arrosé de cours d'eau, enrichi

de récoltes, se trouvaient en un instant transportés sur un roc

dévasté, sur lequel, sans leurs réserves, ils n'eussent pas même

trouvé à vivre!

«Cela brise le coeur! dit un jour Gédéon Spilett.

-- Oui, Spilett, répondit l'ingénieur. Que le ciel nous donne le

temps d'achever ce bâtiment, maintenant notre seul refuge!

-- Ne trouvez-vous pas, Cyrus, que le volcan semble vouloir se

calmer? Il vomit encore des laves, mais moins abondamment, si je

ne me trompe!

-- Peu importe, répondit Cyrus Smith. Le feu est toujours ardent

dans les entrailles de la montagne, et la mer peut s'y précipiter

d'un instant à l'autre. Nous sommes dans la situation de passagers

dont le navire est dévoré par un incendie qu'ils ne peuvent

éteindre, et qui savent que tôt ou tard il gagnera la soute aux

poudres! Venez, Spilett, venez, et ne perdons pas une heure!»

Pendant huit jours encore, c'est-à-dire jusqu'au 7 février, les

laves continuèrent à se répandre, mais l'éruption se maintint dans

les limites indiquées.

Cyrus Smith craignait par-dessus tout que les matières liquéfiées

ne vinssent à s'épancher sur la grève, et, dans ce cas, le

chantier de construction n'eût pas été épargné. Cependant, vers

cette époque, les colons sentirent dans la charpente de l'île des

vibrations qui les inquiétèrent au plus haut point.

On était au 20 février. Il fallait encore un mois avant que le

navire fût en état de prendre la mer.

L'île tiendrait-elle jusque-là? L'intention de Pencroff et de

Cyrus Smith était de procéder au lancement du navire dès que sa

coque serait suffisamment étanche. Le pont, l'accastillage,

l'aménagement intérieur et le gréement se feraient après, mais

l'important était que les colons eussent un refuge assuré en

dehors de l'île. Peut-être même conviendrait-il de conduire le

navire au port-ballon, c'est-à-dire aussi loin que possible du

centre éruptif, car, à l'embouchure de la Mercy, entre l'îlot et

la muraille de granit, il courait le risque d'être écrasé, en cas

de dislocation. Tous les efforts des travailleurs tendirent donc à

l'achèvement de la coque.

Ils arrivèrent ainsi au 3 mars, et ils purent compter que

l'opération du lancement se ferait dans une dizaine de jours.

L'espoir revint au coeur de ces colons, si éprouvés pendant cette

quatrième année de leur séjour à l'île Lincoln! Pencroff, lui-

même, parut sortir quelque peu de cette sombre taciturnité dans

laquelle l'avaient plongé la ruine et la dévastation de son

domaine. Il ne songeait plus alors, il est vrai, qu'à ce navire,

sur lequel se concentraient toutes ses espérances.

«Nous l'achèverons, dit-il à l'ingénieur, nous l'achèverons,

Monsieur Cyrus, et il est temps, car voici la saison qui s'avance,

et nous serons bientôt en plein équinoxe. Eh bien, s'il le faut,

on relâchera à l'île Tabor pour y passer l'hiver! Mais l'île Tabor

après l'île Lincoln! Ah! Malheur de ma vie! Aurai-je cru jamais

voir pareille chose!

-- Hâtons-nous!» répondait invariablement l'ingénieur.

Et l'on travaillait sans perdre un instant.

«Mon maître, demanda Nab quelques jours plus tard, si le capitaine

Nemo eût encore été vivant, croyez-vous que tout cela serait

arrivé?

-- Oui, Nab, répondit Cyrus Smith.

-- Eh bien, moi, je ne le crois pas! murmura Pencroff à l'oreille

de Nab.

-- Ni moi!» répondit sérieusement Nab.

Pendant la première semaine de mars, le mont Franklin redevint

menaçant. Des milliers de fils de verre, faits de laves fluides,

tombèrent comme une pluie sur le sol. Le cratère s'emplit à

nouveau de laves qui s'épanchèrent sur tous les revers du volcan.

Le torrent courut à la surface des tufs durcis, et il acheva de

détruire les maigres squelettes d'arbres qui avaient résisté à la

première éruption. Le courant, suivant, cette fois, la rive sud-

ouest du lac Grant, se porta au delà du creek glycérine et envahit

le plateau de Grande-vue. Ce dernier coup, porté à l'oeuvre des

colons, fut terrible. Du moulin, des bâtiments de la basse-cour,

des étables, il ne resta plus rien. Les volatiles, effarés,

disparurent en toutes directions. Top et Jup donnaient des signes

du plus grand effroi, et leur instinct les avertissait qu'une

catastrophe était prochaine. Bon nombre des animaux de l'île

avaient péri pendant la première éruption. Ceux qui avaient

survécu ne trouvèrent d'autre refuge que le marais des tadornes,

sauf quelques-uns auxquels le plateau de Grande-vue offrit asile.

Mais cette dernière retraite leur fut enfin fermée, et le fleuve

de laves, débordant l'arête de la muraille granitique, commença à

précipiter sur la grève ses cataractes de feu. La sublime horreur

de ce spectacle échappe à toute description. Pendant la nuit, on

eût dit un Niagara de fonte liquide, avec ses vapeurs

incandescentes en haut et ses masses bouillonnantes en bas!

Les colons étaient forcés dans leur dernier retranchement, et,

bien que les coutures supérieures du navire ne fussent pas encore

calfatées, ils résolurent de le lancer à la mer!

Pencroff et Ayrton procédèrent donc aux préparatifs du lancement,

qui devait avoir lieu le lendemain, dans la matinée du 9 mars.

Mais, pendant cette nuit du 8 au 9, une énorme colonne de vapeurs,

s'échappant du cratère, monta au milieu de détonations

épouvantables à plus de trois mille pieds de hauteur. La paroi de

la caverne Dakkar avait évidemment cédé sous la pression des gaz,

et la mer, se précipitant par la cheminée centrale dans le gouffre

ignivome, se vaporisa soudain. Mais le cratère ne put donner une

issue suffisante à ces vapeurs. Une explosion, qu'on eût entendue

à cent milles de distance, ébranla les couches de l'air. Des

morceaux de montagnes retombèrent dans le Pacifique, et, en

quelques minutes, l'océan recouvrait la place où avait été l'île

Lincoln.

CHAPITRE XX

Un roc isolé, long de trente pieds, large de quinze, émergeant de

dix à peine, tel était le seul point solide que n'eussent pas

envahi les flots du Pacifique.

C'était tout ce qui restait du massif de Granite-House! La

muraille avait été culbutée, puis disloquée, et quelques-unes des

roches de la grande salle s'étaient amoncelées de manière à former

ce point culminant. Tout avait disparu dans l'abîme autour de lui:

le cône inférieur du mont Franklin, déchiré par l'explosion, les

mâchoires laviques du golfe du requin, le plateau de Grande-vue,

l'îlot du salut, les granits de port-ballon, les basaltes de la

crypte Dakkar, la longue presqu'île serpentine, si éloignée

cependant du centre éruptif! De l'île Lincoln, on ne voyait plus

que cet étroit rocher qui servait alors de refuge aux six colons

et à leur chien Top.

Les animaux avaient également péri dans la catastrophe, les

oiseaux aussi bien que les autres représentants de la faune de

l'île, tous écrasés ou noyés, et le malheureux Jup lui-même avait,

hélas! trouvé la mort dans quelque crevasse du sol!

Si Cyrus Smith, Gédéon Spilett, Harbert, Pencroff, Nab, Ayrton

avaient survécu, c'est que, réunis alors sous leur tente, ils

avaient été précipités à la mer, au moment où les débris de l'île

pleuvaient de toutes parts.

Lorsqu'ils revinrent à la surface, ils ne virent plus, à une demi-

encablure, que cet amas de roches, vers lequel ils nagèrent, et

sur lequel ils prirent pied.

C'était sur ce roc nu qu'ils vivaient depuis neuf jours! Quelques

provisions retirées avant la catastrophe du magasin de Granite-

House, un peu d'eau douce que la pluie avait versée dans un creux

de roche, voilà tout ce que les infortunés possédaient. Leur

dernier espoir, leur navire, avait été brisé. Ils n'avaient aucun

moyen de quitter ce récif. Pas de feu ni de quoi en faire. Ils

étaient destinés à périr!

Ce jour-là, 18 mars, il ne leur restait plus de conserves que pour

deux jours, bien qu'ils n'eussent consommé que le strict

nécessaire. Toute leur science, toute leur intelligence ne pouvait

rien dans cette situation. Ils étaient uniquement entre les mains

de Dieu.

Cyrus Smith était calme. Gédéon Spilett, plus nerveux, et

Pencroff, en proie à une sourde colère, allaient et venaient sur

ce roc. Harbert ne quittait pas l'ingénieur, et le regardait,

comme pour lui demander un secours que celui-ci ne pouvait

apporter. Nab et Ayrton étaient résignés à leur sort.

«Ah! Misère! Misère! répétait souvent Pencroff! Si nous avions, ne

fût-ce qu'une coquille de noix, pour nous conduire à l'île Tabor!

Mais rien, rien!

-- Le capitaine Nemo a bien fait de mourir!» dit une fois Nab.

Pendant les cinq jours qui suivirent, Cyrus Smith et ses

malheureux compagnons vécurent avec la plus extrême parcimonie, ne

mangeant juste que ce qu'il fallait pour ne pas succomber à la

faim. Leur affaiblissement était extrême. Harbert et Nab

commencèrent à donner quelques signes de délire.

Dans cette situation, pouvaient-ils conserver même une ombre

d'espoir? Non! Quelle était leur seule chance? Qu'un navire passât

en vue du récif? Mais ils savaient bien, par expérience, que les

bâtiments ne visitaient jamais cette portion du Pacifique!

Pouvaient-ils compter que, par une coïncidence vraiment

providentielle, le yacht écossais vînt précisément à cette époque

rechercher Ayrton à l'île Tabor? C'était improbable, et,

d'ailleurs, en admettant même qu'il y vînt, comme les colons

n'avaient pu déposer une notice indiquant les changements survenus

dans la situation d'Ayrton, le commandant du yacht, après avoir

fouillé l'îlot sans résultat, reprendrait la mer et regagnerait de

plus basses latitudes.

Non! Ils ne pouvaient conserver aucune espérance d'être sauvés, et

une horrible mort, la mort par la faim et par la soif, les

attendait sur ce roc!

Et, déjà, ils étaient étendus sur ce roc, inanimés, n'ayant plus

la conscience de ce qui se passait autour d'eux. Seul, Ayrton, par

un suprême effort, relevait encore la tête et jetait un regard

désespéré sur cette mer déserte!...

Mais voilà que, dans la matinée du 24 mars, les bras d'Ayrton

s'étendirent vers un point de l'espace, il se releva, à genoux

d'abord, puis debout, sa main sembla faire un signal... un navire

était en vue de l'île! Ce navire ne courait point la mer à

l'aventure. Le récif était pour lui un but vers lequel il se

dirigeait en droite ligne, en forçant sa vapeur, et les infortunés

l'auraient aperçu depuis plusieurs heures déjà, s'ils avaient

encore eu la force d'observer l'horizon!

«Le Duncan!» murmura Ayrton, et il retomba sans mouvement.

Lorsque Cyrus Smith et ses compagnons eurent repris connaissance,

grâce aux soins dont ils furent comblés, ils se trouvaient dans la

chambre d'un steamer, sans pouvoir comprendre comment ils avaient

échappé à la mort. Un mot d'Ayrton suffit à leur tout apprendre.

«Le Duncan! murmura-t-il.

-- Le Duncan!» répondit Cyrus Smith.

Et, levant les bras vers le ciel, il s'écria:

«Ah! Dieu tout-puissant! Tu as donc voulu que nous fussions

sauvés!»

C'était le Duncan, en effet, le yacht de lord Glenarvan, alors

commandé par Robert, le fils du capitaine Grant, qui avait été

expédié à l'île Tabor pour y chercher Ayrton et le rapatrier après

douze ans d'expiation!...

Les colons étaient sauvés, ils étaient déjà sur le chemin du

retour!

«Capitaine Robert, demanda Cyrus Smith, qui donc a pu vous donner

la pensée, après avoir quitté l'île Tabor, où vous n'aviez plus

trouvé Ayrton, de faire route à cent milles de là dans le nord-

est?

-- Monsieur Smith, répondit Robert Grant, c'était pour aller

chercher, non seulement Ayrton, mais vos compagnons et vous!

-- Mes compagnons et moi?

-- Sans doute! à l'île Lincoln!

-- L'île Lincoln! s'écrièrent à la fois Gédéon Spilett, Harbert,

Nab et Pencroff, au dernier degré de l'étonnement.

-- Comment connaissez-vous l'île Lincoln? demanda Cyrus Smith,

puisque cette île n'est même pas portée sur les cartes?

-- Je l'ai connue par la notice que vous aviez laissée à l'île

Tabor, répondit Robert Grant.

-- Une notice? s'écria Gédéon Spilett.

-- Sans doute, et la voici, répondit Robert Grant, en présentant

un document qui indiquait en longitude et en latitude la situation

de l'île Lincoln, «résidence actuelle d'Ayrton et de cinq colons

américains.»

-- Le capitaine Nemo!... dit Cyrus Smith, après avoir lu la notice

et reconnu qu'elle était de la même main qui avait écrit le

document trouvé au corral!

-- Ah! dit Pencroff, c'était donc lui qui avait pris notre

Bonadventure, lui qui s'était hasardé, seul, jusqu'à l'île

Tabor!...

-- Pour y déposer cette notice! répondit Harbert.

-- J'avais donc bien raison de dire, s'écria le marin, que, même

après sa mort, le capitaine nous rendrait encore un dernier

service!

-- Mes amis, dit Cyrus Smith d'une voix profondément émue, que le

dieu de toutes les miséricordes reçoive l'âme du capitaine Nemo,

notre sauveur!»

Les colons s'étaient découverts à cette dernière phrase de Cyrus

Smith et murmuraient le nom du capitaine. En ce moment, Ayrton,

s'approchant de l'ingénieur, lui dit simplement:

«Où faut-il déposer ce coffret!»

C'était le coffret qu'Ayrton avait sauvé au péril de sa vie, au

moment où l'île s'engloutissait, et qu'il venait fidèlement

remettre à l'ingénieur.

«Ayrton! Ayrton!» dit Cyrus Smith avec une émotion profonde.

Puis, s'adressant à Robert Grant:

«Monsieur, ajouta-t-il, où vous aviez laissé un coupable, vous

retrouvez un homme que l'expiation a refait honnête, et auquel je

suis fier de donner la main!»

Robert Grant fut mis alors au courant de cette étrange histoire du

capitaine Nemo et des colons de l'île Lincoln. Puis, relèvement

fait de ce qui restait de cet écueil qui devait désormais figurer

sur les cartes du Pacifique, il donna l'ordre de virer de bord.

Quinze jours après, les colons débarquaient en Amérique, et ils

retrouvaient leur patrie pacifiée, après cette terrible guerre qui

avait amené le triomphe de la justice et du droit. Des richesses

contenues dans le coffret légué par le capitaine Nemo aux colons

de l'île Lincoln, la plus grande partie fut employée à

l'acquisition d'un vaste domaine dans l'état d'Iowa. Une seule

perle, la plus belle, fut distraite de ce trésor et envoyée à lady

Glenarvan, au nom des naufragés rapatriés par le Duncan.

Là, sur ce domaine, les colons appelèrent au travail, c'est-à-dire

à la fortune et au bonheur, tous ceux auxquels ils avaient compté

offrir l'hospitalité de l'île Lincoln. Là fut fondée une vaste

colonie à laquelle ils donnèrent le nom de l'île disparue dans les

profondeurs du Pacifique. Il s'y trouvait une rivière qui fut

appelée la Mercy, une montagne qui prit le nom de Franklin, un

petit lac qui fut le lac Grant, des forêts qui devinrent les

forêts du Far-West. C'était comme une île en terre ferme.

Là, sous la main intelligente de l'ingénieur et de ses compagnons,

tout prospéra. Pas un des anciens colons de l'île Lincoln ne

manquait, car ils avaient juré de toujours vivre ensemble, Nab là

où était son maître, Ayrton prêt à se sacrifier à toute occasion,

Pencroff plus fermier qu'il n'avait jamais été marin, Harbert,

dont les études s'achevèrent sous la direction de Cyrus Smith,

Gédéon Spilett lui-même, qui fonda le New Lincoln Herald, lequel

fut le journal le mieux renseigné du monde entier.

Là, Cyrus Smith et ses compagnons reçurent à plusieurs reprises la

visite de lord et de lady Glenarvan, du capitaine John Mangles et

de sa femme, soeur de Robert Grant, de Robert Grant lui-même, du

major Mac Nabbs, de tous ceux qui avaient été mêlés à la double

histoire du capitaine Grant et du capitaine Nemo.

Là, enfin, tous furent heureux, unis dans le présent comme ils

l'avaient été dans le passé; mais jamais ils ne devaient oublier

cette île, sur laquelle ils étaient arrivés, pauvres et nus, cette

île qui, pendant quatre ans, avait suffi à leurs besoins, et dont

il ne restait plus qu'un morceau de granit battu par les lames du

Pacifique, tombe de celui qui fut le capitaine Nemo!